

RELATIONS POLITIQUES
DES
PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE,
SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II,

PUBLIÉES PAR

M. LE BARON KERVYN DE LETTENHOVE,
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

TOME II.

RÉGENCE DE LA DUCHESSE DE PARME.

Première partie.

(26 août 1559 — 22 avril 1562.)



BRUXELLES,
F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

1883

INTRODUCTION.

Le duc d'Albe avait voulu dissuader Philippe II de son voyage en Espagne. Il s'était efforcé de démontrer, mais sans succès, que sa présence était surtout utile dans les Pays-Bas, afin de veiller de plus près sur les modifications profondes que l'avènement d'Élisabeth avait introduites dans le gouvernement et dans la politique de l'Angleterre. L'intervention du monarque qui avait récemment partagé le trône de la reine Marie, pouvait devenir nécessaire pour arrêter les desseins qui préparaient dans son héritière : à la foi catholique une persécutrice et au roi lui-même une redoutable ennemie. Les vieilles bandes espagnoles qui s'étaient couvertes de gloire à Saint-Quentin et à Gravelines, se trouvaient encore réunies sur nos rivages, et sans doute il leur eût été aisé de faire triompher la résistance des catholiques anglais qui formaient la majorité de la nation ¹.

Philippe II avait hâte de fuir un pays dont les mœurs libres et fières humiliaient son orgueil et de retrouver en Espagne la solitude et l'isolement où il semblait placer sa grandeur. Quand du haut des montagnes de la Biscaye il jeta un dernier regard sur la mer qu'il venait de traverser, la tempête qui en soulevait les flots, s'élevait à ses yeux comme une barrière

¹ Gonzalez, *Mémoires de l'Académie royale d'Histoire de Madrid*, t. VII.

désormais infranchissable entre le berceau de Charles-Quint, témoin des premières années de son règne si glorieuses et si prospères, et son propre tombeau vers lequel il allait lentement s'acheminer à travers quarante années de lutttes sans éclat et sans honneur.

Marguerite de Parme, créée régente des Pays-Bas, était douée d'une prudence à laquelle Chaloner rendait hommage ¹, et Philippe II lui avait donné pour principal ministre Antoine Perrenot de Granvelle, d'abord évêque d'Arras, puis cardinal et archevêque de Malines, qui était depuis longtemps mêlé aux affaires les plus importantes et les plus difficiles. L'envoyé de Venise, Michel Suriano, énumérant dans sa relation les qualités qui distinguaient les divers conseillers de Philippe II, disait de Granvelle que seul il les valait tous ². C'est Granvelle, écrivait Gresham, qui gouverne la Régente et tout le conseil ³.

Au moment du départ de Philippe II, son ambassadeur à Londres était Alvaro de la Quadra, évêque d'Aquila; il laissait aux Pays-Bas Thomas Chaloner qui y résidait comme envoyé de la reine d'Angleterre.

L'évêque d'Aquila appartenait à une famille de Bologne. Son père, le docteur de la Quadra, avait rendu, lors des guerres d'Italie, à René de Châlon, prince d'Orange, des services assez considérables pour que celui-ci lui donnât une baronnie; sa mère était espagnole ⁴. Dès 1542 il était évêque de Venosa, et il passa de ce siège en 1551 à celui d'Aquila. A ses yeux les dignités ecclésiastiques n'étaient qu'un moyen de s'élever dans la faveur du prince, et il avait rempli diverses missions quand Philippe II lui confia l'ambassade de Londres. « Je m'en réjouis beaucoup, » écrit-il à Granvelle, surtout parce que je puis ainsi quitter l'Église et

¹ Lettres de Chaloner, du 5 août et du 18 septembre 1559.

² Suriano, *Relation de 1559*.

³ Lettre de Gresham, du 5 mai 1560.

⁴ Note de Cecil, *Record office, Calendar* de 1562, n° 1079; lettres de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre 1559 et du 5 juin 1561.

» parce que je savais bien ce que sont les évêques en Italie. De ce côté, » on ne pouvait, au point de vue du monde, gagner ni honneur, ni pouvoir, et je n'éprouvais aucun désir de conserver l'habit ecclésiastique que je n'avais pris que dans l'espoir de siéger au Concile ¹. » — « Je suis philosophe, ajoutait-il, et je le serai toute ma vie ². » Ce qui ne l'empêcha point de considérer bientôt sa carrière diplomatique comme un purgatoire ³ et de former le vœu de la quitter, surtout s'il pouvait devenir cardinal ⁴ ou archevêque de Tolède ⁵.

Brantôme l'avait vu à Londres et rapporte qu'il était honnête prélat et digne de sa charge, mais que c'était chose étrange de voir un évêque catholique à la cour d'une reine luthérienne qui lui faisait grand accueil, et qu'il eût valu tout autant envoyer vers le Pape un ambassadeur huguenot ⁶.

Alvaro de la Quadra disait de lui-même qu'il était moins un évêque que l'ambassadeur du roi d'Espagne ⁷. Avide de luxe et de faste alors que son maître le laissait sans argent ⁸, trop porté aux plaisirs et en exprimant parfois lui-même quelque remords ⁹, il devait l'influence qu'il exerçait en Angleterre à deux causes bien différentes : l'audacieuse fermeté de son langage et l'incessante activité de ses intrigues.

Vis-à-vis d'Élisabeth et de ses conseillers, les paroles de l'ambassadeur exprimaient une énergie, une résolution qui n'existaient nulle part ail-

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre 1559.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 octobre 1559.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559.

⁴ Lettre de Granvelle, du 30 avril 1560; lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 mars 1560.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 avril 1562.

⁶ OEuvres de Brantôme, édit. Lalanne, t. III, p. 96.

⁷ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 mai 1561.

⁸ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 9 septembre et du 8 octobre 1559, etc.

⁹ Lettre d'Armagil Waad, du 31 juillet 1561.

leurs et qui maintenaient seules à Londres la dignité du faible successeur de Charles-Quint. « La reine, écrivait-il, a plus d'horreur pour moi que » pour le diable... Elle me le montre bien, mais je ne la flatterai pas » davantage.... Elle dit que jamais personne ne lui a parlé avec plus de » vérité et de liberté, et en ceci elle ne se trompe point ¹; » et néanmoins l'évêque d'Aquila possède près d'elle une autorité que balance à peine toute l'influence de Cecil ².

En même temps, Alvaro de la Quadra entretenait d'étroites relations avec tous les mécontents, soit d'Angleterre, soit d'Irlande; et de nombreux espions lui apprenaient, heure par heure, ce qui se passait à Westminster, à Hamptoncourt, même à la Tour de Londres ³. « Méfiez-vous de l'évêque » d'Aquila, mandait Gresham à Parry, c'est un homme dangereux et plein » de malice ⁴; » et Chaloner, de son côté, écrivait à Cecil : « Ayez soin de » le loger là où de bons espions pourront surveiller les siens. Durham- » Place est une trop grande maison pour lui, et l'air en est malsain, car » elle est trop près de l'eau ⁵. »

Chaloner faisait allusion à l'entrée de l'hôtel de l'ambassadeur espagnol vers la Tamise. C'était sur les eaux silencieuses du fleuve que glissaient le soir les barques de ses agents empressés de rapporter à leur maître ce qu'ils avaient appris pendant la journée ⁶. Il n'était aucun dessein d'Élisabeth qu'il ne dévoilât, et les ruses les plus secrètes de l'astucieuse reine d'Angleterre n'échappèrent jamais à sa perspicacité. C'est à ce titre que Granvelle loue à diverses reprises l'évêque d'Aquila et qu'il l'indiquait à Philippe II comme pouvant mieux que personne remplir

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 décembre 1559.

² Lettre de Cecil, du 15 juillet 1561.

³ Lettre de Gresham, du 7 mai 1560.

⁴ Lettre de Gresham, du 16 juin 1560.

⁵ Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

⁶ Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

la charge d'ambassadeur à Paris, laissée vacante par son frère M. de Chantonay ¹.

Chaloner était habile comme l'évêque d'Aquila. Moins impétueux dans son langage, moins violent dans sa conduite, il observait plus froidement les événements, et peut-être en prévit-il mieux les péripéties.

Chaloner ne fréquente, ni la cour, ni les églises; mais il tient table ouverte et paye de nombreux espions. « Aller à la cour, écrit-il, ce serait » éveiller des soupçons; fréquenter les églises serait trop dangereux. Ces » deux moyens me manquant, que me reste-il si ce n'est une bonne table » et de généreuses récompenses pour les espions? Sans espions, on ne peut » rien faire ². » — « Ce que je vous mande, dit-il ailleurs, ne sort point de » mes doigts. Je l'apprends par de diligentes recherches et à grands frais; » car les espions demandent à être bien nourris. Un prince, à la vérité, ne » peut se passer de nombreuses et sûres informations ³. » Ce qui était vrai des Pays-Bas, l'était aussi des autres nations; et Chaloner connaissait des agents secrets qui en France réclamaient deux cents ducats et une prébende ⁴.

Malheureusement, Chaloner ne recevait pas plus d'argent d'Élisabeth qu'Alvaro de la Quadra de Philippe II; et l'ambassadeur anglais se voyait réduit à louer une chambre et à partager le dîner de son hôte, ce qui lui coûtait la somme énorme de huit sous par jour. La vie aux Pays-Bas était merveilleusement chère; elle l'était deux fois plus qu'en France ⁵.

Chaloner aimait les sciences et les lettres; Il achetait pour Cecil des

¹ *Papiers de Granvelle à Besançon*, t. IX.

² Lettre de Chaloner, du 19 septembre 1559.

³ Lettre de Chaloner, du 6 décembre 1559.

⁴ Lettre de Chaloner, du 6 janvier 1560.

⁵ Lettres de Chaloner, du 19 septembre, du 21 octobre, du 10 et du 16 novembre 1559; lettre de Cecil, du 29 janvier 1560.

livres, des cartes, des tapisseries ¹. Cecil lui demandait (et peut-être n'était-ce pas un simple intérêt de curiosité) de lui envoyer les ouvrages qui traitaient de l'extraction et des alliances des principales familles des Pays-Bas ²; et de son côté, Chaloner croyait être agréable à la reine que les sciences occultes préoccupaient beaucoup, en ne négligeant point les traités consacrés à l'alchimie ³.

La duchesse de Parme se faisait un devoir de rendre compte à Philippe II de tout ce qui touchait aux relations des Pays-Bas avec l'Angleterre. Granvelle y joignait ses rapports, et Alvaro de la Quadra adressait ses lettres à la fois en Espagne et à Bruxelles.

A côté de ces relations officielles, s'offre une correspondance plus confidentielle et plus intime : je veux parler de celle qui, aussitôt après le départ de Philippe II, s'établit entre Granvelle et l'évêque d'Aquila ⁴ et qui, bien que nous n'ayons pu la reconstituer intégralement, n'en forme pas moins la partie la plus intéressante de ce volume.

Il semble que les communications si fréquentes de l'évêque d'Aquila, appuyées par les avis de la duchesse de Parme, de Granvelle et de Feria, eussent dû être accueillies en Espagne, eu égard à leur importance, avec toute l'attention qu'elles méritaient. Nous ne tarderons pas à voir qu'il n'en fut rien, et, dès ce moment, nous devons en indiquer deux motifs.

Granvelle et Alvaro de Quadra trouvaient en Espagne un appui chez l'archidiacre de Sepulveda Gonçalo Perez; mais ils y avaient un ennemi irréconciliable dans le secrétaire Erasso, si fier de ses richesses et encore plus du crédit dont il jouissait près de Philippe II. Lorsque Granvelle eut occupé dans les négociations de Cateau-Cambrésis une place égale à celle que

¹ Lettres de Chaloner, du 19 septembre et du 10 novembre 1559.

² Lettre de Cecil, du 27 août 1559.

³ Lettre de Chaloner, du 6 janvier 1560.

⁴ Lettre de Granvelle, du 29 août 1559.

remplissait vis-à-vis de lui le connétable de France, lorsque tous les grands d'Espagne, frappés de ses qualités supérieures, le désignaient même en présence de Philippe II comme devant être son premier ministre ¹, quelle fut l'influence qui contraria ces vœux? Quand le comte de Feria revint de Londres, par quel motif se retira-t-il à Malines? Pourquoi l'un et l'autre furent-ils exclus du nombre des conseillers du roi qui l'accompagnèrent en Espagne ²? Comment l'évêque de la Quadra se vit-il privé, non-seulement de la mercède qu'on lui avait promise, mais même de sa pension comme ambassadeur, à ce point qu'il se voyait parfois presque réduit à mendier ³? Il suffit de parcourir les lettres de Granvelle, de Feria, d'Alvaro de la Quadra pour constater que tous leurs griefs sont dirigés contre Erasso. En Espagne l'ascendant d'Erasso est encore plus marqué qu'aux Pays-Pas. Il s'enferme de longues heures dans le cabinet du roi, et lorsque les grands veulent y pénétrer, Erasso met sa clé à l'intérieur dans la serrure pour qu'ils ne puissent ouvrir la porte. « *Hasta las puertas!* » s'écrie tristement le duc d'Albe ⁴. C'est avec Erasso que correspondront plus tard le prince d'Orange et le comte d'Égmont, quand ils voudront assurer la chute de Granvelle.

Le duc d'Albe, malgré ses glorieux services, ne jouissait que de peu d'influence. Quand la charge de connétable de Castille devint vacante, le roi se montra disposé à lui préférer un bâtard de Charles-Quint, dont personne jusqu'alors n'avait entendu parler, mais qui devait prendre place dans l'histoire sous le nom de Don Juan d'Autriche ⁵.

Mais ce qui était bien plus grave encore que la malveillance d'Erasso, ce

¹ Lettre de l'évêque de Limoges, du 26 sept. 1560, *Bibl. Nat. de Paris*, fonds français, n° 15587.

² Le comte de Feria, dans une lettre du 4 octobre 1559 à Alvaro de la Quadra, se plaint vivement de la conduite du roi avant son départ pour l'Espagne, en désignant Erasso comme celui qui est responsable de tout.

³ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 5 février, du 5 et du 7 mars 1560, etc.

⁴ Lettre de l'évêque de Limoges, du 26 sept. 1560. *Bibl. Nat. de Paris*, fonds français, n° 15587.

⁵ Lettre de Chaloner, du 4 janvier 1560.

qui nuisait bien davantage à l'expédition des affaires, c'était l'inertie du roi lui-même; c'était ce naturel lent et froid¹, dont parle Fourquevaulx, qui avait pour résultat, selon Chantonay, de consacrer sept semaines à une affaire qui demandait trois jours². Philippe II, retiré au château de Tolède, travaillait comme un véritable esclave, étant à la fois le maître, le ministre et le secrétaire³. Il couvrait de ses annotations toutes les dépêches qu'il recevait, mais n'avait point le temps de donner ses ordres et de dicter ses réponses.

Pendant quatre mois, la Régente resta sans lettres du roi. Granvelle et Quadra s'en étonnaient⁴ et Feria observait plus vivement qu'il importait peu au roi de perdre les Pays-Bas⁵.

Soit que Philippe II se soit laissé tromper par ses souvenirs qui exagéraient son influence à Londres, soit qu'il ait été dominé par la pensée de Charles-Quint que l'alliance de l'Angleterre était nécessaire à l'Espagne pour arrêter l'ambition de la France, il se sentait porté à ne rien voir et à tout excuser. Élisabeth ne lui devait-elle pas la vie et la couronne? Ne l'avait-elle pas assuré d'une reconnaissance éternelle? Ne lui appartenait-il pas de la diriger par ses conseils et de la protéger contre tous les périls? Cette alliance n'était-elle pas d'une si grande importance que ni la persécution de la foi catholique, ni la proscription de ses anciens amis ne dussent l'émouvoir? Charles-Quint, lui aussi, n'avait-il pas été l'allié de Henri VIII?

« Parmi les influences qui consolidèrent le trône d'Élisabeth, observe un » savant éditeur des *Calendars du Record office*, nous ne pouvons oublier » l'appui que lui donna le roi d'Espagne. Cette influence seule lui fut » peut-être plus utile que toutes les autres réunies. Philippe II tint en » échec le grand parti catholique qui, sans lui, eût cherché à s'opposer à

¹ Lettre de Fourquevaulx, du 6 août 1569. Gachard, *La Bibliothèque Nat. de Paris*, t. II, p. 289.

² Lettre de Chantonay, du mois d'octobre 1562. (*Archives de Bruxelles*.)

³ Lettre de l'évêque de Limoges, du 26 sept. 1560. *Bibl. Nat. de Paris*, fonds français, n° 15587.

⁴ Lettre de Granvelle, du 15 décembre 1559; lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 9 novembre 1559.

» l'élévation d'Élisabeth et qui y eût peut-être réussi. Sans lui, l'élément
 » le plus considérable de la noblesse, le clergé à peu d'exceptions et les
 » gentilshommes des campagnes se seraient, par des motifs religieux,
 » prononcés contre elle. Le Pape, pressé par le roi de France, l'eût déclarée
 » illégitime et incapable de recueillir la couronne; mais Philippe était
 » puissant à Rome et fit suspendre la bulle de déposition ¹. »

L'époque dont nous abordons l'étude nous montrera d'un côté l'immobilité de la vacillante politique de Philippe II, de l'autre les variables caprices d'une femme hésitant sans cesse entre son ambition et ses amours et ne rencontrant à Madrid ni appui pour son amitié, ni résistance vis-à-vis de ses haines.

Philippe espérait, mais sans y porter beaucoup de zèle, que la reine d'Angleterre accepterait pour époux son neveu l'archiduc Charles d'Autriche, et il aimait à se représenter ce prince issu de sa maison comme rétablissant la religion catholique en Angleterre et y partageant l'autorité souveraine ainsi qu'il l'avait fait lui-même; mais l'évêque d'Aquila ne partageait point cette confiance. « La reine est plus mauvaise que jamais, écrivait-il à Gran-
 » velle ². » Les hérétiques, d'après l'évêque d'Aquila, désignaient pour son époux et pour leur roi le comte d'Arran. Chaloner répétait la même chose; mais ni l'un, ni l'autre n'y ajoutaient foi. Le cœur d'Élisabeth était ailleurs : « Il serait étrange de tout écrire, dit Chaloner; il est à désirer
 « qu'un mariage mette un terme à toutes ces rumeurs ³. »

Ce qui caractérisait surtout la royauté d'Élisabeth, c'était l'ardent désir de fonder une domination absolue, c'était la persécution religieuse. Dès le 2 septembre 1559 l'évêque d'Aquila rapportait que non-seulement elle faisait abattre les crucifix et les images révérees par le peuple, mais aussi qu'en peu de jours elle ferait monter sur le bûcher autant de catholiques

¹ M. Joseph Stevenson. Préface du tome I^{er} des *Calendars* du règne d'Élisabeth, p. xi.

² Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

³ Lettre de Chaloner, du 19 septembre 1559.

que la reine Marie avait livré d'hérétiques au supplice pendant tout son règne. En vain les plaintes les plus vives étaient-elles adressées de toutes parts à l'ambassadeur de Philippe II : il ne pouvait rien faire, rien promettre, et il se voyait réduit à écrire : « Les catholiques ne nous aiment pas plus que » les hérétiques ¹. »

Ce n'était point là ce que les catholiques anglais attendaient d'un prince dont le titre seul de roi catholique semblait leur assurer un protecteur. Ils se voyaient abandonnés sans défense à une reine qui voulait tout détruire pour fonder sa propre puissance. Long et douloureux devait être le martyrologe. Les évêques et les prêtres expiraient dans leurs prisons comme des saints, et les fidèles se réunissaient pour prier ensemble malgré les menaces et les périls ². Les clercs et les étudiants, privés de leurs bénéfices ou chassés de leurs collèges, se voyaient réduits à demander l'aumône ³.

A côté des catholiques d'Angleterre, il y avait aussi les catholiques d'Irlande, envahis sur leur propre territoire et livrés à toutes les rigueurs de la conquête. Ils étaient prêts à se lever tous le jour où le drapeau de l'ancienne foi serait arboré; mais l'intrépide O'Neil, réitérant ses instances, n'obtenait pas plus d'appui ⁴; et un jour vint où il fut réduit à venir à Londres se soumettre à la volonté d'Élisabeth qui daigna jeter sur ses épaules une vieille robe de brocart qu'avait portée son père Henri VIII ⁵.

Si Élisabeth s'applaudissait de voir Philippe II rester sourd aux prières des catholiques anglais comme aux propositions des Irlandais, elle renonçait d'autant moins elle-même aux projets qui plaçaient dans les agitations

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre 1559.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 16 janvier 1560.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 février 1560.

⁴ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 2 septembre, du 19 septembre, du 15 octobre, du 30 octobre, du 18 novembre, du 27 décembre 1559; lettres de Granvelle, du 5 septembre, du 27 septembre 1559, etc.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 novembre 1562, t. III.

du dehors sa propre sécurité : *poner fuego en la Christiandad para vivir ella descansada y ociosa* ¹.

Il fallait à la fois dominer en Écosse et aux Pays-Bas, en Écosse afin d'empêcher les Français de s'y maintenir et les Espagnols d'y débarquer, aux Pays-Bas afin d'y anéantir la puissance de l'Espagne et d'y mettre un frein à l'ambition de la France.

La Réforme était le brandon des discordes; et en l'agitant habilement, Élisabeth espérait que tout céderait à ses vues. « La reine, disait l'évêque » d'Aquila, veut se servir de la religion pour exciter la révolte dans le » monde entier ². » — « Il est certain, ajoutait-il, que la reine, par le » moyen de cette nouvelle religion, ruintera tous les pays voisins et que » personne ne pourra se trouver en sécurité chez soi ³. »

L'Écosse, remarquait Élisabeth, est une galerie pour arriver en Angleterre, et l'histoire fait connaître combien de fois les Français en ont fait usage au grand détriment des Anglais ⁴.

La parole de Knox soulèvera l'Écosse.

« La reine d'Angleterre, mandait l'évêque d'Aquila dès le mois d'août » 1559, ne manquera point, ni par crainte, ni par scrupule de conscience, » d'exciter une autre révolte que celle de l'Écosse... Je dis ceci des Pays- » Bas ⁵. » — « Que le roi, écrit-il ailleurs, veille sur sa maison, car le feu » de ses voisins pourrait y porter l'incendie ⁶. »

On a entendu la reine, comme on parlait du grand nombre de Flamands et de Hollandais qui se réfugiaient en Angleterre avec leurs familles pour y professer leur culte, déclarer qu'ils étaient tous les bienvenus, qu'elle ne

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila (vers le 5 janvier 1560).

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 21 janvier 1560.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 décembre 1559.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 août 1559, t. I.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

les abandonnerait pas et que si les Espagnols quittaient les Pays-Bas pour aller se faire rôtir sous le ciel brûlant des Indes ou de l'Espagne, la religion serait bientôt florissante aux Pays-Bas parce qu'il y avait plusieurs grands personnages qui la favorisaient ¹.

Chaloner fait connaître avec soin tout ce qui se passe autour de lui. Un sourd mécontentement se manifeste. On réclame le départ des soldats espagnols, et en même temps on répand le bruit qu'on veut introduire l'inquisition d'Espagne et établir la gabelle sur le sel ². L'inquisition, en semant l'inquiétude parmi les marchands étrangers, serait la ruine d'Anvers ³.

« Ne nous bornons point à être les spectateurs des actes de nos voisins, » écrit Chaloner; sachons profiter des occasions si elles doivent ajouter à notre sécurité et à notre réputation ⁴. »

Dès les premiers jours de septembre 1559, Chaloner est chargé de remettre une lettre, et ce n'est point la première, à un personnage des Pays-Bas, qu'on ne peut nommer ⁵.

Chaloner ne cesse d'acheter à Anvers des armes et des munitions de guerre, qu'il envoie en Angleterre ⁶.

Des avis de France troublèrent l'orgueilleuse quiétude dans laquelle se complaisait Élisabeth.

Une fille de Henri II se préparait à traverser les Pyrénées pour s'asseoir sur le trône de Philippe II. Le bruit courait à Londres qu'une alliance intime allait être conclue entre le roi de France et le roi d'Espagne et

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

² Lettres de Chaloner, du 9 novembre et du 15 décembre 1559.

³ Lettre de Chaloner, du 9 novembre 1559.

⁴ Lettre de Chaloner, du 10 novembre 1559.

⁵ Lettre de Chaloner, du 2 septembre 1559.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

qu'elle était dirigée contre l'Angleterre. « Ce mariage, écrivait Chaloner, » confirmera l'étroite amitié qui unit nos deux puissants voisins. Dieu sait » ce qu'ils brasseront contre nous ¹. » — « Il est utile de garder le roi » Philippe de notre côté plutôt que de l'aliéner. Philippe II et ses adhé- » rents forment un grand parti ². » — « Ne négligeons rien, ajoutait Cha- » loner, pour resserrer nos liens d'amitié. Le roi d'Espagne, ne rencontrant » plus vis-à-vis de lui ni un François I^{er}, ni un Henri II, est aujourd'hui » plus redoutable que ne l'a jamais été Charles-Quint ³. »

Une profonde terreur régnait en Angleterre ⁴.

C'est à ce moment que se place un étrange incident qui révèle de la part d'Élisabeth la subite résolution de se rapprocher de Philippe II.

Lady Sidney, première dame d'honneur de la reine (elle était la sœur de Robert Dudley), appelle l'évêque d'Aquila à Hamptoncourt, lui confie qu'Élisabeth a été invitée à un banquet chez le comte d'Arundel (celui que nous avons vu, dans le volume précédent, traverser la mer malgré une tempête pour solliciter la main de la reine, et qui, loin de s'humilier devant la fortune de Dudley, était demeuré depuis lors son implacable ennemi). Elle raconte qu'Élisabeth a failli être empoisonnée dans ce festin, que si Dudley y avait paru, on l'eût assassiné. « La reine, ajoute-t-elle, est pleine » d'effroi. Que l'archiduc Charles d'Autriche se présente, et elle l'épousera » immédiatement. » Ce que dit lady Sidney, la reine l'a autorisée à le dire. Pour mieux suivre cette négociation, il faut que l'évêque d'Aquila s'installe au palais d'Hamptoncourt. La reine lui prodigue les témoignages de sa bienveillance. Robert Dudley, ne se préoccupant plus que des périls qui le menacent, proteste de son dévouement à Philippe II ⁵; et bientôt toute la

¹ Lettre de Chaloner, du 10 novembre 1559.

² Lettre de Chaloner, du 25 novembre 1559.

³ Lettre de Chaloner, du 1^{er} décembre 1559.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 9 septembre 1559.

citée de Londres est remplie de cette grande et étrange nouvelle que la reine a choisi pour époux le fils de l'empereur. On se presse chez l'ambassadeur d'Espagne, on lui demande de l'argent; il faut que l'ale coule dans les coupes. Si les noces se font, son hôtel deviendra une taverne ¹.

Ce n'est point assez : Élisabeth s'ouvre elle-même de ses intentions à l'évêque d'Aquila. « Je suis reine et dame, lui dit-elle. Je ne puis m'offrir à » un époux; mais si l'empereur veut m'avoir pour belle-fille, qu'il envoie » son fils. Je désire le voir; car je tiens à n'épouser que celui que j'aurai » aimé ². » Et elle écrit elle-même en ce sens, quoique en termes plus réservés, à Philippe II ³.

Quelques jours après, Élisabeth ordonnait de rétablir le crucifix dans la chapelle royale où le clergé reparaisait vêtu du surplis et des ornements sacerdotaux que peu de semaines auparavant on livrait partout aux flammes. On disait qu'il en serait de même dans toutes les églises d'Angleterre ⁴.

Tout s'incline devant la volonté de la reine. Les réunions du conseil ne sont plus que de vaines cérémonies. La reine agit seule par elle-même ⁵.

L'implacable ennemi de l'influence espagnole, William Cecil, se voit réduit à dissimuler. Il déclare que ce mariage peut seul sauver la reine et son royaume, et que sans doute Philippe II ne les abandonnera pas dans ce péril ⁶.

A l'exemple de Cecil, Chaloner exprime l'opinion que la reine n'a rien de mieux à faire que d'épouser l'archiduc. « Ce n'est pas un Philippe; ce » sera mieux qu'un Philippe. » On ne saurait choisir un meilleur moyen

¹ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 8 et du 9 septembre 1559.

² Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 143.

³ Lettre d'Élisabeth, du 5 octobre 1559 (*Archives de Simancas*).

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 9 octobre 1559.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 29 octobre 1559.

⁶ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 143.

de mettre un terme à ces bruits scandaleux, qui, même dénués de fondement, doivent engager une jeune princesse à se conduire avec une grande réserve ¹.

La duchesse de Parme écrivit à l'empereur pour l'engager à envoyer l'archiduc Charles dans les Pays-Bas, afin de juger de là ce qu'il conviendrait de faire ultérieurement : « Le comte de Feria, ajoutait-elle, juge ceste » dame (Élisabeth) selon qu'il l'a pu congnoistre, variable et inconstante, » laquelle traicte ce poinct de son mariage à sa mode, faisant entendre que » maintenant elle veut l'ung, maintenant l'autre, comme luy samble convenir à ses affaires.... Ce changement qu'elle a faict si soudain, est grand, » et la démonstration de si briefement désirer la conclusion, estrange ². »

L'évêque d'Aquila avait reçu tous les documents nécessaires pour la rédaction des conventions matrimoniales ; et toutefois il ne savait encore que penser de l'étrange révélation de lady Sidney et de ce subit changement chez la reine.

« Si Élisabeth, écrivait-il, était une femme guidée par la raison et la conscience, on pourrait la croire ; mais ce sont là choses qui lui importent peu, » et il est à craindre qu'elle ne veuille seulement voir l'archiduc à sa cour ³. »

Le comte de Feria, en répondant à l'évêque d'Aquila, exprimait les mêmes doutes et s'affligeait de voir l'orgueil d'Élisabeth encouragé par la faiblesse des rois. C'est une Médée, ajoutait-il ⁴.

Lorsque l'évêque d'Aquila apprit que des préparatifs militaires se faisaient pour porter les armes anglaises en Écosse, il se demanda si ces flatteries n'avaient point pour motif d'empêcher le roi d'Espagne de contrarier de ce côté les projets qu'Élisabeth avait formés, et peut-être aussi de calmer un moment les catholiques anglais ⁵.

¹ Lettres de Chaloner, du 12 novembre et du 6 décembre 1559.

² Lettre de la duchesse de Parme, du 13 septembre 1559, publiée par M. Gachard, *Analectes*, n° 226.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 29 octobre 1559.

⁴ Lettres du comte de Feria, du 14 octobre et du 5 novembre 1559.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 octobre 1559.

Cependant l'empereur craint de compromettre sa dignité en envoyant un archiduc parader dans les galeries d'Hamptoncourt. L'évêque d'Aquila reçoit l'ordre de solliciter des explications plus précises ¹.

Les circonstances sont changées.

L'agent des intrigues anglaises Throckmorton est revenu de Paris ². Les Huguenots tendent les bras à Élisabeth, et d'autre part les Écossais l'appellent sous le fallacieux prétexte qu'elle doit épouser le comte d'Arran. Lorsque l'ambassadeur espagnol expose le message de l'empereur et rappelle ce qu'a dit lady Sidney, Élisabeth nie tout. Cela a eu lieu, dit-elle, à son insu. Jamais elle n'a autorisé lady Sidney à parler en son nom ³. Lady Sidney quitte la cour : elle avait été sincère, et son départ est la plus loyale des protestations ⁴.

On comprend en ce moment l'orgueil d'Élisabeth. Indépendamment des Écossais qui soutiennent le comte d'Arran, il y a dix ou douze ambassadeurs chargés de rechercher sa main. Le fils du roi de Suède est déjà arrivé ; on attend le frère du roi de Danemark ⁵.

Élisabeth ne songeait pas plus à épouser le comte d'Arran que l'archiduc d'Autriche. Sa passion pour Robert Dudley l'entraînait dans une autre voie.

Une lettre d'Alvaro de la Quadra au comte de Feria renferme des détails pleins d'intérêt. « La reine m'a dit qu'elle sera mariée avant que personne » le sache. Nous avons eu ensemble de grandes pratiques que je ne puis » confier à cette lettre, avec un plein épanchement et comme entre amis. » Je me félicite d'avoir appris tout cela avant que l'archiduc se soit rendu » en Angleterre ⁶. »

¹ Lettre du comte de Feria, du 5 novembre 1559.

² Lettres de l'évêque d'Aquila, du 12 et du 18 novembre 1559.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559. Voyez l'éloge des dames de la Cour, p. 71.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 29 octobre 1559.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 novembre 1559.

Le voile de cette révélation mystérieuse est en partie déchiré dans une lettre adressée trois jours après à Philippe II :

« Lady Sidney accuse son frère d'avoir sacrifié les intérêts du roi d'Espagne à ceux du roi de Suède; mais il y a autre chose. Je sais d'une source digne de foi que Robert Dudley a donné l'ordre d'empoisonner sa femme, et ses propos cauteleux, tantôt vis-à-vis du roi d'Espagne, tantôt vis-à-vis du roi de Suède, n'ont qu'un but, c'est d'occuper ses ennemis jusqu'à ce que son dessein criminel sur sa femme ait été exécuté. J'ai appris certaines choses sur les termes où la reine et Robert Dudley se trouvent l'un vis-à-vis de l'autre, que je n'aurais pu croire.... Je reste convaincu qu'elle n'épousera pas l'archiduc; mais les désordres de sa conduite lui prépareront peut-être quelque désastre, et en ce cas le seigneurs d'Angleterre pourraient placer la couronne sur le front de l'archiduc devenu l'époux de lady Catherine Grey ¹. »

Un ambassadeur allemand qui retourne à Bruxelles, racontera à la duchesse de Parme ce qu'il sait du poison donné à lady Dudley, *que es istoria necesaria y importante* ².

« Apprenez-moi donc, écrivait le comte de Feria à Alvaro de la Quadra, ce que vous savez de la reine, afin que nous puissions en juger. Ce sont sans doute choses malséantes (le mot espagnol est plus vif); mais nous nous réjouissons de les connaître ³. » Et l'évêque d'Aquila lui répondait : « Le baron Preyner m'a promis de vous raconter les choses que je ne puis vous mander. Vous avez deviné quelles elles sont et à quel ordre elles appartiennent. Je n'aime point à transmettre des nouvelles si étranges; mais enfin on ne peut cacher ce qui est connu de tout le monde ⁴. »

¹ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 148.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 16 janvier 1560.

³ Lettre du comte de Feria, du 21 janvier 1560.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 février 1560.

De tous les ennemis de lord Robert Dudley, le duc de Norfolk était le plus puissant. Il disait tout haut que si milord Robert ne renonçait pas à ses prétentions, il ne mourrait pas dans son lit. Il le lui fit entendre clairement; mais Robert Dudley répliquait qu'il n'était aucun bon Anglais qui pût engager la reine à épouser un étranger ¹.

Les menaces du duc de Norfolk, du comte d'Arundel et des autres chefs de l'aristocratie anglaise intimidaient Robert Dudley.

Cependant Élisabeth poursuivait ses desseins sur l'Écosse, et elle eût voulu persuader à Philippe II que ce n'était pas elle qui commençait les hostilités, et qu'étant menacée par les Français d'une invasion, elle avait, conformément aux anciens traités, le droit de réclamer son appui.

Ces représentations, transmises d'abord à Bruxelles, y furent d'autant moins accueillies qu'on n'ignorait pas que si les intrigues d'Élisabeth réussissaient en Écosse, elle les renouvellerait aux Pays-Bas.

La duchesse de Parme consultait surtout Granvelle et Feria.

Granvelle recevait sans cesse de son ami l'évêque d'Aquila de fidèles avis qui lui dévoilaient les desseins secrets d'Élisabeth.

Or, que portaient les lettres d'Alvaro de la Quadra?

« Élisabeth ne tend qu'à semer la discorde entre la France et l'Espagne.
 » Lorsque ses voisins seront en différend entre eux, elle n'aura rien à
 » craindre ni de l'un ni de l'autre, et elle pourra donner suite à ses projets
 » dont nous n'aurons guères à nous louer ². »

Quant au comte de Feria, il s'exprimait ouvertement sur les projets perfides de Cecil qu'il traitait de *vellaco* ³; et Élisabeth ne cachait point combien elle désirait de le voir s'éloigner des Pays-Bas ⁴.

Chaloner reconnut aisément les dispositions de la Régente et de ses con-

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1559.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 13 décembre 1559.

³ Lettre du comte de Feria, du 9 novembre 1559.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 novembre 1559.

seillers : « Que la reine arme ses sujets et oppose aux Roland des Olivier
 » On compte ici nos forces pour rien ; on nous accuse d'avoir excité les
 » troubles de l'Écosse. Que cela soit vrai ou non, nous ne pouvons reculer,
 » et il faut que nous sachions mettre le temps à profit. *Non nobis nati sumus,*
 » *sed patriæ* ¹... J'ai trouvé les conseillers de la duchesse de Parme très-
 » froids ; ils le seront chaque jour davantage ². »

Chaloner reçut l'ordre de se rendre près de Granvelle et de lui demander si Élisabeth pouvait compter sur le secours du roi d'Espagne.

Cette entrevue eut lieu le 4 décembre 1559. Granvelle rappela que son maître avait sauvé la vie à Élisabeth, qu'il avait offert de l'épouser, qu'il lui avait prodigué ses conseils. Assurément il n'avait pu faire rien de plus, et le temps était venu où le roi, loin de rompre la paix avec la France, avait à pourvoir à ses propres affaires. Puis Granvelle, déplorant l'imprudence de la reine, poursuivit en ces termes : « N'est-il pas étrange que vous ne
 » vous rendiez pas compte de votre faiblesse qui est connue de tout le
 » monde ? Où est votre trésor ? Où est votre matériel de guerre ? Avez-vous
 » une forteresse qui puisse un seul jour résister au canon ? Les Anglais sont
 » pleins de courage ; mais où est leur expérience de la guerre ? L'Angleterre
 » n'est-elle pas profondément divisée ? Les provinces les plus éloignées de
 » la capitale, la plus grande partie de la noblesse n'approuvent pas les
 » changements introduits par la reine. La faveur excessive accordée à un
 » seul personnage est une source de complots. Là où règnent les divisions,
 » là ne peut se trouver la force ³. »

Chaloner se rendit ensuite chez le comte de Feria, dont le langage fut encore plus explicite : « Rappelez-moi, lui dit-il, au souvenir de la reine
 » et citez-lui de ma part le proverbe espagnol sur le coq qui déterre dans
 » le fumier le couteau par lequel il périra. Ne connaît-elle pas la situation

¹ Lettre de Chaloner, du 10 novembre 1559.

² Lettre de Chaloner, du 24 janvier 1560.

» de ses affaires? En soutenant les rebelles, elle justifie les entreprises des
 » Français. Les avis du comte d'Arran ou de Throckmorton suffisaient-ils
 » pour la lancer dans de pareilles aventures? »

Le mécontentement de Chaloner se donna un libre cours dans la lettre où il rendait compte de cette double entrevue. Tels étaient les sentiments qui dominaient dans le conseil de la Régente ¹.

« Le récit de l'entretien que Chaloner a eu avec vous, écrit l'évêque
 » d'Aquila à Granvelle, a tellement irrité la reine d'Angleterre qu'elle en a
 » été malade pendant deux jours. Elle dit qu'il y a aux Pays-Bas certains
 » personnages qui ne veulent pas que le roi prenne les armes en sa faveur.
 » Elle se plaint que la duchesse de Parme ne s'exprime jamais en termes
 » convenables à son égard, qu'elle ne cesse de la braver et de la menacer
 » de la perte de son royaume. » Toute bonne intelligence se trouve rom-
 pue à ses yeux avec la Régente et les membres de son conseil ².

Élisabeth était vivement irritée contre la duchesse de Parme ³; et ses agents lui écrivaient des Pays-Bas que les seigneurs, blessés de l'illégitimité de sa naissance, désiraient qu'elle fût remplacée par la duchesse de Lorraine, dont le principal conseiller serait le prince d'Orange ⁴.

Chaloner annonce le 6 décembre 1559 qu'il a appris beaucoup de choses difficiles à écrire et demande à retourner en Angleterre ⁵.

Puisqu'on n'avait point réussi à Bruxelles, il fallait tenter les mêmes démarches à Madrid.

Chaloner reçut l'ordre de se rendre en Espagne où il devait invoquer le souvenir des anciennes alliances de Charles-Quint et de Henri VIII ⁶.

¹ Lettre de Chaloner, du 6 décembre 1559.

² Lettres de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559 et du 16 janvier 1560.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 février 1560.

⁴ Lettre de John Leigh, du 8 mars 1560.

⁵ Lettre de Chaloner, du 6 décembre 1559.

⁶ Instructions du 25 décembre 1559; lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

Cependant la communication de Chaloner avait produit dans le conseil de la duchesse de Parme une impression profonde. Granvelle adressa au roi une lettre où il exposait la gravité de la situation ; car, si l'on ne pouvait venir en aide à Élisabeth, il n'importait pas moins d'empêcher les Français d'assujétir l'Angleterre. Il fallait, selon lui, défendre Londres comme on défendrait Bruxelles; mais ce ne devait point être en favorisant, avec les intérêts d'Élisabeth, la cause de la Réforme ¹.

« Si les Français, écrivait-il au roi, découvrent en nous quelque signe
 » d'hésitation, ils se hâteront de fondre sur les Anglais. Or, dans notre
 » propre intérêt, nous devons porter le même soin à l'Angleterre qu'aux
 » Pays-Bas ; mais, dans le cas où l'appui à accorder aux Anglais devrait
 » entraîner une guerre avec la France, n'aborderions-nous pas cette lutte
 » dans des conditions plus favorables si nous avions occupé nous-mêmes
 » l'Angleterre et si nous y avions rétabli la religion catholique que si nous
 » attendions que cette reine ait couru à sa perte et que les Français aient
 » pris possession de son royaume? Tout en déclarant aux Français que
 » nous protégeons l'Angleterre, nous devons brider Élisabeth ; nous devons
 » la porter à craindre qu'elle ne nous trouve dans les rangs de ses ennemis ;
 » nous devons lui déclarer en termes précis que nous ne voulons point
 » nous exposer à des troubles pour lui laisser le loisir de poursuivre ses
 » honteuses intrigues en croyant pouvoir se reposer sur les épaules de
 » Votre Majesté ? »

La duchesse de Parme tenait le même langage dans ses lettres au roi :
 « La reine d'Angleterre n'était rien par elle-même, mais elle était un danger
 » pour tous. Si elle était renversée, elle ne recueillerait que le fruit de
 » ses imprudences ; mais, si les Français s'établissaient en Écosse, l'Angle-
 » terre serait bientôt à eux, et à l'Angleterre ils ajouteraient les Pays-Bas.

¹ Lettre de Granvelle à Philippe II, du 5 décembre 1559 (*Archives de Simancas*.)

² Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 162.

» car le jour où ils seraient maîtres des deux rivages de la mer, quel
 » secours pourrait arriver aux Pays-Bas complètement isolés? Si par des
 » considérations politiques notre ruine doit résulter de la conquête de
 » l'Angleterre par la France, ne sera-ce pas aussi, à un autre point de vue,
 » notre ruine de laisser cette femme se donner une libre carrière? Si elle
 » introduit la Réforme en Écosse, cet exemple ne sera-t-il point une
 » menace pour les Pays-Bas ¹? »

L'évêque d'Aquila insistait bien plus chaleureusement encore pour que Philippe II adoptât une ligne de conduite nette et énergique.

Il écrivait à la duchesse de Parme :

« Le salut est entre les mains du roi, s'il se résout à marcher par une
 » autre voie que celle qu'il a suivie jusqu'ici, voie non-seulement sans
 » avantages, mais funeste et pleine de dangers ². »

A Granvelle :

« Le temps de parler est passé : le temps d'agir est venu. Le roi ne peut
 » alléguer qu'on lui ait laissé ignorer quelque chose. S'il hésite maintenant,
 » cela lui coûtera cher, car il se verra réduit à secourir une méchante
 » femme dans une cause injuste et impie. Si elle reste ce qu'elle est, elle ne
 » doit rien attendre de nous. Vous seriez bien étonné si vous appreniez ce
 » qui se fait ici, mais je le passerai sous silence. Moins on en parle,
 » mieux cela vaut ³. »

Et le même jour au comte de Feria :

« Cette femme a les cent mille diables au corps ; elle m'a dit qu'elle
 » voudrait se retirer dans une cellule pour y réciter son chapelet ; et je sais
 » d'autre part des choses si graves que je ne puis les écrire. Il importe que
 » nous prenions une prompte résolution. Si des troupes passent des Pays-

¹ Lettres de la duchesse de Parme à Philippe II, du 8 et du 21 décembre 1559 et du 6 janvier 1560. La première et la troisième ont été publiées par M. Gachard. La seconde est à Simancas.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, vers le 5 janvier 1560.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

» Bas en Angleterre, l'endroit le plus convenable pour le débarquement
 » est le port de Lynn dans le Norfolk. De grâce ne perdez pas de vue cette
 » affaire puisqu'une occasion si favorable se présente ¹. »

Les bandes espagnoles n'avaient point encore quitté les Pays-Bas. Leur apparition dans les comtés catholiques du Nord eût probablement entraîné un mouvement auquel les partisans de la Réforme eux-mêmes eussent pris part, tant la haine qu'on portait à Élisabeth était profonde, tant sa chute prochaine semblait inévitable ².

Au mois de janvier 1560, la duchesse de Parme défend par une proclamation que l'on fournisse des munitions de guerre soit à la France, soit à l'Angleterre ³. Cette mesure n'atteint guère qu'Élisabeth qui s'approvisionnait à Anvers ⁴.

On parle de navires que l'on réunit sur les côtes de la Zélande : autre sujet de plaintes pour la reine d'Angleterre. Cela a suffi pour que la terreur règne autour d'elle ⁵.

Les instructions de Philippe II arrivent vagues, douteuses, incomplètes, insuffisantes, comme le remarquait Granvelle, dans des circonstances si importantes ⁶. Ce qui leur assignait leur véritable caractère, c'était son intention de suspendre les armements qui avaient effrayé l'Angleterre et de rappeler les troupes espagnoles afin de satisfaire aux réclamations des États des Pays-Bas. Granvelle ne l'approuvait point par des raisons diverses et souhaitait qu'on n'eût pas un jour à le regretter ⁷.

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

³ Lettre de Chaloner, du 7 janvier 1560.

⁴ Lettres de Chaloner, du 7 janvier ; de Gresham, du 22 janvier ; de l'évêque d'Aquila, du 19 février 1560.

⁵ Lettres de Chaloner, du 4 janvier et du 18 janvier 1560 ; lettre de l'évêque d'Aquila, du 19 février 1560 ; lettre de Gresham, du 28 février 1560.

⁶ Lettre de la duchesse de Parme, du 22 janvier 1560 ; lettre de Granvelle, du 21 janvier 1560.

⁷ Lettre de Granvelle, du 21 janvier 1560 ; lettre de Chaloner, du 24 janvier 1560.

Dès ce moment, Cecil triomphe, et son influence va précipiter les événements : « Cecil, écrit Alvaro de la Quadra, dirige toutes les affaires ; il possède seul la confiance de la reine, et il marchera en avant, son Évangile à la main, dût-il se perdre et avec lui l'Angleterre. Nous sommes de grands amis, et j'ai cherché à le gagner ; mais il est dominé par le projet chimérique de former un seul royaume de l'Angleterre et de l'Écosse. S'il est à côté de Cecil quelqu'un qui connaisse les intentions d'Élisabeth, c'est mylord Robert *in quo facile agnosces signa futuri regis* ; mais tout le monde le voit avec indignation. La reine a beau dire que l'union de l'Angleterre et de l'Écosse est attachée à son mariage avec le comte d'Arran ; elle n'épousera ni le comte d'Arran, ni l'archiduc, mais le cher Robert ¹. »

Les événements favorisent Élisabeth. Les tempêtes détruisent les flottes françaises qui cinglent vers l'Écosse ².

Au mois de février 1560, tout respire la guerre à Londres : il n'est personne qui ne la juge certaine ³. Chaque jour la reine chevauche au milieu des hommes d'armes. Ce n'est pas Médée : c'est selon l'évêque d'Aquila, une Bradamante ⁴. Et Raleigh pourra écrire plus tard que cette princesse qui jouait de la lyre comme Orphée, chassait comme Diane et domptait les coursiers fougueux comme Alexandre.

Pour que les desseins d'Élisabeth sur l'Écosse puissent s'accomplir, il faut que les Français soient retenus dans leurs foyers par les troubles intérieurs. Quant aux Pays-Bas, ce qui importe avant tout, c'est d'y trouver ce qui manque à Londres, l'argent, et aussi des munitions de guerre ; mais on ne négligera pas, si l'occasion se présente, d'y propager aussi l'agitation et le mécontentement ⁵.

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 janvier 1560.

² Lettres de Chaloner, du 15 décembre 1559, du 15 et du 15 janvier et du 5 février 1560.

³ Lettre de Chaloner, du 28 décembre 1559.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 février 1560.

⁵ Instructions de Gresham, du 20 décembre 1559.

La première de ces missions est dévolue à Throckmorton ; la seconde à Thomas Gresham.

Throckmorton quitte Londres le 22 janvier 1560. « Je redoute beaucoup » le voyage de Throckmorton, écrit l'évêque d'Aquila, car il est l'agent des » intrigues que les Anglais entretiennent avec les hérétiques de France. » C'est un homme propre à l'exécution de tout mauvais dessein, *apto a » hacer qualquiera maldad*¹.

Gresham avait reçu vers la même époque l'ordre de se rendre dans les Pays-Bas ; mais son départ subit quelques retards².

Thomas Gresham était déjà facteur anglais à Anvers sous Édouard VI et sous Marie ; mais la grande faveur dont il jouissait remontait surtout au commencement du règne d'Élisabeth : « Je sais, lui avait-elle dit avant de » quitter le château d'Hatfield pour ceindre la couronne, que vous aviez » l'oreille de nos deux prédécesseurs, et, pour que vous ne perdiez rien au » change, nos deux oreilles seront toujours ouvertes pour vous entendre³. »

Chaloner félicitait la reine du choix qu'elle avait fait de Gresham. « C'est, » disait-il, un véritable joyau à raison de la confiance qu'il mérite, aussi » bien que de son intelligence et de son zèle⁴. »

Alvaro de la Quadra ne portait pas le même jugement : « C'est Thomas » Gresham, écrit-il, qui précédemment expédiait, comme facteur de la » reine à Anvers, les corselets et les arquebuses. Il a, dit-on, été payé pour » plus qu'il n'a livré, et la reine a reconnu ses services en l'armant cheva- » lier. C'est Gresham que la reine envoie de nouveau avec le titre de » son ambassadeur vers la Régente ; mais sa véritable mission est de réunir » de l'argent, des armes et des soldats⁵. »

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 21 janvier 1560.

² Les instructions de Gresham portent la date du 20 décembre ; la lettre de créance est du 22.

³ Lettre de Gresham, du 29 juin 1560.

⁴ Lettre de Chaloner, du 5 février 1560.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559.

Il semble qu'entre ces deux appréciations différentes l'opinion publique en Angleterre ait plutôt penché vers celle d'Alvaro de la Quadra, si l'on peut croire une satire du temps intitulée : *Epitaphium crassi illius ac sordidi usurarii Gresham* ¹.

Anvers conservait en ce moment un dernier vestige de sa splendeur commerciale. Combien ne fut pas brillante cette fête du *landjuweel*, racontée par Richard Clough avec une si vive admiration ² ! Peu d'années après, le duc d'Albe appelait encore la cité des bords de l'Escaut l'une des plus belles qu'il y eût au monde.

On ne voyait pas à Anvers les marchands se réunir en pleine rue, exposés au soleil et à la pluie, comme cela se faisait à Londres. Rien ne semblait plus désirable que de posséder sur les rives de la Tamise une bourse aussi vaste que celle d'Anvers ³.

C'était à Gresham qu'était réservé l'honneur de fonder à Londres, sur le modèle de la bourse d'Anvers, un magnifique édifice qui de l'usurier obscur a fait l'un des plus illustres bienfaiteurs de la première cité de l'Angleterre :

Nec te Pyramidum nobile vincat opus ⁴.

A la suite de Gresham et comme son suppléant au titre de l'habileté et de l'intelligence se trouvait un marchand gallois nommé Richard Clough, dont les lettres fort intéressantes sont parfois difficiles à comprendre, tant l'incorrection du style y est étrange. Il avait épousé une Tudor issue en ligne directe du roi Henri VII et était lui-même chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. On trouvait réunis dans ses insignes héraldiques un lion, un lévrier et un cœur avec la devise : *cor unum, via una*. Il s'attachera vivement aux mœurs de sa seconde patrie, et, quand plus tard il retournera

¹ *Seventh report on english manuscripts*, p. 665.

² Lettre de Richard Clough, du 4 août 1564.

³ Lettre de Richard Clough, du 31 décembre 1564.

⁴ Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, pp. 344-347.

dans sa terre natale, il se construira à Bachegraig près de Denbigh une maison en style flamand avec des colonnes et des pierres venues d'Anvers :

At Bachegraig he rear'd a stately pile
Of strong materials, which he brought from Antwerp ;
Thence too his mansion's marble pillars came ¹.

C'est à Bachegraig qu'ira mourir dans les bras de Richard Clough ce célèbre aventurier, du nom de Pickering, qui avait failli, un jour, devenir roi d'Angleterre².

La bourse de Londres, le manoir de Bachegraig resteront en Angleterre les monuments de l'influence de l'art flamand au XVI^e siècle.

Le moment était favorable pour lever de l'argent à Anvers : on pouvait y emprunter au taux de sept à huit pour cent³; et la somme que Gresham avait à réunir, était fort considérable. Telle fut son habileté qu'il releva le crédit de la reine et accapara tout l'or et tout l'argent qui se trouvaient à Anvers de telle sorte qu'il put se vanter qu'on eût vainement cherché à y emprunter un denier. Tout était entre ses mains, et l'on trouvera dans sa correspondance de longs détails sur cette opération financière fort remarquable assurément ⁴.

La seconde partie de la mission de Gresham n'était pas moins difficile à remplir puisque la Régente avait défendu sous les peines les plus sévères qu'on exportât des munitions de guerre vers l'Angleterre.

Gresham chercha d'abord à affermir son influence par les mêmes moyens que Chaloner.

Gresham, bien qu'il se plaignit aussi de ne pas recevoir d'argent d'Élisabeth, menait une vie somptueuse. Comme Chaloner, il considérait la table

¹ Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, pp. 509-515.

² Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, p. 458.

³ Lettre de Chaloner, du 4 janvier 1560.

⁴ Lettres de Gresham, du 28 février, du 8 mars et du 22 juin 1560.

comme l'arène où, tout en se créant des amis, on découvre le mieux leur caractère et leurs intentions. Un dîner où furent invités les Fugger et les Schetz, est resté célèbre par les dépenses auxquelles il donna lieu ¹, et il ne fut effacé que par un banquet offert plus tard à la reine Élisabeth, où Gresham, dit-on, fit dissoudre une perle précieuse dans sa coupe et la vida ensuite à la santé de la reine d'Angleterre. « Quinze cents » livres ont été englouties en un instant. En guise de sucre, Gresham boit » une perle à la santé de sa maîtresse. Nobles seigneurs, faites raison à » Gresham ². »

De même que Chaloner, Gresham aimait à s'entourer d'espions. Il en entretenait parmi les habitants des Pays-Bas; il en avait aussi parmi les Anglais qui étaient au service du roi d'Espagne, tels que John Leigh ³ et Robert Hogan qui surveillait à Louvain la vieille lady Dormer ⁴. « Il est » utile, écrivait-il, que la reine ait au dehors des sujets qui paraissent » plus dévoués aux étrangers qu'à elle-même. Si l'on agissait autrement, la » pratique des princes resterait sans effet ⁵. »

Gresham est informé de tous ceux qui débarquent ou s'embarquent à Dunkerke et à Middelbourg et dans tous les autres ports de la Hollande ⁶.

Personne mieux que Gresham ne connaît ce qui se passe au conseil de la Régente et dans l'administration de ses finances ⁷. Il y compte un ami dévoué, le plus souvent désigné par une initiale dans ses lettres, mais parfois cité par son nom dans les communications les plus secrètes. C'est Gaspard Schetz que Gresham a connu facteur du roi à Anvers et qui succédera à

¹ Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 84.

² Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. II, p. 534.

³ Lettre de John Leigh, du 8 mars 1560.

⁴ Lettre de Gresham, du 29 juin 1560.

⁵ Lettre de Gresham, du 22 juin 1560.

⁶ Lettres de Gresham, du 19 avril et du 24 juin 1560.

⁷ Lettres de Gresham, du 22, du 24 et du 29 juin, du 2, du 4 et du 7 juillet 1560.

Boisot comme trésorier général des finances, mais Schetz, en lui transmettant des avis, recommande bien de brûler ses lettres ¹.

Déjà au mois d'octobre 1559, Gresham avait remis à Schetz au nom de la reine une chaîne d'or de la valeur de six cents couronnes ². Le 15 mai 1560, Gresham insiste sur les services rendus par le personnage qui a reçu la chaîne d'or et presse Élisabeth de lui adresser de sa main une lettre de remerciements en y joignant un nouveau don de cinq cents couronnes ³; mais sa lettre se croise avec une dépêche d'Élisabeth qui le charge d'offrir à Schetz quatre ou cinq cents couronnes en le priant de persévérer dans ses bonnes intentions en ce qui touche son service ⁴.

Gaspard Schetz a promis à Gresham qu'on publierait sur le cours des monnaies un édit dont il résultera pour Élisabeth une réduction d'au moins deux mille livres sur les paiements qu'elle a à faire ⁵. C'est encore à l'ami qui a reçu la chaîne, que l'on doit l'avis du prochain départ des garnisons espagnoles et bien d'autres informations importantes ⁶. C'est avec Gaspard Schetz que l'on traite secrètement de ce qui concerne l'envoi des armes en Angleterre ⁷.

Gresham ayant mis dans les intérêts de la reine d'Angleterre un personnage tel que Gaspard Schetz, ce n'était plus qu'une besogne secondaire de gagner les chefs de la douane à Anvers, afin que, malgré l'édit de la Régente et ses ordres les plus stricts ⁸, l'expédition des armes et des munitions de guerre pût se poursuivre sans entraves. Ses instructions

¹ Lettres de Gaspard Schetz, du 27 juin et du 2 juillet 1560.

² Lettre de Gresham, du 3 octobre 1559.

³ Lettre de Gresham, du 12 mai 1560.

⁴ Lettre de la reine d'Angleterre, du 18 mai 1560.

⁵ Lettre de Gresham, du 3 octobre 1559.

⁶ Lettres de Gresham, du 24 et du 29 juin et du 4 juillet 1560.

⁷ Memorandum de Richard Clough, du 1^{er} mai 1560; lettre de Gresham, du 30 avril 1560.

⁸ Lettre de la duchesse de Parme, du 22 avril 1560.

l'autorisaient à faire des présents aux officiers de la douane¹ et il ne manqua point à ce soin; mais, pour que cela réussit mieux, il recommandait instamment que les armes et les munitions de guerre fussent débarquées le plus secrètement possible à la Tour de Londres².

Souvent ces munitions de guerre sont désignées dans les lettres de Gresham comme des soieries ou des velours³. Sous ces apparences légères, il faut chercher jusqu'aux lingots de cuivre avec lesquels Élisabeth fonda ses canons⁴.

Non-seulement toute la poudre disponible qu'on a pu réunir dans les Pays-Bas se trouve entre les mains de Gresham⁵, mais il a aussi acheté tout le salpêtre de l'Allemagne⁶. Il aurait voulu, comme Chaloner, que la reine fit fabriquer la poudre en Angleterre afin de ne plus se voir à la merci de l'étranger⁷.

L'évêque d'Aquila fut bientôt instruit par ses espions que des armes étaient sans cesse déposées à la Tour et qu'elles venaient des Pays-Bas. « Il est arrivé des armes d'Anvers, écrit-il le 4 décembre 1559, et l'on en » attend davantage. On parle de dix mille corselets et d'autant d'arque- » buses⁸. » Les arsenaux de la Tour ne cessent de se remplir des armes qu'on y envoie⁹. Il n'est pas un navire venant des Pays-Bas qui n'en apporte¹⁰.

¹ Instructions du 20 décembre 1559.

² Lettres de Gresham, du 16 avril et du 3 juin 1560. Sur les envois de munitions de guerre, voyez les nos DXXXIX, DXLIII, DXLVII, DCLXXXIV, DCXCI, DCXCII, etc.

³ Lettres de Gresham, du 7 mai, du 15 et du 22 juin 1560.

⁴ Lettre de Gresham, du 22 janvier 1560.

⁵ Lettre de Gresham, du 3 mai 1560.

⁶ Lettre de Gresham, du 7 juillet 1560.

⁷ Lettre de Chaloner, du 29 septembre 1559; lettre de Gresham, du 19 avril 1560.

⁸ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 4 décembre 1559.

⁹ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1559 et du 12 février 1560.

¹⁰ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 mars 1560.

La duchesse de Parme remerciait Alvaro de la Quadra de ses bons avis et le pria de rechercher par quel moyen ces envois d'armes pouvaient se faire. En même temps elle donnait des ordres pour que la plus rigoureuse surveillance fût exercée à Anvers ¹.

« J'ai reçu un secret avertissement d'un officier de la douane, écrit Gresham le 12 mai 1560, que l'on a donné l'ordre de visiter tous les navires que l'on charge pour l'Angleterre, et cela a uniquement pour but de me trouver en faute. Je ne puis rien dire de plus qu'avec un denier bien donné on peut en gagner cent ². »

Gresham ajoute dans une autre lettre : « J'ai corrompu le chef de la douane qui est tout à fait à moi. Il a mérité fort honnêtement une digne récompense, car c'est par ses avis que je me règle ; mais, si cela était découvert, le chef de la douane le paierait de sa vie ³. »

« Gresham est mon ami, disait le chef de la douane d'Anvers ; et avant que je m'acquitte de ma charge, il est bon qu'il sache que la Régente est avertie par son ambassadeur de ce qu'on expédie à Londres, et il ferait bien de hâter son envoi ⁴. »

Un soir le chef de la douane vint le trouver et lui fit connaître qu'à la suite d'une dénonciation relative à des expéditions de velours, une recherche générale devait avoir lieu sur tous les navires ; mais il eut soin d'avertir Gresham qu'il n'en ferait rien. Tous les employés de la douane s'entendaient avec lui ; car il s'était toujours montré généreux à leur égard. Et ici se présente la même conclusion : « Si quelque chose venait à être découvert, ceux qui s'occupent cette année de charger les navires, devraient se hâter de quitter le pays ; car ils risqueraient de perdre vie et biens ⁵. »

¹ Lettre de la duchesse de Parme, du 22 avril 1560.

² Lettre de Gresham, du 12 mai 1560.

³ Lettre de Gresham, du 29 juin 1560.

⁴ Lettre de Gresham, du 24 juin 1560.

⁵ Lettre de Gresham, du 16 juin 1560.

Le chef-d'œuvre de l'habileté de Gresham fut, au moment où les marchands n'avaient plus d'armes à lui vendre, d'expédier à Londres bonne partie de celles qu'on conservait pour Philippe II dans l'arsenal de Malines. « Je vous » confierai ici, écrit-il à Cecil, que par pratique j'ai tiré deux mille corse- » lets de l'arsenal du roi à Malines, et déjà ils sont en Angleterre; et vous » comprendrez que leur disparition n'a pas provoqué peu d'émoi parmi » les officiers. Tout ce qui se fait est à l'honneur de la reine d'Angle- » terre ¹. »

En même temps, Gresham s'occupe du recrutement des gens de guerre. Ses agents parcourent les bords du Rhin et trouvent les princes protestants disposés, si on les paye bien, à servir sous les drapeaux d'Élisabeth ².

Tous ces soins n'empêchent point Gresham de suivre d'un œil attentif les symptômes des mouvements populaires dans les Pays-Bas, et il ne se hâte d'en instruire Cecil.

Les États-Généraux ne consentiront jamais à la guerre contre l'Angleterre. Si on la faisait malgré leur avis, Élisabeth pourrait mieux compter sur les Pays-Bas que Philippe II lui-même ³.

On ne saurait exprimer les sympathies que le peuple nourrit à l'égard d'Élisabeth et de l'Angleterre ⁴.

Telle est la situation des choses que l'archevêque de Cantorbéry menace publiquement de représailles les magistrats de la Flandre qui instruisent contre des réfugiés flamands revenus d'Angleterre ⁵. Jean Utenhove, autrefois exilé par Charles-Quint, est à Londres le principal ministre de la congréga-

¹ Lettre de Gresham, du 19 avril 1560.

² Lettres de Gresham, du 50 avril, du 5 mai et du 2 juillet 1560. Pour les négociations d'Élisabeth en Allemagne, voyez les nos CCCCLXXXIX, DI, DXIII, DCXXV, DCXXX, DCCCXCV, etc.

³ Lettres de Gresham, du 18 et du 19 avril 1560.

⁴ Lettre de Gresham, du 21 avril 1560.

⁵ Lettre de l'archevêque de Cantorbéry, du 20 juillet 1560; lettre de la duchesse de Parme, du 15 août 1560.

tion des Flamands; il compose des livres contre l'Inquisition et des vers en l'honneur d'Élisabeth ¹.

L'évêque d'Aquila restait persuadé qu'on verrait éclater la guerre entre l'Angleterre et la France; mais, à en juger par le mécontentement qui régnait autour de lui, il jugeait la perte d'Élisabeth certaine ².

Le 7 mars 1560, il écrivait à Philippe II qu'Élisabeth, soutenue par les avis secrets de Throckmorton, repoussait toute négociation avec François II, et il ajoutait : « Rien n'est plus funeste que de la laisser s'avancer » dans la voie où elle marche. Toutes les difficultés actuelles sont dues » aux pratiques des hérétiques. Ils ont ruiné la religion en Écosse, et, si » on ne les arrête, ils feront pis encore en France. Deux mille familles de » réformés flamands sont établies en Angleterre, et tout rénégat espagnol » est reçu à bras ouverts. Il serait aisé de porter remède à cet état de » choses. L'opinion est en général favorable aux catholiques, et la reine ne » dispose que de peu de forces ³. »

Le même jour, dans une lettre confidentielle adressée au comte de Feria, il insistait sur les mêmes considérations : « Je viens de voir la reine; elle » m'a reçu comme un chien... Robert s'est plaint sans doute de ce que je » lui ai dit, il y a trois jours. C'est le jeune homme le plus mauvais que » j'aie jamais rencontré, sans cœur et sans esprit, faux et perfide; il est » abhorré de tout le monde comme l'auteur de la perte de la reine. Peut- » être Élisabeth a-t-elle aussi reconnu qu'il ne lui reste aucun espoir... » Si le roi perd plus longtemps de vue ce qui se passe ici, l'Angleterre, » de même que l'Écosse, deviendra la conquête des Français, et si au » contraire il le prend en considération, il pourra, en servant Dieu et en » s'honorant lui-même, remettre tout en bon ordre, en créant un roi sur

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 août 1560; lettre de Jean Utenhove, du 11 décembre 1559.

² Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 7 mars 1560, citée par M. Froude.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 7 mars 1560, citée par M. Froude.

» lequel il pourra compter comme s'il était un de ses vassaux. Je laisse de
 » côté le péril que les Pays-Bas peuvent recevoir du voisinage de l'hérésie.
 » Ce que je répète, c'est que si le roi ne se décide promptement, l'Angle-
 » terre tombera au pouvoir des Français, et si nous voulons nous y
 » opposer, nous défendrons la cause la plus honteuse et la plus injuste
 » en soutenant cette femme contre Dieu, le droit, le bien du royaume et la
 » volonté de tous les habitants. Le moment est venu de faire ce que
 » nous devons faire ¹. »

Telle était la gravité des circonstances que l'évêque d'Aquila jugea utile de charger un messager spécial d'aller exposer de vive voix à la duchesse de Parme qu'Élisabeth ne disposait que de huit mille soldats; que ses sujets la haïssaient; que les Écossais ne pourraient la secourir; que les Irlandais étaient prêts à prendre les armes pour la combattre; que le fils de lady Marguerite Lennox était considéré comme l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre et qu'il comptait de nombreux partisans qui voulaient le proclamer roi ².

La duchesse de Parme, malgré ses vives instances, ne recevait point d'instructions de Philippe II ³. « Je n'ai aucune déclaration de la volonté de
 » Sa Majesté, écrivait-elle à Alvaro de la Quadra, agissez avec prudence ⁴. » Et sa pensée se découvrait plus nettement dans une autre dépêche : « Il
 » faut beaucoup souffrir pour maintenir la paix. Peut-être un temps
 » viendra où nous pourrons faire mieux ⁵. »

Granvelle se bornait à répondre à l'évêque d'Aquila : « La reine se per-
 » suade depuis trop longtemps que le roi, pour ses beaux yeux, s'abstien-
 » dra de toute hostilité. J'aurais souhaité que le roi entendît autrement ce

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 7 mars 1560.

² Mémoire de Tornero, du 15 mars 1560.

³ Lettre de la duchesse de Parme, du 18 mars 1560.

⁴ Lettre de la duchesse de Parme, du 22 avril 1560.

⁵ Lettre de la duchesse de Parme, du 1^{er} mai 1560.

» qui se passe; mais il écrit clairement que l'état de ses affaires exige le
 » maintien de la paix ¹. » — « Nous marchons à tâtons, ajoute-il dans
 » une autre lettre, et ne sachant la volonté de notre maître, nous ne pou-
 » vons rien faire de plus : ce qui est la plus grande pitié du monde ². »

Quel était donc l'état des affaires de Philippe II pour lui imposer une politique si humble et si faible?

Le monarque qui possède les mines des Indes, est chargé de dettes et sans ressources ³. Le roi d'Espagne n'a ni argent, ni munitions de guerre ⁴. Si Élisabeth doit un million de ducats, Philippe II en doit vingt millions ⁵. Tout ce dont dispose le roi d'Espagne, écrit Gresham, ne lui permet pas de payer ses dettes ⁶; tout l'or que portent les galions des Indes, ne suffirait pas pour solder ce qu'il doit à Anvers ⁷.

De plus, Philippe II prévoit pour ses possessions des Pays-Bas un double péril. Du moment où il a résolu d'en retirer les garnisons espagnoles, il en a exposé les rivages à toutes les attaques des flottes anglaises, et les populations déjà agitées et mécontentes se montreront peut-être séditieuses le jour où elles verront interrompues leurs relations séculaires avec l'Angleterre ⁸. Les Pays-Bas, selon Gresham, ne consentiront jamais à faire la guerre aux Anglais ⁹.

« D'icy, écrivait Marguerite de Parme à Philippe II, il ne faut attendre
 » de tirer contre Angleterre commodité quelconque, et ne pourrais trouver

¹ Lettre de Granvelle, du 27 mars 1560.

² Lettre de Granvelle, du 15 avril 1560.

³ Lettres de Gresham, du 18 et du 19 avril 1560.

⁴ Lettre de Gresham, du 18 avril 1560.

⁵ Lettre de Gresham, du 16 juin 1560.

⁶ Lettre de Gresham, du 2 septembre 1561.

⁷ Lettre de Gresham, du 30 avril 1560.

⁸ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 avril 1560; lettre de Gresham, du 18 avril 1560.

⁹ Lettres de Gresham, du 19 et du 21 avril 1560.

» bon que l'on se meist en hasard de guerre contre Angleterre, et beaucoup
 » moins fourniroient-ils chose quelconque pour ceste guerre que contre
 » quelconque aultre contre qui Vostre Majesté voulsist entreprendre ¹. »

Il suffit qu'Élisabeth annonce l'intention de rappeler les marchands anglais d'Anvers pour y troubler tous les esprits ²; et ce qui augmente sur ce terrain la faiblesse de Philippe II, c'est qu'Élisabeth en est parfaitement instruite. « La conviction de la reine, écrit l'évêque d'Aquila, c'est que les
 » Pays-Bas ne feront jamais la guerre à l'Angleterre et que cela suffit pour
 » forcer le roi à ne pas rompre avec elle ³. »

Enfin Philippe II prit une résolution de laquelle il attendait de féconds résultats. Il intervint comme médiateur, chargea Garcilasso de la Vega de déclarer à François II qu'il ne permettrait aucun débarquement en Angleterre et choisit un autre ambassadeur qui devait intimider à Élisabeth qu'il ne tolérerait pas davantage son intervention dans les affaires d'Écosse.

Afin que ce dernier message fût plus promptement remis, Philippe II le confia à un seigneur des Pays-Bas, Philippe de Glajon, chevalier de la Toison d'or. « C'est un seigneur d'un haut rang et d'une grande valeur, écrivait
 » Granvelle à Alvaro de la Quadra, mais en même temps benin et doux
 » comme une demoiselle ⁴. » — « Puisse-t-il se montrer moins doux que
 » nous ne l'avons été cette année ⁵! » Telle est en deux mots la réponse d'Alvaro de la Quadra.

Les instructions données au seigneur de Glajon portaient expressément qu'il ne pouvait poser aucun acte, dont le résultat eût été de compromettre la paix entre Philippe II et Élisabeth ⁶.

¹ Lettres de Marguerite de Parme, publiées par M. Gachard, t. I, p. 509.

² Lettres de l'évêque d'Aquila, du 15 et du 17 avril 1560.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 juin 1560.

⁴ Lettre de Granvelle, du 27 mars 1560.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 26 mars 1560.

⁶ Instructions du 27 mars 1560. Cf. le n^o DXCVI.

Il ne fallait pas d'ailleurs perdre de vue que le seigneur de Glajon appartenait par sa naissance à ces provinces des Pays-Bas où les intérêts du commerce préoccupaient tous les esprits et où l'on considérait comme le premier bien le maintien des relations avec l'Angleterre. « Je suis heureux, » écrivait Throckmorton à Élisabeth, que le seigneur de Glajon ait été » choisi. Vous pouvez le gagner de telle sorte qu'il soit dévoué à vos » intérêts et à ceux de l'Angleterre. C'est un homme qui mérite d'être » gagné et tenu en grande estime ¹. »

Sur ces entrefaites arrivèrent ces avis de Throckmorton, auxquels l'évêque d'Aquila faisait allusion : « Dépensez votre argent de suite, écrivait-il à Élisabeth et à Cecil, il ne sera jamais mieux employé. Le temps presse. Ici » l'on n'est assuré ni d'aujourd'hui, ni de demain ². » En effet, les Huguenots, ayant pour chef secret le prince de Condé, pour capitaine la Renaudie, marchaient vers Amboise afin d'y surprendre les Guise et le jeune roi François II.

Élisabeth n'hésite plus. Il ne s'agit que de temporiser et de négocier avec l'Espagne ³, et les Huguenots vont être maîtres de la France. Le 24 mars 1560, une proclamation royale annonce son intervention en Écosse; quatre jours après, ses troupes franchissent le Tweed.

Quand le seigneur de Glajon arriva le 5 avril à Londres, les actes qu'il devait empêcher, étaient des faits accomplis, et cette éventualité n'était pas même prévue dans ses instructions ⁴.

Il est d'ailleurs douteux que le seigneur de Glajon ait montré beaucoup de vigueur dans ses remontrances. Élisabeth, rendant compte de l'audience qu'elle lui avait donnée, écrivait à ses ambassadeurs en Espagne qu'il n'était autorisé à conclure aucun traité et que sa mission se bornait à exposer les

¹ Lettre de Throckmorton, du 15 mars 1560. *Record office*.

² Forbes, *Public transactions*, t. I.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 28 mars 1560.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 20 avril 1560.

vues de son maître ¹. Dans une dépêche de même nature adressée à Throckmorton, elle ajoute que le seigneur de Glajon s'afflige de ne pouvoir rien faire de plus, qu'il se montre disposé à donner un utile concours à tout ce qui assurerait sa sécurité et celle de l'Angleterre, comme il appartient à un bon conseiller du roi et à un vrai Bourguignon ².

Ici se placent quelques lignes empruntées au journal de Cecil : « M. de » Glajon s'est joint à l'évêque d'Aquila pour demander que nous rappelions » notre armée d'Écosse; mais, dans un entretien privé avec l'amiral et avec » moi, il nous a conseillé le contraire ³. »

L'évêque d'Aquila en était arrivé au point de se méfier de son collègue et de ne pas oser lui confier ses opinions; il le jugeait trop favorable aux Anglais ⁴.

Rapprochement bizarre! Throckmorton qui avait engagé Élisabeth à gagner le seigneur de Glajon, accusait au même moment Alvaro de la Quadra de s'être laissé corrompre par le roi de France, qui, selon ce qu'on disait, lui payait une pension et lui avait promis une grande abbaye ⁵.

La fortune d'Élisabeth subit un échec inattendu. Elle apprend que la conjuration d'Amboise a échoué et que l'armée anglaise se trouve arrêtée dès son entrée en Écosse au siège de Leith. Le bruit s'est répandu que le pape se prépare à la déclarer illégitime et excommuniée, et l'on ajoute que, s'il en est ainsi, le roi d'Espagne prendra les armes pour exécuter la sentence pontificale, et que de plus les Guise n'ont pas abandonné leur

¹ Lettres d'Élisabeth, du 17 et du 18 avril 1560. *Record office*.

² Lettre d'Élisabeth, du 18 avril 1560. Le nom de Bourguignons rappelle ici les anciennes alliances de l'Angleterre avec la maison de Bourgogne et s'applique aux habitants des Pays-Bas, qui étaient seuls intéressés à ce qu'elles fussent maintenues.

³ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 217.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 avril 1560.

⁵ Lettres de Throckmorton, du 25 et du 28 avril 1560. *Record office*.

ancien projet de conquérir l'Angleterre ¹. La reine, comme une autre Cassandre, prétend qu'elle a prédit tous les revers, qu'elle a prévu tous les dangers, et sa colère retombe sur Cecil.

C'est le point de départ d'une nouvelle pratique, pour nous servir d'un mot si bien défini par Commynes.

Robert Dudley voyait tous les jours sa faveur s'accroître. Il réunissait des armes, dirigeait de plus en plus les affaires, et, tout en annonçant qu'un divorce allait le séparer de sa femme, il affirmait qu'avant une année il occuperait une position plus élevée ².

Cecil, pour obtenir le pardon de la reine, ne croit pouvoir mieux faire que de flatter son favori. Il se rend près de l'évêque d'Aquila et lui propose de s'unir et de faire en sorte, puisque la négociation avec l'archiduc est rompue, que la reine épouse quelque seigneur noble, mais pauvre. Il semblait qu'il voulût réclamer pour ce projet l'adhésion du roi d'Espagne ³.

Trois mois se passèrent, et Élisabeth, ne recevant que des nouvelles défavorables d'Écosse et de France, crut utile d'entretenir elle-même l'évêque d'Aquila de l'espoir qu'elle plaçait en Philippe II pour qu'il engageât le pape à ne recourir à aucune mesure de rigueur contre elle. « Je » suis aussi bonne catholique que vous, lui dit-elle. Je prends Dieu à » témoin que je crois tout ce que croient les catholiques d'Angleterre. J'ai » été forcée d'agir comme je l'ai fait, et, si vous saviez comment j'y ai été » contrainte, vous seriez le premier à m'excuser ⁴. » Déclarations formelles dont sans doute elle cherchera à se dégager dès que ses alarmes actuelles seront passées.

Au milieu de ces hésitations, Élisabeth poursuivait ses persécutions contre les évêques et les catholiques qu'elle accusait de conspirer contre

¹ Lettres de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 25 juillet et du 5 août 1560.

² Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 5 juin 1560 (p. 273, note.)

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 mars 1560.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 5 juin 1560 (p. 273, note.)

elle ¹, et peut-être les discours qu'elle tenait à l'évêque d'Aquila, n'avaient-ils d'autre but que d'empêcher Philippe II d'entendre les cris des victimes ². Pour flatter davantage Alvaro de la Quadra, elle l'invite à l'accompagner dans un voyage à Winchester ³.

« Je ne puis cacher à Votre Majesté, écrivait l'évêque d'Aquila à Philippe II, combien les catholiques sont blessés de l'appui que vous accordez à la reine et au développement de l'hérésie en Angleterre. Tous vos efforts pour l'éclairer étant restés inutiles, vous aurez à considérer comment vous devrez vous conduire désormais vis-à-vis d'elle. Les dangers que courent les Pays-Bas, ne sont que trop évidents. Dix mille de vos sujets sont ici avec leurs ministres, et ceux qu'ils ont laissés derrière eux sont également infectés par l'hérésie. La reine est obstinée. Les cœurs des catholiques sont aliénés. Que Votre Majesté daigne prendre en considération la situation des choses et m'apprendre ce que j'ai à faire ⁴. »

Le crédit de lord Robert Dudley s'accroît toujours. La reine lui a accordé le monopole de l'exportation des laines d'Angleterre avec l'exemption de tout impôt ⁵.

En même temps la disgrâce de Cecil s'accroît. Il mande à Throckmorton : « Je n'ose tout écrire. Je suis accablé de tristesse. Dieu éclaire la reine! » Et un autre de ses amis lui répondait : « J'ai le cœur brisé par les bruits scandaleux que l'on répand. Que Dieu modère nos peines! ⁶. »

Il est facile de découvrir par ces quelques lignes incomplètes que Dudley avait insulté Cecil et que la reine, appelée à se prononcer entre son conseiller et son amant, avait donné raison à Dudley.

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 23 mai 1560.

² Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 263.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 août 1560.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 23 juillet 1560, citée par M. Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 263.

⁵ Lettre d'Assonleville, du 17 avril 1565 (t. III.)

⁶ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, pp. 273-277.

Ici se place une lettre d'Alvaro de la Quadra pleine de révélations inattendues : « Il y a ici des choses si importantes que je me hâte de vous en » instruire... J'ai eu un entretien avec Cecil, dont la disgrâce est l'œuvre » de lord Dudley. Après m'avoir prié de garder secret tout ce qu'il allait » me dire, il m'a raconté que la reine se conduisait de telle sorte qu'il ne » lui restait qu'à s'éloigner et que, comme tout bon marin, il devait céder » à la tempête. Il considérait, ajoutait-il, la perte de la reine comme cer- » taine, et la cause en était son intimité avec milord Robert, qui s'est rendu » maître de ses affaires et de sa personne, au grand préjudice de tout le » royaume. C'est ce qui le portait à se retirer chez lui, à moins qu'on ne » le conduisît à la Tour. »

Cecil, poursuivant le cours de ces étranges confidences, allait jusqu'à prévoir qu'on déposerait Élisabeth et qu'on l'enfermerait dans quelque château.

A deux reprises, Cecil répéta : « Il vaudrait mieux que Robert fût mort » que vivant; car il se propose de faire mourir sa femme; mais jusqu'à » présent elle a échappé au poison, et il faut espérer, disait-il, qu'un sem- » blable crime ne pourra jamais s'accomplir ¹. »

Le lendemain, l'évêque d'Aquila se trouvait sur le passage de la reine qui revenait de la chasse. Elle lui annonça que lady Dudley était morte. *Si ha rotto il collo*, lui dit-elle en italien. Matière pleine de scandale et de honte, ajoute l'évêque d'Aquila, et encore ne sait-on si la reine épousera lord Dudley, car elle est inconstante comme Henri VIII ².

Un nouveau cri d'indignation s'élevait contre Dudley, et l'enquête qu'il provoqua sur la mort de sa femme, fut impuissante à le calmer. Il semblait que Dudley dût entraîner Élisabeth avec lui dans l'abîme que lui ouvraient la honte et le crime.

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 septembre 1560.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 septembre 1560.

L'évêque d'Aquila croyait à un complot de Cecil, et il lui assignait comme complice Monluc, évêque de Valence, prélat dévoué aux Huguenots et sans cesse associé à d'actives intrigues, qui se trouvait en ce moment à Londres. Ce n'était point le comte d'Huntingdon que Cecil voulait proclamer roi; mais il avait engagé le comte d'Hertford, de la maison de Seymour, à épouser Catherine Grey, héritière de la couronne d'Angleterre en vertu du testament de Henri VIII, que Philippe II avait voulu placer sur le trône et qu'il avait ensuite abandonnée ¹. Le mariage avait été célébré secrètement, et tous les partisans de la Réforme promettaient leur appui ².

De son côté, l'évêque d'Aquila, mû par les mêmes motifs, mais poursuivant un but tout différent, forma un dessein qui n'a laissé que peu de traces dans l'histoire. Il était d'intelligence avec la comtesse de Lennox, qui tenait ses droits à la couronne non pas du testament de Henri VIII, mais de la volonté fréquemment exprimée de Marie Tudor. L'Angleterre catholique se fût levée tout entière pour la placer sur le trône ³.

Ici se pose une question plus obscure qu'aucune autre. Malgré le complot de Cecil, malgré le complot de l'évêque d'Aquila, malgré l'indignation publique soulevée contre lord Dudley, Élisabeth osa-t-elle se choisir un époux devenu libre par un assassinat et placer sa main dans une main criminelle au moment même où la cérémonie des obsèques de la victime s'achevait à Cumnor?

Un fragment de dépêche d'Alvaro de la Quadra, de la même époque, rapporte que lord Dudley a dit que son mariage a été célébré en présence de son frère et de deux dames de la reine ⁴. D'autre part, on ne sait comment expliquer une lettre écrite par Dudley en ce même

¹ Lettre de Robert Hogan, du 13 septembre 1559.

² Lettres de l'évêque d'Aquila, du 6 septembre et du 25 octobre 1561.

³ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 295.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 septembre 1560, citée par M. Froude, p. 291. Dans une lettre adressée le même jour à Granvelle, l'évêque d'Aquila parle de la noce comme si elle allait se faire.

moment où il parle d'une chance si soudaine et d'un changement si considérable ¹.

Est-ce alors qu'il faut placer cette scène, racontée par Élisabeth elle-même, que, sortant le soir de l'hôtel du comte de Pembroke avec lord Dudley pour rentrer dans son appartement, ses dames d'honneur, persuadées que la cérémonie venait d'avoir lieu, lui demandèrent si elles pouvaient baiser la main de son époux ²?

L'ambassadeur du roi de Suède annonça qu'Élisabeth était mariée; mais elle lui reprocha d'écrire avec légèreté et de reproduire les rumeurs qui couraient les rues ³.

A Paris, les mêmes bruits étaient répandus. « On me demande, écrivait » Throckmorton, si la reine est secrètement mariée à lord Robert. Toute la » cour est remplie de cela; car on ne se sera jamais tant occupé de princesse » qui soit au monde. Ce que l'on rapporte d'elle, paraît très-étrange dans » toutes les cours et dans tous les pays ⁴. »

Cecil répondait à Throckmorton sans rien affirmer, sans rien nier : « Que » la volonté de Dieu s'accomplisse sur la reine! Les réponses écrites sont » trop dangereuses; mais écoutez ce seul mot : Là où l'on ne peut espérer » de vaincre, il est inutile de lutter ⁵. »

Il y a malheureusement ici une lacune considérable dans les dépêches de l'évêque d'Aquila, et nous n'en retrouvons la suite qu'au mois de décembre dans une lettre adressée à Gravelle où nous remarquons ce passage : « Si le Parlement demande que la reine se marie, elle déclarera le » mystère de Robert Dudley; car elle a persuadé à tous les membres du » conseil de l'accepter pour seigneur et pour roi ⁶. »

¹ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 291.

² Mémoire de l'évêque d'Aquila, t. III.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1561.

⁴ Lettre de Throckmorton à Cecil, citée par M. Froude, t. I, p. 506.

⁵ Lettre de Cecil à Throckmorton, citée par M. Froude, t. I, p. 507.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 décembre 1560.

Une autre lettre de l'évêque d'Aquila écrite le lendemain revient sur les mêmes faits et dans les mêmes termes : « Le mécontentement s'accroît » si rapidement contre la reine à cause de l'affaire de mylord Robert » et de son mauvais gouvernement que je ne puis m'empêcher de » prévoir de graves événements aussitôt que se déclarera le mystère de » son mariage ¹. »

Cette lacune dans la correspondance de l'évêque d'Aquila est d'autant plus regrettable que nous y eussions sans doute trouvé le commentaire d'un revirement inexpliqué.

Cecil qui tenait à l'évêque d'Aquila, à propos de Dudley, le langage que nous avons reproduit, se réconcilie avec lui le lendemain du crime de Cumnor. Il se séparera du comte d'Hertford et sacrifiera Catherine Grey. A ce prix, son rang, son influence, son crédit lui sont rendus. Il a tout oublié et a reçu la mission de tout nier. C'est vraisemblablement Cecil qui dirige l'enquête de Cumnor-Hall; c'est lui aussi qui déclare à l'évêque d'Aquila que la reine n'épousera jamais lord Dudley; et Élisabeth, introduisant Alvaro de la Quadra dans sa chambre à coucher, lui montre l'alcôve qui abrite sa couche solitaire ².

Les événements du dehors font oublier ces agitations intestines.

Dans les premiers jours de décembre 1560, la mort de François II (non sans soupçon de poison) rend la liberté à Condé et renverse la puissance des Guise.

Élisabeth est pleine de joie. Elle attend des Huguenots la restitution de Calais, renouvelle la persécution contre les catholiques anglais et ne croit plus devoir flatter le roi d'Espagne. Elle se flatte de pouvoir régner sans se préoccuper de personne et se vante de faire connaître au monde qu'il y

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 janvier 1561,

² Froude, t. I, p. 291; Gonzalez, p. 284.

a une femme qui vaut bien un homme puisqu'elle n'a besoin des conseils ni d'un connétable de France, ni d'un Granvelle ¹.

Cecil, devenu l'ami de Dudley, jouit de plus de crédit que jamais auprès d'Élisabeth. Son langage avec l'évêque d'Aquila est bien différent de celui qu'il tenait au mois de septembre. Il reproche à Philippe II d'avoir constamment sacrifié les intérêts d'Élisabeth, et aux conseillers espagnols d'être tous les ennemis de l'Angleterre. Si Philippe II avait confié cette négociation aux conseillers des Pays-Bas, on y eût trouvé plus de gages d'amitié, *y otras cien mil insolencias y novedades y aun descortesias algunas*, ajoute l'évêque d'Aquila ².

Ce que l'évêque d'Aquila concluait de ces paroles de Cecil, c'était que l'union des Protestants anglais et des Huguenots de France était accomplie, que les Huguenots (Coligny s'était rendu, disait-on, déguisé à Bruges ³) prendraient les armes, et qu'Élisabeth, en échange de Calais, leur abandonnerait les Pays-Bas ⁴.

L'horizon semblait chargé de nuages : un caprice de femme le rasséréna.

Throckmorton avait non-seulement écrit à Cecil ce que l'on racontait à Paris, mais il avait même envoyé son secrétaire à Greenwich dire à la reine elle-même que, si elle ne voulait pas abdiquer son influence au dehors, il était temps qu'elle s'arrêtât dans une voie funeste, que Dudley appartenait à une race infâme détestée de toute la noblesse, qu'il avait ajouté aux hontes de ses ancêtres sa propre honte plus odieuse encore ⁵. Ce que Throckmorton osait faire entendre aux pieds du trône, on le répétait de toutes parts, et Cecil, ne croyant plus devoir dissimuler, se déclarait à son tour contre Dudley.

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 décembre 1560.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 décembre 1560.

³ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 25 mai 1560.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 22 janvier 1564, citée par M. Froude, t. I, p. 508.

⁵ Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 298.

Sous quel patronage allaient donc se réfugier ces frivoles amours où depuis quatre mois le peuple s'obstinait à voir une tache de sang?

La lettre suivante de l'évêque d'Aquila à Philippe II va nous l'apprendre :

« J'ai reçu récemment la visite de sir Henri Sidney qui a épousé la sœur
» de Robert Dudley, et après quelques considérations générales sur ce qui
» concerne son beau-frère, il a reconnu que ce mariage était aujourd'hui
» dans toutes les bouches et que la reine en était fort tourmentée : —
« Vous eussiez dû, me dit-il, engager le roi à saisir cette occasion de
» s'assurer le dévouement de lord Dudley, qui est prêt à le servir avec
» le même zèle qu'un de ses vassaux. La reine et lord Dudley sont des
» amants, mais ils avaient le mariage en vue, et il n'est rien qui avec
» l'appui du roi ne se puisse réparer; et quant à la mort de lady Dudley,
» elle n'a été qu'un accident, quoi que d'autres en aient pu penser. » —
» Je répondis que si lady Dudley avait été assassinée, Dieu et les hommes
» châtieraient assurément un crime si abominable, et que lord Robert
» aurait bien de la peine à convaincre le monde de son innocence. —
« Il est vrai, répliqua Henri Sidney, que les ministres, du haut de leurs
» chaires, ont même attaqué l'honneur de la reine; mais rien ne la porte
» davantage à désirer le rétablissement de l'ordre religieux, et lord Robert
» est disposé à l'aider dans cette tâche. Je vous jure solennellement que
» la reine et lord Dudley veulent rétablir la religion par la voie du Concile,
» et c'est des mains du roi que lord Dudley désire recevoir le prix de sa
» flamme. » Et comme l'évêque d'Aquila, se souvenant de lady Sidney et
de ses vaines assurances au sujet de l'archiduc, déclarait qu'il désirait
recevoir ses instructions de la reine elle-même : « Vous comprendrez,
» interrompit Sidney, que la reine ne peut pas aborder ce sujet; mais elle
» n'attend que le consentement du roi pour conclure ce mariage. Sur
» ces entrefaites, lord Robert s'expliquera avec vous. Il offrira au roi
» ses services dans la limite de tout ce qui dépendra de lui en ce qu'il
» plaira à Votre Majesté de lui commander; il s'efforcera surtout de

» rétablir la religion puisque c'est cette question qui a principalement
» séparé l'Angleterre de Votre Majesté. »

L'évêque d'Aquila, surpris de cette communication, la résumait en ces termes :

« C'est une si mauvaise affaire que je n'ai pu me montrer satisfait de cette
» ouverture ; mais, si on irrite la reine et lord Dudley, il peut en résulter
» de grands maux. D'autre part, si la reine peut être portée à de meilleurs
» sentiments soit sur la religion, soit sur ses relations avec Votre Majesté, ce
» sera par ce mariage. Sans l'approbation de Votre Majesté, rien ne se fera
» publiquement ; et si la reine l'osait, Votre Majesté n'aurait qu'à dire un
» mot pour que ses sujets la renversassent du trône... Si la reine voit
» qu'elle n'a rien à espérer de Votre Majesté, peut-être fera-t-elle pis
» encore. Elle est égarée par sa passion à un point qui serait déjà une
» faute notable chez toute femme, mais qui est bien plus grave encore
» dans le rang qu'elle occupe. On pense généralement qu'elle est folle.
» Quelques-uns disent qu'elle a déjà été mère ; mais on croit qu'elle ne peut
» avoir d'enfant . ' »

Le même jour Alvaro de la Quadra écrivait à Granvelle :

« Votre Seigneurie, en prenant connaissance de la lettre que j'adresse au
» roi, s'étonnera sans doute des étranges vicissitudes des affaires ; mais il ne
» peut en être autrement avec des dames capricieuses et amoureuses. Le
» roi verra s'il veut étendre son manteau sur ces pécheurs. Quant à moi il
» me semble qu'en raison de ce qu'ils veulent faire, tout peut leur être
» pardonné, spécialement ce à quoi on ne peut plus porter de remède ¹. »

La reine déclare publiquement qu'elle se soumettra au Concile. Le comte de Pembroke, jusqu'alors l'un des partisans les plus zélés de la Réforme, l'approuve ; mais Cecil proteste, même en présence d'Élisabeth ².

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, citée par M. Froude, t. I, p. 512. (22 janvier 1561.)

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 22 janvier 1561.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 janvier 1561.

Cette fois Élisabeth était sincère; elle voulait placer Robert Dudley sur le trône, et elle ne voyait que Philippe II pour lui venir en aide. L'amour de Henri VIII pour Anne Boleyn avait introduit la Réforme en Angleterre : l'amour d'Élisabeth pour Dudley allait l'en proscrire.

Cecil exposait tristement la situation à Throckmorton : « L'évêque » d'Aquila, disait-il, est entré dans une pratique pour faire marcher la » grande affaire : il me sera difficile d'en arracher les racines, tant elles » sont profondes ¹ ».

Dudley confirma à l'évêque d'Aquila tout ce qu'avait dit Henri Sidney. Si le roi se montrait favorable à son mariage, il trouverait en lui dans toutes les circonstances le plus humble et le plus dévoué de ses serviteurs. Il était, disait-il, Espagnol de cœur et d'âme ².

Il est utile de rappeler les liens étroits qui unissaient le comte de Feria, les Sidney et les Dudley. La mère de la comtesse de Feria, Marie Sidney, était sœur de Henri Sidney. Henri Sidney avait épousé Marie Dudley, sœur de milord Robert. De ce mariage naquit Philippe Sidney, l'élégant auteur de l'*Arcadie* : souvenirs communs à l'histoire politique et à l'histoire des lettres.

On comprend que Robert Dudley, allié de si près à la comtesse de Feria, ait pu se dire Espagnol. Un de ses premiers soins fut d'offrir à Philippe II quelques-uns de ces chiens des meutes célèbres d'Angleterre, que la duchesse de Parme se faisait envoyer par l'évêque d'Aquila ³.

Deux jours après, Élisabeth s'ouvrit elle-même à Alvaro de la Quadra : « Soyez mon père spirituel, lui dit-elle; je vais vous faire ma confession. Je » ne suis pas un ange. Je ne puis nier que j'aie été charmée par les » qualités qui distinguent Robert Dudley; je sens chaque jour qu'un époux » m'est nécessaire; et le choix d'un Anglais serait sans doute le plus

¹ Lettre de Cecil à Throckmorton, citée par M. Froude, t. I, p. 515.

² Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 528.

³ Gonzalez, p. 284. Cf. t. III, n^{os} DCCCCI et DCCCCLV.

» agréable à mon peuple. » Alvaro de la Quadra ne contesta point les hautes qualités de lord Dudley : ce qui plut beaucoup à la reine. « Je ne » voulais pas, écrivait-il à Philippe II, la laisser sans espérance, de peur » qu'elle ne se jetât dans quelque extravagance opposée. On ne peut oublier » que les hérétiques se montrent pleins d'audace en Allemagne, en France, » en Écosse. Il y a lieu de craindre pour les Pays-Bas. Si cette femme est » livrée au désespoir, elle peut, tout en se perdant elle-même, nous porter » les coups les plus redoutables. »

L'évêque d'Aquila insistait près du roi pour obtenir une réponse. Il lui plaçait devant les yeux cette alternative de sauver les catholiques anglais en donnant les mains au mariage d'Élisabeth ou en prenant les armes pour la renverser. Il n'est, disait-il, aucun parti qui soit pire que l'irrésolution qui remet tout au hasard et qui prépare peut-être de grands malheurs ¹.

La réponse de Philippe à la lettre de l'évêque d'Aquila, du 22 janvier 1561, porte la date du 17 mars. Il ne refusait pas son appui à la requête de Dudley, mais exigeait avant tout une déclaration signée par Élisabeth qu'elle rentrerait dans le giron de l'Église catholique ².

Cette dépêche, quoique tardive, est bien reçue. Robert Dudley ne cache pas sa joie. La reine lui fait donner un appartement à côté du sien ³, et, se montrant non moins satisfaite que lui, elle se rend au château de Greenwich où elle doit donner audience à un nonce pontifical chargé de prendre acte de son adhésion au Concile de Trente ⁴.

Cependant Cecil tente un grand effort. « Je saurai, dit-il, tromper l'attente des Papistes ⁵ », et il imagine un vaste complot des catholiques anglais pour

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 25 février 1561, citée par M. Froude.

² Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 557.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 12 avril 1561, citée par M. Froude.

⁴ Lettres de l'évêque d'Aquila à Philippe II et à la duchesse de Parme, du 12 avril, et du 14 avril 1561 à Granvelle. Le nonce Martinengo était déjà arrivé à Bruxelles. (n° DCCLVIII).

⁵ Lettre de Cecil à Throckmorton, citée par M. Froude, p. 559.

effrayer la reine et lui représente que si elle se sépare des adeptes de la Réforme, elle restera isolée et sans défense dans son royaume.

Un chapelain d'un des principaux seigneurs catholiques, sir Édouard Waldgrave, ancien conseiller de la reine Marie, allait s'embarquer à Gravesend afin de porter quelques aumônes aux prêtres réfugiés dans les Pays-Bas. On l'arrête, on trouve sur lui son bréviaire. Il avoue que l'on célèbre la messe chez Édouard Waldgrave ¹. De là à une accusation de complot il n'y a pas loin. C'est le comte d'Oxford qui dirige l'instruction pompeusement annoncée. Waldgrave est conduit à la Tour de Londres, et avec lui deux anciens conseillers de la reine Marie. Lord Hastings et d'autres seigneurs catholiques sont également emprisonnés. On prétend qu'ils voulaient placer sur le trône Arthur Pole, le représentant de la Rose Blanche ; et pour frapper davantage l'esprit d'Élisabeth, on raconte que des docteurs d'Oxford ont eu recours à la nécromancie pour la faire mourir. On ajoute qu'on a composé un philtre amoureux, peut-être pour écarter d'elle lord Dudley : c'est l'évêque protestant de Londres qui l'affirme ; et cela suffit pour qu'Édouard Waldgrave, au lieu de payer une amende de deux cents ducats, meure dans un cachot de la Tour en disposant de tout ce qui lui reste en faveur des pauvres catholiques ².

Le nonce ne se rendra pas en Angleterre, Cecil le notifie à l'évêque d'Aquila ³. Robert Dudley écrit qu'il ne peut rien ⁴ ; Henri Sidney est exilé ⁵.

L'évêque d'Aquila revit Élisabeth, et il retrouva sur ses traits l'impression de la terreur qu'on avait réussi à imprimer dans son esprit. Quant à Robert Dudley, qui naguère avait voulu restaurer la foi catholique et qui

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 20 avril 1561.

² Lettres de l'évêque d'Aquila, du 20 et du 21 avril et du 16 septembre 1561.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 28 avril 1561.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 21 avril 1561.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 1^{er} mai 1561, citée par M. Froude.

se voyait déchu de ses rêves d'amour et de gloire, on l'avait confié aux évêques protestants pour que, selon la nouvelle doctrine, ils lui enseignassent la théologie ¹.

« Je regrette profondément, écrivait l'évêque d'Aquila à Philippe II, de » ne pas avoir pu conclure lors des premières avances de Sidney ² », et il ajoutait dans une lettre adressée à Granvelle : « Il ne s'agit pas de chercher » un remède ni dans le Concile, ni dans de semblables moyens. Puisque le » roi a la puissance entre les mains, qu'il se rende maître de l'Angleterre; » il pourra ensuite affaiblir la France à loisir. Si nous n'agissons point, on » agira contre nous ³. » On s'attendait en Angleterre à quelque grave déclaration de la part de Philippe II ⁴.

Quelques jours après, la foudre frappa le clocher de Saint-Paul, que les flammes dévorèrent. Les catholiques y virent le symbole de la foi persécutée et de leurs espérances détruites ⁵.

C'était s'affliger trop tôt. La passion d'Élisabeth n'était pas éteinte; l'ambition de Dudley l'était moins encore.

L'évêque d'Aquila continue ses relations secrètes avec lord Dudley ⁶. Celui-ci affirme de nouveau qu'il veut reconnaître l'autorité du Concile. Il a recouvré l'espoir d'épouser la reine avec l'appui de Philippe II. Le jour de la Saint-Jean, il invite Élisabeth à une fête sur la Tamise. Sur une barque brillamment pavoisée montent la reine d'Angleterre, le favori et l'ambassadeur espagnol. Les deux amants échangent des caresses dont le prélat a quelque peu à rougir, lorsque Dudley se tournant vers la reine : « Puisque nous avons là un évêque, pourquoi ne nous marierait-il pas? »

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 mai 1561.

² Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 5 mai 1561, citée par M. Froude.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 6 mai 1561.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 mai 1561.

⁵ Lettre de Throckmorton, citée par M. Froude, p. 546; lettre de l'évêque d'Aquila du 9 juin 1561.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 30 juin 1561.

Alvaro de la Quadra répliqua qu'il le ferait volontiers, mais qu'il fallait d'abord que la reine rétablît la religion et secouât le joug qui pesait sur elle et sur l'Angleterre, car elle en était réduite à ne pouvoir se marier sans la permission de Cecil ¹.

Le 15 juillet 1561, l'évêque d'Aquila écrit à Granvelle qu'il a engagé Élisabeth à éloigner Cecil et qu'il lui a demandé pourquoi elle n'épouserait pas lord Dudley. Élisabeth l'a écouté et semble disposée à suivre ses conseils : elle prendra part au Concile ². Six jours après il insiste près de Granvelle pour que l'on seconde Dudley, même en ajournant ce qui touche à la religion. Si Dudley ne tenait pas ses engagements, ce serait déjà un résultat utile que de dégrader la reine par une union si honteuse ³.

Cecil déplorait les progrès de l'influence de l'ambassadeur espagnol. Il y avait entre Élisabeth et Alvaro de la Quadra des secrets qu'il ne pouvait pénétrer. Ce que l'on sait, c'est que l'évêque d'Aquila favorise Dudley et excite la reine contre Cecil : matières si graves et si périlleuses qu'à peine Cecil ose en écrire ⁴.

Au moment même où Cecil découvrait à Throckmorton la haine la plus vive contre l'évêque d'Aquila, il l'engageait à chasser avec lui dans le parc de Mortlake; mais le prélat, éprouvant peut-être quelque soupçon, répondit que sa vie était déjà trop dissipée et qu'il ne chassait plus que lorsqu'il y était invité par la reine ⁵.

Dudley l'emportait de nouveau sur Cecil, et il fit si bien qu'on enferma à la Tour de Londres lady Catherine Grey, dont Cecil avait voulu faire une prétendante au trône, et avec elle l'époux qu'il lui avait imposé, le comte d'Hertford ⁶. C'est dans une prison que la sœur de Jane Grey donnera

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, du 30 juin 1561, citée par M. Froude.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 juillet 1561.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 19 juillet 1561.

⁴ Lettre de Cecil à Throckmorton, du 15 juillet 1561. *Record office*.

⁵ Lettre de Waad, du 31 juillet 1561. *Record office*.

⁶ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 16 août, du 6 septembre et du 15 septembre 1561.

naissance à un fils : il est douteux qu'il vive longtemps ¹. Elle-même est près de mourir, et d'après les symptômes de son mal, ce ne sera pas de mort naturelle ².

Élisabeth témoignait une nouvelle déférence pour le roi d'Espagne, et, chose étrange, c'était par les Guise qu'elle espérait faire imposer à leur nièce Marie Stuart tel époux qui ne serait pas hostile aux intérêts de l'Angleterre. Lorsque le Grand-Prieur de France, François de Lorraine, revint d'Écosse, elle saisit cette occasion de lui faire un brillant accueil à son passage à Londres. Les dames les plus élégantes de la Cour, portant à la main des lampes d'argent allumées ou éteintes, représentaient les vierges sages et les vierges folles. Élisabeth, tout en disant aux Français qu'il n'y avait aucun prince au monde qu'elle plaçât plus haut que le feu roi Henri II, se mêla aux danses. Parmi les Français qui, à côté du Grand-Prieur de France, y prirent part, se trouvaient à la fois La Noue et Brantôme ³.

Les courtisans qui se pressaient à ces fêtes, s'inclinaient devant le beau Dudley aussi bien que devant la reine. On a conservé une lettre où l'un d'eux, le comte de Sussex, écrivait : « Que la reine se laisse guider par son » amour. Celui qu'elle aime, je promets de l'aimer; celui qu'elle choisira, » je promets de lui obéir ⁴. »

Ce fut peut-être ce jour-là que Cecil indigné flétrit la servilité des flatteurs : « Parasites, vils adulateurs plus nuisibles aux princes que les » bêtes fauves, s'écriait-il, pourquoi suis-je exposé au dard de ces scor- » pions ? Ce qui plaît aujourd'hui, c'est ce qui passe par la forge » d'Aquila ⁵. »

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 août 1561. Cf. les nos DCCCXVI et DCCCXVII.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 octobre 1561.

³ OEuvres de Brantôme, édit. Lalanne, t. III, p. 290 et t. IX, p. 586; lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561.

⁴ Lettre du comte de Sussex, du 24 octobre 1560, citée par M. Froude, *Histoire d'Élisabeth*, t. I, p. 295.

⁵ Lettre de Cecil à Throckmorton, du 27 novembre 1561. *Record office*.

Dudley répétait qu'il était dévoué au roi d'Espagne et que c'était de sa main que la reine et lui-même désiraient tenir le bonheur d'être l'un à l'autre ¹.

Élisabeth, empruntant le même langage, assurait l'ambassadeur espagnol que ce qu'elle voulait, c'était de pouvoir dire qu'en épousant lord Dudley elle agissait avec l'approbation des rois ses alliés. — « Accordez-donc à » lord Dudley ce qu'il demande, répliqua l'évêque d'Aquila, et le roi en » sera satisfait. ² » Ambroise Dudley est créé comte de Warwick : son frère conserve les plus hautes espérances ³.

Cependant Élisabeth a découvert que la comtesse de Lennox a formé le projet de demander pour son fils lord Darnley la main de Marie Stuart afin de réunir ainsi sur la même tête les deux couronnes d'Écosse et d'Angleterre. Elle donne libre carrière à sa haine contre cette rivale qui l'efface par la grâce et la beauté.

Cecil recouvre son influence et son crédit; la mort de l'un des évêques prisonniers à la Tour, en sera, dit-on, le gage ⁴. L'évêque d'Aquila sera repoussé; car Thockmorton a répandu le bruit qu'il voulait empoisonner la reine ⁵.

En même temps se renoue le fil des intrigues entre les Anglais et les Huguenots ⁶.

Des correspondances secrètes se transmettent de Londres vers les Pays-Bas ⁷. L'inquisition, l'érection des nouveaux évêchés y sont une cause de murmures ⁸. La puissance du prince d'Orange s'est accrue par son mariage

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, citée par M. Froude.

² Lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II, citée par M. Froude.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 décembre 1561.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561.

⁵ Lettres de Throckmorton, du 26 septembre et du 9 octobre 1561. *Record office*.

⁶ Lettres de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre, du 6 décembre 1561, du 5 et du 4 janvier 1562.

⁷ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561.

⁸ Lettre de Gresham, du 25 août 1561.

avec la fille de Maurice de Saxe, et la défense qui a été faite à la noblesse des Pays-Bas d'assister à ses noces, témoigne ce que l'on croit avoir à redouter de lui ¹. Walter Haddon est envoyé à Bruges pour y traiter de l'étape des laines. Haddon est un homme habile. Élisabeth disait de lui : *Haddonum nemini postpono*. Sa véritable mission est de se mettre en rapport avec les mécontents ².

Symptôme marqué du temps : lord Dudley lui-même s'est lassé d'attendre l'intervention protectrice du roi d'Espagne, et l'évêque d'Aquila découvre qu'il a promis aux Huguenots de soutenir leurs intérêts si de leur côté ils consentent à seconder les siens ³.

Dans cette situation, Alvaro de la Quadra écrit à Granvelle :

« Si le roi veut porter remède à l'état périlleux dans lequel se trouvent
 » la cause de la religion et ses propres affaires, le premier point est de
 » mettre l'Angleterre de son côté ou tout au moins de faire en sorte qu'elle
 » soit divisée, et, si elle ne peut l'aider, qu'elle ne puisse lui nuire. Si le roi
 » pense obtenir de ceux qui gouvernent de bons procédés ou l'améliora-
 » tion de ce qui existe, il se trompe. Ceux-ci ne seront pas ses amis, ni
 » même neutres, mais ses plus grands ennemis. Leur résolution préparée
 » avec soin est de chasser le roi des Pays-Bas, et il n'y aura aucune consi-
 » dération, aucune promesse qui les y fera renoncer. Ils considèrent comme
 » certaine une révolution dans les Pays-Bas, de telle sorte qu'ils puissent y
 » dicter leurs volontés, comme les Anglais l'ont fait autrefois, et assurer
 » ainsi leur supériorité. Tous leurs efforts tendront vers ce but; ils en
 » recherchent (c'est chose certaine) les moyens. C'est ce qu'il y a lieu de
 » considérer; c'est là qu'il faut porter le remède avant d'en chercher un
 » aux affaires de France. Les moyens pour y parvenir, je les ai déjà fait
 » connaître ⁴. »

¹ Lettre de Clough, du 4 août 1561; lettre de Gresham, du 19 août 1561.

² Lettre de Cecil du 12 août 1561; lettres de l'évêque d'Aquila, du 29 août et du 15 sept. 1561.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1561.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 novembre 1561.

Vaines tentatives! La politique espagnole, selon l'expression de Philippe II, chemine avec des pieds de plomb. La duchesse de Parme ne reçoit pas d'instructions ¹. « Si *tandem* nous n'obtenons une décision quelle qu'elle » soit, écrit l'évêque d'Aquila, nous serons tous perdus ². » — « Quelle » faute, ajoute-t-il dans une autre lettre, de ne savoir se décider, et quel » pénible et honteux repos que celui où s'éteint le peu de vie qui me » reste ³! »

Et lorsque Philippe II se résoudra enfin à soutenir lord Dudley, Alvaro de la Quadra n'aura qu'à répondre: « Il est trop tard ⁴! »

Élisabeth est dominée par Cecil qui prépare avec Trockmorton les secours à donner aux Huguenots. Dudley a des conférences fréquentes avec les agents qu'ils entretiennent en Angleterre ⁵.

Gresham, appelé à Londres pour y recevoir de nouvelles instructions, ne tardera point à retourner à Anvers. L'évêque d'Aquila recommande à deux reprises qu'on surveille toutes ses actions avec soin ⁶. Des agents anglais se rendent à Tournay et à Valenciennes. C'est de Londres, c'est du cabinet de Cecil qu'on envoie aux Pays-Bas ces pamphlets affichés pendant la nuit à Anvers et à Bruxelles contre Granvelle, le dragon de Rome et les pourceaux d'Espagne ⁷.

Cependant les ressources de l'esprit si actif de l'ambassadeur espagnol n'étaient point épuisées. Il écrivait le 24 janvier 1562 qu'il avait à transmettre des nouvelles si importantes qu'il n'osait les écrire et qu'il les ferait

¹ Lettre de la duchesse de Parme, du 12 novembre 1561.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 janvier 1560.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 9 février 1562.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 5 avril 1562.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 10 janvier 1562.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 11 avril 1560.

⁷ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 25 octobre 1561 et du 5 avril 1562. Cf. le n° DCCCLVI.

connaître par un messenger spécial ¹. De quoi s'agissait-il ? D'un mouvement en faveur de la comtesse de Lennox. Le duc de Norfolk ne lui était pas défavorable, car il haïssait avant tout Dudley. Les catholiques des comtés du nord, ne comptant plus sur l'appui de Philippe II, avaient traité avec Marie Stuart, qui considérait lady Lennox comme la légitime héritière du trône d'Angleterre ².

Cependant Élisabeth est instruite de ce qui se passe. Elle donne l'ordre d'arrêter le comte de Lennox ³. Bientôt après la comtesse de Lennox le rejoint à la Tour de Londres ⁴. Toute la race royale des Tudor gémissait dans les murs d'une prison : Élisabeth seule trônait à Hamptoncourt, surveillée de près par Cecil ou dominée par Dudley ⁵.

C'est un bruit public dans toute l'Angleterre que la trame depuis si longtemps préparée d'une prise d'armes catholique en faveur de la comtesse de Lennox a été ourdie par l'évêque d'Aquila. Il ne lui reste donc qu'à quitter l'Angleterre, si le roi ne veut pas écouter ses conseils ; mais, même sur ce point, il ne peut rien obtenir : il faut qu'il reste à Londres pour représenter sans dignité un monarque sans puissance ⁶.

Il importe toutefois à Cecil de frapper un grand coup pour que l'influence d'Alvaro de la Quadra près d'Élisabeth ne puisse jamais se relever. Il ne

¹ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 24 janvier 1562.

² Lettres de l'évêque d'Aquila, du 6 mars et du 11 avril 1562. Cf. la lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 août 1560.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 24 janvier 1562.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 2 avril 1562. Sur les arrestations faites à l'Université d'Oxford, voyez le n° DCCCXXIV.

⁵ C'est à Robert Dudley et non point à l'archiduc d'Autriche que se rapporte le document reproduit p. 545. — Le lecteur voudra bien corriger quelques fautes typographiques, qu'explique la reproduction d'un si grand nombre de textes espagnols et anglais : par exemple, p. 158, l. 2 : *He sabido*, au lieu de : *Ne sabido*, etc.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 14 mars 1562. Cette fois encore, l'évêque d'Aquila accusait Erasso sans le nommer : *et que es causa de mi perdicion*. Lettre du 24 avril 1565 (t. III).

tardera pas à y recourir; car, en assurant son propre crédit, il préparera à la reine d'Angleterre des éléments formidables d'influence: en France, l'intervention armée des Anglais et l'occupation des ports de la Normandie, dans les Pays-Bas une autre intervention, moins avouée mais non moins habile, dont le premier succès sera de forcer Granvelle à s'éloigner.

Ce volume renferme quatre cent quarante-quatre documents empruntés aux mêmes sources que ceux du volume précédent. Le plus grand nombre appartiennent aux Archives de Simancas.



RELATIONS POLITIQUES
DES PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II.

CCCCXIV.

La reine d'Angleterre à Chaloner.

(26 AOUT 1559.)

Elle charge Chaloner d'assurer la Régente de son amitié et de lui adresser certaines demandes.

Trusty and wel beloved, we grete yow well and have receved your letters of ye 22 and 25 of this moneth, wherby we perceve at good length your conference had with certen there, of there judgments towards us and our realme your observations, wherin we allowe well and wish yow not to forbear ye lyke endeavor to understand furder as ye see cause. We furder perceive ye King our good brothers contentations yt ye shuld abyde there with ye Regent, wherewith we be also contented, and wold yt ye shuld endeavor your self to attend uppon hir for ye contynuation of ye auncient amytye betwixt this our kyngdom and those our countrees, wherunto ye maye assure ye same Regent our coosyn we be soo well disposed, as if any good thyng maye be hereafter devised to make ye same more suer than it is, although yt be hard to doo, yet we shal be content to gyve good care therto ; and furder ye shall require our sayd good cosyn ye Regent to shewe us so much plesure, as where we sent one of our esqyrrre Barnardy

Granada to bye for us certen horsees for our owne stable, she will gratefye us only with license yt he maye transporte ye same into this our realme, assuryng our sayd coosyn yt the same be only for our proper use. Herin we praye yow use ye best meanes ye can of expedition, for, as ye knowe, our sayd servant abydeth there only for yt purpose. We trust ye shall obteyne licence for ye poulder and ye collyn cleves, being no grcte nomber, whereof ye maye advertise Thomas Greshams factor in Antwerpe, where ye require letters of credence to ye Regent, there the same was sent to yow ye very last depcche before this, and is before this tyme come to yow, we dowl not, as for any instructions shall no otherwise nede, but yt ye use your self there as a minister towards our sayd coosyn for ye conservation of ye auncient amyty that hath allwise bene betwixt this our kyngdom and that House of Burgundy, and furder, as causecs shall arrise, so to sollicite ye same to ye said Regent, and to observe and advertise such thyngs as shall seme mete for our estate, which thyngs being generally prescribed we must nedes referr ye particularitees of furder proceedings to your discretion, as towchyng ye party to whom our Secretary lately send there. Our sayd Secretary wryteth at this tyme, as ye devised.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 1254.)

CCCCXV.

Cecil à Chaloner (Extrait).

(HAMPTONCOURT, 27 AOUT 1539.)

Il l'assure que la reine apprécie ses services et lui demande certains renseignements sur la noblesse des Pays-Bas.

Sir. I am gladd of your staye there in those partyes for dyvers respects. The Queenes Ma^{ty} taketh your service in very gcod parte, and so therin I wish continuance of bothe, yt is of your service and hir lyking. Because your cipher is very crabbed, I have devised a new, which I send to yow at this prescnt. I thank yow for your catalogue of ye knights of ye Toyson. I trust ye will remember it is not ye full satisfaction of my former requeste, which was to have ye names and dignitees of ye estates of those parts, with there marriadgees and ye descents of them but iij or iiij degrees *ad abavos aut proavos*.

Which thyng I referr to your lesure, so as ye may send me some tyme one, somtyme an other. We have none so good newes here as that the Queenes Ma^{ty} is now free from hir agew.

From Hampton Court, ye 27 of August 1559.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal. t. I, n° 1255*)

CCCCXVI.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 27 AOUT 1559.)

Le roi s'est embarqué pour l'Espagne. — Affaires privées. — Il recherchera les livres, cartes et autres objets qui intéressent Cecil. — Honneurs rendus à la comtesse de Feria.

It may like you, Sir, t'understand, that sithens my letters from Flushing of the xxijth hereof to the Quenis Majeste, litle other matter hath occurred, saving that on Friday laste the King embarked with his hole flete towards Spayne with an easterly wynde, very smalle, next to a caulme, but suche as most gladly he embraced, as yrkd of his long abode here. The number of his shippes were a xx^{te} Spanishe and Biskaynes, xxx^{te} hulke Hollanders, and a xl saile of others of lesse sort. The furst part of Spaine he canne recover, he will lande at.

The Quens Highnes letters to the Regent enclosed in a letter of yours I received here at Andwerp, on Saturday last, not delyvered by the bringer, but by a post of Bruge. The said letter I reserve until I have aunswer of my letters depeached from Flushing, whereapon I suppose the Quenis Majeste (my abode and demoure on this side, as I advertised, being by the King so determyned) will thincke mete to alter the forme of her sayde former letter to the Regent in some points thereof. In which behaulf it may like you, Sir, geve order to the writer to send me also a copie of the letter (as hath been the wonted use) that I may frame my speach partly after the sense of the letter.

Of the Quenes Majestes sikenes some talke was in theis parts of her admendment (which your last letters assure me of). The ever living God be thanked.

For the staye, which I perceive through your goodnes is made for me of the personage of Steple-Clayden, I do moste humbly thanke yow, whereby apperith how much I

was bounde to yow, if otherwise I knew it not already. Sure it doth import me very muche, the hole of it is but xiiij^{li} per annum; the glebe lande, which only I most seke, being enterlaced with my grownde, is nott above xx^{ly} nobles or vij^{li} per annum. I hertely pray yow, Sir, when my brother Farneham retorneth to London (for now I suppose he be at home in his countrey) to lende him your ayde for the transaction of the purchas therof to my use.

Now that after the Kings departure I have some leysour to take a breath and looke abowte me what things not costly (which I know ye loke not for) but rare and delectable, either mappes, bokes or other like trinkets I may chaunce to light upon, mete to be imparted to you, I will not faile to visite you with all. I sent you by my laste letters the names and style of the knights of the Toyson. If ye requyre thereto their armes in payncture upon some litle respit (knowing your desyre), I shall procure the same together with some the chief pedegrews of the nobilite here.

This day, M^r Marshe the new Governour to our merchaunts here arriveth.

It may be, Sir, that my long letters to the Quenes Majeste may be of some mislike. Hitherto I have thought it my part to advertise Her Grace of all things the more copiously to th'ende that brevite shuld not be next dore to obscurenes. The payne is most myne to write at leingth. If I please not so, upon information from you, I canne sone chaunge my style. God have you in keping.

From Andwerpe, the xxvijth of August 1559.

That it pleaseth you, Sir, to impart unto me so often by your letters the newes at home, I thinke myself muche beholding unto you, not only for myne owne curiousnes, but seing, for the satisfaction of others here, it behoveth I seme not ignorant how our owne affayres go, for he that will know of theirs must partly communicate his. The folish Nostradamus, with his threates of tempests and shipwreckes this monthe, did putt theis saylers in a grete feare.

The Conte de Feria here taryeth behinde until the Countesse be delyvered of child. Muche honor (*allo Spagnuolo*) is don here unto her. The King sent Don Antonio de Tolledo in his name with xl gentilmen in post to visite her.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n^o 1258.)

CCCCXVII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(GAND, 29 AOUT 1559.)

Il se propose d'entretenir avec l'évêque d'Aquila une correspondance régulière. — Mort du Pape Paul IV et troubles à Rome. — Le vent a changé, et il se peut que le roi ait dû relâcher en Angleterre. — Le roi désire que l'évêque d'Aquila instruisse la duchesse de Parme de tout ce qui se passe autour de lui. — Nouvelles de France.

No he escrito a Vuestra Señoria dias ha, ni respondido a sus cartas, tanto ha sido el embarazo que he tenido en este tiempo de la partida de Su Magestad, que en fin se hizo a la vela viernes pasado con muy buen tiempo. No querria que V. S. lo hechase a otra cosa, y holgara que supiera del señor secretario Gonzalo Perez quantas veces he acordado y suplicado que se mejorase el partido que dan a V. S., lo qual sabe, tambien el señor Embaxador Vargas, mas aquella bendita anima que se sabe par mostrar que tiene gran cariñon del provecho de Su Magestad, deve hacer siempre sus tirillos. De aqui adelante terna V. S. mas veces cartas mias, pues me quedo en estas partes, y hago esta solamente por dar aviso a V. S. que Dios ha sido servido llamar a otra vida Papa Paulo quarto a los diez y ocho deste mes y que ha habido tumulto en Roma, habiendo el pueblo roto las carceles de la Inquisicion y tomado quantos procesos en ellas habia. Otras cosas hay menudas de lo que se suele en tal tiempo, assi de la casa Colona como de lo demas, plega Dios darnos un buen pontifice, qual su Iglesia ha menester. Su Magestad habia determinado de enviar el Señor Embaxador Vargas, al qual ha dado título del Consejo de Estado, para residir por Embaxador cabe el Emperador, y despues, con la ocasion del fallecimiento de don Juan de Figueroa, le habia dado el cargo de Roma, y cierto todo lo merece. El esta en Envers, y, como esta noche es venida la nueva desta muerte del Papa, no se a que se resolvera. Yo pienso verle mañana, al mas tardar placiendo a Dios y al conde de Feria que reside a dos leguas de alli, para ver lo que devra hacer el dicho Embaxador, y de alli pienso tambien que el Conde scrivira a V. S. lo que Su Magestad mando a su partida sobre las postreras cartas que V. S. servio; y por que, como digo, Su Magestad se hizo a la vela viernes, y antanoche se mostro aqui viento contrario, por donde podria ser que hubiese reparado en la isla de Wicht o otras partes de la costa de Inglaterra, sera bien que si tiene V. S. forma para ello le de aviso desta muerte del Papa y de que Madama de Parma ha mandado que el correo que traya las cartas deste aviso despachado por Ascanio Caraciolo pasase con

toda diligencia adelante azia España por, si tubiese Su Magestad buen tiempo, el qual plega Dios darle, llegase el correo alla el mesmo. Bien hara V. S. de servir muchas veces a Su Alteza de Madama de Parma, Gobernadora destes estados, para darle noticia de las cosas que por alla se ofrecieran, que tal es la voluntad de Su Magestad, como V. S. la entendera por una carta que antes de su partida ha despachado sobre lo de los Españoles y Flamencos que han sido desvaliados, no obstante que tenian salvoconductos, la qual no se envia aun a V. S. por esperarse un parecer que se ha embiado a pedir a los del parlamento de Malinas, y en ella encarga Su Magestad a V. S. que con Madama su hermana tenga toda buena correspondencia.

Los Franceses van ya muy adelante en el cumplimiento de las cosas a que cran obligados por la capitulacion, y, si tuviesemos nueva de la restitucion de Coregea, creo que faltaria muy poco de lo de Italia, y entonces podriamos restituir lo que aqui tenemos.

El Rey de Francia va a Rains y hace cuenta de consagrarse, como se suele, a los cinco del que viene. No scrivire por agora mas por faltarme tiempo.

Guarde Nuestro-Señor y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como desca.

De Gante, a 29 de Agosto 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCXVIII.

Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(31 AOUT 1559.)

Mesures à prendre pour payer les sommes dues à Anvers ou pour obtenir le renouvellement des emprunts. — Crainte de voir s'affaiblir le crédit de la reine d'Angleterre.

Instructions gyven by the Queenes Majesty to hir trusty servant Thomas Gresham, esqyre, presently sent over into Flaundres for ye service of Hir Majesty in ye affayres following.

First, where there is payable dyvers and sondry great sommes of mony by ye Queenes Majesty in ye towne of Antwerp to sondry merchantes strangers, yt is to saye some due at ye 20 of October next, others ye 21 of ye same, others ye vth of November,

and so consequently at dyvers days untill ye last of November, for ye which Hir Majesty fully purposeth, partly by delyvery of treasure here in London to ye sayd Thomas Gresham, partly by other meanes, acquitted ye same thrughly at the dayes lymitted, as in part the sayd Thomas by his factor hath alreddy receaved by Hir Highness order some portion thereof, Hir Majesty wold therefore that hir sayd factor shuld repayre over to Antwerp with spede, and there seerety to understand ye severall dispositions of the creditors, who loketh duely for payement and wold be loth to forbear; and on ye other part who wil be content, without ye hyndrance of Hir Majestes credit, to forbear uppon new interest for a season, and theruppon to certefy Hir Majesty and to proeede as followeth.

Item, it is ment that he shall receive, with that spede that may be, ye somme of ten thousand pownds here in London to paye ye credit of ye lyke somme taken upp alreddy by his factor in Antwerp, and the same he shall distribute and paye, in such severall sommes as he shall thynk best, to such of Hir Majestes creditors, as he shall thynk will tend most to ye advantage of Hir Majestes credit, and therein have consideration of ye defalkyng of the interest, according to ye rate of ye time distant before ye severall dayes of ye dett, in which case it is suerly trusted he will proffit Hir Majesty as much as he maye.

Item, by this meanes he shall make demonstration that he meaneth to make clere payment of ye whole at ye dayes due, and therby maye he practise with such as he shall thynk most meetest to proleng ye dayes of payement for iij or iiij monethe longer uppon such interest as hath bene heretofore used. And, if he perceve that he maye obteyne yt with preservation of Hir Majestes credit, he shall endeavor hym self therunto; and, if he shall see that the same will not be easely doone without prejudice of Hir Highness credit, then he shall attempt an other waye, yt is to borrow of some others yt wil be willing, and therwith paye suche as he shall fynd unwilling therunto.

Item, because it is to be gretly dowted yt it shall much cmpayre Hir Majestes credit to paye no more in redy monny presently but the 10000^{li} now delyvered Hir Majesty uppon advertisement from ye sayd Thomas Gresham, as cause shall requyre, will procure ye payement of xxx or xl thousand pownde more to be payd in ye towne of Antwerp before ye xxth of October, with which sommes he maye paye ye dett which shal be due untill ye 20 of November and so ye better putt over ye other grete sommes, which begyn to be due ye 20 of November and end at ye last of ye same.

Item, where ye sayd Tho. Gresham hath provided a mass of armure, munition and powdre, accordyng to a license therof granted to ye late Quene Mary, of ye which ye getar portion is alreddy brought into this realme and delyvered to ye severall officces accordyngly lyke as therein Hir Majesty alloweth very well ye good service of the sayd Tho. Gresham, so Hir Majesty wold that he shuld make hast with ye rest thereof, so as

it may be savely browght into ye realme, for which propose Hir Majesty thynketh it convenient that he send ye same not in any grete mass to gither, but at severall shyp-pynges and in severall shyppes, not adventuring in any one vessel above ye vallue of ij^e li. at one tyme. And in so doing Hir Majesty is pleased uppon ye confidence of the wisdom of ye said Gresham to beare ye adventure therof, lyke as Hir Highness is pleased to discharge ye said Gresham of yt losse of ij^e and ij corslettes lately lost in a Flemish shipp at ye Landes End, as by testimoniall thereof appereth.

Fynally, Hir Highness is contented yt he shall from ye daye of this present have his former allowance of xx^s *per diem* and his iiii clerke and servantes to have ye lyke wage as they have had, and so to contynue duryng Hir Majestes plesure.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n^o 4295.)

CCCCXIX.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 31 AOUT 1559.)

On parle du mariage du prince d'Orange avec une fille de la duchesse de Lorraine; mais cette princesse, pour assurer toute sa fortune aux enfants à naître de ce mariage, voudrait lui imposer, comme condition, de faire entrer dans l'Église le fils issu de sa première union. — Il se prépare à se rendre à Bruxelles.

Sir. Here (omitting Romishe matters) hath been a mariage much treated between the Prince of Orange and the Duches of Lorraines sownde lymned daughter (for the other of them is lame of her legge). Some thinke the overture will take no place, for the Duchesse unreasonably wold capitulate that the Prince of Orange shuld make his sonne and his heyre begotten upon his former wief, Monsieur de Bures daughter, a man of the Churche: whereby his lands shuld descend to the issue of her daughter.

As I had written this letter redy to the inclosure, arrived Jones my servaunt with the Quenes Majestes packet of letters of the xxvjth hereof. I have perused them, and againe thanke God and thanke Her Highnes that she is so well satisfyed with my tarrieng behind the King, lykewise yelding yow, Sir, my best thanks for your good advertisement by your letter there withall written to me. Upon receipt of the said letters now I will repayre to Bruxelles for th'execution of my charge. For your new

ciphre being muche more prompte then the other I thanke you. The reste of the contene of your last and former letters I forgett not as oportunitie shall serve.

I sent you a letter by the merchaunts post dated the xxvijth hereof, and also a new booke unbownde by oon of M^r Alderman Chesters sonnes. It may like you, Sir, to lett me know whither the same and all other my former letters have come to your hands. It is here thought th^t King with theis fayne wynds is within a dayes sayling of Spayne.

Thus, Sir, for this tyme I take my leave with humble request it will please you do my commendations to my L. Garde de Seau and M^r D^r Wotton.

From Andwerp, late at night ultimo Augusti 1559.

Your Masterships assured so bownden.

THO. CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. 1, n° 1287.*)

CCCCXX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 2 SEPTEMBRE 1559.)

Selon les ordres du roi, il rendra compte à la duchesse de Parme de tout ce qui se passe en Angleterre. — La reine semble satisfaite de voir le gouvernement des Pays-Bas confié à la duchesse de Parme. — On parle du mariage de la reine avec Hamilton. — Nouveaux sujets de plainte des marchands flamands.

Serenissima Señora. Su Magestad me ha mandado que yo de aviso a Vuestra Alteza continuamente de lo que en los negocios de este reyno hubiere de nuevo, lo qual hare como soy obligado y servire a Vuestra Alteza en todo lo que fuere servida embiarme a mandar con la afeccion que devo.

La Reyna de Inglaterra me dixo, dos días ha, muchas palabras, mostrando contentamiento de la venida de Vuestra Alteza a csos estados y diciendo que pensava tener buena vecindad con ella. En lo demas de sus negocios esta todavía como suele, en lo de la Religion muy mal, y, en lo de su casamiento que es de donde depende la conservacion de su estado y bien o mal de su reyno, parece que todavía aspira a casarse con un Escoces, hijo del Gobernador, viniendo aquel a ser Rey de Escocia, como parece que podria ser, si muriese la Reyna de Francia, que dicen que esta siempre

mala, o si pasasen adelante los tumultos y levatamientos de los hereges de aquel reyno. los quales pretenden alzar por Rey a este por ser de su religion. Con todo esto da a entender la Reyna que podria ser que se resolviese a casar con el serenissimo Archiduque Carlo, en lo qual se va haciendo lo que se puede, pero a mi parecer se puede tener poca esperanza dello, mientras la Reyna no se viere en mayores trabajos de los que agora tiene, lo qual por ventura no esta lejos, si Franceses, apasiguadas las cosas de Escocia, como es de creer, bolvieren las fuerzas a la conquista deste reyno, el qual esta tan abierto y desarmado y tan dividido por las cosas de la religion que sera muy facil la empresa del, de la qual tractan Franceses desde agora muy descubiertamente, y no se como sera Su Magestad a tiempo de oponerseles por lo que importa a sus cosas, como muchas veces se le avisado y referido, lo qual podra Vuestra Alteza entender mejor desos señores del Consejo que hay se hallan.

Aqui se han dado represalias contra ciertos Flamencos, que es contra lo que se contiene en los capitulos que hay entre los Principes de Flandes y Inglaterra y contra lo que Su Magestad ha hecho hasta agora, que, pudiendolas dar con mucha mas razon contra Ingleses, nunca las ha dado. Embio la razon desto en unos papeles para que Vuestra Alteza pueda mandar ver en ello lo que fuere servicio de Su Magestad y suyo, cuya, etc.

De Londres, a 2 de Setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXXI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 2 SEPTEMBRE 1559.)

Il réclame une baronnie qui avait été autrefois donnée par le prince d'Orange à son père. — Plaintes et grands besoins d'argent. — Nouvelles du voyage du roi. — Audience de la reine. — Mesures prises contre la religion catholique. — On livre les crucifix et les images au feu. Si la persécution ne se ralentit pas, Élisabeth fera brûler en quelques jours autant de catholiques que sa sœur a fait brûler d'hérétiques. — Projet de mariage entre la reine et Hamilton. Lady Sydney croit qu'il sera célébré l'hiver prochain. — Intrigues de la reine en Écosse. Elle ne rompra point avec la France; car elle craindrait d'une part que le roi ne trouvât un motif de conserver ses troupes dans les Pays-Bas, et de l'autre, que les Français, ayant pacifié l'Écosse, n'entrassent en Angleterre. —

La reine traite fort mal les Français. On croit qu'elle ne rendra jamais la liberté à leurs otages. L'un de ceux-ci assure que l'empereur convoite une partie des Pays-Bas. — La mort du pape rend indispensable la présence d'un ambassadeur du roi à Rome. — Plaintes des marchands. — Les Irlandais attendent une réponse du roi. — Les évêques espéraient que le roi leur aurait donné quelques secours. — Arrestation de Juan de Villagarcia. — Il est arrivé en Angleterre deux capitaines italiens qui voulaient servir Élisabeth. Utilité qu'il y aurait à ce que le roi les prît à son service. Il peut s'offrir des circonstances où l'on pourrait les employer; il n'est rien qu'on ne puisse leur commander.

Muy Ilustre y Reverendísimo Señor.

Ayer tarde llego aqui un correo con cartas de V. S., de Gante, de veinte y nueve de Agosto. Recibi con ellas no solamente la merced solita, pero aun consolacion grande qual la habia menester un hombre que se halla en los terminos que yo me hallo, que son tales que, si Dios no lo remedia, veo que he de padecer gravemente en la honra y en la autoridad y tras esto no se si acertare a servir a S. M. porque, segun la poca cuenta que comigo se tiene, creo que aunque tomase aqui martirio sirviendole se ha de tener todo en poco, y pues he comenzado a dar pesadumbre a V. S., acabare el cuento. Yo pretendo que S. M. me deve de dar la recompensa de una baronia harto buena que el principe de Orange dio a mi padre por muchos y muy importantes servicios hechos al Rey Catolico y al Emperador, de santa memoria, en Italia. Esta baronia se perdio por pleitos que sobre ella se nos movieron, y mi padre murio poco despues. Yo tome por expediente de bivar lo mejor que pude, y tome lo que un tio mio me dio por la Iglesia. He pensado siempre que sirviendo podria algun dia cobrar lo que mi padre gano con servicios de toda su vida, y he gastado tras esto muchos dineros y años y andado muchos caminos y hecho todo lo que me han mandado ministros del Rey para hallar en ellos favor a mi pretension, la qual nunca he tenido ocasion de proponer porque en Villak ya sabe V. S. el espacio que huvo y aqui con el Rey siempre ha habido embarazos, y yo he holgado de servir mas para disponer mejor la voluntad de Su Magestad y de su Consejo. Ha dos años que ando hecho correo, y no me han dado sino apenas para pagar las portas. Ultimamente S. M. me mando quedar aqui y dexar mi iglesia. Lo uno y lo otro luce de buena gana, *maxime* el dexar la iglesia por no tener ya voluntad de bivar en este habito, el qual tome solamente para servir en el Concilio y no porque yo lo desease, ni pensase que me añadia honra, ni autoridad ninguna quanto a lo del mundo, porque en Italia ya sabe V. S. que gente son obispos. Quando el señor Conde de Feria me dixo que el Rey descava saber si yo le serviria aqui, yo le dije los inconvenientes que hallava en ello, que eran hartos, y entre los otros le dixe que ya sabia que yo no tenia aqui sino una silla de postas y dos criados, y que para ser embajador del Rey y correr tras los que aqui habian servido a Su Magestad, habia menester tomar casa y gastar mucho, y que yo no podia gastar poco, ni mucho, porque aun una ayuda de costa de que el señor

Duque de Alva me hizo merced en Napoles de quatro mil ducados, me la llevaron estando yo aca en Bruxelas, oficiales de la tesoreria, de manera que nunca mas pude haber un quattrin dellos. Dixome el señor Conde que esto Su Magestad lo proveeria muy bien y mostrome un capitulo de una carta en que Su Magestad se lo escribia asi. Yo he quedado y buscado dineros de debajo de tierra. He gastado quatro mil ducados en poner casa y en buscar criados, y la que tengo no la mantendre con otros tantos cada año, lo qual no es nada mas de lo que conviene al servicio de Su Magestad y a su autoridad. La merced que se me hace, no es merced porque, dejando yo mi iglesia, no me da Su Magestad nada demaseado en darme mil ducados por ella, pues puestos de España en Roma no son ochocientos. La ayuda de costa de mil escudos es la quarta parte de lo que devo que lo he de pagar antes que se cumpla este mes. Lo del salario no se ha aun resuelto. Vea V. S. qual devo de estar, si estoy aqui me han de saquear la casa un dia destes los mercaderes de Londres. Si me quiero ir y ceharlo todo en esa mar. No se si me lo dexaran hacer, y tras esto es menester que los huespedes no sientan nada. Yo no pretendo ser rico cierto, pero tampoco soy tan ambicioso que atreque de que me llamen embajador, tome morir de hambre y andar en trapaças toda la vida, perdiendo honra y haciendola perder a Su Magestad. Vea V. S. quan lejos me hallo del primer negocio que me trae tras el Rey, que era cobrar mi hacienda, pues me hallo haber perdido la poca que me quedava y gastado muy muchos ducados tras esta empresa. Digo pues que me consolado con la carta de V. S. porque todavia parece que deve de sentir V. S. mejor de mis servicios que no aquel cavallero, a quien entiendo que soy obligado por la merced que Su Magestad me ha hecho agora, y confio en la bondad de V. S. y en el amor que me ha mostrado siempre, que me favorecera para que a lo menos no me cchen aqui en la careel, que juro como christiano que no temo menos y que no la dexo por encarecimiento. Por amor de Dios, que V. S. me ayude, y haga como S. M. entienda en que terminos me hallo, y perdone esta tan larga historia en la qual no he hablado, ni escrito otro tanto en toda mi vida ¹.

Respondiendo agora a la carta de V. S. digo que luego que este correo llego, despache otro con una carta a S. M. con el abiso de la muerte del Papa, y el lunes antes habia embiado otro a la isla de Withe para saber del viage de Su Magestad, y le escrivi dos palabras, sospechando lo mismo que V. S., que por haber sido el tiempo

¹ C'est à ces plaintes de l'évêque d'Aquila, que se rapporte une lettre de Marguerite de Parme à Philippe II, du 4 octobre, où elle le prie « d'avoir regard que ledict évesque réside celle part » avec nécessité et de le pourveoir de traictement tel avec lequel il se puisse convenablement, « conforme à l'estat de sa charge et à sa qualité, entretenir celle part, et de prendre considération » au long temps qu'il sert et aux services qu'il a là faiets, pour rémunérer ses dictes services selon « la libéralité et grandeur de Sa Majesté. » (Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 58.)

poco, pudiera estar aun por esta entramos han vuelto esta tarde, y dicen que Su Magestad paso el martes por la isla muy lejos tanto que no pudieron conocer que velas fuesen, y que una charrua que vino por agua alli, dixo que era el Rey. Despues habia llegado una nao que viene de Canaria, la qual incontro a Su Magestad cuarenta leguas mas adelante de la isla de Wieth con buen viento. Tambien han dado esta nueva unos pilotos que se trayan para pasar los bancos, a los quales echaron a tierra en la punta de Santa-Elena, tal que a esta cuenta, con el tiempo que ayer y oy ha hecho, dicen aqui que Su Magestad puede haber visto ya tierra de España, aunque tambien dizen que este tiempo es mejor para ir a Galicia que no a Vizcaya. Dios le haya llevado a salvamento.

Lo que hay de nuevo en los negocios de aqui, es que por orden de S. M. yo visite a la Reyna y le di cuenta de la partida del Rey y le ofreei de su parte que donde quiera que el se hallase haria por ella todo lo que le pidiese y ayudaria como buen hermano y confederado. Holgose con la visita, aunque su embajador, creo que le haya ya escrito los mismos ofrecimientos hechos alla por Su Magestad mismo. Esta como suele en lo que toca al os negocios de su estado y en los de la religion peor que nunca porque, ha ocho dias, que no hacen quemar crucifijos y ymagenes y quantas vestimentas hay y cosas consagradas, y se procede tan vigurosamente contra los catolicos que no quieren jurar o contravienen a sus mandamentos que a este paso creo que en pocos dias quemara ella mas catolicos que su hermana quemó hereges.

Miladi Sidne, hermana de Milort Roberto, nos ha hecho entender a este Embajador y a mi que la Reyna esta casi resuelta en casarse este invierno, pero en lo del Archiduque no hay novedad ninguna mas de que por parecer de la misma dama ayer fue a Antoneurt el Embajador a ver a la Reyna y aguardar si sale a alguna platica desto. Podra ser que, antes que se cierre esta carta, yo entienda algo del Embajador, el qual ha de escribir a su amo desde alli lo que pasa. Yo todavia creo que, si se casa, no sera sino con aquel Escoces, porque no tiene aun perdida la esperanza de que aquellos hereges de Escocia le han de alçar por Rey y echar a los Franceses del reyno. Lo que en lo de alli hay, es que la Reyna Regenta, con aquel concierto que habia hecho con ellos, los habia dividido y casi asegurado y venidose a Hendiburg y de alli tomado el puerto de Lite que es cerca de Hedimburg, y fortificadose en el de manera que podia tomar por alli todo el socorro que de Francia la viniese, el qual a estas horas deve de ser llegado y desembarcado, aunque la Reyna me decia antecayer que pensava que, antes que llegase el socorro, los protestantes habrian echado a la Reyna de aquel puerto y perseguido su demanda porque ella no cumplia lo que les habia prometido de palabra de echar del reyno a los Franceses, ni tampoco les cumplia lo que en lo de la religion habia capitulado. Esta ha dejado pasar el socorro, y se ha contentado con un cumplimiento que el Embajador de Francia le hizo de parte de su Rey, diciendo que

esta gente se embiava para el sosiego de los tumultos de aquel reino solamente y que Su Magestad no pensase que habia en ello otro desiño, habiendolo ella hecho fieros antes y mostrales que que queria estorbarles el paso. La causa porque despues los ha dejado pasar, es porque realmente nunca penso de estorbarles, aunque lo ha dado a entender para mantener a los otros en armas y porque entiende que ninguna cosa menos le cumplia que el romper con Francia desde luego por no dar ocasion al Rey nuestro señor de detenerse en Flandres otro año por esta causa, deseando ella infinito de verle ya ido y por no abrir la puerta a los tumultos de entre catolicos y hereges de su reyno, fomentado Franceses la una parte, y tambien por no ponerse en gastos, ni necesitarse del favor de Su Magestad. Agora, con favorecer alla a los rebeldes de Escocia y darles dineros secretamente, como lo hace, piensa tener a Franceses ocupados en aquel reyno este invierno, y para el verano piensan que no podra dejar de haver discordia entre los Reyes de España y Francia, con la qual ella se eximira del aprieto en que se halla y aun cobrara la reputacion antigua. Franceses tienen entendido esto asi; pero parece que tambien ellos huelgan de no romper por aora, porque piensan darse buena maña en Escocia y luego rebover sobre lo de aqui. A nosotros piensa la Reyna entretenernos con palabras y con esperancillas en lo de este matrimonio, las quales yo tengo por falsas; aunque tambien le deve de parecer que, si se viese perdida y que Franceses, allanado lo de Escocia, viniesen sobre ella, no era malo tener esta platica en pie, lo qual hace con los mas extraños modos del mundo y mas faciles de entender. Ha embiado a Maestre Sudles ¹ que es el que trato el casamiento de Eduardo con la Reyna que agora es de Francia, *tanquam versatum in eo argumento* a tratar el casamiento de entre ella y este Escoces y a persuadir a aquella gente a la union destes dos reynos. Este reside en Barvique, pero entra y sale a estas platicas, y entretanto no se sabe del Escoces mas de que dicen que ha estado aqui muchos dias en una casa de Siceel aqui cerca en el campo. Lo que de aqui adelante hubiere en esto, lo avisare a Madama y a V. S. escriviere siempre, aunque no para que por responderme haya V. S. recibir modestia, pues conmigo no son necesarios cumplimentos, y se que, sin escribirme me, hace V. S. toda merced y favor.

La Reyna trata en lo secreto mal a estos Franceses y no creo que dejara partir a estos rehens, aunque cumplan lo de las fianzas de los quinientos mil escudos, segun lo que ella me dixo el otro dia, porque siempre buscaran achaque, y ogo dice que para guardar la forma de la capitulacion es menester que venga el quarto rehen que nunca ha venido. El marques de Trans que es uno de los que aqui estan, dixo el otro dia a este Embajador del Emperador si era verdad que su amo pensava pedir al Rey de

¹ Probablement le même personnage dont il est parlé en ces termes dans une lettre de Throckmorton : One Sussels, a learned man. Il fut arrêté peu après en France.

España la mita de los estados de Flandes, de lo qual maravillandose este, y preguntandole quien le habia dicho. Aquello le dixo que lo habia oido decir, mas que no se acordava a quien. El Emperador ha reprehendido a este su Embajador porque en lo de la religion se ha dexado llevar algo a estos. El dice que no ha hablado cosa perjudicial a su amo, ni que sea fuera de su instruccion. Pareceme que vendra presto el Conde de Helfestayn a sucederle.

La muerte del Papa ha sido a mal tiempo por no hallarse en Roma hombre por Su Magestad. Si el señor Embajador Vargas pudiese ecurrer postas, seria muy acertada cosa, y siempre que alla llegue, sera lo mas acertado. Yo temo al cardenal de Ferrara y a las maquinaciones de Florencia, tanto por lo que toca al servicio del Rey nuestro señor como por la de la religion, que lo acabara de destruir cierto, si Dios no lo remedia.

Aqui multiplican los agravios que esta gente nos hace, como vera V. S. por lo que en esta peticion y carta me piden los que los reciben. Yo, porque parece por la carta de V. S. que alla se trata del remedio della, aguardare a ver que se determina y no hablare en estos negocios hasta tener orden de lo que alla se acuerda. A lo de aquella nao de açucars que tengo avisado, me respondieron tambien que los dueños diesen sus libelos, que se les haria justicia. Yo no he querido que se de, porque se que no hay para que darlos y que en estos tribunales no se hara mas de lo que el Almirante quisiere, y lo que el quiere es alçanse con ello. Pareceme que con menos respecto hacen ellos las represalias que nosotros, pues por un negocio de trescientas libras las han dado, no haviendolo nosotros querido hacer por otros de docientos mil ducados. Cierto que es lastima ver lo que padecen los subditos de Su Magestad con es'a gente.

En el negocio de Irlanda, no me ha Su Magestad mandado responder, y estos me sacan el alma cada dia por la respuesta, porque cada piensan venir a las manos por lo de la religion y no saben en quien colocar sus esperanzas.

A estos Obispos se les habia dado esperanza que Su Magestad les ayudaria y daria algun entretenimiento. Agora, como ven que esto se tarda, placera a Dios que nos cobren tanto amor como los mismos hereges. Tambien ha ayudado mucho a escandalizar a todo este reyno la prision de Fray Juan de Villagarcia, que parece que el diablo lo ha ordenado para dar contentamiento a estos hereges y desconfiar del todo a estos catolicos. No podria creer V. S. lo que se han entristecido y desconsolado y con mucha razon, porque aqui le tenian por muy docto y era maestro de quatrocientos estudiantes, y decir hoga que es herege y prenderle por ello ha sido cortarles las narices a todos estos y darles ocasion a que por defender a su maestro digan que somos nosotros los hereges y malos como lo dicen. Por menos mal tuviera que le empezaran si algo habia contra el lo qual no creo.

Yo escrivi los dias pasados a Su Magestad y mas largo al señor Conde de Feria como

habian llegado aqui dos capitanes Italianos, muy buenos soldados y hombres de bien, y el uno dellos muy practico de las cosas deste reyno, de donde se saco Su Magestad con veinte y cinco escudos de paga y le embio a Italia. Estos holgarian de ser entretenidos aqui adonde su quisiese, y cierto que no haciendolo se les haria agravio. Yo querria que no sirviesen en esta isla sino a Su Magestad porque podria suceder cosa a que aprovechasen muchos, y el tenerles aqui seys meses costaria poco. Suplico a V. S. los tenga por encomendados. El uno dellos es vasallo de Madama y se llama Juan Antonio, de Placencia, y el otro es de Nola junto a Napoles y hombre que se le pueda encomendar qualquiera cosa por arriscada que sea.

No quiero dejar de decir tambien aqui como despues que pase en casa de la Reyna un poco de palabras colericas con su Camarero-Mayor, me hacen muy mejor tratamiento, y parece que no se ha perdido nada en ello, y la Reyna dice que es toda mia.

Esta carta tan larga perdone S. V. por ser la primera y para entablar las materias de aqui adelante con muy pocas palabras se dara aviso de la que pasa.

Nuestro-Señor etc.

De Londres, a dos de Setiembre 1559.

He tenido esta carta hasta saber lo que el Embajador tudesco hacia en Antocurt, y me parecee que hasta agora no han salido a cosa ninguna. Temo que asi lo hara siempre. Embio la carta misma que el me escribe, a V. S.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCXXII.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 2 SEPTEMBRE 1559.)

La nouvelle qu'on a brûlé les images à la foire de la Saint-Barthélemi, a répandu une vive émotion.

— On dit qu'on va détruire les vitraux des églises. Il demande à ce sujet des données certaines. — Il faut engager l'évêque d'Aquila à quitter Durham-Place. Cet hôtel est trop vaste et trop près de l'eau. Il y a lieu de le loger là où on pourra l'épicer facilement. Il est en relation avec les évêques déposés. — Lettre remise à une personne qu'on ne peut nommer. — Chaloner se rend à Bruxelles.

The burning of the ymages in Barthelmew-Fayre is here muche spoken of, with dyvers constructions, some esteming it don of purpose to confirme the Scottishe revolt,

others not mervailing at the plucking downe of them, seing it is a consequent of our religion reformed, do yet thinke that publicke burning, through the noveltie, a matter rather envyous then of necessite. It is here affirmed that such wyndowes of our churches, as ar historied with ymages, shal be beaten downe generally. I beseache you, Sir, lett me (if ye thinke it so mete) be somewhat thereof enformed from you, that I may know what to aunswer at this Courte, to such as not so mucche curiously as spleenfully will herein be in hande with me.

It is said here the Bishop of Aquila rode to th'ile of Wight to speke with his master. If he spake with him, belike he told him a frendly tale in our behaulf, I trust (with an honest pretence of removing) ye will remembre my former letters to loge him where good espie may be had over his espies. Duresme-Place is to grete a howse for his small trayne and in an yll ayre to nere the water.

Our deposed Bishops, I understand, do visit him now and then.

To ye partie nameles I delyverd your seconde letter. Thus God kepe yow.

From Andwerp, ij^{do} September 1559.

Your Masterships so bownden.

THO. CHALONER.

Priuli Duke of Venise is deade.

I loke but for the retorne of my folks apon my loging there prepared to departe to Bruxelles, whither yesterday ye Regent arryved. I pray you, Sir, lett me know whither ye know of any extraordinary fation used by those that had charge of taking the rode at Powles. I herd it shuld be used with contumely of King Philippe and Quene Mary. If not then, there be over knavishe letters sent over from thence.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth. t. I, n° 1507.*)

CCCCXXIII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(ANVERS, 5 SEPTEMBRE 1559.)

Affaire du corsaire qui a été arrêté. — Plaintes des marchands flamands. — Quant à l'Irlande, le roi veut conserver ses propres États, mais est résolu à ne pas chercher à conquérir des pays étrangers. — Départ de Vargas.

Gonçalo Perez partiendo me embio con una suya la carta que V. S. escrivio al Rey nuestro señor a diez y ocho del pasado. Hela ydo a conferir con el Conde de Feria a

Liere. Tres puntas hay a que puedo responder por orden de Su Magestad, lo qual hare brevemente.

Lo primero de aquel cosario que robo los subditos, y, habiendo sido preso en la costa de Francia, intercede agora por el Almirante. No he visto las scripturas que devian venir con la carta, la qual me embiaron sola. El camino que V. S. ha tomado en esto, me parece bien. Quedara que habida la respuesta de los de Malinas sobre los otros ya despojados. Escribira Madama de Parma a V. S. sobre lo uno y lo otro juntamente.

El segundo es que V. S. ha hecho muy buena obra para los Flamencos en procurar que no fuesen agraviados, mas de lo que tratamos lo consienten, y tambien en advertirles que se mira sobre ellos, aunque esten en aquel reino, en lo de la religion, y, si havra algunos dellos que se señalen mal, sera bien que V. S. avise dello.

Quanto a lo de los Irlandeses, no es fundamento suficiente lo de aquel Conde para hacer mudanza en lo que Su Magestad antes de agora respondio a V. S. en aquel punto, pues no esta Su Magestad hasta aqui determinado de hacer saltos en reynos agenos y dice que le basta guardar los suyos, y assi mirara V. S. de entretener las cosas, como Su Magestad se lo escribio, la qual espero en Dios havra tenido buen viage y sin que haya menester provar el amistad y recebir las cortesias que le querian hacer en aquella costa de Inglaterra.

El Embajador Vargas partio, y con esta yran las que a V. S. serive. Plega a Dios darle buen viage, que yo soy cierto que en lo que se ofreciere, sabra hacer muy buen oficio. Yo me voy a Brussellas, donde me podra mandar V. S. lo que sera servido, cuya reverendissima persona guarde Nuestro-Señor y acreciente como desca.

De Envers, a 5 de Setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCXXIV.

L'écêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 8 SEPTEMBRE 1559.)

Une dame du palais, lady Sidney, sœur de Robert Dudley, lui a confié que la reine était fort effrayée d'un complot tramé pour l'empoisonner et pour tuer Robert Dudley dans un banquet chez le comte d'Arundel et qu'elle l'était aussi des préparatifs belliqueux des Français en Écosse; elle l'a vivement pressé de faire venir l'archiduc en Angleterre et d'insister pour que la reine l'épouse. Il ne se passera pas longtemps avant que la reine y consente. C'est au nom de la reine que lady Sidney,

comme elle l'affirme, tient ce langage. Lord Robert Dudley a déclaré qu'il voulait en tout servir le roi d'Espagne. Le bruit s'est déjà répandu à Londres que le mariage de la reine avec l'archiduc est décidé. Examen des questions relatives à ce mariage. — Hamilton est parti pour l'Écosse. — Arrivée d'un fils du roi de Suède. — Il serait bon d'écrire à la reine et de lui faire espérer la venue de l'archiduc. — Représailles contre des marins flamands. — Affaires d'Irlande.

Serenissima Señora. A dos de este scrivi a Vuestra Alteza lo que en los negocios de aqui se ofrecia. Lo que despues aca hay, es que, habiendo sido avisados el Embajador del Emperador y yo de una dama de palacio, hermana de milort Robert, que se dice miladi Signe, de como era agora tiempo que hablasemos a la Reyna en el casamiento del Archiduque Carlo, fue el Embajador a Antoneurt, donde la Reyna reside, a ver lo que era esto, a quien la dama no quiso hablar ella misma sino que hizo instancia en que fuese yo alla y idome dixo que tuviese por cierto que, si se hablava agora a la Reyna en este casamiento, se concluiria y muy breve. Yo procure de entender la causa desta novedad, la qual es en efecto que la Reyna esta muy atemorizada de un tractado que le han avisado que hay contra ella y contra Milort Robert, al qual tenian concertado de matar en un banquete que el Conde de Arondel hizo, los dias pasados, a la Reyna, a la qual habian tambien de avenenar. Este tractado juntado con los aparatos de guerra que Franceses hacen en Escocia, dice esta dama que han hecho resolver la Reyna a casarse y que en todo caso le hablase yo y no mirase en como me respondia porque es costumbre de las damas desta tierra no dar su consenso en estos negocios hasta la postre, pero que esto no pasaria de quince dias, y que se yba ordenando ya de como los del Consejo hiciesen instancia a la Reyna que se casase, a los quales yba disponiendo milort Robert y el Tesorero Pari, que eran solos a quien la Reyna habia dado parte deste negocio hasta agora, y pasando adelante en la platica vino a dezirme que, si esto no fuese asi, bien podia yo pensar que no me lo diria ella, pues le podia costar no menos que la vida, y que lo que hacia conmigo, era con consenso de la misma Reyna, y que al Embajador del Emperador no habia querido hablar, ni habia embiado a decirle tantas particularidades por parecerle que no convenia, y tambien por hacer ella y su hermano lo que debian al servicio del Rey nuestro señor. Yo le respondi a esto los agradecimientos y ofertas que me parecio, y, entendidas estas cosas deste tractado, no me parecio que era imposible lo que esta me decia, porque siempre he pensado que la necesidad la habia de hacer resolver a eso, la qual es de maravillar que haya tartado tanto. Hablamos a la Reyna el Embajador y yo cada uno de por si con diversas ocasiones, avisados de miladi de que habiamos de disimular con ella y hacer como que no sabiamos nada desto. A entrambos ha respondido lo que suele, pero pareceme que huelga ya de ser convencida por las razones que se dice en este negocio, y las caricias y tractamiento que nos hacen, son muy diferentes de lo que hasta aqui, de lo qual se ha seguido

que en toda Londres se tiene por cierto que este negocio esta concluydo, y Franceses lo han sentido en extremo, segundo que parece. Miladi Signe me ha dicho que la Reyna querria que el Archiduque viniese luego aqui disfrecado, y que yo devia escribir al Emperador que le embiase y que lo podia hacer sobre su fe y cabeza, que no era esta cosa que, si la Reyna no se la hubiese mandado, osaria ella decirla, *maxime* en presencia de un cavallero Ingles que nos sirve de interprete, aunque sin el nos entendemos algo hablandole yo Italiano, y me he satisfecho en entender bien que lo que ella pide es esto. Yo no se lo que al Emperador parecera en ello; pero, pareciendome a mi que era bien tener esta prenda desta dama para hacer caminar el negocio lo mas adelante que yo pudiese, no he querido desengañarla, antes le dixi que luego escribiria sobre ello y que yo bien pensava que por el Archiduque no quedaria si su padre le dava licencia. En esto quedamos, y me dixo tambien que yo podia escribir al Rey nuestro señor de su parte que este negocio se concluiria sin falta antes de quinze dias. Hable a milort Robert, el qual dixo que en este negocio y todos los demas el serviria al Rey nuestro señor de como es obligado pues le deve la vida. Yo le he dicho y ofrecido lo mismo que a su hermana. Pareceme que la Reyna ha querido que estos ganen las gracias deste negocio, y yo no he querido que por falta de buenas palabras dexen de hacerlo como lo dicen. Despues me hablo en estos negocios el Thesorero Pari de suyo, el qual me dixo muchas cosas de las quales he sacado que temores hacen que la Reyna se resuelva a esto, y al ultimo, diciendole yo la pena que todos teniamos de ver a la Reyna irresoluta en cosa que tanto le iba a ella y a sus amigos, me dixo que el esperaba, a otra vez que yo volviese a palacio, darme buenas nuevas, aunque habia muchos dias que no habia hablado a la Reyna en estas materias. Refiriendo yo a miladi Signe esto que el Thesorero me habia dicho, serio mucho y me dixo que la noche antes, acabando la Reyna de hablar conmigo, los habia llamado al Thesorero y a ella y dicholes lo que conmigo habia pasado, y que las ultimas palabras fueron que el Thesorero dixo que este casamiento se habia de hacer necesariamente porque no tenia otro remedio para sus cosas, ny las de su reyno. Esto es lo que pasa. Yo tengo por cierto que esta trata verdad. Hame parecido dar aviso a Vuestra Alteza para que, si le pareciere, pueda darlo desde ay a Su Magestad para que sepa dia por dia lo que aqui pasa, y tambien para que se piense lo que en esta venida del Archiduque mas convenga, porque los inconvenientes del hacerle venir desta manera no se si son mayores que el provecho que de ello se sacara, avreviando y asegurando el negocio, aunque en esto no oso decir parecer ninguno mas de decir que esta dama da gran prisa a esta venida y dice que esto es lo que la Reina desea y lo que conviene. Ayer embiaron por el Conde de Penbrues para darle parte desto, y, segun esta dama dice, tractaran luego de las condiciones. Temo que osaran proponer alguna tocante a la religion de la persona del Archiduque, la qual es materia de mucha consideracion tanto por la calidad del negocio que no sufre tractarse sino

como conviene, quanto por ser el Archiduque moço, y lo de aqui estar de manera que podria dañar a qualquier hombre que no viniese muy apercebido, y tambien porque para ganar la parte de los catolicos y asegurarse que Franceses no la ganen, importa mucho ver con que religion entra el Archiduque en el reyno. Para este solo oso decir que me atreveria a meterle aqui difrazado porque, hallandose aqui casado de improviso y siendo huesped de su muger, no tendria obligacion de declararse en este articulo de la religion en favor, ni contra ninguna de las partes por agora, y despues con el tiempo se haria lo que se habia de hacer, lo qual plega Dios que este tan proveydo como seria menester. Yo entiendo que el que pensaria venir por gobernador del Archiduque y consejero intimo, es un Arrach, que es el del Consejo del Emperador, hombre de poco pecho, segun entiendo, y no se si muy a proposito para lo demas, lo qual es todo bien que Vuestra Alteza tenga entendido y sepa que la necesidad que tiene el Archiduque aqui es de hombres muy escogidos, y que con esto el tenga muy buena inclinacion, porque de otra manera podria estragarse, lo qual oso escribir como clerigo ya que como ministro no tendria autoridad para pasar tan adelante.

En las platicas que he tenido con la Reyna, he sabido, aunque ella no me lo ha dicho claro, que este Escoces, hijo del gobernador, ha estado aqui siempre y que, ocho dias ha, se ha partido para Escocia. Creo que el Almirante y el Secretario Sicel, los quales se ha echado fama que han ido a sus casas ochenta millas de aqui, han ido con el y que veran lo que alla en Escocia pasa y lo que puede hacerse. Pase con la Reyna algunas burlas en el casamiento con este, y parece que habla en ello como en cosa que no piensa hacer. No se si la falta esta en el valor de la persona o en el suceso de los negocios, porque la mayor parte destes Consejeros siempre han estado en que la Reyna no se pusiese en favorecer a este para casarse con el, porque era ponerse en perpetua guerra con Francia. Yo creo por cierto que la persona del es la que no ha satisfecho, porque la resolucion que hallo en esta dama que nos avisa, no es de negocio que tiene dos intenciones, a lo que me parece.

Aqui se espera un hijo segundo del Rey de Suecia, y ha llegado cierta cantidad de plata suya, y dicen que son cien mil taleres. La Reyna hace poca cuenta de su negocioy muestra que le pesa de que pongan ellos de su parte tanta diligencia.

Yo tendria por bien que Vuestra Alteza escribiese a la Reyna muy amorosamente y le diese esperanza desta venida del Archiduque y algo en mi creencia para que entendiese que esta obligada, lo qual seria de mucha importancia, caso que por algun accidente nuevo este negocio hubiese parado y que se hubiese de hacer pasar adelante con fieros, los quales hechos a tiempo y con buen modo tenga cierto Vuestra Alteza que valen mas que caricias con esta gente.

Aqui se han hecho ciertas represalias contra unos Flamencos por otras que pretenden estos haberse hecho en Zelanda contra un Ingles, en lo qual, aunque no tienen razon

enteramente, tienen alguna excusa, y por esto he hablado en ello a la Reyna blandamente, y me ha prometido mandar desarrestar esto y que yo procure despues que alla se desembarace lo otro, y hare que esto se efectue y avisare a su tiempo de lo que en lo otro se ha de hacer para que siendo justo pueda Vuestra Alteza mandar que se egecute. La Reyna ha holgado de este modo de tratar en esta coyuntura, porque me parece que desea dar a entender a Franceses y aun a los suyos propios mas de lo que hay en la buena amistad de entre Su Magestad y ella.

De Irlanda escribe el Conde de Susses, que es alli gobernador, que en las cosas de la religion halla mucha resistencia. La Reyna embia alla por comisario para esto a ser Artur Chamers. Estos Irlandeses dicen que se hara resistencia y solicitan siempre su respuesta en el negocio que Vuestra Alteza havra entendido, que se ha propuesto a Su Magestad.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 8 de Setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXXV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 9 SEPTEMBRE 1559.)

Le secret du mariage de la reine avec l'archiduc a été d'abord concerté entre la reine, lady Sidney, Robert Dudley et le trésorier. On devait tuer Dudley et empoisonner la reine. — Cartel envoyé par Pickering au comte d'Arundel. — Tout est bien changé. Lord Robert Dudley proteste de son dévouement au roi d'Espagne; lady Sidney a offert à l'évêque d'Aquila un appartement à Hamptoncourt, et la reine est pleine d'égards pour lui. — Il manque d'argent pour ses besoins. Que sera-ce quand, à l'occasion des noces de l'archiduc, son hôtel deviendra une taverne? — On croit à Londres à l'alliance du roi d'Espagne et du roi de France.

Ocho dias ha que escrivi a V. S. largo todo lo que aca se ofrecia y la blandura que habia hallado en la Reyna el ultimo dia que le hable, la qual ha parado en que quiere en todo caso casarse con el Archiduque, para lo qual usa del modo que V. S. entendera por la carta que escrivo a Madama, que es dissimular hasta que el Consejo este apercebido y se lo suplique, y entretanto hacer que miladi Sidne nos declare el secreto, el qual

ha estado algunos dias entre milort Robert y Pari y ellas dos solas. Pareceme que ha querido que el y su hermana ganen las gracias desto, las cuales yo he prometido muy largas generalmente. Este tratado no se puede entender que cosa es mas de quanto dizen que un grande amigo de Robert le aviso que en el banquete que el Conde de Arondel hazia a la Reyna, a ella le habian de dar yervas y a el matarle, lo qual ha dicho miladi Sidne, que fue la primera de quien lo entendimos. Despues he oido, no se que de milort Daere y de Montagudo y de ciertos obispos. Yo temo que Franceses deven de andar en algo desto. Seguro esta la Reyna picada con ellos, que es tanto que no lo pueden disimular aunque quiere. Pareceme que Piquerin enbia una carta al Conde de Arondel, desmentiendo porque ha dicho mal de el en un banquete. Este cartel esta en poder de milort Roberto, el qual ha tomado la proteccion de Piquerin y ha prometido de darsela. Yo tengo al Conde por tan cuerdo que no querra reñir con nadie. Esto es lo que aca pasa. Milort Roberto dice que es el mayor servidor que aca tiene V. S. y le haze brindel, y su hermana me ha dicho que quiere escribir a mi señora la Condesa y avisarla de mil cosas de las de aca. Yo soy tan privado que me quedo a dormir en Antoncort quando quiero, y Su Magestad tiene cuydado de que me hospeden bien, porque vea V. S. como se muda la fortuna de los hombres. Con todo esto pienso, en concluyendose este negocio, salir de aqui y deseoneluyendose tambien porque no puedo sufrir mas la bateria que me dan cervezeros y otras gentes que vienen cada dia a pedir dineros, y el de nada se dolia que podriamos dezir por Eraso. V. S. perdone las burlas mezcladas con cosas tan de veras, que pues otros las hacen, no es mucho que yo las diga. Yo me hallo con quatrocientos ducados al mes de gasto y con quatro mil de deudas y, si estas bodas pasan adelante, la casa ha de ser taverna. No es mucho que este alegre con la merced que Eraso me ha hecho. La que V. S. me ha de hacer es mandarme escribir que cierto me da mas pena no tener cartas tuyas que la que he recibido de Eraso, y esta me la daría sino pensase que V. S. la mandara rasgar, lo qual suplico humildemente a V. S. cuya vida y estado guarde y prospere Nuestro-Señor por muchos años, como sus servidores deseamos.

De Londres, a viii de Setiembre 1559.

Tenga V. S. por cierto que estos creen que el Rey nuestro señor y el de Francia estan concertados contra ellos y que V. S. ha quetado ay para esta empresa, y yo huelgo de que lo crean asi. V. S. perdone la mano agena que el mal que tengo en un ojo me hace atrever a esto.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXXVI.

*Robert Hogan ou Hogins à Cecil*¹.

(VERS LE 15 SEPTEMBRE 1559.)

Il rappelle ses campagnes militaires. — Détails sur le projet du roi de faire enlever lady Catherine Grey afin de la faire épouser, soit au prince son fils, soit à un autre seigneur, et de se prévaloir de ses titres à la couronne d'Angleterre. La mort de Henri II a suspendu l'exécution de ce dessein. — Citation d'une lettre de l'évêque d'Aquila. — Pensions payées par le roi à des nobles anglais. — Offres de services.

Right honorable Sr. You shall understande that I have receyved too severall letters from you, the one dated the eight of August, the other of 27 of the same, and, according unto your comandymment, I ymparted that whiche I had to say concerning the service of Hyr Majesty unto my Lorde Ymbazador here, who I had thought wolde have wrytten something concerning the same, as by these your other letters yt shulde seme to me he hathe not done for that you do wryte unto me that her pleasure ys that I shulde wryte some thing at lengethe towching that knowlege that I have in thinges meat for Hir Graces service, whiche specially at Hyr saide Majestys comandymment and your request I am contented lyke a rewde and solgierlyke secretary, whose excersyse hathe not bene accustomed in wryting, but rather in the trayling of hys pyke, whiche in dede ys meter and more correspondent unto my proffessyon : wherefor I shall most humbly beseche bothe Hyr Majesty and you to pardon and bere wythe the rewde maner of my wryting and tedyous dyseorse of thys advertysment, whiche in very dede my symple wyll can not so breffely comprehende, as a secretary in dede wolde in fewre woordes contryve yt.

Fyrst yt may please you to understande that at the Kinges fyrst comyng into Ynglande, yt pleased the Quenes Majesty my late mistres to preffer me unto hys service as one of whome at those dayes she had a good oppynion of for service that I had done unto hir at the begynning of Yr Graces raigne, but neverthelesse otherwyse smally recompensed then wythe the hallybred of the Coorte of Ynglande, and yet, as I must neades confesse, the Quene hyr selffe nothing in the sawte, as bothe I harde wythe my owne eares and dyd see yt wythe my eyes, but some of hyr Counsellers, whiche in very dede had but a smalle wyll to consydre suche as have served bothe trewly and

¹ Bien que cette lettre ne soit pas signée, l'auteur en est connu. Voy. tome 1^{er}, p. 612. — On conserve de lui plusieurs lettres adressées à Chaloner.

honestly, so that as one not contented thought yt good to seke my adventures abroad in forren contres as I have done following the warres, contynewing my selffe in the service of the King my master under the Dewke of Alva, who hathe me in reputation for my service sake, for that he hathe had experyans of yt in the late warres agaynst Rome, and hathe bene the occasyon that the King hathe well consydered me so that I have not bene in Ynglande above too months and a halffe never sythens the sayde tyme, whiche was when I was sent over wythe the Conte de Ferrya, when he came into Inglande about the losse of Callys, so that, as concerning the L. K.¹ who in dede ys one whome I nether know, nor doo not remembre that I have sene hyr, but secretly understanding, at that tyme that I fyrst dyd wryte of yt, that the practyse being more then thre or fower severall tymes talked of wyth the full determination what shulde be done therein, I dyd thinke yt good to warne you of an inconveniencie that by thys meanes might have chanced and shulde have bene put in practyse, yf in case the French King had not dyed, whiche sythens the tyme of my wryting hathe happnyed, so that theyre determination so prepensed may be by that meanes something altred, but I am not certayne thereof; but yt ys to be thought that the King here dothe not so muche feare the King that now ys, as he dyd hys father, for that he hathe not in hym that hys father had, the sole maner therof in partycularites I will now touche.

Fyrst the King here perceyving that the Frenche King was fully determyned to make warres agaynst Ingland in the tittle of the Scottishe Quene, the Kinges wyffe that now ys, and making full accompte to wynn yt by conquest, knowing Ynglande to be weake bothe of good men of war, good gornarnement, poore in treasure and cheffelly devisyon in the realme for matters of relygion, the King, notwythstanding the great amyte betwyxte hym and the Frenche King that then was, being, as it shulde seme, jelyous over Ynglande and in very dede lothe that the Frenche King shulde become so strong as to be King of thre kingdomes, yt was put into hys Councells hedes rather to devyse some meanes whiche way he might bothe geg the French King, yf he war to busy, and also, as thinges might happen hereafter, to have a tittle unto the crowne of Ynglande, for the attayning whereunto, yf yt might by any meanes be brought to passe, to practyse the conveyeng out the realme the L. K. who ys supposed to be the next heyre unto the crowne of Inglande, and, as yt might fall out so, to provide in marrayge for hyr, ether the prynce hys sonne, or else some other of a smaller parsonage, as occasyon shulde serve; but, yf in case yt happyened to the worst, yet she shulde be better provided for in marrayge then the best in Ingland next the Quene.

These parswasjons war used to make the matter seme to be more easier to be compased : Fyrst that the sayd lady was in the Quenes greate dyspleasure, who could

¹ Lady Catherine Grey.

not well abyde the sight of hyr; secondaryly that the Duches hyr mother, wythe hyr father in lawe, dyd not love hyr, and cheffely hyr uncle could in no wyse abyde to here of hyr, so that she lyveth as yt war in greate dyspare, as desperatly in the Quenes owne presens, yt ys enfformed here that the sayde lady shuld speake very arrogant and onsemely wordes, not onely as yt war in the Quenes owne hering, but in the hering of dyvers others of standers by: whiche perswasions made them to thinke that she wolde the easier to be intysed away, procuring some trusty body to thys mater unto hyr, whiche doing theyr travell therein shulde be largely recompensed, spendyng thre tymes as mutche as they shulde lose in Englande; for to be doers. practyse war these named: fyrst the mother of the maydes, who in deade, as yt was sayde, hathe not ben, nor ys not of the best or honestes lyvers. The Countes of Ferrya was thought meatest to breake the matter fyrst unto hyr and so to understande hyr hole determination therein, and, as she shulde see hyr inclined so, to make relation unto hyr of the Kinges good intention and well mening towards hyr; but the County wolde in no wyse agre that hys wyffe shulde tarry any longer in Englande by cause he had a great myslyking of hys wyffes evell usage at the Quenes handes after hys departure, nor yet he wolde not retorne thether agayne gladly for many respectes, but cheffely because he coulde not suffer quyety the evell entrete of hys wyffe in hys absens. The Lady Montagut and the Lady Grey, the Lord John hys wyffe, war named also; but yt was thought that the one loved hyr husbände to well to kepe the matter secret. The Lady Hungarforde was an other, whiche was named, and lastly of all th'Erle of Arrundall was named, who, as yt was sayde, solde hys landes and made in redy mony what he coulde, thinking to fle out of the realme bycause he coulde not abyde in Englande, yf M^r Peking shulde mary the Quene, for that they war enymes. Amongest others I was named to be sent into Englande to attende uppon the Byshop of Aquyla th'Embazador ther, for the service of the Kinges Majesty consarning suche matters as he shulde say unto me at my coming thether. The Dewke of Alva, as I hard say, who hath had some experiance of my service in matters of Itally and dyd ymploy yt in the late warres agaynst Rome, named me before the rest of the Inglyshe men the Kinges servants to be most metest.

Yt was thought good also that some shypp shuld be sent into Englande, whiche shulde ley within the Temmes to attende onely uppon th'Embazador for thys matter. Yt was thought that, yff she war so stollen away yt wolde not be suspected otherwyse then that some wythin the realme hat done yt, thynking to marry hyr, and not to convey hyr out of the realme for any marryage.

Thus I doo ende as touching the L. K., nor I doo not knowe that ether she or any of the partes before rehersed ar prevy or doo know any part of the sayde practyse, but onely named and thought metest for the porpose by the oppynions of some on thys syde the see, I meane Ynglyshe as well as of others; but yf in case the Frenshe King had

lyved, you shulde then parhappes have sene some tryall thereof, as neverthelesse yt may be, but sythens hys deathie for my part I haver hard no more thereof.

Some other war also of thys oppynion and sayd that yt was best that the King shulde set quyetyly and let Ynglande and France war togethers untyll suche tyme as they war bothe well spent, and then he might rewle them bothe as he lysted and take Ynglande hym selffe. Thys advyse was not worst belyked.

Now as consarning the sewer grounded frendeshypp of some of the noblyte in Ynglande unto the King my master, you shall understande that Fra John de Villa-Garzia, whiche was reader in Oxforde, with whom I being brought acquaynted, as one thought to be very catholyke and left my country onely for relygion bycause I have unto thys day contynewed my service here about the Courte and have not offered to retorne into Inglande at any tyme sythens the Quenes rayngne, the say Fra John shewed me a letter wrythen from the Byshopp of Aquyla, the tenewr of the whiche letter was of the matters of Inglande, as amongst other thinges I mutche noted these woordes whiche follow, whiche in deade made me to suspecte mutche being so suspecyously wrytten. The woordes be these as follow; *Yo conosco que el mucho tardar de Su Magestad haze que los grandes de Ynglaterra mas quyeren el Re de Francia que a Su Magestad*, the construction of the whiche woordes I doo omyt now to you whom I doo know wyll sean them to the uttermost; but as I have lerned the King dothe styll entertayne certayne of the noblemen, gyving them theyre peneyons that they had wyth the more, whiche seeretyly shal be payde them by the Byshopp of Aquyla, whose names I will not reherse unntyll suche tyme as I have lerned further of the trewth, whiche in tyme I am sewer I can doo.

Thus, as you have requyred me, I have made a very tedyous discorse, being ashamed that my symple wyttes will no better serve me to comprehend more breffely of all other naughty rew mors and slanderous reportes of Hyr Majesty, of the whiche her hathe wanted none. I doo omytt to wryte of them bycause I have tolde them partely unto th'Embazador who I dought not wyll use hys dyserestyon therein; but hereof be you most assured that there be at thys day many eyes over Inglande, and, as Hyr Grace dothe matche hyr selffe in marryage, so shall she see thinges fall out, whiche as yet ar hyden. And, to make a lewde comparason, I may lyken Inglande to a bone throwne betwyxt too dogges; for many thinges I doo here, that I wyll not speake of and soffer, that my hart wyll not well bere. Of any service that I can doo unto Hyr Majesty or stand hyr any kinde of way in steade, Hyr Grace may be assured of me as of any that ys Hyr Graces servaunt sworn, and trewly and as faythfully I wyll serve hyr, not doughting but by that meanes that I am able to make for the understanding of thinges toucheng Inglande, I wyll stonde Hyr Grace in some steade as long as I remayne here, who, as my lorde Ymbazador dothe partly understande that I am appoynted by expresse

name to go into Spayne, saving that I have asked leve to remayne here wyth the County de Ferrya for a tyme, and, at the tyme of my being in Spayne, Hyr Majesty shal be well assured that I will be as dyllygent as may be to advertyse hyr of any thing mete for hyr service concerning the affares of Inglande, yf I may once know whiche way to convey my letters by some trusty messenger there.

Thus most humbly requyring you to pardon the rewde maner of my wryting, I doo make an end for thys tyme.

From Anwarpe, the of Septembre.

Yours most assuredly to use and comande at any tyme.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 5.*)

CCCCXXVII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 18 SEPTEMBRE 1559.)

Lady Sidney persiste à affirmer ce qu'elle a dit. — Audience secrète donnée à Hamptoncourt à Hamilton. — Arrivée du comte de Mansfeld. — On attend un fils du roi de Suède.

Con Gamboa correo escrivi a V. S. los dias pasados y a Madama muy largo lo que en los negocios de aqui se ofrecia, en los quales no hay novedad ninguna mas que entonces y perseverar Miladi Sidne en que sin duda ninguna este negocio se concluire, Ha tres o quatro dias que el Embajador Preyner se volvio de Antoncurt sin otra certificacion que la que teniamos, quando yo despache el correo. El escribe al Emperador y ha aguardado a hacerlo hasta agora pensando que tuviera alguna cosa de cierto con que embiar un hombre propio. Esta dama habla en esto con tanta seguridad que me espanta, y tengola por tan honrada y cuerda que me espanta mucho mas.

Estanto para escribir esta carta, me dicen que el Almirante es buelto y que Sicel se queda por diez o doce dias. Ya escrivi que havia echado fama que iban a sus casas el uno y el otro, pero que yo creia que ivan con el esto es y asi lo creo agora y que avra venido a consultar algo, por lo qual creo que los negocios tienen dificultad; yo querria que fuese mucha, porque del suceso de aquello depende la resolucion destotro. He me certificado que el Escoces ha estado aqui escondido y que a cinco o a seis deste estuvo en Antoncurt y se despidio de la Reyna, y tengo dello testigo de

vista. Esto fue un día antes que partiesen Sicel y el Almirante, que es manifiesta señal de ser verdad mi sospecha. Estaremos a ver lo que nos dicen, porque ya me parece que, si algo havra de hacerse, sera con tanta necesidad dellos que havremos de ser rogados, aunque no se esperara a esto, ni faltaremos a las ocasiones que se nos dieren. Aqui ha llegado el Conde de Mansfeld de parte del duque Juan-Guliermo y hace sus diligencias, y aguarda un hijo del Rey de Succia que viene a hacer las suyas con muchos toneles de plata. Yo no temo sino al Escoces y con mucho fundamento. Aunque esto dama me dice que no lo teme, yo creo que se engaña. Yo no escrivo a Madama, no habiendo cosa de nuevo, ni aqui tengo mas que dicer sino que guarde, etc.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXXVIII.

Chaloner à la reine d'Angleterre (Extrait).

(BRUXELES, 18 SEPTEMBRE 1559.)

Affaire de l'achat des chevaux pour la reine. — Audience donnée par la régente; éloge de cette princesse. — Entretien avec Granvelle. — Le prince d'Orange et le comte d'Egmont sont retournés en France comme otages. — Retards dans la restitution des forteresses. — Mauvais propos des réfugiés catholiques. — Arrivée de Philippe II en Espagne.

Maye yt lyke Your Majeste t'understand that sithens my receipt of Your Highnes letters of the xxvjth of August last, albeit for the small moment of the occurments here I have not otherwyse thought meete by anie expresse currou to advertyse the same unto Your Highnes then by such private advises as in certaine my letters to M^r Secretary touching the deathe of the late Pope and tumult at Rome with other like matters here came to my knowledge, like as therin I had respect to the slendernes of th'occurments, resting stille in expectation of som further certaintie of things woorthie the depeache and charges of a poste, so thought I not meete at last to differ any lenger, lest with imputation of my negligence Your Highnes in the knowledge as well of nothings as som thinge should be lenger suspended then were requisite. In dede, after a certaine manner, sithens the Kings departure hence, as well the Regent as the Counsaillors and greate men here have used a kynde of progresse, dyspersed for their recreances in divers places, till of late apon conjecture of the time liklye for the Kings

landinge in Spaine, the Regent with Mons^r d'Arras and others of the Counsell are repayred to this towne of Bruxelles, busyed about the depeache and ordering of the contrye and namely of suche affaires as the Kinge, leaveng imperfecte through his hasted departure, committed over unto them, so have they, sithens their beinge here, been earnestly occupied hole dayes. And touching the presentation by my to the Regent of Your Majestes letters of gratulation and ereditte, I have therein executed my charge, haveng for that time of myne accesse been conducted to her by certaine the principalle jentlemen Italiens of her Court, which at my comming I found very honorablye furnished, as to her estate appartained, most parte with Italiens. Her self not onlie receyved Your Highnes letter at me very gentilly, but with good and gratfull manner gave care to my ereditte, which was applyable to the sense of the letters, and made me answer in the Italien tongue, with great thanks to Your Majeste for that your remembrance of her, and promesse to me wards that at all times for respect of Your Majeste she would have due consideration for myne audience and expedition in things by me to be proponed as shoulde appartaine.

Therappon I moved her for bothe the licenees, touching M^r Granado for the horses, and th'other of M^r Gresham, Your Graces agent, touching the poulder and colen elevs, adding that before the Kings departure I had lykewise moved him and geven to his owen hands a remembrance in writinge of the particulers, which, he said, he woulde delyver, Madame, (quod I) unto Your Altezza (that stile they give her here) to th'ende she should take ordre for th'expedition therin, which he through his hastie departure (I said) he was faine as then to remitt over. She made me answere as yet no suche remembrance had com to her hands. Wherappon I presented her with a doble therof, which I had ready, requireng her to consyder how small the things required were and yet how gratfully Your Majeste would take the spedy depeache of the same, already now beinge provided. « Appon conference (quod she) with some of the Coun- » saille I will enforme my self of the case, and so within a shorte terme I will let yow » further understand the answere ». This thus passing (wherin, as I wrote before, I noted her to be a verye well spoken and wyse Lady, well practysed how to supplye suche at Rowme by the greate doengs she had about Papa Paulo Farneze), I thought yt also convenyent to resort to Mons^r d'Arras, as well for occasion of better insinuation and acquaintaunce, as also to make with him a preparatyve against he nexte went to the Regent for the expedition and obtaineng of the premisses in the said remembrance expressed. He made me, with good usage, curteys answere, adding that as for the horses, the nombre beinge so smalle, it might seme rather in parte a private motion proceeding from Grenado him self then otherwise, as to the other, apon like request (he said) it had been heretofore accoustumed to consydere how the Princee here him self for his owne affaire were furnysshed, and so to consyder his good neighbors nede of

the semblable : wherein he affirmed to me that in Your Majestes behalf he woulde do his parte. « So do I, Sir, requyre you (quod I), not onlye bycause this is the firste » motion made by me in lyke matter, but also scinge the things demanded are of » so smalle moment and so smalle boucke, namely touching the horses, which onlye » being sought for the Quene my Mistres use of her escuyrie, by ordinary passeport » were (me thinks) not to be denyed, where so manye horses dailly are stollen on » eche syde owt of this countrey withowt any lycence. And as for th'other matter of » munition, the quantitie also is so smalle as in greatest want on this syde is not to » be restraigned from suche a frende and neighbour. » This also he secamed not to dysaprove, but promysed he woulde do, upon conferrence with the Regent and Cownsaille, as muche as in him laye for th'expedition of the same. So hitherto the matter beinge this fer fourth advanced (conceivinge good hope it shall passe well), I will not omitte the prosecutyon therof but do instance yt and loke shortlye for the answer.

I axed Mons^r d'Arras (descendinge from theis matters) whither anye certaine newes were here arryved of the Kings landinge in Spaine. « Not as yet (quod he), save onlye » that a pylote here broughte woorde that he mett him on maine see bourde so farre » passed the coast of England as yt is jugged he is longe sithens aryved there, marye » perchance at the Groigne or parts of Galicia, whiche being out of th'ordinary poste » waye hathe hindred hytherto the soner novells therof. » I axed him semblablye of Romishe advyses, wherunto he said that, sithens the first advyse of the Popes death, lytle other advertysment had bene brought, but looked for by the marchants poste as this Mondaie, addinge he thought the Consystorye woulde at th'ende rest upon th'ellection of an Italyan Pope and of no other ratyon. Not withowt purpose I moved these two questions, for here it is marvailled they have as yet no other newes by expresse currouer of the Kings landinge; and reports from Romme have here been touched so dyverslye, all tendinge to the tumult amongs the people there, as cawse the mennes myndes to reste suspended for knowlege of more certaintie.

Toucheinge other occurents, not iij daies paste, the Prince of Orenge and Count d'Egmont, having sent there traynes afore them, retourned by poste into France for hostages, having upon there woorde by the late Frenshe Kinge bene lycenced for a tyme to retorne hither, and now againe by this yong King, to whome they had not geven there woorde, beinge revokid. Me semethe, the restitution of the forts on bothe sydes slowlye procedithe. Theconville, Marienberghe and the others, which the Frenshe on this syde ought to restore, are alreadye delyverid. S^t Quentien, Haen and Chastellet yet reste in these mennes hands untill the peeces in Savoye and Piedmont be cleared, as yet they be not. Men here will saye it restithe onlye upon want of monye in Fraunce to paye the souldiers before dyscharge of the garizons.

The Duke of Savoye was sycke upon his late arryvalle in Fraunce, but now well

amended and maketh all the hast he can to repaire into Savoye, not tarienge so muche as untill the Frenche Kings coronation be finisshed, whiche hytherto the newes here have not publysshed.

Of the Skottyshe affaires greater brute hath been then now is talked of.

Muche dyscourse apon Your Highnes mariage and much lewde talke amongs som vulgare folkes, (I feare me) most proccdinge of wicked tongues at home and worse additions of some evell tongued Catholikes of England remaininge in ye Lowe-Countreys. One called Bowyer, as I understande, repairethe hyther often apon tryfflinge errands of merchandise and now is here supposed to be a great packet convyed between parties there and here. At his retorne he maye be examyned

Being now, sithens the Kings departure, lefte here the onlye Ambassadors of anye Prince of moment, the more recourse of vysitors am I lyke to have, encreased with acquaytance. Sundry folkes have sondrye dyspoticions.

What love procurethe not, rewards often times can allure. I would I were able of my owne to rewarde, for the service of Your Majeste, as me semethe by th'exemple of all other Princes mynisters in lyke place were of congruytie to be considered.

Thus, etc.

From Bruxelles, xviii^a September 1559

Post-Scripta. This Tuesday morening here arrived a Spanishe currour with certaine newes of the Catholike Kings arrival in Spaine viij^o of this instant, whereby apperith he hath long remayned apon the see.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar t. I, n° 1535.*)

CCCCXXIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 19 SEPTEMBRE 1559.)

Affaire du corsaire. — Explications au sujet des démarches des Irlandais. — Son désir d'être relevé de ses fonctions. — Ambassade de Vargas.

Anoche escrivi a V.S. lo que se ofrecia; va la carta con un pliego para el Emperador, a quien escribe su embajador lo de aqui difusamente, como yo lo hice los dias pasados con correo propio, por lo qual no tengo que decir agora en estas materias, mas de que

oy hemos embiado a entender, que es lo que trae el Almirante, si es verdad, que vino, como ayer me dixeron y como en la otra carta avise a V. S. lo que se entendiere, se avisara luego si fuere cosa de importancia. Yo despues he recibido una carta de V. S. de cinco hecha en Anvers, a la qual respondere lo que me parece a lo que V. S. de parte de S. M. me escribe, y en el negocio de aquel cosario que tiene aqui preso, digo que todavia se esta asi, y yo no oso hablar en ello porque estos tienen entendido que con remitirlos a justicia se quedaran con ello, como han hecho con de las demas presas que tienen robadas, y como esto haya menester el remedio muy de veras, no hay para que tocarlo mas a mi parecer, y el señor Conde de Feria sabe lo que aqui se hizo sobre ello en su presencia, lo qual ha aprovechado tan poco como vemos.

La exemption de los Flamencos se concedio, y despues han andado con ellos en que hagan provanzas de como no son habitantes aqui sino negociantes, y en esto se anda. Yo pienso que no nos haran tuerto en esto.

A los Irlandeses dire la determinacion de S. M. en el mejor modo que yo sepa, y no me parece mala la de guardar S. M. su casa, si lo pudiere hacer, teniendo tales vecinos. Pareceme que no esta entendida mi carta, pues en ella no escrivo que el fundamento deste negocio es sobre un Conde solo, antes digo que es solo uno de quien se tiene algun temor de que no vendra en lo que los otros por ser algo herege, que lo demas todo es desta opinion, y ellos han ofrecido que S. M. embiase persona alla que pudiese hablarles y certificarse del estado en que estan alli las cosas, que es bien diferente desto que V. S. me escribe, a quien pienso que no deven de haver mostrado todas las cartas que yo he escripto en esta materia, ni los papeles que yo he embiado, asi como tambien se me ha dexado de servir a mi de parte de S. M. cosa ninguna en esta materia, y me maravillo que a V. S. le hayan avisado de que se me habia respondido en este punto. Por ventura Gonzalo Perez pensava que se me responderia, y despues no hubo tiempo que la embarcacion lo estorbaria asi que ni a mi se me ha escrito sobre ello S. M., ni otra persona ninguna, y la primera claridad que tengo de la voluntad de S. M. es lo que agora V. S. me escribe, por lo qual no es de maravillar si he portado en materia escusada, pues hasta tener respuesta yo no podia dexar de hacer mi officio, y sepa V. S. que yo estoy aqui sin instruccion y sin boz, y no se por donde caminar, y no son los negocios tan apacibles que no fuera necesario tener algun fundamento en ellos porque, como V. S. vee, lo de aqui esta lleno de contrariedades, y lo que aprovecha para uno daña, para lo otro pero como lo mas principal, sea a mi parecer ver donde va a parar lo deste casamiento. Yo tambien voy aplicando a esto los remedios principales y en lo demas voy temporizando y entreteniendo sin que se pierda autoridad, y no me parece que hago poco en entretener esto, habiendo de entretener juntamente a mi mismo, como lo have, hasta ver el fin deste negocio pues de alli en adelante no pienso que Su Magestad havra menester aqui tan largas haldas como las mias, y creo que sera servido de sacarme de

aquí, con lo qual quedare mas contento que con la merced de la consulta pasada, y así dexo de escribir a S. M. hasta ver en que para esto por escribir en resolucion todo porque no sufre medos mi impossibilidad, y, quando yo escriba, suplicare a V. S. lo haga tambien en conformidad desto.

La yda del Embajador Vargas sea con salud que en lo demas bien se que todo lo que el tratare esta a buen recaudo y que V. S. no se engaña en lo que en el hace. A mi me ha dado infinito contentamiento porque hago poca diferencia del suceso de sus negocios al de los míos propios, por lo qual me toca buena parte de la obligacion que el tiene a V. S., cuya vida y estado etc.

De Londres, a 19 de setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXX.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 19 SEPTEMBRE 1559.)

On dit à Bruxelles que la reine Élisabeth épousera Hamilton. Bruits étranges. — Payements à des espions. — Il réclame de l'argent. La vie est fort chère aux Pays-Bas. — Blasons et tapisseries à faire exécuter à Bruxelles.

I am ashamed, Sir, ye have so long remained without a letter from me; but, for the small occurrents here, I truste ye will the more excuse me. I wrote unto you letters of the xxvijth and ultimo of August by the merchants post and one by oone Hemmings M^r Basshes servant ij^d of this instant. I would be glad to knowe yf the same have all come to your hands. I recevid a letter from yow dated primo of this moneth, for the wiche I most dewly thank yow, your ciphre, S^r, beinge in verey deede no lesse conninge then easye to the countre-ciphre. I am well acquainted with, and disciphred your notes readely. I am glad that the Earle of Arrane is passed into Skotland; I mervaille I here nothing of his doings, much dependith of yt. Here they say the Quenis Majeste will marye with him; it is to strange to write all. God graunte that ones an honorable mariage decide theis busye bruted discourses. I take to be an honest man. I here not so by The letter sent herewith ye maye consider. I could not for a season meete with the partye. I dysboursed to him xxx French crownes; he maye deserve it

and more for sundry causes. To an other good felowe I dysboured v^{li}. I trust, Sir, I shall be repaid therof, and truly without especial money muche service shal be empeached. I praye yow, Sir, consider it. I am now here of Ambassadors lefte aloon. To repayre to the Courte were oversuspicious. To come to there churches for me were dangerous. So as those twoo conferences being taken from me, what restith but a good table and liberall rewards to espies? Without talers no woorke is doon. I assure yow, Sir, I fynde this cuntreye mervailous chargeable. Hows rowme aloon with myne hoste platt of meate dothe cost me viij^s *per diem*. All other things are extremly deere. I beseeche yow, Sir, that the Privey Sealle for my dictis maye be reformed, so as I may receive every three monthes dictis aforhand; ells it will do me no pleasure to sende for it monthly. Alredye I am a monthe behinde. I humbly praye yow, Sir, to consider wiche wayes I might be relieved without putting the Quenis Highnes to more charge. Dayly things of her gyfte fall vacant. The last daye M. Brend deceased, his pentions, yf they were transposed upon me, I could also saye that I had served in Skotlande, but rather wishe I, as I said, summe ayde of no extraordinairie charge to Her Majestes cofers. I am sorie for the death of good Sr Thomas Carden, but *debemur morti nos, nostraque*. But leving those thinges. In case the Quenes Majeste do conceive anye losse in the overture of the Florentine, which I write of presentlye, or touching the Almaine myneraliste, I woulde gladly knowe thereof with speade. I suppose the last man might for his profession serve in good steede. Namely for the discovery of some myne of alame, amongs other thinges he tolde me yt were possyble to make alame of most kinde of stones, which I noted. As for your pedegrewes and blasons, Sir, I forgett them not. I have gotten a compaignon for the purpose. With my next letters ye shall, I trust, have some Gods pennye of the rest to folowe, as I may procure the same. Touchinge Romishe newes, I shoulde better understand them at Andwarpe then here, and lykwise thinges of Almaine and Itallye. If of your armes or other devises for your howse ye would have anie tapessarie bespoken, here ys the well hedde. The workman apon the bespeaking will axe a time to do it; let me know your will. Thus I wishe unto yow, Sir, all good fortune and welfare.

From Bruxelles, the xixth of September 1559.

If my brother Farneham repaire unto yow, Sir, for myne affaire, I humbly praye yow be his and my good ayde.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 1541.)

CCCCXXI.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 22 SEPTEMBRE 1559.)

Thomas Chaloner lui a présenté les lettres par lesquelles la reine d'Angleterre la félicite au sujet de la charge qui lui est confiée. — Elle entendra volontiers tout ce que Chaloner aura à lui dire et réclame le même accueil pour l'évêque d'Aquila.

Très-haute, très-excellente et très-puissante princesse. Nous avons reçu les lettres de Vostre Majesté qu'il luy ha pleu nous envoyer par son ambassadeur, messire Thomas Chaloner, et remercions bien humblement Vostre Majesté [pour] la congratulation que par icelle elle nous fait de la charge avec laquelle le roy mon seigneur nous ha délaissé en ses pays de pardeçà, en laquelle du moins tiendrons le soing de faire de sorte, en l'endroit de Vostre Majesté et ce que concernera son royaume d'Angleterre et ses subgects en icelluy ès choses qu'ils auront à faire pardeçà, qu'ils connoistront combien nous désirons conserver de nostre part l'amitié qu'est entre ledict S^r roy mon seigneur et Vostre Majesté et la bonne voisinance du pays, ne faisant doubte que Vostre diete Majesté, correspondant à l'amitié et affection que ledict S^r roy luy ha tousjours monstré, usera de mesme en l'endroit des choses concernans ce costel, et pourvoyra au bon et favorable traictement des subgects dudict S^r roy, de manière que la correspondance y soit mutuelle, comme il convient, affin de nous donner tant plus de moyen et occasion d'en povoir user selon ce, et il n'y aura faulte que ledict ambassadeur de Vostre Majesté ne me soit tousjours le très-bien venu et que nous l'oyons volentiers en tout ce que de la part d'icelle il nous vouldra proposer et dire, comme aussi nous espérons qu'il plaira à Vostre diete Majesté en user en endroit du S^r évesque de l'Aquila, ambassadeur dudict S^r roy mon seigneur en ce que pour l'exigence des affaires de ce costel il vous pourra dire de temps à aultre de nostre part, lequel nous vous supplions en ce cas croire et de nous employer en ce que nous aurons moyen de en ceste charge vous povoir complaire.

A tant, très-haute, etc.

De Bruxelles, le 22^e de septembre 1559.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience, n^o 90; Archives de Simancas. Secret. de Estado, Leg. 518.)

CCCCXXXII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 22 SEPTEMBRE 1559.)

Elle a écrit à l'empereur. — Il convient d'entretenir la bonne volonté de Dudley et de lady Sidney. — Affaire des représailles. — Achat de chevaux et de munitions de guerre aux Pays-Bas. — La correspondance relative aux affaires des Pays-Bas devra, selon l'usage, être écrite en français.

Vuestras cartas de dos y ocho deste he recibido, y veo en breve tiempo en esa gente gran mudanza ; mas huelgome que la postrera sea a la mejor parte. Entretuveme un día entero sin escribir al Emperador despues de haber recibido la de ocho, asi por tener tiempo de conferir sobre ella con el Conde de Feria, como por dar al hombre del Archiduque que ella esta, tiempo para despachar el que el queria embiar, que no se por donde ha ydo, no habiendo aportado aqui. Otro día escribi al Emperador , a quien he embiado copia de vuestras cartas, y dichole sobre ellas lo que me ha parecido, y ofrecidole que de lo que mas adelante sucediere y por vuestras cartas podre entender, le dare aviso ¹, y asi sera bien que por servicio de Su Magestad tengays el cuidado que ofreceis de escribirme muy amenudo lo que alla hubiere. Gran negocio sera si se puede acabar lo deste casamiento, en el qual escribis muy prudentemente lo que hay, y sera muy bien entretener la voluntad de Milort Robert y Miladi Signe para que ayuden a la de la Reyna, que quiza el miedo que ellos mesmos tienen por su particular si las cosas de la Reyna anduviesen mal, y desear que ella y ellos sean amparados, los hace mas solicitos en procurar que la Reyna venga en lo que es razon, y asi es bien entretenerles en estos miedos para que tambien los den a la Reina por ver lo que se podra sacar deste negocio y si seria Dios servido por esta via dar algun remedio a las cosas de la religion en aquel reyno y juntamente quitarnos del trabajo en que la dicha Reina nos podria poner, si los Franceses, con las inteligencias que podrian tener, la hechassen de alli.

Muy prudentemente me parece considerado lo que haccis de tomar el negocio de

¹ La duchesse de Parme adressa, le 15 septembre 1559, à l'empereur, au sujet des affaires d'Angleterre, une lettre fort importante, qui a été publiée par M. GACHARD, *Bull. de la Comm. royale d'histoire*, 2^e série, t. XII, p. 415.

La duchesse de Parme, en transmettant le 4 octobre une copie de cette lettre au roi, lui demandait si elle devait de son côté faire davantage ou prendre un autre chemin (GACHARD, *Corresp. de Marguerite de Parme*, t. I, p. 58).

la represalias en esta coyuntura por la via de la blandura que vuestras cartas contienen, pues quizá por esta via se podra remediar en tal coyuntura el agravio de los subditos, demas que en tiempo de tal negociacion es bien mostrarles que por esta parte tienen la puerta abierta, como, quando ella se retirase, seria assimismo necesario hacerle los fieros que apuntais, para que conozca la diferencia que hay caminando por una parte o por otra, y hasta que veamos mas adelante lo que sale deste negocio, se suspendera la instancia que se habia de hacer sobre la hacienda que se ha tomado a los vasallos de Su Magestad.

Yo escrivo a la Reina la carta, cuyo tenor vereis por la copia, no habiendome parecido pasar por esta vez mas adelante hasta que veamos lo que respondera el Emperador. A tiempo se estava siempre para conforme a lo que fuere su voluntad, hacer los officios que parecieran convenir, y entretanto, sobre fundamento de lo que podeis decir haber scritto a Su Magestad Cesarea y al Rey mi señor, le podreis a mi parecer muy bien acordar lo que por Miladi Sidne os ha hecho decir, para como decir entretenerla y tenerle freno a que no buelva atras, y, segun por vuestras cartas entendere como pasan adelante en el negocio, así mirare si de mi parte sera necesario que se haga algun officio.

Ella entendera por mi carta como de aqui adelante me havre de servir de vuestro medio con ella en lo de las cosas del servicio de Su Magestad tocante a estos estados, y por corresponder a las negociaciones que aqui encargara a su Embajador, el qual me ha dado su carta y dicho que tenia comission de residir aqui para los negocios que se podran ofrecer, y por dar principio a su negociacion me ha pedido pasaporte para algunos cavallos hasta ocho o nueve de todas suertes, que Granada querria llevar a aquel reyno so color que sean para la Reyna, y alguna poca cantidad de polvora y cierto numero de fustes para lanças, mas, como de todo esto la Reina no haga mencion en sus cartas y que Granada es quien vos sabeis y deve buscar aqui su provecho mas que el servicio de la Reyna, yo pienso responderle que porque se tenga mejor comodidad de poner en orden las bandas de los hombres darmas de aca, Su Magestad ha mandado, hasta que sean proveydas, cerrar la puerta a la extraction de los cavallos y que assimismo es menester rehacer los magazanes de la polvora de Su Magestad, habiendose gastado tanta en las baterias pasadas y permitirle solo por esta vez la saca de los fustes para las lanzas, de que me ha parecido que es bien que esteis advertido, para que, si alla se hablare en ello, los podays responder con la razon en la mano.

Y porque, serviendos de aqui adelante en los negocios de estos estados, sera menester que se haga en frances en la forma acostumbrada por los que han tenido el gobierno de los, convendra que, sino leis y entendeis bien el frances, tengais alguno en vuestro servicio, de quien en esta parte podays valer, aunque vos podreis servir

en español, pues aquí no faltara quien entienda vuestras cartas, aunque sean en esta lengua.

Nuestro-Señor, etc.

De Brusselas, a los de xxii de Setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 518 et 812; Archives impériales de Vienne.)

CCCCXXXIII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 22 SEPTEMBRE 1559.)

Le roi est arrivé en Espagne. — Ambassade de Vargas à Rome. — Expédition des courriers.

Mucho he holgado con las cartas de V. S. de primero y nueve deste y holgara aun mucho mas si por ellas entendiera que con V. S. se hubiera hecho lo que era razon; mas no quiso aquel buen hombre perder su costumbre de hacer guerra y contradiccion a los buenos porque no le parecen. Espero que Su Magestad lo hara mejor y que siendo llegado aquel mundo a España, dara vuelta. Yo veo a Madama bien determinada de hazer por su parte lo que pudiere, para que Su Magestad trate meyor a V. S., y por la mia no faltare de solicitarlo muy ferventemente. Plega a Dios que todo aproveche; a lo menos se que no faltara por el señor Conde de Feria que es todo de V. S.

Por la que va con esta, vera V. S. la llegada de Su Magestad a España; ha tenido muy buena y prospera navegacion, aunque algo mas larga de lo que quisiera.

Once dias ha hoy que el Señor Embajador Vargas passo bueno por Augusta. Plega a Dios guiarle bien y con salud; llegara a tiempo, como yo pienso, pues no entraron los cardenales en conclavi antes de los cinco deste. Con Pacheco devia entrar don Garcia de Haro que havia venido de Napoles, embiado del Duque de Alcalá con los despachos de Don Juan de Figueroa, lo qual callava, a lo que me escrive, hasta tanto que se hallasen dentro, porque no le estorvasen la entrada.

Una carta va aquí tambien para V. S. del Embajador de Francia Monsiur de Chantonay mi hermano¹. Y simesmo van las copias de los tractados matrimoniales que V. S. me ha embiado a pedir. Sobre la forma que V. S. pide que se le de para que

¹ Throckmorton écrivait le 10 septembre 1559 à Elisabeth qu'un ambassadeur de la duchesse de

tenga conque despachar correos sin que lo haya de sacar de la dispensa, se escribira a España, pues de alla ha de venir tambien la provision para lo demas. Y porque Madama responde a todo lo restante, a lo qual me remito, no me alargare mas aqui, mas de suplicar a V. S. que siempre que por aca le pueda yo servir en algo, me lo mande, pues sabe la voluntad con que lo he de hacer. Garcilaso de la Vega me escribe de España en recomendacion de un mercader Milanés llamado Simon Eraso que aguarda una nave cargada de alumbres que hace venir a estas partes. Suplico a V. S. que, si por alla hubiere menester algun favor, sea servido darselo en lo que buenamente se pudiere y hubiere lugar.

Guarde Nuestro-Señor y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como desca.

De Brusselas, a 22 de Setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCXXXIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 27 SEPTEMBRE 1559.)

Affaires d'Irlande. Il faut temporiser et surtout ne pas se compromettre. — Voyage de Vargas.

Ayer me dieron la de V. S. de diez y ocho deste con el despacho que embio el Embajador del Emperador para Su Magestad Cesarea, el qual hice pasar luego con estafeta

Parme était arrivé à la cour de France et que la libéralité du roi d'Espagne lui assurerait de nombreux amis :

There is arrived at this court an ambassadour from the duchesse of Parma, who was presented by the King of Spaine his ambassadour at Villiers-Costerets, the vii of the present.

King Philip his fame and honour is so increased, bothe by the doings for his frendis as he hath done, and his great liberalite, as he is through the world favored and esteemed; and the report of all straungers for the using of them is suche as, if ever be happen to have warres againe, it is judged he shall easely have as many men of warre to followe him from all partes as he can desire: he is generally for his liberalite so beloved.

(Record office, Foreign Papers, Queen Elizabeth, Cal. t. I, n° 1351. — Publié par Forbes, Public transactions in the reign of Queen Elizabeth, vol. I, p. 223.)

propia, aunque mucho antes por la copia de la carta de V. S. escrita a Madama que se le embio con correo expreso, havra entendido lo que hay en el negocio. Queda ver lo que responde, y por lo que llevo Gamboa havra tenido V. S. y de Madama y del Conde de Feria y de mi respuesta sobre lo que con el habia escripto. Oy he recibido otra de V. S. de diez y nueve, la qual ha embiado Geronimo de Curiel. Creo que no se entendio mal lo que escrivio V. S. en lo de Irlanda, y sino me engaño pareceme que Su Magestad respondió, no queriendo ny entrar en aceptar la platica absolutamente, ni tampoco en excluirla del todo, y devia de ser la respuesta que entretuviese V. S. la platica sin romperla, dando largas al negocio assi, por no ser cierto Su Magestad si las voluntades de todos los del reyno eran realmente tales como aquel hombre que trata con V. S. decia, como tambien por hallarse Su Magestad en punto de no deverse poner en cosa que le obligase a gasto, que quizá el hallarse tan exhausto es causa que le baste atender a conservar lo mejor que pudiere lo suyo sin emprender lo ageno, y por eso es bien entretener la platica so color de que este agora embarazado en su casamiento en su viage y en las cosas que en este principio ha de hacer en España, lo qual todo le da embarazo a que tan brevemente no pueda resolverse en cosa que seria menester tomarla muy de veras quando se emprendiese, y entretanto procurar que aquel hombre para que haga algo y se entretenga de mas luz y claridad de la voluntad de los que quisieren entender en ello y alguna certitud sobre que Su Magestad pueda estrivar y discutir los modos y formas conque piensan venir a la execucion, que son todas vias para poner largas, y entretanto se vera lo que sale deste matrimonio, lo qual si (que Dios no quiera) no succede y Su Magestad se hallase algo rehecho, cesando la causa de la necesidad que tiene a Su Magestad tan estrecha, quizá seria de otro parecer y que entonces querria emprender lo ageno con tan preclaro fundamento como es lo de la Religion. Por no perder lo propio, mas es menester tener gran advertencia a que aquel hombre no saque por ninguna via de mano de V. S. scriptura alguna, ny palabra de que tenga testigo, asi porque, si en algun tiempo le prendiesen, no se hallase en su poder cosa de prejuicio, como porque no es bien ercer a todo spiritu, y no sabemos si es espia doble y si da tientos a V. S. para sacar por esta via que tal podria ser la voluntad de nuestro amo. esperaremos a ver lo que succedere desta platica del matrimonio y asi mesmo lo que el Emperador respondera, y entretanto V. S. use de su acostumbra diligencia para avisar de lo que alli hubiere porque conforme a ello se pueda caminar.

Yo veo en Madama bonissima voluntad y desco de favorecer a V. S. con Su Magestad, y podra ser que aproveche y que se de causa a V. S. de quedar de mejor gana en ese cargo, hasta tanto que se ofrezca algun otro mejor, pues es V. S. para todo aquello en que Su Magestad le quissiese emplear, y no hallara jamas persona V. S. que con mas afeccion desee su acrecentamiento y entera satisfaccion que yo.

Espero que el Señor Embajador Vargas havra hecho muy buen viage, y es persona

que se savra valer en todo, quanto se quisiere emplear, y merece verdaderamente, como V. S. dice, toda honra y acrecentamiento, y aunque he sabido por cartas de los Fueares que yba bueno mas adelante de Augusta, estare con cuidado y pena hasta que sepa su llegada.

Aviseme V. S. si tiene la cifra ordinaria que va entre los ministros, porque yo procure tambien si la tiene de haberla para mi, pues cada dia se ofreceran cosas en que sera menester usar della como lo fuera en esto. Guarde Nuestro-Señor y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como desea.

De Brusselas, a 27 de Setiembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXXV.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 27 SEPTEMBRE 1559.)

Le comte d'Egmont est revenu de France. — Le Rhingrave est à Anvers. — Projet attribué aux Français de saisir un port d'Angleterre. Ils tirent d'Angleterre et de Dunkerque les approvisionnements de Calais.

Sir, Mons^r d'Egmont is againe returned oute of Fraunce. The said Count, with divers other grete men and gentilmen professing armes, lye muche at Antwerp. The Ringrave, being not yet deported (for all his sayeng to me), resortith and conferrith with them. This Jehan d'Aney affirmeth that the Ringrave is appointed to be Coronel of certaine enseignes of Almaines now past already prepared and taryeng for him at Hable-Neuf, and partly looked for owte of Almaine. He told us also that the French have in their bedds the surprise of a place abowte Dertmowthe to make there a forte of seite impregnable. *Omnia timeate*, and *provide* for the next yere, as if ye had already the cartell of defyance. He told us also what grete quantite of vitailles were by stealth furth of sundry ports of Inghland, namely from Ypsewiche, conveyed to Calais, barrells of salt, beef and other like. As for Dunkirk I speke of myne owne knowlege. I assure you it passeth all mcasure more then a Calais whiles it was owres. Suche stealth owte of Inghland on all sides defrawdeth both the Quene and the realme. Your searcheurs in Inghland ar domme doggs, being corrupted with *offam Cerbero*. Two or iij searcheurs to be enter-

teigned at Dunkirke and suche like in Zelande and other principal places, would save the Quene (I wene) at leest v m^{li} a yere. Mons^r Governour doth his good diligence worth thanks at his retorne for the discoverie of suche stealthes. If he had charge and allowance of the Quenis Majeste for that purpose, it shuld tourne to a grete good use in short tyme to be tryed.

Thus I ende, beseching Almighty God sende yow, with farewell, all good fortune ^t.
At Bruxelles, the xxvijth of september 1559.

Your Masterships assured to commande.

THOMAS CHALONER.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, n^o 1584.)

CCCCXXXVI.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 28 SEPTEMBRE 1559.)

On craint des troubles en France.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n^o 1590.)

¹ Cette lettre se trouve résumée en ces termes dans les minutes de la Correspondance de Chaloner :

A remembrance to him of the plott for surprize of Dover, and the hostages sent before to you by Mr Merckx, advising that, although the fellowe Davyes, that did disclose it, be but a silly fellowe, yet because the enterprise of Callis was by a like fellow reveiled, but not beleevd (*si mens non læva fuisset*), with to over late repentance to examyne it further. The same fellow told me of much victuall from Ipswiche conveyed secretly to Callis and from other parts, and for Dunkirk, of my owne knowledge, more cometh thither out of England then to Callis when it was ours. Your searchers in England are domb dogges, being corrupted with *offam Cerberi*.

Two or three searchers, entertained at Dunkirk, in Zeland and other places, wold save the Queene five thousand pounds a yere.

(British Museum, fonds Cotton, Galba, C. I. 59. — Publié par M. Wright,
Queen Elizabeth, t. I, p. 10.)

CCCCXXXVII.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 29 SEPTEMBRE 1559.)

La régente a défendu l'exportation des chevaux, ainsi que celle des armures et de la poudre. — Entretien à ce sujet avec Granvelle. — On pourrait peut-être, par fraude, envoyer les chevaux en Angleterre. — Plusieurs Allemands offrent leurs services à la reine.

Please it Your Mageste, where by my letters of the xviiijth hereof amongs other things I did advertise the same how fer furthe until that instant I had advaunced the motion for the passeports, adding also what good hope I conceived that it shuld passe well, grownding myself upon the reasonableness and faeilite of those requests, by former for the like obteyned, so it is that after a pawse taken for Mons^r d'Arras to speke with the Regent and Conseil in that behaulf, solliciting as I coulde the aunswer, at last Mons^r d'Arras, to the messenger whom I sent unto him, said that he had moved the Regent and Conseil in the premisses, whose resolution was, furst towching the horses, though the number were so smalle as rather then might appere to be a private motion made to me by Grenado for himself then for Your Mageste, yet their affayre here standing, at the present as it, doth it was for sundry respects thought requisite to suffer no horses passe furthe of the cuntrey, nor semblably any powder or munition until the Prince himself for his garisons and peeces were sufficiently served, standing at this instant in such disprovision, wherefore the passeports for the horses and powder would not as at this tyme be graunted. But touching the colen clevis, order was gevyn to the Secretary Van der Aw to make ready a passeport for the number by me demaunded, which upon my sending to him shuld be depeached accordingly. And this aunswer Mons^r d'Arras said he hadd in order by the Regent and Conseil to make unto me, requiring me to take it in good part. Whereapon considering with my self by whom this aunswer was made, suche as to seke for an other at the Regents hands, without o:her motion precursorie, shuld be but to receive a doble denyall, I thought best furst to confere with Mons^r Gresham Your Highnes factor, and semblably with Grenado, and thereapon my self to speke with Mons^r d'Arras, for proof if by replication his aunswer might in part be altered. So yesterdaye repaying to the Bushoppe : « Sir, » (quod I) by my servaunt I understande what aunswer it hath pleased the Regent » by your mowthe to make unto the Quene my maistresses petit requestes, wherin » (the:ir qualite considered) I smally thought that any scruple shuld have chaunced

» in the obteigning of them. And muche the more now mervaille what shuld be
» the causes thereof, which as yet I canne not comprehend, for furste touching the
» horses, albeit it shuld seeme there is suspicion as if at the instance only of Grenado
» and not by order from the Quene my mistres I shuld promote that sute to gratifie
» him. Assure you, Sir, (quod I) I am not hither sent so to abuse the Quenis credite,
» not yet myne owne estimation. And to th'ende ye may know as well in forme
» as in matter that there is no collusion herein used, I will shew you Her Magestes
» letters firm'd with her owne hande (and so redde unto him the clause in Your
» Highnes letters of the xxvjth concerning the affayre of the horses and the powder,
» shewing him therewith Grenado his passeport purporting the cause of sending). And
» this, Sir, (quod I) may for thus muche suffice in case (as I perceive) ye hold
» Grenado for suspected. But, turning to the matter, in case the Quenes Mageste my
» mistres had ought supposed to susteine refusell of theis so small requestes,
» I beleve I shuld not have had suche order from her to have spoken for them. If your
» necessite at home doth make you the more restrained, yet canne not the graunt
» of theis things be of suche boult or moment for theis parts to fele the leest want
» therof. But, though there were some skarcite, the commen amitie might seeme to
» requyre a mutual aide, where the furniture of the oon may chaunce to serve the
» t'others torne, as amongst neighbours and confederates. As for the powder, me
» seamith, provision thereof may be had not only habundantly, but also in tyme
» convenient, the warres (to my supposel) now so well ceassed, so as this so litle a
» proportion, and it already provided for the Quenes Magestes use, may be the
» rather therefore passed. And the semblable (quod I) maye I saye for the horses, for
» fowre of them are more then a monthe sithens bought by Grenado with her money,
» no paragons, Sir, to th'end ye mistake them not, for one of them only being a meane
» jennet, the rest ar Clevois horses bought by his servant at Colen (that I added for
» a purpose), other fowre of better sort he wold have bought, saving that I badde him
» stave until the licence were obteigned. Therefore seing theis fowre ar alreadye now
» prepared, namely iij furthe of Almaine, in which behaulf (if I mistake it not) by a
» clause of the treaty of the perpetual peace it shuld seme that all armure or horses
» bought in Almaine or Italie for the Kings use shuld be permitted to passe this wayes
» without empeachment, I praye you, Sir, (quod I) consider how at leest for this
» tyme theis may passe accordingly. » When Mons^r d'Arras at good leingth had herd
me : « Mons^r l'Embassadeur (quod he), in very dede the things by you requyred ar so
» small, considered by them selfs, as the restrainct thereof may seeme impertinent.
» But the tyme, with our private necessite, and other concurrents well withall wayed,
» I trust the Quenes Mageste your mistres will accept the excuse in good part. As for
» Greneado I do not much know him, nor do fownde my self upon the opinion which

» others conceive of him, to make him the pretence of the staye of the horses, but it
 » is in dede (quod he) grownded upon the grete skareitie and excessive prices, that
 » here by proof those that have charge of the bands de la gend'armerie do fynde of
 » horses mete for service of the warres, and semblably of armour, powder and other
 » munition, so as in case a passeport for never so small a number or quantite were
 » ones this instant pynche knowne to be graunted, it would cause those that have
 » such wares to sale, enhaunce their prices unreasonably to the prejudice of the
 » King now having to refurnishe his cuntreys and peeces, and likewise of the
 » gend'armerie now commaunded upon review of the musters to reapparail them selves
 » of horses and o'her things failled during theis long warres. And though (as ye
 » alleage) it is now good peace, yet in peace we must provide against the next warres,
 » which may come before the expectation. And alwayes, Mons^r l'Embassadeur, (quod
 » he) a man is furst bounde to tender his owne case and necessite, as efesones, I
 » assure you, the King my masters countreys stand in greatiste neade of refurniture,
 » *videlicet* after theis viij yeres warres, namely for horses, so many being wasted and
 » spoiled by evill entreaty in so many journeys and lyeng abroad in the long wynter
 » nights. Prayinge you therefore to make good report unto the Quenis Mageste of this
 » aunswer grownded upon theis causes, which otherwise shuld not be sticked at. And
 » as for the clause of the treaty by you mentioned, I do not remember (quod I) that
 » there is any suche. » — « Yes that there is, (quod I), not that I take upon me to
 » expounde how farre it streechith. » And there withall I toke owte of my poket the
 » clause here inclosed, which, when he had redde: « I thought (quod he) ye had spoken
 » of the treatye de *l'an quarante et deux*, where I was sure there is no suche clause. »
 » — « It suffiseth (quod I), if it be in the other, unles ye repute the said treatye of
 » perpetuall peace not to bynde the successors. » — « Yes, that I do, (quod he), but
 » alwayes it is understode that either Princee must furste supplie his owne neade. »
 So seing in effecte he still persisted upon the furste aunswer, not ought in any part
 relenting, suppressing to my self what I conceived therein, albeit his wourds were
 couched with all good facion and semblant, I toke my leave, entending as well to
 signifye th'as muche unto Your Mageste, as also, before retourne of aunswer from the
 same, not otherwise to presse the Regent, for that were but lost labour as I take it,
 where she but representith the forme of their matere, as ruled by their direction,
 namely at hir furst entrey. Wherefore it may please Your Highnes, comparing my former
 letters with this present, to thinke upon the hole as apperteigneth. I have not failed to
 write to Mons^r Gresham what aunswer I have had herein; he wold have me gett furth
 the licence for the colen cleves, seing is graunted, for he hath shipping ready for them.
 So shall he have it sent him (I trust) to morow. As for the horses, Grenado tellith me
 he hath five already prepared; they stand at Bruges. The scape of them by stealth is

difficult, yet possible (as I here) by meanes of our merchaunts, if Your Mageste will hazard the aventure of them by peacemeale. As Your Highnes will resolve herein, so it may please the same to signifie unto me, or to Mons^r Gressham and Grenado, eache for his charge, your gracious pleasur, which to our powres we shal be most prompt and ready to execute, as knowith Almighty God, who ever in health and prosperite maintaine Your Mageste.

From Bruxelles, xxixth of September 1559.

Humbly Your Magestes faithfull subject and servaunt.

TH. CHALONER.

Post-Scripta. I have been sollicited by certaine Almaines, whose supplication to Your Mageste is here inclosed, to present their offer of service to the same. They have muche sollicited me to write and declare to them with diligence Your Highnes pleasure herein, because other their fellowes do enterteigne souldiours in expectation thereof, which therefore it may like the same by the next to signifie unto me.

(Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal. t. 1, n^o 1592.)

CCCCXXXVIII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 29 SEPTEMBRE 1559.)

On peut juger, par ce qui se passe aux Pays-Bas dans une matière insignifiante, sur quelle amitié on pourrait compter dans des affaires sérieuses. — Il serait utile de fabriquer les munitions de guerre en Angleterre. — Moyen employé par les Vénitiens pour la conservation de la poudre. — Bernardino Grenado était mal vu ici. — Il faut patienter. — Accouchement de la comtesse de Feria.

With my duest comendations. By my letter presently written, Sir, unto the Quenis Majeste ye may perceiue in what sort her requests here ar refused. Ye may conceive hereby what frends suche would be at a deade liste, who in theis trifles open their faynetnes. I mervaile, if possibly any other wayes suche things may be procured, though with a litle more coste, that ever sute shuld be made to theis deaffe eares.

As touching powlder, where may it better cheape be made, and good stuffe withall, then in Ingland it self? So setting Englishemen on wourke for so muche as may serve the hole realme. Likewise for armour, for surely suche necessarie instruments of

defence of our lives and comon libertie, ought never *precario* be sued for at our fiele neighbours hands, but be hadde within our owne powre. The Venetians of late have invented a goodly and sure meanes to preserve their poulder, preparing eache kinde of the same fyneliest beaten by it self, whereby no casuel chaunce of fyre canne wourke upon those kinds not assembled, and yet, when they have nede, in an howres space mixeng the especis togwith, they have gonnepoulder ready as muche as shuld serve the tourne. Merchaunts wil be ready upon a bargaine to furnishe saltpeter from tyme to tyme, as I remember in King Edwards tyme certaine Italiens made large proffers. If it be knowne, we nede not our neighbours help; it will make them becomee muche the kynder. Touching the passeport for the horses, I must needs saye unto you (as muche as I gesse) that some pcece of the refusal proceded upon the small good will here borne to Grenade himself, for neither of the brethren were here over welcome to Monsieur d'Arras and some other grete folks for remembraunce of olde grudges. And this Bernardine, whom I take to be a very honest manne and faithfull servaunt to the Quenis Highnes, hath a free mowthe, which here hath been misliked (as I understand), so as for all the purgation made by me to Mons^r d'Arras, I know they doubt the horses be for his owne use or els some others then the Quene. And in that jelouzie over him, they fede their owne ingrate humour to make, as they do, this peremptorie refusal. But it is good in small things to have made a tryall, and *patientia* till it be tyme to tell them of it.

The Countesse de Feria is brought a bedde of a boye with muche joye of the Count; she hadde a long travaile.

From Bruxelles, xxixth September 1559.

Your Maistershippes ever to commande.

THO. CHALONER.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. 1, n^o 1593.)

CCCCXXXIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 3 OCTOBRE 1559.)

La reine paraît persister dans la résolution qu'a fait connaître lady Sidney ; mais elle se plaint de ce que l'Empereur n'envoie point son fils en Angleterre, et elle écrit à ce sujet au roi. Doutes sur sa sincérité. — Nouvelles d'Écosse.

Muy Ilustre y Reverendissimo Señor. A diez y ocho y diez y nueve del pasado escrivi a V. S. todo lo que se ofrecia en los negocios de aqui conforme a lo que se escrivio al Emperador por su Embajador, y yo lo hiee tambien aunque brevemente por la poca resolueion que en este negocio de su hijo teniamos. Agora habiendo de responder a la carta de V. S. de veinte y dos del pasado dire solamente que el sabado pasado yo hable a la Reyna, y me parece que tengo entendido que ella esta en la misma determinacion que Miladi Sidne nos ha dicho, sino que en ninguna manera quiera dar de sí sin ver primero al Archiduque, y esto tampoco quiere ella decirlo, y esta muy agraviada de que el Emperador anda tan cauto, y que sino es con la prenda en la mano piensa que no ha de embiar a su hijo, lo qual ella quiere que totalmente sea gracia y liberalidad suya y no estipulacion, ni contrato hemos quedado en que se contenta que venga pero con muchas protestaciones y premisas, de que por esto no entiendo obligarse, para lo qual me ha dicho que quiere escribir al Rey nuestro señor y tomarle por testigo desto de lo qual yo he holgado, y mañana a las dos he de ir por la carta, ya hablarla ¹.

¹ Le même jour la reine d'Angleterre adressa au roi la lettre suivante :

Elisabeth, Dei gratia, Regina Angliæ, Franciæ et Hiberniæ, Fidei defensor et cetera, Serenissimo ac Potentissimo Principi domino Philippo eadem gratia Regi Hispaniarum, utriusque Siciliæ, Jerusalem et cetera, salutem et rerum omnium successus felices optat.

Summum nobis gaudium allatum est ex hoc quod reditum vestrum in Hispanias salvum ac salutarem fuisse orator vester Episcopus Aquilanus jam dudum nobis significaverit. Ex aliis idem non sine magna lætitia aliquanto prius intelleximus ; sed hæc Vestræ Serenitatis per illum significatio gaudium nostrum non solum confirmavit, verum etiam vehementer auxit. Post hoc lætium nuncium nobis communicatum cepit idem orator vester nobiscum inter alia colloquium habere de illustrissimo Principe Domino Carolo Archiduce Austriæ, Cesareæ Majestatis filio et vestro consanguineo, atque interrogavit quomodo nobis placere possit adventus ejusdem Archiducis. Hoc cum præter expectationem nostram visus sit nobis serio interrogare, petimus ab illo rogetne hoc suo an alieno nomine. Respondit se hoc agere jussu Vestræ Serenitatis. Quod cum ita esse intelleximus, eidem statim per hæc literas nostras respondendum duximus, atque id ut amice pro solito interpretetur, Serenitatem

Yo fio que no faltaran disputas. En ninguna manera puedo creer que ella se contente desta venida para otro que para lo que deseamos porque si no estuviese resuelta en esto o lo estuviese en otra cosa, no es ella muger que consentiria esta venida. Manana veremos lo que dice, y con la resolucion que se tomare escrivire a Madama y a V. S. con un gentil hombre del emperador que este su Embajador le embia. Tambien habre yo de protestar que si (se) me engaño, no soy solo el engañado en este negocio y la que me engañara sera ver que se conforma lo que Miladi Sidne dice con lo que su ama hace, sobre lo qual escrivire un largo proceso con este que va a Viena. A Monsieur de Chantonay escrivo nuevas de Escocia, aunque no tan ciertas como yo las querria. Dicen que este hijo del Gobernador llevo alla a los doce del pasado, habiendo partido de aqui a los siete, como escrivi a V. S.; fue recibido de los de la Congregacion que asi llaman a aquella junta de hereges en la qual se han deputado quatro para gobernar el exercito dellos que a los ocho deste sera juntado; hase pasado a ellos el mismo governador que hasta agora estava de parte de la Reina. Los Franceses atienden a fortificarse y principalmente en el puerto de Lint que por ser junto a Hedimburg les importa mucho

Vestram enixe rogamus. Re vera fatemur nos multum debere Cesareæ Majestati quod nobis hactenus tam abunde hoc modo testificata sit animi sui benevolentiam; at, quod ad matrimonii consensum spectat, speramus non esse ignotum, tum Suae Majestatis, tum aliorum oratoribus, quod alieno semper fuerimus animo atque ita nos hactenus perseverare Vestrae Serenitati plane significavimus. Itaque quid responderemus huic oratoris vestri questioni haud facile perspiceremus, nisi quod hoc addidit expressis verbis orator Serenitatem Vestram velle nos intelligere adventum hujus Archiducis nullo modo pendere ex aliqua spe a nobis oblata, neque velle hoc postulato nos urgeri ut alio nomine concedatur illi adventus quam ut nos et regnum nostrum inviserit, una se etiam, quamquam non fuerit votorum compos, discessurum sine aliqua in nos offensione. Quæ quidem candide intellecta faciunt nobis ad respondendum aditum aliquanto faciliorem. Atque idcirco ut adventum tanti Principis in regnum nostrum negare nolumus, ita ut res jam sunt, nec maturare, nec provocare possumus. Et certe ex animo dolemus ita rem sese habere ut, quia nemini volumus spem aliquam voti potiundi in hac actione matrimonii concedere, ideo cogimur temperare nos ab ea animi nostri benevoli abunda et locuplete significatione quam alias multis nominibus in familiam illam Austriacam a nobis præstari cupimus. Restat igitur ut velit Serenitas Vestra hac in causa prudentia sua uti et id Cesareæ Majestati, illustrissimoque Archiduci consulere quod videbitur maxime consentaneum, ne autem, ut non veniendo sua, aut ut veniendo nostra intelligatur diminuta amicitia, quod quidem utrumque esset nobis sane acerbum, nam ut nemini unquam spem aliquam scienter dedimus voti hoc in genere optandi, ita in omni alio amicitia genere neminem principem Cesareæ Majestati, suæque familiae, unquam anteposuimus. In quam quantopere sumus devotæ, eadem intelliget, quandocumque nobis occasio fuerit oblata.

Deus Optimus Maximus Serenitatis Vestrae dignitatem, famam et honorem augeat.

Ex Regia nostra Westmonasteriensi, tertio die octobris, anno Domini M. D. LIX.

Vestrae Serenitatis soror et consanguinea amicissima.

Elisabeth R.

(Archives de Simancas, Estado, Leg. 812.)

por poder tomar por alli socorro y tener aquel lugar que es la cabeza del reyno, como V. S. sabe.

Yo beso las manos a V. S. por la merced que me hace en mis negocios. Plegue a Dios que aproveche el acordarlo V. S. y que se mude el mundo, como V. S. dice que podra ser. He recibido los tratados matrimoniales; plegue a Dios que sean necesarios! Si aqui aportare la nao de Simon Grasso por quien Garcilaso escribe a V. S. yo tendre cuidado de procurar lo que fuere necesario para su buen pasage. Lo que yo tengo que suplicar a V. S. agora y siempre es que me tenga colocado en el lugar del mayor servidor que tiene en ninguna parte del mundo, porque, aunque hay otros mas aparentes, ninguno hay que mejor conozea su obligacion que yo, y aunque soy filosofo y pienso serlo toda mi vida, ninguno habria que me hiciese ventaja en hacer lo que fuese servicio a V. S. y de su casa Ilustrissima. Esto he querido decir porque V. S. en su carta me hace ofrecimientos y nuevas mercedes, como si las que me ha hecho despues que me tiene por su servidor, no bastasen para tenerme obligado toda mi vida.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 3 de Octubre 1559.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812, fol. 229. Cf. Leg. 812, fol. 120, avec la date du 2 octobre 1559.*)

CCCCXL.

Thomas Gresham à Cecil.

(ANVERS, 3 OCTOBRE 1559.)

Emprunts de la reine d'Angleterre à Anvers. — Son ami Gaspard Schetz, facteur général du roi et membre du Conseil des Finances, lui a promis que la Régente publierait un édit sur le cours des monnaies, dont il résultera pour la reine d'Angleterre un avantage d'au moins 2,000 livres sur les 95,000 livres qu'elle a à payer à Anvers aux mois d'octobre et de novembre. Gresham a promis à Schetz, au nom de la reine d'Angleterre, de lui donner six cents couronnes.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 18.*)

CCCCXLI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 5 OCTOBRE 1539.)

Il est convaincu que si l'archiduc arrive de suite, il obtiendra la main de la reine. Nécessité de lui adjoindre un bon conseiller. — Il serait bon de ne pas insister sur le refus qui a été opposé à deux demandes de la reine.

Por la copia que aquí embio a Vuestra Alteza de lo que escrivo al Emperador, entendera lo que aca pasa en el negocio del serenissimo Archiduque su hijo, en el qual lo que puedo decir conforme a lo que yo siento y a lo que juzgmos todos los que tenemos las manos en el, es que, si el Archiduque viene, ninguna duda ay sino que se concluyra luego y si debaxo desto no hay alguna gran celada. que yo no veo como pueda ser, ni para que las muestras aca son todas tales que nos hace estar contentos y con temor que no seamos nosotros, por quien quede, y ansi oso escrevir a Su Magestad Cesarea lo que Vuestra Alteza, y al rey nuestro señor escrivo lo mismo ¹. Bien se que

¹ Cette lettre était conçue en ces termes :

Sacra, Católica, Real Magestad.

De la partida de Vuestra Magestad de Flandes y llegada a salvamento a España he sido avisado por las cartas de V. M^d de veinte y cinco de Agosto y ocho de Setiembre, y he hecho con la Reyna el oficio que por ellas se me mandava, de lo qual he holgado mucho como lo escrivo a V. M^d.

En el negocio de su casamiento havra V. M^d visto lo que yo escrivi a Madama la duquesa de Parma a nueve del pasado, que era lo que hasta allí avia en ello de nuevo. Lo que despues aca se ha hecho, vera V. M^d por la copia de la que agora escrivo al Emperador, la qual es tan difusa que me queda aquí poco que decir, sino es en un articulo del qual no he querido escrevir nada a Su Magestad, temiendo que le pudiera causar algun scrupulo el qual pudiese aprovechar poco y dañar mucho a la buena conclusion deste negocio. En la ultima audiencia que la Reyna me dio, porfiando yo con ella y persuadiendola a que se contentase de la venida del Archiduque, me dixo que ella no osava hacerle venir porque temia que no se descontentase della, y diciendole yo que esto no podia ser, siendo ella tan bien dotada de la naturaleza, y otras cosas a este proposito, me replico que ya podria ser que no le descontentase lo que viesse, y le descontentase lo que oyese decir della, porque yo sabia que en su reyno habia gentes que se holgavan de decir lo que se les antojaba della, lo qual me dijo con alguna señal de verguenza. Yo le respondi que no estaba tan mal informados los que tratamos de los negocios del Emperador, que dexasemos de saber algo de lo que importava que se entendiese en ellos y que podia Su Magestad creer que, si alguna cosa hubiese aquí que al Archiduque no le cumpliese oyr o entender, no se trataria de su venida, y que, si esto era así, podia entenderlo ella de la cuenta que Vuestra Magestad avia hecho siempre della y de la opinion en que la ha tenido y procure de desacer aquella platica quanto pude, mostrando

me pongo a gran peligro, pero, como no diga en hecho un punto ni mas ni menos de lo que pasa y de lo que yo conozco, se que sere escusado de temeridad, porque de ruyn juicio yo me acuso a mi mismo y conozco mis faltas. Yo di la carta de Vuestra Alteza a la Reyna, la qual tomo con los agradecimientos que se suelen. La que yo pedia de V. A. en que se le escribiese algo de la venida del Archiduque, vera Vuestra Alteza si importa que se embie. Yo pienso que, aunque holgaria que Vuestra Alteza le escribiese sobre

que no havia para que tratar de aquello. Conosci que recibio contentamiento porque debia de temer que si el Archiduque entendiese algo de estas vanidades que della se dicen aqui que se dicen hontas, se podria aprovechar dellos contra su honra della, caso que el matrimonio no se hiciese, y aunque no me peso deste miedo porque pienso que no sera sin provecho, todavia me parecio por todos los demas respectos, decirle que a mi me pesaba mucho que Su Magestad tuviese tales ymaginaciones y que pensase que el Archiduque era hombre que havia de pensar otra cosa que servirla en qualquier acontecimiento, o que se casase con el o no, y que aquellas consideraciones no eran convenientes a la qualidad y estado della, ni a la del Archiduque. Esta diligencia havia hecho otra vez, hablando conmigo Milade Sigue, sino que yo pense entonces que se quexava de los emulos que su hermano tiene, en fin ella queda sin sombra ninguna de que se crea della cosa que no se deva, y yo con gran esperanza de que esta curiosidad no la tendria sino pensase que este casamiento havia de tener efecto, lo qual he querido escribir a V. M^d porque ninguna cosa de las que en este negocio pasaren dexen V. M^d de entenderla. En los demas pues V. M^d vera lo que escribo al Emperador, no tengo que decir sino solamente que deseo que si el Archiduque viniese y este matrimonio se concluyere, venga tan aperecebido en lo de la religion y tan bien acompañado que se consiga el fin para que principalmente se deve desear su venida, que es el servicio de Dios, sin el qual lo demas puede durar poco y que no pueda la Reyna hacer del lo que dice que espera, que es lo que sant Pablo dice « que muchas » veces la muger fiel con su conversacion gana y reduce al marido ynfiel, » lo qual no permita Nuestro-Señor por su misericordia en este caso, pues seria al contrario de lo que san Pablo dice.

A los Irlandeses he respondido lo que el Obispo de Arras de parte de V. M^d me ha escrito que responda. Tengo temor que hallandose tan apretados como se hallan en esto de la religion no hayan recurrido a Francia porque he oydo a estos Franceses hablar dellos con mucha aficion y con ynformacion de sus cosas. He dado dello aviso al señor de Jantonnay para que este advertido y procure de entenderlo. El secretario Eraso me escribió los dias pasados como V. M^d me habia hecho merced de mil ducados de pension sobre la yglesia de Placencia, y otros mil de ayuda de costa, entretanto que V. M. mandava resolver lo del entretenimiento que se me ha de dar habiendo de estar aqui. Yo beso humildemente las manos de V. M^d por lo uno y por lo otro, con lo qual y con lo que yo pudiere todo procurare de servir a V. M. como devo mientras me durare la vida, y porque Eraso me dice que V. M^d mandaria resolver lo deste entretenimiento llegado que fuese a España, suplico a V. M^d se tenga consideracion a lo mucho que he gastado aqui y gasto, lo qual hago solamente por parecerme que asi conviene al servicio de V. M^d, cuya Real vida y estado guarde y prospere Nuestro-Señor por muy largos tiempos con acrecentamiento de mayores reynos y señorios en su servicio.

De Londres, cinco de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812).

ello, no se abriria mas de lo que se hace en la carta que escribe al Rey nuestro señor, de la qual tambien embio aqui copia. Yo tengo en mucho el haberme hablado tan claro su secretario en las necesidades del reyno y los otros negocios, como por la carta del Emperador vera Vuestra Alteza, porque esto es en lo que yo me fundo y lo que espero que ha de traerla a este casamiento. Soy cierto que no es materia en la qual ellos mostrarian franqueza si no la tuviesen, aunque tampoco muestran tanta que no digan que piensan defenderse. Plegue a Dios que esto sea causa de que este otro negocio aya efecto, el qual es a mi parecer de mucha importancia para la quietud y paz universal y para la religion y para todo, pero siempre tornare a acordar que el Archiduque venga apercebido y trayga quien le asista y aconseje porque de otra manera temo que se perdera y que podra mas su muger que su padre, ni su educacion de hasta aqui. En los negocios destes estados dice la Reyna que no se dexara vencer de cortesía y que así ruegue a Vuestra Alteza que alla tengo por encomendados los deste reyno. Ella escribe a Vuestra Alteza por la licencia de los cavallos que Granada quiere sacar, y no le ha parecido mal que Vuestra Alteza no haya querido darla sin su carta, aunque eso no me lo ha dicho ella. Pienso que Vuestra Alteza no dexara de concederla desto y de lo demas que piden, pues es poca cantidad, en ésta cuyuntura, no seria bien alterarla, que segun ella es sensetiva, lo haria facilmente. Las cartas que Vuestra Alteza escriviere en frances para la Reyna, yo pienso que las entenderé medianamente, y aqui en casa habra quien sepa ayudarme. Si fuere servida Vuestra Alteza que de aqui adelante escriba en Italiano, podre hacerlo tambien, porque naci en aquella tierra.

Nuestro-Señor guarde y prospere su serenissima persona y estado por muy largos tiempos.

De Londres, 5 de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXLII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 5 OCTOBRE 1559.)

Phrases prononcées par la reine et Cecil sur le mariage avec l'archiduc. — Affaires d'Irlande. — Préparatifs belliqueux contre l'Écosse. Il lui répugne de croire que c'est dans ce but que la reine chercherait à tromper le roi, car il est de son intérêt de pouvoir, en épousant l'archiduc, calmer les catholiques anglais. — Il engage la régente à user de beaucoup de courtoisie vis-à-vis de la reine. — Grands besoins d'argent de l'évêque d'Aquila.

Muy Ilustre y Reverendissimo Señor. Con el ordinario de Anveres escrivi a V. S., tres dias ha, dandole aviso de las esperanzas con que aca se vive, de las quales no nos quiere a mi sacar esta señora habiendoselo yo suplicado harto pero no hay quien la saque deste juigo en que anda y dice claramente que no conviene que ella diga mas porque no seria su honor y no niega lo de mas. Yo me atengo al miedo que tienen que prometo a V. S. que nunca pense que tan a la clara me lo confesara Cicel, el qual, aunque veo que no huelga deste negocio y que deve de venir en el tirando por los cabellos, todavia dice que hara en el quanto pudiere y que nos ayudara a que la Reyna se resuelva. Ella dice a sus mugeres las que le demandan que como ha de hacer si su marido fuese Papista, que Dios por ventura permitira que ella le gane como dice San Pablo, y alega luego el lugar de aquella *epistola ad Corintios*. Cierito a mi me hace miedo, y no puedo dejar de replicar esto en todas mis cartas porque si aqui se nos estragase el Archiduque seria mas mal del que parece, Dios que lo ha de guardar lo encamine.

Aunque a los Irlandeses les hedado una respuesta harto blanda y que les podria tener en alguna esperanza. Temo que viendose apretados en esto de la religion habran ydo al Embajador de Francia con su demanda porque visto hablar a uno destos Franceses mucho en favor dellos. Yo lo aviso a Mons. de Chantoney para que este alla sobre el aviso, y tambien le escribo de como la Reyna manda embiar gente en la frontera y hacer naos y adrezar a gran priesa. Hame pasado por el pensamiento si podria ser que estos quisiesen abiertamente dar favor a los rebeldes de Escocia y que estas platicas con nos otros fuesen entretenimientos, pero no puedo estar en ello porque repugna a toda razon, porque demas de otros muchos respectos seria meter las armas en las manos a los catolicos de aqui, lo qual no le cumple a la Reyna en ninguna manera, antes si por alguna via puede tenerlos quedos es con este casamiento y con darles un Rey que entiendan que ha de ser catolico, aunque ella procurara que no le sea. Esta consideracion se que

no ha desagradado a alguno de los que estan cabe ella. No querria en ninguna manera que se dexasen de dar estas licencias que Granada pide, pues la Reyna ha escrito a Madama por ellas, porque, segun esta es puntosa, seria materia para revolver todo un mercado, y aun me parece que, en las cartas que Madama le escribe, anda examinando las cortesias.

Yo paso la mayor necesidad del mundo porque gasto quinientos ducados cada mes y devo cerca de quatro mil y no se donde volverme mas de lo qual yo no saco otro provecho que trabajar en buscarlos, y, si yo pensase que podia dexando de hacer esto servire Su Magestad, yo holgaria de hacerlo, pero ya ve V. S. si andando en estos negocios y teniendo huespedes y esperando otros puedo hacer menos. Por amor de Dios, suplico a V. S. que, quando scriviere a España, acuerde a Su Magestad la resolucion de mis negocios que yo me contentare que lo que me ha de dar en diez años, me lo de agora para que se gaste aqui en su servicio, y yrme yo despues a comer yervas en un yermo, pues de aqui adelante sabre muy bien con que condiciones he de entrar en embajadas.

Nuestro-Señor vida y estado de V. S. guarde y acreciente como sus servidores deseamos.

De Londres, 5 de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812, fol. 152, et 814, fol. 99.)

CCCCXLIII.

Emprunts de la reine d'Angleterre à Anvers.

(5 OCTOBRE 1559.)

Sommes reçues et payées par Gresham.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 57.)

CCCCXLIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 9 OCTOBRE 1559.)

Affaires d'Irlande. — La reine a fait replacer le crucifix dans sa chapelle; on dit qu'il en sera de même dans toutes les églises d'Angleterre. Vive émotion qui en est résultée à Londres. — Les Français paraissent soutenir les prétentions du prince de Suède, mais la reine n'en veut pas.

A seis deste escrivi a V. S. todo lo que se ofrescia en los negocios de aqui. Despues recivi su carta de 27 del pasado; y porque estas letras que van con el ordinario, van con peligro de perderse, responderé menos abiertamente de lo que yo querria en el negocio que V. S. entendera. A dos de Julio escrivi a Su Magestad como habian llegado aqui dos hombres que habian propuesto aquel negocio del qual embie un papel de mano de uno dellos a Su Magestad. Despues por quantas cartas he escrito, siempre he solicitado la respuesta de ello, la qual nunca se me embio. Entretanto uno destes hombres enfermo y murio; el otro viendo que yo andava muy recatado y conociendo que no me fiava del, me propuso que porque Su Magestad no se uviese de resolver en una cosa de tanta importancia por tan poca autoridad como la suya, se contentava que Su Magestad enviase un hombre a su tierra, al qual el haria compañía para que pudiese presencialmente informarse de las voluntades de aquella gente y estado de aquella tierra, torne a escribir esto a Su Magestad, y tampoco se me respondió a ello. En todo este tiempo yo no he procurado sino de certificarme de la intencion deste hombre, y con efecto el trata verdad, y con todo esto, ni en escrito, ni de palabra, el no tiene de mi cosa que sabida por la Reyna me pueda dañar en un pelo, y yo del tengo muchos papeles de su mano. A cinco de Setiembre, V. S. me eserivio de Anvers que la voluntad de Su Magestad era que no se tratase mas desta materia y acusara una carta de Su Magestad sobre esto, la qual yo nunca he visto, ni suya, ni de hombre de la corte sobre este negocio. Yo respondi conforme a esto y despedi de mi a este hombre procure de hacerlo con toda la blandura posible y de mio le console quanto pude, pareciendome que despues de tanto tiempo no debia embiarle desesperado. Quedamos muy amigos, y prometiome de venirme a ver algunas veces y hacerme saber como pasavan las cosas de la religion en su tierra, lo qual yo le rogue. Despues no le he visto mas, y porque vi el otro dia que uno destes Franceses hablava en los negocios de aquella tierra con buena informacion y algo favorablemente, temo, como eserivi a V. S., no haya habido recurso a ellos. Agora con la carta de V. S. yo procurare de tornarle a meter en el juego y entretenerlo todo lo posible,

pero la prisa que se les da en lo de la religion, me hace temer esto otro. Entiendo que resisten con toda la determinacion del mundo. Plegue a Dios que lo de aqui se remedie con este casamiento, que no remediandose por esta via y habiendose de venir a otros remedios, de grande importancia seria este negocio, aunque para otros efectos no seria de mucha, como lo eserivi a Su Magestad en la primera carta mia.

El jueves queriendo la Reyna hacer desposar a una criada suya en su capilla mando que se pusiese en el altar un crucifijo y unas velas, por lo qual huvo tanto ruido entre sus capellanes y los del Consejo que dejo de hacerse lo que la Reyna mandava aquella. Tarde el sabado a visperas fue hecho, y el domingo huvo vestimentos y clerigos revestidos como nosotros usamos, y fue tanto el concurso de la gente a palacio que huvo quien dudase que habria tumulto en la ciudad. El caso es que los crucifijos y vestimentos que un mes ha se quemaron publicamente por orden de sus comisarios, se han tornado a recibir en su capilla, y lo mismo sera en lo demas del reyno. Placera a Dios que de aqui a ocho dias haya otra invencion! Yo pienso que esto lo hacen de puro temor por apaciguar algo a los catolicos y entretenerlos pero las cortesias que se hacen por fuerza, como son argumento de temor y no de amor suelen dañar mas que aprovechar. En este otro negocio del Emperador todavia se vera ella en decir que esta irresoluta y nosotros en creer que no es asi. Esta con Franceses malissimamente, y dicen que ellos que hacen profession de tan finos, podra ser que seran los engañados. Otra cosa no se entiendo de nuevo por el reyno, ni de Escocia la hay. Franceses conversan mucho con este hijo del Rey de Suecia y con su embajador. Pienso que es lo que Siel me dixo que les dan animo para que traten de este casamiento, pero es cierto que no haran nada porque este hijo del Rey que ha venido aqui, es ridiculo a la Reyna y a todos los de su casa.

Yo beso las manos a V. S. por el favor que me hace con Su Magestad y con Madama para que Su Alteza haga lo mismo. Todo lo he menester segun alla son perecosos y yo poco importuno. La cifra ordinaria con los ministros tengo, y quando V. S. mandare eserivir con el ordinario, podra mandar usar della porque es muy ruin recaudo el que se da a las cartas. Al señor de Chantonay no escrivo por no tener cosa nueva mas de que anoche llego aqui monsieur de Charouge gentil hombre de la camara del Rey de Francia a tratar de trocar estos rehenes.

Guarde Nuestro-Señor y prospere la muy illustre y reverendissima persona y estado de V. S. como su servidores deseamos.

De Londres, a 9 de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812, fol. 157, et 814, fol. 98.)

CCCCXLV.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 13 OCTOBRE 1559.)

Bruits divers. — On parle d'une rupture avec la France. — Le roi en Espagne. L'inquisition. Mesures que l'on dit avoir été prises contre Ruy Gomez, Gonzalo Perez, Luiz Quixada et d'autres. — Nouvelles de Rome. — Envoi de blasons.

Sir, with my duest commendations. It may like you t'understande that the xxvijth of August laste paste, and the laste of the same, the ij^d of September folowing, the xvijth, xixth, xxjth, xxijth and xxixth of the same monthe I depeached letters hence partly unto the Quenis Majeste and partly unto yow, of all the whiche, because hitherto I have received no maner answer, I canne not telle whither all the same have comme to your hands, alwayes esteeming that perchance when moste parte of those letters arrived, ye were not present at the Court, or els sithens have not had good oportunitie or cause of writing backe, other affaires empeaching. Notwithstanding for some respects I would have been right gladde ere this tyme to have knowne the Quenis Majestes pleasure in some cases by those letters touched, whiche yet still I looke for, like as (with your perdone) I must confesse I would have been right gladde in the meane tyme to have herd somewhat from Her Highnes or you, Sir, for myne addresse, if ought in me here be not so well allowed or accepted, as my pore good will from the bottome desireth to th'end hereafter I might redubble the same.

For in dede, like as (I thinke) you know my open nature, not muche standing apon other respects then simple meaning, so in case I wishe, by your good admonition, what were further desyred to be amended or added in me, I trust I would shew my self to be a good scoler having no other scope then to serve well and agreably: wherefore, with this my kynde of jelouzie proceeding of this loving dreade, I trust your goodnes and gentilnes will beare to accept it well.

The very expectation for letters dayly furth of England, supposing some matter thereby shuld be further ministred unto me, hath partly caused me a season to staye my writing, howbeit in dede no grete occurents have in the meane tyme come to my knowlege wourthie any speciall advertisement. Namely seing of muche sayenges and brutes here flyeng, where I have no grete confirmed grounde, me thinkes I ought to write with respect. So where it is here saide that the going of the new espouse into Spaine (I meane the Quene Catholike) is differred untill the begyning of Marche next, adding therunto the slowe rendring, on either part, of the forts (St-Quintin, as I here, being

lately ctesones renforced with vitales and artillerie). It makith men here mutter as if perchance the King Catholike would not procede with the bargaine. Others suppose her going is differred, until the King have established and reformed suche affaires in Spaine, as now through his long absence ar growne to importance, namely for the cause of religion. Wherein by hole concourse of reports it shuld appere that he and his are moste breemly and earnestly occupied, with muche and right severe assistance to those of the Inquisition, who (by that I learne) so zealously procede as already there ar apprehended a muche greter nombre (I dare not saye) above two thowsande of all sorts, menne, womenne, noble, unnoble. What I wrote of the Duke of Najareths bones, is true. Th'archebushope of Tolledo already condempned, upon his appeale to Rome, is kept in prison.

I wonder, and wotte not what to saye or write of that is here bruted, *videlicet* that Ruy Gomez the Kings best favorite shuld be committed to prison, some saye for the matter of hunting, for whiche Santoya was in displeasure; but others affirme it is by autorite of th'Inquisition. If he be so imprisoned, I rather thinke it is of envye and court malice, for many of the grete do not broke his gretenes, namely the Duke of Alva, and, the other being but a Portinghal, may passe by the Proverbe, *ut canem cedas*, etc., and the King hath *faciles aures*. The like is also bruted by Gonzalo Perez the secretarie, by Don Luiez Quixada, some tyme Mayordome to th'Emperour, and certaine others menne and womenne of bludde and reputation. But, as I herd hereof more then tenne dayes paste, so I canne not affirme ought for certaine, save that th'inquisitours in Spaine be *Domini Dominantium*, not without grete indignation of the people. But of theis things I shall travaile to gather a more certaintie.

From Rome no late advises have come, saving that a Spanishe Cardynal de la Cueva by slye und secrete practises had gaigned xxvij^{te} voices, well nye Pope, if Cardinal Ferrere had not stayed it in tyme. It apperith there is hard hold amongs them.

Whiles I tarye to have the armes of the knights of the Toyson well sett furthe, as ones or twice doon, I have not liked, but now at last have the same to some purpose, and wiles I loke to have the hole order of the Toizon and that also of Saint-Michel, with the Chapters also of the Toizon from the begynning, and other like things, already promised me, in writing, and that in short space, I shall require you, Sir, not to thinke long, seing I trust within fewe dayes to acquite my promesse *cum fenore*.

M^r Governour maketh haste awaye. And thus for the tyme I take my leave with my moste herty farewell to you and to my Lady, if it so like you to have me recommended.

From Andwerp, this Friday morening the xiiijth of October 1559.

Your Masterships most assured so bounden.

TH. CHALONER.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 78.)

CCCCXLVI.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 14 OCTOBRE 1559.)

Depuis que le roi a confié à l'évêque d'Aquila le patronage des affaires des Pays-Bas, il ne lui a pas écrit; car il lui en coûterait trop pour raconter la manière dont le roi menait ses affaires. Il est à espérer qu'en Espagne il ouvrira les yeux et que l'on saura quels sont les chrétiens et quels sont les hérétiques. — Ce qu'il a fait pour servir les intérêts de l'évêque d'Aquila. — Il désire qu'Élisabeth prenne un bon parti; mais il ne sait que trop ce qu'est cette femme et ce que sont ceux qui l'entourent. — Faiblesses des princes ses voisins. — Il ne sait rien du voyage de l'archiduc. — Naissance d'un fils. — Projet de départ pour l'Espagne. — Il y a lieu d'obtenir une prolongation de congé pour lady Dormer. — Motifs de le ménager. Son but secret. — Nouvelles de Rome. — Prohibition de certains livres en Espagne.

Despues que Su Magestad entrego a V. S. al braço de Flandes, sin querer dexalle proveído como yo quixera o a lo menos como fuera razon, no le he escrito porque verdaderamente cada vez que me acuerdo de lo que con V. S. se ha hecho, me da pena que no la se disimular, y, por no menear materia de enojo, no quiero pararme a contar de la manera que Su Magestad trato todos sus negocios aquellos dias antes que se fuese, y aun tuviera por de poca importancia que lo pagaramos nosotros y no el y la negra de la republica. Plega a Dios que ya que se a cavato la vogla con ir a España, abra los ojos, lo de alla anda de mala manera porque ha de venir la cosa a que no sepamos quales se an de tener por cristianos o quales por ereges. Yo todavia, hasta saber mas, no creo mal del arzobispo, ni de su compañero, ni del arzobispo de Granada, que escriven aora que le an llamado los inquisidores: lo que me saca de juicio es ver la vida de los reos y la de los jueces, y aun el juicio de los unos y de los otros. Con el primer correo de España ternemos nueva de lo que pasa. Yo escrivi a Su Magestad con Juan Gallego que partio de aqui a los nueve deste, acordandole la necesidad en que V. S. se hallava y la razon que avia para proveelle, y hize que Madama escriviese muy caldamente, y tambien escrivio a los del Consejo sobre ello; no se si podran mas nuestos pecados que la bondad de Eraso. Al viserey de Napoles escrivire en conformidad de lo que V. S. quiere, con la primera comodidad que aya, y siempre que yo pueda servir a V. S. en algo, lo hare con entera voluntad cierto. Mucho querria que esa muger acavase de devanear y tomase algun buen partido, aunque por otra parte creo lo que deseo quando me acuerdo la pieça que ella es y los que la guovernian. E visto las cartas que V. S. ha escrito a Madama y al Emperador y dicho sobre el negocio mi parecer porque Madama me lo

mando, paresceme que el Emperador hasta aora no quiere dar licencia a su hijo para que venga, y, por decir la verdad, no me persuado a que hace mal, ni creo que esa se casara, ni dexara de casar con el, quando la cosa solamente viniese a parar en su venida, sino que la pura necesidad le hara abrir los ojos y casarse, aunque la floxedad de estotros principes sus vecinos le den lugar a que no se reconozca, y, con todo quanto dicen milort Roberto y su hermana, no creo mas que el primero dia en quanto a tener por cierto que la Reyna no para en otra cosa que en la venida del moço. A mi señora me ha nascido un hijo muy sano y muy grande, sea Dios loado por ello. La Condesa esta aun en la cama, pero va bien para la disposicion en que esta. No pienso partir de aqui hasta que sean pasados los frios del invierno, y para estar con comodidad es menester que V. S. nos negocie de la Reyna que de licencia a su aguela de la Condesa por otros seis meses mas y a Clarencis tambien a se de pedir de mi parte a milort Roberto y a su hermana y avisalles de que Sicel estara mal en el negocio, y suplico a V. S. que lo negocie con autoridad, dandoles a entender que es bueno tenerme contento, aunque sea vanidad decillo yo asi, pero yo juro a V. S. que mientras viviere e de procurar aquello que V. S. sabe, y lo que no se hace un dia se hace otro. Es menester que esta licencia se aya con brevedad porque se cumple la que agora tienen por Navidad, y ay poco de aqui alla. Tambien querria que V. S. me cobrase del Almirante un perro de sangre que me mando y otro de milort Roberto, porque los e menester para cierto presente. No tenemos nuevas que escribir a V. S. porque lo de Roma va a la larga, y de España no ay otras sino la memoria de los libros que an vedado que ira con esta, y guarde Nuestro-Señor la ilustre y reverendissima persona de V. S. como desea.

De Malinas, XIII de Octubre.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXLVII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 15 OCTOBRE 1559.)

Les dispositions d'Élisabeth semblent favorables en ce qui touche son mariage avec l'archiduc. Elle se réjouit d'apprendre que ce prince se rendra en Angleterre. Ce qu'elle a raconté d'un entretien avec les envoyés du roi de France. — Il serait utile que le roi se prononçât avec énergie. Il engage la régente à l'éclairer de ses conseils. — Motifs pour retarder l'envoi du comte d'Helfenstein.

Con un criado del Emperador que partio de aqui a seis deste escrivi a V. A. y le envie copia de lo que escrivi entonces a Su Magestad Cesarea, con lo qual entenderia V. A. lo que pasava en los negocios de aqui hasta aquel dia. Aora escribo al Rey nuestro señor una carta, cuya copia me escusara si en esta no soy mas largo, pues con decir a V. A. que de todas las partes y de todas las maneras nos vamos confirmando cada dia mas en que la voluntad de la Reyna esta buena, en este negocio del Archiduque dire en suma todo lo que hay en ello. Ayer diximos, el Embajador del Emperador y yo, a la Reyna que el Archiduque vendria, y por mas que quiso no pudo encubrir el placer que de ello hubo, menos recatada de lo que suele, hallela que habia, como ella dixo, escaramuzado con el Embajador de Francia y con aquel gentil hombre de la camara del Rey que ha venido a visitarla que se habia ido a despedir della: la causa habia ido porque preguntando ella por nuevas de Escocia, se las dixeron y añadienon que ya Su Magestad las devia de saber, a lo qual ella dice que respondio que no era del consejo del Rey de Francia para que hubiese de saber lo que a ellos les tocava, y tras esto dice les dixo otras cosas en colera, y me dixo que estuviese yo seguro de que no la enganarian con palabras. Tambien me dixo que, aunque Franceses favorecian al Rey de Suecia en el negocio del casamiento de su hijo, lo qual hacian por estorvarnos el del Archiduque, no le eran nada amigos en otro articulo, que pienso es lo que el Conde de Mansfeld nos han dicho que Hanz Guilem desea hacer contra al dicho Rey de Suecia, en lo qual Franceses no deven de querer interponerse. Yo veo que todos estos andan confusos y con poco fundamento. Si Su Magestad quiere hablar con la Reyna mas apretadamente que hasta aqui, pareceme que hara lo que quisiere, pero si les da tanto tiempo que acaben de concertarse, no havra despues a quien dar la culpa. Espero que Su Magestad mandara mirar lo que conviene en ello y provierlo, y que V. A. le dara en ello su parecer que, soy cierto, sera prudentissimo.

El Conde de Helfestain habia de partir al principio deste mes de Insprug para aca. Las instrucciones que trae, son de lo que en la conclusion deste matrimonio havra de hacerse, y porque, aunque no es tiempo de tratar desto y su venida aqui no es necesaria para lo que agora se hace, me parece que seria bien que el Conde aguardase al Archiduque para que entrase mas disimuladamente, el qual piensa que no dexara de venir quando el Emperador reciba las cartas que con aquel su criado se le escribieron. Pareciendole a V. A. que esto sera bien, podra siendo servida mandarle aguardar ¹.

De Londres, xv.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCXLVIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 15 OCTOBRE 1539.)

Propositions des Irlandais. Réponses qui leur ont été faites.

Con el ordinario pasado escrivi a V. S. en que terminos estava el negocio de Irlanda. El día siguiente vino aqui aquel hombre que le solia solicitar y me dijo como tenia cartas de sus amos, por las quales se maravillavan de la tardanza de la resolucion deste negocio y decian que pensavan embiar a España para saber la resolucion, avisavanle de como el virrey de alli no havia osado proponer en el Parlamento la mutacion de la religion, lo qual pensavan que habia de ser primero que se propusiese, y estan determinados de resistir totalmente a ello si se propusiese. Tambien le escriven que el señor de Onel ² teniendo una diferencia con el virrey nunca quiso venir a Dublin a hablarle sino

¹ Ce fut probablement la copie de cette dépêche qui fut jointe à une lettre de Marguerite de Parme au roi : « Vostre Majesté, lui écrivait-elle, verra en quel estat se treuve la disposition de la royne d'Angleterre au faict du mariage avec monseigneur l'archiduc Charles et comme la dicte dame continue » de vouloir veoir le dict seigneur préallablement que de s'obliger à riens. » Elle ajoutait que le baron Preyner et l'évêque d'Aquila étaient d'avis de retarder le voyage du comte d'Helfenstein en Angleterre jusqu'à ce que l'on sût si l'empereur permettrait à son fils de se rendre secrètement à Londres. Il importait de connaitre à ce sujet l'opinion du comte de Feria « qui est si parfaitement informé de » l'estat du royaume. » (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 50.)

² O'Neil.

que el virrey fuese donde el estava, y así se huvo de hacer entre otras platicas que pasaron colericas. Le dixo que era un mozo inconsiderado y que se fuese a gobernador ingleses, que no era para gobernador a los de aquella tierra. Oydas estas nuevas, pregunte a este que pensavan hacer. Dixome que lo mismo que antes y aguardar a ver el fin destos negocios y que el habia escrito a aquellos señores lo que yo le habia respondido, que contenia tres cosas : la primera que Su Magestad les agradecia la buena voluntad con que acudian a el en sus necesidades y la confianza que del tenian, de lo qual se acordaria siempre para hacerles toda buena obra, la segunda que siendo la Reyna de Inglaterra tan amiga y confederada de Su Magestad como agora esa, no podia Su Magestad, sin faltar a su fe y honor, entender en negocio que fuese contra ella y contra la conservacion de su reyno, la tercera que yo decia que si viniese tiempo en que Su Magestad no pudiese por culpa de la Reyna conservar esta amistad sin perjudicar a su conciencia y a sus cosas, que entonces Su Magestad holgaria de dirlos a ellos siendo tan buenos cristianos y favorecer y defender la religion en aquel reyno como ellos lo suplicavan. Esto dice que se les ha escrito, que es lo que yo le respondi a el, y dice que ha añadido de suyo que en ninguna manera desistan, ny desperen hasta ver con quien se casa la Reyna porque, como esta tan publico esto del Archiduque Carlo, todos estos catolicos esperan que este negocio ha de redimirlos. Oydo esto, quise entender si este habia hablado a Franceses y le dixi que si yo quisiese embiar agora un hombre a Irlanda, como ellos me lo han propuesto, para entender la voluntad de aquellos señores y ynformarme de las cosas del reyno, si se atreveria el a llevarle y acompañarle. Me respondió con la mayor alegria del mundo que plugiese a Dios que yo quisiese hacerlo porque el no aguardava aqui cosa, de lo qual entendi que no habria hablado a Franceses, que es cosa de que yo temia mucho. Quedamos que el tornaria a escribir que estuviesen firmes y unidos porque podria ser que yo tuviese comision de embiar esta persona porque yo habia replicado a Su Magestad y suplicadole se contentase de entender las voluntades de aquellos señores, pues esto no perjudicava a la amistad de la Reyna. Dixo tambien que escribiria que en ninguna manera embiasen a España porque removendose mucho este negocio no fuese descubierto y porque de Su Magestad no se sacaria otra cosa de lo que yo le he dicho a el. Pareceme que esto esta bien desta manera. V. S. vera lo que Su Magestad manda que yo seguro estoy de que estos estavan quedos como no los aprieten en lo de la religion y que si viniere necesidad de promover el negocios, ellos lo oiran siempre de buena gana. Este hombre ya escrivi a Su Magestad como era una persona honesta que trata aqui en Londres, pero no rico, ni de mucha autoridad. Entiende muy bien qualquiera cosa y habla todas lenguas; dice que es hermano de un obispo de aquella tierra. Yo no se mas del, ni he curado de hacer muchas diligencias, por no saber si acertava en ello. Diceme tambien este que el Conde de Ormont que es un señor de alli mozo que se erio aqui con el Rey Eduardo

donde aprendio a ser herege, que es aquel de quien ellos temian que no vendria en lo que los otros, esta tan desdeñado de la Reyna y de los Ingleses por celos de su muger que es una Inglesa, a la qual ha repudiado por mala, que tienen entendido que vendra de muy buena gana en todo lo que sea contra estos y que asi se lo escriven en estas ultimas cartas tanto que no hay alla hombre que contradiga, con lo qual tiene V. S. entendido todo lo que hay que avisar en este negocio por execucion de lo que mandava en su carta de 27. En el del Archiduque y en lo demas de aqui, vera V. S. lo que hay por la copia de la que escrivo a Su Magestad, que embio a Madama.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 13 de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812, f. 148, et 814, f. 97.)

CCCCXLIX.

L'evêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 17 OCTOBRE 1559.)

Lady Sidney continue à entretenir son bon espoir. — Préparatifs contre l'Écosse. — Affaire de lady Dormer.

Francisco de Lexalde ha querido llevar carta mia para V. S., por lo qual, aunque ayer escrevi largo, a su peticion he querido escrevir estos renglones. Estos todavia nos dan buena esperança, y esta dama mas que nunca, la qual desea que su marido sea Cavalerizo mayor.

El Camarero Gulem que me solicitava por sus gajes, es muerto.

La gente que se embia a la frontera de Escocia, se embia disimuladamente por no dar a Franceses ocasion de hablar en ello antes que este junta.

El señor Ungarford me ha dicho que la señora Dormer desea que yo le haga prorogar la licencia de estar fuera del reyno, que es solamente hasta Navidad, por algun tiempo mas. Yo le he dicho que la pidire de muy buena gana, como se me embia a mandar de parte de V. S. y asi lo dire hasta tener orden de V. S. sobrello, aunque segun ha mucho que se me niega el mandarme escrivir V. S. no tengo esperança de que se me embie a mandar cosa ninguna tan presto.

De Londres, 17 de Ottobre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCL.

Achat de munitions de guerre.

(20 OCTOBRE 1559.)

La somme à payer de ce chef à Anvers par Gresham s'élève à 48,261 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 105.*)

CCCCLI.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 21 OCTOBRE 1559.)

Affaire de Grenado. — Il se plaint de ne pas recevoir de nouvelles d'Angleterre. — La vie est fort chère aux Pays-Bas. Besoins d'argent.

Having th'oportunite of this bearer, though I lately wrote unto you, Sir, by Mr Marshe, yet theis may be to th'ende ye may wekely here from me.

Seing the Quenis Majeste hitherto hath written nothing to me as well in other matters as in that, it shuld appere Her Highnes little passeth upon the matter, which if it so be, I had rather then a good deale I had never spoken in it for my pore estimation sake. Here they suppose I had no order from the Quene to speke for those horses, but only for Grenado at his instance; he lyeth here suspect, so not without danger, oone wayes or other it were good he were depeached. To Priuli and to other Italiens passeports for horses of late have, sithens that refusal, here been graunted, as secretly I understand. So consider the dealing in the Quenis case.

I am ashamed I canne make no answer to such as concerning matters in my former letters touched do loke for it at my hands. And here on every side they axed me of our inglishe newes, wherein I canne say nothing. I daily loke to receive some letters from the Quenis Majeste or from you, Sir, of whome I would be right glad at your good oportunite to here som what. I mervaile the avancement of my diets iij monthes a fore hand shuld be refused. My former warrant is very unperfecte, the avancement of my

diets aforehand costith to the Quene nothing, but my charges here it would some wayes releve. All things here ar excessively deare; but ye know Flanders of old, I would ye knew my purse as well.

From Bruxelles, the xxjth of October 1559.

(*Record office. Foreign Papers, Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 104.*)

CCCCLII.

Thomas Gresham à Cecil.

(23 OCTOBRE 1559.)

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 126.*)

CCCCLIII.

François Burchardt à Cecil.

(ANVERS, 26 OCTOBRE 1559.)

Il a débarqué à Flessingue avec le comte de Mansfeld. On dit que le duc de Savoie est mort, et non sans soupçon de poison. Si cela est vrai, la paix ne durera pas longtemps entre le roi de France et le roi d'Espagne.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 144.*)

CCCCLIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 29 OCTOBRE 1559.)

Le refus de laisser exporter des Pays-Bas les chevaux achetés pour la reine a causé beaucoup d'irritation en Angleterre. — Entretien avec la reine et avec Robert Dudley. — Il croit que la reine épousera l'archiduc si ce prince se rend en Angleterre; mais en ce cas il faudrait donner des fêtes à la reine, car c'est sa plus grande préoccupation. — Toute l'Angleterre est irritée contre elle. — Bruits sur un complot pour tuer Robert Dudley. Les chefs des mécontents sont le duc de Norfolk et le comte de Sussex qui favorisent l'archiduc. Rôle important du duc de Norfolk. — Affaires d'Écosse. — Les ministres hérétiques sont aussi hostiles à Élisabeth que les catholiques. — Le Conseil ne se réunit plus que pour la forme; elle veut seule tout diriger.

A diez y seis deste escrivi a V. A. con correo propio todo lo que entonces se ofrecia. Despues ha tenido la Reyna aviso de su embajador de como Vuestra Alteza no le ha querido dar licencia para sacar los cavallos que ay tiene comprados, lo qual nos ha dado aca mucho que hacer porque me lo embio a decir primero milort Robert agraviandose dello con un hombre suyo, al qual yo dixelo que V. A. me habia mandado escribir los dias pasados sobre ello, y despues vino milord Robert mismo, a quien dixelo que a su criado y mas que me espantava que se hiciese tanto estruendo en cosas de tan poca importancia, siendo la Reyna cierta de la voluntad del Rey nuestro señor y de la de V. A. que es de hacerle todo placer y cortesia. Esto le dixelo porque habia sabido que en Consejo se habia tratado dello y que el Embajador de Francia habia acudido luego a milort Robert a exagerarle el caso, aunque no hallo en el la respuesta que quisiera. Despues vino a mi el mismo Embajador a persuadirme que en ninguna manera se le devia de dar esta licencia por muchas razones, y dixome el mismo que habia hablado a Milort Robert en ello, temiendo que yo no lo supiese del otro primero. Yo dexelo pasar algunos dias por no mostrar flaqueza. Despues acorde hablar en ello a la Reyna y quanto la halle mas escandalizada, tanto menos cumplimiento hize con ella, aunque todavia quedo algo satisfecha y con esperanza que la licencia se le dara. Yo he eserito a V. A. quan extraña condicion tiene esta señora y quan facil es a tomar las cosas en mala parte. Pienso que a este tiempo seria bien no hacerle desabrimiento, pues (como ella me dixo) ay se hace poca dificultad en cosas desta calidad generalmente porque cada dia vienen aqui cavallos desa tierra y naos cargadas de armas, y negarle a ella esta poca cosa parece hecho adrede.

Hablamos despues en el negocio de su casamiento, en el qual esta muy sabrosa y

regocijada, esperando el Archiduque, pero en lo demas tan incierta como suele y tan puesta en verle primero. No querria que pensasemos que sin esta venida se hara nada en este negocio, porque cierto nos engañariamos en ello y tras esto no se si nos conviene, segun lo que de la voluntad de Su Magestad tengo entendido, que la necesidad desta muger pase tan adelante que quando ella la entienda, este ya encendido el fuego en su casa y en la de sus vecinos. Tendria por acertada cosa que con esta venida del Archiduque nos resolviessemos o concluyendo este casamiento con lo qual se remediaria todo lo de aqui y se aseguraria o concluyendose con que Su Magestad entendiese la mala obra que estos le hacen y conque intencion teniendole en peligro de perderse ellos cada hora y de ponerle en condicion esos estados con lo que dello se seguiria. Plega Dios que el Emperador se haya contentado de embiarle, a quien su Embajador torna agora a escrevir con hombre propio solicitando esta venida. Yo tengo por cierto que la Reyna se casara con el Archiduque si el viene y si nosotros le hacemos muchas lisonjas y regalos con los quales tiene ella mas cuenta que con su necesidad y trabajos que cierto son muy grandes, porque demas que Franceses cada dia engruesan en Escocia, donde cmbian aora gente de nuevo. El reyno aqui esta todo tan contra ella que los catolicos son ya los menos sospechosos, y lo que los dias pasados se dixo que tratavan de matar a milort Robert, esta ya publico, y no hay hombre que no hable en ello y le amenace. Este motin tiene por caudillos al duque de Nortfole y al conde de Sus y a todos los mas principales los quales favorecen al Archiduque, y el de Nortfole ha dado y da mucho que pensar estos dias a la Reyna y a Robert, hablando en sus liviandades y mal gobierno. Publicamente andan corridos de lo que pasa, y el duque mas que otros porque es enemigo de milort Robert y tiene pleito con el. Esta este duque muy de nuestra parte, y creo que viendra aqui agora para recibir al Archiduque y servirle y lo podra hacer porque es agora el que mas ruido hace en el reyno. Por todas estas causas creo y espero que se hara este casamiento, pero parece me que para asegurarlo seria bien, como eseribi a S. M. estotrodia, que se diese alguna sospecha a la Reyna que le tocase a lo vivo y despertase a esta gente de su Consejo que son los que andan flojos porque la voz del pueblo y del reyno y aun de algunos dellos esta en nuestro favor. Yo he dicho en esta materia mas de lo que me toca, pero parece me que merezeo ser perdonado porque, como veo lo que aqui pasa y la ocasion grande que Su Magestad tiene de servir a Dios y hacer su provecho en este negocio, no puede detenerme, ni dexar de decir lo que entiendo y replicarlo muchas veces.

El Embajador de Francia me dixo como habia habido muchas disputas entre Carrouje y la Reyna sobre las cosas de Escocia y estada aqui del conde de Haran. Dixome tambien que vendria luego mas gente de Francia a aquel reyno porque no quieren dar tiempo a que al verano se haga con mas fundamento alguna otra rebelion mayor que la de agora de la qual tienen poco miedo ya, estando fuertes, como estan,

en aquellas plazas de Lich y Dombar y en una ysla que esta junto a Lich. Con todo esto veo que traen gente quanta pueden. La Reyna embia tambien gente a las fronteras, pero es de manera que no hay quien no vea que se perderan si hay quien los quiera invadir, y entre otras cosas que andan a su desgusto hay que los predicadores hereges y obispos estan peor con la Reyna que los catholicos, y dicen mil males della hasta en los pulpitos. Tras esto no se hace Consejo sino de semana en semana por cerimonia porque todo lo quiere hacer ella sola.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCLV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 29 OCTOBRE 1559.)

Remerciements pour la part que le comte de Feria prend à ce qui le touche. — Affaires religieuses.

— Il ne croit point qu'Élisabeth se marie. Avantages qui résulteraient de son union avec l'archiduc. — La reine se montre très-irritée du refus de laisser sortir des Pays-Bas les chevaux qu'elle a achetés. — Il y a à Londres dix ou douze ambassadeurs chargés de rechercher la main de la reine. On annonce l'arrivée du duc de Holstein. — Le fils du roi de Suède a voulu tuer l'ambassadeur de l'Empereur. — Paroles injurieuses adressées par Pickering au comte d'Arundel. — Dudley demandera le congé de lady Dormer. — Présent fait par la reine de Bohême à la comtesse de Feria. — Éloge des dames de la cour. Elles ne ressemblent pas à la reine. — Affaires personnelles.

Beso las manos a V. S. muy muchas vezes por la merced que con su carta de xiiij deste me ha hecho, que cierto ha sido muy grande por muchos respectos, y especialmente porque me doy a entender que la pena que V. S. ha recebido por los daños de la pobre gente se va mitigando algo pues da lugar a tratar destas materias en sus cartas. Sabe Dios que me ha dado a mi mas congoxa saber que V. S. se dolia de mi mal que el mal mismo, aunque a la verdad la burla ha sido pesada, y no se como saldre della.

Holgaria que no fuese mayor la de los arcebispos y del buen F. Juan, que no se como pueda ser que hayan hecha cosa por donde merezcan el mal que tienen, conociendolos yo tan bien como los conozco.

Al P. confesor he embiado las cartas que me han escrito aqui algunos destes buenos

hombres, llorando la infamia destes buenos frayles para que vea el provecho que a lo de aqui ha hecho esta negociacion. Creo que aprovechara poco, pero consuelome con que enfin lo de aqui va mejor, aunque pese al diablo porque estos catholicos estan mejores que nunca, y los hereges tienen tantas contiendas entre si mismos y tantas peleas que no tienen espacio para murmurar de las persecuciones que los catholicos nos hazemos unos a otros. Belfort deshonro estos dias a Sichel sobre lo del crucifixo, y la Reyna a Sichel, por no se que y los obispos hereges andan a pleyto con ella sobre las ventas de sus yglesias y comiençan a predicar contra ella, y si contase a V. S. lo que passa, seria nunca acabar. Enfin, señor, las miezes estarian maduras si huviesse quien las viniessse a cortar, pero no veo de donde esperar a quien lo haga, sino es del cielo.

Lo que V. S. piensa del casamiento de la Reyna havria lugar en una muger que tuviese seso o conciencia, pero esta no tiene trabajo con estas cosas, y asi creo que no se casara, o, si lo hiziere, sera solamente por ver aqui al Archiduque y porque le contente. Su necesidad no puede ser mayor, ni a nosotros no conviene que la sea, porque lo que de aqui passare sera meter mano a las espadas, y Su Mag^d no creo que quiere esto. Lo mejor que el casamiento del Archiduque tiene, es que se retiren Franceses desta empresa y se sosieguen los animos destas gentes, catholicos y hereges, los unos pensando que sera dellos, y los otros tambien aunque en este articulo, ya se contentan todos los hereges que el sea catholico con que a ellos les dexen en su libertad, y la Reyna creo que haria lo mismo porque cierto ella esta causada destas valentias en que la pusieron al principio. Bien sera que V. S. de priesa a esta venida pues tanto importa, y este embajador la da con embiar a un gentilhombre del Emperador a solicitarla.

La licencia dessos cavallos me da muy grande embaraço porque esta la Reyna que dize milagros, y yo no le çufro palabra que no lleve su respuesta, pero es cosa que la offende mucho y la espanta poco; y lo que yo queria que agora se hiziese con ella, es el contrario, porque la haviamos de regalar, y tras esto darle a beber xaraves de hiel con nuevas de conciertos contra ella, que es lo que ella teme.

Estamos aqui diez o doze embaxadores competidores de Su Magestad, y agora dizen que vendra el Duque de Holsteyn hermano del Rey de Dinamarca en persona que no la tiene peor que el Archiduque. Segun entiendo, el hijo del Rey de Suecia que aqui esta, quiere matar a este Embaxador del Emperador porque ha dicho que su padre es un villano y que tiene hurtado aquel reyno a la corona de Dinamarca, y ha llegado la cosa a tanto que la Reyna bive con cuydado de que no se topen en palacio porque no se acuchillen en su presencia, y yo ando inimistado por esta causa que no me faltava otro.

Los otros dias, entrando Piquerin en la capilla que esta dentro del aposento de la Reyna, le salio a la puerta el Conde de Arondel y le dixo que ya sabia que aquel era lugar de señores que se saliesse a la camara de presencia, respondiolo el otro que si

sabia, pero que tambien sabia que el era un discortes villano y mal mirado, lo qual oyo el Conde y sin replicar palabra se salio y dexo entrar al otro, el qual lo ha contado en publico y dexa de desafiarse por estimarle poco, aunque tambien lo deve de dexar porque el esta muy flaco.

La licencia de otros seis messes para su abuela de mi señora la Condesa pidira Milord Robert porque Miladi Sidne dize que el lo hara mejor que ella, mañana le hablare en ello, y sino quisiere hazerlo, yo la pidire de manera que a V. S. no se le haga en ello deservicio, porque con la Reyna ando muy mas a mi voluntad de lo que soliamos despues que ha visto que los clerigos no son todos ovejas como los de su tierra. Tambien pidire al Almirante y a Robert los perros y los embiare lo mas presto que yo pueda.

Beso las manos a V. S. infinitas vezes por la merced que me haze con Su Magestad y por la que me procura de Madama de Parma. Plegue a Dios que se acuerden de sacarme del trabajo en que me han puesto!

Gran ruydo ha hecho aca el presente que a mi señora la Condesa hizo la Reyna de Bohemia.

Estan estas donnas de palacio muy humildes y bien criadas, lo qual no esta su ama cierto.

Suplico a V. S. sea servido de acordarse de mandar escrivir al visorey de Napoles, como le he suplicado, porque no se passe la ocasion de la provision de la plaça de regente alli que agora vaca. Y despues ha sido V. S. servido de llevar a cuestras mis trabajos y lazeries sea tambien servido de perdonar las importunidades atrueque de que no hay en el mundo quien me haga ventaja en el desseo de serville.

Hasta agora he dado el parabien a V. S. del rezien nacido, agora que se su nombre ye lo doy de don Lorenzo, que me escriven que es un valiente moço. Dios le guarde y a V. S. con mi señora la Condesa muy muchos años con entero contentamiento.

De Londres, a xxix de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCLVI.

Thomas Gresham à Cecil (Extrait.)

(ANVERS, 29 OCTOBRE 1559.)

On annonce que l'archiduc Charles se rend en Angleterre. — On se montre fort irrité contre le roi de Suède qu'on traite d'usurpateur. — Avantages que présenterait le mariage de la reine avec l'archiduc. — La reine devrait profiter de la paix afin de réunir des armes et des munitions, de telle sorte qu'à l'avenir elle n'eût rien à redouter de personne.

The occoraunts be here that Doen Carollo the Emperrors thyrde sone ys comyng into Ingland, wythe a great soite of nobell men and gentilmen to the nombre of iiij or v e horssys, wyche ys moche rejoysyd at here. And the aryvall of the Kinge of Sewddon sone in Ingland ys nothings lickyd here, for the cannott abyde to here of hym, nor speassyally of his father, for all the ryelis a haythe and dothe offer wythe his sone, for the saye a ys a usurppyd Kinge. Sir, I can no more write yow in this, but theye will of God and Here M^{te} be fullfyllyd; but veryly, and please Your Honnor, yft it stonde with Here Hightnes pleaseur to marrye a straunger, sewrly there ys nowen so meat as owen of the Emperors sowen is, for that he ys nobell borryn. And in the marring of hym we are sewre to have peasse wythe thes two great prynssys, I meynne the Kinge of Spayen and the Frenche King. Besyde we shall have all Germany to frynde, wyche will be a great strenghe and quyetnes to our realme. And for as moche as all prinssys in Cristendome haythe a respect to Here Hightnes marriage, wherein God blesse here and strenghen Here Ma^{te} there unto, for the stey of the successione, so I wyshe for all eventes Here Ma^{te} to arme here sellffe wythe as monnyssyone and armewr as Here Hightnes can come bye, whilles the Frenche Kinge and the King of Spayen be at rest, trusting yff the rest in peace but one yere, so to arme here realme that they proudest of them bothe wolle be glade to contynew in peace wythe our Majesty. Other I have not to molest yow wythe all, but that it maye please yow to doo my most humble comendations to my Lorde Keppar of the Great Seaylle, as knowythe the Lorde, whoe presserve your wythe increas of honnor.

From Andwerpe, the xxixth of October a° 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 156.*)

CCCCLVII.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(29 OCTOBRE 1559.)

Les emprunts qu'on fera à divers marchands au mois de novembre et qui seront remboursés au mois de mai 1560, s'éleveront, intérêts compris, à 51,594 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 157.*)

CCCCLVIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 30 OCTOBRE 1559.)

Les Irlandais ont envoyé vers le roi. Si on les repousse, ils s'adresseront aux Français. — Plaintes contre l'ambassadeur de France. Il soutient le duc de Finlande et cherche à exciter la reine contre le roi.

A diez y seis deste escrivi a V. S. lo que habia en este negocio de Irlanda, en lo demas escrivi a Madama, de cuyas cartas habra V. S. entendido lo que havia entonces, asi como podra por los que agora escrivo a Su Alteza, ver lo que en ellas hay de nuevo: lo que en esta quiero solamente es que este Irlandes ha venido a decirme como le escriben de su tierra que ya han embiado a España un hombre a hablar a Su Magestad sobre los negocios de aquel reyno, que es el prior de San-Juan llamado Mac-Anglerte, Ingles, que es tan catolico que se han fiado del y encomendadole esta embajada. Ha dado a entender que se va huyendo de alli por temor de la mutacion de religion y va enderezado al virey de Galicia a quien ha llevado un presente de accas y azores. V. S. podra avisar a Su Magestad si fuere servido y podra decir mas que este me ha dicho que aquellos sus señores estan resueltos que, si el Rey nuestro señor no quisiere tomar la proteccion deste negocio, se embie al Rey de Francia, porque mas quieren tomar el remedio de mano de quien no aman mucho que perderse sin buscarle, y piensan que, estando las cosas desta isla como estan, Franceses les haran muy aventajados partidos.

Estas mismas palabras me ha dicho, que las he oydo con harta pena porque cierto sería de tenerla si la cosa sucediese así y yo lo temía días ha, como V. S. ha visto por mis cartas. Yo he respondido que no sería menester nada de aquello porque yo creya que, viniendo las cosas a terminos que se hubieren ellos de apartar de la sugencion deste reyno, el Rey nuestro señor no les desampararia, y con esto se ha partido de mi. Yo le rogo que volviere a hablarme otro día y no ha vuelto. No escribo a Su Magestad esto porque pienso que V. S. sera servido de mandarle avisar dello conforme a como yo lo digo aqui.

Estos Embajador y rehenes franceses que aqui estan, me traen atonito con diligencias y maneras de negociar tan importunas que cierto me escandalizan. Hacen muy malos oficios entre la Reyna y nosotros, y creo que ellos han puesto a este duque de Finlarch hijo del Rey de Suecia en que se quexe que el Embajador del Emperador habla mal del. En fin son gente muy incompatible y de quien fiaria poco. Dios nos ayude con ellos y aun con estos que todos son de una manera.

De Londres, 50 de Octubre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812, f. 158, et 814, f. 96.)

CCCCLIX.

Cecil à Chaloner.

(2 NOVEMBRE 1559.)

Le duc de Finlande étale un grand luxe à Londres. Jalousie qu'en ressent l'ambassadeur de l'Empereur. — Les affaires d'Écosse restent dans le même état. — Il était à première vue favorable à l'établissement d'un franc marché à Southampton; mais des personnes pleines d'expérience ne partagent pas cet avis. — On pourrait engager des ouvriers habiles aux travaux des mines à se rendre en Angleterre, sans leur garantir toutefois qu'on pourra les employer.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 175.)

CCCCLX.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(2 NOVEMBRE 1559.)

Emprunt de 22,187 florins fait par Gresham à Gilles Hoffman, marchand d'Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 174.*)

CCCCLXI.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 5 NOVEMBRE 1559.)

L'archiduc ne viendra point en Angleterre. — Affaires d'Irlande. — Il est inutile de flatter la reine qui est une Médée. — Indisposition de la comtesse de Feria. — Congé de lady Dormer.

Porque esta carta alcanze al ordinario, me pongo a escribir con gran priesa solamente para dar aviso a V. S. de que e rescibido tres cartas tuyas despues que le escribi a los catorec del pasado, y la ultima me acaban de dar agora, que es de treinta de Octubre. Yo escribo esta semana al visorey de Napoles y le pedire aquel negocio como cosa propia y en los demas de V. S. Espero que respuesta trae Juan Gallego de España para tornar a cargar pues Su Magestad quiere mostrarnos a negociar asi contra nuestra voluntad. En quanto a los negocios de ay todavia soy de parecer que no conviene la venida del Archiduque. Pero esto ymporta poco, pues su padre no la quiere, y si viene el duque Adofo, no se podra la Reyna desconcertar con el por gentileza, ni eregia. Al Conde de Elfestain esperamos por horas veamos que trae. E visto lo que V. S. escribe a Madama y a mos^r de Arras en estas cartas de treinta del pasado, y pareseme que el de Yrlanda es negocio que V. S. deve eserebir al Rey como lo escribe a mos^r de Arras, por ser de tanta importancia y que, si se perdiere, no sea por nuestra parte. En lo de los cavallos y armas vera Madama lo que responde. A mi me mando el Rey que le dixese que no la diese, y nunca mas e hablado en ello. No ternia por malo darsela para algun cavallo, y tambien soy de parecer que el camino de los regalos no se anduviese mas, pues nunca

a servido para nada y el otro si, y aora V. S. es el blando y amoroso con esa Medea. La Condesa ha quedado con una ruin disposicion; espero en Dios que la librara della, el mochacho esta muy bueno. La licencia para avela y M. Clarencis deseo tanto que V. S. nos enbiase que no lo sabria encarescer. Suplico a V. S. no dexee correr el tiempo que estamos cerca de Navidad y las buenas viejas congoxante y mi muger tambien. En esta carta V. S. no hacia mención de la licencia de M. Clarencis, y yo queriala tanto y mas que la otra porque tiene cuydado del niño, y es cosa estremada de la manera que lo hace. Suplico a V. S. ponga uñas en alla.

De Malinas, v de Novembre.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCLXII.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 9 NOVEMBRE 1559.)

Le roi n'écrit point et semble peu se soucier de perdre les Pays-Bas. — Nouvelles d'Espagne. — Prochain mariage du roi. — L'inquisition. — Congé de lady Dormer. Il faut se méfier de Cecil, qui n'est qu'un vilain. — Selon Chantonay, les Anglais feraient mieux de rompre immédiatement avec les Français. — On ne sait rien ni de l'archiduc, ni du comte d'Helfenstein. — Maladie de la comtesse de Feria. — Nouvelles de Rome.

Con el ordinario pasado escrivi a V. S. Despues aca avemos tenido cartas de España, aunque no traxo el correo cartas de Su Magestad, porque no tiene en tanto estos estados de que sele de nada en que se pierdan. Partió de Valladolid Su Magestad a los nueve des Octubre y para los doce de este havian de començar las Cortes y los Consejos en Toledo, y el Duque del Infantado y cardenal de Burgos que venian a reseibir a la Reyna, avian de estar el mismo día a la raya de Francia y avianla de llevar a Guadalajara, adonde la princesa de Portugal iba a hospedalla. El Rey avia de venir a casarse alli, y despues se irian todos a Toledo a solenizar la fiesta. Lo que ha pasado en los autos de inquisicion en Valladolid y en Sevilla vera V. S. por las copias que con esta van. El arzobispo estava preso en una casa con dos pages, y Fray Antonio que le sirven, avia regusado al arzobispo de Sevilla, y andavan en las causas de la recusacion del Fray Juan metieron en la careel de la ynquisicion, en iendo de aca, como estos correos no vienen despachados del Rey, y

Su Magestad andava por los bosques, y, su Corte mudandose, no viene nueva concertada. Con Juan Gallego ternemos nuevas de todo. La princesa de Palermo murio en Valladolid subito. No escriven otra cosa de importancia por aora.

A misme tiene con mucho cuidado la licencia de miladi Dormer que avemos pedido, y porque viene cerca la Pascua he determinado de embiar alla persona propia. Suplico a V. S. de orden como se de esa licencia con la mayor brevedad que sea posible porque me importa mucho mas de lo que V. S. pensava, y por decir la verdad a V. S. me podria hacer de daño mas de veinte mil ducados que esta buena vieja quiere dar a su nieta y su hijo impedillo a si puede, y yo no quiere perder ni mi muger tanpoco lo que es nuestro : ya V. S. sabe que tan aparejados son esos consejeros de ay a hacer una mala obra destas y como dexaran pasar el tiempo para que llegue Navidad y si llega antes de haber despachado dicha licencia daran por perdidos todos los bienes de miladi y aunque ella quisiere no podria yr, porque ha estado muy mala y lo esta. Olavarría va por ese despacho y no embio mas honrado embajador, porque V. S. es en quien esperamos y el servira de lengua y no mas y aunque nos importa lo que digo esta licencia no estimaremos en menos la de M. Clarencis, y ese vellaco de Sicel por meter mano a su hacienda procurara de hacer alguna vellaqueria, V. S. lo negocie con autoridad y nos despache estas licencias. Yo se lo suplico cuanto puedo y la Condesa tambien y da sus umbles comendaciones a V. S.

Franceses creo que se an de dar tan priesa a comenzar el baile ay que nos han de hacer saltar, aunque no queramos, y asi lo espero yo en Dios. El Embajador de ese reyno que esta en Francia, dixo al nuestro que seria mejor para los Ingleses romper luego la guerra con Francia que aguardar a que esten mas gallardos en Escocia y mas ricos, pues se via por cierto que la romperian luego en estandolo.

De el Emperador no sabemos que dice, ni el Conde de Elfestain es arribado, ni aun sabemos que sea partido de su casa.

La Condesa esta con poca salud aquí; tengo al fisico de Anveres. Espero en Dios que le dara salud. El mochacho esta muy bonico.

Creo que mos^r de Arras deve enviar a V. S. copia de las nuevas de Roma y, si no lo hace, enbiableslas yo de aquí adelante. Las dispensacion para casarse mi hermano y mi sobrina se expedio por penitenciera, de que estoy contentissimo. Contemple V. S., si Pacheco saliese papa, lo que paparia. Dios encamine lo de allí mejor que esta encaminado.

De Malinas, ix de Noviembre.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCLXIII.

Chaloner à la reine d'Angleterre (Extrait).

(9 NOVEMBRE 1559.)

Assemblée des États des Pays-Bas à Bruxelles. — Demande de subsides pour payer les dettes de Charles-Quint et de Philippe II, qui s'élèvent, dit-on, à vingt millions de couronnes. — Projet d'une gabelle sur le sel. On objecte la grande consommation de mets salés, qui se fait aux Pays-Bas. Les États réclament le départ des troupes espagnoles. La régente accueille froidement cette requête; car le roi ne saurait où il pourrait mieux les placer, et il ne peut se décider à congédier trois mille de ses meilleurs soldats. On assure que le roi a écrit pour introduire aux Pays-Bas l'inquisition d'Espagne. Les États de Brabant s'y opposent, alléguant que ce serait la ruine d'Anvers. Les États de Flandre s'y montrent moins contraires. — On est sans nouvelles d'Espagne. — Bruits qui ont couru sur une maladie du roi. Supplices ordonnés par l'inquisition. Ce que l'on avait dit sur Ruy Gomez ne se confirme pas. — Fêtes à Valladolid. — Prochain mariage du roi. — Il n'est pas vrai que le duc de Clèves ait banni les partisans de l'Évangile. Il a seulement exilé les anabaptistes. — Nouveaux détails sur les supplices ordonnés par l'inquisition en Espagne.

It maye please Your Highnes t'understand that presentlye at Bruxelles the States of the Low-Cuntreys are assemblid in consultation upon suche matters as the Regente and Counseille here establysshed have by order from the King proponid unto them : the particularites wherof (consideringe the said States are but newly entred into their treatie) I can not as of certaine grownde yet well attaine unto. Neverthelesse I partlye understand it is for resolution from them in suche poinetes as the Kinge him self afore his departure did move unto them, wherin they then required respite to make answer, which now therefore is called apon. And principallye it is required at them to devyse and agree upon somme generalle aide or contribution for the paiement of the Kinges debttes and of his fathers, in all places (Spaine exceptid) due as well upon interest as to his garizons, the somme wherof, as I have ben enformed, amountithe to above xx^{iv} millions of crownes : towards the discharge wherof ther is demandid of them some new sorts of imposts during the terme of certaine yeres until the said debts be clearid, amongs others a gabelle upon the salte, *videlicet* so muche upon every waighe, which would aryse to a greate sume yerlye; but the States and people of this cuntreys (so farre as I can lerne) do muche mislike and repine at it, affirming no one kinde of imposte shulde more tende to there undoinge, living for the most part upon salt meats. Touchinge the detts, it shuld seme, like good subjectes, they tender the discharge therof, consulting apon the maner how the same with the easiest burden maye be relieved; but on the other syde they omitte not to call apon the graunt of certaine thinges beneficiall unto them, and namlye to be disencombred of the spanishe garysons yet styll

entertayned here. The Regent geves cold care to that requeste; for it shuld appere the King having no meeter place wher to bestow them and being lothe to caste in^m olde and trayned souldiors of his nation, being the culled choice of all the reste, dothe mind to have them still here continewe; but the cuntreye is as unwilling to keepe them, making earnest instance to the contrarye, so what order shal be taken, it will, ere it be long, appere further. In the meane tyme a letter addressid from the Kinge unto the States was latelye redde, exhortinge them (as I have bene enformid) or rather with straightest wordes of charge pressinge them to the receipt of th'inquisition; after the manner of Spaine, whereunto the States of Braband hitherto with oon voyee have resisted, alledging it would be the ruine of ther common welthes, namlye the desolation of Andwarpe. They of Flandres (as I here) have not made suche refusall, but are in manner content to accept it. Of the sequele hereof more certaintie in proces will appere.

Of th'occurents from Spaine in theis parts of late hathe bein suche silence bothe at Bruxelles and Andwarpe as tourned men to great wonder what it ment, being a thing so unwonted to be so longe without avises thence. A Bretton shippe wich latelye here arryved from the coast of Spaine made men the more suspendid and desyrous to here thence, for at oon port the said Bretton coulde not to be suffred to take lande or talke with the people of the place, and, parting thens to an other porte, the Alguesill or Cunstable of the towne camme abourde and searched him for letters and charged him to departe fourthwarth. Here went a flieng brute that the King shuld be sycke; but I take it to be false, for a twoo dayes past a currour aryved at Bruxelles with avise that the King was at Segovia towards Tolloedo. For the rest, th'inquisition there hathe ben very vehement, and latlye at Valledoed iiiij^{or} great men, an Abbesse with iiiij^{or} of her nonnes and xxⁱⁱ others were burnt, some of them in yron chaires with long torments for more terrour. Of the matter of Ruy Gomez no more is spoken, either one or other, wherfore I thinke the brute was vaine. The King at Valladolid after his comming thether kept a great court with solempn feasts and tryumphes, the most parte of his great men there assemblid to his welcome. It is said that now owte of hande the Kinges new wief repaireth into Spaine, the former staye notwithstanding, and is on her way.

It was here by brute affirmed that the Duke of Cleves was mynded to have generally habandoned and banished owte of his province the religion of the Gospell; but sithens I have spoken with a frende of myne, who newly came from thence, and tellith me it is untrue touching the generalite, for those of the confession Augustane ar still permitted. Anabaptists and Swyngliams commanded to avoide ¹.

¹ Chaloner avait écrit d'abord : The duke himself enclining to it. Mary it is true that he of late commandeth all Anabaptists and Swynglians to avoide his countrey.

La minute porte de plus cette phrase : The contention between the citizens of Trier and the Elector their Archebushop I here again confirmed.

I have herd also more particulerly of the terrible or tyrannous severite of th'inquisition in Spaine. Men there be called to accompte for wordes of two yeres past. A grete number of the best sort ar touched therewith, some executed, others committed to perpetual prison, their goods and livings confiscated to the King, the value whereof, as I am enformed, ariseth to an incredible summe. So zeale is somewhat kyndled with the thirst of gold. There chaunced, amongs sundry there executed, that a prest, not bounde with chaines but ropes only to the stake, halfe skorched and broyled, through strugling, when his bands were burnt asunder, brake from the stake and ranne amongs the prease, every man geving way to the pore and miserable spectacle of the carbomade; but, being taken againe by the ministers of the Justice and demanded whether he wold denye his opinions, he answerid constantly no, and so was eftesones committed to the fyre. Theis accidents brede commiseration and murmure amongs the people there; for no man almoste reputeth himself in sueritie if the shadowe of an inquisitour list to pike a quarel.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 220.)

CCCCLXIV.

La reine d'Angleterre à Chaloner (Extrait).

(10 NOVEMBRE 1559.)

Elle le charge de féliciter le comte de Feria sur la naissance de son fils; elle espère que cet heureux événement augmentera l'affection qu'il porte à l'Angleterre. — Elle a appris que dans le traité conclu entre Philippe II et Henri II, le roi de France, alors dauphin, a pris le titre de roi d'Angleterre, ce qui est une grande injure à son égard. Explications à demander à l'évêque d'Arras.

At this present, we have thought mete to will yow to make your repayre to ye Conte de Feria and gyve to hym from us our very hartye commendations, declaryng to hym that we have willed yow so to do, and also to inquire of his helthe, assuring hym we doo not, nor yet meane at any tyme hereafter to be forgetful of his good will borne and dyverse wayes manifested to us, and for yt we thynk he hath conceaved grete comefort yt God hath so soone sent hym a sonne, ye maye saye we doo also congratulate with hym, and some what ye mere for yt therby he shall be moved by ye worke of nature to beare more affecticn to this our kyngdome of England, out of ye which God hath gyven

hym continuation of his posterite, which for his sake we wish to indure long and fortunatly.

Furder more, ye shall understand yt we be informed of a matter of weight lately come to our knowlege, wherein our meaning is yt ye shuld procede discretly and circumspectly. One Dardois a secretary of ye Constable of France carryed to ye King Catholique in ye lisse of our late brother Henry of France ye treaty betwixt them ij ratefyed in ye name of ye Dolphyn now Kyng with ye stile in this manner : *François par la grâce de Dieu Roy d'Escosse, d'Angleterre et d'Irlande, Daulphyn de Viennois, etc.*, wherein, if it so shuld be, he hath offred us gretar injurys than becommeth any poynt of a frend, and for that we wold be sure of ye truth hereof, our meaning is that, if ye can not first come to ye knowledge hereof other wise, that then yow wold of your selfe seme to motion it to Mons^r d'Arras, using it in such sorte as though ye rather understood it out of France that otherwise and dowting of it, wold gladly understand it, meaning not to utter ye same in other sorte than to his wisdom should be thought convenient, and if he shal shew hym selfe strange or shall denye it, ye maye beare hym in hand yt he meaneth frendly to cover the fault and shew hym yt ye ar informed assuredly that, when the same treaty was thus delyvered, yt he hym self shuld specially note it, and therefore press hym instantly to gyve yow notice thereof. In this your proceeding ye shall not shewe your self that ye doo it by any direction from hence, but first advertize us thereof. Other thynges we have not at this present, but require yow to contynue your diligence in our service there, which at this present we note is not so combresoome as in tymes past ye lyke hath bene.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 225.*)

CCCCLXV.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 10 NOVEMBRE 1559.)

Il lui envoie plusieurs livres, notamment sur les ordres de chevalerie et sur l'architecture. — Il se plaint de ne pas recevoir de nouvelles d'Angleterre et compte sur l'amitié de Cecil. — On ne peut lui reprocher de s'être exprimé avec trop de franchise sur les hommes avec lesquels il a à traiter. Il convient que la reine arme ses sujets et ne se fie qu'à elle-même. — On ne peut savoir ce qui résultera de l'alliance de l'Espagne et de la France confirmée par le mariage de Philippe II. Il convient d'opposer un Olivier à un Roland. — On ne compte pour rien les forces de l'Angleterre. On

se repose sur nos divisions et sur l'espoir que les Français se lasseront de leur longanimité. — On nous accuse d'instiguer les troubles, et notamment d'avoir favorisé le comte d'Arran. Puisque l'on ne peut connaître les mauvais desseins qu'on nourrit contre nous, il importe que nous profitions de toutes les occasions qui pourront se présenter.

Sir, presently with my duest commendations, I send unto you aswell the armes and stiles of the now knights of the Toyson in oon pamphlett, as also the breef extracte of the original, the severall feeste held by the soveraines of the saide Order, the places and names of the knights successwely from furst institution of the same, likewise the statutes of the said order, which furste by me procured in flemishe (for the french I could not gett) at last by good chance I recoverd printed in th'italien tonge with divers other printed bokes, which for their argument and rarenes I thought would be acceptable unto you, the cathologue wherof I sende you here inclosed, prayeng you to take them in good parte, like as understanding thereof I shal be glad hereafter to visite your upon occasion with the semblable somme of those bokes, namely the statute of th'order of Fraunce I obtaigned with difficultie. I am promised to have divers pedegrews and other things, which, until I recover, I will not mention. The boke of architecture is the newest and best sette furth for the use of the moderne bywylding that yet I have seen. I would somme of those plattes might like you to be imitated at your new transformid howse nere Stanford. If in any thing els my service may doo you pleasure perchance, ye shuld no willingtyer move it then I as ready and gladde to execute it. For, albeit so long a tyme now past sins I herd ought from you, might well make oon thinke ye had your mynde alienated from me, yet sure I truste ye still contynew towards me as alwayes I have fownde, and still will acknowledge you for my very good freinde and now wel nye my only freinde, according to the which my confidence I shall moste hertily, Sir, requyre you that if any thing in my doings here ar by you or others misliked (as I make not my self a man irreprehensible), it will pleas you by your freendly letters to lett me thereof have some admonition to th'ende I may reforme it, or if in dede my feare therein be vaine (the Quenis Ma^{te} still remayning my gracious good lady) that then understanding thereof by you I might commefort my self with more tollerable mynd to passe over this temporarie kynde of exile owte of my cuntrie.

One thing God and I knowith with how good a wille I geve my self to serve Her Ma^{te}. Sorie I would be the iniquite of the tyme or place or awkewardnes of the matter or the persones with whome I have to do, shuld ought be imputed to me, as I trust there shall not. If perchance it be misliked that in my former letters I have aggravated the suspicions concewed over theis men, I do not repent (for ought I yet see) that I gave such admonition. And estesones requyre you, Sir, to move the Quenis Ma^{te} so fer

furthe to trust them, as ever she best trust her self. I meane that she arme and exercise her subjects, for so shall I trust in myne old dayes to taste a crabbe by the fyre. And otherwise to write as I thinke in plaine wourds unto you whome I truste, I canne not put of feare that confidence and securite may be begyled.

This straight amite between the two mighty neighbours, ye see, procedith to the knotte by consummation of the maryage. God knowith what they will brewe againste us. Were it not good to have an Olyver for a Rowlande? I assure you they counte our forces nothing, the Skottes mueche lesse; they suppose division at home wil be bothe our ruines, and that the French wylynes and tollerance will at leingth werye them. They jugs here againe that we have been the covert setters on. Wherefore, whither our parte be in it or not, seing it is come thus fer furthe, it is good to loke unto it, seing as well without cause as with cause they impute it unto us if 15¹ could bring his fecte abowte, *nihil prius*; but if alwayes *mora trahit periculum*, then what doth it importe in such kinde of enterprises which stand all togwither upon celerite? I pray you geve me leve without your offence to condempne the maner of their handling of this their affayre, seing I wotte nere how me seemith we canne not chose but have a part in their adventure for the vicinities sake. And in the meane tyme, if we as spectators of their doinges, which ar thus drawne owte on leingth, shuld lose or pretermitte the occasion els where of concludung som honorable partito for our stave and reputation in the world abrode, whose eyes be open upon us, I wotte not what to saye or thinke in it, but thus will make an ende with prayer that God the gever of all good things geve unto the Quenis Ma^{te} (on whome our sole hope dependith) long good aventure and mynd to lose no more tyme, the tyme so requiring, for *non nobis nati sumus sed patriæ*. Beare with my babling proceeding of good will and fare ye thus moste happely well.

From Andwerp, the xth of November 1559.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 225.)

¹ Ce chiffre désigne le comte d'Arran (Hamilton).

CCCCLXVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 12 NOVEMBRE 1559.)

Il a cru devoir s'adresser à la reine afin qu'elle fit connaître son intention sur son mariage. Sa réponse négative. Robert Dudley assure qu'elle ne choisira jamais un époux sans l'avoir vu. — La reine va à sa perte. — On réunit des armes en Angleterre.

Por lo que escrivo a Su Magestad, de la qual va copia con esta, vera V. A. lo que pasa en este negocio del casamiento de la Reyna y como forzado de muchas causas juntas he venido a hazer agora lo que V. A. me escrivio los dias pasados que hiciese, que ha sido querer entender della lo cierto de su voluntad, diciendole lo que de su parte nos havian dicho por escrito que ella lo mando, y agora lo dice Sidne mejor que hasta aqui. Ella lo ha negado todo y disimula que le ha pesado poco de que hayamos querido desengañarnos con lo que nos despedimos della, fue que se avisaria al Emperador desta novedad para que viese si con esta condicion queria embiar a su hijo, lo qual hace difusamente su Embajador. Yo todavia holgaria por los respectos que scrivio a Su Magestad que el Archiduque viniese aqui, hallandose partido de Viena, porque a no ser partido no se lo que me podria mover a enbiarle y seria otra consideracion. Milort Robert me ha embiado a decir que hemos errado en apretar a la Reyna y que es menester que entendamos que ella no se casara jamas con hombre a quien no haya visto, y lo mismo me dicen algunos otros, pero andando las cosas que digo en la carta de Su Magestad, no se como poder esperar cosa buena, aunque no hay quien no vea manifestamente la perdicion de la Reyna y de su reyno, de la qual no nos puede resultar a nosotros sino trabajo, sino se ha proveydo lo que ha dias que se a avisado a Su Magestad en los negocios de aqui.

Los dias pasados escrevi a V. A. que de ay traian armas a este reyno. Agora digo que me he informado mejor y hablo que un Veneciano que aqui reside, llamado Marco Antonio Eriçi, ha traído, pocos dias ha, una buena cantidad de todas suertes dellas, y otros hacen lo mismo cada dia, y agora se hacen diligencias grandes para que se tragan. Lo demas que aqui pasa, vera V. A. por la copia de la carta de Su Magestad.

De Londres, a xii de Noviembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCLXVII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 12 NOVEMBRE 1559.)

Lady Sidney déclare que, fût-elle en prison, elle attesterait que tout ce qu'elle a dit et fait a été ordonné par la reine. Elle a quitté le palais et n'y rentrera que pour lui rappeler ce à quoi elle est obligée. — Si l'archiduc avait déjà quitté Vienne, il ne devrait pas considérer ce voyage comme inutile; car la reine se plaint surtout qu'on veut lui imposer ce mariage par force. — Trockmorton est revenu de France, on ignore dans quel but. — Le marquis de Trans a dit que la reine ferait bien d'épouser un de ses sujets; et Robert Dudley a pris soin que cela nous fût répété. Nous feignons d'être les amis des Français. Leur caractère est trop inquiet.

Con hacer muchos dias que no tengo cartas de V. S., ny de España, no pueden dexar de ofrecerse aqui el trabajo. Lo que pasa, vera V. S. por la carta que escrivo a Su Magestad, cuya copia embio a Madama. La verdad es que la primera a quien la Reyna ha querido persuadir en este negocio, ha sido miladi Sidne, la qual dice que ella dira en la carcel y en la plaza y donde mas fuere menester que todo lo que en este negocio ha hecho y dicho, ha sido por orden de la Reyna y que bien entiende de donde la viene el daño y quien ha de pagarlo. Ella se ha partido luego de palacio y dice que no volvera a el, sino llamada para decir a la Reyna lo que es obligada, en buen ingles. Al que ha sido interprete entre ella y mi, quisiera este embajador del Emperador embiar con este despacho. Yo holgara dello porque pudiera V. S. entender quan solemne burla es la que nos han hecho, pero no le ha querido la Reyna dar licencia. Yo tengo quedar gracias a Dios porque se haya entendido esto antes que el Archiduque aqui sea llegado. El caso es que esta muger va derechamente camino de perderse asi y a otros. Quanto a la venida aqui del Archiduque, caso que se halle ya partido de Viena, V. S. vera si lo que escrivo a Su Magestad vale algo. A mi pareceme que no seria desutil su venida, la qual habia de ser muy de proposito y frustosa, y desta manera por ventura se contentaria la Reyna de hacer su provecho, pareciendole que no lo haria por fuerza que es lo que ella dice que pretendemos hacerle hacer.

Esta venida del Embajador Frasmorton de Francia no puedo acabar de entender particularmente, aunque bien se entiende que les ha dado grande arma aqui. El Marques de Trayn dixo ayer a Milort Robert que hacia muy bien la Reyna en casar en su reyno, lo qual Milort Robert procuro que viniere a mi noticia, no sin malicia a lo que creo. Yo queria dar a entender que somos muy amigos con los Franceses, pero son tan inquietos que no hay quien pueda sosegarlos.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

CCCCLXVIII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 12 NOVEMBRE 1559.)

Tout est troublé. Il y a tant d'intrigues qu'il n'ose l'écrire. — Il a fait connaître à Robert Dudley que le roi était disposé à l'appuyer. — La reine a accordé le congé de lady Dormer. — Habileté de la reine. — Son séjour à Londres est un vrai purgatoire. — Le fils du roi de Suède, voyant que la reine tardait à lui accorder audience, s'est montré fort mécontent. La fête qu'il a donnée lui a coûté plus de cinquante mille ducats.

Pocos dias ha que escrivi a V. S. en respuesta de una carta suya de catorce del pasado. Despues por no tener carta de V. S. a que responder y porque lo que aca pasa en los negocios publicos lo vera V. S. por la copia de la que escribo a Su Magestad, sere en esta breve maxime por escrevir de mano agena que por estar malo de un hojo soy forzado de hacerlo asi. Dire solamente que aqui todo anda revuelto y pienso que presto andara mucho peor segun es el gobierno desta señora, la qual me ha dicho claramente que quiere estar casada antes que lo sepa persona en el mundo. Pasamos muy grandes pláticas que no son para esta carta, aunque siempre muy bien criadamente y muy como amigos. He holgado que se haya entendido esto antes que el Archiduque este aca, aunque tampoco tendria su venida por infrutuosa, por lo que al Rey escribo que entendera bien V. S. si es asi.

Yo hice entender a Milort Robert que tenia un negocio de V. S. que encomendarle, y nunca se comidio a quererle entender antes un dia que yo fui a palacio con intencion de hablarle en ello, se fue a jugar a la pelota, por lo qual yo determine de pedir aquella licencia de la señora Dormer a la Reyna, la qual lo hizo muy liberalmente y me canso con lisonjas y requiebros, y tambien me dixo que queria mandar a su Embajador que fuese a visitar a mi señora la Condesa, aunque tambien me dixo que la señora Condesa habia dicho della ciertas cosas en todo aire, y quanto a tratar esta agora muy mas habil que quando V. S. la vio. Yo ruego a Nuestro-Señor que me saque deste purgatorio, aunque se para un espital, aunque este lo es y harto grande.

De Londres, a xii de Noviembre 1559.

Hame dado la vida lo que este hijo del rey de Suecia acaba de hacer en este punto con la Reyna, que viendo que se tardava a darle audiencia se fue a su casa, y aunque fue Milort Robert y otro tras el, no le pudieron hacer volver. Cuestale la fiesta mas de cincuenta mil ducados, segun dicen.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCLXIX.

Chaloner à Cecil.

(LONDRES, 12 NOVEMBRE 1559.)

Remerciements pour la lettre qui lui a été adressée. — Grenado a reçu la lettre de Dudley. — Motifs pour désirer le mariage de la reine avec l'archiduc Charles, plutôt qu'avec le duc de Finlande ou l'un de ses sujets.

After the closing up of my other letter sent herewith unto yow, here arrived Sir Richard Leigh and delyvered unto me your letter of the ij^{de} of this instant, for yt which written in suche loving sort, I do yeld yow, Sir, as I am bownden, my infinite thankes, for as it camme long desyred, so camme it also fully and plentuously instructed for the satisfaction of my folishe mynde, which by my saide other letter (ye may perceive) was trowled and suspended in ymaginations and now releved to understande your good will towards me still contynewing. And where in part ye note me of slacknes that now a while paste ye have not herd from me, as the same proceded of a misdoubte conceived leest ye toke not my letters or at leest the maner of them in good parte, so now assure you I will amende that fault from weke to weke, when I have th'oportunite; for surely here they have wekely intelligence from their Ambassadour in England. And it is to be thought that England canne minister no more matter of newes day by daye then this cuntrey doth, saving that they loved, though nothing occurreth, yet to have that nothing written. And likewise it is an advauncement to th'Embassadours reputation, when he heareth often from home, not to seme ignorant in things that others of the Court shall talke and discource apon and axe him the question.

This sett aside, to aunswer the poinets of your letter, S^r Richarde Leigh I hold for recommended according to your writing. In part already he hath satisfied his desyre. By good chaunce we mette here at Andwerp. The matter op the horses hath been negligently handled. My L. Roberts letter of the xvth of the last camme not to Grenados hands before the ixth of this instant; he is goon to Bruxelles to prove his aventure. The shame is to muche to denye to the Quenes Ma^{te} a passeport grauntable and lately graunted to so many; but here they still misdeme the horses be not for the Quene, and muche the more, because no further instance is made in the matter. The Regent loked the Quene shuld have written to her directly. For my part I could do no more, and, seing it frameth no better, I would I had not been commanded to have spoken in it at all, for here they suppose my motion was but at th'instance of Granada.

To write unto yow what the world sayeth here of our affayres in England (for perchance ye will not mislike to understande thereof), they accompt the Duke of Fynlandes labour loste. They hope well of Don Carlos th'Emperours sonne; they thinke that mariage most honorable for the Quenes Highnes and most expedient to all respects; for, as for that of Skotlande they thinke is to muche intricate with a long tayle of troubles. Of any mete man at home they do not reckon. I am no juge, nor part taker, but as shall pleas Her Ma^{te}, whome God prosper and directe; but, if any suche matter shuld fall owte as theis men hope and speke, I besече you, Sir, have me in remembrance, for here I am at hande as redy to stirre as to lye still. Fare ye moste hertily well.

From Andwerpe, the xijth of November 1559.

Your packe of the booke, which I wrote of in my other letters, I canne not well send by this bearer for feare of marring. Within a iij or iiij^{or} dayes folowing I will send them by a trusty conveyour.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 240.)

CCCCLXX.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(LONDRES, 16 NOVEMBRE 1559.)

Il demande à pouvoir se rendre en Angleterre. — Embarras pécuniaires. La vie est deux fois plus chère aux Pays-Bas qu'en France.

If I wiste the Quenis Ma^{te} wold not be offended, I wold gladly wishe I had leave, this Christmas approching, for a fortentight or suche a small space, leving my family for the moste part here still behynde me, to repayre over to see and kisse Her Highnes handes and to putt some order in my thinges.

Not without grete cause, Sir, I assure you, did I make motion to have the warraunt for my dietes renewed; for, being with much a doo nowe payed for the monthe of September, I have not at this instant received it over by exchange. And at this instant I am behinde unpaide for two monthes more expiring the xxth of this instant. I perswade my selfe ye be not ignorant how costly a cuntrey Flanders is, wel nye the

doble of Fraunce. I use all convenient meanes (the Quenis honor regarded) to husbände all things; but all things ar to extremely deere here, wood, wyne, brede, extraordinaries and howserome, which aloon, without myne hosts platt of mete, stands me in x^s a daye. Theis things therefore considred, albeit I must content my self with myne old warraunt as it is made, where the imprest of my diets affore hande wold have somewhat eased my burden, yet, Sir, I humbly praye you to be a meanes to the Quenis Ma^{te} to graunt that in lieu of the two monthes diets, which already ar due unto me unpaide, and of other two monthes diets now next to be due unto me, as by way of avancement before hande, Her Highnes wil graunte unto me a licence for so many tonnes of beere free of the imposte, as the saide iiiij^{or} monthes shall amounte unto after the rate of xiiij^s iiiij^d custume and impost to Her Highnes apou every tonne. And so Her Highnes saving the summe of fowre monthes diets in her cofers, without any charge unto her, shall do me her humble pore servaunt a benifite to have ready payment here without some gaine in the exchange, whereas this payment at the afterhande consumeth no small thing in the sending and sueng for it.

I trust your goodnes will consider this my reasonable request, which, as my case standith, wold no lesse yet benifite me then if it were haulf geven to me.

Who canne not help themselves, must crave the ayde of others. Other then you I neither do, nor will seke unto. *Et mea spes vultu statque caditque tuo.* Thus I committe you to and well to fare. From Andwerp, the xvjth November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n° 279.*)

CCCCLXXI.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 16 NOVEMBRE 1559.)

Il répond aux lettres de Cecil, que Richard Leigh lui a remises. On ne saurait trop aimer Richard Leigh et Gresham, à raison de leurs services; il n'est personne qu'on puisse leur comparer. — La personne qui a écrit à Cecil au sujet du franc marché à créer à Southampton, lui a fait certaines ouvertures au sujet des moyens d'améliorer la monnaie d'Angleterre. Elle a eu sur la même matière des conférences avec le roi d'Espagne et plusieurs de ses conseillers, et demande à la reine, si cela se fait, une pension, comme cela lui a été promis par quatre villes de Brabant. On ne sait ce qu'il faut en croire; mais sa prudence et son expérience semblent répondre à ce qu'on peut attendre d'une tête florentine.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, p. 282.*)

CCCCLXXII.

Chaloner à Cecil.

(MALINES, 16 NOVEMBRE 1559.)

Le comte d'Elfstein (Helfenstein) est arrivé à Bruxelles, se rendant en Angleterre. — Il a reçu, le 14, la visite du comte de Feria et de l'évêque d'Arras. Il se trouvera le lendemain à Bruxelles.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 281.*)

CCCCLXXIII.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELES, 17 NOVEMBRE 1559.)

L'Empereur, bien que son fils ne se rende pas en Angleterre, y enverra le comte d'Helfenstein comme son ambassadeur. — Avis secrets. — Nouvelles d'Espagne. Voyage et mariage du roi. L'inquisition. — Nouvelles de Rome. Le conclave. — On a donné à Grenada la permission d'exporter quatre chevaux.

Por las cartas que V. S. muy a menudo a escrito, se ha entendido particularmente el camino que ha tenido la Reyna en el negocio del matrimonio, y los despachos que V. S. me ha embiado, se han encaminado siempre con diligencia adonde iban, así al Emperador como al Rey nuestro señor, al Conde de Lima, al Embajador Vargas y al Embajador de Francia mi hermano, y hecho los officios que V. S. mandava en la Corte así en lo de los¹ como en su particular y en lo demas, y porque V. S. vea si todas sus cartas han aportado, las a que devo respuesta, son de 2, 5, 9 y 15 y 50 del pasado y 12 deste, y por estas ultimas que llegaron anoche con su criado se ha visto claramente lo que siempre se ha temido de la poca firmeza y menos seguro que se podia tomar de la manera de negociar que la dicha Reyna ha tenido, y en fin ha quedado Su Magestad Cesarea firme en no querer embiar su hijo sin mas resolucion por no aventurar tanto de su reputacion, como V. S. vera mas particularmente y toda su deter-

¹ Les passages chiffrés de l'original sont remplacés par des points.

minacion y lo que aqui ha parecido en que el señor Conde de Feria se ha hallado presente por las escrituras que lleva el señor Conde de Helfenstain que aqui ha llegado estos dias, y, aunque las cosas esten en el termino que V. S. vee, no ha parecido que deviese dejar de pasar adelante con color y titulo de Embajador ordinario paraque con ayuda de V. S. saque este juego de mañas o segun le pareciere se entretenga, y, si Dios quisiere que haya coyuntura, lo concluya pues facilmente podria acontecer que estandolas cosas de en los terminos que V. S. escribe, nasciese tal miedo o tal peligro que brevemente pudiese caer en cuyuntura este casamiento y sino no se aventura tanto. De una cosa ha parecido al señor Conde que yo deviese advertir a V. S., que es que de que quedando V. S. avisado mirara de sacar del lo que pudiese, confiandole todavia poco para que no juegue a dos manos y no vaya haciendo con la Reyna de las cosas que de V. S. pudiese sacar oficio poco conveniente y de que pudiese salir mucho prejuicio. Y quanto al negocio de mire V. S. de entretenerle lo mejor que pudiese hasta ver en que para lo desta Reyna y guardar este negocio para Su Magestad entero para entonces porque pueda usar del conforme a lo que viere convenir, que de todo lo que acerca desto V. S. me ha escrito, yo he dado muy particular aviso a la Corte, y espero que, si nos viene respuesta de alla, entendera V. S. algun fruto de los oficios que dende aqui se han hecho, que plegue a Dios sea como yo lo deseo y que yo vea a V. S. despues de acabados estos negocios muy contento en mejor cargo.

El dicho señor Conde de Helfestain se parte y tiene comision muy expresa de comunicar todo a V. S. lo qual le verna a el mismo muy a proposito para que V. S. le encamine como conviene.

De Brusselas, a 17 de Noviembre 1559.

De España hay cartas que el Rey era partido de Valladolid y se iba cazando por los bosques de Segovia aca Toledo, adonde se encaminaba lo demas de la Corte, que ternia sus cortes alli en Tolcdo y despues yria a las de Monzon. El Conde de Buendia que el Rey habia embiado a visitar la Reyna nuestra señora y a solicitar su yda, havia ya llegado a la Corte de Francia, y la Reyna debia partir a los quince deste y hallarse a los quince del que viene en Roncesvalles, de donde la llevarian el cardenal de Burgos y el duque del Infantargo con los demas que el Rey embiava para servirla a Guadalajara, y alli dicen que yra el Rey desde Toledo por la posta para consumir el matrimonio, y despues las fiestas y regocijos de las bodas se haran en Toledo. Tambien hay avisos de los autos que se hicieron de inquisicion, uno en Valladolid del qual envio la relacion a V. S. por si no la hubiese tenido, y otro en Sevilla, demas de ochenta personas entre quemados y penitenciados. Al de Toledo dicen que le habian licenciado en su casa, que no era nada buena señal.

De Roma aguardamos con desco nuevas de la eleccion de pontifice. Parece ser que aquellos señores reverendissimos andavan muy divisos y habian despachado correos al Emperador, al Rey nuestro señor y al de Francia. Este ultimo era ya vuelto, mas por eso no se hacia mas que antes. El de España dicen que no podia volver de ocho o diez dias. Plega a Dios alumbrarles para que hagan tal eleccion qual convenga, y no le habra faltado en que entender al nuestro señor Embajador en tal cuyuntura.

La armada que habia de ir a lo de Tripol, estava toda junta en Messina a los 14 del pasado y devia partir aquella semana. Dios les de buena suerte que en ruin sazón van. A Granada se ha dado la licencia para sacar quatro cavallos.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCLXXIV.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 18 NOVEMBRE 1559.)

Elle lui annonce la prochaine arrivée du comte d'Helfenstein en Angleterre et lui recommande d'agir de concert avec lui.

Marguerite, par la grâce de Dieu, duchesse de Parme, de Plaisance, etc., régente et gouvernante, etc.

Très-révérend père en Dieu, très-chier et bien aimé, l'Empereur mon seigneur avoit longtemps dépesché le seigneur Conte de Helfstein, suyvant ce que vous aurez entendu, pour, sous couleur de y aller résider pour Ambassadeur ordinaire, vous ayder, et le baron Preyner pour solliciter le mariage de monseigneur l'archiduc avec la reyne d'Angleterre, et pour l'inconvénient à luy survenu d'une chute près de Worms sa venue a esté différée jusques à présent, estant yci arrivé puis quatre ou cinq jours ençà, et aiant veu ses instructions et comunicqué avec ceulx avec lesquels Sa Magesté Impériale a désiré que je communicquasse en cest affaire, j'avoye jà dès hier résolu ce que nous sambloit nous debvions dire pour nostre dict advis audiet ambassadeur, après avoir veu ses instructions (ce que vous verrez avec ladiete instruction, arrivant là lediet seigneur ambassadeur), luy aiant Sa Magesté Impériale enchargé qu'il vous communicque toutes choses et qu'il use de vostre advis comme de celuy de personne

prudente, et qu'il entende ce que passe de ce costel-là et dont Sa Majesté Impériale avec raison prend tant de confiance. Et combien que, depuis ledict advis conceu, vos lettres du xij de ce mois soient venues, par lesquelles l'on voit que les choses ont prins chemin différend que jusques à oires et qu'il y a apparence de moindre espoir audict mariage, toutesfois, puisque la chose n'est du tout résolue et que l'on peult espérer que, si la crainte a tousjours la force telle que l'on a veu une fois, elle se pourroit tost redoubler pour la faire passer plus avant, oultre l'espoir que d'autre costel l'on vous donne pour ledict seigneur archiduc, il nous a samblé que, non obstant vosdictes lettres, ledict seigneur Conte devoit poursuyvre son voyage, y allant comme ambassadeur, pour attendre quelle occasion le temps pourra donner et se servir d'icelle comme avec votre advis il verra convenir. Nous sommes certaine n'estre de besoing vous solliciter affin que vous assistez audict ambassadeur, aiant jusques ores cogneu en cest endroit devers vous si bonne volenté, et ne voullons délaisser de vous recommander de faire en son endroit et ce qu'il a en charge tout bon office, et de nous faire sçavoir le plus souvent que pourrez de vos nouvelles et l'estat des affaires de ce costel-là.

De Bruxelles, le xvij de novembre 1559.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 518.)

CCCCLXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 18 NOVEMBRE 1559.)

Le roi doit veiller pour sa maison, car le feu de ses voisins pourrait y porter l'incendie. — La reine qui voulait dissimuler a été très-mécontente de se voir interrogée sur ses projets de mariage.

A trece deste escrivi a V. A. y le envie copia de lo que escrivi a Su Magestad, y, porque agora hago lo mismo en esta, tendre poco que decir. Por ella vera Vuestra Alteza en lo que andano esta gente y la necesidad que tenia Su Magestad de mirar por su casa, sino quiere en esta el fuego de la de sus vecinos. Hale sido muy gran descontentamiento a la Reyna en haber yo querido entender su intencion al tiempo que mas le importava disimular y tenerla secreta. Yo no puedo aqui hacer ninguna diligencia, ni el disimular parece que conviene, por lo qual estoy con trabajo hasta haber carta

de Su Magestad o de Vuestra Alteza, quien suplico sea servido mandar que me se responda a esta carta, la qual envio con un criado.

De Londres, a diez y ocho de Noviembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCLXXVI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 18 NOVEMBRE 1559.)

On a délibéré dans le Conseil, depuis le retour de Throckmorton de Paris, sur le secours à donner au comte d'Arran qui épouserait la reine. — Motifs qui engagent la reine à ne pas se prononcer sur ce point; ambassadeurs qu'elle enverra à ce sujet. — Le duc de Norfolk compte présenter des remontrances à la reine. C'est un personnage qui pourrait rendre des services. — Affaires d'Irlande.

Los consejos que se hacian despues de la venida de Tragmarton de Francia, han parado en que se ayuden los Escoceses y se haga Rey el Conde de Haran y se case con la Reyna, aunque en esto postrero andan titubeando, no se con que espíritu. Yo pienso, como escribio a Su Magestad y lo vera V. S. por la copia de la carta que embio a Madama, que de disimular o differir esto del casamiento de los Escoceses recibe esta Reyna dos comodidades. La una es estar sin casar hasta poderlo hacer con quien mejor la pareciese de su espacio; la otra dar a entender a Franceses que se trata todavía lo del Archiduque, de lo qual le pesa a ellos tanto que puede servirle de torcedor con ellos para traerlos enbelesados si quiera y admentrados con ello; y para dar a entender esto y disculparse con el Rey nuestro señor y con el Emperador de lo que piensa que le hemos pedido dar la culpa en nuestras cartas, embia agora Embajadores, y por ventura les mandara que me den a mi alguna culpa porque tengan algo que decir, aunque en verdad seria con tuerto porque nunca hemos pasado casas que sean sido mucho a su sabor sino este ultimo lo qual se ha hecho con toda buena crianza y con el mejor modo que yo he sabido. Pero yo conosco que le ha dolido mucho y con razon porque hemos saccado su juego de manera que no hay hombre en Londres que no sepa en quien esta la falta. El Duque de Norfort dice que le hablara mañana y que si aprovechara bien, sino que se yra luego a su casa, que es con lo que hacen fieros los señores al Rey, y este los puede muy bien hacer en lo que agora se trata porque es muy

popular su voto y muy conforme a la voluntad de todos los mas principales del reyno. Pienso que, si fuese menester, seria instrumento apto a lo que fuese necesario. Pero yo no he osado hablar con el sino cosas comunes y ofrecidole mucho el favor y amistad del rey nuestro señor para el bien deste reyno.

Este hombre de Irlanda vino a mi, dos dias ha, y me dixo que le davan muy la religion en su tierra, por lo qual el me la da a mi para que escriba sobre su negocio calidamente. Yo escribi a Su Magestad, poco ha, sobre ello, y V. S. sera servido de acordarselo, si viere que conviene.

El que dara a V. S. esta carta, es un criado mio, a quien mando estar hay para las cosas que se me ofrecieren y principalmente para que tenga cuydado de entender siempre de Vuestra Señoria lo que quisiere embiar a mandar.

De Londres, xviii de Noviembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

CCCCLXXVII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 48 NOVEMBRE 1559.)

Intentions de la reine en envoyant divers ambassadeurs. Un d'eux est lord Sidney, à qui il convient de faire bon accueil. — Il faut se méfier de la reine. — Il cherche à justifier par un ordre de la duchesse de Parme les paroles qu'il lui a adressées au sujet de son mariage. — Il instruit Chantonay de ce qui se passe. — La reine, se trouvant avec quelques personnes de sa religion, a dit que son appui ne manquera pas aux Flamands et aux Hollandais qui se réfugient en Angleterre, et que si les Espagnols rentrent dans leur pays, la réforme à laquelle sont dévoués plusieurs hommes importants des Pays-Bas, y sera bientôt florissante. Elle veut, par cette voie, semer la révolte de tous côtés. — Même but en ce qui touche la France. — Le comte de Feria est sans doute l'un des Espagnols que la reine verrait volontiers s'éloigner.

Quatro dias ha que escribi a V. S. largo, por lo qual, embiando agora a Madama copia de lo que escrivo a S. M. de los negocios de aqui, dejare de serlo en esta y dire solamente que, como V. S. ve, las cosas de aqui se van apretando de manera que necessariamente me parece que nos han de despertar, y no conviene en ninguna manera que en la enviada destes Embajadores la Reyna pienso que no se ha de tener un punto

porque es cierto que no los envia a otra intencion que con diferir y engañar y deslumbrar sospechas otras necesidad y Franceses y tenerlos a ellos amedrentados con este casamiento que es lo que los tormenta, y como ha visto como yo me he querido desengañar y que no soy su bueno instrumento para entretener al Rey por mi medio, ha hallado estotra invencion enviar Embajadores. Pienso, aunque yo no lo advirtiese, se entenderia el engaño facilmente; pero avisandole yo seria doblado. El yerro es verdad. Cierta que ningun genero de pasion me engaña y me hace interpretar las cosas de la Reyna desta manera sino es puramente ver lo que pasa, y cierto creo que no hay hombre en el reyno que no le de menos cuidado que yo dicen que se quexa de que yo, sin tener comision del Rey, he querido averiguar con ella estos negocios, y tiene razon porque del Rey no la tengo, pero tengola de Madama que ha dos meses que me escrivió que aclarase este secreto con miladi Sidene con la Reyna. Yo de pura floxedad he dexado de hacerlo, pareciedome que, pues yvamos bien en celada, no habia para que descubrirnos mas. Pero, despues que he entendido lo que pasa, no me ha parecido de dexarme burlar mas, y en el modo de tratar se que no he escedido un pelo. Esta escusa hago que se cierto que he de ser acusado asperamente, pero en verdad que yo no puedo adivinar que sera la querella. Maestre Sidene que hira al Emperador, vera a V. S. de camino. Es muy buen cavallero, y ninguna cosa le falta para serlo sino es este del Papa en lo qual anda algo travajado. Suplico V. S. que demas del respecto del ser el quien es por hacerme a mi merced, se la haga a el, porque cierto a el y su muger les devo mas que a mi mesmo, y por esto me atrevo a hacer este officio, aunque se que es escusado.

Yo embio este criado mio con este despacho para que quede hay hasta que V. S. tenga aviso de la resolucion que S. M. mandara en mi entretenimiento y para que si esto si tardare busque con el favor de V. S. conque me remedio halgo porque cierto yo no puedo hallar ya de donde hacerlo. Francisco de Laxalde dice que hallaria el modo. Yo suplico V. S. me favorezca en ello, aunque sea materia de dineros.

De Clinton he habido una perilla del pelo del pero que dio a V. S., aunque no tan grande, ni tan hermosa dice que me dara otra de aqui a algunos dias, como tengo el de milort Roberto, las embiare entramas a V. S.

De Londres, 18 de Noviembre 1559.

Al señor de Chantonay escrivo lo que aca pasa, para que, si Fragmerton fuere con alguna arma falsa en esta materia de casamiento, no le halle desapercibido, ni pueda sembrar sospechas.

Hoy me ha dicho este Irlandes que estando un dia destos con la Reyna algunos de su religion y diciendole el gran numero de Flamencos y Holandeses y de todos estos estados, que aqui concurria por lo de la religion con sus mugeres, hijos y haciendas, ella dijo que fuesen muy bien venidos todos, que ella no podia faltarles y que, si se

acavasen ya de ir los Españoles que governavan en Flandes, a sus Indias o a su España a tostarse debajo de aquellos climas ardientes, ella sabe que en esos países la religion floreceria porque habia en ellos hombres principales que eran de ella. Deve de pensar de revolver a todo el mundo por esta via, como lo he escrito a Su Magestad algunas veces, y cierto en Francia ella trata de hacer algo desto por lo que de muchos de los suyos he oydo hablar que cuentan del gran aumento que en aquel reyno hara su evangelio. Este cuento he querido añadir a esta carta, porque deve ser V. S. el Español por quien ella dice esto, y cierto ella hólgeria de saber que V. S. se hubiese ido, preguntome los otros días quando se iba V. S. a Napoles. Respondile que no habia V. S. de irse de Flandes por agora, y yo vi que no holgo dello. Todavía, siendo V. S. servido, sera bien que Madama entienda esta buena intencion desta señora.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 812.)

CCCCLXXVIII.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 19 NOVEMBRE 1559.)

Il se plaint des propos que la reine a tenus sur la comtesse de Feria. — Grenado demande de pouvoir exporter six chevaux. — L'Empereur n'enverra pas son fils en Angleterre. Les Français sont hostiles à ce mariage. Peut-être en résultera-t-il quelque guerre.

A los cinco deste escrivi a V. S. con el ordinario de Anveres. Despues lo torne hacer con Olavarria y V. S. hare dado tan buen recado que antes de reseibir estas cartas nos ha puesto en la mano la licencia, la qual rescivi en Bruxelas el jueves diez y seis de este y la carta de V. S. que con ella venia. Por todo le beso mil veces las manos que nos ha hecho gran merced y descansandonos mucho con la dicha licencia, y la Reyna no tiene justicia en querellarse de mi muger de que haya hablado en ella, porque verdaderamente ha estado recatadissima en esta parte, y nunca ha hablado palabra de manera que le han mentido. Yo creo que soy el malhechor que he dicho la verdad de lo que entiendo, y al cabo del año se arrepentira Su Magestad de no haberme creído. Tambien no se yo porque, aviendo tratado ella a la Condesa tan descortesmente como lo hizo, se quexa que par Dios yo no dexare de decirselo a su Embaxador, el qual vino aquí ayer, y me envio a dezir que tenia orden de su ama

de visitar a la Condesa y que habia entendido que no estava buena, que lo vernia hacer otro dia.

A Granado se a dado licencia para sacar quatro cavallos y el hace instancia por seis, y a mi pareceme que los quatro es demasado, y sino fuera por lo que V. S. escribio que no era razon de desaboralla en esta sazón, no se le diera porque el Rey me mando en Gante, sabiendo que Granado venia a esto, que dixese a Madama que no se le diese licencia para ninguno, placeme que la Reyna aya desengañadonos con tiempo, aunque yo nunca crei mas que agora.

El Emperador no quiere que venga su hijo sino es despues de capitulado, y a mi pareceme que tiene razon. V. S., aunque la platica torne a resucitar, no deve mas tratar deste punto por lo que entendera que lleva el Conde Jorge de Helfestain en su instruccion. Franceses hacen su negocio en estorvar este casamiento. Yo no puedo creer sino que todas estas cosas an de parar en venir a las armas.

Yo pienso comenzar a aliñar para España en estando mi muger para ello que aora no lo esta, cierto el mochacho esta bueno, y todos besamos las manos a V. S.

De Malinas, xix de Noviembre.

No se cosa de nuevo que eserivir mas de lo que ay envio.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCLXXIX.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 23 NOVEMBRE 1559.)

Il n'a pu voir la comtesse de Feria et n'a rien appris de ce qu'on attribuit au Dauphin. —
Menaces des Français. — Voyage du comte d'Helfenstein.

Pleas it Your Ma^{te} t'understand that having lately received a packet of letters from the same of the xth hereof, delyvered by the B. of Aquila his servant, I am driven for a tyme to putt in respite the effect thereof. Furste touching the Count de Feria, for passing not long sithens by Mechline where he now lyeth, I understood the Countesse his wif through her dangerous travaile in childbirth and evill handling of the midwief hath ever sithens been very weeke, and at that instant (though now in better case of amendement) in suche weke state, having swounded ones or twice, as her lief was

despaired, the Count, as was reported unto me, taking it very hevily, as in dede he maketh very muche of her. So thought I it not mete in that plight to congratulate with a sorowfull man, but to take a better oportunitie, as very shortly I loke to have, to Your Ma^{tes} satisfaction with his due thanks.

Semblably touching th'other matter of Dardoys, as Your Highnes would I shuld use all dexterite for the search of the truthe, so purpose I to do, reserving Mons^r d'Arras to the laste assaye, and of the case, as I canne learne, Your Highnes by my next letters shall have further enformation. But, under Your Highnes pardone, whither the Daulphin did arrogate that style or not, I take it all oon, touching their entent, when so ever they may see an advantage, and so I trust Your Highnes will make none other accompte, as in this Court men of discource reckon verily that, ere it be long, they will burste furth, and would ere this tyme, saving for respect of the King of Spaine and their owne want of readynes. I trust in God that union, armure and exercise at home, with the faster amitie of freends abroad, shall brecke of their threed in the begyning.

The Frenche cease not here to calumpniate that all the Scottishe motion procedith of our setting on, with threets they will chastise both the oon and the other.

The Regent and lordes of this Counseil have here doon muche honour to the Count de Helvesteyn the Emperours Ambassadour now in vyage towards Your Ma^{te}; he purposeth abowte to be at Dunkerke the xxvijth hereof.

Thus with my lowly bounden thaneks unto Your Ma^{te} for the grete comefort by those letters I conceived of your gracious acceptation of my pore service still in good part, I committe Your Highnes to the tuition of Almighty God, who graunt in honour all good and glad things to the same.

From Bruxelles, the xxijth of November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 511.*)

CCCCLXXX.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 23 NOVEMBRE 1559.)

Lenteur des Écossais. — L'alliance du roi d'Espagne est utile. — Influence des Guise en France.

Sir, with my duest comendations. For your letter of the xth hereof, which came enclosed in the Quenis Ma^{te} packet, theis may be to yeld you my bounden thaneks.

I am sorie the Scotts procede (me semith) over leysourly. Suche enterprises would be doon with the heate, which in never so litle respite waxeth cold againe. In this Court they have hadde avise of an overthrowe that of late shuld be gevin by the Scotts to the Frenchemen, as yesterday Mons^r de Berlaymont axed me the question.

He recited unto me a French pasquille, the copie whereof, whither ye have redde it, or not, at all adventures I send herewith unto you.

Touching the Grave of Helvestein, the common speache here goith it shall passe that waye, I wott not whether those of this Counseill take it so. Ye may enquire of Grenado at his retorne a tale that he herde, which I have willed him to recounte unto you.

Already King Philippe hardly digests his owne misse : as hardly and with lesse dissembling will he broke the seconde of his kynnesman (if it so fall owte), now thinking himself the lesse endangerd unto us through his new affinitie with Fraunce. I rather wishe by all good meanes he were retained for us then cleerly to be alienated. He and his adherents ar a grete partie. It is good to remember that occasion servith not alwaye. *Quod facis fac citius.*

We had need of some countenance against the Frenche, as many of the howse of Gwyse, so many Frenche Kings, having King and all at commandement. But of theis things though to discourse, ye may justly skorne my folie and presumption. Yet I humbly pray you for this ones to take it in good part, as written to you self, proceeding of a good zeale to leane to the surer part, which is rather to feare to muche then to litle. Ye heare not all that we heare abrode. Thus I ende comitting you unto the living God.

From Bruxelles, the xxijth of November 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 312.*)

CCCCLXXXI.

Chaloner à lord Dudley.

(23 NOVEMBRE 1559.)

Il regrette que ses démarches n'aient pas réussi dans l'affaire de Bernardino Grenado.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 314.*)

CCCCLXXXII.

Chaloner à l'évêque d'Aquila.

(23 NOVEMBRE 1559.)

Il l'assure de son désir de lui rendre service.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 515.)

CCCCLXXXIII.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 24 NOVEMBRE 1559.)

Il n'a obtenu de passeport que pour quatre chevaux. Les deux autres seront conduits en Angleterre avec les chevaux du comte d'Helfenstein. On a cru longtemps au Conseil de la Régente qu'il n'y avait là qu'une affaire particulière négociée entre Chaloner et Grenado.

(Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 519)

CCCCLXXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 27 NOVEMBRE 1559.)

Nouvelles d'Écosse. — La reine se montre de nouveau incertaine en ce qui touche son mariage avec l'archiduc. Elle demande si le roi l'aidera dans ses démêlés. — Différend de Robert Dudley et du duc de Norfolk. Robert Dudley déclare qu'il n'est pas d'un bon Anglais d'engager la reine à épouser un étranger.

A diez y ocho deste escrivi a V. A. con un criado mio, el qual habra llegado tarde por no haber tenido tiempo para pasar. Lo que despues aca hay de nuevo, es que Fran-

ceses a primero y a seis deste han escaramuzado con los rebeldes de Escocia. La primera vez les ganaron una culebrina y rompieron otra picza, que las tenían puestas fuera de Hedimburg en cierta colina. La segunda vez pelcaron en el campo desta manera que, viniendo los Escocces hacia Lit para cercarlos, salieron a ellos dos mil Franceses y trecientos cavallos y los desbarataron. Murieron ducientos y fueron presos otros tantos y entre ellos algunos principales. Tras esto acordaron los rebeldes de dexar la villa de Hedimburg, como lo hicieron con mucho desorden. Aquella misma noche fueronse a Sterling, donde pensavan fortificarse. Estas nuevas se han tenido aqui tan secretas estos dias y contado tan variamente que el mismo Embajador de Francia no las ha podido entender bien hasta tres dias ha que llego aqui el Chanciller de Escocia, el qual ira a Francia embiado por la Reyna regente, y de camino ha hallado a esta Reyna y quexadose de parte de la otra de muchos indicios que halla tienen de lo que aqui se hace contra la amistad en favor de aquellos rebeldes. Entre los otros es uno el haber embiado aquellos dineros que yo eserevi que se habian tornado los dias pasados, los quales tomo un Conde Escocces de los de la parte de la Reina, y no son mas de quatro mil escudos. Esta Reyna ha respondido negandolo todo y diciendo, como suele, que si Franceses quisieren su amistad, ella no quiere otra cosa. Ellos creen esto como les parece y le responden lo mismo. Yo hable con la Reyna, tres dias ha, por los negocios de ciertos Flamencos, de los quales pasamos a lo de su casamiento. Creo que holgaria de menear esta platica de nuevo, pero con la misma intencion que hasta aqui, a lo que yo creo. Yo la he remitido a la venida del Conde de Elfestan y muestra poca satisfacion de la manera de tratar y indeterminaciones de que hasta agora ha usado con nosotros. Despues de haber hablado en esta materia un rato, me dixo que queria decirme en confesion algunas cosas, las quales eran las quejas que tiene de Franceses y las injurias que le hacen de cada dia, hablando y haciendo contra ella lo que se les antoja y pretendiendo la sucesion deste reyno tan abiertamente como pretenden, y dixome que la Reyna de Francia biuda habia embiado a la Reyna regente de Escocia un baston en el cabo del qual estavan las armas de Inglaterra y le habia embiado a decir que nunca podria reposar hasta que se arrimase sobre aquellas armas y muchas otras cosas, las quales me dixo que la habian obligado a armarse contra Franceses, a los quales pensava de embiar a decir con Framarton que, si no la satisfacian destas injurias y aseguravan de lo que contra ella pretendian, ella no podria dejar de defenderse, de lo qual me dixo que queria avisar al Rey nuestro señor, escribiendole o enbiandole persona propia dentro de tres dias. Yo le respondi que todas estas cosas sabia el Rey mi señor dias havia, y por esto le havia advertido muchas veces que procurase de asertar sus cosas y asegurarlas con tiempo porque de otra manera ella se veria en trabajo y pondria en el a sus vecinos como se lo habia dicho don Juan de Ayala y yo algunas veces. Preguntome si pensava yo que el Rey dexaria de ayudarla por estas cosas y por ser tan deudo

del Rey de Francia. Dixele que yo nunca habia entendido que en Su Magestad hubiese falta de amistad y buena voluntad a sus cosas della, ny a las deste reyno al qual no podia faltar por muchos respectos y que ella haria muy bien en avisarlo agora de sus querellas porque, entendiendo todo el mundo que ella se armava y que Franceses hacian lo mismo, no parecia bien que el Rey solo dexase de saber la causa. Despues ha estado conmigo el Embaxador de Francia, el qual me ha dicho que piensa que el Conde de Haran vendra aqui presto y que estos le favoreceran y que la Reyna regente ha entrado en la villa de Hedimburg, pero no en el castillo, y que los Franceses que hasta agora estan en Escocia, no son mas de seys mil, y los que agora se han embarcado en Cales, ocho vanderas. Pero la suma de todos sus discursos es que no quieren dar tiempo a sus enemigos y que, antes que venga el verano, quieren debelarlos y que si estos los quisieren ayudar en Francia habra para entrambos. Diciendole yo que haria bien en no dexarse persuadir, ni tener sospechas de nosotros, me dixo que asi lo hacia y habia hecho espelciamente en no creer que el Rey nuestro señor de nuevo queria casarse con esta Reyna, como habian trabajado de persuadirselo hasta agora. Con todo esto ellos no pueden disimular la intencion que tienen de invadir este reyno y la sospecha que tienen de que el Rey nuestro señor ha de estorbarlo. Tiene entendido que la Reyna envia a España un Embaxador, el qual va con grandes negociaciones. Yo le he sosegado, mostrando de no tenerlo por cierto.

El Duque de Nortfolk hablo con milort Roberto, dos dias ha, tan claro que me dice que se partieron el uno del otro sin hablarse y que milort Roberto le dixo que no tenia por servidor de la Reyna, ni buen Ingles a quien le aconsejase que se casase con estrangero. Andan las cosas entre ellos muy exasperados, y el Duque se ira a su tierra sin querer aceptar el cargo de general en la frontera. Esta muy puesto en contradecir esta guerra y en favorecer el casamiento del Archiduque y seria instrumento para hacer disíño del en las cosas que aqui pueden ofrecerse. Ha me parecido avisar de todo esto a V. A. sin aguardar mas para que sepa y pueda avisar a Su Magestad de lo que aca pasa a la jornada.

De Londres, a 27 de Noviembre 1559.

(*Archives de Simancas. Secret. de Estado, Leg. 812; Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris, Vol. Angleterre, fol. 28 vº, avec la date du 25 novembre.*)

CCCCLXXXV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 27 NOVEMBRE 1559.)

Il est souffrant et s'en réfère aux lettres qu'il adresse à la duchesse de Parme.

Muy Ilustre y Reverendisimo señor, yo escribo a Madama la ynclusa por la qual le doy aviso de lo que aca pasa despues de los diez y ocho, habiendo avisado de lo de hasta alli con persona propia. Suplico a V. S, me perdone si aqui no lo replico y si no escribo mas largo, hallandome en la cama con mis indisposiciones solitas, por lo qual dejo tambien de escribir a Mons. de Chantonay, esperando que V. S. le mandara avisar de lo que fuere necesario. Guarde, etc.

De Londres, 27 de Noviembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

CCCCLXXXVI.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 27 NOVEMBRE 1559.)

Même objet.

Con un criado del Embaxador Chaloner escrivi ayer a V. S. una carta hecha a proposito para que, si la quisieren ver, no hallen en ella cosa que le tenga agora. Quisiera escribir largo, pero hallome en este punto tan malo de mis dolores solitos que no puedo dexar de remitir a V. S. a la carta que escribo a Madama y suplicarle que perdone la brevedad desta, pues no es para mas que para escusar las impertinencias de la que agora escribo a Madama; a mi parecer es de alguna importancia y querria que se embiase al Rey nuestro señor. Guarde Nuestro-Señor, etc.

De Londres, a 27 de Noviembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCLXXXVII.

Dettes de la reine d'Angleterre.

(30 NOVEMBRE 1559.)

Les sommes dues à Anvers, à Berwick et ailleurs s'élèvent à 226,910 livres.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n° 535.)

CCCCLXXXVIII.

Chaloner à Cecil.(BRUXELLES, 1^{er} DÉCEMBRE 1559.)

Il n'a pas vu la comtesse de Feria, et, en ce qui touche le second point, il compte s'adresser à Granvelle. — Choix d'un ambassadeur à envoyer en Espagne. — Avantages de la paix. Si on ne peut la maintenir, il faut rester en bons termes avec le roi Philippe II, plus puissant que Charles-Quint. — L'évêque d'Aquila songe, dit-on, à quitter Londres. — Nouvelles d'Espagne et de Rome. — On tient peu de compte des forces militaires de l'Angleterre.

Good Sur, it may pleas you t'understand that yesternight late my servaunt Farnham here arrived with the Quenis Ma^{tes} packet unto me, and you letter written at leingth, which for the matter I know ye committed to none other to write, and sory I am ye had such cause to take that payne to extend so long a letter op your owne hande. Nevertheles I hope in God with wisdome all shal be forseen in tyme.

Towching the Quenis Highnes former letters sent unto me by the B. op Aquila his servaunt, the Countesse sickenes hath hitherto been my stay for the oone part. Nevertheles apon Sunday or Monday next I shall have (as I am enformed) very good oportunitie to execute Her Highnes pleassur, and further to fele his disposition as I see cause, for hitherto I have fownde him a francke manne with me.

For the t'other part, I have fished for the knowlege etc., but it will not handsomly be comme by, wherefore apon theis second letters somme tyme this daye or to morow taking my beste oportunitie I will bourd Monss^r d'Arras for the hole, and thereapon retorne my servaunt back with letters by post.

If ye send to King Philip (if ye will perdone me to write my fantsie) send none that have not the langage perfightly and canne not as perfightly understand the King, whose quick and faste speache is hard of a yong begynner in Spanishe to be well at the furst comprehended. None wourthier then Sir Henry Sidney, but I know not how his langage servith him. Axe Sr Willam Piking. Henry Knowles hath as sufficient Italien as any other Inglishe gentelman, but as yet ye have not gevyn him reputation. King Philippe in so grete a matter will loke for a grete personne, though every man will make excuse the Quene canne not so be served; for God knoweth what juste cause some now drawing in the plow have to seke to be unyoked, but *vincit amor patriæ, mihi jussa capessere fas est*.

It is a question to be moved, which wayes the Quene will send into Spaine, either by land or sea. Me semith the sea is surer and shorter, unles ye truste the French yet will hold owte.

If by any good meanes the warres may be proteled for two or three yeres, that quiete at home may lett our stone gather mosse. In my pore opinion nothing were more to our benefite. Mariage, frute thereof, as a sure pawne to bynd all mens herts; tyme gayned to putt our things in order and settle things begonned but not achevid, withe a thowsand other accidents that the benefite of tyme it self wold discover for occasion to take hold apon, do draw me downe to that side. But on th'other side now it shuld seeme the Scotts ar to be holpen owte of hand before they clere geve over. I canne not tell, but their retire to Sterling is the next doore to a flight, and I wotte not whither *vir fugiens denuo pugnabit*, unles their policie be better then hitherto they have shewed, *et prius dubii victoris fortunam sequuntur*.

If very necessite seme to offer the breache, for Gods love reteyne the amitie of theis menne. King Philip is now apon the highest of all his reputation, yea more then ever was his father, considring he hath not to do with a Fraunces or an Henry, but with a yong King now wel nye as loth to offend him as a pupille his tutor.

Here is grete expectation what we will do at home, one wayes grete congratulation, an other wayes indignation. Assure you all the matter restith apon the resolution, and that also shortly loked for. I wott not what the B. of Aquila meanith, for of late a servaunt in maner of his steward told oon, who told me, that he had order from his master to provide a howse for him, either here or at Lovayne, if he departe furth of England without substitution of a successor. *Nota bene*, what shall I do here? I consume, I confesse, the Quenis money, and myself to the bones, but yet I alwayes juge somme here or in Spaine must kepe the tourne. In Spayne it is to hote, and here, the Quene pleased, I shall with humblest thanks geve over the helme to a meter manne, and yet detracte no service commanded.

By this tyme, the Quene Catholike I think be almost at the Mounts-Pyrénées. The

Cardynal of Burgos, the Duke of Infantasgo, the Count de Benavente and an other grete man whose name I remember not, receive her at the frontiers. The King himself from Tolledo by post will mete her at Guadalayar, a fayre palace of the Duke of Infantasgo, there to consummate the maryage, and thence with her to Tolledo, with grete triumphs during all this Christmas holydayes, evyn to Shrovetide.

By the Romishe avises which I send you here inclosed, ye shall perceive the state of the Conclave. The last avise of the 8 of November a special secrete frende delyverd me. Ye may thereby gesse what estimation King Philippe hath amongs them.

Here of late iiiij^e m^l floryns have been paid to the garisons. The States have not as yet agreed to the redemption of the Kings dett and make a sticking at it, being aferd of such a shrewd precedent.

Thus I pray you beare with my scribling at this tyme. Forseeing I must delay the sending of my servaunt for a season, I wold not pretermitte thus muche in the meane tyme. God kepe you ever, Sir, in welfare.

From Bruxelles, primo Decemb. 1559.

The moste want I fynd at this tyme is of ware and expert capitains. Recken how many be lefte of the old store, and how many of those that remayne canne so well skylle to conduct an armie, as they canne skill of a skirmishe. That want specially here they note, and as for our souldiours count them good for a weke, but the next in stede of a sallade to wrap their head in a kercher. Lord! what I have herd spoken by such our truants!

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n^o 554.*)

CCCCLXXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 4 DÉCEMBRE 1559.)

Nouvelles d'Écosse. — Ambassadeurs à envoyer en Espagne. — L'Angleterre et la France sollicitent l'appui du roi. — On a arrêté un Anglais soupçonné d'avoir pris part au complot contre Robert Dudley. — Alliances de la reine en Allemagne. — On cherchera à amuser le comte d'Helfenstein par de vaines paroles.

Despues que escrivi a V. S. a veinte y siete del pasado, dandole aviso de las cosas de aqui y de las de Scotia, hay nueva que la Reyna regente es muerta y los Franceses lo

creen porque quando el Chanciller partio de alli dexola muy mala : si es llegado alli el marques de Albeuf. Dicen que quedara con el gobierno de aquel reyno. Aqui han quedado espantados del buen suceso que Franceses han tenido contra aquellos rebeldes y no bravean tanto como los dias pasados hazian, pensando de tener ya echados de aquel reino los Franceses, pero quedales mayor miedo y con mucha razon al parecer de todos porque son graves e importantes las ofensas que estos han hecho a Franceses alli en este negocio, y todas estan entendidas por mas que la Reyna las niegue, la qual embia agora dos Embaxadores a España mas por cirimonia y cumplimiento que por otra cosa. Dicen que sera el Conde de Erifort que es un moço de diez y seis años y otro que se dice mastre Cave. El Embaxador de Francia ha hecho diligencias conmigo para entender lo que pensamos en estos negocios. Lo que yo le he respondido, ha sido presuponiendo que ellos tienen justicia, siendo su caso defenderse como ellos lo dicen, que yo no pienso que el Rey nuestro señor holgara de entender que la Reyna les haga tan malas obras como las hace, ni que querra favorecer a hereges contra el Rey de Francia que es su hermano y señor justo de aquel reino. Querria poder callar totalmente con estos no teniendo comision de hablar, ni cartas de Su Magestad tantos dias ha, pero veo que el callar demaseado les daria mayor sospecha, lo qual yo no querria sino asegurarlos como procuro de hacerlo, y lo mismo hago con la Reyna, la qual, como escrivi a V. A., me pregunto los otros dias si pensava que el Rey nuestro señor dexaria de ayudarla en esta guerra, y fue menester tambien responderle a su proposito.

Aqui vienen cada dia armas de Amberes y se esperan muchas mas. Han publicado que las traen con licencia de V. A. Dicen que tendran diez mil coseletes y otros tantos arcabuces traídos de nuevo, sin los que antes tenia en el reino.

Quatro dias ha, prendieron a uno de la camara de la Reina, que se dice Druri. Entiendo que tienen sospecha que el sabe algo del tratado contra milort Robert, de que tantos dias ha se ha dicho, y piensan que todo esto se arma contra el Duque de Nortfolk, si algo hay tengo por cierto que no sera el solo y que presto havra aqui los tumultos y levantamientos que siempre se han tenido. Seria menester que, ymportando tanto los negocios de aqui como importan, yo supiese a que fin se han de encaminar porque para estar aguardando a que las cosas se hagan a caso, no son necesarios Embaxadores, ni Ministros a mi parecer.

Aqui han publicado los de la parte de la Reyna que Lantgrave, el Conde Palatino, el Duque de Virtemberg y otros protestantes tienen hecha liga con esta y que la favoreceran en esta guerra y en todas las que tocaren a religion ¹. Pienso que quiso decir

¹ Le 8 décembre, la duchesse de Parme, transmettant au roi les lettres de l'évêque d'Aquila, annonce qu'elle a appris du comte de Feria que la reine d'Angleterre et ceux de son Conseil font bon accueil aux sectaires des Pays-Bas, qui ont traversé la mer en assez grand nombre : « Voires jusques

esto los días pasados quando, ofreciendole yo mucho de la amistad y favor del Rey nuestro señor, me dixo que ella se guardaria de haber menester de nadie. Yo le dixé que aquello era lo mejor y que así deseavamos nosotros que lo hiciese. Ninguno hay por mas Ingles que sea que no vea manifestamente la perdicion deste reyno, y yo temo que lo que muchos días ha se ha dicho y avisado en las cosas de este reyno, se vera presto con efecto.

Yo pienso que detendran en palabras al Conde de Helfestain en lo deste casamiento, como han hecho a estoto, y a mi estos días el Duque de Norfole nos ha dicho que lo que cumple es apretarla y sino se resuelve luego yrse y dexalla, y así creo que se habria de hacer.

Todavía embian a Frammarton a Francia; el va de mala gana y dice que holgaria de quebrarse una pierna por no yr.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.*)

» à leur déclairer qu'elle espéroit que Dieu donneroit la grâce que de brief par deçà l'évangile se
» prescheroit ouvertement et que le peuple de par deçà y estoit enclin, et encores aucuns seigneurs
» principaulx, lesquels ne fauldroient d'y tenir la main. » Elle ajoute que d'après le chemin que prend
la reine d'Angleterre, il est probable qu'elle se perdra et qu'elle mettra son royaume au hasard, que
les Français conservent leurs desseins contre l'Angleterre et qu'ils chercheront à persuader au roi qu'il
n'est tenu à rien par les traités antérieurs, puisque la reine légitime d'Angleterre est Marie Stuart et
non Élisabeth. A son avis, il serait aussi dangereux de voir les Français envahir l'Angleterre que de
leur ouvrir les portes de Bruxelles; car si les Français étaient maîtres de l'Angleterre, toutes les com-
munications seraient interrompues avec l'Espagne. La duchesse de Parme insistait donc vivement
pour que Philippe II ne négligeât rien pour défendre les Pays-Bas : « pour le grand et loyal devoir
» qu'ils lui avoient rendu, employant leur avoir et leur propre vie pour se soustenir en son obéis-
» sance. » Les choses en étaient arrivées à ce point que, selon son avis, Philippe II devait à la fois
montrer visage aux Français et aux Anglais : aux Français pour leur faire comprendre qu'il ne se
laisserait pas tromper par leurs persuasions, aux Anglais, puisque toute la courtoisie dont on usait
envers Élisabeth n'avait d'autre résultat que de la faire « plustost insolente. » (GACHARD, *Corresp. de
Marguerite de Parme*, t. I, pp. 64 et 75.)

CCCCXC.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 4 DÉCEMBRE 1559.)

L'abattement et la crainte règnent en Angleterre. — Il n'agit point, faute d'instructions.

Yo he scrito a V. S. tan a menudo y ha tanto que no tengo cartas tuyas que agora tengo poco que escribir y menos a que responder, maxime escribiendo a Madama, por cuya carta vera V. S. lo que aca pasa, que es conforme a lo que por otras tengo escrito y significado. Todos aqui estan tan tristes y temerosos que no hay hombre que no espere mucho mal y cierto, si no fuere asi, sera mas caso que providencia nuestra, pues por lo que a mi toca habiendo tanto tiempo que no tengo cartas de Su Magestad, ni de ninguno de sus ministros, poca parte puedo tener de bien ni de mal en lo que en los negocios sucediere, no haciendo en ellos mas que aguardar y entretener.

Dios Nuestro-Señor lo provea todo como es menester, el qual guarde y prospere vida y estado de V. S. por largos tiempos como sus servidores deseamos.

De Londres, a 4 de Diciembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

CCCCXCI.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 4 DÉCEMBRE 1559.)

Mauvais état de sa santé. — Ce qu'il a répondu à la reine au sujet des paroles attribuées à la comtesse de Feria. — Bruit de la mort de la reine régente d'Écosse. Robert Dudley dirige l'envoi des renforts en Écosse. — Armes expédiées des Pays-Bas en Angleterre. — Alliances de la reine avec les princes protestants d'Allemagne. — Arrestation du capitaine Drury, sous le prétexte de certaines indiscretions; mais le véritable motif est qu'on lui reproche d'avoir connu le complot contre Robert Dudley. Tout ceci est dirigé contre le duc de Norfolk. — Il n'a reçu, depuis quatre mois, aucune lettre ni du roi, ni de la régente. — Il regrette que l'Empereur n'ait pas envoyé son fils en Angleterre. — On attend le comte d'Helfenstein qui pourra traiter cette affaire. Quant à lui

(l'évêque d'Aquila), après l'injure qu'il a reçue, il ne veut plus s'en occuper, comme il l'a déclaré à la reine, qui ne cherche qu'à l'entretenir qu'afin de tourmenter les Français. — Le chancelier d'Écosse s'est rendu en France pour dénoncer les perfidies des Anglais. — Entretien avec l'ambassadeur de France.

De diez y nueve del pasado he recibido hoy una carta de V. S. y por la misma causa que dexa de screvir la semana pasada largo que fue por estar indispuesto, dexare ahora de hazerlo. Cierta yo he pasado muy gran trabajo estos dias y agora le tengo mayor que nunca con no estar seguro de una enfermedad harto peligrosa que me dicen los medicos, que tengo, si Dios me diere salud, para ninguna cosa; la deseo mas que para servir a V. S. como devo, y si asi no es, no me la de Dios, por lo qual no tengo que responder a las gracias que V. S. me da por la solicitacion de la licencia que embie con mi criado. A la Reyna respondi, en aquellas platicas que entonces pasamos, lo mismo que V. S. me escribe agora, que es que yo no tenia a mi señora la Condesa por muger que hablase lo que no era menester de nadie quanto mas della, pero, como V. S. sabe, Su Magestad es princesa de muy buenas invenciones, y asi creo que lo fue esta. Pienso que le escocera el no darsele licencia para mas que quatro cavallos.

Aqui se entiende que la Reyna regenta de Scozia es muerta, aunque no se tiene certidumbre de ello. Con la rota que los hereges de alli hubieron los otros dias, andan las cosas de aqui mas atentadas y con mayor sospecha, por lo qual las provisiones para la guerra se hacen muy grandes, aunque con mas modestia cada dia se embia gente hacia Escocia y los capitanes todos son despachados por milort Roberto.

Aqui llegan cada hora naos cargadas de coseletes y arcabuces de ay y ahora se esperan muchas mas. Dienen que se traen con licencia de Madama. Tambien publican que la Reyna tendra en su favor para esta guerra a todos los principes protestantes de Alemania en virtud de una capitulacion que tiene hecha con ellos. Yo se que hara qualquiera cosa por no pasar por nuestra puerta que asi me lo ha dicho claramente.

Quatro dias ha que Druri (el de la camara) fue preso. Dienen que la causa es que ha publicado secretos de la camara y no dexan de decir que somos el embajador del Emperador y yo aquellos a quien los ha publicado. Pero cierto se engañan, y la verdad es, segun entiendo, que su prision procede de alguna sospecha que del tienen que sepa algo de aquella conjura contra Milort Roberto, de la qual avise los meses pasados, y me dicen que todo se encamina contra al duque de Nortfolk, al qual han ofrecido el cargo de general en el pais del Norte, pero ni se si aceptara el cargo, ni aun osara venir a Londres, segun las cosas andan. Pienso que no estamos lejos de lo que ha dias que se ha pronosticado que ha de suceder en este reyno. Yo no se como resolverme porque en un tiempo que seria menester que sabrase todo, me hallo con falta de todo, porque ni tengo resolucion en los negocios, ny salud, ni hacienda, y ha quatro meses que no

tengo carta de Su Magestad, ni aun de Madama, que seria bien menester tenerlas a menudo. La resolucion que el Emperador ha tomado de no embiar a su hijo, podra parecer bien a otros, pero a mi no, porque nadie me hara creer que, si el Archiduque aqui se hallase con buen consejo y recaudo, no saliere con su intencion por una via o por otra; pero, quanto Dios quiere que los negocios se pierdan, asi lo permite. El Conde d'Elfestan sera aqui esta semana, a quien ha dias que yo he remitido este negocio porque no me ha parecido que me convenia tratar mas del, habiendoseme hecho la burla que se me ha hecho, y con mucho sabor mio lo respondi asi a la Reyna los otros dias, hablándome ella en la materia, de lo qual quedo harto corrida no porque tenga gana de hacer nada sino porque le parece que le conviene tener el negocio en pie y traguear con ello a Franceses. El chancellier de Escocia a ydo a dar cuenta al Rey de Francia de todas las trampas que de aqui se han hecho en aquel reyno. Claramente me ha dicho el Embajador de Francia la intencion que en las cosas de aqui tienen, que es conforme a lo que tiene Su Magestad entendido muchas veces y por muchas vias. Plega a Dios que se trate de proveerlo, aunque sea tarde, el guarde y prospere vida y estado de V. S. con mi señora la Condesa y hijo, como los servidores de V. S. descamos.

De Londres, a 4 de Diciembre 1559.

Aqui embio la licencia que M. Coban tiene para sacar ciertos cavallos; el suplica que se le mande confirmar para que pueda embiar por ellos : yo lo suplico tambien a V. S. humildemente.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXCII.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 6 DÉCEMBRE 1559.)

Il a appris beaucoup de choses qu'il lui serait plus facile de dire de vive voix que d'écrire. — Il sollicite l'autorisation de retourner pendant quelques jours en Angleterre.

May it please Your Ma^{ty} to be advertised that, upon receipt of two severall packetts from the same of the xth and xxiiijth of ye laste, I have not fayled with suche diligence and endeavour as I coulde, to execute Your Highnes pleasure in that behaulf, as at good leingth I have enlarged the particularitees in a letter sent herewith to Sir William Cicile Your Graces Secretarie, by whome the same may like to be enfourmed of the

whole : humbly upon my knees beseeching the same with gracious construction to interpret that, whatsoever heretofore I have written or now write, either to Your Majesty or to M^r Secretarie, touching your royall affayres, is written by me faithfully, proceeding of a pure mynde without other respect then according to the bare and very truthe of matters, as the same are represented unto me by those with whome I here have had to treat, wherein the occasions here mynistrred, so divers wayes have moved me for duetie and allegeance sake, in so many my long and tedious letters to syng alwayes oon maner of plaine song.

If I should take in hande or were of so good memorie as wourd by wourd to repete that that summarily I have touched in my letter now written to M^r Secretarie, perchance alreadye counted a superfluous writer, I should now be holden over long to small purpose; but in matters of importance, where brevite is obscure, it is good to understand the whole and make extract of the choisest. I wold to God a wiser manne had herd the tales told me or had been at my backe to have made lively report thereof unto Your Majeste, suche as no letter canne so well expresse or sett furthe as the voyce of the teller.

Therefore, where for myne owne disordred things at home, I hadde greate neade for a season to retourne to putt some order in them, I humblye beseeche Your Highnes to geve me leave for a fortnights space, with a few, leaving the rest of my familie here behinde me, to come over to kisse Your Highnes hands, to my comefort in case the same shall thincke my service here may be spared for the tyme, as I truste it may, referring nevertheles the whole unto Your Majestes pleasure, with humble request it will like the same to have consideration of my pore estate, unhable wourthily to susteine this burden without your gracious relief, as knowith God the geve of all, who graunt Your Highnes all good things with victorie over your ennemyes.

From Bruxelles, the vjth of December 1559.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 574.)

CCCCXCIII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 6 DÉCEMBRE 1559.)

Conférence avec l'évêque d'Arras. Celui-ci ne s'est pas expliqué sur les titres revendiqués naguère par le Dauphin, mais il a insisté sur l'intérêt politique de l'Angleterre à ne pas rompre la paix avec la France, blâmant l'intervention des Anglais dans les affaires d'Écosse, rappelant les bons services du roi, alléguant la faiblesse de l'Angleterre mal armée et divisée, etc. — Banquet chez le comte de Feria, qui a insisté sur les mêmes considérations et l'a prié de rappeler à la reine le proverbe espagnol du coq qui gratte dans le fumier jusqu'à ce qu'il trouve un couteau pour se couper le cou. Vastes relations du comte de Feria. Nombreuses récriminations. On ne peut compter sur aucun appui de ce côté si la guerre éclate avec la France. Ainsi se trouve confirmé ce qu'il avait déjà appris par ses espions. — Les États ont rejeté la gabelle du sel, mais ont voté une contribution considérable.

Good Sir, after my duest comendations. Where apon receipt of the Quenis Majestes packet of letters with yours enclosed, of the xxiiijth of the laste, I wrote apon the soudaine a confused letter unto you the furste of this instant, for signification of so muche onward, till more oportunitie served for the reste, I require you not so muche to regarde the undigested order thereof, as rather the scope of my good will and faithfull endeavour, for in dede I had no leysour at that instant to take lenger avise what I wrote.

Sins that tyme, seeking sundry oportunitiees, where Saturday, Sondag and moste part of Monday laste Mons^r d'Arras was busied abowte the depeach of letters for Spaine and Almaine (which gave th'occasion of my lenger deferrment through his excuses), fynally on Mondaye afternone I had conferrence with him. And grownding th'entry of my talke apon the desyre I had to visite and speke with him after suche a long tyme paste, sithens I sawe him laste, and further to lerne at him of the King his masters good nouvelles, whereof I saide the Quene my mastres wold be glad to understand, to this my preamble he made aunswer, as ye my juge, with like phrase. Enteing further into talke (here, for avoiding sundry replications and reciproke answers, I will make but oon contynewed tale for either partie, conteigning the whole in grosse). • Sir (quod I), » albeit ye maye note me somewhat bold without commission to demaunde of you a » question for myne owne satisfaction, yet I pray you, seing I take it not impertynent, » that ye also will take is well. Furste, how the styrre in Scotland procedith between » the French and the Scottes? I am sure ye misse not of advertisement, and I for my

» part also have had some letters sent unto me from my frends in Ingland and elsewhere.
 » But considring how of late from Allemaigne I recewed a letter of advise that souldiours
 » there were prested for the service of the French King, and also an othere letter from
 » an Inglishe gentilman in Fraunce my neere frend, who there attayned knowlege
 » that the French King now reigning, then Daulphin, when by his fathers lief tyme
 » a Secretarie of the Connestable brought hither an instrument of confirmation of the
 » laste treatie of the peace ratified by the said Daulphin, he in his style shuld name
 » himself *Roy d'Ecosse, d'Engleterre et d'Irlande, Daulphin* etc., which thing, in case
 » it so were, as none canne better to my supposal tell then you. Therefore I desire you,
 » Sir, not to thincke muche that I axe you the question; for allready, as a manne absent
 » from my cuntrey and consequently the more curious, I learne daily what small good
 » talent the French do beare unto us. » — « Mons^r l'Embassadeur (quod he), to this your
 » demande, ye muste geve me leave to demaunde of you againe whither ye axe me
 » this as Embassadeur by commission, or els as of your self? and whither ye axe me as a
 » Counsaillour or els as the B. of Arras privately? » — « My demande (quod I) is not of
 » commission, nor yet as Ambassador, but as oon in particuler desyrous at your hands, a
 » personage of suche knowlege and experience in the world, by waye of private confe-
 » rence, to discource this manner of the French proceedings, as well to lett you know
 » what I by sundry advises do lerne and conceive thereof, as also to enquyre of you, in
 » familier talke, whither ye also enterprete of their doings and meanings as I doo. For
 » thus muche, ye shall understand, I learne. » And so according to that part of your
 » letter where you, M^r Secretary, declare and aggravate the French proceedings, their
 » ambitious title, their preparatives, etc., I also *mutatis mutandis* summarily repeted the
 » self things unto him with the like conclusion, and so expected what he would saye.

So pawsing a while, at laste he aunswerd that, medling now lesse with affayres then
 in the late Emperors tyme he did, he not so well remembered for this present whither in
 th'afforsaid confirmation any suche stile was used as I alleged. « Nevertheles (quod he)
 » it is possible ynough, lyke as in that behaulf none canne better esclarishe and
 » satisfye your demaunde then my Lord Haward, the B. of Ely and the Deane of
 » Cantorburie then your Comissioners etc. who being present at the mayning of the
 » last treatie bothe at Serkham and Cambresie herd with their owne eares what
 » challenges the French syde made in the Scottishe Quenis behaulf and what the said
 » French also replied to those of our syde. When we (quod he) alleged our old leagues
 » and confederacies with the Kings of Ingland and their successors, they replied that
 » the King my master was not bounde to the Quene your mastres as successor of the
 » crowne, but rather to the Scottishe Quene, whose right (quod they) was next in suc-
 » cession, so what then passed I nede not now (quod he) repete, but referre me to that
 » that they your Comissioners know therein. And what styles or titles prynces liste

» to geve themselves, we not so muche regard if it touche not our owne case, but rather
 » referre the considraunce to whome it appartaigneth. Now, touching the French prepa-
 » rations, assure you (quod he) I also for my part have had sundry advises thereof,
 » both from my brother in Fraunce, and owte of Allemaigne (as in dede, for myne
 » owne satisfaction, desyrous t'understand owte of sundry parts, I enterteigne of myne
 » owne purce some suche abrode as wekely write me newes). So no lenger sithens
 » then this morening, I received yonder letter (and poyncet to a letter apon is deske)
 » owte of Allemaigne, with avise that the Rhyngaves undercoronels and lieuテナunts
 » abowte Straesburgh at this present levied lansknights ment for Scottland owte of
 » hande, unles (quod he) the late overthrowe of the Scotts (the whole circumstance
 » whereof he could tell without my telling) be not cause that the French King, taking
 » his band of souldiours already there planted sufficient to kepe play with the Scotts
 » until the spring tyme, do not putt over their imprest until the further season of the
 » yeare. And then (quod he), like as it is not my part to divine what the Frenche will
 » further enterprise, so the Quene your mastres hath to consider her owne case. Yet
 » oon thing I muste tell you touching the late money (I wene a iiij m^l crownes
 » surprised by the French, which was sent in relief of the Scottishe rebells) that, what
 » soever excuse is made how the Quene your mastres knew not thereof and that is was
 » a portion sent only by Mons^r Cicile her Secretarie, ye canne not make the French
 » beleve so; for how canne they thinck a Cicile hath so muche spare money? But rather
 » they perswade themselves their rebells ar covertly thereto enduced and mainteyned
 » by your Quene, who thereby, if any vigor of the laste treatie knytted peace, hath
 » unkytt the same againe. And thus ye know (quod Mons^r d'Arras) as muche as I
 » know herein. Now to that part of your tale, where ye moved me to consider well
 » whereunto the sequele of the French enterprise againte your cuntrey might tend
 » to the danger of ours, I confesse (quod he) it is true that ye saye. But furst, somewhat
 » to speke of the King my master, it is well evident to the Quene your mastres what
 » herty and syncere affection he hath heretofore borne towards her, yea evyn to the
 » offer of him self to her in maryage if she had accepted it, and the standing between
 » her and the danger of her lief when it was, so, albeit he hath not also wanted, whiles
 » he was nearer here at hande, with all frendlynes to admonishe and geve her counseil
 » for the best, namely at oon tyme sending Don Juan de Ayala unto her to protest that
 » she shuld better regard the state of her thinges for the perill thereof impending, and
 » perchance he yet wold do the semblable if he were not so farre of and knowith
 » not freshly as muche as we his ministers here your neighbours do. Yet I assure you,
 » Monsieur l'Embassadeur (quod he), the King would be right sorie that any aventure
 » sinistrelly shuld chauce unto her thinges, seing, as ye saye, the vicinite shuld putt us
 » in remembrance of our owne case. But, when the King having discharged the office

» of a neighbour and a friende, shall se his premonition not estemed, what restith
 » els unto him then to provide some other wayes to his thinges, as well as he canne?
 » One thing assure your self that for your quarel the King will not breke with Fraunce
 » after so good a peace knytt. Mary, if ye will not provide and loke to your selves,
 » the King muste be dryven to loke to his owne indempnite *et pourvoyer à ses affaires*
 » by all the best meanes he canne. » This clause somewhat altered I remember he
 » repeted two or three tymes in sundry parts of his tale, whereby I conceavid he ment
 » that if the Frenche pushed oon wayes, they would pusshe an other, by some antago-
 » nist, I wotte nere who. « But it is not straunge (quod he) that ye beleve the world
 » knowth not, nor seith not your wekenes? I demaunde what present store either of
 » expert capitens or good menne of warre ye have? what treasure? what other furniture
 » for defence? Is there oon fortresse or hold in all Englande, that is hable oon daye to
 » endure the breath of a canon? Your menne, I confesse, ar hardy and valyant; but
 » what discipline have they had theis many yeres? namely where the art of warre is
 » nowe comme to that issue that menne be faine to learne of new, wel nye at every
 » two yeres ende. But, admitt ye had discipline, what shuld it availe? where oon
 » drawith oon waye, an other an other? Suppose you we know not that all your land
 » drawith not by oon lyne? The most part of the provinces removed from London ar
 » not of the Quenis relligion. Is there not of your nobles trowe ye that repyne at her
 » procedinges? For we ar not ignorant (quod he) how of late a certaine of them con-
 » spired, misliking the to muche favour borne to some oon, and other things to be re-
 » dressed (of this matter, if any suche were, save at th'handes of Mons^r d'Arras, I never
 » herd). So, as were ye never so well apointed (quod he) as your wekenes otherwise is
 » well knowne, yet, where division reigneth, eache will kyll and betraye others to the
 » ruyne of the whole. Moreover what trowe you doth the world note in that dalyed
 » enterteignement of the Duke of Fyneland? of th'Emperours sonne? and others with
 » such dilatories? I wold to God the Quene your mastres wold well perpend theis
 » thinges as they be of moment, and none shuld be more glad and desyrous of her good
 » succes and of all your Englishemen then we your neighbours and auncient freindes.
 » And thus (quod he), privately as your private frende, to satisfye your desyre, I have
 » frankly opened to you what I learne, what I thinck and what I feare, for the rest
 » not taking upon me to divine at the sequele because it perteignith not unto me and
 » make me not so privey of Goddes counseil. Mary, ye whome it principally toucheth,
 » have cause, upon theis large demonstrations and menasses of those which beare your
 » small good will, to provide as appartaigneth. »

This his long discourse, which lasted, I wene, haulf an howre with vehement and
 grave sort of speache, as nere as I could both in the substance and most part verbally,
 I have here touched, wherein ye must thinck that in mete place there wanted not my

replications over tedious here to be added. Therefore feeling in effect the bent of his mynde smally geving any hold for me to enter furder into the discoverie of the rest of your letter, I toke my leve at him, he offering me particulerly any pleassure, etc.

Thus therefore ye understand what Mons^r d'Arras discourseth apon our matters, which is not he aloon, but all the packe of theis menne, as fer furth as since my furst commyng hither I canne by any meanes attaine unto, and so, I wene, almost in every of my letters somewhat more or lesse I have playnly written, as here I have herd; for otherwise, me thinckes, I shuld not discharge my duetie.

I remember in oon of my letters now two monthes passed I badde yow prepare against the next spryng as if already ye had the cartel of defyaunce. I assure yow I had it not owte of my fyngers end, but with diligent searche and not without my pore purses coste attayned ⁴. Ye may well think avisours, *alias* spies, loke to be well feed.

But, seing Mounseieur d'Arras thus openly disgrossed unto me his stomake, I thought it not impertynent before the depeache hereof to prove some thing more by visiting of the Count de Feria, from whome and from the Countesse now better amended I had late wourd that, whensoever I camme, I shuld be hertely welcomme. And sure I was; the Count wold not muche stand apon respects with me to utter franckly what he thought, becawse in dede the love of his wief and the affection he yet bearith to Ingland (which he ceassith not singulerly to commend) moveth him the more to herken to the state of our thinges. At my commyng, whither it were of purpose that I shuld note and report how muche he made of his wief and yong sonne (which sure is as muche as may be, for never manne I thinck could be fonder then he is over bothe) or that it shuld appeare by myne enterteignement I was welcomme, I canne not tell; but sure I fownde his howse and familie in a pryneely order. After I had declared unto him the Quenis Highnes message of congratulation, with like termes used as camme to purpose to the Countesse, I received from them bothe their due and herty thankses to Her Ma^{ty}, etc. From this, the Count made me dyne with him. And, dyner ended, seing it was something late, wold not suffer me in any wise to depart (having afforehand, which I knew not of, prepared a loging for me within his howse), but made my males be sent for, notwithstanding my modest excuses, so as needes I must there remaine, and that night had a sumptuus bankett made me, with as muche other demonstration of honor and freendly enterteignement as my place

⁴ La minute de Chaloner offre de nombreuses corrections. En cet endroit il avait écrit d'abord : Who ever saw an ambassador allowed no special money? Consider what M. d'Arras saith of his entertainment of advisers upon his own purse. I have heard say it cost Cardinal Pole for such manner of folks to write to him from all parts, above 3000 ducats a year. And to say truth, without sure and manifold advertisement, a Prince is destitute of the remedy in time against secret practises.

might seeme to require. I specially noted amongs other thinges that, whiles we were dyneng and that afternone, there were brought to him above xx^{to} letters in iiij^{or} or v several packets from Italy, from Allemaigne, from Spaine, from Fraunce, and therein oon letter from the French King himself, whose firme he shewed me. And surely, as I heare reported, it is a world of letters, which day by day comme to his hands and that he dispaeth backe againe, for here he lyeth not ydle, being singularly putt in credite and esteemed of his master ¹.

But, theis things ommitted, to touche the material, when I toke my leave of him, retyring me a part : « Signor Ambasciador (quod he), make my herty comendations » with like thancks unto the Quene your mastresse for this her remembraunce of me » her welwiller. And like as heretofore she her self knowith what good mynde I have » alwayes borne towards her and the realme of England, so at this present where I see » I canne do her none other steed, yet, for the perills evyn at hande (and assure yow » I speke not without grete cawse) I shall requyre yow to advertise her from me of » a certaine proverb we have in the Spanishe towng : *El gallo*, etc. which in Inglishe » is as muche to saye as : The cocke so long may serape in the donghille, till at last » he discoverith the knif to cutte his owne throte. I meane by this (quod he) not » now religion, nor other like perillous attempts, but your wilfull provoking of the » warres with Fraunce, to whome, by supporting of Arrane and their rebels and » sending to them monye, ye have gevyn so juste a coulour and excuse to the world » to breke with yow, as otherwise ye might well know they looked but for an oportunitie. » Where I beganne to replie and purge that money matter and the rest according to your letter, shaking his hed and smyling : « Monsieur l'Ambassadeur » (quod he), ye shall not nede to payne your self in excuse of a thing, which we » here know the whole state of as well as yow. What meanith your Quene? Is » this a mete tyme pyked furth to exasperate the Frenchemen? She rather had nede » by all good meanes to putte of warre. ² Doth she not know her owne wekenes » and the rawnes of her affayres? ³ Is Arranes or Throgmertons perswasions wourth » suche an adventure?» And here he layde on lode with all, and more then Monsieur d'Arras said, tending to this ende that he myslyked our doings and despayred of the sequele, whereby occasion shuld be gevyn to other princes to fall owte for our garments.

¹ Chaloner avait écrit d'abord : But is put in such credit as nothing here passeth without his advice, being singularly esteemed and beloved of His Majesty.

² And either sit still, if the time so suffered (minute).

³ What, think you the King, my master, having so lately entered amity with the French King, will more prefer the Queen? (minute).

Consider, Sir, what a strawnger, not having respect to any feare, might franckly talke of our affayres, according to the French suggestions and of some of our ranck reporters at home, and thinck I was served with a versiele of eache sort, *videlicet* relligion, disunion, disfurniture, miscontentement of the old sort for the change, of the newe for want of liberalite, the grudge of our nobles and gentlemen to see some oon ¹ in suche special favour, the litle regard the Quenis Highnes had to mariage ², with muche more in that point then becommeth this letter. In eache of which objections I endeavoured my self to aunswer at good leingth, so as in dede he seemed rather to admitte the office I did as duety becamme me, then otherwise to be satisfied with my reasons. Coneluding that he spacke so muche of good zeale, and wished his feare were vayne or that we had the forces of our selves to wrestle with the Frenehemen. « For » (quod he) what other forayne ayde do ye hope apon? The King my master ³ hath » lately matched with Fraunce, hath gotten a yong lady, and (as I understande) » wellfavoured and hable to wynne a yong mannes hart. Trowe ye she will not help » to avaunce her brothers quarel? And judge yow what a loved wief may wourk » with a loving husbände? But, (quod he) ye were best to be in rest as long as ye » canne, or els go an other wayes to wourke. In dede (as ye saye) we also under- » stand the Scottishe Quene is not like to have any childerne. That esteme we our » benifite and availe as well as yours; be ye sure we think and forcaste apon this geare » as well as yow; for, if ye regard not the case, we muste not lett it so to passe. »

And thus, Sir, by report of theis conferences had with theis two principal Conseilors, wrytten faithfully as nere as my symple witte could note or beare awaye (wherein I am not ignoraunt what moment it were to adde or diminishe of the sence) the Quenis Ma^{te} may understand a grete part of theis mens humors and inclynations, and consequently what answer King Philippe (if ye send to him) is likely to retourne, perhappes to like effect, but with fewer or mylder wourdes ⁴.

Now, if with Her Graces perdone I might saye my fantazie what I gather or esteme thereof, I must say that, if we have warres with Fraunce, theis menne, I beleve, will, either covertly collude with them, or, doing leest hurt, will geve us the looking on, estemyng litle the perille or expences of others, whiles they at rest may remburce their owne purce. And (as I playnly take it) have a plotte in their hedds of an other supplie,

¹ My lord Robert (minute).

² The dallying in a thing not meet, with much more in that point that I think not meet to commit to a letter (minute).

³ My master is a good husband (minute).

⁴ The sending to King Philip, as by these men's tales it is like he also hath the like impression in his head, is to hear again the same answer at his hand, perchance in milder words; but in like meaning (minute).

in case the Frenche this wayes should comme to any fordeale; for (if my understanding fayled not) bothe by the furst and the second, suche bones were caste furthe, as if already they rested upon some onne, I canne not divine who.

Wherefore, comparing my former letters with this present, it may like the Queen Ma^{te} to accepte my pore, but grete good will in gracious parte. And you, Sir, I also moste hertily desyre to remember my pore sutes in my former letters expressed, for without some meanes of relief I canne not susteine theis grete charges. Assure yow, rewards here is an other manner of thing then here is made accompte upon. Thus the Living God have yow and us alle in his blissed keping.

From Bruxelles, the vjth of December 1559.

P. S. The States here, as I am enformed, have rejected the demaunded gabelle upon the salt, yet have agreed to the ayde or contribution expressed in the paper here enclosed amounting to above a million of Frenche crownes. What I wrote by the B. of Aquila servaunt, his short repayre hither, hath sithens been by his servaunt confirmed to my self, wherefore, Sir, I pray yow have an eye to the matter for my sake here remaining, for he is fledge, if his master condescend to his request.

(Record office. *Foreign Papers, Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 585*; *British Museum, fonds Cotton, Galba, C. I, n° 22.*)

CCCCXCIV.

Thomas Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 6 DÉCEMBRE 1559.)

Rumeurs que fait naître la faveur accordée à Robert Dudley. — Motifs pour que la reine épouse l'archiduc. On n'a rien à craindre de lui. Ce n'est pas un Philippe; c'est mieux qu'un Philippe.

I assure you, Sir, thies folks ar brod mowthed, where I spake of oon to muche in favour. I thincke ye gesse whom they named. If ye do not, I will, upon my net letters, write furder to tell you what I conceive, as I count the slaunder most false, so a yong princesse canne not be to ware what contenance or familiar demonstration she maketh more to oon than to another. I judge no oon mannes service in the realme worthe the enterteignement with such a taylor of a bloquie or occasion at speeche to such men as of evill will ar ready to fynde faults. This delaye of rype tyme for maryage, besides the

losse of the realme (for without posterite of Her Highnes what hope is lefte unto us?) mynistrerth matter to theis lewde townys to descant apon and breedith contempt... Thincke, if I trusted not your good nature, I woulde not write thus muche, which nevertheless I humbly pray you to reserve as written to yourself.

Consider how to deale now in th'Emperor's matter. Muche dependeth on it. Here they hang in expectation, as menne desirows it shuld go forwards; but yet they have small hope. In myne opinion (be it said to you only) the affinite is great and honorable; the amitie necessarie to stoppe and coole many enterprises. Ye neede not feare his greetnes shuld over rule you. He his not a Philippe, but better for us then a Philippe.

Lett the tyme wourke for Scotlande, as God wille; for sure the Frenche, I beleve, shall never long enjoy them, and, when we be stronger and more ready, we may procede with that that yet is unripe. The tyme itself will wourke, when our grete neighbours fall owt next.....

(*Archives d'Hatfield. Cecil papers.* — Publié par Haynes. *State-papers*, p. 212.)

CCCCXCV.

Jean Utenhove à la reine d'Angleterre.

(11 DÉCEMBRE 1559.)

Il rappelle que Charles-Quint l'a exilé et qu'il a été protégé par le roi Édouard. — Il s'adresse à la reine pour obtenir la restitution d'une somme prêtée par lui à des marchands de Londres, et qui constitue tout son avoir.

Serenissima Regina, supplicat multo humillime Joanes Utenhovius, patritius Gandavensis, subditusque M. T. ex adempto jam pridem hujus florentissimi M. T. regni municipio, declarans M. T. quod ipsemet supplex ante annos plus minus quindecim patria proscriptus, bonisque exutus, Evangelii nomine, a Carolo Cæsare fuit. Qui supplex tamen decem forte ante mensibus, imminente demum periculo, partem bonorum suorum Nicolao fratri Caroli Cæsaris consiliario distraxerat, quorum cum pretio se in Germaniam tanquam ad tutum confugium anno 1544 recepit, ubi vixit annis aliquot, ac tandem interea decreto illo interimistico Germaniam premente, Evangelioque Christi Domini renascente in isthoc augustissimo M. T. regno auspiciis Domini Eduuardi M. T. fratre, commigravit Londinum, ubi postmodum per triennium seniore egit in Ecclesia

Germanorum et pecuniam quam habebat reliquam (nimirum quadringentas libras Flandricas), ne paulatim in ipsius manibus tota consumeretur, commisit ipse ante annos decem Otthueli Sanson ac Joanni ejus fratri, mercatoribus Londinensibus, qui uterque principales ut loquantur, rei debendæ ipsi supplici extiterunt pro anno reditu hæreditario quadraginta librarum Flandricarum, cujus redditus redemptionem ipse supplex sibi non reservavit, nullumque pactum de retrovendendo ex suo capite interposuit, imo ne hypothecam quidem ullam ejus redditus nomine constitui postulavit ad majorem conscientiæ suæ tranquillitatem. Biennio vero revoluto, Otthuel prædictus (cujus explorata fides ipsum supplicem ad contractum hunc ita ineundum potissimum provocaverat) moritur, Joanne fratre in omnia commoda, oneraque succedente, qui non ita multo post tempore cessionem bonorum suorum fecit, non sine discrimine quadringentarum illarum librarum, reliquæque summæ annui redditus nomine ipsi supplici debitæ. Ac proinde supplex ipse protinus libellum quemdam supplicem exhibuit Domino Eduuardo M. T. fratri ut ejus regia clementia hic ei succurreretur. Is vero opem quidem suam, nec gravate, nec obscure promittebat ipsi supplici; sed mors ejus Ecclesiæ Christi Domini nimis immatura obstitit, quo minus hic votis supplicis responsum fuerit. Itaque, cum gubernacula regni hujus multo florentissimi ad M. T. divino beneficio jam sint devoluta, ad eam supplex ipse, magnis locorum intervallis, singulari M. T. pietate fretus, sibi recurrendum nunc esse putavit, rogans multo humillime nomine Domini Nostri Jesu Christi, Serenissima Regina, ut M. T. suam auctoritatem reginalem hic interponere dignetur, quo summam capitalem quadringentarum librarum Flandricarum atque adeo aliam trecentarum librarum summam, quæ redditus nomine jam cessit, recuperare liceat ne ipse aliis temere ac cum pudore quodam gravis unquam esse cogatur, cum in ea septingentarum librarum summa bona ipsius supplicis consistant omnia. Quod si faciat M. T., faciet sane rem principe christiana dignam, nec desinet supplex prædictus M. T., regnique ipsius salutem Domino Deo precibus suis, uti hæctenus fecit, commendare.

Actum Londini, undecima decembris die anno 1559.

(Record office. Domestic papers. Queen Elizabeth, Addenda.)

CCCCXCVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 13 DECEMBRE 1559.)

Le comte d'Helfenstein n'a point accepté son invitation de loger chez lui. — Il désire des instructions sur diverses éventualités, notamment sur ce qu'il y aurait à faire si, la paix étant rompue avec la France, des troubles éclataient en Angleterre. — Nouvelles d'Écosse. — Les Anglais ne cherchent qu'à semer la discorde entre l'Espagne et la France.

He recibido una carta de V. A. de diez y ocho del pasado con el conde de Helfasteyn, el qual no ha venido aun a Londres, porque aguarda en una aldea aqui cerca a que llegue una nao en que viene parte de su casa. Yo le he embiado a ofrecer la mia y solicitado su venida por lo que se ofrece en su negocio de nuevo y no ha querido aun venir, en lo que quisiere servirse de mi y diere lugar a que yo le diga lo que me pareciere. Hare lo que devo, como V. A. me lo manda por su carta. Temo que el Conde holgara de detenerse aqui con qualquiera ocasion que la Reyna le diere, y sera muy gran daño a mi parecer y al de todos que entienden el estado destes negocios y desean la buena conclusion deste del Emperador.

Por la copia de lo que escrivo a Su Magestad, vera V. A. la priesa conque aqui se camina al rompimiento de la guerra. A mi me ha parecido de no disputar mas con la Reyna, pues entiendo que esta resuelta de meter fuego al mundo, antes me muestro de su parte por descuidarla, que es lo que tengo entendido que Su Magestad mandava los meses pasados. Pienso que no parecera esto mal a V. A. a quien suplico sea servida mandarme advertir de lo que le parece que yo devo haer, tanto en la manera del tratar con la Reyna como en el modo de conversar con Franceses, los quales me aprietan infinito estos dias para sentir lo que aca pensamos, y tambien que es lo que devo hacer con los mismos del reyno, caso que se me abra la puerta a alguna novedad que podria ser que sin buscarlo yo se me propusiese, teniendo advertencia a que es imposible que, si la guerra se rompe, no haya rebeliones contra la Reyna o por causa de religion o por las pasiones que entre ellos andan. Tambien suplico a Vuestra Alteza sea servida mandarme avisar de quando se embiare este despacho al Rey nuestro señor para que yo pueda mostrar a la Reyna que se ha embiado y porque podria ser que de aqui mismo se diese en Francia tal aviso por el qual este despacho se perdiese. Pensando que podria causar celos y diferencias verlo que V. A. escriviere a Su Magestad, me parece de atreverme a suplicar a V. A. mande que se provea esto y que se me perdone

a mi esta sospecha pues se quien somos aca. El Embajador de Francia me ha embiado a decir como en Francia hay mucha gente de guerra y aun nobles que se aderezan para ir a Argel con la armada que entienden que el Rey nuestro señor quiere embiar alla, presto la qual entienden que se adereza; no se lo que es esto. En Escocia se entretienen los rebeldes todavia y fortifican en Sterling, y dicen aqui de nuevo se han pasado a su parte algunos cavalleros principales. Es extraña la diligencia que de aqui entiendo que se usa para sostenerles.

De Londres, a 13 de Diciembre 1559.

Sicel me ha dicho que devo advertir que este despacho no se pierda en Francia. Yo le he respondido que no sera posible porque ira por cierta via no ordinaria. Esto le he dicho porque si piensan hacer tiro se dexen dello; haceme pensar esto ver que lo que pretenden es solamente poner diferencia y sospecha entre Su Magestad y el Rey de Francia.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

CCCCXCVII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 13 DÉCEMBRE 1559.)

La reine entend défendre non-seulement l'Angleterre, mais aussi l'Écosse qu'elle considère comme l'unique entrée de son royaume, puisqu'elle est la plus forte sur la mer. — Sa politique a pour but de brouiller ses voisins. Le comte d'Helfenstein pourra renouer les négociations de mariage. — Courageuse résistance du duc de Norfolk. Si on l'osait, on le mettrait à la Tour.

Por la copia de lo que escrivo a S. M., la qual embio a Madama, vera V. S. como esta Reyna esta determinada de pasar adelante su guerra y que la suma de sus pretensiones es no solamente de defender este reyno, pero el de Scocia tambien, el qual dice que es una galeria para venir a Inglaterra y que las historias de los Reyes sus predecesores la advertian que por alli puede este reyno recibir de Franceses daño y no por otra parte. Dice que por mar sabe que ella sera superior siempre, y, para que no lo sean ellos por tierra, esta determinada de no dexarles pasar mas gente, *maxime* Alemanes. Esta es la suma de su resolucion. Siempre tornare a decir que pienso que su intento principal es meter las armas en las manos a su vecino, y, aunque es cierto que Franceses no dexaran de tomarlas contra ella tarde o temprano, tambien es cierto que pudiendo ella

assicurarse sin rruydo lo ha dejado de hacer por parecerle que quando sus vecinos tengan pleyto, no solamente se assegurara del uno mas de entrambos y que podia hacer otras muchas cosas, de las cuales ningun provecho nos vernia a nosotros, ni a la republica cristiana. No se lo que hara en su casamiento, porque esta mañana cierto ha estado cerca de hacerme creer bueno, pero no lo ha hecho aun. Tengo miedo que el conde de Hefestayn querra hacer a su modo y abra la puerta a nuevas dilaciones porque viene puesto en hablar poco y en gastar menos, segun entiendo del Baron Preyner, el qual lo ha hecho en este que se le ha ofrecido con el hijo del Rey de Suecia, muy como hombre de bien y sin ofender a los hereges, que a sido harta ventura.

De Londres, a 15 de Diciembre 1559.

Quedo avisado del recivo de todas mis cartas y estoy con deseo de entender que haya recibido V. S. las de 18 y 27 del pasado y 4 del presente. A V. S. beso mil veces las manos por la merced que con la suya quel el conde de Helfestayn traxo, me hace y por las que desea que me haga Su Magestad, a quien cierto yo sirvo y servire de muy buena y entera voluntad, pero padezco en ellos mucho mas de lo que mis fuerzas pueden llevar. Plegue a Dios que se remedie *tandem*.

El duque de Nortfolt es mas cuerdo y mas hombre de lo que nadie piensa y al modo de aca harto vabroso, y veo que todos se van tras el. Yo no tengo pues mas negocios que los generales y que se pueden tratar en la calle, aunque siento lo que tengo eserito y que el deudo de la Reyna le haze andar mas sentido que a otros, el recibira el cargo que le dan y de tanto mejor gana quanto sabe que, si no hubiesen menester del, le echarian en la Torre, a lo que tengo entendido.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 814.)

CCCCXCVIII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria

(LONDRES, 15 DÉCEMBRE 1559.)

Plaintes contre le comte d'Helfenstein. — Il craint que les Français ne traitent avec les Écossais. — La reine a éloigné lady Catherine Grey de la cour et a exilé lady Sidney. — Les chevaux de la reine sont arrivés. — La reine le déteste comme le diable, car il est bien résolu à lui parler en toute liberté et à ne pas la flatter.

Por lo que escrivo a Su Magestad, de lo qual embio copia a Madama la Duquesa, vera V. S. la priesa que aqui se dan a revolver humores, que es bien diferente del espacio que

nosotros usamos para resolverlo. Yo no puedo entender que acaso se pueda gobernar ningun negocio bien, y asi me da mucha pena haber de estar sin ningun genero de pensamiento mas que decien y escriven. El tiempo no es cierto de estar destarte, aunque a mi no me esta bien ofrecer lo que por ventura podria pagar mal. Temo que un dia amanecera un concierto entre Franceses y Escoceses, y el otro siguiente se vendran juntos, la buelta de aqui que, como la Reyna dice, tienen por una galeria. No se como esta proveido este caso que es harto facil y posible, y no da tiempo ninguno a remediarse sino se anteve. Yo me he honrado muy a mi sabor con la Reyna en el negocio de su casamiento, porque, dos veces que me ha salido a la platica, le he vuelto el rostro y remitidola al Conde de Helfestain, el qual es un lazerado y esta en Desford aguardando su nao y comicia y a dar que dezir y a mi el primero que me ha escandalizado ver quan poco ha holgado con lo bien que este Breyner se ha gobernado con el hijo del Rey de Secia, que aunque fue harto modesto, no dexo de hacer mas de lo que yo esperaba del y dellos todos, y en fin fue en la sala publica y en presencia de toda la Corte y se hizo razonablemente, y a esto dice el Conde que el no tiene que ver de pependencias ajenas y es un salvage; creo que holgara de estar aqui a ganar algunas mesadas y nos destruira si asi lo hace.

La Reyna ha hecho de su camara a Miladi Catalina, despues que murio su madre: pienso que mas por miedo que por verguenza por ver que este Embajador le hacia mucha fiesta. Miladi de Sidne ha estado las espuelas calzadas para yrse del reyno por los disfavores y aun miedos que se le han hecho, esta ya algo mas sosegada.

Granada ha traydo siete cavallos y entre ellos un español que un cavallero de ay envia a la Reyna, saco los tres los del Conde de Helfestayn, y desta manera sacan de ay quanto quieren sin dezirmos gran merced. No seria malo saber quien es el que embio a presentar el cavallo a la Reyna, que no deve de ser de los mas devotos. Yo ando tan favorecido de Su Magestad como esto, y cierto se que ella no aborrece tanto el diablo como a mi, y me parece que siempre que pueda me lo mostrara, pero por eso no havra mas blanduras que suele. Dice que nunca ningun hombre le ha hablado con mas verdad, ni con mas libertad que yo, y cierto en esto no se engaña. V. S. perdone si uso del estilo de mi amigo Vargas en este capitulo.

De Londres, a 13 diciembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

CCCCXCIX.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 15 DÉCEMBRE 1559.)

Retard dans l'arrivée de la réponse du roi. — Mission du comte d'Helfenstein. — Il ne faut faire croire ni à la reine qu'on l'appuiera, ni aux Français qu'on l'abandonnera. — Affaire de Drury. — Il faut être prudent avec le duc de Norfolk. — Elle n'a permis aucun envoi d'armes.

Les dernières lettres que nous avons reçu de vous sont du quatriesme de ce mois, et jà sont vos précédentes envoyées au Roy mon seigneur en Espagne, dont nous a samblé vous devoir advertir affin qu'en soyez plus à vostre repos ¹. Nous sentons la mesme paine que vous faictes pour avoir si long temps qu'il ne y a venu lettre d'Espagne pour entendre en plusieurs choses la volonté de Sa Majesté, et aussi pour ce que nous espérons que si de là venoient lettres suivant l'instance que nous en avons faict à icelle, elle vous pourverroit; mais nous imputons la dilation de la venue de ces lettres à ce que Sa Majesté a esté en chemin pour aller aux Cortès de Toledo et espère qu'il ne tardera que l'on n'en entendrat quelque chose, et, si d'icy nous povions suppléer à vostre besoing, assurez-vous que ne fauldrions d'y pourveoir, mais l'estat présent des finances de pardeçà n'est que pour pouvoir porter les propres charges du pays.

Nous espérons que pièça le Conte de Helfenstein sera arrivé et que par les despeschés qu'il emportera, vous aurez veu que de ce costel l'on fait ce qu'est possible pour correspondre à la négociation. Quant au mariaige, nous ne sçavons ce que l'on en doibt espérer, veu les termes que tient la Roïne; mais nous ne serions d'avis de riens rompre avec elle, ny que le diet conte de Helfenstein partist de delà, à quoy contredie le duc de Nortfoch, et meismes puis qu'il va sous couleur de y résider comme ambassadeur ordinaire, que préalablement l'Empereur et le Roy mon seigneur ne soient advertis de ce qu'il passe et de ce qui se y fera, pour entendre sur tout leur bon plaisir. Bien nous sambreroit-il bon que, si la Roïne ne devoit venir à se déclarer en la manière que convient, que le diet Conte monstre de n'en tenir grand compte et que sans plus de mistère il advertisse pour entendre l'intention de Sa Majesté. Les termes que la dicte dame Roïne tient, me samblent merueilleusement dangereux pour elle-

¹ M. Teulet (*Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 52) a publié une lettre fort importante adressée le 7 décembre 1559 par Marguerite de Parme à Philippe II, où elle appréciait la situation de l'Angleterre et les conséquences qui en devaient résulter pour toute l'Europe.

mesme, et le mal est que de l'inconvénient auquel elle pourroit tumber, il ne nous en peut venir yci sinon du mal. Nous prions à Dieu qu'il la veuille mieulx inspirer.

Le Roy mon seigneur verra par vos lettres et les miennes ce que de ce costel nous povons dire, c'est que luy plaise nous commander son bon plaisir; mais cependant nous serions d'avis que vous parlant à la diete dame Royne, ou que luy donnez bien peu d'espoir de grande ayde du costel de Sa Majesté sans toutefois luy dire expressément qu'elle ne sera point aydée affin que l'on ne sorte hors des termes du traicté, ou que là où il vous sembleroit non la devoir désespérer ou de non passer si avant avec elle, que, luy monstrant plus froide mine que jusques à oires, vous vous excusez de respondre à ce qu'elle vous pourroit demander, par dire que, comme il y a jà long temps que n'avez lettres, vous ne savez ce que lui devez respondre; car nous sommes en opinion que à elle fault donner quelque doubte que, suyvant le chemin qu'elle tient, Sa Majesté ne l'aydera, sans toutesfois lui dire expressément, affin que en nul temps elle ne puisse dire que de la part de Sa Majesté l'on ait voulu faillir en ce à quoy l'obligent les traictés, et que la tenant si incertaine par vos responcez vous luy augmentiez la crainte en laquelle elle devoit estre du dangier auquel elle se met pour luy ouvrir les yeulx; mais, à l'endroit des François, il fault à nostre avis faire office du tout contraire et leur donner à entendre que Sa Majesté ne pourroit nullement comporter qu'ils envahissent l'Angleterre, car autrement il faict à craindre que les diets François ne délaisseront de l'assailler s'ils cognoissoient que l'on la deust habandonner, et aussi craignons-nous que, si la Royne prenoit le moins du monde espoir que l'on la doye suporter, qu'elle ne laissera de donner occasion aux François pour l'envahir, et ce chemin nous samble estre le meilleur que vous puissiez tenir et que, si vous y voiez scrupule, il vault mieulx se tayre, comme nous avons dit, à couleur de non avoir eu de long temps lettres, que de parler au goust de la diete dame, ny de donner oppinion aux François que icy l'on treuve fondées les prétentions qu'ils dient avoir audiet royaume d'Angleterre.

Il sera bien que vous soyez songneulx pour descouvrir l'occasion véritable pour laquelle ils ont prins le varlet de chambre Dury, et aussi s'ils mettront en avant quelque autre couleur pour couvrir la vraye cause de son emprisonnement; mais, comme est apparent que cecy touchera à autres, il pourroit estre que, comme vous le doutez, il donneroit cause à quelque esmotion, combien que la saison présente n'est à propos et que ce sont choses que plus adviengnent en icelle isle au bon temps que aux grandes froidures de l'hyver. Et comme il y a peu de gens en qui l'on se puisse fyer, il fault que vous parlez de sorte à qui que ce soit qui vous pourroit représenter les hazards du diet royaume et la conduite de la Royne peu convenable à son propre bien, que l'on ne luy puisse raporter que vous vous y soiez déclairé plus avant qu'elle ne trouveroit bon, et à ceste cause vous a-l'on préadverty que, combien que l'on pense que l'intention

dudict de Nortfoch soit bonne, que toutesfois vous évitez de luy dire chose que, estant rapportée à la Royne, puisse donner ombre à l'amitié ou l'altérant luy donner occasion de se déterminer à pis, vous mettant en avant de considérer que, comme qu'il soit, il est jeusne et parent proche à la Royne.

Vous faictes bien bonne œuvre d'avertir de ce que vous entendez des armes qui se transportent d'icy en Angleterre, et, si vous pavez descouvrir par quel moien, seroit tant mieulx, si vous en donniez advisement, pour par ce pouvoit plus aisément pourveoir au remède, entendu que mal se peult-l'on fonder sur généralité, sur laquelle toutesfois nous pourverrons que les dilligences se facent pour descouvrir sur les passaiges dont peult provenir la faulte, bien saichant de nostre part que nous n'avons donné passeport pour transporter armes à qui que ce soit, sinon seulement pour quelques bois de lances, qui n'est chose d'importance.

Et puisque le conte d'Helfestain sera pièça arrivé, nous attendrons journallement advisement de vous pour entendre comme il sera esté receu et s'il aura peu tirer quelque chose de la Royne quant au mariage. Et nous ferez aussi plaisir de nous advertir de temps à aultre de tous occurences pour pouvoit correspondre comme nous ferons très-voluntiers. Et en ce n'y aura faulte de nostre costel.

De Bruxelles, le xv^e jour de décembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 518.)

D.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 15 DÉCEMBRE 1559.)

Il n'a reçu aucune lettre du roi depuis son arrivée en Espagne. — Conférence avec Chaloner. Il lui a rappelé tout ce que la reine doit au roi et les bons conseils qu'elle en a reçus. Il lui a fait connaître que si elle persistait à les repousser, le premier devoir du roi serait de veiller aux intérêts de ses propres États. — La reine de France n'a pas renoncé à ses prétentions sur le royaume d'Angleterre.

A la llegada del Conde de Helfestayn havra conosciado V. S. que aquí hacen Madama y los que cabe ella estan lo que pueden para correspondre, pues estamos en el mismo grado que V. S. de no tener carta ninguna de Su Magestad, despues de su partida para

España, sino una sola escrita en el Aredo, con que escribia solo que habia llegado alli con salud. Algunas vienen por via de particulares y sin tractar en negocios, y las mas frescas que hay, son del mes de Octubre; ny tiene, aun Madama, respuesta a ninguna de quantas ha escrito despues que se hizo Su Magestad a la vela, lo qual yo siento, porque esperaba que con los officios que de aqui se han hecho proveyera Su Magestad a V. S. y le avisara de su voluntad sobre los negocios que se ofrecen, de todos los quales ha tenido noticia, y se le han embiado copias de las cartas de V. S. y aun algunas originales; y, hasta tanto que las de España vengán, yo veo que segun las cosas aqui estan, ny le podria Madama proveer, ni en los negocios decirle mas de lo que las suyas contienen, pero yo tengo por cierto que no podra tardar que no las hayamos de España dentro de muy pocos dias, y no habra falta de que V. S. no sea luego avisado de lo que hubiere, y siempre que su criado que aqui manda residir acudiese a mi por algo que toque al servicio de V. S. me empleare en ello como se lo ofrecido, y a V. S. beso las manos mil veces por la buena correspondencia que tiene con Monsiur de Chantonay mi hermano, a quien he ambiado sus cartas. Las indisposiciones de V. S. siento en el alma, mas, como tiene tan buena regla, espero que convalescera brevemente.

El Embaxador que aqui reside por la Reyna de Inglaterra, me vino a hablar, pocos dias ha, so color de visitarme como amigo, y como se puso a discurrir conmigo y a pedir lo que entendia de los aperebimientos de gente que Franceses hacen en Alemania con color que sea para Escocia, conjurandome que yo le dixese lo que sentia dello y del estado presente de las cosas de Inglaterra. Yo quise saber del primero si queria que le respondiese como ministro o como particular y amigo suyo, pues, segun lo que el escogiese, habia de ser diferente mi respuesta, y diciendome que queria que fuese como amigo. Yo le represente bien largo el estado en que estan las cosas de Inglaterra, asi la division que hay en el reyno por las novedades intentadas por la Reyna, como la falta que tienen de dinero y de gente de guerra exercitada, y que en toda Inglaterra no hay cosa fuerte, que la Reyna es sola y sin amparo quedando como esta y sin casarse, y que en fin, aunque sea la mas cuerda muger del mundo, es muger, el poco respecto que muchos en su reyno le tienen, y el gran odio de infinitos, las pretensiones de los Franceses, la nueva causa que agora tienen por la ayuda que da a Escocia, los aperebimientos que hacen harto mayores que no son menester para Escocia segun los avisos que tengo por cartas de Alemania que estaban en mi mano, la obligacion que la Reyna tenia al Rey nuestro señor, no solo en haberle salvado la vida y la corona en tiempo de la Reyna nuestra señora y tenido cuidado de sus negocios y tractadolos en Cambresi como sabia, y haber hecho despues tantos officios y de hermano y de amigo y mostradole quanto la estimava, habiendole presentado de casarse con ella, mas que tambien le devia mucho por haberla tan franca y sinceramente avisado por medio de V. S. y de don Juan de Ayala que se apartase de novedades y proveyese a sus cosas que estaban

tan vidriosas para que evitase de recibir algun gran golpe y que de la ruina de sus cosas no nos alcanzase aqui gran parte, que a mi me parecia que lo que entonces temiamos ya no devia estar lejos si ella no mirava por si, y Dios le ayudava. Dixome sobre esto que el veia el peligro y me pregunto si el Rey nuestro señor la ayudaria. Yo le dixee que no le podia responder en esta parte sino como ministro, y como tal lo que yo le podia decir que tenia por cierto que Su Magestad miraria a quanto le obligasen en este caso los tractados para no dexar de hacer lo que deviese, y que dejando la persona de ministro, como amigo le queria acordar que quando tractavamos en Cambresi, muchas veces nos decian los Franceses, quando hablavamos de la obligacion que teniamos a la Reyna de Inglaterra por los tractados, que con la Reyna de Escocia era que teniamos la obligacion, pues los sucesores no se nombravan, sino que para sucesores era la obligacion asi generalmente y que la dicha Reyna de Escocia era la verdadera y la legitima sucesora en el reyno de Inglaterra y que bien creia que, si las cosas viniesen a malas, mas de una vez propornian este argumento y que el sabia la afeccion que habia tenido siempre y tenia a Inglaterra, de que todo el reyno me podia dar buen testimonio, pero que todavia devia mas a estos estados, y que si a mi me pedian parecer, seria siempre en que quedasemos muy unidos con Inglaterra, mas que en fin, si la Reyna tantas veces avisada no queria creer sino ponerse asi y a su reyno en peligro por su opinion, que el Rey nuestro señor mirase por la conservacion de sus estados, pues a ellos era la primera obligacion que tenia, que pues havia querido saber mi opinion como de particular y a solas, yo le rogava que fuese para si solo, pues quiza otros ternian otra opinion, y prometo a V. S. que me parecia que quedo harto confuso, porque devia de conocer que yo decia la verdad, y no he querido dexar de dar a V. S. aviso dello, no para que se suene en ninguna parte, mas solo para que sepa lo que pasa, y, si miedo ha de hacer venir la Reyna en lo que es razon, asi acerca de lo del casamiento como de lo demas podria ser que esto no dañase.

Cosa clara es que las armas de la Reyna de Francia son partidas con las de Inglaterra, pero hay mas que en todos sus titulos toma el de Inglaterra y a voces dicen su pretension y no hablaban de otra cosa quando estavamos en la negociacion de las paces, y por agora no sabria mas que decir hasta tanto que veamos como habra sido recibido el Conde de Helfestain y lo que podra haber descubierto mas de la intencion de la Reyna.

De Brussellas, a 15 de Diciembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

DI.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 15 DÉCEMBRE 1559.)

La restitution de Saint-Quentin et d'autres forteresses a été faite aux Français. — Les États réclament le départ des garnisons espagnoles. On les enverra peut-être en Écosse. — Plusieurs capitaines allemands offrent leurs services. — Tempête où ont péri plusieurs navires français qui se rendaient en Écosse. — Envoi considérable de lingots attendus des Indes.

It may like you, good Sir, t'understand that now oute of hande Saint-Quentyn and th'other fortes shal be restored to the French within theis two or three dayes (as is here said) in full complement of as muche as for the present the treatie requyreth to be don. Which, if it lenger had been delayed, the Prince of Orenge and Count d'Egmont had goon as they were demaunded to render their persones to the French King for pleges, having only upon their faith been licenced by him to retourne hither ¹. Now they shall still remayne fully quyted.

The States here sollicite earnestly the viddaunce of the Spanish garrisons. Oon or two have told me that some talke is here of their sending into Scotlande to serve the French, which I do not beleve, and yet will herken to it and by my next advertise your furder.

In all mens mowthes here now the newes of Skotland ar breeme, and likewise the grete numbers, which the French do levie in Germany. Sondry capitaines have here been in hande with me to offer their service, as if they toke it for confirmed that we and France shuld breke. I make them aunswer I know of no suche thing hitherto, and nevertheles have told them I wold write over for furder instruction.

The late grete tempestuus wether (which partly, I suppose, where none durst aventure the sees, did some what hynder the delyvery of my last letters of the vith hereof unto you) hath putt the Scottes owte of feare of at leest a m^l Frenchemen, who in iiij^{or} shippes abowte the cost of Emden perished by shipwracke abowte Friday or Saturday sevenight, their bodyes caste on lande in Zelande in grete number, besides others in

¹ Le 2 décembre 1559, le roi de France écrivit au prince d'Orange pour l'engager à se trouver à Péronne le 20 du même mois. Il lui rappelait qu'il ne s'était pas opposé à ce qu'il s'éloignât tant pour ses propres affaires que pour celles du roi d'Espagne. Il lui promettait, du reste, un accueil gracieux. (*Archives du Royaume, à Bruxelles.*)

other places not yet accompted. This Counseil, when the avise thereof came, sat that after none long in counsell till dark night beyond their wont.

A Secretary of Fraunce in maner of Ambassadour, here resident, hath had often conference of late with them.

Newes from Spaine comme none of late, but ar daily nowe looked for.

King Philip, upon publishement in the Indies of this peace, lokith shortly for at leest a vj millions to arrive in Spaine of divers private mens goods, who during the warres for sundry causes wold not aventure the sending over. When that treasure comith (as I learned from a good place), he will be so bold to borow it at meane interest to stoppe other holes.

From Bruxelles, this Friday xv° December 1559.

Shortly I trust I shall receive some letter from you.

I put no doubt but the Quenis Ma^{te} is diligently advertised owte of Germany what stirre the French there make, and that some of her ministers there ar enterteigned of purpose to that effect, in more then oon or two places.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 427.)

—

DII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 18 DÉCEMBRE 1559.)

Nouvelles d'Écosse. — Le duc de Norfolk a accepté le commandement de l'armée du Nord. Son entretien avec Élisabeth. Il donne le conseil d'agir avec activité. — La reine paraît disposée à épouser l'archiduc et à changer de conduite en matière de religion. — Paroles sévères adressées par la reine au prince de Suède. — Lenteur du comte d'Helfenstein. — Corsaire mis en liberté.

Lo que hay de nuevo despues que partio el correo que envió a V. A. a catorce deste, es que la Reyna tuvo, dos dias ha, aviso de Baruyque que aquella gente Francesa que habia venido a meterse en el fuerte de Aymud, despues de haber estado alli dos o tres dias, se habia tornado a embarcar y buelto a sus plazas. Las naos de aqui han salido ya, son catorce que van hacia Escocia, otras seis las seguiran estotra semana, quatro de las quales volveran a guardar este estrecho de Dobra; van muy bien armadas.

El duque de Norfolt vino aqui, tres dias ha; ofrescieronle los del Consejo el cargo

de general de la frontera. El se escuso por mas respectos y principalmente por parecerle que esta guerra se hace sin causa y voluntariamente. Respondieronle que, si pudiese haver paz, la pedirian de rodillas, pero que entendiase que eran forzados hacer lo que hacian. Finalmente no se pude acabar entonces con el que aceptase el cargo. De alli fue llamado de la Reyna, la qual, entendidas del las mismas razones, le dixo que le queria decir todo lo que en este negocio pasava, como me la habia dicho a mi dos dias antes para que lo escribiese al Rey su hermano, y le dixo las mismas cosas que a mi me ha dicho. El Duque le respondió que el no dudava de la intencion de Franceses, ni de la necesidad de Su Magestad, pero que le parecia que pues habia forma de poderse defender y aun hacer miedo a Franceses sin hacer guerra, ni meterse en gastos y peligros, no vya el porque deviese usar Su Magestad antes de los remedios costosos y peligrosos que de los seguros y faciles. Dice que le respondió sonriendose que bien entendia por lo que decia aquello, pero que esto de la guerra no podia escusarse agora, ni diferirse, que en lo demas ella le certificava que queria casarse y que podia estar seguro que no se casaria sino con el mas principal de todos los que la pedian y que la amistad del Rey de España, la qual el Duque le aconsejava que procurase de guardar mucho, ella la tendira tan segura y tan cierta como la tuvo la Reyna Maria su hermana con ser su muger. El Duque vino aquella tarde a cenar conmigo y me conto todo esto y esta con buena esperanza, pero siempre torna a decir que la apretemos y que no la demos tiempo. Recibio el cargo y partira presto para Barvyque, pero de muy mala gana y con el descontento que suele de lo de aqui.

La Reyna procura por muchas maneras de dar a entender que tiene grandes negocios comigo, y asi me lo ha significado el Embaxador de Francia, al qual yo he respondido de manera que pueda haber entendido que no hay cosa nueva entre ella y my.

Tambien ha dicho el Tesorero Pari al Abad de Wismestre que la Reyna esta agora muy inclinada al casamiento del Archiduque y a mejorarse en lo de la religion, y el muestra estar con el mismo deseo. Lo uno y lo otro tengo por artificio, aunque yo holgaria de engañarme. Soy cierto que detendran en palabras al Conde de Helfestayn, lo qual haria mucho daño no solamente a la honra de su amo y provecho de su negocio, pero a los communes y a los deste reyno, el qual, hasta estar desengañado de lo deste casamiento, nunca dexara destar suspenso.

Parceeme, si fuese posible, que V. A. escribiese al Conde que, caso que la Reyna no le respondiese conclusivamente, se despidiese luego sin desabrimiento, ni quexa ninguna de otra manera. Creo que el no querra hacerlo, aunque mas vea que convenga.

El Embaxador de Francia ha tenido de la Reyna dos audiencias estos dias. Creo que se quexa de la partida desta armada y de las provisiones que se hacen, y para esto no deve de dexar di proponer modos de asegurar, pero si ellos no echan a los Franceses de

Escocia de manera que el reyno y las fuerzas del queden en poder de los mismos Escoceses, ella dice que no cesara de su empresa, lo qual no creo que Franceses haran jamas, y, si lo hiciesen de manera que estos dos reynos se juntasen, aunque no fuese por agora sino en lo de la religion, no se quanto servicio seria de Dios, ni aun quanto provecho de los principes catolicos vecinos.

¹ Este hijo del Rey de Suecia vino a ver a la Reyna ayer, la qual, habiendo mandado juntar en su camara a los de su Consejo, le hizo entrar en ella y le dixo, en presencia de todos, que se habia governado muy mal en lo que los dias pasados trato con el Embajador del Emperador en su presencia y que, por estar aqui como Embajador de su padre, ella le habia querido tener respecto que de otra manera no se le tuviera, pero que de alli adelante se hubiese mas cuerdate por que no haciendolo ella lo proveeria de otra manera, como persona a quien toca governar este reyno y a el tambien mientras estuviese en el: a lo qual el Suecio no respondió nada sino que le bolvio las espaldas y se salio de la camara y sin hablar a hombre, ni muger de quantos estavan en la camara de presencia, se fue muy alterado. Tambien me dizen que loo la Reyna al Embajador de que se habia habido bien criadamente y que le habia tenido a ella mucho respecto.

Agora me embia a decir el duque de Norfolk que se hable a la Reyna en este negocio y se le de toda la prisa del mundo, y lo mismo me dicen otros; pero el Conde de Helfestayn no ha querido venir y esta muy puesto en aderezar su casa, muy despacio y en negociar a la larga; tres veces le he embiado a solicitar y no aprovecha. Podra ser, como dice el Duque, que de aqui a algunos dias tomen los negocios alguna resolucion de manera que el Conde tenga aqui poco que hacer. Yo no digo que de la Reyna tengo agora mejor esperanza que otras veces, pero quisiera que no faltara por nosotros y que estas tres semanas que el Conde se ha estado en una aldea, las hubieramos gastado en sacar este negocio en limpio.

Entiendo que la Reyna manda soltar a Stranguiche un eosario que los dias pasados robo a unos vasallos del Rey nuestro señor. Pense que ya que no restituyan la hacienda, la qual se ha repartido entre el Almirante y sus compañeros. Hubieran hecho justicia del ladron, pero no se hace sino esto que digo.

De las naos de Franceses que ivan los otros dias a Escocia, han buuelto a Flandes con tormenta algunas, y las de la Reyna no han salido aun del rio.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.)

* Ce qui suit se trouve sur un feuillet séparé.

DIII.

Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(20 DÉCEMBRE 1539.)

Emprunts à faire à Anvers. — Munitions de guerre à acheter. Présents à faire aux officiers de la douane. — Gresham est accrédité près de la Régente.

Instructions gyven by the Queenes Mat^e to Thomas Gresham, esquier, Her Ma^{ties} Agent in Flaunders, being presently sent over the seas bothe to Antwarpe and to Bruxelles for these thinges ensuing.

In primis, ye shall repayre over to Andwarp and at your comming, with all manner speede and as secretly as ye can possible, borrowe and take up as mucche monney to our use as ye may, to the somme of two hundred thousand pound for one holle yeere. Wherof ye shall take up the whole to be transported hither into England, saving som parte therof to ye quantitie of vij or eight thousand poundes to be by exchaunge made to certain partes in Almain towardes ye sea-coste and in lower Saxonie for the prestring of Almaynes and conducting them over those seas into this realme upon any occasion hereafter chauncing. In this pointe ye shall do your best yt ye interest may be as lowe as ye can bring yt, and ye shall secretly signifiye to the bankers that ye thinke certainly we meane heerwith to attempte ye reformation of our basse coyne, which matter you shall require to be secretly kepte.

Item, ye shall fourthwith upon your comming to Antwarp consider the state of our provisions for armure, powder and munition, and doo all yt ye may to make speede with the transportation therof, according to your former Instructions. And because yt we understand yt there is new inquisition lately made in the custom houses there by ordres of the Regent what armure and munition hathe bene passed to our use, wherby we doubt there wil be som difficultie for ye quiet passing of the reste there provided, we be contente, yf ye see by frendship of the officers there, ye may have our advice fundered and well sped, ye shall distribute in rewarde to the same officers for theyr favour in expedition such severall sommes of monny as ye shall thinke meete, so ye excede not ye summe of fyve hundred crownes.

Item, ye shall after a few dayes that ye have putt these thinges in some ordre, as soon as ye may, make your repayre to Bruxelles with our letters to our Ambassadour there, and there after conference with him shall procede with him and deliver our other letters of credence to the Régente for your selfe. For the understanding wherof ye shall

knowe yt, considering we have appoynted an Ambassade into Spayne to our good brother the King Catholique, with whome we meane to have an Ambassadour reside, therefore our determination is to revoke our Ambassadour from Bruxelles and send eyther him or som of like sorte to remayne as resident in Spayne. And yet because som tyme occasion may arrise to have intelligence betwixt us and the Regent there for the common affaires of the countries of us and our good brother, we have determyned yt, whiles ye shall remayne in our affaires there, ye shall have commission to repayre to the sayde Regent and communicate with her all suche matters as herafter shall be committed to your charge. And herof, like as we have written to our Ambassadour there, so we wolde ye shuld conferr with him therupon and proceede therafter as shal be most to the advancement of our service.

Item, yf ye shall fynde any occasion to speake with the Regente for permission of sending away our or any other our provisions there, being so impeched, as without speache to her you cannot remedy the matter, ye may doo well to cause our Ambassadour to move yt at the tyme of your being there, so as yt may be joyntly donne and prosequuted by you bothe.

Item, our pleasure is yt ye shall, as soon as ye com to Antwarpe and have som what consydered the state of thinges there amongst the bankers, certifie us by your letter what hope ye have of obtayning of any greate sommes of monney, that we may therupon resolve howe to proceede further.

Item our pleasure is ye shall also putt over the somme of monney due in Februany nexste eyther for six or twelve monethes, and ye shall take ordre to send to our trusty servant Christofer Mundt at Strasbroughe ye somme of fyfty poundes sterling by exchaunge in way of rewarde.

Fynally our pleasure is ye shall make provision of fyve hundred shirtes of mayle at the lowest price ye can possibly and doo yt ye can to make with our armure and powder to be transported hither.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 465.)

DIV.

La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 22 DÉCEMBRE 1559.)

Lettres de rappel de Thomas Chaloner.

Très-haulte et très-excellente princesse, nostre très-chère et très-aymée cousine, tant et si affectueusement que faire pouvons, à vous nous recommandons, comme ainsy soit que, estant au présent sur la dépesche d'une ambassade vers le très-hault, très-excellent et très-puissant prince, nostre très-chier et très-aymé frère, le Roy Catholique, pour luy congratuler de nostre part son heureux et sauve arrivement aux ses royaumes d'Espaignes et pour le communiquer et participer auleunes matières d'importance touchantes la continuation de la bonne amour, mutuelle amitié, intelligence et bonne alliance d'entre nous, soyons en délibération d'y envoyer, en brief et devant le retour de nostredicte ambassade, quelque personage pour résider continuellement en sa court et tenir la place de nostre ambassadeur, restant vers luy : pour ce que nous sommes pour le présent d'avis d'y envoyer à cest effect messire Thomas Challonnour, nostre ambassadeur à présent devers vous, ou de l'employer en quelque aultre nostre affaire pardeçà, nous vous prions luy vouloir donner vostre bon congé de se départir de vostre court, pour se retirer pardevers nous, en telle dilligence qu'il pourra faire convenablement. Au lieu de qui, pour l'entreteignement de l'amitié d'entre nous et d'entre les deux maysons, et pour se trouver près de vous, quant les négoes et les affaires le pourront requérir, nous avons assigné messire Thomas Gressham, nostre facteur en la ville d'Anvers, à tenir la place de nostre agent devers vous, comme par nos lettres que vous seront par luy présentées, vous entendrais plus amplement.

A tant, très-haulte et très-excellente princesse nostre très-chère et très-aymée cousine, le Créateur vous ait en sa sainte et très-digne garde.

Escript à Londres, le xxii^me jour de décembre 1559.

Vostre bonne cousine,

ÉLIZABETH.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience, n° 90.)

DV.

La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 22 DÉCEMBRE 1559.)

Lettres de créance pour Thomas Gresham qui remplacera Thomas Chaloner.

Très-haute et très-excellente princesse, nostre très-chère et très-aymée cousine, tant et sy affectueusement que faire pouvons à vous nous recommandons. Comme ainsy soit que ayant occasion d'employer nostre féal et bien aymé conseiller messire Thomas Chaloner, chevalier, nostre ambassadeur à présent en vostre court, en quelque nostre service pardeçà, l'ayons pour ce voullu présentement rappeler à nostre présence, comme par nos lettres à vous adressantes, touchant la révocation de nostredict ambassadeur, vous ayés peu appercevoir, il nous a semblé bon vous adresser en son lieu nostre féal et bien aymé serviteur messire Thomas Gressham, nostre facteur dedans la ville d'Anvers, lequel nous envoyons avec ces présentes pour tenir la place de nostre agent devers vous : vous priant, très-haute et très-excellente princesse, le voulloir accepter et recevoir pour tel, et toutes et quantes fois que nos affaires pourront requérir son adresse à vostre personne, le voulloir donner bonne, bénigne et favorable audience. Au surplus, très-haute et très-excellente princesse, s'il y a dedans nostre royaulme ou ailleurs dedans nostre obéissance chose que vous adviserés vous povoir venir au gré et playsir, en nous le signifiant, nous trouverais preste à vous gratiffier, ainsy come il appertient à l'amitié et parentage et bonne voysinance d'entre nous.

A tant, très-haute et très-excellente princesse, nostre très-chère et très-aymée cousine, le Créateur vous ayt en sa sainete et très-digne garde.

Escript à Londres, le xxii^{me} jour de décembre 1559.

Vostre bonne cousine,

ÉLIZABETH.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience, n° 90.)

DVI.

Gresham à Cecil.

(23 DÉCEMBRE 1559.)

Il a chargé sur divers navires les munitions de guerre achetées pour la reine d'Angleterre. Ces grands armements étonneront les ennemis de la reine et beaucoup d'autres ; mais à cela il n'y a pas de remède.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 480.*)

DVII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(23 DÉCEMBRE 1559.)

Emprunts faits par Thomas Gresham à Paul Van Dale, Lazare Tucker et Georges Spangenburg.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 481.*)

DVIII.

Instructions données par la reine d'Angleterre à Thomas Chaloner.

(25 DÉCEMBRE 1559.)

Elle a jugé convenable de le charger d'aller porter au roi d'Espagne ses nombreux sujets de plainte contre le roi de France complètement soumis à l'influence de la maison de Guise. — Projets formés, non-seulement pour assujétir l'Écosse, mais aussi pour conquérir l'Angleterre. — Elle pourrait considérer la paix comme rompue et réclamer Calais. — Dangers auxquels sont exposés les Pays-Bas. — Communications à faire à la Régente, à Granvelle et au comte de Feria. Chaloner

pourra aussi en instruire le prince d'Orange et le comte d'Egmont. — Il y a lieu d'invoquer les anciennes ligues de l'Angleterre et des Pays-Bas et de rappeler l'alliance de Charles-Quint et de Henri VIII pendant les grandes guerres qu'ils eurent à soutenir contre la France.

Trusty and well beloved, we grete yow well, and considering the tyme, as it daily appeereth by ye French proceedings, dothe occasion us to send an Ambassador to our good brother the King of Spayne, of whom ye consideration of ye French fynesses and doings ought not to be neglected, we have thought meete to licence you to returne home, meaning to use you or som suche trusty and expert person to be resident in Spayne with our saide good brother, and therefore our pleasure is you shall take som good oportunitie with our deere and good cousin ye Duchesse of Parma and declare unto her that we have determyned to send an Ambassador to our good brother the King Catholique of purpose to imparte unto him suche matters of ye Frenche doings as concerne us bothe, as in dede more presently in apparence, and him our good brother nexte as touching all those his Basse-Countries and territories and consequently ye rest of his kingdoms and dominions, and yt because we doubted yt our Ambassador might in this winter tyme be retarded by the sea, we have otherwyse by our letters before hand advertised our good brother of parte of ye matter, not doubting but his wisdom and providence will easily forsee yt there is just cause for him and his, specially for all his Counsellours of his territories in those Basse-Countries, to have regarde therto, and because our sayde cousin ye Duchesse hathe a speciall trust reposed in her to govern these countries in this our good brother the Kings absence, we have, bothe for that cause and for that also we well understand her to be more of providence then other women to forsee ye conditions and accidents of kingdoms and regiments, thought very meete to communicate parte of ye same matter unto her as to one to whome ye regarde therof in respecte of her governance there doth belong.

Ye shall let hir understand that although we concluded a peace with the French this last yere with a determynat purpose to kepe ye same meaning, also therby to recover part of ye great losses which our realme had susteyned in ye former warres, yet have we had sence yt tyme to many causes to perceave a contrary disposition and meaning in ye French, and therefore, as we have ye more diligently marked there strange proceedings, so have we now at length discovered there full intrats and purposes to breake with us and invade our realme with all hostile as sone as ye season of ye yere may anywise permit them or soner if they can, and although the same be so apparant to ye judgment of all manner of persons of any understanding, yet have thought mete to impart to our good cosyn ye manifest arguments which doo demonstrate ye same to us, whereof we thynk suerly no small part is unknownc to our sayd coosyn.

First, at ye treaty of ye last peace at Cambresy it is to manifest to ye ministers of our

good brother ye King Catholique how playnely and earnestly though most falsely the French affirmed there right by ye Queen of Scots to our crowne, wherof our sayd cosyn may best lerne of Mons. d'Arras than otherwise by us, lyke as also she maye best understand there purposes in that poynt by there dealing at Rome in procuring matters ageynst us by there sollicitations had without our good brother and his ministers to allowe there forged titles, all which matters we referr and pass over as thyngs more manifest to her than nedeth our repetition, savyng we acknowledge herin grete good will in our good brother, in whom hath ben found more regard of us and our right than of there practises.

How they have also ever since ye peace concluded, and specially since ye howse of Guise hath borne ye singular rule in France, by there bructs and slanders sought to impayre our right and to advance there owne, is not unknowne, and to make it manifest beside there words and speche, they have by oppen dedes in there justes, in there chappells, in there plate and vessells, in there tapesseries, in there clothing of estate in there solemne entrees into there townes, in there inscriptions uppon gates, yea in there scales graven, takyn, and as it were berevyd us of ye armes of our realme of England, placed and most injuriously joyned ye same with the armes of France and Scotland, and, to augment there doings, have now also taken and used our stile and title of England and Irland in there commissions now lately sent into Scotland and in dyvers other there publick wrytings. And how sore they began with this, it may appere to our sayd coosyn if ye French Kyng's confirmation of his fathers last treaty with ye King Catholique wer perused, wherin we thynk he named hym self King of Scotland and England, if at ye least the same was delyvered, as we be well assured was devised in France. Now what regard they have had to ye observation of there treaty, appereth in that we could never obtayne of them by no request ye number of ye hostages accorded by compact, wherehy they have also on there part so manifestly broken ye peace as by that defalt they owght to deliver to us Callise furthwith, but by thynges which now follow after theis preparations be dayly sene and ar become so maifest as from all places from all our frends, yea owt of ye very Court of France, not to neglect thes imminent grete dangers hangyng over us by theis notable preparations of France, we be also warned out of France, and well understand it to be trew by many reasons yt the very cause and ground why this howse of Guise seketh with all this hast to procede thus furiously and rastly and with there grete chardges, is for yt it is sene to them that the pretence which they make to conquer Scotland and the pretence which they make to England is onely by ye yong Quene there nece, of whose estate in helth, not onely they but all others in ye Court pereeve how often she soundeth and with what strange accidets, how unlikely also it is for hir to have issue, and therefore it is accompted ye gretest joynt of wisdom in the sayd house of Guise

meaning to advance ye crowne of France with there conquests, to begyn with spede first collorably for ye conquest of Scotland to carry there whole force both of French and Almaynes into ye same realme for ye sodden and more effectuall invasion of England, both which how they do desyre, is to manifest, and now become so dangerous to this our realme as the sufferance thereof must nedes putt the same in hasard of conquest, and will also therewith make France to proud to kepe any amyty or pact with any part of those Lowe-Contrees to ye which ye said Duke of Guise maketh a grete accompt of his conquest of Callise. And therefore ye shall conclude and saye yt, considering it is so evident unto us by so many wayes what is ment by ye French ageynst us and how present ye danger is to us and our realme, if ye remedy be differed, we have thought mete first to notefye ye same to hir, and next to lett hir understand that we meane to putt our whole realme in order to withstand the danger and, if nede be, to impeche the French begynnings, and fynally to require hir yt she will have such consideration hereof as the ancient amyty and leages hertofore made by our progenitors betwixt those contreys and ours doth require, and for the present we doo require hir to give order that our adversarye be not permitted to collect any power of men or to be ayded with any shippes, victell or munition, ether oppenly or secretly, within those our good brothers Bass-Contreys and dominions to annoye us and our realme, ether directly by invasion or indirectly under ye collar of his matters of Scotland, which, howsoever they be reported by ye French and there adherents, be certenly such, as if the truth of those matters wer as knowne as the have proceded, it might be honorable to any prince to intermeddle therein for ye moderation of ye Frenche grete tyranny and oppression therein used, who, whatsoever other quarrel they beare abrode, suerly seke nothyng but ye mere conquest of ye land, nor will content themselves with any other subjection there, but with an absolute conquest and an extirpation of ye nobilite there, yt have from ye beginning and so continew to seke nothyng more than that there soverayne ladyes right might in this hir minoritie and being out of her contry might be preserved in lyke condition as by ye lawes of ye realme and compacts of ye last French Kyng hath ben accorded; and if it be objected unto you that there quarrel is for mayntenance of relligion, ye may well satisfye any person therein that this last sommer the Dowager Quene, making a pretence of an accord with them, offred to them liberty of there conscience in relligion, but that they cheeffly required, cold not be granted, which was yt the contrey shuld not be oppressed with French garrisons, nor there marchant townes and fortes kept by them, nor the people oppressed with fynding ther garrisons all manner of victell uppon discretion and without paye; and because ye maye ye better answer to such objection as may be made in favor of ye French ageynst ye Scottes, ye shall receyve herewith a collection of certen ye French proceedings tending

directly to ye manifest conquest of ye realme, by reading wherof ye maye ye better informe your self how to answer to dyvers objections moved by ye French.

And so we wold you shuld lett yt appere yt, whatsoever we doo or shall do, is for no other respecte but for our owne suerty and defense, wherof, whosoever can make to us any good reason for assurance, shall also persuade us to forbear these our proceedings in preparation, and for any other doing to the favour of Scotland ye may on our honour promise yt so the same might remayn in the ancient freedom without subjection therof by ye Frenche, we would be most glad therof and more willing therto then we knowe our adversary is.

After this things communicated, as ye see cause with ye Regent (which also we be content ye shall discourse with the Bp. of Arras, to Conte de Feria, ye Conte d'Egmont, ye Prince of Orange or with all of them or as many of them or any of them as ye shall see meete) our pleasure is ye shall declare yt we desyre to have you returne, because we meane to have you or som other to resyde with our good brother the King Catholique in Spayne, and yet for yt we wold not remayne without intelligence to be had betwixt us bothe, we have ordred that our trusty and well beloved servant Thomas Gresham, who hathe of longe tyme served our brother and sister on that syde of ye seas, shall at sondry tymes during his abode ther attend on our good cousyn to emparte such matter as we shall have cause toward her, and for yt purpose you shall in our name require her, like as by our speciall letters we doo the lyke, to gyve him leave of accesse and creditt, and so ye shall present him to her, and shall signifie ye same to Mons^r d'Arras and the Comte de Feria, to which two ye shall give our hartie commendations and thanks for theyr good will divers ways shewed to us, and herin shall ye use your discretion to enlarge our thanks to eyther of them, as ye shall see them in dede worthy of. And because Mons^r d'Arras heretofore seemed to decline from a directe aunswear to your question of the Dolphins usage of our stile in ye confirmation of the last peace there, ye shall directly now shew him that we be advertised out of France yt ye said confirmation conteyned ye sayde stile and that we be enfourmed yt that, ye same being delyvered to him, he receaved yt and noted yt as a thing some what strange, and yet ye shall not extend this as a matter yt muche moveth us, but rather as a thing to gyve them to understand yt we have by such proceeding just cause to foresee ye French doings, specially at our very doore in Scotland, which we esteme as a portall to ye entry of our realme. Ye may also consider how to aunswear the Comtie de Feria, who in your last wold appere to thinke yt ye French wolde not as yet without our provocation make warr upon us, wheras in dede no other thing can be ment by them, if yt be considered what small accompt they make of the conquest of Scotland and howe soore they can end yt and so rather begin with Ingland than when they be masters of Scotland to returne all theyr powres home by sea without doing any part of yt which they of

all other things doo most covett and desyre, and therefore ye may well saye, whatsoever ye Countie therin seemeth to saye, we know his wisdom to be such and his acquayntance with the French natures yt he seeth cause ynough for us to provide for the contrary.

You may also put them in remembrance, if no other thyng shuld be sought by the French but Scotland shuld be conquered by them, although God might enable us to withstand theyr invasions to our continual charge, yet what inconvenience may come to ye trade of these Lowe-Countrys, adding therto the possession of Calles by the Frenche, may be easily seene and is worth consideration now afore tyme, lest here after, when it shall be sene and felt, it wil be to late to remedye it.

Finally our pleasure is that, yf ye see disposition in any of them to favour our cause as reason ought to move them, ye shall discretly augment the same and provoke them yt by ther meanes the King theyr master may be procured and advised by them to have good regard of us, as heretofore our father hathe had towards the King's father in ye greate warres betwexte him and Fraunce, and, having done these thyngs, our pleasure is ye shall retorne to our presence.

(*British Museum, fonds Cotton, Galba, C. I. et Caligula, B. VIII.*)

—

DIX.

*La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila*¹.

(BRUXELLES, 26 DECEMBRE 1559.)

Elle lui recommande la neutralité entre les Français et les Anglais en ce qui touche les affaires d'Écosse. Tous ses efforts doivent tendre au maintien de la paix.

Nous avons veu les lettres que nous avez escript du xiiij^e de ce mois et copie de celles qu'avez aussi escript à Sa Magesté, que nous met en merueilleusement grand paine, considérant que ou lieu de la crainte et doubte que nous avons que le Roy de France, veant l'estat du royaulme d'Engleterre et le gouvernement que tient la Royne, ne se servit de l'opportunité des gens qu'il ont en Escosse, et qu'après avoir assopi la

¹ Voyez dans le Recueil de M. Teulet, la lettre que la duchesse de Parme adressa, le 21 décembre 1559, à Philippe II, au sujet des affaires d'Angleterre.

rébellion, ils ne vinsent à envahir l'Angleterre pour la prétention qu'ils dient avoir au royaume, et, où nous estions empesché pour éviter que ceste nuée ne vint à plouvoir sur ledict royaume d'Angleterre, ladiete danc se soit tant permis et si fort fié au discours que ses conscelliers luy peuvent avoir faict, qu'elle a osé entreprendre la protection des rebelles et du royaume d'Escosse que si long temps a esté ennemi de la couronne d'Angleterre et de mouvoir la guerre aux François en ce costel-là, en quoy je doute que l'esper de povoir introduire sa religion en ycelluy l'aura autant induict comme la erainete qu'elle povoit avoir d'estre assaillie de ce costel-là; mais, comme elle n'a le moyen de longement soubstenir contre France, il est grandement à craindre que Dieu l'aye aveuglé afin qu'elle-mesmes procure son mal, mais le pis est que d'icelluy nous peut redonder grande garboulle pardecà, et comme nous tenons que ce que l'a faict autant oser, soit en confiance qu'elle prend de l'assistance du Roy mon seigneur, tant plus m'arreste-je à ce que dernièrement vous ay escript que jusques à ce que Sa Magesté commande aultre chose, il ne convient aucunement que, en façon quelconque, vous allosez ou démontrez de trouver bon ce qu'elle faict, mais que mieulx seroit au contraire de icelluy parler de sorte que l'on luy meete crainte, et que vous vous devez tenir entre les Français et elle de sorte que ni les ungs, ni les aultres puissent dire que vous ayez approuvé leur prétention et que nullement, quoy que la Royne ou ses ministres vous dient, vous n'approuvez qu'elle soit envahie, mais que au contraire elle ait fait l'envahissement, n'estant fondement souffisant pour prendre les armes que la Royne de France use de tiltre de roy d'Angleterre et en porte les armes, attendu que la dicte Reine d'Angleterre sçait que elle et ses prédecesseurs, pour la prétention qu'ils dient avoir au royaume de France, se nomment roys de France et en portent encoires les armes, ni est convenable qu'elle veulle prétendre de donner loy à la dicte Reine d'Escosse et comme elle doit gouverner son pays soit par ses subjects originels ou ceulx de France, puisque ni elle, ni son royaume n'ont esté à la tutelle de ladiete dame d'Angleterre, ains avoit, comme dessus est diet, le royaume d'Escosse esté si longement ennemi de celluy d'Angleterre, et moins devez-vous approuver son argument qu'elle devoit occuper, le chasteau de Aysmud pour avoir eu des François en quelque nombre de gent de guerre en ycelluy, et que à cette cause elle le puist fortifier à couleur que les Français auroient en ce contrevenu aux traités, estant par trop avancée de user de voye de faicts, encoires qu'il y eust eu contravention de la part des François, sans préalablement avoir fait les offices nécessaires pour prétendre réparation s'il y eust eu chose contre les traités, et si ne doit estre remis à sa volonté de mouvoir guerre aux François par son advis seul et sans l'avoir communiqué à Sa Magesté, pour après prétendre, comme vraysemblablement elle fera, que l'on la doibve ayder et se déclairer contre France; et certes nous eussions désiré que ne luy eussiez fait tant de faveur que d'accepter d'escripre ce qu'elle vous disoit, mais puisque elle

avoit délibéré d'escripre, que sans vous charger de par vos lettres porter son message, vous le eussiez remis d'escripre qu'elle eust voulu, pour ce que nous ne sommes hors de doute qu'elle soit pour en ce suivre le chemint, dont elle a usé sur le mariaige de monsieur l'Archiduc envers miladi Sidene, et de quant bon luy semblera, ni qu'elle vous ait enchargé d'escripre ce que vos lettres contiennent, me doutant fort que usant mal de la faveur que Sa Magesté jusques ores luy a faict, icelle s'est rendue plus insolente, et donne la hardiesse de faire ce qu'elle a faict, sous espoir que, luy portant tant d'amitié, elle doibve estre aydée, et la crainte de ceci faict le fondement de ce que je vous escripvis dernièrement, prévoiant l'inconvénient auquel elle nous pourroit faire tumber, et suys encoires d'advís que vous vous gardez bien fort de monstrer de trouver bon ou d'approuver ni ce qu'elle faict, ni ses discours, ni ceulx ausi de l'Ambassadeur de France, auquel pour riens vous ne devez aprouver que la Royne soyt celle qui faict l'invasion, mais plustot vous n'en devez mesler, vous remectant à ce qui en est, sans en dire le sy ou le non, ayns toujours démonstrer comme ministre de Sa Magesté désirer que l'on vive en pays de tous costels sans donner aprobaton des prétentions de l'une ou de l'autre des parties, à ce fin que ci-après, ni l'ung, ni l'autre puyse alléguer tesmongayge ou aprobaton vostre, que vous tenez entre deux, attendant la vouldunté et bon plaisir de Sa Magesté, vous monstrant cependant en l'endroit de la dicte dame plus sombre et froid, si elle pense que ce soit pour sentement que vous povez avoir des termes dont elle a usé en ce que touche le dict mariaige de monsieur l'Archiduc. Cela ne pourra nuire à la négociation, mès plustot seroit cela chemin pour plus facilement l'y fayre condescendre, et ce servyra pour luy faire perdre l'opinion qu'elle a, encoires qu'elle soit véritable, que la perte d'Angleterre nous touche de si près, afin que jointement elle perde l'espoir de l'assistance de ce costel, telle qu'elle se ymagine l'on luy doit donner, par l'espoir de laquelle elle se met à oser, si peu considérant ce qu'elle ose; et tenant ce chemin je ne voy que puissiez faillir, attendant ce que Sa Magesté vous commandera, puisque, si luy y plaist aultre chose, vous viendrez tout à temps pour le povoir ensuyvre, et s'excusera tout ce que vous aurez faict jusques alors, sur ce qu'il y si longtemps que vous n'avez eu lettres de Sa Magesté, chose que vraysemblablement les Anglois ne doibvent ignorer. Pour ce que, allans les choses ce chemin, vous sçavez ce qu'il nous importe d'estre de temps à aultre adverti de tout succès en ce costel-là, il sera bien que vous ne perdez nulle occasion pour nous faire tenir vos lettres, vous servant de l'ordinaire pardecà, et l'on enchargera aux maistres des postes d'estre soigneulx pour l'acheminement de vos lettres, et vous pourrez servir du chiffre afin que, si par malheur vos lettres estoient surprinses, elles ne soient sitost entendues.

De Bruxelles, le xxvj jour de décembre 1559.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 518.)

DX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 27 DÉCEMBRE 1559.)

Entretien avec la reine d'Angleterre au sujet de son mariage. On dit de nouveau qu'elle épousera le comte d'Arran. — Affaire du capitaine Drury. — Le comte d' Helfenstein a remis à la reine un grossier portrait de l'archiduc. Réponse peu favorable qu'il a reçue. Conseils énergiques du duc de Norfolk. — Armes envoyées des Pays-Bas. Chaloner est rappelé parce que la reine ne peut s'entendre avec la duchesse de Parme. Gresham lui succédera, mais sa principale mission sera de réunir des armes. Levées d'hommes qui se font aux Pays-Bas. — Nouvelles d'Écosse. — La reine l'a chargé d'appeler l'attention du roi sur les périls auxquels sont exposés les Pays-Bas. — On attend Vergerio en Angleterre. Il serait utile de prendre des mesures pour l'empêcher.

He recibido la carta de V. A. de quince del presente por via del ordinario de Anveres, que ha llegado muy tarde, y porque respondiendole por la misma via temo que podria tardar este otro tanto y por ventura no tener buen recaudo me ha parecido embiar mensajero cierto como lo hago.

Yo he rescibido mucha merced de V. A. con que me haya mandado advertir por su carta de como le parece que me he de gobernar en los negocios de aqui. Lo que me se ofrece responder a ello es que, como por mis cartas V. A. havra visto, la Reyna ha pasado tan adelante en esta guerra con Francia que ya a mi parecer los fieros de la parte del Rey nuestro señor se le han de hacer y no de decir, fuera necesario dezirlos antes que ella se declarara, ni que Su Magestad se partiera de Flandes, pero ya que las cosas estan en estos terminos y que vemos la entencion de la Reyna que es solamente dar ocasion a que la guerra se rompa entre nosotros y Franceses, me ha parecido no cansarme mas con ella en darle consejos, ni ponerle ombras, como he hecho hasta agora que lo he hecho muy de veras y de manera que quantos hay en su Consejo lo saben, y sin ofenderla. Agora me parecia oyrla sin mostrar mas, ni menos descontento que hasta aqui y ententerme desta manera con ella hasta ver cartas de Su Magestad, y en lo que para el negocio de su casamento della, lo uno se resolvera presto y lo otro espera que no podra tardar. Habra seis dias que haviendo entendido que ya que la Reyna no mandava de sus embajadores a España, fuy a hablarle y la alle muy retirada de las platicas pasadas. La causa desto es, segun me dixo, que su Embajador de ay no le da esperanza que el Rey nuestro señor haya de ayudarla, ni tomar las armas por ella contra su cugnado, lo qual a mi parecer le ha fatigado harto y, como despues me dixo el Duque de Norfole, ella se halla mas adelante de lo que quisiera, de lo qual el Duque

da la culpa a Siecl. A mi me pareció no responder nada a esto, sino tornar a suplicarle lo que tantas veces le he dicho que procurasse de asegurar sus negocios con casarse y consular a sus subditos que tanto lo deseavan. Tornome a decir lo que suele que ella no puede hablar en esto mas claro que hasta aqui, preguntome quando se restituyrian sus plazas a Franceses. Dixele que pensava que presto, habiendose ello ya acabado de entregar los que ellos tenian. Diome a entender que no le parescerian mal que esto se dilatase, siendo cosa de tanta importancia a ese pays, el qual pasava muy gran peligro, estando Franceses en el proposito que estan contra todos sus vecinos. Yo le respondi que ni Su Magestad faltaria en esto a lo que devia, ni Franceses estuvieron jamas con mas respecto y confianza que agora de que Su Magestad haya de tener por propio las cosas de aquel reyno, y que si algun peligro tenian esos estados por los movimientos deste reyno, esto era causa de que Su Magestad hubiese hecho y hiciese con ella tanta instancia para que se sosegase y no se metiese en necesidad ella y sus vecinos ¹. Parece que tiene intencion, segun entendi, de embiar Embajadores muy suficientes a Su Magestad, desconfiando de V. A. mas que hasta aqui. Dicen que embiara a Milort Paget o Mastre Sydene; el uno y el otro no yran, segun me han dicho, sino con buen fundamento. V. A. ha visto en mis cartas siempre el disño de la Reyna, que es procurar quanto puede el cumplimiento entre estos principes, y, quando no le suceda bien esto, acogerse a Su Magestad, el qual piensa que, a qualquiera hora que le quiera llamar, le respondera, y estan tan persuadidos desto que no se desengañaran sino quan veran el contrario, por lo qual torno a decir que los fieros ya se habrian de hacer con las obras y no con las palabras, porque no estamos ya a tiempo de proveer que no se haga lo que esta hecho, y pensar que bolvera atras yo no lo espero hasta ver lo que podia hacer en Escocia con los Franceses que alli estan, antes que lleguen los Tudescos y la demas gente que se espera, lo que se dara de aqui a marzo, y, sucediendole bien aquello, me ha querido dar a entender que podia ser que se case con el Conde de Aran, aunque con este yo creo otra cosa por algunas cosas que he entendido mas pesadas de lo que se sufrece escribir en carta.

La prision de Drury tiene origen de algo desto, porque me parece que demas de otras cosas tocantes al tractado que los dias passados se sospecho que habia contra Milort Roberto, de las quales se dice que el tenia noticia. Dicen tambien que hablava demaseado en negocios perjudiciales a la honra de algunas personas de la camara de la Reyna. Despues, como he escrito, prendieron a su hermano que es soldado y de muy

¹ Le 6 janvier 1560, la duchesse de Parme, en transmettant au roi les lettres de l'évêque d'Aquila, l'engageait à interposer sa méditation entre la France et l'Angleterre. La correspondance de la duchesse de Parme, publiée par M. Gachard, répand une vive lumière sur la plupart des questions soulevées dans les dépêches qui lui arrivaient de Londres.

buena arte, y no hay quien pueda entender el particular desto. A mi me vinieron a decir que los que le examinaron le preejuntaron entre otras cosas si habia pasado conmigo algunas platicas en negocios de la Reyna, pero ni ha sido verdad, ni el ha dicho cosa, segun se entiende, por la qual puedan hacerle mal, se que conmigo no ha tratado cosa que sabida no pueda darle contamiento a la Reyna. Con todo esto le tienen en la Torre.

El Conde de Helfestayn llevo aqui vispera de Navidad; hablo ayer a la Reyna, la qual le dixo que su venida le habia sido muy grata y mas lo seria sino le hablase en el negocio de su casamiento, en el qual ella cierto no podia complacer al Emperador. Ha le de hablar en audiencia secreta presto. El esta con poca esperanza, no obstante que en muchos destes se ve que desean el buen suceso deste negocio y principalmente el Duque de Norfolch, el qual dice que, si no nos dexamos dar palabras de la Reyna, el la de tan perplexa que podria ser que se resolviese en lo que le cumple y que el ayudara con cartas que le pongan mucho mas temor del que agora tiene. Sin duda ninguna este Duque esta bien en este negocio y mal con las cosas de la Reyna, pero yo le hablo siempre como si supiese que lo de referir todo. Este Conde ha traído un retrato del Archiduque que es monstruoso y una carta poco mejor, y finalmente son cosas las que traye a mi parecer muy ineptas a la buena conclusion del negocio. He visto sus instrucciones y lo que V. A. le ha mandado advertir sobre ellas. El pretender de la Reyna que se case con misa, me parece articulo implacticable, y que con que la oyga la Archiduque, sea cierta V. A. que tendra por la mayor parte deste reyno por suyo, y si su negocio se ha de guiar, lo que el Emperador desea desto de la sucesion, se hara facilmente; pero no creo que nos veremos en estos terminos a lo menos por agora, y entre nosotros no usaremos otros de los que hasta aqui havemos usado en los negocios deste reyno.

Las armas que aqui se han traydo, que son para armar de arquebuses corsales mas de dos mil hombres, segun entiendo, las ha embiado todas Thomas Grassen, Ingles que reside en Anveres, factor de la Reyna. El ha estado aqui estos dias y anoche havia de partirse. De mas de las armas que ha embiado truxo el mismo, quando vino, buena cantidad de dinero, por los quales servicios la Reyna le ha armado cavellero y le manda, segun entiendo, residir, so color de Embajador suyo, cerca de V. A. ay en Flandes, y que Chaloner se venga, al qual podra ser que enbien a España. Lo que hay en esto es, como tengo dicho, que la Reyna desconfia de poder tener buena inteligencia con V. A., ni con esos señores del Consejo que ay estan, y quiere tener a este Grassen en Flandes solamente para proveerse de dinero, armas y gente. Ayer me dixieron estos ostajes Franceses que se maravillavan que V. A. dexese sacar de ay estas provisiones y que su Embajador sabe que hay en Flandes quien da cinco escudos de paga a todos quantos soldados pueden embiar aca y una paga adelantada. Respondiles en esto lo que habia, aunque ellos no creen lo que yo les dixi y piensan que disimulamos con ellos. En

la misma casa que este Grassen tiene en Anveres ay aqui hombre que ha visto una camara llena de arcabucillos de hombres de a caballo; dicenme que los saean como balas de otra mercaderia, y que, como en Anveres se pagan pocos derechos, se usa poca diligencia por los que tienen cargo desto en reconocer lo que se saca.

A doce deste dicen que el castillo de Hedimburgh fue entregado a la Reyna Regente en virtud de una carta de la Reyna su hija en que mandava al castellano que asi lo hiciese. Entendiese por cartas de mercaderes, y Franceses dicen que no saben nada, seria de gran importancia, y tras esto de creer que no tardaran a concertarse aquellos rebeldes con la Reyna, lo qual hecho, se podran entrar en este reyno con poca dificultad. Lo qual diciendo yo a la Reyna estotro dia, me respondió que, si yo temia esto, avisase al Rey nuestro señor del peligro en que tenia sus estados de Flandes; ella va templandose de manera que le parece que quando muestra temor no no les hace a nosotros, y quando le queremos hacer temor nosotros a ella muestra tenerlo todo en poco. Yo le dixi que todavia me parecia que no quisiese ser ella la primera a perderse, pues no tenia donde retirarse mientras cobrase a Inglaterra si una vez la perdiera, y que advirtiese que, si perdía una batalla, no le quedava ni gente para rehacer otra, ni dineros para traerla de otras partes, ni plaza fuerte en que defenderse mientras le viniese socorro, y que se perderia todo en un dia, y cierto que lo entendo asi. Agradeceme siempre mucho lo que le digo, y al despedirme me torno a decir que yo advirtiese a V. A. de como se restituyan essas plazas de Franceses. Yo le respondi que le suplicava que no me mandase escribir en cosa a que no se estendia mi autoridad.

El Conde de Helfeytan me ha dicho que Pedro Paulo Vergerio ha de venir presto a este reyno y que verna a embarcarse a un puerto de los de Francia. Este es el mas pernicioso de quantos hereges hay porque no solamente trata de enseñar opiniones malas, pero lo que principalmente procura es de revolver y amotinar reynos, y ya anda un librillo suyo, en el qual trata pestilencialmente de los que mas de los hereges de España. Si fuese posible acortarle los pasos, seria gran bien, y los que lo hiciesen, podrian publicar que lo han hecho por ganar la batalla que Venecianos le tienen puesto que es de no se que cantidad de dineros y el perdone de tres bandidos de su estado. V. A., por amor de Dios y por lo que toca a esos estados, procure de no tener tan mal vecino.

De Londres, a 27 de Diciembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

DXI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 27 DÉCEMBRE 1559.)

La reine lui a dit qu'elle savait qu'aux Pays-Bas l'on n'aurait pas vu volontiers que le roi lui vint en aide. Il a cru qu'elle entendait ceci de la duchesse de Parme, mais elle a répondu que ce n'était pas la duchesse de Parme seule qui était de cet avis. — La réponse qu'il lui a faite a été telle qu'elle en a été malade pendant deux jours. — Ambassadeurs à envoyer en Espagne. — Dessein de la reine de chasser les Français d'Écosse. — Propositions des Irlandais au roi.

La carta de V. S., de xv deste, recebi anoche y con ella una de Madama, con la qual he recebido mucha merced porque cierto yo andava estos dias tan desalumbrado en los negocios que no sabia como hablar palabra en ellos, y aunque por la carta de Madama no me se da resolucion, el entender la causa dello y el parecer de Su Alteza me ha alumbrado mucho y hara que camine sin miedo. No he recibido menor merced con la carta de V. S. porque me ha declarado lo que estotro dia me dixo la Reyna, con lo qual hablando, ay ocho dias, me dixo, despues de haver estado algo retirada en los negocios que ya sabia, que algunos en Flandes no les parecia que el Rey tornasse las armas por ella y que assi lo havian dicho a su Embaxador. Yo pensando que dezia esto por Madama, le dixi que Su Alteza era tan prudente y cuerda que devia considerar quan dañosa seria a la Christiandad qualquiera rumpimiento entre el Rey su hermano y el Rey de Francia huviesse y quan facilmente podia remediarse todo con su casamiento della. Respondiome que no era Madama sola la que podia haver dicho esto, que otros gobernadores havia, y començo a desentonarse un poco, de lo qual entendiendo yo que la cosa devia de ser de veras pues se dolia tanto; me puse yo tambien al mismo tono y comence a darle a ella mucha culpa de lo que passava y dixele tan libremente, como suelo, muchas cosas, de las quales, si ella no estuviesse ocupada de otros pensamientos, podria aprovecharse, y si lo que Chaloner havia escrito, la havia assumbrado, lo que yo le dixi la espanto tanto que dizen que estuvo dos dias mala y tan triste que todos se espantavan, y el Duque de Norfoleh adevino luego y me le dixo, rogandome como lo haze siempre que sigua este camino con ella de hablarle las verdades. Tambien me dixo el Duque que Sicel la havia puesto en parte de donde por ventura no podria retirarla y que assi se lo havia dicho el al mismo Sicel. En todas estas platicas, maxime despues de la determinacion de hazer la guerra, nunca me he partido della tan desavinido que no me haga mill regalos, y, se li digo que el Rey nuestro señor no podia dexar de mirar por ella y por su reyno, es de manera que ella entienda que esto seria contra su voluntad

y por fuerza, y no se si lo creo. Yo le fui a hablar aqued día porque entendi que havia revocado la ida de los Embaxadores que pensava embiar a Spaña, los quales tenian hecho sus libreas y estaban para partir entre tres días, y, como entendi de la Reyna, que esta alteracion se le havia causado de lo que Chaloner le havia escrito. He estado despues atento a ver por donde hecharia el negocio, y veo que las naos se han embiado y el Duque se ha partido y que las provisiones se hazen todas mejor que antes, para lo qual se embia ay Thomas Grassen como lo escrivo a Madama. Tambien entiendo que han mandado a llamar a Pajete para embiarlo a España, y podra ser que con el embien a Chaloner. La Reyna sin duda piensa hazer todas sus fuerças estos tres meses para echar a Franceses de Escocia, en los quales sabe que no pueden venir Tudescos, ny campiar soldados maxime cavallos en aquel pays que es muy estérile y secco. Mentre esto haze embiara algun Embaxador que sara grato al Rey, y si los desiños de la guerra no le sucedieren, parecela lo que podra remediarse con tener alla en España persona que sepa negociar. Creo que Paget no ira sino llena commision de tratar y cuncluir este casamiento porque assi me lo ha dicho. Hare todo lo possible para entender la commision que llevare el otro que vaya, aunque se que me la encoloriran harto, como escrivo a Madama. En este negocio ya no hay para que hablar con la Reyna de veras, sino hazer de veras porque las medicinas preservativas no aprovechan a quien esta ya con el mal en la cavia.

Su Mag⁴ no podra dezir que no ha sabido siempre lo que passa en las de aqui y lo que havia de passar que no ha sido tampoco mucho adivinarlo. Pareceme que, si da tiempo a resolverse, podria costar le caro y verse forçado a defender una muger muy mala en una causa poco justa y menos cattolica. No digo esto porque, si esta se casasse, no pudiesse ser defendida y ayudada, pues con este se proveyria lo temporal y espiritual deste reyno; pero digolo porque, no haziendolo y siguiendo el camino que agora lleva cierto, no merece que nadie le ayude, y V. S. se espantaria de lo que aqui passa si yo lo escrivicse. Pero, como es materia que por lo que podria ser es bien que la sepan pocos, no la tratto. Yo espero que a estas horas habra ay correo de Spaña, y, aunque no podra haver resolucion sobre lo de esta guerra, de lo que ha precedido lo podra Madama entender lo que convendra que a mi me se embie a mandar, lo qual suplico a V. S. no se olvide de mandar que se haga. La summa de todos estos negocios es que la Reyna quiere provar su fortuna de aqui a março por ver si puede echar Franceses de Escocia para juntar estos dos reynos o por via de casamiento o de otra aliança, con la qual se asegure de sus vezinos, dexandoles a ellos asidos, y, si este no le succediere, le parece que teniendo en España personas para ello siempre que quisiere, podia ganar la voluntad del Rey, en lo qual tambien ganara mucho porque esto no se podra hazer sin que entre el Rey nuestro señor y el Rey de Francia haya rumpimiento, tal que por qual quiera via, ella vernia a ganar, y si despide esta platica del Archiduque, como vemos que

ha comenzado, ya habiendo dicho al Conde de Helfestayn lo que ayer le dixo, es porque verdaderamente ella holgaria que no huviesse quien la pudiesse, ni la molestasse en la vida que agora se tiene, que es muy a su sabor, y asi dixo ayer al mismo Conde que estos cuydados que agora tenia de guerra, no le darran pena, pensando que se holgara tanto mas despues con la paz y con el descanso.

Aquel P. de San-Juan, de Irlanda, que yo escrevia V. S. que havia ido a Spaña, passo, segun este hombre me dize, por Francia, dio parte de su ambaxada al Rey de Francia, el qual le dio una carta de favor para el Rey nuestro señor, encomiendale la causa por ser pia y de religion, fue con esto despues a Spaña y ha hablado al Rey, el qual le ha dado muy buena respuesta y esperança de que se hara lo que procura. Con esto ha embiado un muço suyo atras y avisado de todo esto, lo qual me dize este hombre que le escriven a el. Yo me he maravillado deste disparate y dicho lo que yo tengo sobre ello, algo yo se lo avisare. Dizeme este que el Prior no sabe nada de lo que trata aqui conmigo y que alla tienen poco miedo a que se entienda en disião porque no temen ser castigados por ello. Cierta persona que vino, poco ha, de España, ha dado nueva aqui a la Reyna que alla se haze mucha gente. No los tiene este menos espantados, pero con todo esto se tienen resco y estan de la manera que he escrìto a V. S.

De Londres, 27 de Diciembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DXII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 27 DÉCEMBRE 1559.)

La reine a cent mille diables au corps. — Conséquences funestes de l'inertie dans laquelle il doit s'enfermer. — Le port de Lyn est, dit-on, le plus favorable pour un débarquement des Français. — On assure que lord Sidney sera envoyé en ambassade en Espagne. Il s'est réconcilié avec Robert Dudley. Celui-ci semble mieux disposé pour le comte de Feria que pour l'évêque d'Aquila qui n'aime pas ses dissimulations. — La reine est pleine de soupçons vis-à-vis de ceux qui favorisent un cousin du cardinal Pole, notamment vis-à-vis de lord Hastings. — Périls qui la menacent.

Por no tener carta de V. S. a que responder y haber escrìto estos dias largo, dexare de serlo en esta, remetiendome a lo que escrivo a Madama, por lo qual vera V. S. que sabroso negocio es lo de aqui, tratando con esta muger que pienso que tiene cien mil

demonios en el cuerpo, y por otra parte me dice siempre que muere por ser monja y por estarse en una celda rezando. Ne sabido grandes cosas de las que no pueden escribirse, por lo qual entendera V. S. que tales deven de ser. El conde de Helfestayn sera mal despachado y, sino si partiere presto, mucho peor porque lo que haria al caso para su mismo negocio seria que se entendiese que yva excluido totalmente y no viendose su partida terna con ello envelesados y engañados a todos los que cumpliria que no los tuviese. Podra ser que tenga presto carta de su amo en respuesta de las ultimamente que de aqui se le escrivieron, en que le mande que lo haga asi, y yo lo deseo mucho porque no se rian ya de nuestra fleuma, como escrivo a Monseur de Arras, si la determinacion deste negocio no se hace presto de nuestra parte, podria pesarnos dello, por que ya no estan las cosas en terminos que se sufra dejar de saltar el fosso sin caer dentro, y de una manera o de otra queria que nos resolviessemos, pues que todos se resuelven. No quiero dexar de advertir a V. S. que cierta persona me ha dicho que, habiendo de pasar gente dessos paises a este reyno, ninguna cosa podrian invadir mas comodamente que un lugar que se dice Lyn en el pais de Norlfoleh, que tiene puerto y una ribera que se puede hechar dos millas al deredor del lugar y hacerse muy fuerte facilmente. Esto me decia un hombre plactico de la tierra y soldado, temiendo que Franceses no se metiesen en el pues tenian la costa de Olanda segura, de donde se passa muy brevemente a aquella parte y con un rio solo; desde este lugar a Bristol dicen que hay como una raya de rios y montana que apartan desdel cabo de Cornualla hasta Lin. Es toda la tierra hacia Flandes, que es lo mejor del reyno. Ha me parecido esto tambien en un papel que he querido escribirlo a V. S. por no replicar en esta carta lo que escrivo en la de Madama y Monsieur de Arras. Todavia se dice que podria ser que Maestre Sidene fuese por Embajador a España. El me ha dicho que para yr y bolver luego para concluyr este casamiento bien yria, pero que para estar alla y llevar su muger sin la qual no quiere yr, no holgaria dello. Ha se reconciliado con Milort Roberto, con el qual ha estado estos dias harto desabrido. Pareceme que el Roberto desea por su medio hacerse mucho de V. S. porque erce que por el mio no se haria esto bien, conociendo que yo no ando muy contento de sus disimulaciones. Con todo esto pienso que quando menos se cate lo han de sacodir con la cabeza. Dicen me que la Reyna esta descontenta de que algunos acarician mucho a un sobrino del Cardenal Polo, hijo de su hermano, y que tiene sospecha de todos los que tratan con el y especialmente de Milort Hasting. Pero por mas que vaya haciendo reparos Su Magestad, no pienso que podra hacer que no salga este rio de madre algun dia y por mi fe que creo que los de su religion lo han de hacer esto antes que los catolicos. V. S. no se olvide de los negocios de aqui por amor de Dios, pues vee quan buenas son las ocasiones para tratar del remedio.

De Londres, 27 de Diciembre 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 812.)

DXIII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 28 DÉCEMBRE 1559.)

Restitution de certaines villes à la France. Les Espagnols occuperont les places-frontières. S'ils étaient licenciés, il conviendrait peut-être de les enrôler. — Levées des Français en Allemagne. Il faut suivre cet exemple. — Tout le monde croit à la guerre de l'Angleterre et de la France. — Il faut veiller à ce que le profit de la lutte ne soit pas recueilli par celui qui en restera le spectateur. — Offre d'armes par un marchand d'Anvers. — Propositions des marchands esterlings pour ouvrir une nouvelle issue au commerce anglais. — Le marquis d'Elbeuf se prépare à s'embarquer pour l'Écosse. — On dit que l'Empereur ne permettra pas aux levées réunies par les Français de se mettre en marche, si on ne lui restitue pas Metz et les autres villes impériales.

Syns your letter of the xiiijth, receved here the xxjth hercof next ensuyng by the hands of the Bishop of Aquila his servaunt, I have not other wise herd ought owte of England, which maketh me remaigne the more suspendid, considring your said letter purported I shuld ere this have estesones herd from thence.

The xvth, I wrote a letter to you, which I truste be come unto your handes. And, as I partly towched in the same, Saint-Quentyn and Haen ar restored to the Frenche the xxjth of this instant. Only Chastellet restith undelyvered, because the French on their parte have not as yet restored a small pyle or castell parteigning to theis menne between Mazières and Luxelburgh, taken during the laste warres, where abowte some dispute on either syde hath rysen, in so mucche as, where the Frenche Ambassadour here (as I understand) complaigned of the slowe restitution of those peeces, namely of Le Chastellet, he was aunswerd by Mounsieur d'Arras that by the treatie they had two monthes respite to commence their deliverie on this side, after the Frenche had made entiere deliverie of all manner peeces on their syde, amonges the whieh the said castell by Mazières and certaine others (objecting also, as I was enfourmed, some in Scotlande) not being delivered or otherwise not fully cleerid according to the treatie, the Frenche had no cawse to complayne, where theis heere already had made more speed then the treatie did bynde. Nevertheles it is thought that as well the Chastelet as th' other holde shal shortly passe, where for so smalle a matter neither part would gladly make a new question.

And as for the Spanishe garizons now withdrawne from those rendred peeces, albeit some talke was here that Frenche made instance (as I wrote) to have them newly reteigned in their solde, yet, apou better enquiry, I sythens understand they shal be

reparted to remaigne in other garrisons apou theis frontiers, *videlicet* at Arras, Marienburgh, Philippeville and Theonville, not otherwise cassed. For, seing the French arme so faste and in so greate nombres, theis menne thincke good to stande apou their better garde, leest disfurniture might provoke some enterprise not otherwise ment.

Yet, for all this I will herken further what shall become of them. And oon thing I learne that by stealth dyvers of them, under coulour of retourne to their cuntrey, escape to the Frenche, allured by the grete wages. But, in casse they shulde wholly be cassed and discharged here, it were good to be considered whether the Quenis Ma^{te} wil be served of any of them, in case the matter so might chaunce to fall owte; for willingly I thincke the souldiours wold take the redde crosse then the white. And I can not judge theis menne so madde to putte twigges to the rodde, to beate their owne breachis, as in dede, not long sithens, having conference with oon here of the moste esteemed sort, it appeared to me that now theis menne begynne to take a feeling in the matter and wold be lothe we shulde have the wourse ende of the staffe, how soever they seeme offended for the reste, for it towcheth their free hold, as at more leingth, at my commyng over, which daily according to my former lettres of request I loke for, I shall declare.

And thus ye must accompte that now the warres betwen Fraunce and us, in every mannes mowthe here, ar counted certaine. The Frenche (as from good place here I am avised) not only levie grete numbers of launceknights in Germanie ment for Skotland, but also ar abowte to prepare iij m^l horsemen swartrutters, which (though it shuld prove but *haulf the nomber*), by *Saint Mary*, is a shrewe, unles we also be furnished with the like; for, as the warres now goo, those swartrutters beare all the brute, and not without cause, where experence teachith bothe Frenche and Burgonyons to leave their lawnces and now to truste to the service of the dagge. Wherefore, Sir, according to my wonted plaine maner of writing (in my symple fantesie) it is hiegh tyme to prepare for our parts to be served, with both, with horsemen and fotemen owte of Germanie, in which place now the reputation of warres discipline remaigneth.

For sure as we want not men of our owne, so yet we had neede of some old sowl-diours, whose discipline and experence might be a lesson to trayne yong begynners, the cowraige of whome wold be dowbled through the emulation of the others better skylle. And otherwise beware a yong sowl-diour be not discouraged, before he fully knowe his owne, from his ennemyes advauntage. I verily suppose our light horsemen of the borders, and generally all our horsemen, with some exercise and discipline, wold become as good swartrutters as any other nation, but it requyreth an exemple of practise, whereby to learne the feate. Wherefore a xv^e or II m^l swartrutters allemaignes, joined to our borderers, were, as I suppose, a firme sheeld to our frontiers for this next somer, seing ye muste loke to be assayled with the self weapon. And this esteme that,

as the Frenche, already two monthes passed (unles I here lyes), have slyly goon abowte their preparation, so also do they purpose, if the canne, to geve the furste blowe, truste unto it. So therefore we had nede to make ready such tooles as we entende to occupie. One thing, I truste, neither is, nor hath been omitted: I meane diligent and often advise from sundry parts of Germanie by trustye mynisters purposely therefore enterteigned, what and how fer furthe the Frenche preparations ar advaunced. For, by certaine knowlege thereof, apon due estimate, mucche wages may be spared or mucche perille prevented. Often tymes a m^l crownes that waye bestowed may save cc m^l crownes in the prynces purre and delude th'ennemyes purpose. And, sure warre being, it were in vayn to thincke of sparing or how to pulle a byllet from the fyre, but rather how more wood may be fownde to laye on loodes. For, if sowldiours despayre not of the paye, thincke we be ryche ynough to defende owr owne from the Frenche; but beware of a peny spared owte of season, which will not be redeemed with a pownde.

One of our best advantages is to thincke that our neighbours ar not mucche afore hande, no more then we. But, whiles two cockes fight, beware the styll cock, looking on and taking breathe, when he seith them tyred, do not sett apon bothe. Howsoever it falle owte, theis menne *tanquam spectatores, quicquid alteri adimitur, suo deputabunt lucro*. Yet is the meane tyme, towching powldre, armure and munition, whereof afore they seemed so scrupulous towards us, now at last perchaunce they wil be content to sceme lesse circumspect and wynke thereat (as partley from a good place I have learned, if I maye beleve the same). So, as if it so be, I trust ye will take them in their good moode for the rest of your provision, using the covertnes that may be in conveyance by smaller portions, for so it shuld seeme they also requyre.

A merchaunt of Andwerp, oon whome M^r Gressham knowith, did make me an offer to serve the Quenis Ma^{te} with iij^{re} or iiij^{or} thowsand corseletts and weapons appertaigning to arme therewith so manye sowldiours in Germanie, in case Her Highnes myndeth to levie any suche, and for his payement to stand to the sowldiours as their wages monthelye shuld aryse due, provided Her Majestie in the meane tyme gave her wourd for suretie. Me thincks this were no evill bargaine. May it like you therefore to consider it. For the partie I weene this wayes would procede for a rownde portion of all sorts and hath credite sufficient. He served the King after like sort at Saint-Quentynes. But, what ye will do, it is more then hiegh tyme, ye go abowte. More over I wotte nere how, but (if warre be) I understand the Esterlings loke to have a doing with us. They have long layne in wayte syns the furst breach. The cuntrey hath mucche commodite to do us pleasure or displeasure. I know not how the case standeth, but I wold they were made freends apon equal privilege with our owne merchaunts, for and they were well used, they wold deserve it, if no further, at leest to have suche an issue open for our trafficque, as all that coste uppe to Dansike, which wold in proces serve for all our trade.

Thus, though I play the fole to enlarge th'as muche (as if I had my wytte as rype, as my good will is habundant), yet, Sir, I trust ye will accept my good meaning in as good part, where I never yet knew your good nature offended with symplicite, committed to your furder consideration, you knowing the state of things as eache of them consist in dede, which we abrode ar ignorant of, and therefore only ymagine and dis-cource according as we wishe the beste for our liege lady protect, and sende you welfare as to myne owne self.

From Bruxelles, the xxviith of December 1559.

This hitherto written, came from Mons^r d'Arras oon of his Secretaries with the packet owte of Fraunce here enclosed, which in an other packet from his brother Ambassadour in Fraunce was freshely sent unto him.

Italien avises, such as came last, I send your herenclosed. Though yll written, they be wourth the reading. A fewe newes from Spayne arrive.

The Marquis d'Elbeuf lyeth at Calais with x enseignes, ready to passe for Scotlande, yet named general; but at leingth (as I herd from a good place) I wene it will prove Mons^r de Gwise himself.

Yesterday I understood the Kinges shippes here ar on rigging and trymmeng in Zeeland. I wotte not to what purpose, but I will purposely sende to knowe further certayntie.

I here also that t'Emperour, apon late requeste made by the Frenche for the levic and passaige of their swart-rutters, did playnley refuse it, unles they restored Meetz and th'other Imperial townes by them deteigned. I pray God this prove true. Lyke as of their attempte to have that number of swart-rutters, he is no unskilfull man thad told me, but oon of the skilfullest here, if ye knewe him as I do.

Fare ye againe moste happely well, xxviith December 1559.

Ever more your so bownden,

THOMAS CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 516.*)

DXIV.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 31 DÉCEMBRE 1559.)

Conduite à tenir vis-à-vis des Français et des Anglais. — Si les Écossais font un accord avec les Français, il importe que la reine d'Angleterre y soit comprise. C'est ce qu'il est utile de lui faire insinuer. — Elle est d'avis que le comte d'Helfenstein doit agir avec activité; mais elle ne peut le rappeler sans consulter l'Empereur.

Nous avons receu vos lettres du xviii^e de ce mois et par icelles entendu les termes ausqueles les choses estoient pour lors en Angleterre, et ne faudrons d'envoyer copie de vos lettres au Roy mon seigneur avec la première occasion.

Nous sommes très-aise de veoir la continuation de la bonne volonté du due de Nortfoeq; mais, à la vérité, toutes choses qui portent apparence de trouble de ce costel-là, nous tiennent en paine comme nous vous avons escript, et ne nous savons encores donner autre advis comme vous vous devez conduire en attendant ce que Sa Majesté vous voudra commander, que le mesme de nos précédentes et que vous ne vous mettés à approuver ni ce que faict la Royne en fahon quelconque, ni moins ce que l'Ambassadeur de France ou aultres François vous pourroyent dire à l'encontre de ce que la diete Royne faict, mais que vous tenez entre deus, monstrant desplaisir de tout ce que les pourroit tenir en trouble. D'une chose seule ne voulons-nous délaisser vous advertir que (si destrement vous pourriez embouchier quelqu'ung pour le faire venir aux oreilles de la diete Royne sans vous en faire auctheur affin que l'on ne vous puisse imputer que vous ayez part en ces affaires) vous faictes destrement entendre par tel moyen à la diete dame que, attendu qu'il y pourroit avoir apparence, comme la fin de vostres lettres contiennent, d'accord entre les François et les rebelles, elle procure devers iceulx rebelles qu'ils ne s'accordent sans la comprendre espressément en l'accord, affin que, les causes accordées et se tirans hors de paine, la diete Royne ne se treuve enveloppée seule contre les François.

Dieu par sa grâce veulle que ce que l'abbé de Wesmestre dit que la Royne d'Angleterre ait inclination et volonté de résouldre le mariage avec monsieur l'archiduc et se modérer en la religion, soit véritable; mais quant à l'advis du due de Norfole de presser la Royne afin que elle se résolt et que l'on n'y perde temps et que faulte de prompt résolution le Conte de Helfestain se parte incontinent, sur quoy vous désireriez que nous escrivissions audiet Conte en ceste conformité, la première partie de solliciter

vers la diete dame la résolution promptement et de battre le fer pendant qu'il est chault, nous semble très-bien et qu'il convient que vous sollicités le dict conte, lequel certes, comme vous escrivez, ne doit perdre tant de temps à l'occasion d'apprester sa maison, et sera bien que, faisant cest office de le presser, l'on nous donne tost yci advertissement de l'affaire pour voir si, selon ce et la qualité de la response et les circonstances qui se y devront considérer, nous nous pourrons résoudre yci de ce que se devra encharger audiet Conte ou s'il sera besoing de préablement, comme pourroit estre en devoir, advertir l'Empereur; car de nous résoudre dès maintenant d'escripre audiet Conte qu'il se parte sans préablement veoir quels termes aura prins la négociation première, il ne nous semble aucunement convenir puisque la rompture qui de ce pourroit succéder, l'Empereur la nous pourroit imputer et tant plus, ayant Sa Majesté dépesché le dict Conte sous tiltre de ambassadeur ordinaire et non spécialement pour solliciter ce mariaige, pour en cas si celluy ne succédât, non y perdre ou aventurer la réputation. Cependant, comme j'espère, viendront quelques lettres et de l'Empereur et d'Espagne, et vous serez advertis de ce que de l'ung et de l'autre nous pourrons entendre.

De Bruxelles, le dernier jour de décembre 1559 ¹.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 518.)

DXV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(2 JANVIER 1560.)

Départ du baron Preyner. — Nouvelles d'Écosse. — La situation paraît se calmer. — Ambassade anglaise en Espagne. — Nombreuses difficultés avec les conseillers de la reine. — Affaire du maître de poste d'Anvers.

Porque con el baron Preyner que partira esta semana para ay y a Viena escrivire largo y por haverlo hecho con correo propio seys dias ha y ser esta con el ordinario,

¹ Marguerite de Parme fit publier, le même jour, une proclamation par laquelle toute exportation de munitions de guerre était sévèrement défendue, attendu qu'à la suite des dernières guerres on manquait d'armes et de munitions dans les Pays-Bas. (*Record office. Foreign Papers. Queen Elizabeth, Calendar*, t. II, n° 559.)

sere en ella breve. De Escocia no se entiende cosa nueva mas de que anoche llego aqui de Francia La Marche, el qual ha passado alla esta tarde, segun entiendo. Estos Franceses hazen todos poder para dar a entender que no quieren guerra con Yngleses; pero no se si aca se les creera esto sino hay algo mas que palabras. Todavia veo que no andan mas ardientes las cosas que veynte dias y un mes ha.

El embaxador Cave que havia de ir a España, ha sido revocado; su collega que es maestre Chamerlain, dizen que ira presto, y tras el despues M. Pagete. Lo que llevan y el camino por donde caminan escrevire con el baron a Su Mag^d y a V. S. Aqui se me ofrecen un monton de pleytezillos con la Reyna y estos Consejeros. No oso reñir con ellos, y por otra parte de sufrir estas menudencias se les haze mal uso : una dellas es la del maestre de postas de Anvers. de todo escrevire largo a V. S.

De Londres, 2 de Enero 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DXVI.

Chaloner à Cecil (Extrait.)

(BRUXELLES, 4 JANVIER 1560.)

Le roi de France, à raison de la difficulté soulevée pour la restitution du Châtelet, a invité le prince d'Orange, le comte d'Egmont et le duc d'Albe à se reconstituer otages. — On dit que le duc d'Albe sera nommé connétable de Castille, mais d'autres assurent que cette dignité est réservée à un bâtard de Charles-Quint, né en Allemagne, sur lequel le roi a de grands desseins. — Nouvelles d'Allemagne. Princes qui reçoivent une pension de la France. Levées faites en Saxe. Il eût mieux valu que d'autres les fissent en ce pays. — Le roi de Danemark craint les prétentions de la maison de Lorraine. — La couronne de Pologne passera peut-être à l'archiduc Charles, s'il n'épouse pas la reine. — Nouvelles d'Italie et de Suisse. — Les garnisons espagnoles ne sont pas encore licenciées. — A raison du rétablissement de la paix, on peut emprunter à Anvers à sept ou huit pour cent.

Sir, where as in my letters of the xvth of the last, I partly towched how the Prynce of Orenge, Duke of Alva and Count d'Egmont were somund to retourne into France, it is certaine that Orenge and Egmond furthwith depart hence to be at Peronne the xth of this instant. As the Prynce of Orenge yesterday tolde me [by] his owne mowthe, the Duke of Alba, in consyderation of the distance of the place, hathe a lenger respite, but comme he most for companye, the cause whereof arisethe abowte

the querrell of Chastellet not yet restored, as in my last letters of the xxvijth passed I did signifie. This revocation, after all this longe fayre congié being so longe dispenced with all to tarrye at home, dothe greive thes men and is taken skornefully for so meiger a matter, after restitution of all the rest, to render their selfes into the French Kinges powre, only for oon little hold, for which they esteeme their persons to be no equall hostage, though the rigour of the treaties wourds so dothe import. But it is not thought they shall longe there remaigne. It commethe evillie to passe for the Duke of Alba, who by voice here is sayd of late to have been created High Connestable of Castille, the greatest dignite in all Spaigne (for the olde Connestable of the house of Velasco is deade without children). Notwithstandinge by other advises it is affirmed that the Kinge hathe or will bestow that dignite apou a base brother of his, begotten by the late Emperour in Germayne about the tyme of his warres with the Duke of Saxe. I wott not whithers ye have herctofore herd of this bastard; but the Kinge maketh very much of hym, and entendithe to make hym a great man in Spayne, the use of which country wel nye comparethe bastards withe other legitimate, wherfore some tyme hardly thincke apou hym and what possibly the Kinge his brother wold do for hym.

What I wrote of the French preparations in Germanye, I here estesones confirmed by letters here recevyd from thence.

Duke William of Saxe, sonne to Hans Frederick, the Duke of Meckelbourgh and the Counte of Oltemburghe, penyconers to the French, ar now, as is wrytten, abowte to levie swartrutters, and launsekknights in the province of Saxone. That countrye and the Hensteeds wold be looked to others. The French pentioners of late also have their pentions in Germanie renewed by the French unto them.

The Kinge of Dennemarke will not leane to Fraunce because of the Duke of Lorraines tytle. The French do threaten hym as they do us. And he, not likinge their levieinge of men of warre under his nose, dothe also stand apou his gard. If Dennemarke and th'Esterlings were our faste frends, it were a good poynt of the wynd woon. The King and States of Pole, consideringe he hathe no children, ar now in parlyament, for estableshement of the succession. It is thought that oon of th'Emperours yonger sonnes shal be declared successor, with the mariage of the Kings suster. And yf Charles sute procede not the one waye, it shall then be tourned the other; for the second brothers mynd is not enclyned to mariage. This I heard from oon that shewed me his letters there apou from out of Germayne, wheare generally the rigour of the Spanyshe inquisiton is mucche reprovod and breadithe gruge in the Duches myndes.

The Venisians at this present ar haulff in a gelowsie, and dole man ther holdes in Lombardye for feare leest the Kinge Catholicke in this depe peace with France wold make somme repetition in the right of the Duches of Myllan. The Grysons also feare

the like. Thus dothe Mars peruse dyvers province by tournes, but chiefly the world restithe in expectation what will ensue on this syde. Of late a smale accident in Sicile hath bredd a grete quarell betwyne the Spanyards and the Genevoys, ynoghe to marre all the enterprise of Tripole, the platt whereof, with sondry Italyen and Romysche avises of the freshest, I send you herin closed. Ye shall therby perceave a pretty confession of the Cardenale de Augusta against Cardenall Medeghin, for the whiche Augusta is muche blamed.

The Spanyshe garysons here ar not yet cassed and, as is thought, shall not yeat be. The Kinge Catholycke hath compounded with his folkes in the Indies to have enhertans in ther thinges there after the nature of *feodum masculinum*, paynge but haulff the rent that they were wont, for whiche they geve hym viij myllyons ducates out of hand, and for the quinto and behaulf of his merchants he loketh for as muche more.

After theis warres acheved, there is great plentty of monnye stirring in Andwarpe at 8 and 7 in the hondrethe, where the creditours ar sure of a good manne; for they choke eache others mercate, as I here reported, but, yf warres ones be divulged, the intrest will sodainly rise agayne. Consider, Sir, this matter in tyme, for a fortnight more or lesse muche importethe. We understande here of the passages in England stopped. On new yeres day last, two sundry came owte off England to the Count de Feria, oon a servant of Luys de Paz, an other called Sawl, and alongs sees in a Flemishe hoy a servant of the post maisters in London. This is a goodly passage stopped. I thinke longe to here from you. And, having for this present naight ellis of moment, I quytte you to God and well to farre.

From Bruxelles, iij^o Januarie 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 550.*)

DXVII.

Chaloner à John Fitzwilliams

(BRUXELLES, 4 JANVIER 1560.)

Vu la présence d'une flotte française sur les côtes de Zélande, il convient d'user de prudence
en ce qui touche le départ des navires anglais.

After my right herty commendations. Your letter of the iij^{de} heroff I have recevid, and, for aunswer to the contents of the same, consyderinge this suspect tyme and pro-

cedinges of the Frenche havinge suche a navie and in suche order, as ye wryte of, in Zelande, myne advyze and openyon shal be in no wise ye suffer any of those vessels at this instant, fraghttid with owre Inglyshe merchants goods, to depart from this cost towards Englande, before ye shall have signified so much unto the Queenes Ma^{te} Counseill, to th'ende they put order by sendinge over of wafers or otherwise for your suretie. Ye remember how ye ware served, at the fyrst breach of warres with Fraunce in Quene Maries tyme, to your great lossys and shame, for want of circumspection; but that example now serve you in this case. Not that I certaynely affirme that warres ar open, but I nothings lyke theis preludies. Wherfore stande apon your garde. And, as for the request ye wold have me make to the Lords of this Counseill to cause the Bretton flete in Zelande to be stayd for a tyde or tow behind yours, I suppose, as things now stande, it will not be grandtyd, or, yf it were, there is no trust that the Frenche will obey the arrest, but take ther advantage. Nevertheles, I will speke herin as I shal be commanded from the Queenes Ma^{te}. And ellis it is to muche for me without comysson to be a meanes, apon myne owne hede, of commyttinge your fleet to the adventure. But ye shall do well ymediatly to signify thus muche unto Her Highnes, wherapon ye may receave ymmediate answer from the same. I have presently wrytten a letter to Her Grace, which I will sende away as sone as I maye be. Thus fare ye most hartely well.

From Bruxelles, the iiijth of January 1559.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n^o 531.)

DXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(VERS LE 5 JANVIER 1560.)

Coup d'œil rétrospectif. — Don Juan de Ayala avait déclaré à la reine que si elle ne changeait pas de conduite, le roi devrait ne se préoccuper que de l'intérêt de ses propres États. — La fermeté de ce langage avait encouragé lady Sydney. — Depuis lors, le roi l'a chargé d'assurer la reine de son appui et de son amitié; et la reine, croyant n'avoir rien à craindre, ne cherche qu'à semer les discordes au dehors pour jouir elle-même du repos. — Ses relations avec les ambassadeurs français. — Il espère que le roi se prononcera avec plus d'énergie.

Por la copia de la carta que escrivo a Su Mag^d, entendera V. A. lo que aqui pasa, por lo qual yo no lo replique aqui. Lo que en respuesta de dos cartas de V. A. de xxvj y

postrero de Deziembre, que recebi juntas con el ordinario de Anveres, tengo que dezir, es que beso los manos à V. A. humildemente por la merced que en ellas me haze tanto en ordenarme de la manera que me he de haver en estos negocios de aqui adelante, como en excusarme de lo que por lo passado podria no haverse acertado en ello por causa de no haver tenido cartas de Su Mag^d in orden de lo que se havia de hazer, en lo qual, aunque veo que V. A. me tiene por sufficientemente desculpado, no dexare de dezir brevemente lo que passa para que conozca V. A. como pienso que hasta agora por mi parte no se ha dexado de hazer lo que se ha podido, habiendo avido de seguir la orden que de Su M. truxo los messes passados. Viendo Su Mag^d el mal gobierno de la Reyna mando a Don Juan de Ayala, el qual vino aqui a hazer compañia à la señora Condesa de Feria que le dixese de su parte que, si no mudava manera de bivar y daba orden al buen gobierno y conservacion de su reyno, Su Mag^d no podria dexar de mirar por la indemnidad de los suyos, lo qual, aunque ella mostro entones de no entender, tuvo tanta fuerça que, juntado con las sospechas que en aquellos dias se le siguieron de los tratados que se dixo que havia contra ella y contra M. Robert pocos dias despues, fueron causa que se diese principio a la platica de Miladi Sidne y que ella misma dixese al Embaxador del Emperador que ella conocia que era necesario casarse con alguno que la ayudase a gobernar y guardar este reyno, y cierto que me dizen que estava entones determinada de hazerlo. Estando en esto me escribio Su M^d una carta, aguardando yo lo que Su M^d replicaria en que me mandava que visitase a la Reyna de su parte y le diese cuenta de su partida para España y le ofreciesse su ayuda y favor en todo tiempo y lugar, y me mandava mas que yo procurase de tenerla siempre muy contenta y sabrosa. Yo fuy a hazer lo que Su M^d me mandava con intencion de no disminuir con este cumplimiento nada de los temores en que Don Juan de Ayala havia puesto a la Reyna, pareciendome que convenia tenerla assi, y alle que el Embaxador Chaloner le havia eserito tantas seguridades y certificationes de la amistad y favor del Rey nuestro señor que yo fuy mas acariciado y mejor recibido de lo que quisiera. Con todo esto havendose comenzado la platica de Miladi Sidne, la qual començo a hablar en aquel negocio aquel mismo dia, me parecio de seguir el tratado del casamiento, sirviendome siempre como de ynstrumento muy al proposito de lo que Don Juan de Ayala havia dicho, repitiendolo no solamente a la Reyna, pero aun a todos aquellos con quien hablava en este negocio, con el mejor modo que he sabido por no offenderla. Pero, como ella entendiese que lo que yo le dezia en esta materia, era sin comision de Su Mag^d, de cuya voluntad estava ya assegurada por otra via, han sido di tan poca eficacia mis palabras y ella tan poco grata a la bondad y cortesia de Su M. que en lo del casamiento se resolvio como V. A. ha entendido y en los negocios publicos ha determinado lo que agora vemos, que es solamente poner fuego en la Christiandad y hazer venir de nuevo a las manos a estos principes para bivar ella descansada y ociosa y atender a sembrar esta dotrina heretica

en todos los países convezinos, en lo qual estan vehemente y determinada, que me espanta, y pienso que es invencion del demonio por nuestros pecados. En todo este tiempo nunca he dexado de dezirle muy libremente lo que le convenia, no solamente en los negocios publicos, pero en otros mas familiares, de lo qual tengo testigos, y lo saben todos los de su Consejo. Ultimamente, viendo su pertinacia en lo uno y en lo otro, he determinado, como me acuerdo haverlo escrito a V. A. otra vez, de no disputar mas con ella, sino oyrla, mostrando mucho descontento de todo quanto haze y dize y tornando a ratos a darle nuevos advertimientos, sin que pueda haver pensado que esto lo hago por no haverse querido casar con el Archiduque, porque sabe bien que nunca le ha hablado en este casamiento que no le haya declarado expresamente que el Rey nuestro señor, aunque le aconsejava que se casasse por el bien de su reyno y le proponia la persona del Archiduque Carlos por la mas conveniente, segun su opinion y contentamiento, de quantos podian offrecerse, no pretendia apretarla a que se casasse mas con el que con otro, lo qual he hecho con mucha diligencia, anteviendo lo que podra ser y porque no pudiesse dezir que aqui la queriamos casar por fuerza, lo qual le he acordado agora a proposito, y no lo niega, antes dize que conoce y agradece la sinceridad y verdad con que de parte de Su Mag^d se han tratado con ella este y los otros negocios, y V. A. puede tener por cierto que, si su caso fuera remediable y no tuviera concebida esta maldita esperanza de meternos a nosotros en guerra para estarse ella en paz y en solturas, no huviera dexado de hazer lo que le convenia, por falta de quien se lo acordase por que, aunque yo fuera mal predicador, hay otros hombres y mugeres que le han dicho bien claro lo que le cumplia. Quando despues me mando que yo escribiese a Su Mag^d las causas del rompimiento desta guerra, no me parecio de negarselo, entendido que ella no havia de dexar de servir, como lo hizo harto largo, de lo qual no se siguió que yo le aprobase la justicia de su causa, antes mostre mucho descontento della. Verdad es que si me mandara escribir alguna cosa que negandome-la despues pudiera importar algo, yo no lo hiziera cierto porque yo conozeo su condicion; pero, no habiendo nada desto, me parecio que el negarlo pareciera despegamiento enemistad y fuera contrario a lo que Su Mag^d me tiene mandado que haga con ella, y pudiera ser que me estorvara esto el poder negociar con ella y entender lo que se haze en sus negocios, pues de otros es escusado saberlo, biviendo todos con el mayor recatamiento del mundo de que sean vistos hablar conmigo. Pienso que esto no pareciera mal a V. A., entendiendo el fin con que lo he hecho y el poco perjuizio que con ello yo pude hazer a lo que pretendia V. A. que era impedir los tumultos y desasosiegos deste reyno, pues estos no pueden ya estorvarse a lo menos por lo que yo entonces pudiera dezirle.

Con Franceses he hecho siempre cumplimientos generales, y, aunque en los negocios de la Reyna les he podido contradizir poco, porque a la verdad son malos de defender

a quien los vec de cerca siempre, les he hecho entender que la conservacion y bien deste reyno esta muy encomendado al favor y protection de Su Mag^d, como cosa muy necesaria a la quietud y paz publica, lo qual he hecho algunas vezes y señaladamente una que haziendome el Embaxador un largo discurso de como al Rey nuestro señor le estaban bien las empresas y dilatacion de sus reynos en el Levante y Mar Mediterraneo y al de Francia las empresas de aca, sin nombrarme que ni donde que es lo que agora emprenden y en lo que creo que persistiran quanto pudieren. Con esta manera de tratar he podido bivar y entretenerme con todos aqui, donde haviendo yo quedado de la manera que quide, no me parece que he hecho poco en haver peleado con esta muger ocho meses, sin perder nada de la amistad y conservando con ella y con los suyos la autoridad de Su Mag^d y el respeto, sin que se haya hecho en todo este tiempo aqui cosa, ni pensado de lo qual Su Mag^d no haya sido avisado muy a tiempo y con verdad; y si Su Mag^d se determinare de dar remedio a las cosas de aqui, se vera si en lo que hasta agora he tratado, ha havido negligencia o cosa no acertada. Pero, si las cosas se dexaren correr por el camino que han tomado sin querer bolver a mirarlo, yo confieso que lo hecho valdra poco y lo por hazer menos espero en Nuestro-Señor que no desamparara su causa, ny dexara de dar favor a la buena intencion y cuffrimiento con que Su Mag^d ha procedido hasta agora con esta gente, la qual esta de manera que yo no veo de donde les pueda venir la salud sino es de mano de Su Mag^d sola, procediendo por otra via que hasta aqui, pues vemos que esto no solamente no aprovecha, pero es dañosa y peligrosa.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DXIX.

Chaloner à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 6 JANVIER 1560.)

Élection de Pie IV. On dit qu'il doit son élévation au roi d'Espagne et que par conséquent il se montrera entièrement *philippiste*. S'il en est ainsi, ce ne sera point un faible accroissement donné à une puissance déjà suspecte à tant de monde. — Le Rhingrave, naguère le plus vaillant capitaine que possédât la France, a refusé les propositions qu'on lui a faites de ce côté pour aller en Écosse, et il offre secrètement ses services à la reine d'Angleterre. Il serait utile de lui donner une pension afin de rompre les liens qui l'unissaient à la France. — En ce qui concerne les capitaines espagnols et allemands, auxquels le roi de France paye une pension pour qu'ils le servent, si la guerre éclate

(ce qu'ici l'on juge à peu près certain), on ne sait quelle confiance on peut mettre en eux. La méfiance et la jalousie, qui règnent entre la France et l'Angleterre, ont fort avancé cet état de choses.— Il continuera à faire connaître tout ce qu'il aura appris par l'évêque d'Arras et autrement.

Please it Your Ma^{te}. The vth of this instant by extraordinary poste comme certaine advise unto this Court of the election of a new Pope, after so longe dissidence and opposite practises among the Cardinals, so as at laste they have chosen Cardinal Medicis alias Medeghino, brother to the late Marquis of Marignan, a man I heare very harde favoured, but wise and learned, of profession a lawier, greate frende to the Duke of Florence, and wholly at King Philips devotion, by whose meanes it is juged he obteigned the place, and by consequent it is loked that during his Papacie he shuld wholly shew himself a Philippist. He now hath taken the name of Innocentius. If Your Highnes hath redde a pasquile among others sent by me, written under the name of Concino ye Duke of Florence Secretarie, and also the confession of ye Cardynal of Augusta touching the said Cardinal Medeghine, his wourds in private conference had between them, there may thereby appeare what judgement those at Rome did make of his inclination and entended purposes, if ever he attayned to that dignite. But that rule alwayes holdeth not amongs them, that the self manne as Pope shuld persist in the self mynde he was of as Cardinal. And therefore what Innocent Medecins this Medeghine will from hence furth mynister, the tyme will discover. But, if he contynew still a Philippist, it is no smalle accrew to Kinges Philippes greatnes alreadye to moste menne suspected.

It may further like Your Highnes t'understand that, whereas in a letter of myne unto Your Ma^{te}, of the xxiiijth of Auguste laste past, I made mention how at Flushing (like as afterward at Andwerp) it was my chaunce, by meanes of M. Bernardine Grenade, to speake with the Rhynegrave, and whereas what I then conceived of his mynde according to the sence of his wourds (wherein nevertheles he hadde respecte to kepe himself within compasse) I remember, I did also signifie in my saide letter, in which point I have not sithens received any aunswer from Your Highnes, and whereas what I sithens also in other my letters have written touching the entended sending of the said Rhingrave for service of the Frenche into Scotlande (according as the same by any meanes came unto my knowlege, either through Mons^r d'Arras or others) I trust Your Highnes already understandeth and esteemith it myne office therein of duetie to advertise as I learne, referring the rest to Your Ma^{tes} consideration. So it is that yesterday by a servaunt of the said Rhingrave I received a letter from him, written of his owne hande, the copie whereof I sende hereinlosed, by the whiche Your M^{te} may perceiue how, for discharge of the promesse he made at his being here to Grenade to sende Your Highnes a present of a couple of horses, now at laste he hath sent hither three horses addresssed unto me with request that I shuld see them safely conveyd and presented to Your Majestie on his behaulf.

When I had redde his letter, reputing with my self on th'one syde his wourds and demonstrations to me afore said, and on th'other side the reports here of his preparations for the service of Fraunce, I muste confesse unto Your M^{te} that I rested muche perplexed what aunswer I shuld frame unto his letter, and willed therefore his manne to retorne the next morning. So wayeng in my simple jugement that, whereas yet no open warres (to my knowlege) ar proclaymed, it were rather better after a sort to entertaine his present for a season until Your Ma^{tes} pleasur were knowne then by peremptorie excuse to breake of the thread (which perchaunce he spynneth) in the begynning, I thought best to retorne suche aunswer, as by the copie of my letter unto him sent also herewith, Your Highnes may perceive.

And so those iij horses stand at ynne here in this towne to be further disposed of, as Your Highnes shall like to accepte or refuse. In which behaulf the meaning of my said letter was this that, in case it pleased Your Highnes to accept his present (being in very dede a present meete for a Quene), my overmuch serupolosite shuld not hereafter be blamed of Your Grace for the reasons which hereafter I shalle towche; and if the same liked not to receive his gifte (things consisting in suche suspected termes as they do), then as well the excuse I make of the passeport not obtaigned, as sundry others might serve me well ynough, to send him backe his horses, with the losse only of xxx ducats rewarde that I gave to his servaunts the bringers and the charges of the horsemeate, withoute other note unto Your M^{te}, in seeming not to knowe that ye know by him. Whereas what I do herein (Your Highnes not being privey thereof), might be imputed only to my self.

But now to signifie to Your M^{te} (under perdone) my further conceipt and opinion touching the said Rhynggrave, lyke as I then wrote that I toke him to be a manne discontented as not well used at the Frenche Kyngs hands, so this tyme at his servant I learned that ever, sins the French Kings coronation, he hath lyved at home, retyred owte of Fraunce to a fayre howse of his owne buylding apon the Moselle neere to Nancy in Loraine, a lxiiij leagues hence.

His servaunt also apon his dryneke (for I made him be well plyed) confessed to me that his master was lately written for by the Frenche King to repayre to the Court to serve for Scotland, but that his master shuld aunswer that he would furst be payde of th'arrerages of his pencion.

This is possible to be true. And yet I know by meanes of an other in this towne, to whome he wrote a letter as muche in effect, touching his sending for to the French Court, which in his said letter he said he was afraide he could not well shifte of. But, whither for cause of his pencion unpayde, or for others, he hath caught a fantasie, I canne not telle; but in case he could be withdrawne from the service of the French King, being such a principal Coronel, it were a point of moment and utilite, as well for the lucke

he hath had againste our nation, as for the skille he hathe in the Scottishe warres, more then a newcommme sowldiour shuld attaine unto.

He is of the French order. He hath land by his wief in Fraunce. He hath also a large pencion of them. How theis things were to be recompenced (in case he were enduced to serve Your M^{te}), the same canne better perpende then I. Yet, if he never stirred his fote frome home, in my synple opinion he were wourthe a rownde pencion secretly at Your Ma^{tes} hands to sitte styll and not serve againste you; for so shuld oon of the French Kinges beste souldiours be layde in decke, both without reproof unto him, and without dreade on our syde of nourishing a snake in our bowsome. And, in case Your Ma^{te} so were pleased, I could-fynde meanes, by some secrete manne pyket owte here for the pones, to learne quyckly what he doth at home and what brute goith of his doings; it is not so farre of to his dwelling place. Wherefore touching the premisses it may pleas Your M^{te} to signifie your full pleasur unto me with suche speade as to the same shall seeme appertaigning.

As touching offers here made me by notable capitens of the Spanishe and Duche nation, pencioners to King Philippe, to serve Your Ma^{te}, if warres ensue, as here they hold it wel nye certaine, I shall not nede to enlarge muche, having written thereof in other former letters; but I wotte not how theis folkes ar to be trusted. I suspect I wotte not what, perchaunce to muche, perchaunce not ynough, but oon thing I understand, that suspition and gelozie between France and us hath on both sydes well advanced the matter hitherto, which theis menne mislike no whit. Thus the living God in good lief and long preserve Your Ma^{te}.

From Bruxelles, vij^{to} Januarii 1559.

Your M^{tes} most humble and faithfull pore servant.

THO. CHALONER.

The paket sent herewith this day, Monss^r d'Arras sent unto me, comming owte of Fraunce.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, p. 554.*)

DXX.

Chaloner à Cecil.

(6 JANVIER 1560.)

Il désire une prompte réponse à la lettre qu'il a écrite à la reine d'Angleterre. — Il ignore quand arrivera Gresham. — On ne sait rien d'Espagne. Le Conseil garde secrètes les nouvelles qu'il en reçoit. — Il serait utile que la reine sût exactement ce qui se passe. — Si elle vouloit savoir ce qui concerne la France, il connaît quelqu'un qui, moyennant une pension, l'en instruirait vite et bien.

Things written presently to the Quenes Ma^{te} I shall not nede, Sir, to dole here unto yow. Only I beseche yow to depeache the aunswer as sone as may be in case ye see cause appertaining. The letters to my Lord Admyral and Grenade I trust ye will cause to be delyvered to their hands. I received no letter from yow sithens the xiiijth of the last. I here nothing yet of M^r Greshams commyng, over whom at Andwerp they make reconning of. The passage is not so stopped, but to sundry others ar often letters passed; I only reste voide.

If ye have none of theis prognostications for this new yere, I shall furnishe you.

Newes owte of Spayne I here none ¹. It is muche mervailed that iiij^{or} or v expres courrours, sent thither at tymes from hence, yet be not returned. This Counseil keepith their affaires very close.

In my pore fantsie it were good the Quenis Ma^{te} herd often from thence. And if Her Highnes wold bestowe, apon this man I know is hable to serve the tourne oon for Fraunce, CC ducats a yere, I could perchaunce fynde meanes she shuld here from thence both frequent and certainly, I say CC ducats till some other prebend in England might stoppe that charge. Fare ye most hertily well. vj^{to} January 1559.

(Record office. Foreign Papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 557.)

¹ Pierre Martyr écrit le 7 janvier 1560 à Utenhove qu'on rapporte que le roi d'Espagne, redoutant une révolte ouverte, a fait publier à Valladolid un édit qui porte que personne ne sera puni de mort par l'Inquisition pour motif de religion. On pense, ajoute-t-il, que dans un bref délai il en sera de même aux Pays-Bas : ce qui sera, d'après lui, une porte ouverte à la prédication de l'Évangile. (*Archives de l'Église hollandaise, à Londres.*)

DXXI.

Chaloner à Richard Clough.

(BRUXELLES, 6 JANVIER 1560.)

Les lettres qu'il lui adresse ont une grande importance. Moyens de les faire parvenir sûrement en Angleterre. — Il attend avec impatience l'arrivée de son successeur, qui sera, dit-on, le maître de Clough (Gresham.)

M. Clough, the packet sent herewith is of great importans withe letters out of France to the Quenes Ma^{te} requering spedy delyvrance. Wherefore in case any trusty Inglishe manne departe from Andwarp to London, owt of hand, the wynde now being good, sende it awaye in an other cover adressed to M^r Secretary or your master yf he be not come awaye. And yf ye mysse at this present of suche a trusty berer, rather then fayle, cause the packet forthewith to be convayed by an expresse messenger, either alonge sees or to Donckerk, gyvinge order unto hym that yf the Frenche shuld offer to bourde the vessell he goeth in, then seinge non other remedye, he tye the packet to a stone and throwe it over hourd. I would send oon of myne owne folk, but I have lately sent iij into England with letters, wiche be not yeat retornyd. The charge of the cariage of this packet I will paye you at my comminge to Andwarpe. I loke long for your masters comminge. I here saye he is my successor. Of your good news let me have part. Thus far ye hartely well.

From Bruxelles, the vjth of January 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n^o 556.*)

DXXII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 7 JANVIER 1560.)

On a publié à Namur une proclamation qui défend de s'enrôler ou de fournir des munitions de guerre pour le service, soit de la France, soit de l'Angleterre. — La personne qu'il a recommandée

pour transmettre des nouvelles de France, est habile et a de bonnes relations; elle écrivait chaque semaine par Anvers, sous le couvert de l'ambassadeur de Venise. Un essai d'une année vaut bien deux cents ducats. — Il désire savoir quand arrivera Gresham.

Sir, after the depeache of my other letters, yesterday late in the evening, camme unto me a Spanishe Capitaine, a manne of good sorte, who some tyme in King Henry the viijth tyme had served in England.

This manne told me that, having of late received letters owte of Fraunce from a Spanyerd of his acquayntance there, suche oon as hath good practise in that Court, he had advertisement, by those letters, that the French by the middle or latter ende of marche next approaching (sending alwayes in the meane tyme disperced numbers of souldiours into Skotlande by smaller portions), did verily entend to attempt the wyning of Berwyke by surpryse, which enterpryse they conceived grete hope shuld take effect by meanes of suche intelligence and secrete treaty as they had enterteigned with certaine traytours within the towne and without, who were at their devotion, when so ever they made th'approche, and of suche qualite as their habilite might matche their malice.

And this he said he camme to tell me at that unfett season of the night, because he wold not be noted, requyring me not to omitte the spedy advertisement thereof over, to th'ende the Quenis Highnes might provide in tyme for the suretye of that peece so already endangered by this secrete trayne, which he said, I might assure my self, he spoke not apon small grounde, and likewise of an other enterpryse the French did propose against Newcastle.

Soo therefore as I comme to knowlege of thus muche, I thought it good to geve by you advertisement thereof to Her Ma^{te} with all good speed, signifieng further that possibly this manne camme not to me of his owne hedde, but so willed by some of the Counsail here, who in like cases oftentymes ar wont to speeke by a thirde persone.

Whatsoever it is, if Berwyke and the yle of Wight be well garded from treason, I passe the lesse what the French shall worke by mayne force.

It may like you furder t'understand that, where oone of the R. ¹ three horses remained behinde at Namures of a hurte of his fote, my servaunt, whome I sent thither, founde him in very evill plight so as he shall not be hable to remove thence theis iij weekes, being otherwise a very fayre Turke dapledgraye. Some mischaunce betidde him in the waye though fault of the bryngers, who partly excused the matter unto me. The said R., as I learned further, hath been in gruge and displeasure with the Cardynal of Lorraine, not as yet fully reconeyled.

¹ Le Rhingrave.

I learne also that the French endeavour their uttermoste to levye money by emprest owte of Spaine and Italie. I weene the Genevois ar muche sollicited for them.

On Friday last at Namures a proclamation was made that no souldiours, armure or vitailles shuld passe owte of theis Lowe-Cuntreys for the service or ayde, either of the Frenche or us.

I humbly, Sir, requyre you to lett me heere from you with speede of the Quenis Ma^{te} pleasur touching th'afforesaid iij horses. I had node of a letter of request to the Regent for their passeport, as duly by me provided to Her Graces use, not making mention how I camme by them. For so the Regent loked for the like letter in Grenado his case, who spedde the wourse comming without it.

Touching the partie, which in my other letter I did write of unto you to be a mete manne for the service of the Quenis Ma^{te} in Fraunce, I assure you that for that effecte I take him to be much to purpose both for skyl and acquaintance: under coulour of being with the Venetian Ambassadour there, he may alwayes addressse his letters to some in Andwerp wekely to be sent over unto you. If ye like the partye, lett me alon with the rest. I shall geve him a cipher afore my departure hence. 200 ducates were well bestowed for a yeres proof at this busy tyme; he hath a hedde for the purpose. Lett me knowe the Quenis Ma^{te} pleissur herein, and, if ye accept him, lett some good wourds of promes of a better rewarde, videlicet a benefice, encourage him the more.

I beseeche you, Sir, lett me understande whither all my letters, *videlicet* of the furst, the vjth, the xvth, the xxviiijth of the last, the iiijth and vjth hereof, be safely arrived.

From Bruxelles, vij^o January 1559.

I here not yet of M. Gressham, *sed quando?*

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 564.*)

DXXIII.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 13 JANVIER 1560.)

Naufrage d'une partie de la flotte française. — Desseins des Français sur l'île de Wight.

Sir, yesterday in poste camme hither a gentilman owte of Hollande to the Prince of Orenge, Governour of that cuntrey, with advertisement that the Marquis d'Elbeuf,

Mons^r d'Andalot and other French lordes, which lately toke shipping at Calays towards Skotlande with xvij shippes fraught with men and horses, have suffred grete shipwreke by reason of a late sore storme upon the coste of Hollande, where iiij^{or} of their flete with men and horses drowned, were caste on lande. The report of which losse being as yet not fully knowne (for they feare leest all have perished, the storme and nature of that coste accompted) I will not take upon me otherwise to enlarge till I here more furder certaintie. I have written to Sir Thomas Gresham to advertise also what the newes thereof be at Andwerp from Hollande, and rather then faile to sende thither to know the certaintie.

The Counsaill here were muche abashed at the newes, and feare leste the Marquis himself is perished. This shipwreke is not it, which I also made mention of a monthe passed; and this is so largely here avaunced touching the nombre as I scant beleve the haulf, but the tyme will further trye the truthe. They speke of 2000.

Remember what I wrote touching Berwike. The like of late I learned by the yle of Wight, *videlicet* that a iiij or iiij^{or} m^l shall be sent to Scotlande, but their mayne force shal be directed to wyne that yle and there to fortifie. Me seemith on our side it is not now to begynne, but that already some fortification of earth is there commenced against the sodaine. The rest hereof I shall further tell you at my commyng over. *Vigilate*, and thus God ever kepe you.

From Bruxelles, the xiiijth of January 1559.

Chastellet is now restored, the French having restored the others, whereupon Orange and Egmont, being on their journey towards Fraunce, were countermanded.

P.-S. Evyn now I have learned herof more certainty, *videlicet* that of xvij shippes charged with souldiours, horses and munition, iiij^{or} shippes did wreke abowte Egmond, iiij leagues on this side of Amsterdame, oon grete ship of v^e tonnes (*ut dicunt*), horses loste iiij^{xx}, others swamme to land, divers men saved on lyve, viij^e by count drowned cast on lande, an evident argument that a more nombre is lost not yet extant.

The Marquis wold have cast anere, but the storme was so straynable he could not. It is thought he drave with Dennemarke, if he be saved. This losse is not yet fully knowne, but esteemed here of theis lords to be of no lesse moment then an overthrow by lande.

Oon jennett esteemed worth vij^e ducats amongs the rest perished; iiij^e men ar saved on lyve of the French in Hollande. The French horses saved stand at the Haye in Hollande.

Some of this Counseil were sory for the newes.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 575.*)

DXXIV.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 14 JANVIER 1560.)

Réclamation au sujet d'un bateau de Rotterdam qui avait été pillé par des navires anglais.

Très-haute, très-excellente et très-puissante princessc. Ghysbrecht Bark, docteur en médecine, demeurant en la ville de Rotterdam au pays de Hollande, tant en son nom que comme aiant pover de ses consors, maistres et équippeurs de certaine navire dudict Rotterdam, dont estoit maistre maronnier Cornelis Franssone Sterreman, nous a fait remonstrer, comme, en l'an LVIII, estant ladicte navire équipée et pourveue de toutes munitions de guerre et naviguant pour la première fois à la pescherie des harrencqs, a esté rencontrée par certaines navires angloises, dont estoit capitaine Guillaume Roberson, auroit icelle navire par lesdicts Anglois, sans cause, ny raison quelconque, esté envahie et pillée de toute son artillerie, pouldre, plomb, boulets, picques et semblables deffences de guerre, aussi des compas, meilleurs voyles et autres instrumens y nécessaires, quoy advenu, ceulx de ladicte navire, se treuvans ainsi spoliés, seroient esté constraincts se retirer vers quelque port oudict Hollande, mais avant y pover arriver auroient semblablement esté rencontrés et assaillis des Francois, lesquels les auroient emmenés avecq ladicte navire en France : ce que, comme il fait bien à présupposer, ne fût advenu, ains se eussent peu mettre en deffence contre eulx et eschapper de leurs mains, si lesdicts Anglois ne les eussent, comme ils avoient fait auparavant selon que dit est, destroussé de leurs voilles, artillerie et munitions, de manière que ledict maistre maronnier a esté forché de rachepter desdicts Francois sadicte navire avecq les harreneqs, poisson, rets et tout ce que restoit encoires en icelle et de demeurer à ceste fin en hostaige oudict France avecq ung de ses compaignons jusques au furnissement et satisfaction de la somme, dont ils estoient convenus pour ledict rachapt et des ranchons de luy et de ses matelots, laissant en ladicte navire treize desdicts matelots. Et estans depuis licenciés pour s'encheminer pour leur retour avec icelle navire vers ledict Hollande, seroient esté rencontrés d'autres navires engloises et d'une gallée dont estoit capitaine Gille Graye demeurant à Londres, desquelles ils auroient autre fois esté prins et emmenés au havre de Noortwelle près de la ville de Harwitz en Engleterre, pillés et spoliés desdicts harrengs, poisson, ancrs, cordaiges, sel, tonneaux et généralement de tout ce qu'estoit demeuré en ladicte navire rachetée desdicts Francois comme dit est, ainsi que Vostre Majesté pourra entendre plus par

le menu par les pièces que vont avecq cestes, le tout au très-grand perte, dommaige et interrest dudiet suppliant et de ses dictes consors, dont ils sont apparens estre ruynés et destruits, si par Vostre Majesté ne leur soit sur ce pourveu de remède convenable. Et pour aultant que nous trouvons ceci contre les traictés de paix et confians bien que l'intention de Vostre Majesté ne soit souffrir que contre iceulx les subgeets du roy mon seigneur soient ainsi mal traictés par les vostres à tort et sans cause, moins qu'il se face de son sceu chose que pourroit aucunement altérer la bonne amitié aiant dois si longtemps esté entretenue entre les deux pays et laquelle Sa Majesté Royale et nous désirons tant continuer et perpétuer, nous n'avons peu omettre pour le soing que par raison nous devons tenir en ce que concerne lesdicts subjects de Sa Majesté et de leur faire toute faveur possible, d'en escrire à Vostre dicte Majesté, vous suppliant, très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse, que tenant Vostre dicte Majesté regard à tout ce que dit est, elle veulle donner le meilleur ordre que sera possible, à ce que, conforme audiet traicté de paix, lesdicts supplians puissent parvenir au plus tost à la restitution de l'artillerie, munitions de guerre et biens avant mentionnés à eulx ostés et déprédés par les dictes capitaines et subjects anglois, comme dessus, avecq récompense des dépens, dommaiges et interrests par eulx supportés à ceste occasion, leur faisant sur le tout administrer la meilleure et plus briefve expédition de justice que faire se pourra.

De Bruxelles, le xiii^e de janvier 1559.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience, n^o 88.)

DXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 15 JANVIER 1560.)

Réponse de la reine au comte d'Helfenstein. — On regrette que l'archiduc ne se soit pas rendu en Angleterre. — Départ du baron Preyner. — Affaires d'Écosse. Part qu'il y prend. — Difficultés suscitées aux courriers du maître de poste d'Anvers. Les chiffres mêmes n'offrent aucune sécurité.

Al Conde de Helfestayn ha respondido la Reyna lo que suele, despues que ha entendido que podia dar nos mas dilaciones. Todavia quieren mostrar que haviamos de hazer venir al Archiduque, y Sicel me ha dicho sobrello casi tanto como me dixo Miladi Sidne

y al Conde; le parece que el Emperador devría embiarle, no porque piense que la Reyna haya de casarse con el, pero porque vee las cosas deste reyno de manera que juzga que no seria fuera de proposito que el Archiduque metiesse aqui el pie, y, aunque piensa que esto tampoco lo querra hazer el Emperador, a el le parece de scrivirselo y de embiar con ello al Baron Preyner, el qual merece que V. A. le mande hazer todo favor por lo bien que se ha governado en lo tocante a la religion aqui y dando testimonio dello al Emperador, lo qual yo me atrevo a suplicar a V. A. como clerigo por la parte que me cabe destas cosas. Con esta determinacion del Conde no havra para que tratar ya de su partida aqui hasta que tenga orden de Su Mag^t Cesarea, aunque, si se pudiera hazer luego, se que fuera cosa de harta importancia para tocar a la Reyna a lo que fuera possible.

No ha sido necesario avisar a la Reyna por la via que V. A. me embiavia a mandar de los conciertos que se tratan entre Franceses y Scoces para ponerle sospecha que no la dexen de fuera porque ha muchos dias que se ha tratado dello entre nosotros, especialmente de Chauz que paso la marche a Scocia, y con effecto el concierto que se ha propuesto aqui entrella y Franceses, es el mismo que alla se trata entrellos y Scoces, y ella, como he dicho, muestra estar segurissima que aquellos no haran nada sin ella o a lo menos sin las condiciones que ella pretende, y para esto principalmente dize que se le dan los rehenes. No se si se enganara en tenerse por tan segura dellos, y yo así se lo he avisado. El Embaxador de Francia se esfuerça de darme a entender que lo de alla se concertara presto.

Yo trato con entrambas partes confidentemente, y me parece que hasta agora no tienen de que quejarse, porque lo que les digo es lo que deseo, que es que esten en paz y se concierten, y en la manera de dezirlo procuro de hazer la esplanada a Su M^t para que pueda mandarme todo lo que fuere servido que les diga y mas a la Reyna, a la qual cargo la mano mucho mas, y la tengo muy alcanzada con dezirle lo que ha hecho ella y los suyos en lo de la venida aqui del Conde de Haren, con lo qual se convence ser injusta su causa y se declara haber sido ella la que ha roto la paz, y aunque pienso que, aunque ella no se anticipa como ha hecho, no dexaran de hazer Franceses lo que hazen.

Yo dexo describir con los ordinarios de Anveres por que lo tengo por cosa peligrosa maxime agora que, por ciertas diferencias con el maestro de postas de alli, hazen aqui muchas vexaciones a sus correos, y el escribir en cifra no assegura nada, aunque difiere el leerse las cartas, las quales, como V. A. vee, son de materias tan malas que no oso fiarlas sino de personas propias, pero de aqui adelante yo hare lo que V. A. manda, avisando de las cosas mas generales por aquella via y reservando las mas importantes para los correos propios.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DXXVI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 15 JANVIER 1560.)

Plaintes au sujet de ce qu'il a à souffrir. — Mauvaise situation des choses. — Son énergie vis-à-vis de la reine qui voudrait peut-être lui faire quitter l'Angleterre. — Les intentions secrètes de la reine ne sont connues que de Cecil, qui veut faire de l'Angleterre une monarchie protestante, et de Dudley, dans lequel on découvre le futur roi. — D'où peut venir le remède. — Entretien avec la reine sur les affaires d'Écosse.

Yo beze las manos a V. S. muy muchas vezes por la merced que me ha hecho con su carta de tantos del passado y particularmente porque se ha diñado de escrevir al fador de Anveres, encommiendandole mis necessidades, lo qual tengo yo en mucho mas que tuviera lo que el hiciera porque las huviera proveydo. Yo espero que mi poca fortuna algun dia dara lugar a la mucha voluntad que V. S. me tiene, con lo qual se proveera todo, sin que entienda en ello el fador, ni otros hombres de su harina, y entretanto andare acconostandole de los trabajos que passo con esta buena esperança, y es cierto que los que aqui tengo son mucho mayores de lo que yo escrivo porque acostumbro a quexarme poco especialmente con quien se que recibe pena de la mia. Las cosas de aqui van a mucho prisa camino de perderse, si yo no me engaño, como vera V. S. por lo que escrivo al Rey nuestro señor, y a Madama a quien escrivo una letra algo apolojetica por haverme parecido por lo que Su Alteza me escriva que me convenia darle cuenta de todo lo que aqui he hecho y del camino por donde he caminado, que es por lo que me han mandado y a mi parecer no nada diverso de lo que Su Alteza me manda que tenga. Solamente temo que Su Alteza piense que yo ando blando con la Reyna, lo qual suplico a V. S. sea servido entender del Baron Preyner que esta lleva, que ha sido testigo de algunas jornadas entre ella y mi no nada plazibles, y doy gracias a Dios que esta tan divulgado del modo que yo he tractado con la Reyna que no hay hombre en su Consejo que no lo sepa, y aun creo que en Londres pero — *credo fabulam* — ella esta determinada de rebolvernos, y plegue a Dios que no lo haga. Solo Sicel es con quien se abre el secreto de su intencion. Yo he hecho con el ultimo de potentia para traerle a mi parte porque somos grandes amigos; pero es un aspe sorde en hablandosele de cosa que me desvie desta chimera de hazer en esta isla una monarchia en favor de su evangelio que llamen, en todos los demas negocios nos concertariamos, aunque creo que entrambos andamos falsos. Lo demas de esta gente toda esto muy lexos del secreto, sino es Mil. Roberto *in quo facile agnosces signa futuri*

regis, y, si yo me engaño en esto, yo accertare pocas cosas. El remedio no sería difícil por parte de lo de aquí si allá en nuestra casa no hay otras infirmitades porque cierto no hay hombre en el reyno que no ande indiñado y quexoso. Plegua a Nuestro-Senor de dar a Su Mag^d favor para que mirando por si remedie este.

La Reyna me ho dicho que tiene aviso que los Franceses en Escocia yvan a cortar una puente par la qual havian de passar a juntarse la gente que tiene Mil. Jaymes, que es un hermano bastardo del Rey de Escocia, con la del Duque de Chatelarao, pero que no saldrian con ello, y dixome tras esto, por mostrarme su habilidad, que ha mas de veynte dias que ella dixo que Franceses ententarian esto. Yo le respondi que no se quexarian Escoceses de que ella no pensasse mucho en lo que les tocca, pues tantos dias antes adivinavan los consejos de sus enemigos. Dize tambien que ha habido los despachos que la Reyna regenta escrivio ultimamente a Francia, que, aunque los echaron en la mar los que los trayan, siendo presos en un puerrto de este reyno, fueron hallados, y dize que por ellos se entiende bien lo que Franceses pretenden y que, sy el Rey nuestro señor no la ayudo por lo que tocca a el mismo, por lo que a ella tocca no se le de nada, aunque tampoco desto la he desconfiado, sino por consecuencias no teniendo commision de dezirselo abiertamente; pero ella entiende bien lo que yo no le digo. Yo entiendo a ella lo que piensa, que, aunque nos pesa, havremos de tomar las armas tarde o temprano, de lo qual ello recibira muy gran plazer y piensa hechar el mal de su casa a las de sus vezinos. Plegua Dios que nosotros lo entendamos y lo remedemos, el qual guarde y prospere vida y estado de V. S.

De Londres, a xv de Enero 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DXXVII.

Chaloner à Cecil.

(ANVERS, 15 JANVIER 1560.)

Naufrages essayés par les Français. — Il ne faut rien épargner pour assurer la défense de l'Angleterre. — Nouveaux impôts établis en France.

It may like you, Sir, for this present to pardone me, though apon so short tyme I make a cutted letter.

Yesterday, Sir Thomas Gresham being stayed at Andwerp for other important affayres did send me a grete many letters as well from the Quenes Ma^{te} as you. The which perused, seing I perceived he could not well as yet repayre to Bruxelles, I toke the poste unto him and fownde Fraunces this bearer ready to departe.

So thought I good at leeste to write thus muche, with advertisement that not only the commen sorte, but those also of the Counseil at Bruxelles, do take this seconde shipwreeke of the Frenche to be very grete, more then eyther for shame I will reporte or that I counte to be true, which may be a lesson how to truste reports either upon the Frenche or Burgonyon syde.

And yet I assure you that both the furste and the ij^{de} wreke were grete, so as, if wanhope might allure menne to sitte ydle, we might suppose the Frenche undertake this enterprise *diis iratis*. Nevertheles lett us take it for avauntage and procede we in the reste as if every Frencheman were two. So, the beste will save it self, and truste we none but God and our selves. For, if I were God, I wold swere by my self, that I beleve our trust is in Gods defence only, and by him in our forsight to prepare for the defence of our Quene, cuntrey and all togwithir againste professed ennemyes and fainet freends, both the which (if they perceive we be vigilant and ready) will, in steede of cartelles of defyance, send us solempn letters of congratulation. Otherwise: *Vae victis*.

Sticke not at money, where lyef and libertie hangeth in balaunce. Inglande well used were a better cove to geve mylke then all Italie.

Holde owte this next somer and thinke a wynters respite will suffice for xx^{te} devises.

The Frenche (I learne and that certainly), being in deede very pore, have of late reysed new ymposte upon the salt, upon spyces, upon cheminées and suche lyke. Their shifte is very hard, where already the stryng is twyched so hiegh, to plucke it yet hiegher. An argument with the reste that those which now beare the authorite, shal be the more deadly hated, but *sperate simul omnia et timete*.

Where ye wille me to advertise what I here owte of Fraunce, etc. If my letters wrytten of late ar comme to your hands, I truste ye will thinke I sitte not ydle.

The poste departeth hence, so I muste ende with humble thanke unto you t'unders-tande, etc.

From Andwerp, xv January 1559.

THO. CHALONER.

Si quis mihi parvulus aula luderet Eneas.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 580.)

DXXVIII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 16 JANVIER 1560.)

Mort de plusieurs évêques. Souffrances et courage des catholiques. — La reine se plaint des avertissements que lui adresse la duchesse de Parme. — Ce qu'il a dit à ce sujet à ses conseillers. — Remède qu'il propose. — Roger Strange, confident de lady Sidney, se retirera probablement aux Pays-Bas. — La reine traite Catherine Grey comme sa fille. Succession de la reine. Lord Lennox. Lord Hastings. Intrigues de Dudley. — Apologie de la conduite de l'évêque d'Aquila — Éloge du baron Preyner. — Il pourra parler du poison donné à lady Dudley — Dépenses du comte d'Helfenstein. — Ses propres embarras financiers.

No habiendo correo de España, no se puede dexar de estar con pena y trabajo, y, por que pienso que V. S. tendra su parte, no quiero añadir leña al fuego, aunque lo de aqui esta de manera que verdaderamente mata a quien lo vee y no lo puede proveer. No hay hombre ninguno que no ande triste y descontento de lo que passa, y es tanto el peligro de lo temporal que ya no se trata de lo spiritual, lo qual esta, como V. S. lo dexo, y aun mejor de parte de los buenos, porque, aunque han muerto algunos dellos con destierros y persecuciones, lo de los adversarios va tan roto y desordenado que a los catolicos cada dia se les añaden fuerzas. El Obispo de Winchestre murio el viernes pasado, y el de Duran los dias pasados, y otros de su opinion muchos, pero todos como unos santos y con sus sacramentos, que hay tanta frecuencia dellos como en otro tiempo aunque secretamente, y en Londres soy informado que si dicen cada dia muy muchas misas, y hay mas buenos de los que yo pensava. Solamenté Su Magestad es la que suele, y Sicel que es el corazon del negocio y el que esta determinado de pasar adelante su evangelio hasta que se pierda todo, como creo que havra de ser presto.

La Reyna dice que nunca V. S. le advirtio de cosa que le conviniese, sino generalmente y bravandole que perderia su reyno; dice tambien que Don Juan de Ayala no le dixo sino cumplimientos y recuerdos generales, sin hablarle de Franceses. A mi no me puede negar que no le haya advertido de lo que cumplia, pero basta agradecerlo de palabra; esto ha dicho en Consejo publicamente. Porque vea V. S. que sinceramente trata con sus Consejeros, a algunos de los quales les he yo declarado este secreto y dicholes que es ella la que no les quiere a ellos hablar, ni decir palabra de quantas el Rey, ni sus ministros le dizen por beneficio del reyno y suyo, y asi lo tienen creydo; pero su valor dellos y bondad es la que V. S. sabe, y en fin ello esta de la manera que conviene para remediarlo de veras, al qual proposito dira Olavarria a V. S. un men-

sage que no es fuera de proposito, y creo que de estos habria hartos, si hubiesse quien quisiese dyrlos. El que nos ha servido de interprete con Miladi Sidne, que es un cavallero algo su pariente llamado Reger Strange, anda tan acosado de Milort Roberto y tan amenazado de la Reyna, pensando que nos servia de spia, que creo se yra presto a Flandes, si alla fuera V. S., le hablara y oyra milagros, aunque no se si a los primeros encuentros querra hablar claro, ni si convendra hablarle claro a el, porque en lo de la religion no es seguro, y yo he andado siempre recatado con el y con los de su secta, aunque me he servido dellos.

La Reyna llama a su hija Miladi Catherina, lo que le quiere no deve de ser como de madre a hija cierta, sino que, para assegurarla della, le ha parecido meterla en su camara y acariciarla para tenerla queda, y aun dice que la quiere prohijar, y por otra parte Siceel me ha dicho que no heredara ella, ni muger ninguna por excluirla a ella y a Linos, cuyo hijo, si llevase a Francia, seria negocio de mala digestion; dan a entender que sucederia Hastinghe al qual quiere Robert peor que al diablo, aunque es su amado, y el anda a sombra de tejados y hase llegado al Duque de Nortfolhk, enfin ello anda tan confuso que no puede escribirse sino confusamente, ni aun creo que se resolvera sino en confusion y mala ventura.

Porque veo que Madama no esta segura de la manera que le parece que tengo en tratar los negocios aqui, me ha parecido de escribir a Su Alteza una larga carta sobre ello par asegurarla, a la qual le remitire a V. S. por no ser dos veces pesado. Solamente dire, pues es fuerza que lo diga, que yo soy cierto que lo que de un ombre de mi habito y cargo pueden satisfacerse esta gente creo que se satisfacen de mi con decirles siempre las verdades, y, si es vanidad decir esto, Madama tiene la culpa que me la da a mi por cosas en que me parece que havia nada errado, pero de aqui adelante yo lo enmendare y hare lo que Su Alteza me manda.

De Londres, 16 de Enero 1560.

El Baron Preyner, que es llevador desta, informara a V. S. de lo que aca pasa difusamente, preguntandosele porque de otra manera es muy callado; ha se governado tan bien en lo que ha pasado con este hijo del Rey de Suecia que nos ha dado la vida; sera razon que V. S. ye lo agradezca y favorezca con el Emperador, para que el no se arrepienta de lo hecho, antes le confirme pues en su tierra acostumbran a creer por cortesia. Tambien suplico a V. S. le pregunte lo que sabe del veneno de su muger de Milort Robert, que es istoria necesaria y importante.

El conde de Helfestayne queda aqui muy contra su voluntad porque allende de que esta exclusivo gasta aqui muy buenos ducados, como lo hacemos todos, aunque el gasta de los suyos, y yo de los agenos por la merced que V. S. me ha hecho en tener tanto cuydado de mi provision. Yo beso a V. S. las manos muy muchas veces; espero que

Juan Gallegos tracara algo de bueno, y sino yo protesto que con la primera nao soy en Anveres o entregarme a mis creedores.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 815.)

DXIX.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 17 JANVIER 1560.)

Départ du baron Preyner. — Hérétiques espagnols en Angleterre. — Négociations entre la reine et les Français. — Armements des Anglais pour intervenir en Écosse. — Espion envoyé par Trockmorton. — Réclamations au sujet des pensions promises par le roi. — Ce que recevaient les ambassadeurs de l'Empereur.

Por ser Olaverria el mensagero, el qual va de mala gana sin carta mia, escrivo esta, habiendo ayer escrito a V. S. con el Baron Preiner, el qual estava hoy en Dovra acompañado del Conde de Helfestayn que por si o por no ha querido acompañarle, no sabiendo si a este hijo del Rey de Suecia que tiene poco seso se le hubiese antojado de afrentarle en el camino, ha se puesto el Conde de parte de su amo muy bien tanto que al Suecio le ha pesado harto de haber movido este pleito, y la parte de los catolicos se han consolado infinito con ver que abiertamente el Emperador y sus Ministros estan de la suya, y a mi no me ha parecido inconveniente dejar publicar esta pendencia porque tal podria suceder que nos aprovechase mucho y dañar no puede.

Aqui ha venido de Ginevra unos hereges Hespáñoles, entre los quales hay uno que era prior de San-Geronimo en Sevilla, hombre de poco cuerpo y persona; ha se casado aqui y hace pasamanos. Yo ando tras reducir alguno dellos por via de terceros, y, si este no estuviese casado, me dicen que no esta muy engañado. Es grande el miedo que tienen de entrar en esta casa porque dicen que los quemamos aqui, y en la sala de presencia lo dixo uno dellos, que se dice Bezerra, el otro día. Despues se ha averiguado que dicen que, estando aqui V. S., los quemavan y no agora. Entiendo que en casa de Monseur de Vandome reciben y regalan de buena gana a hereges Españoles, de lo qual he avisado al confesor y enviadole cartas que se escribian dello a estos de los de Ginevra a fe que podia ser que, si no se mira por el remedio destes, nos cueste caro.

Las cosas de la paz entre estos y Franceses andan todavia descubriendose por burla y

entretenimiento; havia mandado sobreseer la partida de cinco o seis capitanes que estaban aqui, pero ya les han tornado a mandar que vayan, y mientras han sobresydo a estos por engaños al Embajador de Francia. Con ello han dado muy gran priesa a otros que estaban fuera de Londres, que se juntasen, y es cierto que tienen mas de ocho mil infantes y mil cavallos juntos, y oy entiendo que la armada de la Reyna esta en un puerto de Seocia junto al Frith, que llaman aquel golfillo de Dombur a Hedimburgh.

Fragmarton vino aqui a rogar al Baron Preyner que llevase consigo a un criado suyo hasta Calcs. El criado es una espia que la Reyna envia; creo que para saber quando y como se tornara a partir el Marques de Albeuf. Yo me estoy al ver y disimulo con todos hasta saber lo que se habra de hacer, que, plegue a Dios, sea presto.

De Londres, 17 de Enero 1560.

Estos hombres que deven haber dineros del Rey, me sacan el anima cada dia y morfote con ellos, y estoy por decir que yo soy tambien dello pues canso a V. S. con mis necesidades. Mi criado me ha escritto que V. S. queria saber el salario que suele darse a los Embajadores, que aqui han estado del Emperador; dicenme estos Flamencos que eran veinte florines de oro al dia, que son diez escudos del sol y que ay en finanza se pagaban todos los correos que de aqui se embiaban, lo qual he sabido de ellos mismos.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 815.*)

DXXX.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(17 JANVIER 1560.)

Les sommes à payer à Claeys Johnson et à Sébastien Fleachemer s'élèvent à 9,992 livres.

(*Record office. Foreign papers, Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 387.*)

DXXXI.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 18 JANVIER 1560.)

On parle moins de la guerre. — Nouvelles d'Orient. — Départ du comte de Feria. — Des navires chargés de munitions sont signalés sur les côtes de Zélande.

Sir, evyn now apou my retourne from Andwerp hither, Monsieur d'Arras sent me the packet enclosed, *more solito*, like as yesterday I sent you an other like, which also I received by his meanes. I purpose to geve him thancks for this his gentil demonstration and thereby take some furder occasion etc. as I see cawse. Somewhat now the brute in this Courte of the warre betwixe Fraunce and us waxeth colder. Ye may see what it is when a dogge assayled begynnes to shew his tethe againe, and how a prince armed shall soonest lyve in reste.

I sende you herewith a bundell of Italien avises. The newes of Constantinople ar well to be noted, because this next somer it appearith the Turke shall have his hands fulle. Oh! that th'Emperor at this pynche had the powre to recover Hungarie at suche an oportunité!

Though I muste suppose that moste of theis avises or other many more be already comme unto your hands, yet I pray you take in wourth my wanhope, which rather wisheth ye shuld have doble advises then possibly to want of any part of theis.

The Count de Feria with his lady departe hence for Spayne the xxth of the next by easie jorneyes through Fraunce; I wold he were goon.

That hitherto Sr Thomas Gresham hath not had oportunité of commyng to this Courte, I truste his owne letters will make the excuse for both our discharges.

Understanding by him and by your letters the Quenes Ma^{tes} gracious acceptation of my faithfull pore good will in lieu of desert in Her Highnes service, here I muste confesse unto you that gladder or more gratefull could no oon thing comme unto me, reserving my humblest and moste bownden thanks to be made by me unto Her Ma^{te} self, when I shall retourne. And in the meane tyme to you, Sir, to whome I acknowledge how muche I owe, will not now seeme to paye you with a peece of paynted paper, but reserve my self to the jugement of my conscience and good will bounde to you for ever, if ever I may acquite some part of your goodnes. And thus I pray God send you good lief and grete good aventure.

From Bruxelles, the xvijth of January 1559.

P.-S. Evyn now I received by post a letter from Sir Thomas Gresham that certaine shippes fraught with munition ar stayed in Zeelande. I will to morowe move the Regent in the matter, if I canne have awdience, and so write further unto you.

xviiij January, at v^e of the clocke.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 588.*)

DXXXII.

La reine d'Angleterre à la duchesse de Parme.

(WESTMINSTER, 21 JANVIER 1560.)

Elle la prie de laisser sortir des Pays-Bas trois ou quatre chevaux que Chaloner a achetés pour elle. — Elle abandonne à son ambassadeur le soin de traiter de tout ce qui concerne Grenado.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 608.*)

DXXXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 21 JANVIER 1560.)

Ambassade de Trockmorton en France. — Nouvelles d'Écosse. — Le duc Adolphe d'Holstein est entré au service de la reine; on dit qu'il aspire à sa main. — On parle de nouveau du mariage de la reine avec le comte d'Arran. — On a appris en Angleterre, et non sans émoi, qu'on réunit des navires en Hollande et en Espagne. — Lord Montague est chargé de négocier avec le roi le renouvellement des anciennes alliances, qui sont surtout favorables à l'Angleterre. — La reine demande de pouvoir se faire envoyer trois chevaux des Pays-Bas. — Trockmorton entretient d'étroites intelligences avec les hérétiques français. L'hérésie sera pour la reine le moyen de perdre tous ses voisins.

Por haver escrito largo esta semana passada a V. A. con el Baron Preyner, sere en esta breve. Las cosas aqui estan en el mismo estado que por aquellos tengo avisado, no obstante que mañana partira el Embaxador Fragmarton para Francia, laqual ida no

detiene, como vemos, nada que las provisiones para la guerra de Scocia no se hagan y que no se embie siempre gente al Duque de Norfolk, el qual esta en Neucastel aguardando. Creo que de la ida de la Mota que, como tengo avisado a V. A., fue de aqui los dias passados a Francia embiado por este Embaxador, ha resultado la ida de Framarton alla, lo qual plegue a Dios sea para algun buen fructo. Entiendo que Franceses en Escocia hazen mucho daño en los lugares de los rebeldes y que han roto la puente de Esterlingue, que es de grande impedimento para la comunicacion de las fuerzas de los adversarios; desto ultimo no tengo aviso cierto. La perdida de las naos del Marques de Albuf se entiende que ha sido muy grande por el gran numero de muertos que ha echado la mar a la costa de Norfolk, y aun dizen que algunas naos de las suyas que aportaron en Escocia, han sido tomadas de los enemigos. De las de la Reina que se hallaron tambien aquel dia navegando, dizen que se ha perdido una y quedado otras muy maltratadas. Todavia se entiende que un cavallero frances, que es general de la ynfanteria, aporto a salvamento en uno de sus puertos. Por lo que dize uno que viene de Francia, se embiaron presto cavallos en buen numero a Escocia, y podra ser que el Marques vuelva, si le dexaren passar, lo qual importa por lo que podría suceder por la dolencia de la Reina Regenta, que dizen que esta todavia muy mala. El duque de Nortfolk entiendo que no tiene tanta gente, como yo escrivi la semana passada a Su Mag^d, aunque para mediado hebrero dizen que estara toda junta y que havra todavia mil cavallos, la mayor parte de los quales embian cavalleros que han sido taaxados segun el valor de sus haziendas, y van a su costa hasta el lugar donde se haze la massa, lo qual es causa que muchos se quexan. El Duque me ha escrito mostrando mucho deseo de la conclusion del negocio del Archiduque; hele respondido la poca esperança que de ello se ha de tener¹.

¹ Haynes a publié, d'après un document des Archives d'Hatfield, le récit d'un entretien qui eut lieu vers cette époque entre lord Montague et l'ambassadeur impérial Gaspard Preyner. Celui-ci ayant dit qu'à ce qu'il entendait, la reine d'Angleterre était aussi contente d'être délivrée des importunités de l'empereur pour son fils que de celles du roi Philippe pour lui-même, qu'il ne parlait pas ainsi comme ambassadeur et que le comte d'Helfenstein n'était resté à Londres que pour peu de jours afin de traiter des privilèges des marchands esterlings, lord Montague répondit que la reine était fort honorée des démarches de l'empereur, mais, que, ne se sentant point portée à se marier, elle n'avait pu les encourager. La reine, répliqua Preyner, semblait d'abord disposée à accepter cette offre; mais depuis elle changea d'avis, et dernièrement elle s'opposa à ce que l'archiduc Charles vint en Angleterre. Que la reine, ajouta-t-il, se garde bien avec l'aide de ses amis. Il y a peut-être pour elle plus de périls qu'elle ne le pense; mais l'empereur sera le premier à l'en avertir. Il alléguà à ce sujet, outre les affaires d'Écosse, un complot dirigé contre la vie d'Élisabeth; et sa conclusion fut que la reine devait chercher à être agréable au roi d'Espagne et à ne rien faire qui pût l'indisposer (HAYNES, *State-papers*, p. 225).

El duque Adolfo de Holsain ha aceptato de ser estipendiario de esta Reyna, como lo es del Rey nuestro señor, y dicen que vendra aqui presto, no sin esperança de casar con la Reyna, aunque el titulo sea el que digo de estipendiario y soldado suyo; havra aprovechado esto para que Franceses, si pensavan embiar por Dinamarca gente a Escocia, no puedan hazerlo. Del casamiento de la Reyna con el Conde de Haren se comiença a hablar agora mas que hasta aqui. Pienso que el ver acabada la platica del Archiduque sera causa dello porque siempre se biva con alguna esperança: la que yo tengo desto, es la que tengo escrito por otras a Su Mag^d y a V. A., aunque en un razonamiento que tuve con la Reyna, hablando del concierto que se trata entre Franceses y Escoceses, ella me dixo que por dos causas pensava que no sucederia la primera porque no havra quien ose enojár al Conde de Haren, el qual, por la poca salud de la Reyna d'Escocia, esta cerca de sucederle en el reyno, y la otra porque no hay hombre en el que no tenga esperança que se hagan de juntar estos dos reynos por el medio de su casamiento, con el qual no podria ser si los del reyno le desamparasen.

Aqui se entiende que V. A. manda armar en Olanda algunos naos y que en España se haze lo mismo, y no dexa de dar mucho esto que pensar. La suma de la embaxada del Vizconde de Monteagudo sera, segun entiendo, pedir que se renueven las confederaciones entre Su Mag^d y esta Reyna, las quales, segun Sicel me ha dicho, serian muy provechosas para Su Mag^d agora mas que en otro tiempo, pues no teniendo los Reyes de Ingalaterra que perder en tierra firme, quedaria Su Mag^d con menos obligacion no tiniendola de defenderlos sino por la invasion de la ysla sola, la qual tienen ellos por caso muy raro y aun imposible ¹.

¹ La lettre par laquelle Elisabeth annonçait à Philippe II qu'elle envoyait vers lui le vicomte Montague et Thomas Chamberlain, porte la date du 20 janvier 1560. (*Record office. Foreign papers, Calendar*, t. II, n^o 596.)

L'évêque d'Aquila écrivait à Philippe II, le 26 janvier 1560 :

El Vizconde de Monteagudo y Mastre Chamelrain, que van por Embaxadores de la Serenisima Reyna de Ingalaterra a V. M., soy cierto que, yendo de la parte que van, le seran muy gratos y acceptos; pero haviendome Su Alteza mandado que yo escriba a V. M. de quanto contentamiento le sera entender que esto sea assí y que sus Embaxadores sean de V. M. bien recibidos, yo no me he querido escusar de hazello, siendo cierto que a V. M. se le hara servicio en que yo haga lo que Su Alteza me manda y le suplique esto que entiendo que V. M. ha de hazer de buena gana. (*Archives de Simancas.*)

Le lendemain, il ajoutait dans une autre lettre au roi :

Ayer vinieron a hablarme los Embaxadores que la Reyna de Ingalaterra embia a V. M^d. y vino con ellos el Thesorero Pari a dezirme de parte de su ama que yo escribiese a V. M^d. suplicandole que le fuesen acceptos y gratos, como lo he hecho, y assí llevan cartas mias que daran a V. M^d. El Vizconde me embio oy un billete, quexandose de que no le han querido jamas dexar venir a mi posada sino acompañado de los que vino, y embiome a dezir que, sino fuera por fuerza, el no se encargara de embajada tan trabajosa y tan invista como la que lleva, pero que en ir a V. M^d., de quien este reyno

La Reyna me ha embiado a mandar que yo escriba a V. A., pidiendole de su parte licencia para sacar tres cavallos que ay tiene comprados para su servicio. Yo he dicho la dificultad que en ello entiendo que havra y que no fuera malo que ella lo escribiera a V. A.; no se si querra hazerlo, ni en ello tengo que dezir mas de supplicar ya V. A. me perdone si me atrevo a hazer estos recaudos por que cierto no puedo escusarlo, y todavia me forçara a dezir a la Reyna lo que me parece en ello, sino estuviera como estoy indispuesto de mi gota.

De Londres, a 21 de Enero de 1560.

La Reyna me ha embiado a dezir que escribe a V. A. sobre lo de sus cavallos, y tengo entendido que formaria muy gran querella sino se le concediesse lo que pide, lo qual no he querido dexar describir a V. A., aunque aca he tratado dello de manera que esta satisfecho a lo que era menester.

Destá ida de Frarmarton, aunque yo se que es mas a petición de Franceses que por elección de Franceses, yo no deixo de tener mucho temor porque se que estos tienen muy firme inteligencia con los hereges de Francia y que es Frarmarton el ministro de ella, el qual habiendo de partir oy embio, seis dias ha, un criado suyo adelante como criado del Embajador Preyner, y los mismos Franceses saben la mala obra que este les ha hecho en la huyda del Conde de Haran y en todo este negocio de Escocia. Paresceme hombre apto a hacer qualquiera maldad, tampoco deixo de pensar que, aunque Franceses le tienen por tal, huelgan de qualquiera dilacion y entretenimiento hasta poder embiar su caballeria y lo demas que han menester en Escocia y piensan por ventura que por esta via la Reyna se detendra o sobresehera algo en su designio de echarlos de Escocia luego y se engañan porque las provisiones aqui nunca se han hecho tan de veras como agora, entre las quales entiendo que es aver embiado dineros a aquellos rebeldes, que para la Reyna es gran argumento, atento que no huelga de echarlos a mal. Entiendo que son diez mil escudos, y me lo ha dicho un mercader que dice que lo sabe. V. Alteza

espera ser remediado, lo sufre todo con paciencia y buena esperanza, y que le pesa solamente de llevar consigo un compañero que no ha de servir sino de ser su acusador. Pienso que recibira mucha merced de V. M^d. si sera servido de virle alguna vez en secreto, lo qual no intiendo que pueda ser sino servicio de V. M^d. Toda la merced y favor que V. M^d. le hiziere, merece un hombre que ha hecho lo que el, que sin contradicion ha sido la mas honrada cosa que ningun hombre de su habito ha hecho en nuestra edad. Se que V. M^d. le hara por ello la merced que es razon y que no es menester que yo lo acuerde, pero por su contentamiento no he querido dexar de darle esta carta que, pues el la lleva, va bien segura. Tambien embio otras de Pagete, el qual haze gran profesion de servir a V. M^d. con el y con otros y generalmente en todos los negocios de aqui. Espero entender lo que havra sido servido V. M^d. de mandar que se haga.

El exercito de la Reyna ha de estar dentro de Seocia antes de quinze dias, de lo qual y de los demas negocios escribo por via de Flandes a V. M^d. (*Archives de Simancas.*)

tenga por cierto que, si esta maldad de aqui pasa adelante, destruyra por esta via desta nueva religion todas las provincias convecinas y que no havra hombre seguro en su casa.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 813 et 814.)

DXXXIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 21 JANVIER 1560.)

Dépêches du roi; ses instructions sont insuffisantes, en égard à la gravité de la situation. — Discours adressé par Chaloner à la duchesse de Parme, où il a vanté la puissance de la reine d'Angleterre. — On attend le baron Preyner. — Envoi de quelque argent. — Nouvelles d'Espagne. — Les garnisons espagnoles quitteront les Pays-Bas; on le regrettera peut-être plus tard. — Lors de la traversée du roi, le navire qui portait les secrétaires a péri avec une partie des papiers; mais les secrétaires ont pu gagner le rivage.

En fin V. S. tendra cartas de Su Mag^d y por ellas, quien lo osasse dezir, bien corta ynstruction en materias tan ymportantes. Verdad es que Su Mag^d no nos haze mencion de haver recebido los tres despachos postreros, en los quales se dava aviso del fuego que ay ha havido y podria haver y arderia agora harto mas, sino huviesse sucedido el naufragio; mas, como Su Mag^d se escusa de haver tardado tanto en responder por haver andado hasta entonces esparsida la corte y aquellos con quien havia de tractar sobre los despachos, espero que (como lo ofrece) siendo ya todos juntos havra mas correspondencia en responder, y en fin no puede errar el ministro haziendo modestamente lo que el amo manda, y sabra V. S. mejor lo que havra de hazer que yo no le sabria scrivir. El Embaxador de Inglaterra hizo ayer a Madama grandes discursos para mostrar de una parte la mucha potencia de su Reyna, poniendola en paragon de las personas adonde ny ella, ny ninguno de sus mayores ha llegado, ny menos llegara esta jamas. Pero este es su humor yngles, y yo me rio dello. Quexase de que se ha hecho pregon general para que no se saquen armas destes estados, con revocacion de todas las licencias que para esto se huviesen dado hasta agora, que no se cumpliessen dentro de un mes de termino, que ha sido hecho con mucha cortesia y miramiento. Tambien se quexa de un navio que se ha arrestado en Zeelandia con armas, de que no tenemos information, y podria ser que haya sido por haver querido los Yngleses hazer fraude, como muchas vezes se

haze. Madama se ha remitido a quererse informar y despues responder, como V. S. vera por su carta.

A Preiner esperamos con mucho desseo para saber lo que ay passa. V. S. hara bien de esforçar siempre el negocio quanto pudiere, pues vec la voluntad de Su Mag^d: *herus, quantum video, uxore excidit.*

Al factor scrive Su Mag^d que luego provera a V. S. por cambio de 5000 escudos de 59 placas a cuenta de su salario de V. S. de un año, y yo le he scripto para que lo cumpla con brevedad: plega Dios que lo pueda hazer sobre tan flaca consignacion como es la que le embian d'España. El criado de V. S. ha ydo a Envers a solicitar a lo menos por mi; no ha faltado de acordarlo y procurarlo, ny faltara jamas de que yo no me emplee con gran voluntad en todo lo que podra tocar al servicio de V. S.

Lo que de nuevo tenemos d'España, es que Su Mag^d quedava con salud, a Dios gracias, y que al principe nuestro señor le havia faltado una de las quartanas porque la tenia doble; el solemne recibimiento que havian hecho en Toledo al Rey nuestro señor, como V. S. vera por la relacion que con esta va; que se havia hecho la proposicion de las Cortes para hazer jurar el principe y pedir ayuda y servicio y que havian ya respondido que al principe le juraran siempre que Su Mag^d quisiesse, y que quanto a la ayuda se resolverian presto y de suerte que Su Mag^d conosceria l'affection y devotion que le tienen y lo que se han holgado de su vuelta a España despues de tantas victorias y con una paz tan honrada y tan aventajada y un casamiento tan aproposito para conservacion della; que azia los 20 deste llegaria la Reyna nuestra señora a Guadalajara y al mismo tiempo se hallaria alli el Rey nuestro señor, que yria por la posta para consumir el matrimonio; que los que yvan a recibirla y acompañarla hasta Guadalajara, yvan muy bien en orden.

Su Mag^d se contenta de sacar de aqui los soldados españoles por complazer a estos estados que se lo han pedido y hecho gran hincapie en ello, ahunque Dios sabe si a mi me pesa por los respectos que se pueden considerar, y plega el que algun dia no los lloren y el guarde y acreciente la reverendissima persona y estado de V. S. como dessea.

De Brussellas, a 21 de Enero 1560.

V. S. sabe, como luego que Su Mag^d fue desembarcado en España, sobrevino una tormenta tal que peligraron y padecieron algunos navios, y entre otros el de los secretarios, donde y va Saganta, el qual se salio del dicho navio con algunos de los principales, y los demas con toda la ropa y papeles y registros de los secretarios y regentes se quedaron en el, y se alargo el navio en alta mar, donde se teme que se hundio porque estava ya mal parado, y hasta agora no ha perecido ninguno del, despues de tanto tiempo, ny sabidose otra nueva mas de lo que V. S. vera por la relacion que con esta va, que, si así fuesse, sería muy bueno, suplico a V. S. sea servido mandarse informar.

dello por alla que cierto , si no huviesse perecido el navio , seria muy gran bien por la gente y papeles que en el havia.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DXXXV.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 21 JANVIER 1560.)

Nouvelles d'Espagne et de Rome. — Requêtes à présenter à la reine. — Il désire être instruit de ce qui concerne la conduite intime de la reine.

No he respondido a algunas cartas de Vuestra Señoria por que a dos meses que estamos esperando por oras que viniese Juan Gallego de España, el qual arribo el jueves passado ; y, quanto al particular de V. S., trae lo que vera por lo que vera por las cartas de Burgueño y Monsiur de Arras que avia de dezir primero. Madama hizo muy buenos officios con el Rey, y, aunque Su Magestad no a hecho lo que yo quisiera y V. S. mercede, a mas no poder se a de passar. Yo scribo esta con el ordinario de Anvers, y sera mas corta que pensava por que he tenido tanto que leer d'España que no lo sufre la flaqueza de mi cabeza. A Burgueño he avisado para que se comience la cuenta de V. S., lo mas atras que sea possible, aunque aya de ir el pleito a España que de todo es menester ayudarse los hombres. Las cosas del Arzobispo de Toledo van bien à lo que entiendo, y de las del padre Fray Juan es de esperar lo mismo. Sabe Dios la pena que a mi me han dado tanto por su particular como por otras cosas que es mejor callar que dezirlas. De Roma an subcedido mejor que merecíamos, ni se podia esperar de el modo con que se an tratado. De lo de ay desseo saber que a muchos dias que no vemos carta de V. S., y, por que yo le scrivire presto, esta no servira para mas de suplicalle me haya merced de tratar con la Reyna cara a cara, aya por bien de dar licencia à Clarençius para que vaya y este con nosotros en España por que tiene cargo de nuestro mochacho y a le cobrado tanto amor que se a resoldido a hazer esto, y a mi me es de gran importancia y a la Condesa llevalla en nuestra compañía. Este es un negocio ; el otro sera suplicar tambien à la dicha Reyna aya por bien que su ayuela de la Condessa que se quiere bolver a esse reyno a su casa, le puedan dezir missa en ella, pues es tan vieja questa licencia podra durar pocos dias, y, en esta sazon de aora, siendo la Reyna

la que es, no creo que seran muy difficultosos estos dos negocios. Lo que suplico a V. S. es que con toda la brevedad posible los mande despachar por que yo estoy resuelto de partirme en fin del mes que viene, y seriamе gran inconveniente detenerme. Mi hermano quedava desposado con mi sobrina, y todos nuestros negocios se van disponiendo mejor, que yo merezco a Dios. Lo que aora mas pena me da, es que mi muger no acava de estar buena: el mochaço lo esta, y yo tambien, y todos para servir a V. S.

De Malinas, xxj de Henero 1560.

De Olabarria no he sabido si es vivo, ni muerto; suplico a V. S. me scriva del y tambien que son los cosas que dize V. S. que a sabido de la Reyna, que no podemos juzgar, que sean sino puterias, pero aun estas holgaremos de saber.

En caso que la Reyna no quiera dar la licencia que digo a su ayuela de la Condesa pedirle a V. S. que la de para que pueda estar todo su vida en estos estados.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DXXXVI.

Cecil à Chaloner.

(21 JANVIER 1560.)

Il lui envoie une copie de la lettre adressée par la reine à la duchesse de Parme.

Mons^r l'Ambassadeur, I have had some what to doo in procuring this letter included, the cobby whereof I send you, also Hir Ma^{ty} wold that ye shuld rather with your owne credit obteyne passeport than by hir letter and yet rather than to fayle to use the comodite thereof. In hast scribled.

21 Januar. 1559.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 610.)

DXXXVII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 22 JANVIER 1560.)

Instructions du roi en ce qui touche les affaires d'Écosse. — Réclamation de Chaloner; ce qu'elle y a répondu. — Conduite à tenir vis-à-vis de la reine.

Très-révérend père en Dieu et très-chier et bien amé. Par le courrier qu'il a plu au roy mon seigneur nous despescher dernièrement, nous avons trouvé joint à nos lettres ung paquet pour vous; et pour le vous adresser nous avons voulu joindre cestes nostres pour vous advertir que, par la copie que Sa Majesté nous a envoyée de la lettre que icelle nous escript, nous avons entendu ce qu'elle vous encharge en responce de vostre premier paquet que nous luy avons envoyé : sur quoy ne vous sçaurions dire aultre chose sinon que, attendant qu'elle respondra plus avant sur les dernières dépesches contenant ce qu'est succédé depuis et les termes ausquels la royne d'Angleterre s'estoit mise en faveur des rebelles escossois, comme les François le prengent, et ce qu'il semble en pourroit succéder et l'advis que nous avons donné à Sa Majesté de ce que, saulf meilleur advis, il nous a semblé que Sadiete Majesté pourroit faire pour empescher que les choses ne tumbent à pis, il faudra que vous vous conduisez avec la modestie requise en conformité de ce que Sa Majesté vous escript. Et que, quant au mariage, vous servant de la lettre de Sadiete Majesté, vous procurez tout ce qu'il vous sera possible de faire encliner ladiete dame et ceulx de son Conseil au mariage de monseigneur l'archiduc Charles, leur remonstrant combien il convient pour asseurer elle et ses affaires et la maintenir en réputation tant en l'endroit de son royaume que de ses voisins, par les termes que vous verrez convenir sur le fondement de ceulx ausquels les négociations se peuvent trouver, dois que le comte de Helffenstein a commencé à mettre la main à icelluy.

Et au regard des Hirlendois, puisque Sa Majesté treuve que ce que l'on vous a fait entendre, a esté vous mettre en espoir non fondé, et qu'il luy plaist y prendre la résolution que vous verrez, il sera besoing que vous vous y accommodez, vous conduysant tousjours de sorte que vous ne donnez matière à qui que ce soit de vous povoir calumpnier vers ladiete dame, comme si vous meniez pratique ou négociation au préjudice du repos et seurté de son royaume, et pendant ce, et après avoir veu Sa Majesté ce qu'on luy a escript, elle y déclare plus avant son bon plaisir et que le plus souvant qu'il vous sera possible, nous envoyez de vos nouvelles, pour sçavoir de temps à aultre ce que passe par delà.

Nous avons attendu tous ces jours la venue du baron Preyner, suyvant ce que vous en aviez escript à monseigneur d'Arras, et peult-estre ne tardera sa venue; et ne faisons doute que par luy vous nous donnerez advertissement de l'estat ouquel le tout se retreuve.

L'ambassadeur Chalonner me vint hier trouver pour me faire plainte du placcart que ces jours passés l'on a publié pour défendre le transport des armes, munitions et aultres choses appartenans à la guerre, à couleur de vouloir pourveoir ce pays de ce dont il a besoing et remplir les maisons des munitions qui en sont esté despourveues aulcunement pour les guerres passées, lequel Chalonner vouloit par ses propos donner à entendre comme si ceey fût chose au dehors des traités et que, estans nos confédérés, il leur devoit estre permis de se pourveoir, et adjousta à sa plainte que l'on eust arresté quelques bateaulx chargés de munitions par le facteur Gresson pour la royne sa maistresse. Nous luy avons respondu que l'édiet s'estoit fait tel qu'il convenoit à la nécessité du pays et que la charité vouloit que en premier lieu l'on se pourveut chascun à soy-mesmes; que l'édiet estoit général et que par icelluy l'on avoit révoqué tous passeports, mais que ce avoit esté avec si honneste modération que de donner ung mois de terme pour se servir de ceulx qui cy-devant, à qui que ce fût, avoient esté concédés; que nous n'avions eu nouvelles de l'arrest des bateaulx fait en Zéellande, dont il faisoit mention, mais que nous en ferions informer et penserions sur le tout et le communicuerions au Conseil résident rière nous, pour après luy respondre comme verrions convenir, adjoustant que nous ferions tousjours tout bon office en ce que verrions estre requis pour observance et accroissement de l'amitié avec nos voisins, suyvant ce que Sa Majesté nous avoit déclaré de son intention, et mesmement à l'endroit de ladicte royne, sa maistresse, et le royaume d'Angleterre. Et nous a semblé vous devoir donner advertissement de ceey, avant que l'on luy aye donné la dernière response, pour, si l'on vous en parle, pouvoir correspondre de mesme.

Ledit ambassadeur nous donna entendre que la royne n'assiste les rebelles Escossois, ny fera chose par où l'on luy doipve mouvoir la guerre; et, n'estant en guerre, il n'y a nulle obligation par le traité de l'assister et secourir, ny de provision de guerre, ny d'aultre chose, comme vous pourrez veoir par le texte dudiet traité de l'an XLII. Et si elle entroit en guerre volontairement, comme vos précédens advertissements signifioient il sembloit qu'elle voudroit faire, il y auroit à débatre quelle obligation qu'il y auroit: ce que vous mettons en avant, non pas pour entrer en ceste dispute avec la royne, mais affin que vos responcees et propos soient généraulx si l'on vous en parle, sans dire, ny monstres approuver chose qui oblige Sa Majesté davantage de ce à quoy le traité mesme l'obligera, vous armant tousjours de ceste response que vous tenez certain que Sa Majesté ne faultra d'accomplir ce à quoy les traités l'obligeront, sans venir à la déclaration de quelle sera ladicte obligation, et vous chargeant d'advertir de

ce qu'ils vous proposeront, là où vous verrez convenir, quant ils vous voudront presser plus avant de ce que vous leur voudrez répondre.

Nous sommes très-aise que Sa Majesté pourvoit à vostre traitement et désirons bien que le facteur Gallo y satisfasse si brièvement comme vostre besoing le requiert, en quoy nous ne deffauldrons de vous donner toute assistance que nous sera possible.

De Bruxelles, le xxii^e jour de janvier 1560.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Négociations de l'Angleterre, t. III.
— Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 518.)

DXXXVIII.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 22 JANVIER 1560.)

Effet produit par la proclamation de la duchesse de Parme défendant l'exportation des munitions et armes de guerre. — Bruit que l'évêque de Rome a excommunié l'Angleterre. Inquiétude et mauvaises dispositions des marchands à Anvers. — Questions financières. — On a relâché certains navires qui avaient été arrêtés en Zélande. — Arrivée de Preyner à Bruxelles. — Armements et emprunts du roi de France.

Right honorable Sir, after my most humble comendations, it maye licke yow to understand that bye letters of the xvjth and xvijth of this pressent I singnyffged unto yow of soche somes of monny as that I had tackynne upe apon interest, as allso of the proclamaeyone that was maid how that all pasportes that were herttofore grauntid bye the King, the Duche of Savoye and the Regent that now ys, shuld be no longger in vallew then the last of this monthe, and lickewysse of the steye and arest that was maid in Zel-land by the Rent-maister and by the Bally of Flussing of soche armewr and monnys-syone as the Quenes Ma^{te} haythe laddyne in dyvers shipes, wyche proclamaeyone and arest haythe bynne a great lett and stey to the Quenes Ma^{te} credit, as lickewysse here ys now no nothre commonatione but that the Bysshope of Rome haythe excommono-catyd England and Scoteland, and that the Frenche men haythe geven the Scottes a great overthrowe, whereapon thes monny marchaunts and dyvers other dowthe cast the worst of Inglande, so that, sens my letter of the xvjth, I have had no barggaynyd offeryd neythre by one, nor other, assewring yow here ys very large talke of the Quenis

Ma^{te} estatt and the weckenes of England, wyche comes in very ill tyme for the accomplishment of the rest of the Quenes Ma^{te} affaires, etc.

As yett I doo here nothinge of Jaspas Grope the broecker for the marchaunts names that he shulld geve me for the some of xxxv^{ml} liv., I have barggenyd wythe hym for whome haythe bynne at Breussells ever sens, wyche caussithe me to suspect a kepes hym selffe owght of the waye by the reasson of this overthwartc newes. Therffore here inclossyd I doo send yow a perffect note of soche barggeyns, as I have maid, and have the marchaunts worde and promes for the same, and to whome the bondes must be maide. And it ys at the Quenes Ma^{te} plessewr whether she wolle tacke upe for the payments of the Synggzon note, wyche is vj monthes respect, and so from that tyme to be tackynne upe till the payments of the Golldmarte, wyche is vj monthes longger, whereof I here inclossyd I have sent yow bothe the notes for to macke Here Hightnes bondes, as yet shall come Here Ma^{te} lest to passe, as lickewysse I am agreed in that sorte for the bonde of Gorge Spangenbergge, wyche must be now maid in the name of Andreas Lixshalls and Thomas Flechamor, etc.

Sir, byc the reassone of this arest in Zellande, wyche dyd not a littill trowbill me, considering to what perffeciones I hadd browght all my things having sent my factor done for the relessement of them, and for usse his discressione I steyd for going to Breussells for my presentation there to the Regent till his rettorne. Advertissing yow that as the xxj of this present at vth of the cloeke at nyght here aryvyd here owght of Zelland, where, as he haythe relleassyd the shipes, the matter was no more, but that theye wold ke knowen as offyceres and that theye were they head and above thosse of Andwerpe and that they wolde geve no ccredit to anny of the Costomers doings of Andwerpe, saying that theree was no pasporte ought for soche a greate quanttitey, marvelling what the Quenes Ma^{te} ment to arme them selffe in soche sorte as she haythe done sens she came to the crowen, saying, yff Here Hightnes ment to have anny wares upon this contrey, it wold be a rude to whype them sellffes, marveling moche whas the King and the Consaylle ment to grante ever anny soche pasporte. And sens my factor depparture into Zelland I have shippid all soche harnys and other monnyssyone, as was here, in a reddynes, having here inclossyd sent yow a perffet envois the quantite and proporssione that I have ladinne in every shipe and the shippers names for my discharge, in that behallffe, yff anny of them shulld mysearrye byc the waye, assewring yow it ys the goodlyst proporssyone that ever went from hens for England at one tyme, wyche I beseeche the Lorde to send yow in sawftye from hens and to aryve savely in England, for that yow have shippid abowght the some of iij mil corssetlets lessyd with coppar and all other thinges, wyche amownts to the some of xiiij or xv^m liv.

And for the better dispahe of thes thinges that be departtyd as this daye from hens into Zellande, I have sent downe my factor Ryehard Clowghe agayen with the Quenes

Ma^{te} captayen Mr Dryver, whome ys a worthey man of servyze, and haythe right consyderacione of prefferment at the Quenes Ma^{te} handes yff a bringe home all this armewr and monnyssyone in saffetye, for a ys bothe wysse and very syrecomspecte and dillegent in this his charge, and besyde a man of great servyze, whome haythe a sewte to Here Hightnes for a reverssione of ann offyee in Here Hightnes Admirallte, wherin I shall most humble dessyre yow to be good master unto hym for my sacke, for that we have bynne of longe acquenttans together, etc. Lickewysse I will nott stere from hens to Breussells till the retorne of my factor owght of Zeland, for the kepping of the bursse and for the conveyans and shipping of dyvers other monnyssyon that I doo looke for by the last of this monthe; and, for the rest of the monnyssyone and armewr that cannot be shipped from hens after the last of this monthe, I have all reddy gevin order to see itt transportyd from Handbowrrow, where as the Quenes Ma^{te} hathe all reddy shippid and to be shippide j. c^m. waightt of sallte petter, j. c^m. waight of sullpher, iij^m dages, iij^m correns, iij^m handgonnes, wyche I praye God to send yow in saffetye.

And wheras all mens pasportes be bannyshid as well for coppar as other wysse at the fynne of this monthe, and that I have seereat intelligens theye have bynne at Breussells to renew there lyssens of coppar and theye can gett nown but onely for Spayen, caussythe me to suspect the Courte here will have no more transportyd in to England for fere we shulld macke to moche ordenans. In consyderacione whereof I have bowght the some of j. c^m waight more, which costes liij s. iij d. sterling now every hundrede, wyche woolle be worthe all wayes the Quenes Ma^{te} monny, when so ever Here Hightnes wolle sell it agayen and soc thereof ys no sore, wyche shall be shippid in dew tyme a for the last of this monthe, whilles there old pasporte stondes in effect, wysshing that I were abull to perswad the Quenes Ma^{te} to macke owght of hande xxx or xl canons, wherin there ys no losse but the fasshone; and what a terror this wolle be to the enmy to see them in good order and in a redynes, I reffer it to your ferther jugement; for here ys some nobell men in this contrey mackes there reconyng the holly know the force and strenghe of England in all poyntes, wysshing that there were some good pressent order tackynne thorow owght all the realme in all good towns to trayne upe our men every hollydaye to all weapons and spessyall the corrier, handegone and dage, for thes be the weappins that be now ussyd and ferryd, and, yff this were put pressentlye in use and good captaynes apoynttyd to trayne them upe, the newes of that ones spread thorow owght all Cristendom wold be terribell, for the all saye we have men anow, yff theye were armyd and traynnyd to the wares that be now ussyde and wolle fyte. The cause I wryte yow this moche ys onely for that veryly I doo not lycke the proeidinges of this Cowrte here towards Here Ma^{te} and the realme, etc.

Allso it maye please you to apoynte upon the ressett here of too or thre new men

of ware for to come over into Zeland wayfte over all other thinges that wolle be redde by the last of this month, wyche wolle amont to iiij or v^m li., for thes shipes of ware that be here, they must awaye because all there vittallis is spent.

Sir, as I was wrything of this, here ys newes browght me how that Clayshe Johnson, a hoye of Andwerpe, shuld be songgyd and drounyd in Zeland by a great hulek that came in with all here saylles bering royne here under the watter, wherein the Quenes Ma^{te} haythe laden xiiij ponchon of brymestone, waying xiiij^m waight, wyche being perseevid by the Quenes Ma^{te} shipes of ware, mannyd owght ther botes and shipes and haythe sayd the most of the goodes in the shipe, whereof by next I shall wryte you what was sayd and lost upon the adverttysement of my factor from thes. I praye God yest ones to send the rest in savetye.

As the xxjth of this present here aryvyd the Emperors Ambassidor Mons^r Prynard, whome spekes moche honor of the Quenes Ma^{te}, for that I dynnyd with hym, by whce I persseve there ys nothinge conlewdyd of marriage betwext Here Ma^{te} and Done Carollo. For my parte I praye God to blesse Here Ma^{te} and to strengthen Here Hightnes unto it, for that all nasions lyckes and holdes wythe that mariage, bothe Protestans and Papist, as the terme them. For they all saye that mariage will bothe augment Here Hightnes estat and kepe Here Ma^{te} and here realme in peasse for ever, yff it please God to send them anny issew, wherin the will of God be fullfilyd. Per advysse here occoraunts be that the Frenche King dothe levye at the lest xx^m fotte men in Germany, wyche ys here moche spooken of, and that he haythe tackynne upe at Lyons as moche monny upon interest as he can gett; he dyd aptempt here, but, as fayre as I can lern, he and his factors dyd littill prevail. I doo understand bye M^r Hogan that it ys moche speeche of att the Courtte and by the Conte de Feria doers the monny to have tackynne upe. Asswering your honor, yff the consyderation afor written had nott chaunssyd, I wold nott have dowghttyd to have accomplishid the Quenes Ma^{te} holle instruceyones ere this tyme, and now being very dessirous to here from you what order Here Hightnes wolle have for seeche monny, as shall come to my handes, trusting by this tyme you have conlewdyd with the marchaunts adventeres and stappers, for that ys the most sewrest and profitabest waye and here wrytyn, you have now nother wayes, therffore you must usse them as subjects (*nollens vollens*). And this I comyt you to God, whome preserve you wythe increas of honor.

From Andwerpe, the xxijth daye of Januyre a^o 1559.

The excharge passytle at xxijth iiij^d ussans, great store of monny and fewe tackers for England.

Allso itt maye please you to doo my most humble commendations to S^r Thomas Fary, most humble dessyryng yow bothe as to be my meyne to the Quenes Ma^{te} for the

augmenting of my dyetts, having wryttn a breffe letter to Her Ma^y, reffering all things to S^r Thomas for the declaratyone.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 617.*)

DXXXIX.

Envoi d'armes et de munitions de guerre.

(22 JANVIER 1560.)

Cet envoi est fait de Zélande en Angleterre, sous la direction de Thomas Gresham.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 618 et 619.*)

DXL.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(22 JANVIER 1560.)

Les sommes payées montent à 155,000 livres; celles qui ont été reçues à 87,000.

Il est dû à Gresham 18,000 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 620.*)

DXLI.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 24 JANVIER 1560.)

Nouvelles d'Italie et d'Espagne. — Mariage de Philippe II. — Les garnisons espagnoles quittent les Pays-Bas. — L'évêque d'Arras se plaint d'avoir été desservi près de la reine. — Armements des Français; ce que l'on a à craindre d'eux. — On ne parle plus du mariage de l'archiduc avec la reine; mais il négocie en Pologne. — Froideur que témoignent les conseillers de la duchesse de Parme.

I sende you, Sir, this paquet enclosed, being (as I remember) the vth which owte of Fraunce by Monsieur d'Arras his meanes, as they come to my hands, I have depeached unto you.

I sende you also such Italien avises as lateliest came unto my hands, whereby ye may perceiue the Pope is not unfurnished of kynnesmen. Cardinal Morone bearith a grete stroke with him. It is bruted that he meaneth a general counceile owte of hande ant that he shuld be well gyven to reforme things. He hath shewed muche good demonstration towards th'Emperor, admitted his Ambassador, approved his election, and will (as they saye) referre it to th'Emperors choise that, if th'empeache be to grete for him to comme into Italie, he will sende two legates into Germanie with powre to crowne him there. So this here is esteemed a grete favor and avancement to th'Emperors affaires.

And whereas Morone, late in prison for suspicion of heresie, is now in suche favour with this Pope, whome on th'other syde the Cardynal of Augusta so lately in conclave apeached of certaine wourds spoken, as if he would condescende to the communion under bothe kynds and preests mariages, if ever he were made Pope, so added hereunto this voyce that he entendith a general counceile. It maketh me for myne owne conceipte to rest suspended and dowbtfull what I may hope or not hope of him. One thing I wotte, that King Philippe maketh grete accompte to prevayle by this Pope in all his affayres.

The grete maryage (as Monsieur d'Arras told me) toke accomplishment at Gwadalajar the xxth of this instant with pompe above measure, evyn to the clothing of lx shepherds by oon grette manne in clothe of gold. The French trayne, like wise folks, beare the dole.

Th'inquisition like the hangman shall shutte up the tayle of the feeste with more then hundred carbonades.

Guttiero Lopes de Padilla is banished the Court with certaine others for owltrageous greate game at dyce.

Three sylver mynes in Spayne of incredible yelde ar newly discoverid.

The Spanishe garisons here, abowte the begynning of Marche next or sooner, passe hence, as they saye, into Barberie.

They saide here more then viijth dayes passed that Tripoli is wonne within iij dayes approche, but the newes comme not yet confirmed owte of Italie, yet the Count de Feria affirmeth it for true.

I have spoken with the Regent and Monsieur d'Arras apon occasion of Sir Thomas Greshams letters that the Quenis Ma^{te} provisions arriving in Zeland were stayed, but I herd sithens from him that the same be released.

Monsieur d'Arras, amongs other matters, told me he understood that by occasion of suche letters as I wrote (meaning by like those of the vjth of December), the Quene shuld be offended, for that he said unto me: « I mervayle how this commeth abowte, » for, eyther Her M^{te} hath made some demonstration thereof to the Ambassadour, or » els there is some that telle tales owte of seole. » I will tell you all and what I thincke at my retourne.

In Fraunce they contynew their preparations, as I undestande. Consider who canne hold owte lenger at the armes ende, for thereapon they make their reconnyng, if gyle in the meane tyme wourke no surprise. I heere mucche of their fynesses and farre fetches. Argus had need to watchethem, for they slepe not at all. Therefore not only for this yeres wourke, but for many moo, devises muste be thought apon both to arme habundantly and to paye plentuously, for money maketh all. Mary, if possibly warres might be protealed for a season, tyll the money feeld were better tilled, thicke sowed and well comme uppe, it were a grete fordeale so to be ever aforehande; for, who so hath money, men and weapons, shall well sitte at reste, what soever quarel is pyked.

Sir Thomas Gresham as yet for his other busynes kepith Andwerp; I loke for him with good devotion.

The baron Pryner here arrived yesternight late and goith away to morowe by poste.

The voice here, a season, was breeme of Don Carolo, now againe it quayleth. I neither understande ought, nor canne answer ought to suche here as ar inquisitive. Ye know the nature of occasion, *si ille sit qui venturus est*; but we heere saye that *modicum, et non videbitis*, for evin now the matter of Polonie (as I wrote) is in treaty, which I heere reconfirmed. If oon were better, nobler or wourthier then the reste in the whole world, him wold I preferre, without particuler affection.

Losse of tyme now ronneth more precious then golde. I muste confesse that *sat cito, si sat bene*, but *undique premimur angustiis*.

I assure you if hitherto ye have fownd theis menne colde, thincke hereafter ye shall fynde them colder. Of the Megarensiens (ye know) was made none accompte.

Thus ever more and more I wishe you what good things may be wished.

From Bruxelles, the xxiiijth of January 1559.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 640.*)

DXLII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(27 JANVIER 1560.)

Ce compte s'élève à la somme de 103,993 livres.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 654.*)

DXLIII.

Achat d'armes et de munitions de guerre aux Pays-Bas.

(28 JANVIER 1560.)

Les prix sont indiqués.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n° 659.*)

DXLIV.

Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 29 JANVIER 1560.)

Envoi d'un agent au Rhingrave. — Indifférence de la régente et de l'évêque d'Arras au sujet des plaintes de l'Angleterre. Il faut toutefois conserver leur amitié. — Projet d'enrôler les Espagnols licenciés, que l'on veut envoyer, malgré eux, à Oran.

Syns the begynninge of this instant January, I have wrytten and addressed letters to you of the iiiijth, the vjth, vijth, xiiijth, xvjth, xviiijth and xxiiijth, which by this tyme I trust ye have receivede, or ellis I wold be sory, requyring you, Sir, duringe my short abode here, to lett me heere often from you as matters of moment shall arise. Evyn now I received the Quenes Ma^{tes} two packetts with letters of the xxth hereof, together with a letter to the Regent touchinge the horses, whiche without muche need I will not use at all.

To the party R. ⁴, I purpose tomorow to sende a fitte man in post withe a letter from me, the cowchinge whereof, as I will frame it, I truste shall not be mysliked. If he be not goon into Fraunce, I truste to here from hym agayne before my departure hence, videlicet within this vj dayes.

Sir Thomas Gresham makes me sitte all this while upon thornes; but consideringe the Quenes Ma^{tes} affayres do stay hym, it is most reason that I accommodate my will to Her Highnes more necessary affayres. And I trust he shall find no further empeach in his transportations, yet for that litle clowde in Zeeland, I made more sute upon his advertisement then (as it after hathe chaunced) I wold gladly have doon, for the lesse sute is made to theis folks, the better it is. Of our wants they reke not, of our dangers they seeme as they passe not; of the Frenche claymes, styles or tytles, bothe the Regent and Monss^r d'Arras seemed to me to make litle accompte, as yf small heed were to be taken to such claymes or enterchalenges of rights, as longe as those, which he in possession, be hable to hold owte the claymers. And for exemple they alleged Fraunce it self, which we so longe beare in tyle, and the Duchie of Burgundie for there part. But this matter I reserve to be by me more amply reported at my retorne. To be breek, do what ye canne here after to be lesse endangered unto them for your provisions and all other necessaries, and so will *hospes Calaber* be more liberall of his peares.

⁴ Le Rhingrave.

Nevertheles enterteygne their frendship (as farre as they will afoord) by all good demonstrations, for so it importeth, their greatnes considered, where we must yet bere a low sayle. And on th'other side, yf the French wold sitte still, it were grette avantage for us so to fynish our fortifications on the frontiers besides the agwerring of our menne. And thinke theis warres will axe a millyon ducats ordynarye more by yere, get it where ye canne.

Moreover, where afore this present in sundry letters I signified what motions have been made unto me towching the service offred of most part of the Spanishe souldiours here, now it is comme to this passe that very shortly they ar appoincted all to embarke towards Orane in Barbary, for a voyage against Argiere (as is thought) this next somer. But the souldiours lyke not in any wise to be sent thither, and therefore, yf they were paid, the most part ere this (for they have much been sollicitid) wold have scaped into Fraunce, but for prevention thereof, those of the fynance here have stayed their paye tyll they be on ship bowrd. And skant will all this serve. I have had a new offer yesterday made me in their behaulff for a good nombre; they be chosen souldiours. So consyder the affayre and lett me have answers. But I despaire to have any in tyme, it is so long before the retorne. Thus God ever kepe you.

From Bruxelles, the xxixth of January 1559.

I am so trobled at this instant and theis vj dayes passed with a rewme and a crycke in my backe as I canne scant styrre. Els I wold have wrytten more.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 664.*)

DXLV.

Cecil à Chaloner.

(29 JANVIER 1560.)

Nouvelles d'Angleterre. — Il lui transmet une lettre qu'on doit envoyer en France à Nicolas Throckmorton. — Il le remercie de ses avis et le prie, s'il trouve à son retour à Anvers quelques nouvelles cartes qui ne sont pas communes, de les acheter pour lui.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 665.*)

DXLVI.

Chaloner à Cecil.

(31 JANVIER 1560.)

Nouvelles d'Italie et de Suisse. — Gresham a ajourné sa venue jusqu'à la Chandeleur.
Son désir de voir Chaloner.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 673.*)

DXLVII.

Achat d'armes et de munitions de guerre à Anvers.

(31 JANVIER 1560.)

État de tout ce qui a été embarqué à Anvers le 28 et le 31 janvier 1560.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 677.*)

DXLVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 3 FÉVRIER 1560.)

Il transmet une lettre destinée au roi. — Réclamation des habitants de Dordrecht. — Mécontentement de la reine au sujet de ce qui se passe aux Pays-Bas.

Yo he tardado en embiar este correo que vino aqui los dias passados con una carta de V. A. sobre el negocio de un hombre de Dordrech, esperando a que viniese la persona que V. A. me escribe que vendria a solicitar dicho negocio, y tambien por ver

lo que la Reyna me respondia en este sobre que Su Mag^d le scrive, en el qual por haver estado yo indispuesto no pude hablarle hasta este otro dia. Lo que en ello hay de nuevo, vera V. A. por la que escrivo a Su Mag^d, laqual va abierta ¹, y sera servida V. A. man-

¹ Cette lettre étant très-importante, je la reproduis intégralement :

Havra seys dias que recibi la carta de V. M^d. de xxiiij de Diziembre, y con ella otra para la Reyna, laqual le embie luego, hallandome yo indispuesto, porque, si queria responder, algo lo pudiese hazer con sus Embaxadores que estavan para partirse. Despues he ido a hablarle y en conformidad de lo que V. M^d. le escribe le he tornado a dezir de quan gran inconveniente le es el estar sin casarse y quanto daño y peligro resultara dello a su estado y a la quietud de su reyno. Tras esto le dixi las comodidades que podrian esperarse del casamiento del Archiduque, estimandole y deseandole tanto V. M^d. como le estima y dessea. Respondiome que a ella no le faltavan razones por las quales podia provarme que no le convenia casarse por agora, pero que por lo que ella dexava de hazerlo no era sino por no poder inclinar su animo a mudar estado, en el qual proposito no sabia quanto estaria, pero que sabia cierto que, sin ver a la persona con quien havia de casarse, nunca le vendria gana de hazerlo, que es en lo que hemos, andado tantos dias ha con ella y lo que V. M^d. trata en la ultima parte de su carta. Yo le dixi, quanto a esto, lo que V. M^d. le escribe y mas que, pues no constava que la voluntad del Emperador era de no embiar a su hijo sin que ella primero quisiese tratar del casamiento a V. M^d., no le quedava mas que dezir sino tornarle a rogar de nuevo que mirase quanto le convenia el tomar resolucion en este negocio; a este proposito le acorde como yo nunca le propuse la venida del Archiduque de parte de V. M^d. ni de su comission, ni como cosa cierta, lo qual ella no ha negado. Mostrando yo quedar con poca satisfacion de su respuesta y diziendole que me parecia que pues el Emperador se contentava de no obligarla hasta que viese al Archiduque y se satisfiziese de su persona, y no vey a ella le quedase excusa ninguna, me torno a replicar que ninguna cosa seria bastante a hazerle pensar en casarse, ni tratar dello. sino era la misma persona del que havia de tomar por marido, contendandole de manera que le hiziese querer, lo que agora no quiere, y que, si esto no se hazia, no havia para que pensar que pudiese jamas ser que ella se casasse y que, si al Emperador le parecia que no le convenia embiar a su hijo sin saber primero su voluntad dello, a ella no le plazia declararla sin ver primero lo que havia de querer. Con todo esto le parecio de pensar en ello, y, mandandome aguardar, se entro en su camara, donde estuvo con Sixel cerca de una hora, despues salio y me torno a dezir lo mismo que antes, pero de manera que quisiera en todo caso persuadirme que la venida del Archiduque podria ser con algun fruto, yo no cure sino de remitirme en esto articulo a la voluntad del Emperador, como lo haze V. M^d. en su carta, y mostrando poca esperanza de buena conclusion dixi que yo avisaria a V. M^d. de lo que me havia respondido.

He conferido esto al Conde de Elfestayn, el qual queda muy satisfecho y ha avisado dello a su amo. El esta todavia que el Archiduque deve venir porque le parece que llegando aqui tendra tantos de su parte que, aunque la Reyna no quiera, havra de casarse con el. Dizeme que el Duque de Babiera le ha escrito que el es de la misma opinion que el Archiduque venga y que ha offrecido al Emperador que el vendra a acompañarlo y que gastara cien mil florenes en el viage. Tambien entiendo que el Rey de Bohemia es de este parecer y que solicita mucho la venida del Archiduque. En la carta que yo escribe V. M^d. a quinze de Ottobre, aunque no sabiamos la determinacion de la Reyna en este negocio, viendo yo todavia la manera de proceder y entendiendo cada dia mas de su yntencion que

darla embiar con la primera ocasion. Tampoco escrevire aqui de lo demas que hay de nuevo, pues en la carta de Su Mag^d va todo. En el negocio destes de Dordrech yo no he querido hablar porque, no estando aqui persona informada de lo que passa, fuera hablar

era solamente querer rebolver a V. M^d. con Franceses, me atrevi a dezir que me parecia que para assegurar todo esto y hazer determinar la Reyna en este casamiento convenia tenerla no solamente incierta de la amistad de V. M^d. pero aun atemorizada y asombrada, loqual ose escribir a V. M^d., pareciendome que los que estamos presentes en los negocios somos obligados a dezir todo lo que sentimos sin temer de parecer imprudentes y tras esto a obedescer y executar puntualmente lo que se nos manda. Yo he procurado de hazerlo assi en este negocio y pienso que ni la Reyna ni nadie podra dezir de haver entendido de mi cosa que halle contraria a la intencion y mandamiento de V. M^d. que es de tenerla contenta y satisfecha, y, aunque los negocios que aqui se han offrescido, han sido de qualidad que no he podido escusar de dar voces con ella algunas vezes y mostrar poco contentamiento de lo que haze y dize, lo de la religion, ni el del servicio de V. M^d. mismo no me haran jamas contravenir a lo que V. M^d. me manda, porque se que en lo uno y en lo otro me mandara lo que mas convenga. Tras esto no quiero dexar de replicar agora que para la conservacion del estado de las cosas presentes, que es lo que V. M^d. pretende, no me parece que ay cosa que menos convenga que dexar las cosas de aqui tan sueltas como van, de lo qual necessariamente se han de temer muy grandes inconvenientes, y no lo es pequeño ya el ver que estos con sus intelligencias ayan traido las cosas publicas al punto en que estan y estragado las de la religion en Escocia y puesto la de Francia en los terminos que lo tienen, que, sino se remedia, estara presto peor que Escocia; demas de haver aqui mas de dos mil casas de Flamencos hereges y ser muy bien recibidos todos los Españoles que vienen, el remedio de lo qual no es a mi parecer muy dificil, consideradas sus pocas fuerças y el estado de las cosas de este reyno y el poco peligro que ay de que estos puedan concertarse con los enemigos de V. M^d. Atrevome a dezir esto por no faltar a la opinion que V. M^d. es servida tener de mi en lo que toca al servicio de Dios y suyo, la qual intencion suplico a V. M^d. que escuse mi atrevimiento. Los Embaxadores de la Reyna se han partido para embarcarse en Plemua. La comision que llevan es proponer a V. M^d. la renovacion de la liga y si les hablaren en cosas de la religion dar largas conforme a como lo tengo avisado a V. M^d. por otras, y en lo de este casamiento del Archiduque responder de manera que parezca que, si ha dexado de tratarse del, que ha sido la culpa del Emperador en no querer embiar a su hijo. La summa es que si ellos pudieren echar a Franceses de la ysla y juntar reynos con casamiento o con union de la religion, les parescera que la confederacion con V. M^d. no les hara mucha falta; pero, si esto no les sucediere, quieren tener estas platicas en pie para poderse valer a tiempo del favor de V. M^d. Los catholicos de aqui en ninguna manera pueden persuadirse que sin la restitution de la religion V. M^d. querra renovar esta liga, y el Vizconde de Monteagudo pienso que es en secreto lleva cuidado de procurarlo assi de su parte y de los demas. El doctor Colo me embio a dezir, dos dias ha, que, si V. M^d. les desamparava, se ayudarian de Franceses y aun de Turcos por no passar lo que con estos hereges se passa. Al Vizconde nunca le quisieron dar licencia que me hablase a solas, lleva desseo que V. M^d. le haga merced de oyrle secretamente, y dize que, sino fuera para yr a besar las manos de V. M^d. y a informarle de las cosas de aqui, antes se dexara cortar la cabeza que rescibir cargo de la Reyna. A este Irlandes despedi desde que me dixo la ida de aquel Prior a España. Pienso que aqui nunca se sentira nada de este negocio, y, aunque se entendiese, a mi

sin fruto, porque, con qualquiera cosa que me replicaran en el hecho, yo huviera de callar. Si viniere alguno, como V. A. me scrive que vendria, yo hare lo que V. A. me manda, como soy obligado.

me perjudicaria poco, no haviendole yo dicho cosa que pueda parecer sospechosa: solamente he usado con el de algunas palabras generales por evitar que no recorriese a Franceses, los quales me parecia que le oyrian de buena gana, siendoles esto tan comodo para las cosas de Escocia.

Hasta aqui ha sido respuesta a la carta de V. M^a. *Dice agora lo que aca ay de nuevo.* La Reyna passa adelante con mucha diligencia en su disño de echar Franceses de Escocia, a los quales les ha ido estos dias mal, no solamente por el naufragio del Marques de Albuif pero por haverles sucedido mal en tierra y haver perdido alguna gente. Mons^r de Martiga, general de la ynfanteria, llevo a Escocia, y, en acabandose de desembarcar, se les passaron los marineros con el navio a los enemigos, en el qual le llevaron toda su hazienda.

Otras quatro naos que han aportado a un puerto desta costa, han sido arrestadas, las dos dellas cargadas de trigo y cenada y una de vinos y la otra de soldados: han sido forçados a vender lo poco que les han dexado y los soldados estan de aquella manera sin poder ir a Escocia, ni bolver a Francia.

La Marche, moço de camara del Rey de Francia, llevo aqui los dias passados de passo para Escocia. La Reyna le dio pasaporte, pero con todo esto en passando de Barvie fue preso de Escoceses. Entiendese que fue trato y orden de aca porque le hizieron aguardar un dia en Barvie, de lo qual, havien-dose quejado el Embaxador de Francia a la Reyna, ha mostrado ella maravillarse.

Jorge Havart ha ido por general de los cavallos y Milort Grey por consegero del Duque de Nortfolk. Los cavallos seran mas de mil y quinientos, segun dizen, y los infantes mas de quinze mil. Sera menester que en pocos dias hagan lo que van a hazer porque entiendo que ay tanta falta de vituallas en toda aquella tierra que no podran estar en campaña de un mes de arriba. La Reyna se provee de dineros con mucha diligencia y su factor de Anveres le ha embiado esta semana parte de dozientos mil ducados que alli ha tomado y cada dia le va embiando los demas.

Estos dias ha embiado la Reyna a Francia un Yngles que se dize Tremeyn, muy grande herege, que yva a desembarcar en Bretania. Entiendo que va y viene con mensages algunos hereges de aquel reyno, que entre ellos y estos hay grande inteligencia.

Aqui se mandan aderezar otras quinze naos para la guardia desta costa hazia tierra firme. Tambien entiendo que Franceses mandan venir doze galeras que han de estar en Calés y que el Marques de Albuif estava presto en orden con otra armada para passar a Escocia, no se si sera a tiempo.

La Reyna mando estos dias a un criado de Miladi Margarita Lines que andava aqui, que dixese a los del Consejo lo que su ama le havia mandado dezir, y assi se hizo. Oydo le mandaron prender y han embiado por su ama. Lo que propuso, entiendo que es que, siendo la dicha Miladi Margarita la mas cercana parienta de la Reyna de Escocia y a quien de derecho tocava la succession de aquel reyno, embiava a suplicar a la Reyna de Yngalaterra que no quisiese favorecer al Duque de Chateleao, ni a sus hijos, ni por esta causa tener guerra con Franceses, pues ella estava segura que, muriendo la dicha Reyna sin hijos, Franceses no dexarian de darle a ella y a los suyos la posesion de aquel reyno.

De todos los catholicos del reyno, de quien tienen sospecha, se van asegurando diestramente, mandandolos venir aqui con diversas ocasiones, donde esta ya el Conde de Sarisbury y el de Notamburlan y un cavallero que se dize Leonardo Chaamberlan, que tiene el gobierno de la ysla de Girnessen.

La Reyna no me ha dicho nada de lo que en Flandes passa; pero bien he conosciado que esta muy agraviada y poco contenta, y, aunque quiere mostrar que estos desgustos no llegan a ella, yo se que le duelen infinito y que son a tiempo que le importaria mucho que sus enemigos pensassen lo contrario de lo que se ve. Pero con todo esto se esquivo de nuestros negocios mas que nunca, en los quales yo no puedo dezir menos de lo que escrivo a Su Mag^d y de lo que he dicho siempre por no poner en ello de conciencia: bien se que podra parecer atrevimiento lo que escrivo, pero la intencion me escusa.

Yo beso las manos a V. A. por la merced que me ha hecho y por la que ofrece hazerme en la provision que Su Mag^d me ha embiado, de laqual yo quedaria muy contento porque es mejor de lo que yo merezco, si las cosas de aqui no estuviessen de manera que es imposible passar adelante con ella, y yo no puedo remediarlo por otra via, por lo qual cierto yo estoy con mucho trabajo, y pienso que no podre dexar de importunar a Su Mag^d sobre esta materia contra mi voluntad y mi costumbre, que ha sido de servir con mi hacienda, sin pedir jamas cosa ninguna: se que el favor de V. A. aprovechara mucho y assi le suplico me le haga de representar a Su Mag^d esto.

De Londres, a 3 de Hebrero 1560.

(Archives impériales de Vienne et Archives de Simancas, Leg. 814.)

Tambien le tienen aqui y le quitan el dicho gobierno, que le tenia de V. M^d. por su vida y de un heredero.

Beso las manos a V. M^d. humildemente por los tres mil escudos que me manda pagar por mi entretenimiento. Nuestro-Señor la real persona y estado de V. M^d. guarde y prospere con acrecentamiento de mayores reynos y señorios.

De Londres, a 5 de Hebrero 1560.

Despues de escrita esta soy certificado que el Tremeyn va a cierto tratado en Bretania muy importante por via de ciertos hereges, aunque el ha publicado que va a casa de la Marquesa de Heli a cosas de otra qualidad.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DXLIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras

(LONDRES, 3 FÉVRIER 1560.)

Il ne s'occupe point du voyage de l'archiduc et laisse ce soin au comte d' Helfenstein. — La reine est mécontente de ce qui se fait aux Pays-Bas. — Bon effet de la lettre du roi. — Il expose ses embarras financiers et demande à être relevé de sa charge.

La carta de V. S., de 21 del pasado, recevi a 25, a laqual he tardado a responder hasta agora por poder hablar a la Reyna antes, a quien hable dos dias ha, y lo que se ha hecho, es lo mismo que hasta aqui. Solamente hay de nuevo el mucho deseo que tienen de la venida del Archiduc, de laqual sacarian ellos muchos provechos y muy importantes a sus disinos y nosotros no ninguno si con ella no huviesse determinacion de Su Mag^d conforme a la necesidad destes negocios. Yo ando tan sospechoso en este articulo que, aunque no falten personas que prometen tanto como nos prometio otra vez Miladi Sidne, no creo nada, y, con remitirlos al Conde de Helfestain, me escapo dellos, el qual Conde, aunque entiende muy bien la burla y vce manifestamente que la Reyna no piensa en casarse, todavia es de opinion que el Archiduc venga y que su venida sea con el consenso y favor del Rey nuestro señor, con el qual aditamento ye tambien he passado por ello, pues es lo que haze al caso y sin lo qual la venida seria disparatte.

La Reyna no me ha hablado en cosas de Flandes, aunque esta lleva de agravio y de descontento por lo que alla se ha hecho, que ha sido a muy mal tiempo para sus disinos. El Embaxador de Francia me dixo, dos dias ha, que havia passado con ella una gran escaramuça sobre la prision de la Marche y arresto destas quatro naos que en effecto han sido honestamente sachiadas y desvalijadas. Danse toda la prissa posible a entrar en Escocia, y creo que lo haran antes de xv dias. Lo que hay de nuevo en todo lo de aqui, vera V. S. por la carta que escrivo a Su Mag^d. Querria que se entendiesse que todo lo que escrivo, es con muy buena informacion para que no se aguardasse a hazer las provisiones tarde por temor de lo que yo escrivo sean discursos y conjeturas. Plegue a Dios que se use mas diligencia, ya que la Corte esta junta, de lo que se ha usado los meses passados.

La carta de Su Mag^d para la Reyna ha sido muy al proposito por que demas de tratar de la necesidad del casamiento de la Reyna, con razonable eficacia, muestra que Su Mag^d desea el casamiento del Archiduc y que con esto se añadiría voluntad de asistir a las cosas de este reyno, que es lo que aqui no quieren creer, viendo que yo nunca he querido proponerles nada en este articulo sino cosas generales, lo qual he

hecho por no salir de los limites de mi commission. La Reyna olgara de no recebir esta carta por que le ha parecido en cierto modo ocasionada a que Su Mag^d se puede quejar della, no haziendose este matrimonio. A algunos les leo lo bueno de la carta para que entiendan quanta culpa tendra la Reyna en no hazer lo que el Rey le aconseja.

El sacar de ay los Españoles es, como V. S. lo considera, muy fuera de tiempo, y no dudo de que V. S. no haya replicado y proveydo en ello lo que conviene. Por las nuevas que V. S. me manda escribir, beso las manos cien mill vezes, y espcialmente por la del navio de Gonzalo Perez, del qual yo nunca he podido entender nada, y aunque he usado harta diligencia, ni de los puertos deste reyno, ny de los de Irlanda, y, si este Porlan que en el aviso si dize, no es otro que un Porlan que dizen que esta cerca de la isla de Wich, yo temo que la nueva no sea falsa, pero dentro de tres dias lo sabre cierto y lo avisare a V. S.

La provision de los tres mil escudos que Su Mag^d me ha embiado y el salario que me ha señalado es verdaderamente mas de lo que sirvo aqui y para lo que con otros se haze, a cuyos meritos no llegaran mis servicios en cien años. Yo conozco que Su Mag^d me trata demasiado de bien. Pero el mal es que lo de aqui esta tan caro y yo puesto de manera que es imposible passar adelante con ello, por que devo seis mill ducados el dia de oy, y el gasto de mi casa no le hare con menos de otros tantos cada año, sino fuesse despidiendo los dos tercios de los criados que tengo, lo qual ny conviene al servicio de Su Mag^d, ni a mi tampoco. Mientras estuviere en Inglaterra de mi hazienda no puedo suplir a esto porque ya la he gastado toda en este officio. No se como podre dexar de hecharme con la carga un día destes, parizendome que sera esto menos mal que no el comendar la honra y la consciencia a la cortesia de quien V. S. sabe, con esto que agora se me embia hare algunas moratorias y quien no pueda mas supplicare a Madama que embie aqui alguno en mi lugar y yre a dar mis disculpas a Su Mag^d, el qual, si estoviesse informado de lo que yo he gastado, quatro años ha, serviendole, se que alargaria la mano conmigo mas de lo que haze. Pero por ventura quiere Dios hazer me merced que yo iguale los disños con la vida, y segun mi poca salud no la tengo muy larga, y assi me se haze merced sin sentirla. A V. S. le parecera mucha filosofia esto, pero cierto yo lo digo como lo siento, y pues murio Papa Paulo quarto, es de creer que no se usa ya la ypocrisia. De la creacion deste no me manda V. S. escribir nada. Eseriven me de España que no faltavan quien la diesse a la manera del proceder del Embaxador Vargas. A mi me parecc que el havernos escapado de aquellos Ferrares y otros que tenian su juego ordenado, dias havia, teniendo nosotros las cosas de Roma tan olvidadas, no se da poco. Plegue a Dios que lo de aqui adelante no nos trayga en palabras como lo de hasta aqui.

De Londres, a 5 de Hebrero 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DL.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 3 FÉVRIER 1560.)

Il a demandé à la reine une prolongation de congé pour lady Dormer et Suzanne Clarencius. La reine a refusé en se plaignant vivement du comte de Feria, à qui l'on attribue les conseils donnés à la duchesse de Parme. — Une nouvelle démarche sera tentée près de Robert Dudley. — Urgence d'un remède à la situation des choses. — Ses embarras financiers; il se verra réduit à mendier. — Nouvelles d'Espagne.

Ocho dias ha, recibí una carta de V. S. con el ordinario de Anveres y no he respondido antes por que por mi indisposicion no pude yr a hablar a la Reyna. Hasta dos dias ha hablele en los negocios que el Rey le scrive y en los que V. S. me manda. En los del Rey lo que se ha hecho vera V. S. por la carta que a S. M. escrivo. En estos otros lo que pasa es que, pidiendole yo la licencia para Clarencius, me respondió que ella bien sabia que por no venir Clarencius a Inglaterra yria mas lejo que a España, pero que era su sugeta, era menester que bolviere aqui. Respondile que no pensaba yo que Clarencius se fuese por huyr de Inglaterra sino por crear un hijo de V. S. y servirle. Respondiome muy fuera de proposito que tambien a V. S. le estava mejor el no decir mal de las personas de quien lo dice. Maravillandome yo desto y preguntandole que queria decir aquello, me dixo que V. S. hablava mucho y muy perjudicialmente contra ella y sus cosas, lo qual ella no lo tenia merecido, habiendole siempre tenido en lugar de padre. Yo le dixe que me pesaba que Su Magestad me obligase a tratar de otros negocios que de los que tenia a cargo, pero que, por la obligacion que yo tenia al servicio de V. S., no podia dexar de decirle que V. S. era cavallero y cristiano y no tenia por costumbre de murmurar de nadie por malicia, pero que, teniendo V. S. alguna quexa della, como yo sabia que la tenia y con mucha razon, seria facil cosa que V. S. hubiese tratado de ello con personas que pensase que le habian de referir a Su Magestad y con su Embajador mismo mejor que con los otros. Respondiome que de lo que ella se quexaba, no era lo que V. S. habia dicho a su Embajador, sino porque habia dicho a otros que Druri que estava preso porque habia dicho mal de aquel joven. Yo la dixe que V. S. habia siempre querido bien a Druri sin responder a lo del joven. Respondiome que ella tambien habia loado a V. S. algunas vcces, pero que se habia engañado porque era un gran vellacco y que, no sabiendo V. S. por lo que esta preso, era obligado a pensar antes el bueno que lo mal. Estuve un pcco callando y torne a suplicalle que esto no impidiese lo de Clarencius. Respondiome que ni a ella, ni a la madre de la señora, que así nombra a la

aguela de mi señora la Condesa, ella no le daría una hora mas de termino de la que le tenia concedido y que, pues tenia hacienda en Inglaterra, que biniese a vivir en ella y que la vaca que vertía la herrada de la leche con el pie no merecia apazentarse en un buen prado y que así no habia para que hacer cortesía a V. S., al qual descaba que se fuese a España a hartase de decir mal de ella, y tornome a decir que la licencia la diria que, pues era su suditto, queria que la obedeciesen. Yo le dixé que no estava alli para forzarla, ni para quitarle su dominio, aunque me marabillava que no mirase que tambien ella tenia subditos del Rey de España y se servia de ellos y no miravamos nosotros en tantas deligaturas. En fin se retiro de manera que no fue posible ablandarla. Dos dias antes me habia dicho Milort Signe que Milort Robert andava quejoso de V. S. por otro. Tanto yo ando trabajando por toparme con Milort Robert quan ruynmente lo hace en referir a la Reyna estas sucidades, que se que no han podido salir sino de el informado de Granada y de otros rapazes. No se lo que se podra haecr mas en ello. Yo ninguna esperanza tengo de que la Reyna quiera complacernos, antes pienso que habra mandado a un destes Embajadores que a embiado a España, que forme querella de ello con el Rey y que se agravie de lo que Madama hace en sus negocios, dando toda la culpa dello a V. S. Esto no lo se cierto, pero de ver la prisa que estos tienen de que V. S. se vaya a Espana y el cuidado que tienen de entender quando ha de ser su partida, y el haberme la Reyna dicho que Madama tiene otros que la ayudan a gobernar, lo sospecho. Ella esta toda llena de agravios y nunca tanto ha callado como ahora. Bien creo que, si pudiere, se vengara dellos. No he querido dexar de escribir a V. S. toda esta historia porque me parece que cumple que la sepa puntualmente porque no hay palabra mas ni menos de lo que ha pasado, y pues se que se servira dello V. S. como conviene, no me ha parecido tenerse lo escondido. Ya que el negocio no ha podido hacerse como V. S. mandava, yo vere todavia si Robert querra hacer estas paces; pero lo mas cierto es que no lo hara. Con Preiner y con Olavarria he escrito largo a V. S. Yo agora lo haria sino escribiese a Su Magestad tan largo y tan particularmente por la carta como vera V. S. por la envio a Madama. Solamente digo a V. S. que, si lo de aqui no se remedia presto, nos saldra a los rostros como calentura, porque andan las cosas mas sueltas de las que dexo V. S. la mitad por medio.

Los dineros que Su Magestad manda darme, bastaran para pagar la mitad de lo que devo, de manera que, para pagar lo demas y para vivir yo otro año, sera menester andar mendicando como hasta aqui yo no me quexo, porque cierto conozco que lo que Su Magestad me da, no se lo he servido, pero tambien se que no puedo vivir con esto, ni tengo remedio de ninguna manera. Procurare de llegar estos trabajos hasta la postre y entonces con yrme a Su Magestad a darle cuenta de mi vida, pienso concluir que menos mal sera esto que encomendar la honra y la consciencia a la cortesía de quien la usa con pocos : a lo imposible no veo que nadie sea obligado. Su Magestad escrivio

a V. S. que me proveeria conforme a la qualidad deste cargo y a la de mi persona. Yo me he engañado con pensar que, entre el cargo y la persona, tratandose los negocios que aqui se tratan, valian mas que ocho escudos cada dia porque estos sin el cargo los he gastado yo y muchos mas de mi hacienda, sirviendo a Su Magestad, pero estas lastimas no quiero decirlas a V. S., a quien querria descansar y servir, mas que dar pena y lo dicho suplico V. S. me perdone que tras lo que se ha tratado en lo demas desta carta no podia dexar de seguir un capitulo tan melancolico como este.

Acabare con besar las manos a V. S. por la buena nueva que me escribe del casamiento del señor don Alonso de Aguilar, que cierto ninguna cosa podria yo oyr de España que mas contentamiento me diese, y no me le ha dado pequeño de entender de la carta del Arzobispo y de Fray Juan, a cuyos discipulos he consolado siempre y a algunos dellos dado para vivir en sus destierros de le poco que aqui alcanzavamos; pero no es tiempo de liberalidades, y asi es bien que se mueran estos pobres obispos y otros desta buena gente, pues no hay quien les de ningun remedio: espero que Dios le dara a todo.

De Londres, a 5 de Hebrero 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 815.)

DLI.

Chaloner à Cecil (Extrait).

(BRUXELLES, 5 FÉVRIER 1560.)

Audience donnée par la duchesse de Parme à Chaloner et à Gresham. Son bon accueil. — Les Français cherchent à enrôler les Espagnols qui ont été licenciés. Leur projet de descendre en Angleterre. — Alliance du Pape, de l'Empereur et du roi d'Espagne. — Éloge de Gresham. — Horrible tempête.

It may like you, Sir, to understand that, this forenoone, by the Regent's apoyntment, I and sir Thomas Greshame, repayinge to the Court, had audience and presented to her the Quenes Majestie's letters, each of us respectively; which, where she had redde, perceiving therby the Quene's pleaser towching my revocation and his substitution as Her Majestie's agent, etc., after I had, aswell towchinge myself as towching the sayd sir Thomas Gresham, used to her certayne wourds of office and compliment as me seemed

meetest to the purpose, and he also the like, we both, I assure you, had such good wourds of answer and with such good countenance from her as we rested therewith well satisfied: th'effect whereof, I am sure, the sayd sir Thomas Gresham will further for his parte enlarge unto you; and I, at my returne, will, *viva voce*, further expresse unto Her Majestic, to whom the Regent requested me to make her herty and duest commendations, etc.

The letter for the horses I have not yet presented, nor will not, in case myn owne passport otherwise shall serve, which to morrow *videbimus*.

I understand that three of four of my last written letters to you have through contrary wether been stayed at Dunekerk, wherof I am sorry.

The Spanishe bands ar secretly solicited by the French.

The admyrall Chastillon, as I lerne, is at this present at Calais with twelve ensignes, and by the latter of this monythe they shall be thirty ensignes, not so much ment for Scotlande as for discent somewhere in England. Take hede to the yle of Wight. The Frenche also will joyne to theis former eight compaynies of their gendarmerie and oon thousand swartrutters. I understand they have made an offer to the duke of Savoye to restore owt of hand Turyne and those other places in Pyemont, yet kept by them, upon a composition for a rounde summe of money, whiche money, withe as much besides as they can make, they will employ against us. Consider this well, for it is likely to be trewe....

It is hoped certainly that the Pope will out of hand have a generall counicile (yea, though if be in the myddle of Germany) and to be personnally at it. Think what moment this is of and how it maye touche us.

Th'Emperor hath received great demonstration of amytie at the Pope's hands...

Th'Emperor's puissance and the Kinge Catholicke's, as all men here accompte, ar like to be much avauanced by meanes of this Pope. I wold wishe and trust it is consydred what their straighter amytie doth imparte, whiche maye be unto us a pyllow *in utramque aurem dormire*.

I trust shortly to see you. Therefore, where sir Thomas Gresham maketh such haste away, as I cannot blame hym, for the Quenes Majestic's affaires (being a jewell for truste, witte and dilligent endeavor), I must needs finishe this scribbled letter.

From Brussels, the 5th of February 1559.

P. S. Here hath bene horrible tempest of late. I pray God we susteine no damage therby. Theis two night last passed were over-terrible, whiche troubled us both here.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n° 694. — Publié par Haynes, State papers, p. 256, d'après les Archives d'Hatfield.)

DLII.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(6 FÉVRIER 1560.)

Gresham reçoit 45,700 livres pour les employer en paiements.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 698.)

—

DLIII.

La duchesse de Parme à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 7 FÉVRIER 1560.)

Réponse à la lettre d'Élisabeth qui lui annonçait le rappel de Chaloner et la nomination de Gresham.

Très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse. Par deux lettres qu'il a pleu à Vostre Majesté nous escrire du xxii^e de décembre passé, nous avons entendu que, estant Vostre Majesté délibérée d'envoyer messire Thomas Chalonner, son ambassadeur résident pardeçà, en Espagne, pour tenir la charge d'ambassadeur ordinaire devers le Roy mon seigneur, ou l'emploier en autre endroict pour son service, Vostre Majesté l'avoit voulu rappeler devers elle, envoyant icy, pour doiresenavant y résider et tenir la place dudict Chalonner, messire Thomas Gressham, son facteur en la ville d'Anvers. Et comme nous a esté plaisir d'entendre Vostre Majesté s'estre déterminée se servir dudict Chalonner en ce que dessus, pour estre meismes personnaige qui le mérite et lequel, en ce qu'il a eu de charge, s'est tellement porté qu'il a en ce costel donné la satisfaction et contentement tel qu'il convient à l'entretienement de la commune amytié estant entre Sa Majesté royalle et la vostre, aussi à la bonne voysinance des pays, et que nous l'avons tousjours très-voluntiers ouy en ce qu'il nous a proposé de vostre part, nous ferons doiresenavant le meisme audiet Sr Thomas Gressham, et ne nous sera moins agréable que nous a esté le dict Chalonner, et le seront tousjours ceulx qui viennent de vostre part, selon que icellui Chalonner en pourra faire plus

ample rapport à Vostre Majesté, et du désir que nous avons de procurer la conservation de ladiete commune amitié et voysinance, congnoissant combien elle importe aux deux costels, et que sommes seure que de celluy de Sa Majesté royalle n'y aura aucune faulte de correspondance, que nous accroit tant plus la voulenté de faire tout ce que pourrons pour ladiete conservation.

De Bruxelles, le xii^e de Febvrier 1559.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Liasse de l'Audience, n^o 88.)

DLIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 7 FÉVRIER 1560.)

La reine a fait arrêter dans l'hôtel de l'ambassadeur de France tous les catholiques qui y entendaient la messe; elle a fait aussi voir quels étaient ceux qui y assistaient dans la chapelle de l'évêque d'Aquila. Dispute à ce sujet entre le comte d'Arundel et l'amiral. Cependant la reine veut faire rétablir les croix dans les églises. — Disgrâce de lord Paget. — Prochaine arrivée du duc de Holstein et du fils du roi de Suède. — Nouvelles d'Écosse.

Tres dias ha, escrevi a Vuestra Alteza con un correo llamado Juan Aquipens, el qual me havia traído unas cartas sobre cierto negocio de represallas de unos de Holanda, y respondi al despacho de Vuestra Alteza de 15 y 25 del passado y avise de todo lo que se ofrecia. Lo que agora hay de nuevo, es que he entendido como el día de la Purificacion la Reyna mando que se prendiessen todos los Ingleses que se hallassen a oír missa en casa del Embaxador de Francia, loqual se hizo con muy poco respecto del Embaxador y con grande demostracion y multitud de gente que estava delante su casa a verlos prender. El mismo día vino a la mia un Ingles a hora que se dezia una missa y llego a la capilla a verlos que la oyan y salio diziendo algunas palabras de amenazas contra ellos, en loqual no hubo entonces persona de mi casa que mirasse, ni despues se ha hablado en ello; la causa desta provision ha sido haver entendido la Reyna que en Londres hay muchos que oyen missa, como los hay con effecto muy muchos, y recela que algunos por esta vía no tengan pláticas con el Embaxador de Francia; ha proveido que de aqui adelante se tenga mucha vigilancia en esta materia. Pienso que tambien hazen esto por estorvar los conventiculos de catholicos que se ayuntan donde se hazen

dezir missas. Por otra parte va buscando de darles algun contentamento, loqual piensa hazer con mandar tornar a poner las cruces en los altares, loqual se havria ya mandado si no fuesse la contradiccion y confusion que hay entre los mismos obispos, hereges y otros, que tienen cargo destas cosas de religion.

El mismo dia, estando el Conde de Arondel y el Almirante en la sala de presencia de la Reyna, vinieron sobre esta platica a reñir por que, diciendo el Almirante que se devian castigar muy rigurosamente y exemplarmente estos que se hallaran desobedientes en lo de la religion, el Conde de Arondel respondió que no era cosa segura, ni conveniente que fuessen castigados de aquella manera, que de ello no podia resultar bien, ny servicio a la Reyna, y de aqui no solamente vinieron a malas palabras, pero se fueron el uno para el otro de modo que se asieron de las barbas. La Reyna no hizo demostracion ninguna, antes, dissimulando el haverlo entendido, los mando llamar y que jugassen delante de si, para que en aquel modo se empeçassen a hablar y se apaziguassen, loqual se hizo con muy poca reputacion suya y con gran menoscabo de la autoridad real, tanto que no hay quien no se atreva a hazer lo que se le antoja, y a las puertas de Londres se roba de medio dia, y assi antyer un criado de Pagete le saco una hija de casa y la llevo a la suya; dicen que se casara con ella, loqual entiendo que no ha sido sin inteligencia de algunos principales que quieren mal a M. Pagete, que esta dello tan descontento que pienso que se ha de morir de enojo.

El Duque de Holsacia se espera aqui y le han ya señalado la casa de Somerset. Tambien se dize que esperan al hijo del Rey de Suecia que dicen que vendra con muchas naos y gran suma de dineros. Yo he dexado de escribir esto por parecerme nueva echadiza y que su venida de alla no puede ser a tiempo que importe a las cosas presentes, fundando estos toda su esperança en echar luego de Escocia los Franceses, antes que pueda juntarse alli mayor numero dellos : loqual si no les sucediesse, poco les podria valer el favor y armada de Suecia, sin el de quien pueda divertir las fuerças de Franceses por tierra firme.

Las naos de Ingleses han tenido una refriega delante de Lith con algunas de Franceses. Cuentanlo diversamente los unos de los otros, assi en lo que toca a qual parte fue la que provoco como al suceso dello. Pero es cierto que, aunque no ha havido daño de mucha importancia, ya han venido a las manos. Ingleses dizen que Franceses fueron los provocadores que los bombardearon desde una isla que esta frontera de Lith; Franceses dizen que los otros ivan a robarles aquella isla por via de amistad. Todos concurren que Franceses han dexado la campaña y se han retirado a sus fuertes y que estan muy apretados. Ayer tuvo la Reyna una estafeta; pero de mi se guarden mas que de Franceses, y assi no he podido aun saber lo cierto.

De Londres, a 7 de Hebrero 1560.

(Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre, t. III, et Archives de Simancas, Leg. 814.)

DLV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 7 FÉVRIER 1560.)

Il ne peut rien obtenir de ce qu'il a demandé pour lady Dormer et pour Suzanne Clarencius. Elisabeth se montre fort irritée, et lord Dudley est mécontent de ce que l'on cherche à faire épouser à la reine un prince étranger. — Le baron Preyner racontera ce que tout le monde sait et qu'il ne peut écrire. — Misère des clercs privés de leurs bénéfices et des étudiants chassés de leurs collèges.

Ilustrissimo Señor. Habra tres dias que escribi a V. S. lo que habia pasado con la Reyna sobre las licencias de Miladi Dormer y de Clarecius. Despues he estado por via de Mastre Sidne de verme con Robert para decirle quan mal lo ha hecho en andar con estas chismeras a su ama y ver si quisiera entender el daño. Pero ha llegado el descomedimiento y poco respecto a tanto que no le ha podido Sidne persuadir a que viniese a mi posada, aunque lo procuro, segun dice harto, antes le dio a entender que no hacia el cuerdamente en entender en favorecer negocios de casamiento de la Reyna con estrangero, ni meterse entre principes. A mi costa que toda esta grita la ha causado el Robert informado de un parada al qual nunca he podido dar alcance que querria decirle algo de lo que merece oyr. Yo no se que me hacer en esto. Sabe Dios la pena que me ha dado y da; pero la señora Reyna esta tan alterada en esto articulo que, sino es alterarla mas, yo no veo que pueda hacer otra cosa. Si Miladi viniere aqui, no me parece que hay para que pedir licencia de tener missa, pues sin licencia la tienen todos quantos quieren en el reyno, y, de aqui a algunos dias, si hubiere mejor sazón, se podria procurar de habersela sin dificultad. De la ida de Clarecius no tengo esperanza ninguna, ni veo como se pueda tan presto tratar dello, si ya V. S. no quisiese escribir justificaciones y cosas que no convienen, ni se que V. S. querria hacerlas memorial a peligro de quedar con verguenza. Si V. S. mandare otra cosa, tambien lo hare. Esto es lo que pasa.

La pendencia del Almirante con el Conde de Arondel y el salto de su hija del povre Pagete vera V. S. por la que escrivo a Madama, y tambien lo que hay de nuevo, que es poco. Las cosas de Franceses en Escocia van mal. Dicen que el Marques de Albeuf esta ya a punto para partir con algunas naos y municiones; pero el Embajador de Francia dice que no estara a punto de aqui un mes, ni aun de aqui a dos. No se si querran engañar las espías con esto.

El Baron Preyner me prometio de contar a V. S. las cosas que yo dexé que no

pueden escribirse; pero ya V. S. las adivino y me escribe de que materia son. A la verdad yo no querria hacer relaciones tan trabajosas; pero tam poco puede disimularse lo que todo el mundo dice. El Flamenquillo sabe cosas grandes, y otros sin el otras no pequeñas y en fin todos somos Flamenquillos.

No podria V. S. creer lo que aqui acude de povres estudiantes que los han echado de sus colegios y clerigos que los han privado de sus beneficios a pedir que les den alguna limosna. Yo no puedo cerrarles los oydos, aunque se vendan los trapos que tengo comprados para casa: quanto pudiere pasarlo adelante pasare, y, quando no pueda mas, no se si aguardare a esperar el socorro de España cierto porque no podre querria vender un brazo a un ojo para pasar adelante este servicio; pero no tengo que vender, ni a quien pedirlo. V. S. por el amor de Nuestro-Señor mande pensar en ello.

De Londres, 7 de Hebrero 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815 et 814.)

—

DLVI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 12 FÉVRIER 1560.)

Emprunts faits par la reine à Brème et à Lubeck sous la garantie du roi de Suède. — On craint que les Français ne tentent un débarquement sur la côte de Cornouailles. — Armes envoyées des Pays-Bas. — Le comte d' Helfenstein prétend que le roi enverra son propre fils en Angleterre pour rechercher la main d'Élisabeth. — Arrivée d'un nouvel ambassadeur de France. — La reine se jouera du prince de Suède comme de l'archiduc. — Nouvelles d'Irlande et d'Écosse.

A seys deste escrivi a Vuestra Alteza con el ordinario de Anvers, y poco antes havia escrito con un correo que de ay se me havia embiado los dias passados. Lo que agora hay de nuevo es que la Reyna manda apercebir mas gente y dizen que armara hasta veynte y cinco naos mas de las que tiene armadas, loqual se ha commençado a hazer a gran pricssa. Tambien entiendo que se ha proveydo de trezientos mil ducados sobre credito del Rey de Suecia, y que se los traen de Brem o Lubeque. No se si estas provisiones son por temor de las que Franceses se entiende que hazen, sospechando que quieran invadir este reyno por esta otra costa de Cornualla por divertir a estos de las cosas de Escocia, de donde lo que se entiende es lo mismo que escrevi la otra semana

a Vuestra Alteza, que las naos de la Reyna havrian maltratado y aun tomado algunas de Franceses, y se havian puesto a la boca del Frith en una islilla que se dize May, de manera que parece impossible que por alli pueda venirle socorro a Franceses. El Duque de Nortfolk havia de salir a mediado este con el exercito por tierra. Milort Grey va por general de la cavalleria y lugar teniente del Duque, y George Havart por coronel de mil cavallos.

Aqui han venido esta semana dos charruas, la una de Henrico Cornels, y la otra de Matias Gorjas, Flamencos, cargadas de armas, lasquales se descargan en la Torre de Londres.

Contra los que se hallan haver oydo missa, se procede rigurosamente, y en Irlanda se ha passado en el Parlamento el mismo decreto en las cosas de religion que aqui, aunque con mucha contradiction y con no haver querido intervenir el Conde de Astmon, ni otros en el Parlamento, y se embian alla predicadores y libros. Por otra parte la Reyna quiere en todo caso que se tornen a poner cruces y altares en las yglesias, sobre loqual hay muy gran division y contradiction entre estos obispos.

El Conde de Helfstain esta congoxado por que dize que Preyner le ha escrito que, habiendo dado a Vuestra Alteza de las cosas de aqui, no le ha respondido como el esperaba, y particularmente dize que ha entendido que el Rey, nuestro señor, piensa embiar aqui a su hijo, loqual yo pienso que Preyner no deve de haver entendido bien y que lo dira asi al Emperador, y assi lo cree el Conde. Tambien duda que lo que el le ha encomendado que diga de palabra, dandole razon de las cosas de aqui, tampoco lo deve de llevar bien entendido, y, como no son muy amigos, a lo que entiendo, no sera mucho que se hayan entendido mal.

Hoy ha llegado aqui un nuevo Embaxador de Francia porque el que aqui estava, por ser cosa del Condestable, no satisfazia.

De Londres, a xii de Hebrero 1560.

He sabido que en casa de Sicel estan escondidos dos Escoceses, hombres principales. No he podido entender quien son, aunque no falta quien piensa que el Conde de Haren es el uno dellos.

Tambien he entendido que tres dias ha llegaron dos hombres de Suecia aqui con cartas para este hijo del Rey que esta aqui. Dizenme que no traen buen despacho en lo que toca a la venida del Prince de Suecia y que, habiendo este hablado a la Reyna despues de recebido el despacho, ha quedado con muy poca satisfacion. Pienso que andan con el de la misma manera que con el Archiduque Carlo y que el Rey de Suecia no deve de querer embiar a su hijo a tan incierto negocio como es el que la Reyna responde a todos en lo de su casamiento.

A noche se despacho un correo al Duque de Nortfolk. Entiendo que le mandan que entre con la gente que tiene, sin aguardar mas a que se junte toda la que ha de juntarse,

aunque tambien dizen que de aquellos rebeldes Escoceses se han passado dos principales a la parte de la Reyna regenta, y assi lo empieçen a hazer. Temo que los de aqui se hallaran muy engañados.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre, t. III, et Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.*)

DLVII.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 12 FÉVRIER 1560.)

Dissimulation de lord Dudley. L'évêque d'Aquila a refusé de se rendre à un banquet chez lui. — Oppression des catholiques en Irlande. — Tout respire la guerre en Angleterre. — La reine monte tous les jours à cheval et fait la Bradamante. — Plus il se montre modéré, plus il est accablé d'outrages. Le mieux serait qu'il se retirât.

Yo ando aquí medio desavenido con esta gente porque no puedo aconortarme de tan gran descortesía como ha sido el no haber querido dar aquellas licencias, porque no atravesándose en ello hacienda, ni autoridad, ny siendo cosa injusta y viendose manifestamente que ha sido no querer hacer plazer a V. S., no me parece que es justo disimularlo, aunque se les disimulen otras cosas peores. El jueves pasado, Milort Robert conbido en su aposento a todos los embajadores que aquí estan y a algunos del Consejo. Yo no quise yr alla con achaque de mi gota, y, embiandomelo a decir tercera vez, acorde de responder que bien sabia Milort Robert que teniamos el y yo otros negocios de que tratar fuera de banquetes, aunque estuviera yo para yr al suyo. Esto le embie a decir porque se que Maestre Sidne le ha dicho quan agraviado estaba yo de lo que la Reyna me habia respondido en el negocio destas licencias y que pensaba que el tenia la culpa, que era el que le habia hecho relacion destas chizmerias, y, con todo esto, sin curar de averiguar nada desto conmigo, ni satisfacerme, me embiaba a convidar, no por mas de que nos vieremos en parte donde no pudiesemos tratar de negocios, que cierto es uno de los mas falsos y disimulados moços que yo he visto jamas. Yo estoy determinado de no dexarle de lastimar a el, ya que a la Reyna no puedo, y de decir lo que es razon que no se calle, sabiendo que es el que siembra estas eizañas, que es en lo que se ocupa perpetuamente. Podra ser que, al hacer de las paces, se torne a enhilar el negocio de las licencias

y sino yo a lo menos no determino de sufrirles mas de lo que es justo, ya que no se puede hacer todo lo que se deve. No pienso que dexara V. S. de responder, como conviene, a la carta que Mastre Sidney le escribio con Olabarria sobre el particular de Milort Robert, que pretende desculpase de lo que hizo el dia que mi señora la Condesa fue a despedirse de la Reyna. Caso es que pretende tener tanta abilidad que, aunque burle y diga lo que se le antoja, piensa que se lo an de pasar todo y ereergelo, es enfermedad de grandes privados, pero a fe que yo le desengaño.

En Irlanda se ha echado la Religion Catolica, aunque no sin contradicion. No puedo escribir sobre esto lo que siento, porque me da mucha pena, y por ventura la daria a V. S. mayor, si le dixese lo que sospecho en esta materia, basta decir que, yendo siempre lo que toca a la honrra de Dios a las ancas, no sera mucho que demos con ello en tierra y con nosotros tras ello.

La Reyna pidio estotro dia al Conde de Helfestayn un caballo cara a cara, y pienso que sera el espanol que le dio V. S. Sabe Dios quan contra su voluntad ge lo dara.

Su Magestad sale cada dia al campo en un ansier de Napoles o un ginete a exercitarse para esta guerra, sentada en un sillón destes que aqui se usan, que es muy buena cosa de ver, y trota y hace de la bradamante : en fin aqui todo es armas y regocijos de guerra agora.

A su P. de mi señora la Condesa andan por quitar cierta hacienda. Yo me he querido informar de la calidad del negocio, y dicen que en efecto no sera muy injusta la sentencia si gela dieren contra ; el no me ha dicho nada, aunque le he ofrecido de hablar sobre ello a la Reyna y a quien mas mandare.

Yo no escrivo nada a V. S. de mis quantas y salario porque no determino de andar a pleito sobre ello, ni aun pedir mas nada sino que, quando no pudiere mas, me echare a morir.

Bien veo que quanto mas pasare adelante mi modestia, tanto sera mayor el golpe que me daran, y que lo mejor seria retirarme con tiempo ; pero no quiero dexar de hacer lo que devo porque, si he de padecer, mas vale padecer a tuerto manifestamente que andar en duda si tuve culpa o si no la tuve. Espero que, quando V. S. llegue a la corte con gran fe, Dios ayudara a los que poco podemos como suele.

De Londres, 12 de Feb^o 1560.

Despues de escripta esta, ha llegado aqui Terlan, criado de V. S., y dice que se escapa de un naufragio en el qual se le han ahogado dos compañeros, uno de casa de V. S. y otro criado de Mastres Clarecius, y que, con su ropa que se le perdió toda, perdió tambien mis cartas y las de otros ; dice que bolvera el viernes. Beso las manos a V. S.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 813.)

DLVIII.

Mémoire des « Merchants adventurers. »

(13 FÉVRIER 1560.)

Exposé des plaintes soumises à la reine par la Compagnie des « Merchants adventurers », qui font le commerce dans les Pays-Bas¹.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 720.*)

DLIX.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 15 FÉVRIER 1560.)

Lord Cobham sollicite l'autorisation de faire venir quatre chevaux des Pays-Bas.

Los días pasados escrivi a V. S., suplicandole de parte de Milort Coban le favoreciese para que, en virtud de una licencia que le dio el Duque de Saboya, la qual original envie a V. S., le fuese licito embarcar quatro caballos y dos yeguas desos estados y porque, no habiendo habido respuesta aun de V. S. sobre ello, a el le ha parecido enviar persona propia que lo solicite, ha querido que yo le acompañe con esta carta como lo hago, suplicando a V. S. que toda la merced y favor que en este negocio se pudiere hacer a Milort Coban, se le haga, el qual reputare yo por propio.

De Londres, 15 de Hebrero 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 815.*)

¹ On trouve au *British Museum*, fonds *Harley*, n° 597, un travail intéressant, qui porte pour titre : *History of the Merchants Adventurers and of their trading with the Lowe-Countries.*

DLX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 19 FÉVRIER 1560.)

Affaires commerciales. — Empêchements causés au courrier d'Anvers. — La reine se plaint de l'édit de la Régente sur l'exportation des armes. — Le nouvel ambassadeur de France ne négligera rien pour aider les Français qui sont en Écosse et pour faire conclure à la reine un mariage peu honorable.

Escriviendo a Su Mag^d la inclusa, la qual embio abierta a V. A. ¹ para que la embie siendo servida con la primera ocasion, no tendre para que repetir aqui lo que en ella serivo. Dire solamente como yo he hablado a la Reyna sobre la relaxacion de una nao de Dordrech y de otra de Rotterdam, como de V. A. me ha sido mandado. Ha lo come-

¹ Cette lettre était conçue en ces termes :

A tres deste escrivi a V. M. y le avise de lo que la Reyna respondia en el negocio de su casamiento y lo que se ofrecia en los demas de aqui. Lo que despues aca ay es que, tres días ha, hablando yo a la Reyna en otros negocios, me torno a meter en esta platica de laqual aunque no quise apartarme, tampoco quise tratar de proposito sino que le suplique que pensase en lo que tantas vezes se le havia dicho sobre ello y que, si queria dezir algo de nuevo en ello, mandasse llamar al Conde de Helfestain. Dixome que querria hazerlo. Todo su negocio es quexarse del Emperador y mostrar que en el esta la dificultad. Ayer nos embio a llamar al Conde y a mi y lo que trato fue dar a entender por circunloquios que la culpa de que este negocio no se concluyese era del Emperador por no querer embiar a su hijo. Al Conde le parecio mostrarle la ultima instruccion que del Emperador tiene por laqual Su Mag^d se contenta de embiar al Archiduque, quando la cosa no pare en mas que en quererse ella satisfacer de su persona. Vista la instruccion, replico que, aunque piensa que por la necessidad de su reyno y instancia que le hazen sus subditos, no podra dexar de casarse presto y que la persona del Archiduque sera tal que le satisfara, ella no quiere, ni puede dezir que esta determinada de casarse hasta que le vea : de lo qual el Conde no se quiere satisfacer, y han quedado en que ella escrivira al Emperador sobre ello de nuevo y que el Conde vea primero la carta, que, si le pareciere que haze al caso, se embie y sino no. El le ha dicho claramente que, si ella no se resuelve presto y meyor que hasta aqui, el piensa que tendra orden de su amo de partirse, de lo qual a ella le pesa estrañamente porque vee que esta su maña se va entendiendo y este hijo del Rey de Succia se quiere ir tambien, y vee que, si fuese el Conde, no solamente Franceses, pero aun los de su reyno la tendrian en poco y se le desvergonçarian, y, si las cosas de Escocia le succediessen mal, como es de creer que succederan, conoce que no le quedaria ningun remedio. Yo no trato ya deste negocio de la manera que hasta aqui porque me parece que es bien que entienda que yo no me engaño con ella, ni dexare de avisar a V. M^d de lo que siento. El Conde haze tambien de su parte su officio con harta libertad. A el le pareze que caso que se pudiese hazer con ella que escriviese

tido a Sicel y al Almirante para que en Consejo se mande proveer luego. Pero, no estando aquí ninguna de las partes, no se como se podra hazer nada maxime en aquel de Rotterdam, que es cosa que ha menester muchas provanças y replicas, y, si quiera, para cobrar la hazienda, seria menester que huviesse quien lo solicitasse, y no han venido

al Emperador de manera que Su Mag^d pudiese arriscarse a embiar al Archiduque, que convendira que sin que ella ni otro tuviesse por cierta la venida, ni la esperasse, el Archiduque viniessse por la posta, de manera que ella fuesse forçada luego en llegando el de resolverse o a casarse con el o a rehusarle, lo qual parece imposible que ella osasse hazer, porque es cierto que todo el reyno dessea al Archiduque porque conocen que con esto quedavan defendidos y honrados y se asseguraran del favor de V. Mag^d. De esta venida assi de improviso parece que no podria ella aprovecharse, ni para torcedor con Franceses, ni para entretener a los de su reyno, ni para ninguna de las otras cosas que pretende, antes se hallaria muy engañada si piensa usar de esta fama para algun fin destes. Yo todavia pienso que ni ella escribira, como es menester, al Emperador, ni Su Mag^d querra embiar a su hijo sobre fundamento de lo que ella escriviere. Franceses estan con mucho cuydado de entender lo que se haze en este ma'rimonio, y este Embaxador que agora es venido, segun la Reyna dize, le ha hablado en ello harto artificiosamente: a mi tambien me ha preguntado muchas cosas por donde he entendido que trae intencion de deviar esta platica, si sus negocios le dieren lugar a ello.

Los dias passados, las naos de la Reyna que fueron a Escocia, entraron en el Frits y llegando al fuerte de Lits les tiraron los Franceses muchos tiros y les hizieron daño en dos naos. Los Yngleses tiraron a ellos y pusieron artilleria en una isilla que esta cerca del fuerte, de donde por ser muy lejos no pudieron hazer daño ninguno. En este medio venian tres naos franceses con municions y vituallas: fueron las ynglesas para ellas de manera que las hizieron dar en tierra a aquella parte de costa que tienen los rebeldes, de los quales las naos fueron saqueados y despues tomados de las de la Reyna, las quales se quedaron en el mismo lugar, y allí se estan aun y se proveen de lo que han menester por sus dineros de Escoceses, sin haverlo querido tomar de balde como se lo ofrecian. La Reyna Regente embio un trompeta de Hedimburg a preguntar a los Yngleses si havian venido allí como amigos o como enemigos y si habian sido embiados de la Reyna de Ynglaterra y si pensavan ayudar a los rebeldes. Dize la Reyna que respondió Winter, que es Vicealmirante, que ellos havian venido allí como amigos, pero que havian hallado enemigos y que de la Reyna havian sido embiados a Barvique: pero que el tiempo los havia hecho venir allí y que a los rebeldes ellos no pensavan ayudarlos mas de quanto les fuese hecha injusticia por la Reyna Regenta. Las mismas preguntas embio la dicha Regenta a hazer al Duque de Norfolk que esta en Niocastel, el qual respondió que el no havia venido a aquella frontera sino para guardar el reyno de Ynglaterra. Cinco o seys dias ha fueron entrambos Embaxadores de Francia, el que aqui esta y el que ha venido nuevamente, a hablar a la Reyna y le mostraron una carta de la Regenta de Escocia en la qual segun esta Reyna dize havia algunas palabras contra ella injuriosas. Lo demas que contenia la carta, era contar lo que alla se havia pasado con aquellas naos, solamente diferia de como lo cuentan los Yngleses en que dezia que las naos llegaron allí con muy buen tiempo, sin ninguna necesidad, ni peligro, y que havian respondido al trompeta que era verdad que ellos havian venido para favorecer a los de la Congregacion como personas oprimidas y agraviadas de Franceses. Tras haver mostrado esta carta, dixeron estos Embaxadores que la Reyna Regenta embiaria aqui un rey de armas a saber como queria esta Reyna bivar con ella, si como

sobrello sino dos mensageros, lo qual digo porque, si se tardare a haver la resolucion destos negocios de manera que ay pueda V. A. mandar proveer a las peticiones destos, no se de la culpa sino a ellos mismos.

Sobre otro negocio de Hans van Delveren y Egidio Ostman (cuya hazienda mando

amiga o enemiga, y que, entretanto habiendo de partirse el Embaxador Nouaille, le suplicavan lo resolviere en este articulo para que pudiesse avisar a su Rey. Ella les respondió muy confusamente y al ultimo les dixo que les embiaria a dezir su voluntad. Embioles a día siguiente a Sichel y a Mason, los quales dixerón que la Reyna sería amiga o enemiga de Franceses, segun la ocasion que ellos le diessen. Replicaron les que querían saber si esta ocasion estava dada o se temía que la havian de dar. Tornaron a responderles que esto ellos lo podían considerar de sus acciones mismas y de sus intenciones. De aqui me parece que discurrieron por todas las sospechas y agravios que de una parte y de otra se tienen. En lo de las armas y titulo que la Reyna de Francia usurpa, parece que se haría poca dificultad por Franceses de dexarlo. Pero en el sacar las gentes de Escocia y dexar los officios y fuerças a naturales, que es el punto principal de todo el negocio, dizen que no vendrán jamas, y estos le han dexado entender que sin esto no quedarán seguros y que los que Franceses llaman rebeldes ellos los tienen por fieles y buenos vasallos de su Reyna, pues no pretenden sino librar el reyno de la tirania de Franceses. En fin quedaron desavenidos, y con esto despacha el Embaxador de Francia un correo y tras el ira el Embaxador Nouaille.

Tienen estos por cierto que el Marques de Albeuf, el qual partira de Diepes esta semana con diez naos, será saltado de los Ynglesas, y creo que no se engañan, porque la Reyna misma me lo ha dado a entender. La Reyna que me conto esto primero y despues Sichel, que por su orden me ha dado cuenta de todo ello, me han certificado que en ninguna manera dexarán de hazer quanto puedan para echar a Franceses de Escocia y impedir que no les vaya socorro, especialmente de vituallas, de las quales es cierto que tienen muy gran falta, y, a lo que entiendo, ni ella se aseguraria de Franceses de otra manera, ni podrían satisfacer a Escoceses, a los quales han prometido de no concertarse, sin que esto se haga con ellos primero. Estos dias han estado aqui dos Escoceses, un secretario de aquella junta y otro cavallero. Franceses piensan que ha sido el Conde de Haran. Lo que han venido a hazer ha sido traer las capitulaciones con las firmas y sellos de todos los de aquella Congregacion y han llevado la firma de la Reyna. Los rehenes se embiaron doze al Duque de Nortfolk, el qual tomara seys de ellos. Dizen que el Conde de Ontele ha embiado su hijo Milort Gurt al Duque de Nortfolk a certificarle como se pasaran el y cinco Condes y quatro Barones a la parte de la Congregacion en teniendo cierta la amistad y asistencia de la Reyna, la qual no piensa embiar, segun dize, gente por tierra agora, porque dize que no la havrán menester Escoceses, sino artilleria y municiones, y, quando sea mucho menester, embiara dos mil soldados viejos que tiene en Barvique, demas de otros cinco mil que están esparzidos por la frontera y mil y seiscientos cavallos que tienen por su seguridad. Dize mas la Reyna que Franceses embiavan una de aquellas tres naos que han tomado con aparejos para fortificar un lugar y que ella cree que era Aymud, aunque Franceses dizen que no ivan sino a fortificar Sant-Andres. La suma de todo lo qual es que quieren, como he escrito otras vezes, tentar su fortuna y ver si pueden echar aquellos Franceses de allí. Yo he respondido a esta relacion que la Reyna y Sichel me han hecho mostrando mucho descontento de lo que en este negocio passa tanto de una parte como de otra, y nó he callado lo mal que me parece que el Vizconde de Montagudo, que ha xxij dias

arrestar aqui la Reyna los meses passados) se hizo un componimiento, por el qual estos han sido condenados a pagar cierta cantidad de dinero a la Reyna y a tomar della la cession de una deuda en Zelanda. Estos han pagado, y la Reyna escribe a V. A. para que mande que ellos sean pagados en virtud desta cession. A mi me han pedido que suplique a V. A. mande que esto se haga, por lo qual yo, por parecerme, segun que he entendido deste negocio, que estos tienen razon, yo he querido hazer lo que me piden de suplicarlo a V. A.

Tambien hable a la Reyna sobre el impedimento que se da a este correo ordinario

que partio de aqui, no se haya aun embarcado por no haver hallado passage aperebido, que son todas cosas que dan bien a entender la poca gana que la Reyna tiene de consultar sus negocios con V. M.: a lo qual ella y el me han respondido que pluguiese a Dios que V. M. quisiese entenderlos y meter de por medio a concertarlos. Yo respondi a la Reyna que ya me parecia tarde tratar de conciertos pues por todo marzo se acabaria esta quistion. Hanme respondido que, aunque ellos echen a Franceses de Escocia, agora saben bien que quedan en perpetua guerra con ellos y que Franceses han de hazer gran aparato contra este reyno, como entendian que le hazian. Yo no cure de responder nada a esto de estos conciertos, mas procure de entender bien que aparatos son estos que entienden que hazen Franceses, y dize la Reyna que ella tiene cartas de Rangraf a un cierto coronel pensionario del Rey de Dinamarca en que le escribe que procurasse de adereçarle quarenta naos en Ambore para embarcar cavalleria y ynfanteria para passar a Escocia, y que el prometia llevar sus soldados a tierra donde tuviessen mucho que ganar y muy bien de alojar, y que demas desto saben que el Duque de Omala adereça una gran flota con gran aparato de guerra para passar a este reyno: lo qual me han dicho tanto la Reyna como Sicel, de manera que se entiende que tienen miedo de veras, y se sabe que los que han aconsejado el rompimiento de esta guerra a la Reyna, tienen harto cuydado y trabajo por ello, sobre lo qual vinieron el Conde de Arondel y el Almirante los otros dias en palacio a las manos, diziendo Arondel que havian sido traydores a la Reyna los que le havian metido en esta guerra. Es cierto que no hay hombre de ninguna calidad en el reyno, que no este descontentisimo, y solamente esperan de ser remediados por medio de este casamiento del Archiduque. Pero la Reyna deve de sentir poco desto pues no veo que se remedia ni en los efectos ni en las apariencias nada, antes multiplica siempre su descuydo de lo qual no se espera sino perdicion suya y de otros.

El Parlamento que se hazia en Irlanda, se acabo con haverse hecho un decreto que la religion se mudasse al uso de Ynglaterra: pero hase hecho con tanta contradiccion y tumulto que han quedado cinco obispos presos y una gran parte de los cavalleros y señores de la Ysla, entre los quales son el Conde de Hastmont y Grandonel. No se quisieron hallar en la conclusion del; en Dublin se ha executado; en lo demas del reyno se ha dado termino hasta mayo.

El Duque Adolpho se espera aqui presto, el qual embio estas cartas de Rangraf que he dicho a la Reyna, y viene con intencion de proeurar de casarse con ella. Aqui se entiende que Hanz Guillem de Saxa haze gente y publica que quiere mover guerra al Rey de Dinamarca; no se si debaxo desto hay otro secreto de Franceses, no habiendoles sucedido lo que Rengraf pretendia de embarcar gente en Ambore. Nuestro-Señor la real persona y estado de V. M.^d. guarde y prospere por largos tiempos con acrecentamiento de mayores reynos y señorios.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

(Archives de Simancas.)

de Envers que, aunque parece que no es del todo interesse de Su Mag^d y destes estados, no dexa de haver mucho incommodo de sus subditos que aqui estan, y mio tambien, porque me llevan las cartas que V. A. me scrive a casa del correo de la Reyna, y parece que es razon que no se haga novedad en este negocio. Tractando desto, me vino a dezir que no entendia porque a ella no le fuesse licito hazer aqui lo que ay se hazia con los suyos, y hablome del edicto que V. A. ha hecho de no sacar armas y de usar dentro de un mes de las licencias dadas para ello. Yo le respondi lo que podia satisfacerla, y me parece que estava mal informada y que tenia mas gana de tractar de las personas que de los negocios, lo qual yo atage, satisfaziendola en ello con pocas palabras y mostrando no tener sobrello orden ninguna, ny aviso de V. A. En el arresto de las naos no me dixo nada, ny me hablo en la observacion de los tractados de aliança entre Su Mag^d y ella; habla con mucho respecto de Su Mag^d, pero de los demas muestra tener mucho agravio, aunque habla poco en ello, y yo tampoco me curo de responder a lo que no me dize, porque me parece ser poco necessario y que en otros puntos de mas importancia se havra de hablar quando sea tiempo.

Yo ha muchos dias que no tengo carta de V. S. y la espero con desseo por entender lo que Su Mag^d manda en los negocios de aqui, que van de la manera que V. A. vee. El Embaxador de Francia, que aqui ha venido, es hombre que me parece que se le entiende toda cosa y que, si pudiesse hazer de manera que lo d'Escocia fuesse socorrido, no lo dexaria por promessas, ny por palabras. Tambien creo que hara lo possible para que la Reyna se case desbaratadamente, que es lo que les cumple y lo que podra ser que ella haga facilmente.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

(Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DLXI.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 19 FÉVRIER 1560.)

Succès des Français en Écosse.

Despues de haver escripto a V. A. con el ordinario, ha llegado un correo del Norte. Entiendo que lo que trae, es que una gran parte de aquellos rebeldes de Escocia se han

passado a la parte de los Franceses, excepto el Duque de Chatelerao y su hijo y el Conde de Argil y Milort Jaymes, loqual, aunque quien me lo avisa no es persona de mucho credito, es cosa que se puede creer facilmente, y, si assi fuesse, la Reyna se hallaria tan burlada como siempre se le ha dicho y como por ventura ella misma teme, que, como escrivo a Su Magestad, me parece que estos dias anda muy atemorizada, ahunque lo dissimule, o por mejor dezir, no sienta del todo su danno. He querido avisar a V. A. desto embiando esta carta con este mismo correo ordinario : si huviere algo cierto que importe, embiare mensagero proprio.

(*Archives impériales de Vienne; Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.*)

DLXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(19 FÉVRIER 1560.)

Affaires commerciales.

Por otra he escrito a V. A. como Egidio Osteman, como cessionario de la Serenissima Reyna de Inglaterra, ha de cobrar cierta cantidad de dinero de Adolpho de Borgoña por vigor de una sentencia dada por arbitros, haviendose aqui hecho cierto aresto, como lo entendera V. A. por una carta de la misma Reyna. Yo suplico a V. A. sea servida mandar al tribunal que huviere de executar esto, lo haga con el favor y brevedad posible, por ser cosa tocante a la Reyna y a estos humbres que, no haziendose esto, serian necessariamente trabajados aqui y padecerian sin razon.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.*)

DLXIII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 19 FÉVRIER 1560.)

Le navire des secrétaires du roi n'a pas abordé à Portland. — Effet produit en France et en Angleterre par les armements de navires en Hollande. — On croit que le duc d'Aumale, au lieu de se rendre en Écosse, descendra en Angleterre.

Yo embie a un criado mio a Porlan a saber lo que havia con verdad de la nao del señor Gonzalo Perez y hallo que la que alli aporlo a tantos de setiembre con medio mastil roto, era una nao del Duque de Savoya, que partio de Flandes a 3 de Julio y yva a Genoa, de laqual era padron un Español llamado Rodrigues, y llevaba cierta artilleria y otra roba, tanto que es cierto que no es lo que andamos buscando. Esta partio una vez y a cabo de 19 dias bolvio con mal tiempo; despues partio al principio de noviembre a la buelta de Genoa. Aquel Ingles, que dio el aviso en Biscaya, dixo verdad en muchas señas, pero en otras no la dixo, y es cierto que en Porlan no ha aportado otra nao desta suerte, y yo antes de agora en toda esta costa y en la de Irlanda havia usado diligencia y me maravillava que esto fuesse verdad: plegue a Dios de haver dado a aquellos hombres mejor suceso de lo que yo pienso que han tenido.

Lo demas que aca passa, vera V. S. por la carta que escrivo a Su Mag^d, en laqual me se ha olvidado de dezir como Franceses no dexan de tener zelos de las naos que se arman en Olanda, y no se si la Reyna esta tampoco descuydada dello, aunque no me ha dicho nada.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

Es opinion comun que Mons. de Omala, en lugar de yr a Scotia, vendra a ocupar algun sitio comodo en este reyno para divertir a la Reyna y traerla a que afloxe en Escocia, y cierto que es muy verisimil, porque por mar no veo como puedar ser socorridos, ya porque aqui se arman y adereçan mas naos, y los que agora estan alla, bastan para muestras de Franceses.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DLXIV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 19 FÉVRIER 1560.)

Il n'a rien obtenu ni pour lady Dormer, ni pour Suzanne Clarencius. La faute est à lord Dudley.

Porque temo que este negocio desta licencia de Clarecius tenga suspenso a V. S., he querido tornarle a decir como no es posible acabar nada con la Reyna, a la qual pienso no dexar de hablar tercera vez, pero la brevedad de la partida de V. S., que, segun entiendo, partira para semana de marzo, no me da lugar a negociar esto despacio y con razon, como seria menester. Yo no dexare de hacer lo que podre sin mostrar flaqueza, ni desautorizamiento que es lo que se que no placera a V. S. Si se pudiere hacer algo, enviare correo propio; pero cierto yo no lo espero, segun veo al que es causa desta vellaqueria, andar en ello. Lo que tocca a la señora Dormer se tratara mas despacio, y procurare de servirla como deseo, aunque la gentilleza desta señora nos trae a todos desatinados y a ella mas que a todos. Dios lo remediara, pues que no queremos nosotros, el guarde y prospere vida y estado de V. S., etc.

De Londres, a 19 de Hebrero 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DLXV.

Le comte de Feria à l'évêque d'Aquila.

(MALINES, 24 FÉVRIER 1560.)

Il l'engage à rédiger un mémoire sur ses besoins financiers. La faute doit être imputée à Eraso. — Mariage du roi. — Refus des congés demandés. Il est vrai qu'il a parlé de l'arrestation de Drury, et il ne veut aucun bien à la reine. — Lady Dormer se retirera à Louvain. — Les Anglais qui l'avaient accompagné rentrent dans leur pays.

En la carta que con esta va de mano agena, avisare las que tengo de V. S. a que no e respondido, que no esta aqui Bolaños que las tiene. Solamente tratare en esta de lo que

se me acuerda dellas. Quanto a lo primero, que es lo que toca a la provision de V. S., yo e hecho todo aquello que en ausencia e podido para que Su Mag^t hiziese razon, y no me parece que a sido de mas fruto. Deve ser la causa estar Eraso al guovernalle de los negocios, y aunque me pesa del daño que en esto ha hecho; harto me contentaría que en los otros negocios de Su Mag^t no lo uviese a causa de esto. Quanto al salario, no ay que tratar de que se mudara porque es el que se da de ordinario a los Enbaxadores de Francia y Ynglaterra por via de ayuda de costa o de otra manera. Sera bueno suplicar a Su Mag^t haga merced a V. S., y para esto sera bueno hazer un memorial o carta para Su Mag^t, en que V. S. diga lo que aqui tienen el y los suyos y en las cosas que se an enpleado y las ocasiones que en los negocios de ay se an ofrescido, para no poder V. S. escusar de gastar mas de lo que tenia sin faltar al servicio de Dios y de Su Mag^t, y suplicandole sea servido de le hazer merced para poder durar al servicio quando otro no sea, y en ninguna manera se a de tratar de crescer el salario porque sera camino perdido; y este memorial es necesario porque yo se que a dicho Eraso que V. S. pide merced antes de començar a servir. Yo deseo que V. S. apriete al Rey en que le haga merced y no acometa a pedir licencia porque se borrara todo, y asi se lo suplico este memorial podra llevar el personage que Su Mag^t embiare aora, que, sigun entiendo por cartas de España de quatro deste, enbian uno a Francia y otro ay a que se aquieten, que para mi es harto donosa provision, no se hasta aora quienes seran. Su Mag^t se caso primero de estemes, y todo lo demas que escriven, es fiestas y libreas; solamente dizen que los negocios del Arcobispo iran de manera que se espera bien. Yo me partire el primero dia de quaresma para Brusselas, adonde estare x o doze dias y tornare el camino de España, aunque mi muger no tiene tanta salud, como era menester. En lo de las licencias de Miladi y de Clarencius, la Reyna lo haze y lo dize como quien ella es, y si no tiene otra querella de mi, sino que e dicho que prendieron a Druri por causa del joven. Es verdad que lo e dicho, y aqui lo an dicho y escrito a Anveres quantos ay en ese reyno estoy por dezir, y si la querella es de otras cosas que yo aya dicho, avra sido a ella y a sus ministros, y ninguna cosa e dicho en que aya dicho mentira, y asi espero en Dios de lo provar algun dia que por mas rehazios que estemos no se podra dexar de començar el baile. No ay para que responder a Milort Roberto, que es un rapaz erege y traidor y desconocido, y V. S. no se meta en demandas ni respuestas con el, pues habla desde el gallinero y V. S. aca fuera. Estas buenas viejas estan determinadas de no bolver alla, aunque pierdan mas de lo que tienen. Miladi se queda en Lobaina porque esta muy vieja para ir a España, y Clarencius se va con nosotros; pero no conviene que se diga esto alla, hasta que se acabe el tiempo de las licencias, porque aya tiempo de negociar algunas cosas suyas, y quiça el Rey escrivira sobre las dichas licencias. Razon tiene la Reyna de quererme mal, porque yo juro a Dios que e de procurar aquello que V. S. sabe, quanto en mi fuere. Yo pienso irme derecho a Çafra y dar orden en mis cosas domesticas y dis-

ponerme para bolver a estar con Su Mag^t, porque me an hecho condescender a esto los ruegos y instancias de mis amigos y deudos que me an apretado por el cielo y por el suelo que, si por mi sola voluntad y contentamiento uviera de resolverme y por la de mi muger, no sacara el pie de casa.

No se como le va al Embaxador del Emperador. Dizenme que no le hazen gran gira, aunque le an persuadido a que le parecia bien la venida del Archiduque a ese reyno. En esta materia ya V. S. sabe lo que yo le e escrito, y aora lo torno a hazer para suplicalle que no se enbargue en dar parecer porque nunca vale la razon, y por esto tengo por mas seguro camino para los ministros representar el estado de las cosas, y los principes resuelvan, quanto mas que en esta venida del Archiduque nunca me an parecido causas bastantes las que se davan para que viniese, ni el Varon Preyner traia cosa de nuevo.

Los mas Yngleses de los que vinieron con mi muger, se an buelto, que no es gente que sabe estar fuera de su tierra. Aora ultimamente ivan una barcada de ellos, entre los quales iba Estavle, y en la mar se topo Guillermo con ellos, y parece que devian estar de consejo, pues acordaron de dalle la moça porque ella dixo que era su marido; no se a donde an ido a parar; a me pesado por aver estado aquella moça en esta casa que por lo demas no creo que se les dara mucho a sus parientes porque me dizen que una hermana suya hizo otro tanto y no se les dio nada.

De Malinas, xxiiij^o de Hebrero.

Las cartas que he recibido de V. S., son dos de vij y xij deste, las quales recebi a xvij y xix, y la que digo que avia de yr de mano agena no va aora; ira con otro porque es sobre cierto negocio que ay se a de tratar. Yo pienso partirme para Brusselas el primero dia de quaresma, que sera de aqui a dos dias.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 815.)

DLXVI.

Gresham à la reine d'Angleterre.

(25 FÉVRIER 1560.)

Il lui transmet secrètement l'état des sommes empruntées à Anvers.

Yt maye please your most excellent Mat^e to understand that, for the better profe to Your Highnes for the conveyans of soche bullion and golde as I shall provyde for yow,

I have sent yow this letter inclossid in the stonne worke, being no small comferte unto me that I have obteyned to the knowlege therof for the better conveyans of your treasure, which thing must be kept as secretlie as Your Mat^e can devize, for, yf yt shulde be knowen or perseved in Flanders, it were as moche as my liffe and goodes were worth, besides the lose that Your Hightnes shuld susteyne therbie, whiche I shall not let to put in proffe, having no dowght but that Your Mat^e will have a consideration of my service as ther unto apperteyneth.

Lickwyse, according to my most bownden dewtie here, I have sent you a perffet note of soche monny as I have taken up at Andwarpe at this present videlicet :

Of Lazarus Tucker.	xxvj ^{mt} vj ^e lxxvj ^{li} xiiij ^s iiij ^d .
Of Anthony Tucker	xx ^{mt} li.
Of Pawllus van Dalle.	xviiij ^{mt} iiij ^e xxiiij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Balthezar and Condrat Schetz	xvj ^{mt} vj ^e lxxvj ^{li} xiiij ^s iiij ^d .
Of Jeronymus Relinger	v ^{mt} li.
Of Sebastian Flechamore	v ^{mt} li.
Of Clayse Johnson.	iiij ^{mt} iiij ^e xxxiiij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Alexander Barduchi.	iiij ^{mt} li.
Of Cossemus Scotte.	iiij ^{mt} iiij ^e xxxiiij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Glawdo Rowehe	iiij ^{mt} iiij ^e xxxiiij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Lewcas Reynes.	iiij ^{mt} iiij ^e xxxiiij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Andreas van Jorney	iiij ^{mt} iiij ^e xxxiiij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Hans Tucker.	ix ^{mt} vj ^e lxxvj ^{li} xiiij ^s iiij ^d .
Of Frederigus Broktrope.	iiij ^{mt} v ^e xxxviij ^{li} vj ^s viij ^d .
Of Pawlus Broktrope.	iiij ^{mt} ij ^e xlvi ^{li} iiij ^s iiij ^d .
Some totall.	cxx viij ^{mt} iiij ^e xlix ^{li} iiij ^s iiij ^d .

Other I have not to molest Your Mat^e with all, but I shall most humblie beseche Your Hightnes to be a comferte unto my pore wife in this my absens in the serviz of Your Mat^e.

Frome my house in London, the xxvth of Februarie an^o 1559.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 770.)

DLXVII.

Gresham à Cecil.

(GRAVESAND, 25 FÉVRIER 1560.)

Richard Clough lui a écrit d'Anvers que l'argent est fort rare à la Bourse et que la régente est instruite des envois d'armes et de munitions qui ont été faits. — Le change monte sans cesse à Anvers. — Il réclame un chiffre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 771.*)

DLXVIII.

Gresham à Cecil.

(DOUVRES, 26 FÉVRIER 1560.)

Difficultés des opérations financières. — Le change monte sans cesse à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 776.*)

DLXIX.

Gresham à Cecil.

(DUNKERQUE, 28 FÉVRIER 1560.)

Emprunts considérables à Anvers. On peut dire que la reine a accaparé l'or et l'argent de toute la chrétienté. — Armements des Français. — Inquiétudes que doit inspirer l'armement des navires qu'on réunit en Hollande sous prétexte de transporter les six mille Espagnols. — Il serait sage de se tenir sur ses gardes en Angleterre.

Right honorable Sir, It may like yow to understand that at this daye at viijth of the clocke in the mornyng I aryvyd wythe Mr Brickentine at Donckirke and had a very

fayre passage, thanckes be geven to God, pretending as to morrow to be Andwarpe, wher as I shall proceed in the Q. Ma^{te} affaires, according to the trust repposyed, persseving by the letters of my factor, wyche I sent yow from Dover, of the great scarssitte of money that is upon the bursse of Andwarpe amonges all nacyonnes, save our, and that theye exchange ys ryssyne to xxij s. viij d. and licke to risse to xxij s. and upwardes, upon the payments of our marehaunts the lx m^{li} ster. Therffore, Sir, according to my formall adverttisement, my powre and symppell advyce ys that the Q. M^{te} shuld be delyvering of here monny by exchange as it passithe from daye to daye for that verly Here Hightnes shall fynde that to be for here most ferddylland proffyt and sewrest waye. And, in redelyvering the same agayen from London, Here Ma^{te} ys sewre at all tymes to be a great gaynner, wherein I can do nothings, seing that Here Hightnes instrucionnes be that I shall not passe xxij s. vj d. Sir, this mattre ys of great importtaunce pressently to be determyned for that the losse of tyme ys nott to be revockyd and I am right assewryd here after it wolle more molest Her Hightnes and yow then dowbell and trebill the thinghe yow doo juge to save by the exchaunge, in lymyttynge me that I shuld not do above xxij s. vj d. as also yow must consider. I have no answere of the brocker for the iijj or v^e m^l dayllors, wyche, yff it tackede playse according to my convenaunts, it must be exceptid. And, as yow knowe, there is no nother wayes to macke sewre by theye exchaunge, for that it is a great chance yff ther be fownd anny great masse of bullione or gold. For now it ys the thing that every mane receons upon by the resson of the rayssing of the exchaunge, wyche nowe prove the beneffyceall mattre to the Q. Ma^{te} and to Here Hightnes realme, that can by wyte of man be devyssyd, for that now we do robe all Cristendome of there fynne gold and silver, and lickewysse it wolle macke all foraynne commodittes and all kynde of vittalles good chepe. And fynally, when so ever it shall please the Quenes Ma^{te} to paye here dettes, she shall be a great gaynner by the exchange, so that here interest, I trust, shall nott stonde Here Ma^{te} above v^{li} upon the hundrethe for the yere. Therffore, Sir, I praye yow in this mattre geve creadite unto me, for other remyde yow have not at this present but our and daylly to be delyvering bye exchange, bye littill and littill, as I can fynde tackers. And I praye yow, Sir, to comewnycate this mattre to as fewe as yew canne, for I do nott dowght but to bringe all my charge to good pourpes, as the Q. M^{te} and yow can dessire. I rust . . . hether towe I have geven no advyse in the premissis aff . . . , but that it haythe bynne most for Here Ma^{te} proffyt and to the comodite of Here Ma^{te} and here realme. Therffore I praye yow to geve credit to this my writting that I be sett att libertte to delyver Here Hightnes monny bye exchange, as the price shall goo, from tyme to tyme, for that I am sewre Here Ma^{te} shall be as great a gaynner, how soo ever the exchange dowthe rysse. And, in the steyng of me from delyvering, I doo knowe what great losse Here Hightnes shall resseve, dyvers and sondrye wayes. Furst the

losse of tyme, whereof the interest rowenythe, somme bye the exchange wolle rise to xxiiij s. iiij d. and at London to xxiiij s. at the least. Wiche wolle prove a great losse to the Quenes Ma^{te}, yff yow shulld delyver then. And licke wysse I wolle yow shulld nott trust to any bullione and gold, for that it ys a great chance, and, yff a man can come bye, and the venter of lande and seye great. And this for my discharge I have thowght it good yest ones to molest yow with all, and for my parte I shall be redde to accomlishe the Q. Ma^{tes} comandement in all poyntes etc.

The saye playnley here that theye Frenche King macke awght a great armye of iij^e saille of shipes great and small. And I doo nott lyeke the souddayn preparacyon of the shipes in Zelland for the conveyans of the vj^m Spannyardes, assewring yow there ys no trust to be geven to there doinges here; but I do well remember serteyn comonycaacions that the Conte de Ferrye hadd with me longe past, and that was dowthe the Quene of England thinge that the King my master wolle soffre here to wynne Scoteland from his brother the Frenche Kinge. «No, no, sayde he, the be abbussyd therffore». It ys good to looke abowght in tyme, and, a Godes name, to macke all the shipes in our realme in a radynes, as lickewisse, a Gods name, to cause our men in all good towenes to be trannyd up to the warres for all events, wyche wole maicke them all to looke abowght them being; for I have nott liekyd there proceadinges here agaynst us a longe tyme. Whereof I shall advertisse yow from tyme to tyme of all things that passythe.

From Donckerke, the xxviiijth of february a° 1559.

At this instaunt I received a letter from S^r Nychallas Frockmorton derected to S^r Thomas Challoner and me, wyche I send yow here inclossyd for to consider.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n° 789.)

DLXX.

Memorandum adressé par Gresham à Cecil.

(FÉVRIER 1560.)

Emprunts conclus à Anvers. — Pratique de l'évêque d'Arras et du comte de Feria pour retarder la remise de certaines sommes à la reine. — Les navires réunis en Zélande ne quitteront pas les ports avant le 5 mars. — Bruit de la maladie du roi de France.

A remembrance for Sir Willem Cicell, knight.

The Quennes Ma^{tes} warrant for the delivering of monny by exchange frome And-

warpe and tacking up in London, as also for the sending and convoying of bullion and golde, as well ovir land as by see, and a just some to be sett what adventure Here Hightnes will beare both by lande and by see for my discharge in that behalfe.

Item, one other warraunt for the payment of vij^m ix^c lxijⁱⁱ xij^s iij^d sterling delyverrid by exchange in Andwarpe at divires and sondrie prices amownting to the some of vij^m ix^c xxⁱⁱ ij^s iij^d Flemyshe more, iij^m Frenche crownes at vij^s the pece, some m^l lⁱⁱ Flemyshe more xvij^c pist. at vj^s x^d the pece, Flemyshe some v^c iij^{xx} vijⁱⁱ xij^s iij^d.

Item, one warraunt for the payment of the marchauntes the some of lx^m li sterling astir xxij^s iij^d Flemyshe, amowntinge to lxvij^m li Flemyshe.

Item, one warraunt for the payment of my selfe the some of one hundred threscore six powndes thirtenne shillinge and fower pence sterling paid to Sir Nicholas Phrogmorton in France, iij mowntes past, whiche as yet I can not recovir owght of the exchequer.

Item, whereas the Quennes Ma^{te} haith drectid a warrant unto me for the payment of one thowsand and fourtie pownde to M^r Bashic or his assignes, whome demandeth of me ther sterling mony, and the warrant specifieth no suche thing, therfore for my discharge I desier to know the Quennes Mat^{tes} pleasure therin and frome hence forthe for al soche warrante as shal be drectid unto me; yt maye please yow to make it either sterling or Flemish mony for my discharge in that behalfe.

To informe of the practiz of Mons^r d'Arras, Countie de Ferria, Loppo de Gallo, factor for the Kings Mat^{te} for all his affaires for Spayn, to prolonge the payements of this marte for iij mowntes longer, wherbie this ready mony should not come to the Quennes Mat^{tes} handes presentlie for to see fully Her Mat^{tes} pretence of Her Hightnes proceading in Scotland, which intelligens came from my frind Jasper Schetz, therfore yt may please yow to have in remembraunce the present of thowsand crownnes, whome lickwise haith so handled the matter with Jasper Croke the Broker, that, sens my departure from thens, ther is tackin upe of the Tucker and other for the some of c. thowsand gilderins, as by the note to yow shall apcare. And it is most expedient, considering the practiz they are abowght in the Regents Courte, therbe as moche expedicion maide for the making of thes boundes, as can be devised for my present dispatche thether.

Lickwise it maye please yow to have me in remembrans for the augmentation of my diets.

Also sens my comyng from Andwarpe, in Cornelis Goriche vij pownsons of fin corne powder and in Anthony Williamson iij barells of powder and vj^c lbs waight of matches, which the Quenes Ma^{te} standes to the venture of the see, and the merchaunt to all other adventures for the search of the Prince.

Yt maye please yow lickwise to remember Sebastian Lucas sewte.

The saying at Andwarpe is that the King of Pollewland is departid and that the Emperors sonne is departid thethir in post.

The Kinges shipes in Zeland at this present haith no menne working upon them and now stand till the five of marche, as the saying is.

At Callis the saying is the French King is verie sore sick and in great perrell, wheras ther is kept verrie streight watche and warde and will suffer no stranger to come in without he be examyned.

The xvijth of this present, the exchang passid at xxij^s iij^d ob. and v^d at usans.

Warraunt how moche I shall geve for a onz of fynne silver sterling, wherby I maye macke my reconyng in Flanders from tyme to tyme.

Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 790.)

DLXXI.

Dettes de la reine d'Angleterre à Anvers.

(FIN DE FÉVRIER 1560.)

Les sommes dues à divers marchands montent à 111,750 livres. — Sommes reçues par Gresham.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n°s 791 et 792.)

DLXXII.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras¹.

(VERS LE 5 MARS 1560.)

Throckmorton cherche à semer la division entre le roi d'Espagne et le roi de France. — Plaintes contre Erasso. Réclamations particulières.

Lo que passa en los negocios de aqui veria V. S. por lo que escrivo a Su Mag^d, a lo qual no tengo que añadir, sino que entiendo que este Quilgriey que ha venido de

¹ Cette lettre est sans date, mais on sait que Killegrew arriva de France en Angleterre dans les premiers jours de mars 1560.

Francia, despues de haver propuesto de parte del Embaxador Fragmarton que le embia, todo lo que el Cardenal de Lorena ha ofrecido y dicho para la conservacion de la paz, ha añadido que al mismo Fragmarton le parece que en ninguna manera la Reyna crea nada desto que Franceses prometen, porque es todo engaño, y dize que assi se lo ha advertido Moss. de Chantoney. Yo tengo por cierto que es invencion de Fragmarton o de Sicel o de entrambos y que haran venir esto a noticia de Franceses por sembrar la discordia que tanto descan y en laqual tiene puesta toda su esperança. Se yo entendiere algo de algun destes Franceses, respondere lo que es menester, que de otra manera no me parece que hay para que mover la platica, aunque soy cierto que de la manera que ha venido a mi noticia, puede haver venido a la del Embaxador de Francia y mucho mejor, pues el cuento se deve haver inventado para esto solamente; y no se maraville V. S. desto, porque poco menos huvieran hecho conmigo, estando aqui el Embaxador Nouaille, si yo no huviera tenido mucho cuydado de sossegarle de quien en quien. Lo de aqui esta mucho peor de lo que escrivo a Su Mag^d; pero, come se que el dar alarma es cosa que enfada, contenteme con lo dicho. La Reyna dize que quiere salir en campaña, y sin dudo estos haran ultimo de potencia porque veen que este negocio no tiene medio y que, sino echan a Franceses de alli, ellos hecharan a estos de aqui. Dentro de xv dias, pienso que vendran a las manos de veras.

Yo entiendo que el Secretario Erasso ha dicho a quien le ha hablado en mis negocios, que yo pedia mercedes antes de commençar a servir, por lo qual pienso embiar a Su Mag^d un memorial y contarle algunos servicios que yo y mis padres hemos hecho a Su Mag^d y sus predecesores. Pareceme recia cosa que gaste un hombre la vida y hacienda sirviendo y que despues haya quien de tan rigorosas sentencias por respecto de faciones y passiones, y no se como govarnarme para defenderme destas pedradas. V. S. que deve destar mas informado de los remedios que a esto pueden darse, sea servido de ayudarme con su autoridad y testimonio, pues de 14 a 15 años aca puede darle de que no he estado tan ocioso al servicio del Rey como Erasso dize, el qual por ventura se ha olvidado de haverme visto en Trento 13 o 14 años ha. Yo no he pedido merced ninguna a Su Mag^d; pero, pues se olvidan los hombres de aquella corte facilmente, determino de no callar mas y quien no pueda alcançar otra pidire ser librado de donde veo que sera sin fruto todo quanto sirviere, haviendo de passar por la mano de tan injustos juezes. Suplico a V. S. me aconseje y favorezca en esto.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DLXXIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 7 MARS 1560.)

Des munitions de guerre arrivent sans cesse des Pays-Bas. — La reine remercie la duchesse de Parme de sa lettre.

La semana passada dexé de escrevir a V. A. por no tener cosa cierta de importancia de que avisarle, y ayer no quise escrevir con el correo ordinario, porque estos maestros de la posta de Anveres y de aqui andan tan rebueltos que no tengo por seguro el escrevir con ellos cosa que algo importa. Lo que agora se ofrece, escrivo a Su Mag^d. Embio el despacho abierto para que lo vea V. A. primero, a quien suplico me mande avisar del recibo de mis cartas, porque ha dos meses no tengo carta de V. A. sobre estos negocios de aqui, que a mi parecer no importan poco. En los que V. A. me ha mandado en unos de dos naos flamengas, he ablado a la Reyna tres o quatro vezes, y hecho solicitar aquellos a quien ella lo ha acometido. Ellos andan tan ocupados en sus guerras que no se les da nada por negocios desta calidad, que es lo mismo que suele hazer en tiempo de paz. No queda, por no haverle dicho, que V. A. mandara prover a la indemnidad destes tan de hecho como aqui se procede, y con todo esto no se haze nada.

Ninguna nao llega aqui de Flandes, que no trayga algunas provisiones y municiones de guerra. Franceses, a lo que me parece, estan con harto cuydado de entender si el Rey n. s. querra favorecer a esta Reyna, pero tras esto muestran que no dexaran por este temor de proseguir sus pretenciones, de las quales dan a entender que en vida de esta Reyna no piensan usar. Podra ser que con esta dilacion y con alguna forma de siguridad la persuaden y assiguren, aunque por lo que della y de otros tengo entendido, por mal que les haya sucedido a los rebeldes en Escocia, no dexara de passar adelante su desino. Mañana se ha dar respuesta al araldo de la Reyna Regenta. Pienso que saran dilaciones y irresoluciones y procurar de averiguar que no es ella la que comiença la guerra sino los Franceses.

La Reyna me ha dicho que Chalonel la ha dado una carta de V. A. y dichole de su parte algunos offrecimientos y cerimonias. Halo agradecido mucho y mandado que yo escriva a V. A. otro tanto de su parte como lo hago.

De Londres, a 7 de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DLXXIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 7 MARS 1560.)

Dépêche de Throckmorton. On cherche à diviser le roi d'Espagne et le roi de France.

Por lo que escrivo a Su Mag^d,¹ vera V. S. lo que aca passa, particularmente. Lo que aqui tengo de dezir es que tengo entendido como despues de haver Framarton embiado a dar cuenta a la Reyna de lo que ha passado con el Rey de Francia y con el Cardenal de Lorena, le ha advertido que en ninguna manera crea nada de aquello, porque el sabe que es todo engaño y que el señor de Chantoney gelo ha avisado assi. Pienso que, si no se invencion del mismo Framarton, lo deve de ser de algun destes de aqui, que han dado en jamas dezir verdad : pareceles que el ser hombres de negocios consiste en hazerlo assi. Ha me dicho esto..... el qual lo ha entendido de algunos del Consejo. Usan toda diligencia para hazerme sospechosos a Franceses y a ellos. Pienso que les deven de dezir de mi otro tanto. Yo estoy en los terminos que se me ha mandado y no sin pena que nunca pense que era tan gran trabajo el no hazer nada. A V. S. suplico que quien huviere algo de España, me lo mande avisar con el ordinario de Anveres, porque los cartas van a manos del correo mayor de la Reyna, y no querria que un dia les sucediesse desastre. Aquel hombre..... se fue la semana passada a Flandes. Yo holgue dello por quitarme aqui de sospecha : es buena persona y muy buen cristiano, por lo que suplico a V. S. le favorezca.

De Londres, a 7 de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

¹ La duchesse de Parme transmettait régulièrement à Philippe II les dépêches de l'évêque d'Aquila, et elle y joignait des réflexions pleines de sagesse. « Pour dire le tout, » écrivait-elle le 6 janvier 1560, « qui seroit assuré que ny les François passeroient plus avant que pour s'asseurer de l'Escosse, ny la » reine d'Angleterre venir au-dessus de joindre l'Escosse avec l'Angleterre et que les ungs et les aultres » se consumassent de frais, ce seroit au moins mal; car se porroit-l'on asseurer que les pays de Vostre » Majesté pourroient jouir du bénéfice de la paix. » Mais il y avait de sérieux inconvénients aussi bien à la conquête de l'Écosse par Élisabeth qu'à la conquête de l'Angleterre par la France. Marguerite de Parme était donc d'avis qu'il fallait chercher à éviter la guerre entre l'Angleterre et la France. — « Si » brièvement ce feu d'entre Angleterre et France ne s'estaint, je crains fort qu'il ne s'allume de sorte » que nous nous pourrons chauffer à la flamme d'icelluy, et Dieu doint qu'il n'y ait pis. »

DLXXV.

L'évêque d'Aquila au comte de Feria.

(LONDRES, 7 MARS 1560.)

Exposé de ses embarras financiers. — Il n'augure rien de bon de l'envoi d'un nouvel ambassadeur du roi en Angleterre. — Ce qu'il pense de Robert Dudley. — Entretien avec la reine. Ses propos sur le comte de Feria. — Elle accuse le roi d'Espagne d'être devenu son ennemi depuis qu'il a quitté les Pays-Bas. — Ce qu'elle dit de son emprisonnement sous la reine Marie. — Affaires d'Écosse. — Il confie à Feria son jugement sur ce que le roi aurait dû faire en Angleterre et sur les inconvénients de sa politique. — Disgrâce de Chamberlain. — La reine engage lord Dormer à vendre ses biens en Angleterre. — Il aspire au cardinalat. — Le comte d'Helfenstein a compris l'inutilité de ses démarches.

Estando escribiendo para V. S. anoche, recebi su carta de 24 del passado, a la qual holgara de responder de palabra harto mas que por escrito, pero pues no lo permite el officio embaxadoral; si quiera porque no parezca que no hay negocios havre de contentarme con esto y suplicar a V. S. me perdone si no voy a besarle las manos antes de su partida.

En mis negocios que es lo que primero trata V. S. en su carta, lo que puede decir es que devo tres mill ducados mas de lo que ahora he pagado, que son todos los que S. Mag^d me ha embiado, en los quales se ha perdido una buena cantidad porque no se me han embiado aqui sino pagado en Anveres y que haran poco mas que doz mill y settecientos. En lo que he gastado aqui, ha sido en poner casa, que ha sido menester comprarlo todo de nuevo y en festejar gentes que han acudido aqui al Embajador del Emperador, que ha sido seis meses mi huesped, y no podia dexar de darle de comer a el y a estos que le vinian a visitar. Tras esto no hay dia que no me vengan pobres clerigos y estudiantes que los han hechado de sus colegios y beneficios, a pedir limosna, y no puedo, ni quiero dexar de darsela; y, quando no lo pueda hazer, lo dexare todo de buena gana a quien venga a ver ester lastima y a passar por ella a Rastola di estotro dia veinte y cinco escudos para vestirse, que esta en un desierto escondido, predicando y haziendo como un Apostol, y cada dia he de cumplir alguna necesidad destas, por lo qual, como digo, me hallo con la deuda que digo de tres mill ducados. El gasto ordinario de mi casa no le hago con menos de cinco mill ducados al año. Su Mag^t me manda dar tres mill y mill de pension que son 4 mill: faltaria todavia algo, maxime que pues la pension no me ha dado Su Mag^t por merced sino por recompensa de mi obispado. Seria justo que yo no hubiese de gastarla en su servicio, teniendo otras deudas y necesidades

a que acudir en mi casa, para lo qual querria dexarme libre mi abadia en Napoles si pudiese; pero a mas no poder gastarelo todo por no faltar al servicio de Su Mag^t aqui, que va tan mezclado con el de la religion que me obliga a hazerlo. Asi yo pense y asi lo entiendo que el salario de todas estas embaxadas eran diez escudos cada dia; pero, como sean ocho, yo quedo contento y no pretendo que me den mas que a los otros, ni menos tampoco. Lo que querria remediar agora es esto que devo, para lo qual no fueran malos mill escudos que Su Mag^t mando a Erasso que me proveyesse luego en Freselingas, y no quiso hazerlo tanto que son perdidos. No invento yo esto por que su hermano de Antonio de Guzman, que es contador del factor mayor, estava presente, y del lo he yo sabido. Es necessario que yo pague esto luego y que tenga cierta consinacion de lo que se me da, de manera que no sean menester a guardar consultos para tener de comer. Para la paga de lo que devo, yo tengo quatro mill ducados, que Su Mag^t me deve de justicia, los quales fuera razon que el Duque de Alva me negociara, pues el me los dio y torno a quitar. Helo escrito a Su Excelencia algunas vezes, y no me responde. Agora embio a V. S. el memorial para que sea servido de favorecerme a la cobrança dello, pues se me deve y no pido merced en ello. Y porque a Erasso no le parezca que pido mercedes antes de començar a servir, embiare a V. S., quien con salud sea llegado a Spaña, razon de lo que el Rey me deve por los servicios de mi padre que fueron muchos y muy fieles en tiempos que Erasso no era aun engendrado, ni aun su padre casado. Segun entiendo lo que digo que el Rey me deve, son quatro lugares en Calabria muy buenos con quatro cientos ducados de renta en ellos, que fueron tasados entonces en veinte mill ducados y agora valdrian cien mill, por lo que los lugares han crecido. Estos lugares dio a mi padre el Emperador, y despues se perdieron por pleytos que sobre ellos se nos movieron. Su Mag^t es tenido en buena conciencia a la recompensa desto, maxime que nosotros no hemos desmerecido nada tras treinta y seys años de servicios de mi padre. Lo que yo he servido no deve de importar mucho, pues mi capa vale tan poco mas por ello, pero se que ha diez y seys años que Erasso me vio en Trento y en la corte del Emperador y en la del Rey, en los quales he gastado cinquenta mill ducados de mi hacienda y perdido la salud y los años, que, si los gastara en Roma a mis plazer, pudiera tener a lo menos algunos beneficios, como tiene su hermano de Eraso, sin servir a nadie. Esto lo que passa en mis negocios dicho con mas sentimiento y pena de lo que sufriria escribiendo a V. S., pues soy forçado a defenderme, y a estos menos precios no se puede tener tanta paciencia como seria razon. Sera V. S. servido de perdonarme y, pues ha de ser juez en esta causa y dezir su parecer al Rey en ello, no es inconveniente que este bien informado y prevenido.

La venida de los personajes que Su Mag^t ha de embiar aqui y a Francia, si para en solo venir y hablar, sera no solamente dañosa a los negocios, maxime a los destos catholicos que esperan otra provision bien contraria desta; pero sera vana totalmente porque

llegaran despues de hecho aqui el bien o el mal que se ha de hazer, porque antes de quinze dias saldra de aqui el exercito para invadir las fuerças de Franceses. Pareceeme que sera la Reyna forçada a ponerse en esto mas de veras de lo que pensava porque, segun entiendo de Dandolf, que vino anoche de alla, las fuerças de aquellos rebeldes son muy pocas, y el reyno de Escocia no haze ningun movimiento, como la Reyna aqui se havia persuadido: ella esta con harto miedo. Oy pienso hablarle y saber que ha de responder a la requesta del Rey de Francia. Agora era tiempo de hazer de veras lo que se deve; pero, si es asi de derecho que hayamos de encubrir y defender y onrar cosas de la calidad destas, paciencia! Bien se que nunca bolvera la ocasion que agora tenemos y que las voluntades aqui estan todas de nuestra parte y de los mismos hereges hartos. Yo no oso hablar en cosa de este tono porque, pues no soy reboltoso, ni amigo de valentias, no quiero parecerlo.

M. Robert me ha embiado a hablar con M. Sidnei: he le dicho el sueño y la soltura, y aun a la misma Reyna he dado a entender de lo que estoy sentido; apuntome Sidney en que V. S. escribiese con estas licencias a la Reyna. Yo me burle dello y le dixi que no se me acordava deste negocio y que otros eran los que me hacian tener quexa de su cuñado. Es el peor moço que yo he visto en mi vida y mas y mas atraydorado y tras esto non nada valiente, ni animoso. Yo le he asestado toda la artilleria que puedo y a fe que, si tuviesse menos temor de nuestra casa, que yo le hiziesse presto dar que contar a los historiadores, y assi espero que ha de ser ello a la postre y que de donde agora le viene el brio, le vendra su perdition, y V. S. crea que no hay hombre en Inglaterra que no de voces deziendo que este destruye a la Reyna y al reyno todo con su vanidad. La segunda vez que hable a la Reyna en estas licencias, pase con ellas grandes disputas porque estava menos brava. Dixome que, despues que V. S. havia pasado la mar, se le havia tornado enemigo. Dixele que hiziese su quenta ella y hallaria que, despues de ido V. S. de aqui, le havia dado mucha ocasion de quexarse della, pues, haviendole V. S. dexado encomendada su muger y arrimada aqui a su favor, no solamente no la havia favorecido, ni acariciado, mas havia tratado de avergonçarla y disminuirle su autoridad si gelo consintieran. Respondiome que havia de hazer ella, si havia de ir a buscar a la señora, que asi llama a mi señora la Condesa. Dixele que, aunque lo hiziera Su Mag^t, no perderia por ello el reyno, pero que con menos nos contentaremos. En fin es competencia y passioncillas fomentadas de las chismeras de vellaquillo. Al ultimo me dixo que V. S. iria agora a Spaña a ser *omnia in omnibus*. Dixele que lo que V. S. era en España nunca dexaria de serlo y que, sino fuere *omnia in omnibus*, tendria menos ocasion de poder hazer a ella algun servicio de los que otras vezes le ha hecho, de los quales Su Mag^t devra acordarse y mostrarse mas grata. Amohinase mucho de que se le acuerde que tenga obligacion a nadie. A este proposito ha querido embiar a Su Mag^t una carta de la Reyna al Emperador en que dize que la Reyna Maria la tuvo en prisiones y en grandes

calamidades, solamente porque no queria casarse, porque vean alla quan facilmente inventa esta señora en cosas de tanta importancia, no sin tacha y macula de la autoridad del Rey nuestro señor, que parece que a lo menos consentia en esta carcel tan injusta, siendo marido de la Reyna y siendo su deudo, con quien ella dize que la Reyna Maria la queria casar.

Haviendo escrito hasta aqui, fuy a hablar a la Reyna, la qual me ha tratado como a un perro en todo quanto sus fuerças y jurisdiccion se estiende, porque el joven deve de haver dado quexa de lo que con su cuñado le embie a dezir tres dias ha. Yo he passado por todo riendome siempre y preguntandole de que estava tan melancolica. En fin, passados los primeros recibimientos, llegamos a los negocios, los quales van de manera que yo no se como podra dexar de perderse, sino se concierta con Franceses, y, si se concierta tampoco, veo que salga de aprieto. Al Rey nuestro señor escribe lo que V. S. vera por la copia que embio a Madama. El caso es que los rebeldes han llevado estos dias en la cabeça, y, en lugar de crecer, su parte se disminuye cada dia, y estos aqui ni osan bien favorecer a gente tan perdida como estan aquellos, ni bien osan desampararlos porque se veen perdidos en dexandoles a Franceses allavar y proveer lo de Escocia, y querrian la paz y no hallan el camino de hazerla, ni con seguridad, ni con honra, tras haver gastado algunas libras en la fiesta. Al ultimo yo creo que ni han de saberse concertar con Franceses, ni podran echarlos como pensavan, y que ellos en este medio se avituallaran y proveeran de dinero, el qual les haze gran falta en Escocia, porque, si la Reyna Regenta tuviese recaudo, havria ya levantado un gran golpe de Escocces que estan neutrales y esperan esto solamente para declararse por Franceses, y como esto tengan no que dar a rebelde, ni hombre que no venga a obediencia, maxime haviendoles el Rey ofrecido perdon general, y assi querra Dios que estos se hallan embaraçados y perdidos y sin resolucion. Lo que desto se seguira, Dios lo sabe y nosotros lo veremos y no me parece que estan estos de Guisa tan satisfechos de la paz que el Condestable hizo, que no hable aqui este su Embaxador mas desembuertamente de lo que yo creyera, porque es cierto que ha tratado dello y querido dar a entender que por temor de nadie no dexaran de proseguir su derecho y hazer sus empresas y que la paz la hizieron hombres que estaban prisioneros y otras cosas tanto mas sospechosas, quanto este llega agora de nuevo con las instrucciones en la bocca. A mi me dixo anoche que se apeo a visitarme, que havia hallado a los del Consejo mas modestos que estos otros dias. Yo lo creo porque tambien halle yo a la Reyna muy triste y pensativa. Dixome el Embaxador de Francia que el perderia una mano sino se casava con el Archiduque, porque la necessidad pura la forçaria a hazerlo y que al Rey su señor no le pesaria della, no obstante que, si ella moria sin hijos, la Reyna su ama no dexaria de seguir su derecho a la sucession deste reyno. Yo le dixe que, pues todos eran moços, no havia para que disputar de lo que ha de ser despues de sus dias. La summa es, señor, que, si el Rey nuestro señor se olvida algo mas

de lo que hasta aqui, este reyno sera de Franceses como el de Escocia, y sera menester hazer entonces lo que agora no querremos, y si el Rey quiere atender a esto, con hazer mucho servicio a Dios y honra a si mismo, lo pondra todo en muy buen cobro, ya que no quiera meterlo en su casa, loqual no se podria hazer sin nuevas guerras; pero ponerlo en cobro, metiendo aqui un Rey de su mano o de su casa o natural como mejor le pareciere, puede lo hazer tan siguramente, como haze agora el sustentar a esto, y aun mucho mas porque desta no se puede Su Mag^t fiar, ni ella esta tan sigura en el reyno que no se haya de temer cada dia de verla perdida, y al que Su Mag^t metiese aqui, tendriale obligado y assigurado y bien quisto de sus vasallos, lo que no esta. Dexo aparte lo de la religion y de la onra y autoridad que cierto esta señora nos la trata mal, y dexo aparte el peligro que esos estados tienen de la vezindad de estos hereges, lo qual todo esta tan entendido que no ha menester discursos. Lo que agora digo yo de nuevo, es que, sino se resuelve Su Mag^t presto, se seguira una destas dos derivativas que he dicho, y sera que el reyno le tomaran Franceses, o, si queremos responder por el, havremos de tomar las armas ni mas ni menos y defender la mas vergonçosa e injusta causa que un Principe cristiano puede defender, que tal sera el querer defender a esta muger contra Dios y contra justicia y contra la voluntad de todos los del reyno tanto cattolicos como hereges y contra el bien publico del. No se a que proposito he entrado en este discurso con V. S., a quien se que no son menester espuelas en esta materia, ni le puedo dezir cosa nueva, pero en fin, como no oso boquear esto con nadie, no sera impertinente escrivirlo una vez a V. S., a quien suplico mande rasgar estas cartas.

A Leonardo Chamerlan ha quitado la Reyna el gobierno de Harnozen y el del condado de Oxonia : esta desesperado, y pareceme que buelve el rostro a Franceses de que ve que a nosotros no se nos da nada destas cosas.

A su padre de mi señora la Condesa dize la Reyna que, si con ocasion pudiere hazerlo, le ha de quitar quanto tiene. Ella me ha dicho que el le ha suplicado que no de licencia a su madre para yr a España; no se si lo erea.

La residencia de V. S. en Corte me ha alegrado tanto que casi he requeitado con ella y pienso que no me ha de acabar de matar Erasso, para salir de sus manos querria (*si fas est dicere*) que, haviendo de embiar Su Mag^d a Roma algunos Cardenales, fuese yo nombrado entrellos, que por ventura alla no pareciera mucho disparate si a los negocios de Su Mag^d le vendria daño dello. Atrevome a dezirle a V. S. solo porque se que me perdonara todas mis flaquezas. Esta lo es cierto, pero de tal manera que no me despierta este cuydado, ny pienso que le estaria al Rey tan mal que gelo deva yo de suplicar, ni hazer muchas diligenzias por ello.

De la mejoría de los negocios del Arçobispo estoy contentissimo. Al padre confesor hecho he mi enemigo con escrivirle quan gran escandalo havia dado a este reyno

su prision y la de fray Juan. Tambien le embie las cartas que sobre ello me escrivian llorando en que los llamavan apostoles de Inglaterra. En fin Su Paternidad no me ha querido escrivir mas, no se si havra tenido algun otro impedimento y yo juzgo temerariamente.

Yo me guardado de dar pareceres en mis cartas a la que creo harto, y, sy algo he apuntado, es porque querria mostrar el camino a los que estan lexos; pues, yo estando cerca soy obligado a verlo mejor y aun a no callarlo, pues si por falta de dezir lo que me parece, se hiziese una pretension impertinente, como es posible por falta de entender, el caso seria a mi cargo. Pero, si esta ha parezido demasiado, yo lo dexare del todo y seguire la istoria solamente, como agora hago. A V. S. beso humilmente las manos por el aviso.

Estanle ha hecho lo que aca se usa y no valoria menos en palacio por ello, porque tan ruines baruas tiene otri, como Guillermo y con todo esto halla quien le quiera, hame dicho un hermano de Mastres Stredelig que han sido vistos aqui ella y el, al qual el verano passado estime yo por hazer una burla fresada en esta materia, sino lo estorvaran las ordenes, como lo sabe don Francisco de Monroy.

Miladi haze muy bien de no venir aca porque, llegada que fuesse, daria quanto tiene por verse fuera de lo que aqui se espera, y en verdad que hay personas que darian la mitad de sus haciendas por tener segura la otra mitad, tanta es la perdicion que temen que ha de venir por ellos.

El conde de Helfenstain yra oy a despedir la platica del casamiento, visto que le burlavan agora de nuevo a el major que a mi. Si yo tuviera voto el primer dia que se hablo, le hubiera dicho esto que agora le dize y partidose el dia siguiente. Pero el Emperador ni bien quiera, ny disquiera este negocio, y asi toma una via media de mandar quedar aqui el Conde, que es hazer bueno el juego a la Reyna y destruir a estos catholicos que estan esperando siempre la conclusion de este casamiento.

De Londres, a vij de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 813.)

DLXXVI.

John Leigh à la reine d'Angleterre.

(ANVERS, 8 MARS 1560.)

Honneurs rendus à Bruxelles par la duchesse de Parme au comte de Ferya, qui était, avec le prince d'Orange, son principal appui. — Dans les Pays-Bas on n'oublie pas l'illégitimité de sa naissance, et l'on préférerait la duchesse de Lorraine qui aime aussi beaucoup le prince d'Orange. — On parle aussi du prince d'Espagne comme devant prendre le gouvernement des Pays-Bas. — Affaires diverses. — Ces communications doivent rester secrètes.

By thys I desyer Yowar Hyghnes to imput the slacknes off my wrytyng syns the xii off July last tyll this present only for lack off mater worth the wrytyng unto Yowar Magyste, and now Yowar Heghnes shall understond that thys I horsty I wase desyryd by the Contes de Ferya to com to her to Malyns, wher she was acompinid wythe the Contys off Hostrat and dyvers other ladys and gentyl women off the town, whych were so rychly aparyld and off so good behavyer that I have syne non pas them. Apon Ashe-Wensday, the Count de Ferya and she removyd to Brusels to tak ther leve off the Regent, now at hys goyng in to Spayn; hys hone company were above a hundryrd hors, and wythout the town off Brusels a great dystans he was met wyth above ij hundryrd hors, wher was the Byshop off Arras and dyvers other off the Consell and all the nobelyte off the Court. At hys aryvall ther the Regent met hym at the Hall door, wythe such grytyng and salutasyons I assure Yowar Hyghnes as to my judgement ther can be no more sayd, in the Italian tong. Then she acompined them to ther lodyng, whych was very sumtyously, aparylde and that nyght suppd wyth them and tyl Sondag foloyng that thaye removyd to a logyng in the Park preparyd for them, wher th'Emperor lay much and lykewayes Kyng Phylp; thay dynyd and suppd contenewaly wyth the Regent and hyt semyd to her the rest off the daye and most part off the nyght to lytyll tyme to entertayn the Contys and Don Loreno her son, and all thys, I perceve, prosydythe for that the Count de Ferya was only the prefarer off her regement, wherin she ys gretly myslykyd of all the Estate off thys contry, for they be desyrus to have the Dutches off Lorreyn. Off her selff she can doe nothyng, but wyth the consent off the Prynse off Orange, the Count d'Egmount an the Byshop off Arras. Apon the report of thoes that be credabyll, I told the Contys de Ferya I herd ther was gret affecsyon betewyxt the Prynse of Orange and the Regent and that hyt was a comun talk in the Cowrt. She sayd hyt sprang but only for envy that thay had of her place and that dyvers ladys told her that, thowghe she were th'Emperors dowghter, yet was she but a bastard, wher-

fore she was far unmeete to suply that plase, and she told me that the Dowtches off Lorreyne had such affeysion to the Prynce off Orange that, when he showld have maryd her dowghter, she sayd she was more metir for hym her selffe. Ther ys gret talk in the Court now that the Prynce off Spayn shall be her thys sommer and shall have the government off thys contry as the Regent hath now. I perceve the Count de Ferya takyth gret unkyendnes that Yowar Hyghnes denyed hym lysans for a longer tyme for the Lady Dormers taryng here and for Clarensyus goyng into Spayn; he sayd the cawse, as he herd saye, was for that hyt was informyd Yowar Hyghenes he showld mysreport yow and to that he sayd hys doyngs dothe apere to the contrery, for he hath by all menys procuryd that yow should have maryd Kyng Phylp or els th'arsduk off Awstrya on off th'Emperors sons. He understoodythe Yowar Hyghenes hopythe to have gret ayd off the Duke off Holst for yowar prosydyngs in Scotland, whoe, he sayth, hathe a great pensyon off Kyng Phylp and dyd conevinant wyth hym now in hys last wars to have browght hym ij thowsand sodyars, but to the feld he browght but fye hunderyd. Also hyt hys informyd hym that Yowar Hyghnes hath sent my Lord Montygew into Spayn to complayn off the Regent here and off hymselffe for the uncortys usyng off Yowar Hyghnes in dyvers off yowar affers here; he told also a frynd off myne that th'Emperor sendyth for hys Imbassador that now ys wyth Yowar Hyghnes and that he ys assuryd Kyng Phylp wyll wythdraw hys good wyll and fryndshyp, whych allwaye he hath born yow hetherto. Some other off gret atorite dothe saye yow have so long run off the brydyl that by fors now yow must be stayd and the soner, for that yow wyll have nether amyte, nor alyans wyth no forayn Prynce. In my last leters, as beforesayd, I wryt to Yowar Hyghnes that Goldwell whych was Byshop off Sayn, has take then hys jorney to Rome, but he fell syk by the waye and retorneyd agayn to Loveyn, wher he laye thys wynter and off lat cam to thys town to provyd hym off all thynges nessysary for the vyage, and now ys gon thether, and Hary Pynnyes hath promysyd hym to fynd the menys he shall be made cardynall at hys aryvall ther, and nothyng I have wrytyn herin to Yowar Hyghnes but that I have syne or herd my selffe or els off them that be to be credyt, requyryng Yowar Hyghnes thys myght be kept as seeryt as as myght be, so that allwayes I myght have credyt to understond to wryt yow maters off more importans. And now I most humbly thank Yowar Hyghnes for the good opynyon I perceve by Syr Thomas yowar goodnes dothe conteneu in towart me, wherfor yow shall be most assuryd that at all tymes I wyll extyme the los off my lyffe to be nothyng, whyrin hyt myght be spent in yowar servys, and to lak off other ocorens worthe the wrytyng to Yowar Magyste, I sayes for thys tyme.

From Andwarpe, the viij off Marche.

JOHN LEGH.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 838.*)

DLXXVII.

Gresham à Cecil.

ANVERS, 8 MARS 1563.)

Longs détails sur ses opérations financières à Anvers. — Il a relevé le crédit de la reine et peut se vanter d'avoir accaparé tout l'or et tout l'argent. On ne pourrait pas trouver à la Bourse d'Anvers un denier hors de ses mains. — Il croit que les soldats espagnols s'embarqueront pour l'Espagne. — Armements en Allemagne. — Bruit de la mort du Pape.

Right Honorable Sir, aftyr my most humble comendations. It maye lieke yow to undyrstonde that bye my letter of the iijth of this present I sertyfyed yow of my aryvall here and of the great scarssite of monny that ys now in thys playsse of Andwerpe, as also of the greate breute that rowens apon me amonges the marchautes and the commens of this towen that I will robe them of all there fynne golde and fynne silver, bye the reassone whereof I will insewre yow I am hallfe affrayde to goe abrode, but onely at the oweres of the bursse tyme. And for that I doo right well knowe yow are very dessirus to undyrstond how the Q. Ma^{te} affaires passythe, it maye please yow to be advertissed that sens my comyng I have delyverid bye exchange to sonedrye persones abowght the some of xxij mth ^{li} Flemyshe, as bye the perticular note here inclosid to yow shall apere, as also I have bowght ij mth marckes waighte of fynne silver at xlvij^s the marcke, and there goythe viij onz too every marcke, wyche amownth to the some of iiij mth vije^{li}. wyche ys aftyr the rate of xxij^s d. the pownd, reconyng every onz of fynne silver at v s. iiij d. ster. the onz. More I have bowght xij^c ^{li} in crowens, so that wythe the monny I brought ovyr with me and maid ovyr by exchange at my last comyng home, wyche amownntid to x mth iij^c ^{li} and with the mth xl^{li} paid by warraunt to M^r Bashe and other, I have paid and disbourssid for Her M^{te} behowffe the some of xl mth ^{li} Flemyshe, wyche, I will insewre yow, haythe not a littill relyvid this bursse of Andwerpe. And for seing they myschiff that myght follow of this bissones, considring the great scarssite of monny that ys here at this present and the great rewmors that ys daylly repporttyd apon me for the conveying of there treassor, as lieke wysse I am creadable informyd that they marchaunts Spaynyardes and Ittalliones dothe prettend to pute a supplicacion upe to the Regent agaynst me, and seing how reddy they Regent and the Corte ys to stey all the Quenes M^{te} procedings, I have thought it not best to steye our marchaunts anny longger ffrom there barggayne, so that I have assynnyd them ovyr to the Tuckre and others for the most parte af all there somes to see and yff they can recountter one wythe another for the inlargynge of the bursse,

as lickewisse I have gevin a great warnyng to all our marchaunts to beware how the doo rowen apon bying of golde and silver, lyst the Margrave vissit them, ffor the have goen so openly and so unediscreatlye to worcke that there proceedinges ys to moche spooken of in every mannes mowthe, so that, Sr, I will stey till this brewte and payement be past for sendding a waye of anny of they Q. Ma^{te} bollione or gold, considering what a fferdell the Q. Ma^{te} ys here at, ffor the marchaunts being ones paid the lxxvij mth ii, I have paid j c. viij mth ii, as lickewysse Allexander Bardencye, Florentyne, of whome I tocke upe iiijth ii, dothe seeke all the meynnes he can to breacke the barggayen, saying that thosse men that owythe hym the monny, ys not able to paye hym by the reassone of this great scarssite. I have maid hym playne answere I will have my barggaien or elles I will daye hym to the right by justice, wyche must be downe for they pressedent sacke, what so ever it shulld costes the Quenes Ma^{te}. Nevertheles I will prolong the doing thereof till I have the commandement of the Quenes Ma^{te} so to do.

As lickewysse, where as yow have maid the Quenes bonde in the name of Nycholas Johnsson to be paid at vj monthes xxvij mth viij^c xxx fl, the said bowndes must be new maid agayen, and in the name of Albright Johnsson to paye the xxvijth of Janyrie a^o 1560, being xij monthes amownnting to the some of xxix mth viij^c florriins, wyche bondes it may please yow to send me by the next, for that I have ressevid the monny and have left the other bowndes wythe hym, and I am bownde lickewysse wythe in xx dayes to deliver him the other to paye at xij monthes, etc. Allso here wythe I doo send yow the bowndes of Gorge Spanegenberger, of lxxij mth viij^c xxiiij florriins, payable the last of February last past, for the wyche it maye please yow to delyver to my factor Richard Candiller the Lordes acquyttans of they ressat thereof for my discharge, etc. As this daye I have resyvid the Q. M^{tie} warraunt for the remytting of Here Hightnes monny bye exchange, wyche she haythe remytted holly to my diseression, I trust it shall apere to Her Ma^{tie} that I have hosband the matter to Her Hightnes great honnor and proffit, for that I have done nowen above xxij s. iij d., iiij d., v d. and vj d. ussans. The exchange being soddenly ryssen apon the assynacione gevin to our marchaunts to xxij s. ix d. usans, and lieke to rysse to xxij s. iiij d. and at London, ere all this monny be paid, to xxiiij s. and uppeward, wyche dowghtles M^r Secretarye wolle prove the benefyciall matter to the Q. Ma^{tie} and to the welthe of our realleme, as the lieke cannot be devissyd; ffor, as the exchange dowthe cate owght all prinssis and imperers there dominyons, so it ys the proffyttablest thinge and restores all Prinssis and there domynyons with treassor and good cheape commodites, wher in of late yow have had suffeyent prooffe and experyence; ffor, sens the Q. Ma^{te} came to the crowen have I not rayssayd the exchange in London from xxj s. vj d. to xxij s. iiij d. by onely flynne practisse and secessye, wherby we doo robe all Cristendome of there fynne

gold and ffynne silver, and now still remaines in the realme, wyche thinge haythe bynne onely downe bye credit in tacking upe monny in a strange conetrey apou interest, wyche lickewisse serves the Quenes Ma^{te} torne for a tyme. As allso, when the tyme of payement commes the interest and the aceping of the monny stondes Here Hightnes in notinge, ffor that it ys savyd in the rayssing and done by the exchange. And ffynnally therebye Her Hightnes honnor and credit ys so augmenttyd in all parttes in Cristendome that no King and Prynce ys the licke. As allso wythe this practisse (and wythe there owen monny) here ys not a penny to be had content apou this bursse but at my handes, wyche here writtin to yow ys more honor and reputaciones to the Quenes Ma^{te} then the vallew of the monny that Here Hightnes dothe owe apou this bursse, ffor I have tawght all the wyssys and the graves marchaunts a scholle point, and so they let not to saye, for wythe this practisse I have allterid the exchanggis thorow all Cristendome. Wyche ys the greattist comeffort unto me, considering it redowens so moche to the Q. Ma^{te} honnor and credite and to the inryehinge of my natyve countrey that ever came unto me, wythe moche more matter of importances I cold uppon unto yow, putting my holle trust in God and yow for the declaracion here of to the Q. Ma^{te}, wher in I doo nott dowght but that Here Hightnes welle have a consideracione of my servyze, as there unto appertenythe, to the wyche I reffer me.

As for occorraunts here ys nowen worthe of writting but that the shipes in Zellande lye a ryggyng as ffast as maye he devyssyd, and, as yet there ys no monnyssione in them, dowghting not but to send yow ffrom tyme to tyme a perffet advertisement of all there fornyteur. And as I can bye no meynnes understond but that the 5000^m Spaynyards shall be imbarquyd for Spayen, but it ys good to dowght the worst. Assewring yow the Q. Ma^{te} procidinges and ye of here most honorabile Conssaylle ys here marvellus well lickyd of all nacions (for the practisse for Scoteland). And the let not to saye oppenly the Q. Ma^{te} coulde never have spyed soche a tyme agaynst the Frenche King be the reassone of his great povertte and no leasse of credit. And that monny Her Hightnes spendes in this quarell, ys well spent. Trusting that Here Hightnes wolle trust to no fayre wordes, nor promises the Frenche kinge shall macke unto here in this his mysserye, ffor that here now a ys contteyd no boddy of powre, wyche for my parte I pray God longe to contynew, etc.

The Prinssis of Germanny dothe gether upe all the horsse men and fote men the can come bye, to what powrpos it ys not yet here knowen. As this daye my ffrinde S^r John Aleye came unto me and infformyd me that the Conttey de Feria hadd undyrstanding that I was come to Andwarpe and that I had letters from the Q. Ma^{te} to my old Lady Dormer and to M^{tes} Clarencious to macke there repayre home, wyche he tooke marvously unckindly. To whome I declaryd I hade no soche letters, nor I knowe nothinge thereof, persseving bye M^r Lay that the Quenes M^{te} shulld moche grattifye

the Conte de Ferria in graunting them lyssens for there abowde here, most humble besceching yow, yf it please the Quenes M^{te} to graunte, that I maye have the delyvering of it to the Conte, for that it wolle be hightlye excepttid as I am infformyd by S^r John Aley, whome ussyd me allwayes verry curtesly, when so ever I have hade anny thinge here to doo. Veryly yow shulld do well to perssuad the Q. Ma^{te} unto it, yff Here Hightnes dowthe macke anny staye at it.

I have ressevid your of the last of February and according to your letter I have writtin to M^r Bryckendyne as towching Frederyck Spedt the Coronell as allso of Coronell Langar. Other I have not to molest you wythe all, but that the partteys doing here daylly in the shipping of the corin powder, wyche cannot be to secreatly kept at home. As allso it maye please yow to send me the sertyffycat for the iije mth waight of coppar. Trusting by this tyme yow have holpen me to the jclxvj^{li} xiiij s. iiij d. paid to S^r Nycholas Trockemorton or ells a warraunt to pay my sellffe. As allso to the lxxvj^{li} xiiij s. iiij d. paid to Capitayne Dryver for the vittalling of the Quenes Ma^{te} shipes in Zeland.

From Andwerpe, the viijth of Marche a^o 1559.

S^r John Ley haythe dessiryd me to conveye this letter to the Quenes M^{te}, wyche it maye please yow to see delyverid.

Lickewysse here ys newes that the Pope shulld be deppartyd, and some saye with a boccado, aftyr the olde fashone, with poysseyng.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 575.*)

DLXXVIII.

Emprunts de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(8 MARS 1560.)

Sommes levées et dues à Anvers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n^{os} 842 et 845.*)

DLXXIX.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 9 MARS 1560.)

Il a chargé le docteur Tornero d'exposer de vive voix ce qui se passe en Angleterre.

Dos dias ha que escrivi a V. A. con un correo proprio llamado Pedro. Agora me ha parecido de embiar al Dotor Juan Tornero para que de palabra diga a V. A. todo lo que aqui passa, que lo podra hazer muy bien por estar tan informado dello como yo mismo. V. A. sera servida de oirle y darle entero credito a todo lo que de mi parte le dixere. N. S. vida y estado de V. A., etc.

De Londres, a 9 de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DLXXX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 9 MARS 1560.)

Même objet. — Éloge du docteur Tornero.

Dos dias ha escrevi a V. S., remitiendome a la carta que escrevi a Su Mag^d, por lo qual entendera V. S. todo lo que aqui passa. Despues me ha nacido un poco de escrupulo sobre cierto negocio, y me ha parecido embiar el Dotor Juan Tornero a dar quenta del y de los demas de aqui a Su Alteza y a V. S., haviendo en ellos algunos particulares de los quales el dicho dotor esta muy informado, en los quales yo no me puedo assi bien satisfazer escriviendolos. Sera servido V. S. de darle entero credito en todo lo que de mi parte le dixere. El dotor es hombre muy honrado y docto y conoçido mio de muchos años, por lo qual me ayudo del en los negocios con mucha seguridad y provecho, por lo qual y por ser cosa mia que soy de V. S. cierto sera recebido de V. S. favorablemente, cuya muy Ill^e y R^{ma} persona, etc.

De Londres, a ix de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DLXXXI.

*L'évêque d'Aquila au comte de Feria*¹.

(LONDRES, 9 MARS 1560.)

Même objet. — Il envoie un mémoire destiné au roi.

Ilustrissimo Señor. Dos dias ha escribi a V. S. bien largo y dixé que le enviava un memorial para Su Magestad en que le suplicava me mandase pagar cierta cantidad de dinero que me deve, con otros embarazos; se me olvido de enviar el memorial, hame parecido embiarle agora con el dottor Juan Tornero. Para el de mi parte beso las manos a V. S. y le informe de lo que en mis negocios se me ofrece y en los de Su Magestad, a quien principalmente de los quales esta tambien informado como lo estoy yo mismo, que, por ser hombre muy honrado y conocido de muchos años, gelos he comunicado y me he ayudado de la que siempre sera V. S. servido de darle credito entero en todo lo que de mi parte le dixere, que sera harto si lo refiere todo. Nuestro-Señor, etc.

De Londres, ix de Marzo 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DLXXXII.

Mémoire présenté par le docteur Tornero à la duchesse de Parme.

(BRUXELLES, 15 MARS 1560.)

Les Irlandais veulent appeler le roi de France. — La reine d'Angleterre ne dispose que de huit mille soldats et ne peut guère être secourue par les Écossais. — La reine se méfie du duc de Norfolk parce qu'elle connaît l'influence qu'il exerce. — La reine a paru voir avec regret que l'Empereur a rompu la négociation et que l'archiduc ne s'est pas rendu en Angleterre. — Le fils de lady Lennox est celui que l'on considère comme l'héritier de la reine et qu'on serait fort enclin à proclamer roi. Il est à craindre que les Français ne le retiennent en leur pouvoir ou que la reine ne s'assure de sa personne. — La reine est inquiète au sujet de la détermination que prendra le roi d'Espagne.

Lo que el obispo Alvaro de la Quadra, Embaxador de Su Mag^d en Yngalaterra, me ha mandado referir a la Serenisima Señora Madama la Duquesa de Parma, es que, despues

¹ Le comte de Feria quitta peu après les Pays-Bas pour se rendre en Espagne. Nous ne reproduisons pas la suite de sa correspondance avec l'évêque d'Aquila.

de la ultima que escrivio a Su Alteza a vij del presente, ha entendido de un Yngles catholico, que suele avisarle de cosas que ha hallado siempre may ciertas, que Yrlandeses tratan de dar aquella ysla al Rey de Francia, y, aunque no le ha parecido hazer otra diligencia para saber alguna particularidad deste negocio, entiende que Franceses, por convenirles mucho para lo de Escocia, no dexavan de procurarlo, pasando adelante la guerra, que ha entendido de persona con quien algunos han tratado de los terminos en que se hallan.

Que la Reyna no tiene en orden mas de ocho mil infantes, y la causa desto es que de la gente de aquellos confines, de quien se podria servir a poca costa y con poco descomodo de los pueblos, no se fia por ser catholicos, y otros de quien confiaria no puede embiarlos por el mucho gasto y discomodo que en ello havria, y la Congregacion de los rebeldes y hereges de Escocia no puede dar mas que cinco mil hombres pagados solamente por veynte dias, quando se hubiese de hazer prueba de echar a los Franceses de las fuerças que tienen, y de estos soldados Escoceses solamente los dos mil se havrian de juntar con los Ingleses, los otros tres mil servirian a estar en las tierras vezinas donde el campo se hallase por seguridad del, no teniendo los de la Congregacion hasta ahora provincia ninguna de Escocia a su devocion mas de la de Fifa con algunas tierras de poca importancia en otros lugares, y, pasado este tiempo, podrian quedar hasta dos mil Escoceses con los Ingleses, pagandolos la Reyna, y que el capitán Randolpho vee tan mal ordenadas las cosas que es de opinion que no podran Ingleses salir, como pensavan, deste negocio, y le pesa mucho de hallarse en el.

Que la Reyna esta con gran sospecha del Duque de Norfolk y le pesa de haverle dado el cargo, por que conoce que tiene adherencia de muchos principales y las voluntades de los soldados que hay en el reyno, y el Duque no esta con menos recelo de que se tenga de el esta opinion.

Que Ingleses ponen en orden otras 21 naos, las quales tienen ya panatica, carne y cervesa, y no falta, sino la gente, la qual esta ya escrita, aunque no junta.

Que habiendo dado el Conde de Helfestayn a la Reyna la carta que el Emperador le ha escrito en respuesta de la que llevo Preyner y entendiendo ella que de aqui adelante no se trataria en el negocio de su casamiento como hasta aqui, ha mostrado desplacerle y queixadose de que el Emperador no quiera embiar al Archiduque y que muchos son de opinion que ella lo desee de veras, conociendo su necesidad, y que, aunque ahora viniese a algun concierto con Franceses, esto no la aseguraria, sino que seria menester pensar como se ha de defender adelante. Pero el Embaxador tiene entendido que su intencion es muy diversa, y ultra desto sabe que Sicel ha dicho que por la diversidad de la religion la Reyna jamas se contentara del casamiento del Archiduque, y M. Pagete siente assi mismo que la Reyna, con los que tiene cabe, si estan tan obstinados en su religion que, aunque vea que le importe mas que cosa del mundo para la seguridad de su reyno y por esta causa parezca que lo desseen, nunca vendran in ello.

Que en aquel regno se dessea tanto tener por rey al hijo de Miladi Margarita Lines, de quien tiene escrito, que no solamente, muriendo la Reyna sin hijos, se cree que concurriran en el las voluntades de todos, pero ha entendido que hay algunos señores catholicos que con qualquiera ocasion le alçarian por rey con la adherencia de todas las provincias y pueblos de catholicos de quien son muy ciertos, y en qualquier suceso Ingleses no admitiran mas muger al reyno por el peligro que tienen de estrangeros, por lo qual en general este plazeria a todos, señaladamente siendo el derecho que tiene al reyno el mejor de todos los que le pretenden, pero que Franceses se cree que negocien de haverlo en su poder, y podria ser que lo huviessen puesto o que, tiniendo la Reyna noticia dello, se assegura de su persona.

Que la Reyna muestra estar con alguna duda de lo que Su Mag^d sera servido determinar de hazer, entendiendo que la guerra passe adelante, a la qual y a los suyos el Embaxador ha siempre dado los recuerdos y amonestaciones que le ha parecido convenir, sin que pudiessen ofenderse, y lo mismo ha hecho con los Franceses que alli estan, aunque de tal manera que no por ello dexasen la duda que tambien ellos muestran tener, lo qual todo el Embaxador me ha mandado referir a Su Alteza y suplicarle sea servida embiarle a mandar lo que conforme al estado de las cosas le pareciere que mas convenga al servicio de Su Mag^d, como lo he hecho y por mandado de Su Alteza dado de todo ello la presente memoria.

En Bruxelas, a xv de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 815 et 814.)

DLXXXIII.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 18 MARS 1560.)

Absence d'instructions du roi. — Craintes que lui inspire ce qui se passe en Angleterre. — Elle a envoyé au roi le mémoire de Tornero.

Nous avons receu vos lettres des xxvij^e de décembre, xv^e de janvier, iij^e, vij^e et ix^e de febvrier et vij^e de ce mois, et, pour y respondre, nous ne povons sinon louer grandement la prudence et dextérité dont usez en tout ce que concerne vostre charge, et nous est plaisir veoir que si destrement vous y ayez suyvie l'intention de Sa Majesté, telle que vous avez cogneu par ses lettres et les advertissemens continués que vous avez donné

pour informer de temps à aultre de tout ce que passe pardedà. Et n'avons failly de donner les mesmes advertissemens à Sa Majesté et de, au plustost qu'il nous a esté possible, faire tousjours passer vers elle vos lettres, sollicitant et stimulant icelle pour, en ce que concerne les affaires d'entre France et Angleterre, prendre quelque bonne et briefve résolution. Et suyvant l'esperoir que Sa Majesté nous a donné par ce que icelle nous a escript, nous tenons pour certain qu'il ne tardera que de brief vous n'ayés sa résolution. Et jusques à ce que icelle viengne, puisque en ceey que concerne Angleterre nous n'avons eu aultre esclarcissement de sa volenté que celle que nous avons prins de la lettre que Sa Majesté nous a escript, laquelle nous vous avons envoyé, nous ne vous y searions dire davantage que préalablement n'ayons de Sa Majesté nouvelles, sinon que vous regardez de continuer les mesmes termes que depuis ladicte réception jusques à oyres vous avez tenu sans vous esloigner de ce que par icelle vous avez cognu de sa volenté. Et certes les termes dont ont usé là, sont tels que ne seavons que dire pour y veoir tousjours tant de changement, sinon que craignons fort que la Royne ne se mette et nous aussy en peine, et que quant l'argent qu'elle a fait lever en Anvers, sera consumé, que ne pourra durer longuement selon les frais que présentement elle soubstient, elle ne se treuve en très-grande peine et considéré que, pendant qu'elle fait si excessive despense, du costel de France il s'en face bien peu. Vous avez entendu la résolution que l'Empereur a prins de rompre pour maintenir la practique du mariage, et pense bien, comme vos lettres contiègnent, cela luy donnera du commencement quelque facherie, et mesmes que sur ce fondement elle n'aura plus moyen abreuver et entretenir ses subjects, et ne peult estre que de brief vous n'appercevez si celle délibération prinse par sadite Majeste Impériale est à propos ou non, et, selon que l'on en verra, l'on pourra prendre advis, et à ceste cause vous prie que continuez le plus diligemment qu'il sera possible m'advertir, quant il vous semblera il y aura chose qui le mérite.

Nous avons ouy celuy que vous avez envoyé, le docteur Jehan Tornero, auquel nous avons icy fait mettre par escript sa relation pour icelle envoyer à Sa Majesté¹. Asseurez-vous que incontinent que, nous aurons de delà nouvelles que, nous semble, puissent donner esclarcissement de la volenté de Sa Majesté, que ne desfauldrons de la vous faire entendre.

De Bruxelles, le xviiij^e jour de mars 1559.

(Archives de Simancas, *Secret. de Estado. Leg.* 518.)

¹ Le 17 mars, la duchesse de Parme mande au roi que le docteur Tornero a été chargé de lui déclarer de bouche ce que l'on n'osait confier à la plume. Elle ajoute que la reine d'Angleterre multiplie ses emprunts à Anvers où son crédit s'affaiblit. Quant à l'Empereur, il a écrit à la reine qu'il renonçait à demander sa main pour son fils; car il croit, d'après les termes qu'elle tient, que ce moyen, loin de rompre la négociation, pourrait être le plus court pour réussir. (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 152.)

DLXXXIV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 18 MARS 1560.)

Il a chargé le docteur Tornero d'aller lui exposer ce qui se passe en Angleterre. — Relations d'Élisabeth avec le comte de Mansfeld. — Affaires d'Écosse. — Phrase de Cecil sur le mariage de la reine avec un seigneur pauvre, mais noble. Il croit qu'on cherche à obtenir pour ce projet l'approbation du roi d'Espagne.

La semana passada escribi a V. A., dandole aviso de lo que aqui se tratava entre la Reyna y el Embaxador de Francia sobre las cosas de la paz. Despues embie al Dotor Juan Tornero para que de palabra diesse cuenta a V. A. de algunos particulares que havia entendido. Despues aca no hay novedad ninguna porque no es buelto aun el correo que se espera de Francia con la resolucion del Rey sobre las demandas de la Reyna, aunque entiendo que, segun los avisos que de Framarton tiene, no se espera que el Rey haya de condecender en aquella de sacar toda su gente de Escocia de manera que las plaças no queden. Por el tambien ha tenido correo el Embaxador de Francia, no en respuesta del que embio con los apuntamientos con la Reyna, sino otri que partio antes que este llegasse, y parece que despues de venido este correo publica muchas flaqueças y da a entender que, segun lo que de Escocia entiende, no podra el Rey su señor dexar de sacar de alli su gente y condecener en todo lo que la Reyna le pide: lo qual parece dicho a fin de descuydar a la Reyna y de hazer algun salto donde menos se piensa, y no seria gran cosa que pensassen en lo que con el Dotor Tornero avise a V. A. de palabra, serviendose de aquellos soldados que sacaren de Escocia para ello, lo qual se podria hazer facilmente de camino, y es de sospechar que estas muestras de flaqueza y rendimiento no deven de ser sin algun misterio, y este no seria pequeño, ni de poca ymportancia para ellos. La Reyna no afloxa nada en sus provisiones, tanto para las naos como para el exercito de tierra. Tambien ha comparecido aqui un hombre del Conde de Mansfelt, el qual dize que viene por dineros par apagar la gente que el Conde tiene levantada a instancia de la Reyna ¹. No se si lo crea, y si pienso que es procurado

¹ Le comte de Mansfeld écrivait à Thomas Gresham, le 4^{er} mars 1560, que son agent, en revenant d'Anvers, lui avait annoncé que la reine d'Angleterre était disposée à rémunérer largement ses services. A la fin du même mois, on rencontre une lettre où Élisabeth, en faisant connaître au comte de Mansfeld que sa pension serait payée par Gresham à Anvers, ajoute qu'elle n'ignore pas les mauvais procédés des Français au sujet desquels il lui avait écrit, mais que, tout en désirant la paix, elle est prête à repousser toute agression.

por espantar a Franceses y animar a los suyos. Un hombre ha llegado tambien de Escocia, que dize que vendran presto los rehenes que aquellos rebeldes embian a la Reyna. El hazer estas cosas tan descubiertas haze pensar que son demostraciones solas. De tres o quatro partes he entendido quo los cattolicos del reyno tratan de levantarse, y me han certificado que el negocio tiene fundamento grande. Pareceme imposible que dexede ser algo desto, segun lo que se vee y lo que Franceses andan agraviados y diligentes. Yo no oso meter la mano mas adelante por no entender en negocios vedados, aunque pienso que todavia se me traslucera algo de lo que fuere sin gustarlo yo.

Del negocio del Archiduque esta el Conde de Helfestayn totalmente despedido y la Reyna tan acovertada dello que dizen que dixo el otro dia delante de muchas personas que dava gracias a Dios que se le havia caido por el arnero el casamiento del Archiduque tan comodamente y con menos trabajo que el del Rey de España. El secretario Sicel me ha dicho dos vezes, dando por despedido el negocio del Archiduque, que deviamos todos forcarnos a hazer que la Reyna se acabasse de casar, aunque fuesse con un caballero pobre, como fuesse noble, y hamelo dicho de manera que sospecho que pretende hazer algun desbarate de estos y escusarse con que lo hizieron con consejo o parecer del Rey n. s., metiendome aun diestramente en ello y sacandome mi consenso antes de saber lo que me hazia. Yo me he retirado mucho y respondido que es de veer que la Reyna hara lo mejor en este negocio como en los demas y que no ha menester persuasion del Rey mi señor, ni de nadie, siendo tan savia. No puedo tras esto persuadirme que ella piense en casarse por las causas que otras vezes tengo escritas a Su Mag^d y a V. A., y antes pienso que Sicel que dessea verla casada y fuera del estado en que la ve tan peligroso, y querria que el marido que huviesse de tomar, fuesse de su opinion en lo de la Religion, querria començar a platicar esto, anteviendo que tarde o temprano no podra dexar de tomar marido. Lo que mas se sospecha comunamente es lo del Escocces, por que de lo de Suecia no ay ya que pensar, y este hijo del Rey que aqui esta, se yra presto por mas que hayan hecho para detenerle.

En los negocios de particulares que aqui se tratan con la Reyna por mandado de V. A., no es posible hazer cosa buena por que la Reyna no haze sino cometerlos a personas que, segun entiendo, son mas parte que juezes y mas interesados que las partes mismas. Agora de nuevo han robado en Irlanda una nao de vinos por engaño, y no hay remedio de sacar provision ninguna que valga. Yo procurare de embiar a V. A. las respuestas que hazen todas estas y esas por escrito, para que lo mande prover conforme con lo que se hallare que conviene, y cierto lo que aqui passa es cosa que en ninguna parte me parece que se podria, ni devria çufrir. Yo uso con la Reyna de todos los terminos que me parecen ser al proposito para que dexede la esperança que tiene de que Su Mag^d ha de tomar las armas contra el Rey de Francia y para que concluyasse paz lo mejor que pueda. Pero no hay quien la pueda desagañar; antes ha dicho de nuevo al

Conde de Helfenstain que ella esta segura de que el Rey n. s. sera de su parte, y veo que convendria infinito desengañarla; pero, como esto podria ser ageno de la voluntad de Su Magd^a, que es de tenerla contenta, no oso descubrirme a ello del todo. Si V. A. fuere servida, podra mandarme escribir lo que le parece que haga en ello, pues a esta coiuntura seria necesario saberlo, y el aguardar carta de Su Mag^a seria tarde.

De Londres, a 18 de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DXXXV.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(20 MARS 1560.)

Réclamation d'un médecin de Rotterdam.

En el negocio de Ghisebret Bark, dotor medico de Rotterdam, sobre el despojo de un navio que se pretende que ciertos Ingleses le han salteado, he hecho toda la diligencia possible, tanto hablando a la Reyna aqui sobrello como haziendo solicitar a aquellos a quien Su Alteza lo havia cometido. Lo que ultimamente se ha proveydo en ello es lo que aqui embio escrito a V. A., de lo qual me he reservado el original. V. A. podra sobre esto mandar hazer la provision que conviniere.

De Londres, xx de Março MDLX.

(Archives impériales de Vienne.)

DLXXXVI.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 22 MARS 1560.)

Gravité de la situation. — Soupçons.

Beso las manos a V. S. por lo que con el Dottor Tornero me ha embiado a dezir, y le suplico que me perdone si, con la necesidad que aqui tengo de todas cosas, le soy molesto que, como conozco la cortesia con que me ha siempre tratado y merced que me ha hecho, me he por ventura atrevido demasiado. Soy forçado de decir que, pues vee V. S. lo que se atreven a hazer los hereges con los vezinos, provera que ay no aya ocasion de hazer algo que nos inquiete. No lo digo sin fundamento porque yo se, y tengo testigos dello, que persona de no poca calidad ha dicho que hoy tiene tantos amigos como y que podria hazersele resistencia si pensase hazerle por essa via. Enojo yo veo que he de escribir muchas vanidades y sospechas en estos tiempos tan sospechosos, pero mas quiero hazer esto que callar nada de lo que siento y entiendo, remitiendolo todo a la prudencia de V. S.

De Londres, xxij de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DXXXVII.

Cecil à Gresham.

(25 MARS 1560.)

Le comte de Mansfeld et d'autres nobles allemands ont proposé à la reine de lui avancer de l'argent à dix pour cent d'intérêt. Avantages que présente cette offre ¹. — Autres emprunts à faire à Anvers.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 899.)

¹ Le 11 avril 1560, Gresham annonçait au comte de Mansfeld que la reine d'Angleterre acceptait son offre de lui prêter deux mille pièces d'or et qu'elle désirait les recevoir le plus tôt possible, partie à Anvers, partie à Hambourg. La reine devait lui accorder une pension.

DXXXVIII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 26 MARS 1560.)

La reine veut porter la guerre en Écosse. Elle trouve un appui dans les troubles de la France. — Il faut espérer que le seigneur de Glajon sera muni d'instructions énergiques.

Por la que aquí embio a Su Magestad ¹, vera V. A. la priesa que la Reyna se da a proseguir su intencion en las cosas desta guerra y lo poco que aprovecha todo quanto con ella se hace para detenerla. Hale añadido animo el tumulto de Francia, al qual

¹ La lettre de l'évêque d'Aquila à Philippe II était conçue en ces termes :

A vij deste escrivi a V. M., dandole aviso del apuntamiento que se havia tomado entre la Reyna y el Embaxador de Francia aqui sobre la tratacion de la paz. Dos dias despues embie a Madama de Parma persona propia para que le dixesse particularmente el estado destes negocios y el peligro que, segun lo que entiendo, tienen las cosas de aqui, y de lo que despues se ofrecia he escrito otra vez a Su Alteza : soi cierto que de todo se habra embiado a V. M. entera relacion. A xiiij despues llego aqui el Obispo Monlu, el qual propuse el dia siguiente a la Reyna quatro cosas: la primera fue certificarla que el Rey su señor ero desseoso de guardar la paz con ella y con todo el mundo, si pudiesse; la segunda informarla de algunos agravios hechos a Franceses por los ministros della; la tercera querer saber si los dichos agravios se havian hecho por su orden, no tanto para restaurarlos, ni tratar de lo pasado, como para remediarlo de porvenir; la quarta fue offercer de satisfacer la Reyna en todas las cosas de que se hallasse agraviada del Rey su amo conque se dexasse entender, diziendo que, si fuessen tales que se pudiesen averiguar por el tenor del tractado de paz hecho en Cambresi, se averiguarian y remediarian luego y que, si eran cosas que requiriesen nueva tratacion y examinacion, tambien se daria orden a que esto se hiziesse amigablemente conforme como en los dichos tratados se ordena sin venir a las armas, para el qual efecto dixo que podría servir un personage que V. M. havia de embiar para interceder por esta paz a entrambas partes, el qual personage dixo que seria aqui dentro de tres dias y que seria Mossr de Glasson. La Reyna me parece que respondió a los principios muy ambiguamente, pero en fin se vino a la discusion de los cabos sobre los cuales se ha movido la diferencia. En el de las armas hubo alguna altercacion porque Frogmarton escribe que lo que aqui havia ofrecido el Embaxador Ceure, que era que se dexarian luego, el Cardenal de Lorena no lo ha ratificado alla, antes ha dicho que el Embaxador no tenia comission de ofrecer aquello. Pero la altercacion desto fuera poca porque todavia el Obispo parece que no parava en este punto si en los demas tuviera buena respuesta. En lo del titulo hubo mas trabajo porque diziendo el Obispo que en Chateo-Cambresi sabian los comisarios de Ynglaterra que la Reyna de Escocia usava de aquel titulo y no se havian agraviado, antes havian passado por esto, le respondió la Reyna que no dizia verdad y le trato con mucha colera. En el sacar de los soldados de Escocia hizo el Obispo muy largas ofertas a las primeras palabras, pero, como en conclusion dixo que havian de quedar las fuerzas en poder de Franceses, se acabo la platica con la Reyna y fue remitido a los del Consejo, de

quieren aqui coresponder con el rompimiento de la guerra. Tambien le ha dado gran ocasion el haberse de aquellos Escoses que estaban neutrales algunos, a la parte de los hereges, tanto que todo se junta para hacer mas fuego. De otra parte entiendo que lo de aqui de Inglaterra anda no tan sosegado como parece y que hay hombres que ni los osan llamar a que vengan aqui, ni ellos vendrian aunque los llamasen, de lo que

los quales no fue mejor tratado que della, segun el dize, y porque el pidia que dexassen passar a Escocia, ofreciendo que el contentaria a todos aquellos rebeldes, satisfaziendoles conforme a las capitulaciones que entre aquel reyno y el Rey de Francia ay y particularmente en el punto del sacar de alli los soldados, para lo qual dezia tener amplissima comission, le pidieron que la mostrasse. Mostróles una ynstrucion en la qual se le comete que, haziendo los Escoceses instancia en que se sacassen del reyno los soldados franceses, dixesse a la Reyna Regenta que despidiesse la mayor parte dellos. *Con esto se acabo la platica, y le embiaron mal satisfecho, quedandolo ellos tambien.*

El dia siguiente, despacho la Reyna un hombre al Duque de Nortfolk, mandandole que entrasse con el exercito en Escocia. Los otros dos dias que han sidos sabado y domingo se gastaron en mostrar instrucciones y en consejos. Ayer lunes vinieron a mi el Secretario Sichel y el Doctor Woton y me dixerón de parte de la Reyna como habiendo ella entendido a lo que venia el Obispo de Valencia, que no era mas que para entretener y passar a Escocia y que, ni a lo que embio a dezir al Rey de Francia con el Embaxador Nouaille, ni a lo que despues se le havia embiado a dezir a ocho del presente, no se embiava respuesta determinada, como el Embaxador de Francia prometio que la tendrian antes de los xxiiij deste mes, la Reyna y su Consejo havian determinado de escribir al Duque de Norfolk que entrasse con su exercito en Escocia y se juntasse con el de los Escoceses, los quales tenian aviso que a veynte deste avian salido ya en campana, pero que, quiriendo la Reyna que a todo el mundo constasse que ella era amiga de la paz y no la que causava la guerra, mandava al dicho Duque que embiasse a dezir a la Reyna Regenta que, quiriendo ella dispidir aquellos soldados que tenia consigo y dexar las fuerças del reyno a los naturales y a ellos bivar en la libertad que por sus leyes y costumbres se les concede, el no entraria con el exercito a molestarla y por mayor justificacion suya dezia que se contentava que Franceses pudiessen tratar en este reyno como amigos, aunque se hiziesse en Escocia la guerra, porque ella no estava mal satisfecha de aquella nacion, sino solamente de la casa de Guisa, la qual tenia tiranizado el reyno de Francia y era enemiga mortal de Yngleses, y que esto todo me lo hazia entender a mi porque todo el mundo fuesse testigo de la intencion con que procedia en esta guerra. Yo los respondi como, habiendo entendido de la Reyna misma y del Obispo de Valencia la venida de Moss. de Glasson, me parecia, como se lo havia dicho a ella misma, que se podria aguardar su venida, con la qual por ventura podria ser que se mudasse esta determinacion. Dixome Sichel que la determinacion estava hecha de manera que no se podia mudar, ni detener nada. Yo le dixi que ellos devian saber lo que hazian y que a mi me parecia de no hazer en esto, mas dezir lo que me havian dicho y aguardar a que Moss. de Glasson hiziesse lo que V. M. le havia embiado a mandar. Preguntaron me si la persona que V. M. embiava a Francia, iva de Flandes o venia de España, mostrando que dello se seguia alguna consideracion. Yo les dixi que no savia quien seria, aunque creya que por la brevedad y comodidad se embiaria aquel de España. Tratamos de los aparatos que tienen hechos para esta guerra que dicen ser muy grandes y que podran tener quinze mil hombres en la mar diez mezes con vituallas que tienen en orden y que para por tierra tienen dineros para tan gran exercito quanto

tarda a alborotarse todo, me espanto, segun lo que pasa, seria muy al proposito a mi parecer la venida del señor de Glasson, y que no viniese tan apacible, como aqui lo hemos estado todos este año. Espero que Su Magestad habra mandado lo que convenga.

El Dottor Tornero he entendido lo que ay refirio a V. A. y rescibido su carta.

huvieren menester. Hablando de los tumultos que nuevamente ha havido en Francia contra el Rey, mostraron aprobar la causa dellos, diziendo que no se hazian sino para obviar a la tirania de los de Guisa, y, porque aqui anda publico que Franceses tienen sospecha que aquello sea fomentado de la Reyna de Ynglaterra, me dieron tambien sus disculpas en esto, diziendo que en Francia no havia Yngles ningunos sino con algun rebelde deste reyno, lo qual yo note porque aquel Tremayn, de quien escrivi a V. M^d. los dias passados, esta alli como rebelde desde el levantamiento de mastre Wít con esto se fueron. Yo no les quise dezir que sabia que tres dias antes havian embiado al Duque de Norfolk porque ha muchos dias que no tratan sino cumplimientos. Oy han venido de nuevo a mi posada el Doctor Woton y mastre Cave a hazerme entender como de parte de la Reyna havian dicho al obispo de Valencia que ella se contentava que passasse a Escocia y que procurasse de pacificar aquello lo meyor que pudiesse, pues dezia que tenia autoridad para hazerlo y alguna comision secreta fuera de sus instrucciones, y que tambien le havian dicho que la Reyna mandaria publicar una proclamacion por la qual se declarase que ella no entendia de mover guerra a Franceses, antes dava licencia a todos los que quisiessen venir a este reyno y para ir y venir a Escocia, sin hazer mencion de las cosas que ayer me dixeran de la guerra, aunque a mi me han tornado a dezir en ellas lo mismo que ayer. El obispo se dispidira mañana y en otro dia partira para Escocia, lo qual me han hecho entender, segun dizen, tambien para su justificacion. Yo les respondi lo mismo que ayer.

La ida deste obispo a Escocia la Reyna y los de su Consejo no la quisieran en ninguna manera y assi le avian negado la licencia. La causa era porque le tienen por hombre que hara alla poco provecho y dizen que otra vez anduvo disfrazado por Yrlanda, tratando que aquel reyno se diesse a Franceses, y no estan agora sin temor de que pase a lo mismo, segun la misma Reyna me ha señalado, y, aunque he callado con ella, no se lo que me piense tras aver entendido que Franceses atienden a las cosas de aquella ysla. Todavia les ha parecido dexarle passar por no mostrar del todo estar determinados, aunque lo que dizen, es bien contrario de lo que hazen, que es lo mismo que, dias ha, tengo avisado a V. M. que quieren ver si pueden revolver a V. M. con el Rey de Francia y de camino echar a Franceses de Escocia, con opinion que quando lo uno y lo otro les falte, no les faltara la paz con la asistencia y favor de V. M. Pienso que hasta verse la Reyna desengañada de lo que en Escocia puede hazer, no parara como ya lo haze. Entiendo que este obispo ha traído aqui una carta de V. M^d. al Rey de Francia, por la qual parece que V. M^d. le ofrece su asistencia y favor.

Este reyno esta de manera que parece que milagro el sostenerse tanto como se sostiene sin alteraciones: si algunas huviere, tengo opinion que la parte de los catolicos tendra siempre recurso a V. M^d.

Entiendo que Milort Robert ha dicho a quien no lo ha callado que, si el bive un año, le veran en otro estado del que agora tiene. Haze municion de armas en buena cantidad y cada dia se va declarando mas señor de los negocios, y ya se comiença a dezir que piensa en hazer divorcio de su muger.

Al Duque de Olsacia esperan aqui esta semana y, de qualquier manera que sea, V. M^d. puede tener

Suplico V. A. me perdone si me atrevo a suplicarle que me mande responder algunas veces, pues, estando como aqui estoy, soy forzado a ser molesto a V. A., habiendome mandado Su Magestad que recurra ay con lo que aqui se ofresciere.

De Londres, a xxvi de Marzo 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 813, f. 76, et 814, f. 59.)

DLXXXIX.

Instructions données au seigneur de Glajon.

(BRUXELLES, 27 MARS 1560.)

Le roi, pour rassurer la reine sur les armements des Français en Écosse, se chargera d'y apaiser les troubles. Tous les efforts du seigneur de Glajon tendront au maintien de la paix. — Exposé des griefs des Anglais et des Français : ce qu'il convient d'y répondre.

Instruction pour vous, nostre très-chier et bien amé cousin, messire Philippe de Stavele, seigneur de Glajon, baron de Chaumont et de Haveskerke, chevalier de l'ordre, conseiller d'estat et chief de l'artillerie du roy mon seigneur, de ce que vous aurez à faire devers la royne d'Angleterre, où présentement le roy mon seigneur vous envoie.

Vous porterez avec vous la copie des lettres de Sa Majesté ¹ et des pièces y jointes,

por cierto que lo de aqui se haze frontera para hazer la guerra y inquietar por via de religion a todo el mundo, y ya estos predicadores hereges dizen en los pulpitos que pues que el Evangelio tiene una corona como la de Inglaterra en su favor, no es menester mas predicarle con palabras, sino con la espada, pues de otra manera dizen que no se puede resistir al poder del Antecristo y de sus secaces, y no ay sermon en que no se haga mencion de la muchedumbra de los hermanos que dizen que tien en Francia. Espero que Nuestro-Señor dara favor a V. M^d. para servirle y defender su causa: el guarde y prospere la real persona y estado de V. M^d. con acrecentamiento de mayores reynos y señorios.

De Londres, a 26 de Março 1560.

(Archives de Simancas.)

¹ La lettre par laquelle Philippe II confiait cette mission au seigneur de Glajon, était conçue dans les termes suivantes :

Mons^r de Glajon, Je ne doute vous aurez entendu les choses que sont passées entre les roy de France et royne d'Angleterre à l'occasion des gens de guerre que ledict Sr roy envoie en Escosse

afin que, par ce, vous congnoissez plus particulièrement (et pour en toute vostre négociation vous gwyder selon ce) le but de l'intention de Sadiete Majesté, qu'est de, pour tenir la Chrestienté en repos et afin qu'icelle jouysse du bénéfice de la paix que Dieu par sa sainte grâce nous a donné, moyennant ce que l'année passée se traicta et conclu au Chasteau-en-Cambrésis, procurer qu'entre le roy très-chrestien et ladiete royne d'Angleterre il n'y ayt guerre à l'occasion des choses que présentement passent entre eulx sur le fondement de ce que lediet roy très-chrestien prétend de chastier au royaume d'Escosse aulcungs ses rebelles, ausquels l'on entend que ladiete royne (soit ouvertement ou sous la main) donne faveur et assistance, et ce, comme aulcungs discourent, pour ce que lesdicts rebelles se déclarent désireux de suyvre la religion de ladiete royne d'Angleterre et s'esloigner de la sainte foy et religion catholique, et qu'ils sont des mesmes oppinions qu'elle, et peult-estre aussi le faignent, pour avoir son assistance, à la fin à quoy aulcungs dyent qu'ils prétendent de se faire seigneurs dudiet royaume et en débouter la royne de France et le roy son mary, et par mariage joindre les deux royaumes d'Angleterre et d'Escosse, et en déjecter les François, ou bien que l'ayde que ladiete royne veult donner auxdicts rebelles soit pour craincte qu'elle a du roy de France, se doubtant qu'ayant mis au gouvernement d'Escosse et à la garde des forts principaulx dudiet pays des François (qu'elle prétend estre faict contre les capitulations que les Escossois ont avec France), il ne treuve fin d'occuper entièrement et rédiger absolument sous son pouvoir lediet royaume d'Escosse, et pour, si le cas advenoit du décès de la royne sans enfans, débouter de la succession ceulx du pays qui en ce cas y sont appelés, outre ce que probablement ladiete royne d'Angleterre doute que, s'estants soulevés aulcungs rebelles audiet royaume d'Escosse sur le fondement avant dict, le roy de France face apprestes de guerre plus grandes pour renger les dicts rebelles qu'il n'auroit de besoing s'il prétend à ce seul effect de les chastier et réduire, et que cela luy donne soubçon que, comme il a souvent déclaré, et

sous umbre de chastyer ses subjects rebelles, dont ladiete dame royne prend jalousie que ce soit pour aultre chose. Et doubtant que c'est ung affaire qui va plus loing et dont mes bons subjects des Pays-Bas se pourrirent ressentir se l'on n'y remédiast de bonne heure, j'ay estimé qu'il seroit mieulx que j'y intercédasse et envoyasse quelques bons personaiges d'une part et d'aultre pour y faire les offices que se trouveront à propos; et, suyvant ce, pensant à celluy que je pourrois envoyer vers la royne d'Angleterre, le bon zèle et expérience que j'ay cogneu en vous, m'ont faict confyer que non-seulement vous en prendrez volontiers la charge, mais que vous la sçaurez très-bien exécuter. Pour quoi vous requiers de vous y vouloir employer et vous mettre en chemin, incontinent que vous aurez vostrediete instruction de ma sœur la duchesse de Parme, à laquelle j'en escripts amplement.

(Archives du Royaume à Bruxelles, Correspondance de Marguerite de Parme avec Philippe II, t. I, fol. 241; Ms. du Ministère des Affaires Étrangères à Paris. — Publié par M. Teulet. *Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 82.)

aussi ses ministres, tant du temps du feu roy de France que à présent, de prétendre à la succession dudict royaume d'Angleterre et d'en débouter la royne moderne, sous prétexte de ce que les François dyent ladiete royne de France à présent y avoir droiet, il veuille faire si grand amas de forces audict Escosse, pour quant il y aura subjugué les diets rebelles (estants les frontières entre France et Angleterre par ce bout-là ouvertes), entrer par ce costel, prandre ladiete royne d'Angleterre à despourveu et se faire seigneur dudict royaume, et à couleur de ceste craincte ayant ladiete royne d'Angleterre faict amas de gens tant par terre au costel de la frontière d'Escosse sous la charge du duc de Norfolch et de milort Grey, son lieutenant, que, ayant esquipé bon nombre de vaisseaulx par mer, elle aye prins intelligence avec les diets rebelles, et, comme aulcuns dyent, faict confédération avec eulx et prins leurs hostages, pour, avec ceste assurance de les avoir à sa dévotion et de non traicter avec la royne vefve, régente dudict Escosse, ny avec les François sans sa participation, leur donner assistance.

Et est le fondement de vostre charge celluy que dessus; et sur ce que ladiete dame, considérant ces choses et ayant prins ceste délibération, a demandé conseil et advis audict seigneur roy, mon seigneur, luy faisant entendre, tant par ses lettres propres que par ce qu'elle luy fit escrire de sa part par l'ambassadeur de Sadiete Majesté l'évesque de la Quadra, les choses ci-devant desduictes, qu'elle se déliberoit de non comporter que les diets François vinssent au dessus de ce qu'ils prétendoyent, qu'estoit de se faire seigneurs absolus et les plus puissants audict royaume d'Escosse, pour après avoir le moyen de l'envahir de là, représentant jointement à Sadiete Majesté le dommage que les pays de pardeçà en pourroient recepvoir, se travaillans de persuader à icelle que les François estoient les invaseurs, et que ce qu'elle feroit, seroit pour sa nécessaire deffence, que l'on entend estre avec fin de après venir requérir Sadiete Majesté de se déclarer de guerre et luy donner ayde à l'encontre des dits François, suyvnt les traictés.

Et, sans attendre la response de Sa Majesté, elle a usé à l'encontre des diets François d'aulcuns actes d'hostilité (que toutesfois l'on entend elle cherche d'excuser ce qu'elle peult), et enfin veult prétendre que les François soyent esté les invaseurs, le tout à la fin avantdictée d'estre aydée en vertu des diets traictés et de nous remectre en guerre avec France, ce qu'aulcuns conjecturent estre sa principale intention et de ses ministres, afin qu'ayant procuré ce brouillis et se retirant d'icelluy, elle puisse tant plus librement et ceulx qui la persuadent en cecy, abaisser les catholiques en son royaume, les forcer à prendre sa secte et vivre au surplus comme il luy semblera.

D'autre part, a faict faire le roy de France plainctes en Espagne contre ladiete royne d'Angleterre de l'invasion qu'elle luy faict, remonstrant qu'il aye quelques indices qu'elle suscite (sous main) troubles au royaume de France, et qu'elle l'ayt envahy en

mer et au coustel d'Escosse, et pour ce qu'il entend que la couleur que l'on y prend soit pour le nombre de gens qu'il envoie audict royaume d'Escosse, monstre trouver bien mauvais qu'il semble que l'on luy veuille donner loy en ung royaume qu'est sien, luy prescrire le nombre de gens qu'il y doit tenir et l'empescher de chastier ses propres subjects qui luy sont rebelles, déclarant qu'il ne désire que le repos et tranquillité publique, mais que, si ladicte royne d'Angleterre le force à prandre les armes contre elle, qu'encores que ledict roy de France vienne mal volontiers à ce point, il ne pourra délaissier, comme prince d'honneur et tenant comme tel le soing qu'il doit à sa réputation, qu'il ne face ce qu'il convient pour la soubstenir, et qu'il treuveroit bien estrange qu'à l'occasion des anciens traictés ou autrement l'on vouldist donner assistance à ladicte royne d'Angleterre, au lieu que, justifiant tant la cause de son coustel, il désireroit, comme si syncère amy et si estroitement allyé, avoir conseil et assistance de Sadicte Majesté.

Aussy verrez-vous, par les diets escripts, ce que Sadicte Majesté luy a fait déclarer franchement par le duc d'Albe de la suspicion que probablement peuvent prandre les princes voisins, quant ung prince, quel qu'il soit, fait amas de gens dedans ses pays, tel que puisse donner jalousye, et que, en ce cas, les diets voisins ont occasion de se doubter et de se pourveoir pour non estre prins à despourveu; et que sur les exclamations que se sont faites par l'ambassadeur de France de ce qu'il semble l'on vouldist empescher ledict seigneur roy très-chrestien de, comme dessus est dict, chastier ses rebelles, luy donner loy en son pays et luy taxer le nombre de gens de guerre qu'il y peut tenir, l'on est enfin venu à cest expédient que le roy mon seigneur enverroît, comme il avoit jà délibéré de faire, personaiges en France et en Angleterre pour procurer de faire cesser tout le resentement qu'il y pourroit avoir entre les deux parties, y nourrir l'amitié, entretenir ladicte paix et donner moyen de pouvoir jouyr d'icelle, et qu'à la réquisition dudict roy très-chrestien, Sadicte Majesté donneroit audict seigneur roy assistance de navires et de provisions de guerre nécessaires, et encoires de gens, pourveu que le nombre des diets gens de guerre audict Escosse ne soit plus grand (oultre ceulx qu'ils y ont ordinairement à la garde des places) que de quatre mil hommes, puisque iceulx peuvent souffire pour chastier les diets rebelles, s'ils se treuvent destitués d'autre ayde que ce qu'ils peuvent avoir eulx-mesmes audict royaume d'Escosse, et si l'accommodera Sadicte Majesté de gens ses subjects jusques audict nombre s'il les veult avoir; et s'il se treuve qu'il aye besoing d'en avoir davantage à l'effect susdict du chastoy des rebelles, qu'il l'assistera d'autres trois mille à ses propres frais, bien entendu que les premiers quatre mille, combien qu'ils fussent subjects de Sadicte Majesté, seront aux frais dudict roy de France; reste que, pour failliter ce chastoy des dits rebelles, et afin qu'il ne soit besoing faire en Escosse amas de plus grand nombre de gens que celluy qu'est dit, que l'on persuade à ladicte royne

d'Angleterre de se désister absolument de toute faveur qu'elle donne ou voudroit donner ausdiets rebelles, afin de non bailler occasion juste audiet roy de France de se resentir à l'encontre d'elle, qu'est le fondement sur lequel l'on haste vostre allée pardelà, et vous ay voulu répéter tout ce que dessus pour vostre plus clère et particulière information.

Vous irez doneques celle part pour treuver ladicte royne d'Angleterre en la meilleure diligence qu'il vous sera possible, et en préallable communiquerez audiet évesque de la Quadra, ambassadeur de Sadiete Majesté, ceste vostre instruction et le surplus de ce despesche, luy donnant les lettres qu'icelle luy escript, par lesquelles elle luy encharge de vous donner, à l'exécution de vostre charge, toute assistance; et de luy entendre l'estat présent du royaume d'Angleterre et ce que ladicte royne peult avoir faiet depuis ses dernières lettres sur la négociation, en laquelle l'on entend elle estoit pour appoineter la royne douaigière gouvernante avec lesdiets rebelles d'Escosse, sur certaines conditions pour, selon les termes ausquels vous treuverez les choses, vous servir de ceste vostre diete instruction et encheminer le tout à la fin de l'intention de Sa Majesté, qu'est de, comme vous avez entendu, entretenir la paix et éviter de tumber en guerre, que viendroit pour le présent à Sadiete Majesté tant au contraire de ses affaires et à si grand dommage de la Chrestienté et causeroit empeschement du repos publique, et que cecy toutesfois se face de sorte que, pensant faire ceste bonne œuvre de les appoineter, l'on ne laisse opportunité aux François d'envahir à leur advantage le royaume d'Angleterre pour le dommage inextimable que, comme par vostre prudence vous entendez si bien, viendroit aux pays et royaumes de Sadiete Majesté, si les François y mettoient le pied.

Et ayants ainsi consulté par ensemble sur ceste instruction de ce que vous aurez à faire, demandant audience à ladicte dame par les moyens que vous jugerez plus à propos, après avoir présenté à icelle les lettres de Sadiete Majesté que vous portez, vous luy déclarerez le plaisir que Sadiete Majesté reçoit d'entendre de ses nouvelles et combien icelle désire le bon et heureux succès de ses affaires et le bien et repos de son royaume, et qu'à ceste fin elle vous a despesché par delà tant afin de par vostre retour en estre advertye, que pour luy déclarer qu'elle a receu les lettres que ladicte dame lui avoit escript et entendu par celles dudiet évesque de la Quadra ce qu'elle luy avait enchargé d'escripre; et que, pour responce, elle vous a enchargé luy déclarer qu'elle se peult souvenir de l'affection qu'elle a tousjours congneu Sadiete Majesté luy porter, qu'elle sçayt combien elle luy a esté favorable tant au temps de feu la royne, que Dieu absoille, que depuis, et mesmes se peult ramentevoir de l'amiable conseil qu'elle luy a tousjours faiet donner dès qu'elle est parvenue à la couronne d'Angleterre, afin qu'elle regardast (puisque Sadiete Majesté luy avoit procuré ce bien de la mettre en paix avec les François, faisant, en ce et en tout ce qu'a

touché son particulier au traité, office non-seulement d'amy et confédéré, mais de cordial frère) de vouloir entendre à tenir son royaume en repos et d'y mettre tel ordre qu'elle ostast la volonté à ses voisins d'entreprendre à l'encontre d'elle, estant ce que plus luy convenoit et pour éviter que ses diets voisins à son occasion ne tumbassent aussi en peyne, et qu'elle se peult souvenir de ce que sur tout ce que dessus Sadiete Majesté luy a souvent faict dire par le S^r Conte de Feria, et aussi de temps à aultre par lediet évesque de la Quadra, son ambassadeur, et finalement ung petit plus expressément par don Joan de Ayala, lorsque Sadiete Majesté entra en apparence doute que, en prenant aultre chemin en ses affaires que celluy que jusques alors elle avoit tenu, elle demeureroit ainsi sans prendre party dont elle peust estre assistée, et si elle n'usoit de la modération nécessaire en toutes choses, elle et son royaume pourroyent bien tumber en hazart et que, s'il luy eust pleu prandre considération ausdiets admonestemens de Sa Majesté, il est apparent qu'elle n'eust eu besoing du conseil que présentement elle demande, et que pour le luy donner tel que conviendrait, Sadiete Majesté se treuve de tant plus empeschée pour avoir entendu par les plainetes que à l'encontre d'elle font les François, que sans l'avis de Sadiete Majesté elle soit passée si avant à l'endroit des diets François jusques à venir à quelques actes d'hostilité à l'encontre d'eulx, prétendants par ce boult avoir esté par elle envahis sans qu'elle en eust occasion quelle qu'elle soit, sinon pour empescher que lediet roy de France ne peust chastier ceulx qui luy sont désobéyssants et rebelles en son royaume d'Escoce, et qu'elle aye voulu entreprendre de en ce coustel-là leur donner travail.

Déclarant que c'estoit chose qu'il ne peult comporter, et que, s'il vient à prandre les armes à l'encontre dudiet Angleterre, il proteste que ce soit forcé et contre sa volonté, prétendant par ce que, pour estre Sadiete Majesté en amitié et si estroiete alliance avec luy, icelle soit obligée par toute honnesteté et raison à tenir de son coustel, sans prester l'oreille à chose que de celluy d'Angleterre l'on luy peust dire, pour luy représenter l'obligation des traités avec lediet Angleterre, allégant qu'iceulx ne se doibvent entendre pour en cas que du coustel dudiet Angleterre, volontairement, sans cause et sans la participation et avis du confédéré, l'on veuille injustement mouvoir la guerre, attendu que les diets traités, (comme ils les déclarent) mesmes ceulx qui passent aux successeurs, ne sont fondés que sur mutuelle deffence et non pas sur l'invasion volontaire.

Et que véant Sadiete Majesté les plainetes et proposition des François, désirant d'oster à son possible toute l'aigreur d'entre les diets Anglois et François et éviter tout inconvéniement auquel lediet royaume d'Angleterre pourroit tumber, elle avoit faict remonstrer ausdiets François les causes que probablement pouvoient mouvoir ladiete royne d'Angleterre à se pourveoir de gens de guerre, et mesmes ce dont à bonne cause elle se povoit doubter, que veant les apprestes que lediet S^r roy de France faisoit

contre les rebelles audiet Escosse plus grandes qu'il n'est de besoing pour chastier iceulx, que ce fût à aultre fin et mesmes pour envahir ladicte royne d'Angleterre, et qu'elle, pour non estre prévenue, avoit quelque cause de se préparer, et encores de, à son pouvoir, empescher que les forces de France ne s'accressent audiet Escosse pour la commodité que de ce coustel-là l'on pourroit avoir de l'envahir, tendant Sadiete Majesté afin de persuader aus diets François qu'ils limitassent les forces qu'ils voudroyent envoyer audiet Escosse, de sorte qu'elles ne donnassent jalousye aucune à leurs voisins.

Et que sur ce les diets François faisoient si grande instance pour estre par Sadiete Majesté assistés contre leurs diets rebelles, et mesmes qu'ils prétendent que le fondement de la diete rebellion soit celluy de la religion, tant pour rendre Sadiete Majesté à l'endroit dudit roy de France l'office qu'il doit de bon amy et allyé, que pour par ce bout l'attirer à ce que les forces dont il voudra user en Escosse, ne soient si grandes que d'icelles ladicte royne d'Angleterre aye occasion d'avoir doute, Sadiete Majesté a offert audiet roy de France, espérant par ce bout luy gagner la volonté, de, s'accommodant à la requeste qu'il luy en faisoit, l'ayder de ses propres gens et de ses navires et provisions de guerre, à l'encontre des diets rebelles, pourveu que le nombre qu'il employera au chastoy d'iceulx, ne soit plus grand que de quatre mille hommes, et que, si cela ne souffit, jusques à sept mille, pourveu que les trois mille que s'adjousteront aux quatre mille premiers, soient à la soude de Sadiete Majesté, laquelle juge que, se pouvant admener la chose à ce poinet, il n'y aura riens dont avec raison ladicte dame doibve craindre, puisque seulement les quatre mille seront à la soude de France, et que de ceulx de Sa Majesté elle ne doit avoir doute, attendu qu'ils seroient là plus tost pour empescher que l'on ne luy fit grief en ses pays, que non pas pour luy faire fascherie et moleste.

Et que sur ce que lesdiets François ont très-instamment requis afin qu'il leur fût permis de mener audiet Escosse tant de gens qu'ils voudroyent, spécifiant les apprestes grandes que jà ils font pour ce coustel-là, et que le tout estoit sur le fondement de l'assistance qu'ils dyent que la royne d'Angleterre donne et prétend donner ausdiets rebelles, disants à ceste cause avoir besoing d'y envoyer grandes forces pour éviter d'y recevoir honte et dommage, Sadiete Majesté, pour le bien de ladicte royne, et ne voyant aultre chemin pour effacer ce seul argument que restoit ausdiets François, sur lequel ils se rendoyent difficiles au point de la modération des forces avant dictes, s'est enchargée de luy persuader qu'elle se désiste de donner port, ny assistance aucune aus diets rebelles, attendu qu'estant par ce bout assurée de ce qu'elle pourroit craindre des François, elle n'auroit occasion quelconque de soubstenir les rebelles de ses voisins contre leur seigneur; et que, pour l'y persuader l'on vous envoie celle part, combien que Sadiete Majesté confie que aysément elle s'y laissera induyre, considérant l'évident

hazard auquel autrement elle pourroit inévitablement tumber, ce que par sa prudence elle considérera très-bien, et mesme remémorant l'estat de ses affaires, la division qu'est en son royaume pour le faict de la religion, son pays ouvert du costel d'Escosse, le peu de forteresses qui se treuvent en toute Angleterre que soyent bien entendues, la commodité que le roy de France auroit de l'assailir de deux costels et les frais que luy seroyent insupportables, et mesmes estant l'estat de ses finances tel qu'elle sçayt estre congneu à Sadiete Majesté, avec ce que dès le commencement de ces troubles elle y a jà despendu beaucoup, et que, combien elle ayt personnages sçavants et expérimentés en guerre, ils ne sont en si grand nombre qu'il seroit bien requis pour pourveoir à tous costels contre ung si puissant ennemy comme le roy de France, outre ce que l'on luy pourroit imputer qu'elle donnast occasion aux troubles de la Chrestienté, et que partout il sonneroit mal que l'on publiast qu'elle fût cause de nouvelle guerre, sur fondement de vouloir donner assistance à subjects rebelles dudict roy de France; car, quant à la conjecture qu'elle faict que ce soit pour dès l'Escosse l'envahir, encores que vers aulecuns cela aura quelque apparence, toutesfois l'universel jugera que ce n'est pas bon fondement de mouvoir la guerre sur seule conjecture, et dadvantage que, quant l'on entendra la modération que le roy de France se contente de faire de ses forces, ceste conjecture cessera pour faire entièrement tumber le tort sur elle, avec ce que, pour une occasion si juste, Sa Majesté ne pourra délaïsser de donner assistance audict roy de France, non pas contre ladiete royne d'Angleterre, avec laquelle Sadiete Majesté veult conserver et conservera toute amitié, mais à l'encontre des subjects dudict roy de France au royaume d'Escosse désobéyssants et rebelles à icelluy; et ne peult Sadiete Majesté espérer aultre chose sinon que, congnoissant la raison, elle s'accommodera à icelle, et mesmes, tenant considération à l'assurance que par ce bout Sadiete Majesté luy procure, empeschant que ledict roy de France n'aye plus grandes forces au costel dudict Escosse que celles cy-dessus déclarées.

Et pour autant que Sadiete Majesté ne voudroit que, se confyant du tout de l'assurance que donnent les François de modérer, comme dessus est dict, leurs forces en Escosse, elle désarmast entièrement, et que la voyant les François désapperceue ils prinssent occasion de l'envahir et d'augmenter leurs forces audict costel d'Escosse en plus grand nombre que des sept mille hommes avantdiets, vous luy direz que Sadiete Majesté luy conseille qu'elle tienne ses gens en pied tant par mer que par terre en nombre raisonnable pour estre pourveue contre ce que l'on voudroit tenter, et que, se retirant et départant entièrement de la faveur et assistance des rebelles, et laissant convenir ledict roy de France avec eulx, et retirant ses gens qui sont sur la frontière d'Escosse dedans ses limites, elle soit au surplus sur sa garde, et dadvantage se face enquérir sur la coste de France du nombre des gens de guerre que ledict roy de France voudra faire passer en Escosse pour le chastoy desdiets rebelles, afin que, s'ils excè-

dent le nombre (pour parler comme dessus), elle regarde, par les moyens que luy sembleront convenir, d'empescher le passage d'iceulx et que Sa Majesté aura soigneulx regard et fera veiller continuellement et estre au guet pour descouvrir aussi de son coustel si ledict nombre s'excèdera, afin d'en advertir ladicte dame, tenant en ce avec elle la correspondance qu'il convient, et procurera, par les moyens que luy sembleront convenables, d'empescher aussi de son coustel ladicte acceue.

Et si ladicte dame vous met en avant les plainctes qu'elle a faict contre les François, non-seulement des forces que iceulx prétendent avoir en Escosse à l'occasion du chastoy desdicts rebelles, à quoy il est cy-dessus respondu, mais aussi pour le tiltre que la royne de France usurpe de royne d'Angleterre et des armes d'Angleterre qu'elle porte, vous luy direz la satisfaction qu'en l'ung et en l'autre donne ledict roy de France, lequel, à ce que l'on entend par lettres du S^r de Chantonay, ambassadeur, a faict traicter sur ce poinct avec Frogmarthon, ambassadeur de la royne d'Angleterre, et que l'on tient que par lettres dudict Frogmarthon elle aura entendu ce que passe sur ce poinct, et espère-l'on que les choses seront jà bien approchées et que l'on luy donnera en cecy du coustel de France raisonnable satisfaction, laquelle, jaçoit qu'elle ne se donnast du tout au contentement de ladicte dame, si ne semble-il que ce seroit souffisante cause pour retourner aux armes, et mesmes ayants les Anglois si longuement porté le tiltre de roy de France, sans qu'à ceste occasion guerre se soit esmeue entre eulx, et que, pour le poinct des armes, estant la royne de France du sang d'Angleterre, tant moindre seroit ladicte occasion et qu'il vaudroit mieulx que ce poinct se vuydast par négociation avec le moyen des ambassadeurs que non pas par la force.

Et pour autant que vraisemblablement sur les propos avant dictz elle vous pourroit presser afin que vous luy déclarissiez si, envahissants les François le royaume d'Angleterre et les pays comprins au traicté, Sadicte Majesté l'ayderoit ou non, vous tiendrez grand regard de luy respondre tousjours en cecy généralement, disant que, comme il n'estoit nouvelles que les François l'eussent envahy, ny qu'ils fussent déterminés de ce faire, Sadicte Majesté ne vous a riens faict entendre de son intention sur ce poinct, mais que vous tenez pour certain que Sadicte Majesté ne faulta auleunement de, en tout temps, accomplir ce à quoy elle se trouvera obligée par le traicté, puisque par ce boult, ny vous luy refuserez l'assistance de la part de Sadicte Majesté, afin que cy-après en nul temps elle ne puisse prétendre que contre ledict traicté l'on luy ayt dényé le secours deu par icelluy, ny respondant ainsi généralement se pourra asseurer déterminément qu'estant assaillye l'on luy doitve donner l'ayde, et se doubtera assez du fondement avec lequel l'on luy pourroit refuser icelle, si, de sa libre volenté et contre l'advis de Sadicte Majesté, son confédéré, elle vient d'elle-mesmes à mouvoir la guerre sans attendre que l'on l'assaille, pour après en vertu dudict traicté et suyvant les articles d'icelluy demander ladicte ayde et la déclaration, et n'est apparent

que, en ceste doute, elle se mette si librement à se déterminer contre France, sur l'esperoir et assurance qu'elle prend que Sadiete Majesté pour son propre intérêt, soit pour porter querelle de ladiete royne, bonne ou mauvaïse qu'elle puisse estre.

Et de la responce que ladiete dame vous donnera, et de ce que vous négociez en eecy, et de tout ce que vous pourrez descouvrir de l'estat des affaires, il sera de besoing que vous et lediet ambassadeur m'advertissez icy en diligence pour correspondre à Sadiete Majesté comme elle m'en charge, et aussi avec celluy qu'elle doit envoyer en France et avec lediet ambassadeur de Sadiete Majesté y résident, remettant à vostre prudenece et dextérité de, en tout ce que dessus, encheminer les choses comme vous verrez miculx convenir à l'intention de Sa Majesté, telle que vous avez congneu par ses lettres et les pièces y jointes, et comme elle vous est plus spécialement déclarée par ce que dessus.

Et pour autant que vous savez le désir que le roy monseigneur a eu et a présentement de procurer que monseigneur l'archiduc Charles peut parvenir au mariage de ladiete royne d'Angleterre, pour solliciter lequel les choses sont passées par les termes que lediet ambassadeur évesque de la Quadra vous pourra déclarer plus particulièrement, comme celluy qui a esté présent au temps que lediet S^r Conte de Feria le mit premièrement en avant, et que depuis toute ceste négociation s'est traictée par son moyen, combien que finalement Sa Majesté Impériale, voyant que ladiete dame s'arrestoit à non se résoudre sur le poinct de son mariage, continuant de dire que jusques à oyres elle n'avoit volenté de se marier quoy que ses subjects l'en pressent, mais que bien pourroit-il advenir que si elle veoyt party que luy fût agréable elle pourroit changer de volenté, ayant ce nonobstant démontré désir que lediet S^r archiduc vint en Angleterre à couleur de visiter le pays, et qu'elle le verroit volentiers, avec protestation toutesfois qu'elle n'entendoit par ce donner espoir queleconque que, y venant, lediet mariage se deust faire, mais bien disant expressément que jamais elle ne se marieroit avec qui que ce fût qu'elle ne l'eust veu, pour l'avoir ainsi déterminé et juré, et que sur les remonstrances que luy sont esté faictes, que ce seroit trop grande desréputation de Sadiete Majesté Impériale de faire venir son fils, si, venant sans plus de fondement, le mariage ne se faisoit, et que ayant esté mis en avant à ladiete royne de la part de Sadiete Majesté que qui se pourroit accorder des articles de mariage, elle envoyeroit pardelà lediet S^r archiduc à condition que si la personne ne la contentoit, riens ne se fit, icelle ne s'est voulu obliger davantage, ains a persévéré en ladiete protestation de non vouloir que la venue dudiet S^r archiduc la lyast ou obligeast à riens, Sadiete Majesté Impériale se soit résolue de commander au conte d' Helfenstein, son ambassadeur, que courtoisement il rompit le fil de ceste négociation sans en plus parler, et que ses négociations d'oires en avant fussent d'ambassadeur ordinaire, sans plus solliciter lediet mariage, toutesfois, pour autant que l'on entend que plusieurs du pays

désireroient que ledict mariage se fit, si, pendant que vous serez là vous et ledict évesque, suyvnt le progrès que pourra prandre la négociation et que les affaires se treuveront disposés, voyez qu'il y eust apparence de pouvoir parler de cedit mariage avec espoir de fruiet et le tout avec la participation sur ce poinct dudict conte de Helfenstein, vous regarderez de en ceey faire les offices de la part dudict S^r roy mon seigneur que jointement vous verrez convenir au bon encheminement de ceste allyance tant désirée par Sa Majesté, pour l'affection qu'elle porte à Sadiete Majesté Impériale et audict S^r archiduc, et que à iceulx et à Sa Majesté propre pour le bénéfice de ses royaumes et pays ledict mariage seroit à propos, ne faisant doubte que, congnoissant le désir de Sadiete Majesté et combien ceey emporte, si vous voyez les choses disposées, vous vous y employerez pour, à la sollicitation de ce, faire de la part dudict S^r roy mon seigneur tout le bon office que vous sera possible.

Faict à Bruxelles, le xxvii^e jour de mars 1559 avant Pasques.

(Archives du Royaume à Bruxelles, Négociations avec l'Angleterre, Instructions, fol. 215; Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris, vol. Angleterre. — Publié par M. Teulet. Relations politiques de la France avec l'Écosse, t. II, p. 85.)

DXC.

La duchesse de Parme à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 27 MARS 1560.)

Elle lui annonce le départ du seigneur de Glajon.

Par le docteur Quanier dépesché nous vous escripvions respondant sommièrement à vos lettres et satisfaisant à ce que de nous désirez savoir si avant que nous povions, n'ayant eu jusques alors nouvelles de Sa Majesté plus fresches que vous sur les affaires d'Angleterre, lesquelles nous actendions avec très-grand désir pour estre de l'importance que icelles sont. Depuis nous en avons eu, et pour ce que le seigneur de Glasjon, qu'est porteur de ceste ¹, en porte les copies et de toutes les pièces y jointes, que vous

¹ Le seigneur de Glajon partit le 27 mars 1560 pour l'Angleterre. (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, 166.)

pourront donner la mesme lumière que à nous de l'intention et volonté de Sa Majesté ¹, nous nous remettons à icelles et à l'instruction que nous avons donnée audiet seigneur de Glasjon, auquel nous vous requérons vouloir croire en ce qu'il vous dira de nostre part et de l'encheminer et assister en tout ce que vous verrez convenir à l'exécution de sa charge conforme à la voulté et intention de Sa Majesté, et, comme vous voyez que les choses sont en termes qu'il convient que nous soyons de temps à aultre advertye de ce que passe par delà, il sera de besoing que vous continuez en ce point à vostre dilligence accoutumée; et ce que passoit jusques au xix^e avons nous entendu bien particulièrement par vos lettres que nous avons receu d'icelle date, et par ce descognois-

¹ Philippe II avait, dès le 6 mars 1560, annoncé à Élisabeth la mission du seigneur de Glajon par la lettre suivante :

Philippus, Dei gratia, rex Hispaniarum, utriusque Siciliae, Hierusalem, etc., Serenissimae principis dominae Elisabeth, Angliae, Franciae, Hiberniae reginae, fidei defensori, etc., sorori et consanguineae nostrae charissimae, salutem et mutui amoris incrementum.

Serenissima regina, soror et consanguinea nostra charissima. Literas Serenitatis Vestrae xiiii decembris scriptas accepimus, ex illisque intelleximus Serenitatem Vestram in animo habere brevi aliquem ex suis intimis consiliariis ad nos delegare, qui nobis negotia magni momenti ejus nomine significet, in quo non est aliud quod respondeamus quam, quodocunque venerit, ejus adventum nobis gratum futurum. De illis vero rebus, quas Serenitas Vestra oratori isthuc nostro significavit ut nos certiores redderet, fecit ille quidem certe summa cum diligentia et fide; sed tamen dolemus (quantum par est) quod Serenitas Vestra consiliis nostris tam amicis et salutaribus haecenus non crediderit, resque ad eum statum propterea devenerint ut nova consilia ineunda sint, a nobisque ea petat. Et licet jampridem Serenitati Vestrae, et per comitem Ferae et episcopum Aquilanum et alios, fraterne significaverimus quid ejus commodis et dignitati, necnon istius regni quieti et tranquillitati conveniret, nolumus tamen in praesentia Serenitatis Vestrae voluntati in hoc deesse, cumque per literas non liceat tam diffuse colloqui, per dominum de Glajon, ordinis nostri Aurei Velleris equitem, quem Serenitatem Vestram adire jussimus, mentem et consilium nostrum, fraterno et sincero amore, eidem significare voluimus. Cui de his loquenti Serenitatem Vestram serio rogamus et hortamur ut eam fidem habeat quam si nos loquentes audiret. Aget enim de rebus Serenitatis Vestrae et istius regni salutem concernentibus, necnon ad quietem publicam et commune bonum tendentibus. Quibus si Serenitas Vestra animum applicabit, nostrumque consilium sequetur, nihil poterit unquam facere se dignius, neque isti regno salubrius, neque nobis gratius, prout haec et alia multa intelliget Serenitas Vestra ab eodem domino de Glajon, ad quem ipsam rejicimus. Et valeat Serenitas Vestra felicissima.

Toledo, die sexta martii 1560.

Serenitatis Vestrae bonus frater et consanguineus,

PHILIPPUS.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre, t. I^{er}, Instructions, fol. 229; Record-office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. II, n^o 816.*)

trez-vous ce que vous désirez sçavoir de l'intention de Sa Maiesté et les termes dont ieelle entend que l'on use en l'endroit de la Royne d'Angleterre.

De Bruxelles, le xxvij^e jour de Mars 1559.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 518.)

DXCI.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 27 MARS 1560.)

Il faut, en traitant avec douceur avec la reine d'Angleterre, lui faire comprendre ce qu'elle a à craindre. — Il est regrettable que le besoin du roi de maintenir la paix lui fasse perdre de vue les affaires d'Irlande. — Il est peu probable qu'on puisse renouer la négociation pour le mariage de l'archiduc. — Éloge du seigneur de Glajon. — Plaintes commerciales. — Mort du cardinal Pacheco.

Muchos dias ha que no he escripto à V. S., ni tampoco lo pude hazer estotro dia con el Doctor Tornero. V. S. no lo heche a otra cosa, sino a ocupaciones, que yo le asseguro por verdad que no tiene amigo, ni servidor que mas aficionado le sea, ni que mas dessee su honra, descanso y acrecentamiento que yo, conforme a lo qual he tornado a hazer ultimamente en España los officios que querria que se hiziessen por mi y por mis cosas, sobre lo que toca al entretenimiento de V. S., representando la necessidad que passa y lo que forçosamente ha menester gastar y la razon que hay para que alla lo consideren y provean de remedio ¹.

Madama ha tardado tambien muchos dias a responder a sus cartas, aguardando las d'España por ver la resolucion que alli tomarian sobre las cosas de ay, y todavia scrivio

¹ Granvelle était sincère.

Gonzalo Perez lui écrivait :

Lo mismo que escribe a V. S. el Obispo Quadra me scrive a mi y me dullo de su necesidad y veo la razon que tiene, y pienso hacer en su favor la diligencia posible. Pero, como las cosas de la hacienda van tan apretadas y por mano de quien no las alarga, V. S. crea que no ha de aprovechar, ni se le dara un real mas, digo quanto al salario. En lo que vacare por la Iglesia, podría Su Magestad enmendarlo con darle una buena o una pensión que le sacase de lazeria, y si el Papa ha de dar cardenales a gusto de Su Magestad, creo que sería a proposito el Obispo y que tiene para ello las qualidades que

con el dicho Tornero lo que V. S. habra visto. Despues ha venido de alla un correo con la determinacion que V. S. vera por lo que lleva Mons^r de Glajon, el qual lleva tambien copias de todas las cartas mesmas que han venido d'España y instruction bien larga que aqui se le ha dado, por donde terna V. S. noticia de quanto yo le pudiesse dezir, y habra harta materia para poner a la Reyna miedos y sospecha con la qual comience a desengañarse de que por sus ojos bellitos y por sostener sus apetitos no querra Su Magestad guerra, mas en esto es menester caminar, como V. S. mejor conoce por su prudencia, de manera que en ningun tiempo ni ella ni los de aquel reino puedan dezir que se le haya rehusado la ayuda que por los tractados les es debida, y hablarle de manera que usando de toda blandura se le de materia de sospechar cosas que le pongan miedo y que quede muy clara y persuadida, si es posible, que lo que Su Magestad haze ofreciendo a los Franceses la ayuda contra los rebeldes, haya sido por su beneficio proprio della y de su reyno y por sacarla del embarazo en que se habia puesto ¹.

De las platicas que querrian tener Franceses con Irlanda me pesa, y holgara de que Su Magestad entendiera este punto de otra manera; mas, como tan claramente avisa que el estado de sus negocios ha menester la paz, conviene que todos sus ministros tengamos mira a ello, *ne vapulemur plagis multis*. No se si Chaloner hara hay tambien officio, como aqui predicava que tenia gana alla : lo deve ver mejor V. S.

En lo del matrimonio del Archiduque tengo harto menos esperança de la que yo querria; mas todavia, si se viesse que el miedo y la necessidad obrassen algo, aunque por parte del Emperador no se diga nada, muy bien se puede de parte del Rey nuestro señor hazer officio, digo hallandose para ello disposicion, y a esta causa se ha añadido aquel postrer articulo de la instruction de Mons^r de Glajon, el qual va muy confiado de que V. S. le ayudara, y lo ha menester, pues V. S., como quien esta en el negocio y es tan prudente y platico, le podra dar luz en todo, y assi le suplico le haya y le tenga por muy encomendado para le hazer toda honra y favor, pues lo merece y es cavallero principal y de mucho valor que, aunque V. S. le vera, ay callado y manso como don-

se requieren. V. S. desde alla le ayude en ello que a fee que sera en el bien empleado, y yo recibire muy señalada merced.

Granvelle, de son côté, répondait à Gonzalo Perez :

Muy buena obra hara V. M. en ayudar al Obispo Quadra para que por una via o por otra se le haga merced con que pueda pasar adelante y entretenerse, que si no se remedia, yo entiendo que no podra llevar mucho tiempo la carga acuestas, na le estaria mal lo que V. M. apunta del capelo, ny ahun a Su Magestad procurarselo.

(Archives de Simancas.)

¹ Le 29 mars 1560, le roi de France écrivait à la duchesse de Parme pour la prier, conformément aux « favorables offices » du roi d'Espagne, de presser les préparatifs des secours destinés à intervenir en Écosse. TEULET, *Relations de la France et de l'Écosse*. t. II, p. 97.

zella. Jamas he visto yo nadie que con mejor animo se ponga donde es menester con su artilleria, ni en el he conosciendo jamas miedo y es en las cosas de la guerra uno de los buenos consejos que se puede haver. Yo recibire especialmente mucha merced con la que V. S. le hiziere.

Muy bien sera sacar la respuesta por escripto que V. S. pretende de los Ingleses sobre lo que querran hazer para remediar los agravios que hazen a los vassalos de Su Magestad y que V. S. avise muy particularmente a Madama por escripto bien distincto de los dichos agravios y de como se esta en ellos con los Ingleses para que, examinandose todo aqui, o se provea lo que conviene o se avise a Su Magestad para que lo haga.

De Roma tuve ayer cartas con aviso de la muerte del Cardenal Pacheco, la qual no he osado publicar ahun por ser tan ruin nueva como es para lo que toca al servicio de Su Magestad, que V. S. sabe quan bien servia en Roma, y cierto a mi me ha pesado mas de lo que sabria encarecer. Dios por su sancta gracia le haya recebido en su gloria! Scribenme que salio tan fatigado del conclave que nunca pudo cobrar alientos, y assi murio sin otro accidente sino solo de flaqueza y debilitacion y tan sin pensar que huviesse de morir que hasta lo extremo no quiso disponer de sus cosas, y huvieron de ir expressamente para persuadirselo el Cardenal de la Cueva y el Embaxador Vargas, y en fin hizo sus herederos sus dos sobrinos Don Gonzalo Chacon y Don Diego Pacheco, y declaro algunas otras cosas, y lo demas lo remitió a sus testamentarios que fueron los susodichos la Cueva y el Embaxador, del qual no tengo cartas, y las espero con desseo que se havra sentido harto esta perdida.

De Brussellas, a 27 de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DXCII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 28 MARS 1560.)

Instructions pacifiques de l'ambassadeur français. Peut-être cachent-elles quelque dessein secret sur l'Irlande. — Toute négociation relative au mariage de l'archiduc est rompue. Cecil favoriserait tout noble qui serait de sa religion. On parle encore d'Hamilton. — Plaintes commerciales. — La reine semble persuadée qu'en cas de guerre elle serait aidée par le roi d'Espagne.

La semana passada escrebi a V. A., dandole aviso de lo que aqui se tratava entre la Reyna y el Embaxador de Francia sobre las cosas de la paz. Despues embie al

Dotor Juan Tornero para que de palabra dicesse cuenta a V. A. de algunos particulares que havia entendido ¹. Despues aca no hay novedad ninguna por que no es buuelto aun el correo que se espera de Francia con la resolucion del Rey sobre las demandas de la Reyna, aunque entiendo que, segun los avisos que de Fragmauton tiene, no se espera que el Rey haya de condecender en aquello de sacar toda su gente de Escocia de manera quo las plaças no queden por el. Tambien ha tenido correo el Embaxador de Francia, no en respuesta del que embio con los apuntamientos con la Reyna, sino otri que partio antes que este llegasse, y parece que, despues de venido este correo, publica muchas flaquezas y da a entender que, segun la que de Escocia entiende, no podra el Rey su señor dexar de sacar de allí su gente y condecener en todo lo que la Reyna le pide, lo qual parece dicho a fin de descuydar a la Reyna y de hazer algun salto donde menos se piense, y no seria gran cosa que pensassen en lo que con el Dotor Tornero avise a V. A. de palabra, serviendose de aquellos soldados que sacaren de Escocia para ello, lo qual se podria hazer facilmente de camino, y es de sospechar que estas muestras de flaqueza y rendimiento no deben de ser sin algun misterio, y este no seria pequeño, ni de poca importancia para ellos. La Reyna no afloxa nada en sus provisiones tanto para las naos como para el exercito de tierra. Tambien ha comparecido aqui un hombre del Conde de Mansfelt, el qual dize que viene por dineros para pagar la gente que el Conde tiene levantada a instancia de la Reyna: no se si lo crea, y si pienso que es procurado por espantar a Franceses y animar a los suyos. Un hombre ha llegado tambien de Escocia, que dize que vendran presto los rehenes que aquellos rebeldes embian a la Reyna. El hazer estas cosas tan descubiertas haze pensar que son demostraciones solas. De tres o quatro partes he entendido que los catolicos del Reyno tratan de levantarse, y me han certificado que el negocio tiene fundamento y grande. Parcceme imposible que dexede de ser algo desto, segun lo que se vee y lo que Franceses andan agraviados y diligentes. Yo no oso meter la mano mas adelante por no entender en negocio vedado, aunque pienso que todavia si me traslucera algo de lo que fuere sin gustarlo yo.

Del negocio del Archiduque esta el Conde de Helfenstain totalmente despedido, y la Reyna tan aconortada dello que dizen que dixo el otro dia delante de muchas personas que dava gracias a Dios que se le havia caydo por el arnero el casamiento del Archiduque tan comodamente y con menos trabajo que el del Rey de España. El Secretario Sicel me ha dicho dos vezes, dando por despedido el negocio del Archiduque, que debiamos todos forçarnos a hazer que la Reyna se acabasse de casar, aunque fuesse con un cavallero pobre como fuesse noble, y me lo ha dicho de manera que

¹ La duchesse de Parme transmit, le 17 mars 1560, la relation du docteur Tornero au roi (GACHARD, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p. 133.)

sospecho que pretende hazer algun disbarate destes y escursarse con que lo hizieron con consejo o parecer del Rey n. s., metiendome aun diestramente en ello y sacandome mi consenso antes de saber lo que me hazia. Yo me he retirado mucho y respondido que es de creer que la Reyna hara lo mejor en este negocio como en los demas, y que no ha menester persuasion del Rey mi señor, ni de nadie, siendo tan savia. No puedo tras esto persuadirme que ella piense en casarse por las causas que otras vezes tengo escritas a Su Magestad y a V. A., y antes pienso que Sicel que dessea verla casada y fuera del estado en que la vee tan peligroso y querria que el marido que huviesse de tomar, fuesse de su opinion en lo de la Religion. Querria comenzar a platicar esto, anteviendo que tarde o temprano no podra dexar de tomar marido. Lo que mas se sospecha comunmente es lo del Escoces por que de lo de Suecia no hay ya que pensar, y este hijo del Rey que aqui esta, se yra presto por mas que hayan hecho para detenerle.

En los negocios de particulares que aqui se tratan con la Reyna por mandado de V. A., no es possible hazer cosa buena porque la Reyna no haze sino cometerlos a personas que, segun entiendo, son mas parte que jueces y mas interesados que las partes mismas. Agora de nuevo han robado en Irlanda una nao de vinos por engaño, y no hay remedio de sacar provision ninguna que valga nada. Yo procurare de embiar a V. A. las respuestas que hazen a todas estas cosas por escrito para que lo mande prover conforme con lo que se allare que conviene, y cierto lo que aqui passa, es cosa que en ninguna parte me parece que se podria, ni devria çufrir.

Yo uso con la Reyna de todos los terminos que me parecen ser al proposito para que dexa la esperança que tiene de que Su Mag^d ha de tomar las armas contra el Rey de Francia y para que concluya su paz lo mejor que pueda. Pero no hay quien la pueda desengañar, antes ha dicho de nuevo al Conde de Helfenstain que ella esta segura de que el Rey n. s. sera de su parte, y veo que convendria infinito desengañarla; pero, como esto podria ser ageno de la voluntad de Su Mag^d, que es de tenerla contenta, no oso descubrirme a ello del todo. Si V. A. fuere servida, podra mandarme escribir lo que le parece que haga en ello, pues a esta coiuntura seria necessario saberlo, y el aguardar carta de Su Mag^d seria tarde.

De Londres, a 28 de Março 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DXCIII.

Thomas Gresham à Cecil.

(28 MARS 1560.)

Achat de poudre. — Autorisation à accorder à lady Dormer pour sa résidence aux Pays-Bas.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 918.*)

DXCIV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.(LONDRES, 1^{er} AVRIL 1560.)

Grand accueil fait au duc de Holstein. — L'évêque de Valence est parti pour l'Écosse.

El Duque Adolfo llego aqui tres dias a muy buen tiempo porque, yendose esta semana el hijo del Rey de Suecia y estando ya muy publica la resolucion del negocio del Archiduque, huviera gran murmuracion si no huviera alguno con quien entretener el pueblo. Hanle hecho gran onra y muestras de hazer gran caso del tanto que pienso que le han hecho creer algo. Pero no tiene en la Dama mas que yo que creo que no soy nada su favorito. El artificio no es pero tan delicado que no se entienda y que no lo hloren los que son criados. El dicho Duque dizen que yra a Escocia, si fuesse necesario, y que servira con seis mill ynfantes y dos mill cavallos. Hanle notado que al Rey nuestro señor le llama el Rey suyo, loqual no le ha aprovechado para con la Reyna, segun vi que gelo tenia notado. Yo he hecho con el cumplimientos y pienso continuarlos, viendole tan declarado servidor de Su Mag^d. El Obispo de Valencia determino de passar a Escocia, va con harto peligro y con no menos miedo. Yo creo que le sucedera mal todo o siendo preso de enemigos o haziendo poco fruto. Ayer avia de partir el exercito de la Reyna de Barvique.

De Londres, primero de Abril 1560.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.*)

DXCV.

Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 7 AVRIL 1560.)

A son arrivée en Angleterre, il a trouvé la rupture avec l'Écosse consommée. — Il a été reçu par la reine et lui a présenté ses remontrances. — Demande de nouvelles instructions.

Madame, Par la copie cy-encluse des lettres que j'escrrips à Sa Majesté¹, V. A. entendra l'altération et changement que j'ay trouvé icy, mesmes le commencement de mon besoigné avec la Roynes, lequel à cause de ladicte altération n'ay peult effectuer conformément à mon instruction et charge en tant que, estant la cause de ma venue

¹ Cette lettre était conçue en ces termes :

Sire, suyvant les lettres de commandement de Vostre Majesté, ayant le xxvij^e du mois passé reçu de Son Altesse l'instruction pour besoigner en ce royaume d'Angleterre à ce que la Roynes ne procédast à aucune rompture de guerre avec les Franchois en vueillant favoriser les rebelles d'Escosse, me suys le mesmes jour mis en chemin, et, après y avoir tardé environ neuf jours pour le mauvais temps et tempeste de mer, suys arrivé en ce lieu le v^e de ce mois que fut vendredy dernier envers le soyr, et ayant communiqué ma charge à l'évesque de Quadra vostre ambassadeur et en ce esté empesché jusques au lendemain sur le disner, ay trouvé les négoees d'icy estre en bien aultres termes et disposition que Vostre Majesté n'avoit esté advertye; car desja, huyet jours auparavant mondiet arrivée, la Roynes avoit faict marcher ses gens vers Escosse où depuys cinq jours en çà ils estoient entrés et eulx joincts avec lesdicts rebelles. Que me cause une bien grande perplexité pour sçavoir comment me debvrois régler en l'exécution de madicte charge, en tant que ès articles de mon instruction n'estoit faict mention comment me debvroie régler en ce cas. Et me sembloyt aussy que de perdre en ce temps estoit fort préjudiciable et contraire à l'intention de Vostre Majesté. Quoy considéré et ayant sur ce eu avec vostredict ambassadeur plusieurs et diverses devises, mesmes eu regard que ce que Vostre Majesté commandoit, ne se pavoit mettre en avant, ny effectuer, s'estant ladicte Roynes déclairée pour la part desdicts rebelles et de faict y faisant la guerre, considérant aussy que de ce pourroient succéder choses qui peussent rendre la réconciliation plus difficile, en tant que, si ladicte Roynes jectoit les Franchois hors d'Escosse, adviendroit une guerre fort dure et longue, et ladicte Roynes de ce succès plus animée, dont pourroit causer à Vostre Majesté plus grand fâcherie, et d'aultre costé, si lesdicts Franchois eussent aussy quelque bon succès contre elle et lesdicts rebelles, elle se pourroit trouver en grand dangier de perdre son estat, dont Vostre Majesté seroit quasi forchée de venir en rompture de guerre avec iceulx Franchois, nous a semblé que debvroye regarder et mettre en avant si pouroye obtenir de ladicte Roynes quelque suspension d'armes et faire tirer ses gens hors dudiet Escosse, attendu que, estant son camp en ce lieu, leur peult aultant nuyre par la fain que par la forche, pour ce pendant adviser quelque moyen de appoincter les différens estans entre ladicte Roynes et le Roy de France,

icy pour persuader ladicte Royne qu'elle ne se vueille mouvoir, ny faire auleune rompture de guerre avec le Roy de France pour les rebelles d'Escosse, j'ay trouvé que huyet jours avant mon arrivée ladicte rompture avoit desjà esté faicte, et mesmes

tant à cause du port des armes et tiltre du royaume d'Angleterre par ledict roy de France naguaires usurpé que aultres difficultés estans entre eulx. Ce que aujourd'huy, avant d'entrer avec elle en auleune ouverture de *ma charge*, luy ay mis en avant, luy ayant premièrement présenté les lettres de Vostre Majesté, lesquelles par elle veues, me dit que c'estoit responce d'une de ses lettres que de pièça elle avoit envoyé à Vostre Majesté, et que depuis elle y auroit envoyé ses ambassadeurs et escript aultres lettres, desquelles elle actendoit responce, faisant par ce semblant de point vouloir entrer en nouvelle communication jusques à ce qu'elle eust eu responce de sesdictes lettres. Ce nonobstant ay continué mon propos et fait démonstration que n'avoie trouvé bon qu'elle n'avoit actendu la responce de Vostre Majesté sur les doléances qu'elle luy avoit faictes desdicts Franchois par sesdictes lettres pour de Vostre Majesté sur icelles avoir son conseil et faveur, ny mesmes ma venue, ayant esté advertie par vostre dict ambassadeur qu'estoye en chemin à l'effect susdict pour de brief estre vers elle, ains que au contraire elle s'estoit hastée de commencher la guerre huyet jours avant madicte venue.

A quoy ladicte Royne pour son excuse m'a respondu que passé deux ou trois mois elle avoit actendue après ladicte responce de Vostre Majesté, et voyant qu'elle tarδοit trop de venir, et luy estant offeries auleunes occasions, laquelle n'avoit voulu laisser perdre icelles, et me demandoit si je venoye droict de Vostre Majesté ou du Pays-Bas. Sur quoy luy dis que venoye dudict Pays-Bas par expresse charge de Vostredicte Majesté; et, quant à la tardance de la responce de Vostredicte Majesté, vostre dict ambassadeur luy dist qu'elle en avoit esté cause pour ce qu'elle n'avoit advertie Vostredicte Majesté de ses doléances allencontre desdicts Franchois, sinon lorsqu'elle estoit résolue leur faire la guerre, et aussi que depuis elle avoit commenché à endommaiger lesdicts Franchois, de sorte que iceulx Franchois luy en avoient faict pluseurs plainetes et que de ce estoient procédées aultres difficultés, pour lesquelles appaiser Vostre Majesté préalablement s'en estoit voulu faire informer, dont elle n'avoit sceu plus tost luy faire responce. Et répliquant ladicte Royne avec quelque peu d'altération qu'il estoit trop tart pour faire retirer ses gens ou de parler d'auleun accord, sinon avec l'espée en la main, luy a esté respondu que Vostredicte Majesté ne se vouloit mesler dudict affaire pour en estre juge, mais tant seulement moyenneur pour l'amitié fraternelle et confédération qu'elle avoit avec elle, et mesmes pour le désir de la conservation de son estat et aussy pour ce qu'elle, tant par ses propres lettres que charge donnée à vostre dict ambassadeur, l'en avoit requise; et, si néantmoins luy sembloit que n'estoit besoing de plus luy en tenir propos, que userions ainsi qu'elle nous commanderoit. Sur quoy elle nous dit que volentiers elle nous vouloit oyr, mais que avant respondre sur ladicte suspension d'armes désiroit entendre les moyens que Vostre Majesté entendoit mettre en avant pour sa secureté contre lesdicts Franchois. Lors luy ay par ordre et tout au long faict ung discours de madicte charge en suyvant mon instruction sur ce point. Et en premier lieu luy ay réduit à mémoire la bonne et fraternelle affection que Vostre Majesté luy avoit tousjours porté, si comme elle faisoit encoires à présent, et mesmes les bons advis et conseil qu'elle luy avoit continuellement faict entendre, tant par le Sr Conte de Feria, vostre dict ambassadeur, et particulièrement par Don Jehan de Ayala, le tout affin de conserver et maintenir son royaume en paix et bonne tranquillité; et sy luy a esté remonstré aussy que en postposant toutes les choses susdictes elle s'estoit volontairement mise en guerre et avoit voulu assister leurs rebelles,

qu'elle avoit fait marcher ses gens audiet Escosse, de sorte, selon que j'entens, son camp est pour le présent devant la ville du Petit-Lyt, où se trouve encluse la Royne douaigière d'Escosse : dont j'ay esté fort perplex et estonné pour ne sçavoir comment me

dont lesdiets Francois s'estoient plaincts à Vostre Majesté et mesmes requis son assistance en chose si juste et raisonnable et de non vouloir porter, ny favoriser ladicte Royne en chose tant scandaleuse; et que, oires Vostre Majesté entendoit que lesdiets Francois avoient assez juste cause, néantmoins qu'elle avoit deffendue et excusée ladicte dame, disant qu'elle s'estoit armée à l'occasion des grandes suspitions qu'elle avoit que le desseing desdiets Francois tendoit plus avant que à punition et chastoy desdiets rebelles, et que finablement après plusieurs et longues disputes sur cest affaire par Vostre Majesté eues avec l'ambassadeur et aultres ministres dudiet Roy de France, elle avoit advisé et trouvé expédient pour oster à ladicte Royne toute occasion de suspicion et la assureur contre lediet Roy de France, et mesmes pour satisfaire à l'honneur d'icelluy Roy et chastoy desdiets rebelles, que les gens de guerre qui seroient nécessaires d'y envoyer davantaige pour lediet chastoy des rebelles, seroient donnés par les mains de Vostre Majesté de ses propres sujets, desquels, oires qu'ils fussent au service dudiet roy de France, ladicte Royne ne pouroit avoir auleun doute, ne luy engendrer auleune jalousye, sans toutesfois pour ceste première luy déclairer le nombre des gens, ny les particularités en deppendans, jugeant que pour le présent il n'estoit besoing d'entrer en auleune desdictes particularités, jusques à ce que verroye s'elle se voudroit servir et ayder dudiet expédient, dont et veu que par icelluy moyen l'occasion de ladicte suspicion cessoit, luy dis que Vostre Majesté désiroit bien luy pouvoir persuader qu'elle s'en volsist contenter et s'abstenir, du tout, du port et assistance desdiets rebelles, et qu'elle ne le devoit refuser, ayant regard à l'estat de ses affaires et aux incommodités èsquelles elle se trouvoit présentement et se trouveroit de plus en plus, ayant à faire à ung prince sy puyssant tel qu'estoit lediet Roy de France, qui la pouroit par divers costés assaillir, et que Vostre Majesté ne doubtoit que, sur tout par elle meurement délibéré, elle accepteroit icelluy expédient, et que Vostredicte Majesté n'entendoit que pour tant elle se deusist du tout désarmer, mais avoir bon œil que ses frontières demeurassent pourveues tant et si longuement que les forches desdiets Francois fussent retirés d'Escosse et les affaires d'illecq accomodés.

Sur quoy elle nous a respondu assez amplement, accusant la mauvaise intention et volonté vers elle desdits Francois, dont elle avoit à plain esté advertye et acertenée tant du costé d'Allemagne que des Francois mesmes, et si s'excusoit qu'elle ne favorisoit à rebelles (lesquels elle ne réputoit tels, mais en tel cas elle les voudroit ayder à chastier, si requise en fust), ains pour gens qui deffendoyent leur Royne, ensemble les privilèges et liberté du royaume, et que aussy en les assistant en ce elle entendoit d'asseurer son estat et règne.

A quoy répliquant, luy ay remonstré que Vostre Majesté les tenoit pour rebelles puisqu'ils s'estoient eslevés contre leur prince et avoient changé la religion, et que cecy ne se pouvoit excuser en fahon quelconque.

Et quant à l'estat de ses affaires, despens et incommodités susdictes respondit qu'elle espéroit que Nostre-Seigneur (lequel elle prenoit en tesmoingnage de la sincérité dont elle procédoit en cest affaire) et qui l'avoit assistée en plus grandes perplexités et adversités, la succreroit encoires à l'advenir et que de ce elle avoit son entière confidence en luy.

Et finablement sur le moyen et expédient proposé par Vostre Majesté, assçavoir d'envoyer audiet

debyrois conduire en ma diete charge. A la fin, ayant bien au long communiqué cest affaire avec l'évesque de Quadra, Ambassadeur de Sa Majesté, avons trouvé convenable et expédient que en premier lieu me devoye démonstrer auleunement malcontent de la Royne de ce qu'elle n'avoit actendu la response des lettres qu'elle avoit escript à Sa dicte Majesté, par lesquelles elle avoit demandé son conseil et faveur contre l'emprins et grandes apprestes que faisoient les Franchois sur Escosse sous umbre de chastier les rebelles d'illecq, et de tant plus qu'elle n'avoit voulu actendre ma venue, ayant esté advertye par ledict évesque que ne tarderoye guaires de venir, et, ce faict, luy devoye faire acroire que ne luy povoye déclairer les moyens que Sa dicte Majesté avoit pensé mettre en avant pour l'asseurcr contre lesdicts Franchois, ne fût qu'elle feit tirer ses gens en arrière et lever le siège de devant ledict Petit-Lyt, ou du moins accorder suspension d'armes pour auleuns jours, tant pour cependant luy déclairer l'intention de Sa Majesté comme aussi pour chercher et trouver moyen que ladiete rompture n'allast plus avant, en les reconciliant ensemble et vuydant les diffèrens estans entre elle et le Roy de France tant sur le tiltre et port des armes d'Angleterre par ledict Roy de France depuis naguaires usurpées que aultres diffèrens estans entre eux. Ce que m'a

Escosse gens confidens pour son assurance, dist qu'elle n'entendoit que l'on deusist envoyer audict Escosse aultres forches ou gens de par le Roy de France quels qu'ils fussent, ains que ceulx qui y estoient à présent, s'en devoient retirer en délaissant le pays paisible. Et si me demanda si ledict roy de France estoit content que Vostredicte Majesté y envoyast de ses gens et subgeets. A quoy, bien pensant qu'elle ne demandoit ceey pour quelque désir ou bonne intention qu'elle avoit d'y condescendre, mais plustost par quelque curiosité, luy ay respondu que pour le présent il n'estoit de ce question, mais seulement d'entendre sur ce son intention, laquelle n'avons sceu tirer d'elle en tant qu'elle se démonstroit auleunement estonnée pour sur ce respondre. Et aussy elle se commenchoit à lasser de la longue communication, laquelle avoit duré environ heure et demye. Quoy voyant, l'ay requis qu'il luy pleust nous assigner une aultre heure pour de rechief entendre en l'affaire susdicte en la présence de ceulx de son Conseil et d'en povoir entendre sa finale résolution pour en advertir vostredicte Majesté, laquelle elle nous a assigné pour demain. De nostre besoingne advertirons Vostre Majesté. Et pour ce que cest affaire est de très-grande importance, en advertyssons aussy en diligence madame la Ducesse de Parme et Placence, comme Vostre Majesté entendra par le double de mes lettres cy-jointes, et ay supplié Son Altesse qu'il luy plaise me faire entendre comment je me debvrois régler en cas que ladiete Royne ne veult entendre à la susdicte suspension d'armes, ny accepter le moyen par Vostre Majesté proposé pour son assurance; et, à mon semblant, je doubte qu'elle ne fera ny l'ung, ny l'autre, tant je la voys animée et assurée (selon le semblant qu'elle démontre) de pouvoir obtenir de brief son intention, et craings qu'elle nous voudra entretenir de parolles pour ce pendant faire son faict, à quoy ne puys remédier, sinon en advisant Son Altesse.

De Londres, le vije d'Avril 1559 avant Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. III. —
Publié par M. TEULET, t. II, p. 98.)

esté force ainsi le faire pour non perdre temps, comme j'ay faict à cest après-disner, en quoy j'ay usé de toute courtoisie sans toutesfois laisser de luy dire ce que faisoit à propos pour le bien et avancement de ceste négociation ; et, comme en discourant les affaires, elle a voulu entendre les moyens que Sa Majesté y pensoit mettre en avant pour sa dicte seurté, luy ay déclaré bien au long lesdicts moyens, le tout en conformité de ma dicte charge ; mais, quoy que j'en ay secu dire et ledict Ambassadeur avec moy, n'avons secu obtenir d'elle ladicte suspension d'armes, ains, se démontrant auleunement empeschée à me donner quelque responce absolute, m'a remis à demain pour de rechief traicter cest affaire en la présence de ceulx de son Conseil, dont du tout j'ay bien voulu advertir Vostre Alteze par ce propre courier pour entendre son bon plaisir comment nous debyrons régler en cas que ladicte Royne ne veult accorder ladicte suspension d'armes, ny donner oreille aux moyens de Sadiete Majesté. A quoy je doute merueilleusement qu'elle ne voudra auleunement entendre, voyant qu'elle est beaucoup plus forte que ses ennemys, sur lesquels (comme elle fait semblant) elle espère, ayant l'espée en la main, de brief avoir la main souveraine.

Demain, j'espère advertir Vostre dicte Altesse du surplus de mon besoigné dudiet jour. Le Secrétaire Sieel doit demain venir vers moy pour entendre en ceste négociation, et après-disner traicteron: le mesmes avec ladicte Royne et ceulx de son dict Conseil ; mais pourtant supplie que V. A. ne vueille différer à me mander en toute diligence comment me debray conduire en ceste négociation au cas susdient et son advis sur la suspension d'armes par moy requise.

De Londres, le vii^e d'Avril 1559 avant Pasques.

(Archives impériales de Vienne.)

DXCVI.

Note sur un discours du seigneur de Glajon.

(8 AVRIL 1560.)

Le seigneur de Glajon a déclaré que le roi était prêt à interposer sa médiation dans les affaires d'Écosse, mais que si la reine prenait parti pour les rebelles, il aiderait le roi de France à les châtier. — Il y a lieu de lui répondre que le but des Français, en intervenant en Écosse, est de conquérir l'Angleterre et qu'il est de l'intérêt du roi de soutenir la liberté des Écossais, plutôt que de favoriser l'ambition de la France.

The Ymbassadore saythe King Phylp his master allowethe welle that the Qwene hath stoude uppon hyr garde and to th'ende the Qwene myght have hyr realme

in saffetye, owte of the dawnger of the Frenche, and that the matters myght be so composed in Skotland that the rebells myght be chastened, and yet this realme owte of alle dawnger. Therefore hathe his master send hym to be a mediator betwene the Frenche King and Hyr Hyghnes, for a good conclusyon of peace and for reformation of all injurys. But fynding, contrary to his expectation, that the Qwene's armye is alreadye entred into Skotland, wherby he cannot proceede according to the tenor of ymbassage, he therefore requireth the Qwene to revoke hyr armye or to abstayne from force forty or fifty dayes, untill he maye advertise his master and receyve furdur of his pleasure in this behalffe. And the ledger furdur affyrmethe that his master woll not leave the Frenche destitute of his ayde to the chastenyng of the rebells in Skotland, yf so be the Qwene do take parte with the rebell there: unto the which aforesayd request they therefore require spedye answer.

The effecte of this answer (I suppose) must be: that, syns the Qwene's Highness can not eschewe the ymminent dawnger of the Frenche (that hathe not onely klamed the ryght and used the armes, tittle and style of hyr crowne and realme, but hathe also indyrectly, by sekyng the conqwest of Skotland and bryngyng his great forces therinto, gone the onely waye abowte to accomplishe his wycked desire of the conquest of this hyr realme of Yngland), unles the Frenche aforesayd, eyther by fayre meanes do remove theyr force, or els that by force they may be removed from Skotland (whiche force mayntayned there is the onely waye for the Frenche to put this realme in dawnger of conqwest bye), syns, I saye, that, otherwayes than by removing of this force, the Qwene's Highnes can not eschewe the ymmynent dawngner of the Frenche, therefore she can by no meanes thynk, eyther that she hathe done injustlye in sending hyr forces into that realme, or that it ys mete for Hyr Hyeness to revoke hyr force owte of Skotland, unles the Frenche shall remove theyr nation, that are men of warre, also from thens, uppon the dewe acknolegyng by the sayd Skottes of theyr allegens unto theyr Qwene and to hyr husband the Frenche King also in hyr ryght, which thyng hathe ben offerd alreadye to the Frenche Ymbassadors and partly by theym thought resonable. And unles it might appere that the Frenche had ruled in Skotland accordyng to the decrees and compacts made betwene these two realmes, and that the Skottes had rebelled or resisted withowte injurie or breache of compactes offered unto theym, we suppose and hope that the King Katholike wolle not assyste and ayde the Frenche to the chastisement and bondage of the Skotts and to the satisfying of the unsatyable desyer of the Frenche, that therby seekethe the conquest of this realme. But rather we trust that the Kyng Katholyke woll helpe to staye the gredynes of the Frenche, to the conservation of the Skottes in theyr freedome and lybertie, syns the crowne of Skotland owght to retorne to the mere Skottishe nation, yf the Qwene dye without yssue, as hetherto she hathe none, and syns this realme

shal be in dawdger of conqwest, yf the Skotts shal be browght into bondage by conqwest of the Frenche.

(*Archives d'Hatfield.* — Publié par Haynes, p. 280.)

DXCVII.

Projet de réponse au discours du seigneur de Glajon.

(9 AVRIL 1560?)

La reine ne doute point que le roi, mieux éclairé par les ambassadeurs qu'elle a envoyés en Espagne, ne revienne sur sa détermination. — Elle est disposée à faire connaître les raisons qui ne lui permettent pas de rappeler son armée d'Écosse.

First, lyke as the King Catholike, notwithstanding the dyvers complaynts made to hym by the French, was pleased of mere good will towards the Queen's Majesty, not only to excuse her preparations, but also to allowe the same: so Hir Majesty thynketh suerly that, if he had also hard hir Embassadors, before the sending away his mynd and instructions to Monsieur de Glasjon, he wold have not only allowed hir preparations, but wold also have sent hir advise not to indure the daunger that hir realme stode in by the French proceedings in Scotland. And therefore, consideryng Hir Majesty is suerly advertised that hir Embassadors wer arryved at Toledo the . . of March last, and suerly thought that they had declared Hir Masjesty's greeffs to hir said good brother and had also imparted to hym the daungeroose state of hir realme, if the Frenche shuld procede in Scotland according to there determinations, Hir Majesty thynketh undowtedly that she shall very shortly here, ether by hir Embassadors, or els by some furder letters and instructions to be wrytten to Monsieur de Glasjon or to the Bishop of Aquila from hir good brother, some furder determination and advise, that shall more tend to the suerty of realme than this now presently dothe. For, so Hir Majesty and all hir Counsell is suerly perswaded that the King Catholique will never motion any matter by waye of advyse, but such as shall appeare to tend to the suerty of this realme, and not to the danger and ruynes, as of necessite if the French governance in Scotland shuld not be tempered according to the juste liberty of that realme, but shuld with force and men of warr subdue that nation and conquere that realme.

And where Monsieur de Glasjon semeth to require, as of his owne self, that the Quene's Majesty shuld revoke hir army for forty or fifty dayes, to the end he might

advertise his master how he fyndeth things in an other state than he looked for : the Quene's Majesty dowlth not, but, when he shal be wel informed how things have proceeded from the begyning and how long Hir Majesty hath indured danger, how lothe she hathe bene to be constraind of mere necessity, for savegard of hir realme, thus to doo that she hath done, he will then thynke it over dangeroose for Hir Majesty to revoke hir army, as the case standeth, but will rather use his office that a treaty may be had and communication for an accord of those things, which hath bene the very just occasion to move Hir Majesty to send in hir army. And to make such an accord Hir Majesty is most willing, and therin will be content to take advise of Monsieur de Glasjon and the King Catholiques Embassader, so as they will be content to be informed of the proceedings of Hir Majesty and the causes thereof. And therefore Hir Majesty requireth both t'Embassadors to suspend there judgements in this behalf, if Hir Majesty thynk it not convenient to revoke hir army, untill they may be informed of the whole matter and the just and reasonable causes why Hir Majesty maye not now, without evident daunger to hir realme, revoke the same.

(Archives d'Hatfield. — Publié par Haynes, p. 281.)

DXCVIII.

Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 9 AVRIL 1560.)

Il lui fait parvenir une lettre adressée au roi.

Madame, Par la copie que j'envoye, avec cestes, des lettres que l'Ambassadeur et moy escripvons à Sa Majesté ¹, V. A. sera advertye de nostre besoigné avec le

¹ Cette lettre était conçue en ces termes :

Sire, Depuis celles jointes à cestes escriptes, vint hier vers nous par charge de la Royne le Secrétaire Sicel pour entendre de nous plus à plain ce que avions communiqué avec ladicte Royne, à qui avons en brief répété le mesme propos contenant en effect que Vostre Majesté désiroit sur toutes choses que ladicte Royne eust à faire révoquer hors d'Escosse ses forehes et gens de guerre, de s'abstenir du faict des rebelles d'illec et en laisser convenir 'e Roy Très-Chrestien pour en faire tel chastoy qu'il convenoit, du moins accorder une suspension d'armes de xl ou cincquante jours pour

Secrétaire Sicel et les sieurs du Conseil de la Royne, que me gardera luy en faire cestes plus longues, suppliant tant seulement qu'il luy plaise nous mander en

ce pendant advertir Vostre Majesté des difficultés icy trouvées et pover chercher moyen d'appoincter les différens estans entre elle et ledit Sr Roy Très-Chrestien.

Sur quoy ledict Secrétaire, après longue communication sur ce eue par ensemble sicomme d'environ cinq heures continuelles, s'est venu à résoudre sur trois poincts principaulx. En premier lieu excusoit ladicte dame Royne de ce que elle n'avoit actendue la responce de Vostre Majesté, donnant de ce la coulpe à la tardance de ladicte responce, laquelle elle avoit actendue environ trois mois, dont, pour non perdre l'occasion à elle offerte, luy avoit esté nécessaire s'en servir d'elle pour se assurer et non estre prévenue desdicts Franchois. Après il nous a réité bien au long les injures qu'elle avoit receues des dicts Franchois par l'usurpation des tiltres et armes du roy d'Angleterre, mesmes les dangiers èsquels elle s'est trouvée pour les grandes apprestes que iceulx Franchois faisoient pour invahir ce royaume et de la en déjecter, dont elle avoit eu divers évidens indices et bons advertissemens, tant d'Allemaigne, France, que d'ailleurs, en sorte que leurs machinations estoient clères qu'elles ne se pvoient nyer. Et pour le dernier il s'est efforché de nous persuader par plusieurs raisons et argumens que à Vostre Majesté importoît que lesdicts Franchois ne se feissent du tout seigneurs dudict Escosse, de laquelle, en décédant la Royne Très-Chrestienne sans hoirs, par les forts que à présent ils y occupent, s'en pouvoient sans aucun droict facilement faire maistres; que aussy les affaires de ce royaume estoient en tel estat et termes que, oires du vivant de la Royne par l'assistance de V. M. elle en joyst paisiblement, toutesfois, si ladicte Royne ne se adonnast à l'estat de mariaige (comme elle n'en avoit grand envye), après son décès, par la voisinance et assistance desdicts d'Escosse, ledict Roy Très-Chrestien s'en voudroit aussi faire maistre.

Sur lesquels articles et premiers quant à la coulpe dont il vouloit charger Vostre Majesté, luy avons remonstré et bien clèrement donné à cognoistre que à tort il inculpoit de ce Vostre Majesté, et que ladicte Royne mesmes avoit esté cause que plus tost n'avoit esté respondu à ses lettres, en tant que passé trois mois elle avoit dict qu'elle enverroit vers Vostre Majesté ses ambassadeurs à la fin contenue en sesdictes lettres, lesquels au prime y seroient arrivés en mars dernier; que aussi, au mesme tempore desdictes lettres, elle commença à faire la guerre et endommaiger lesdicts Franchois, selon que plus à plain avons déclaré à ladicte Royne.

Touchant les plainctes à l'encontre desdict Franchois, avons dist que pour injure verbale il n'estoit licite en faire la vengeance plus avant que de parolles, et qu'elle estoit facilement à restaurer s'elle s'en vouloit sousmectre à Vostre Majesté, comme ne doubtons le pareil feroient les Franchois, et qu'elle ne se devoit ingérer si avant en l'affaire d'Ecosse pour forcloire ledict Roy Très-Chrestien de son pays; aussy que, en assistant les rebelles d'illecq avec ung si mauvais fondement et exemple, elle donnoit occasion aux aultres Estats de attemper semblable rébellion contre leurs princes et seigneurs. Et quant aux susdictes apprestes, elle n'en devoit avoir peur puyque Vostre Majesté, par les moyens qu'elle entendoit de proposer, la assureroit à l'encontre d'icelles.

Sur le iij^e poinct, avons dist que Vostre Majesté ne trouvoit juste, raisonnable, ny honneste que pour obvyer aux inconveniens et dangiers encoires fort longuement et remots, elle devoit pour le présent troubler la paix et tranquillité commune de toute la Chrestieneté, laquelle elle avoit procurée avec tant de travail et despens, et signamment par moyens injustes et mal honnestes et mesmes contraires à son honneur et conscience, comme elle feroit en assistant les rebelles et hérétiques

diligence comment nous nous aurons à conduire ès difficultés en nos dietes lettres mentionnées.

De Londres, le ix^e jour d'avril 1559 avant Pasques.

(Archives impériales de Vienne.)

d'illecq, et dont par la perpétuelle guerre à ses subjects pouroient advenir maux et dommaiges innumérables, laquelle, sans causes et raisons fort urgentes et nécessaires et mesmes sans à ce estre contraincte, elle n'estoit délibérée de susciter de esmouvoir de nouveau en ladicte Chrestieneté. Et considéré que ladicte Royne mouvoit la présente guerre volontairement pour chose de petite importance et laquelle facilement se pouvoit sans armes appoincter, nous sembloit que Vostre Majesté ne la advoeroit, actendu mesmes qu'elle ne vouloit condescendre à quelque terme raisonnable de suspension d'armes pour traicter dudict appoinctement.

Finablement, par toute tant ample et longue nostre communication, luy avons souvent répété que Vostre Majesté desiroit autant que jamais assister ladicte Royne en tout ce que concernoit le bien, deffence et conservation de son estat et règne, et que en ceste négociation Vostre Majesté feroit le mesme office et debvoir, s'elle se voloit contenir ès termes de sa deffence. Brief, nous nous sommes assez apperceus dudict Secrétaire que en nulle sorte elle fera retirer ses gens, ny armée dudict Escosse.

Quant aux forches d'icy, nous entendons qu'ils ont viij^m hommes de pied et ij^m chevaux de ses subjects avec xxxij navires de guerre furnis de quatre mil piétons, et que les Escossois de pied estoient en semblable nombre, sans ceulx qui journallement se joindroyent à eulx.

Ledict Secrétaire nous a aussy fait entendre que, pour nulle chose du monde, ne persuasions dont on pouvoit user vers ladicte Royne, elle n'estoit encoires délibérée se maryer: ce que à nostre advis il dist pour nous prévenir, si d'aventure luy en eussions voulu tenir propos. A quoy luy avons seulement respondu que de cecy l'on pouvoit bien entendre que la faulte de tenir ce royaume en dangier et en trouble, mesmes celluy de ses voisins, procédoit de ladicte Royne, puyque par non se maryer elle donnoit occasion à tous maux que l'on en pouvoit craindre.

Après laquelle communication, nous sommes trouvés vers ceulx du Conseil de la Royne, laquelle, pour estre quelque peu mal disposée, ne s'y pouvoit trouver, comm'il nous fut dict, ausquels a esté répété en brief ce que avions proposé à ladicte Royne, et depuis plus au long déclairé audict Secrétaire Sicel, et leur avons prié de vouloir persuader à ladicte Royne de se sousmettre à ce que Vostre Majesté la requéroit et luy mectoit en avant pour le bien, repos et tranquillité de son règne, et de vouloir tenir en surcéance les armes et faire tirer hors d'Ecosse ses forches et gens, aussi d'abstenir de se mesler des affaires dudict Escosse, en cause si injuste et mal chéante, veu que aultrement Vostre Majesté ne pouroit délaisser d'y assister ledict roy Très-Chrestien, en les assurant néantmoins que Vostre dicte Majesté s'entremectoit volentiers de cest affaire, tant pour asseurer ladicte Royne de la suspition qu'elle pouvoit avoir des Franchois, comme aussy pour ayder icelluy seigneur Roy Très-Chrestien à chastier lesdicts rebelles.

A quoy, après quelque retraicte et communication sur ce eue par ensemble, ils nous ont fait respondre par le docteur Wotton que pour l'importance de l'affaire ils ne nous pouvoient sur le pied donner responce, vu mesmes que aucuns conseillers ayans manyé cesdictes affaires estoient

DXCIX.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 9 AVRIL 1360.)

Il rend compte de l'audience donnée par la reine; elle cherche à faire croire qu'elle reste l'amie du roi.
— Urgence de nouvelles instructions pour le seigneur de Glajon. — La reine reproche au roi d'avoir profité de la perte de Calais. — Nouvelles d'Écosse.

El señor de Glajon llego aqui el viernes y me comunico su despacha, el qual fuera muy bueno si llegara veynte dias antes, agora estando el exercito de la Reyna junto ya con el de los Escoceses en Lith. Parece que todo aquello que de parte de Su Mag^d se le

absens de ceste ville, lesquels revenuz (que seroit de brief), la Royne ne fauldroit nous faire entendre son intention et bon plaisir sur tout.

Sire, oires que, par nos lettres que s'envoyent à présent à Vostre Majesté, luy avons assez prolixement et particulièrement déclaré les occurrences d'icy et mesmes donné compte de nostre besoingnié, si ne povons délaissier, pour la résolution de ceste négociation, luy faire icy ung aultre discours de ce que nous en semble, affin que Vostre Majesté, estant à plain informée de l'estat des affaires d'icy, puyse tant myeulx pourveoir, selon qu'elle trouvera convenir, à la présente nécessité d'iceulx.

Il plaira à Vostre Majesté entendre que les Francois, le vij^e du mois passé, communicant sur ceste affaire avec la Royne, présent leur ambassadeur Seure, ont esté contens de faire ung pardon général à tous les rebelles d'Escosse et de tirer d'illecq tous leurs gens de guerre Francois, saul quatre enseignes, offrant, quant au différent du port des armes et tiltre du roy d'Angleterre, d'en satisfaire la Royne, de sorte qu'elle se contenteroit, dont la difficulté estant encoires entre eulx consiste seulement en ce que nulle desdictes enseignes, ny mesmes les forteresses demeurent és mains desdicts Francois, par où le mis en avant de Vostre Majesté, assçavoir d'assister les Francois avec ses propres gens pour le chastoy desdicts rebelles, semble à ceulx d'icy que l'offre de Vostre Majesté ne leur est si avantageuse que celle que lesdicts Francois leur font, comme nous a déclaré hier ledict Secrétaire Sicel, allégant que, veu que les forches de ladicte Royne sont jointes à celles des rebelles, si elle les vouldroit retirer d'eulx, rendroit lesdicts rebelles ses ennemys, quoy faisant, iceulx rebelles, ne bastans pour résister au nombre de cinq mil Francois restans audit Escosse, seroient constrainets d'eulx joindre avec lesdicts Francois, et lors par ensemble pouroient tourner leurs forches sur ce royaume, dont ils disent que le party de Vostre Majesté ne se peult en leur endroit (demeurant les affaires és termes qu'ils sont pour le présent) effectuer, ains qu'il leur est entièrement infructueux. Pardessus ce y a une aultre difficulté, assçavoir, oires que ladicte Royne fût contente de habandonner lesdicts rebelles en les laissant és mains desdicts Francois et qu'elle fût seure que iceulx Francois ne se viendront ruer sur ce royaume, si ne sçait-elle quel nombre des Francois demeureroit audit Escosse, ny és mains de qui seroient les forteresses d'illecq, et, s'elles doivent demeurer és mains

havia de ofreeer, dexa de poderse efectuar si primero ella no suspende las armas y se retira, ya que no quiera del todo apartarse de la asistencia que da a aquellos rebeldes, de los quales agora se aprovecha para asegurarsse de Franceses; y assi determinamos,

desdicts Francois, luy semble que cela seroit par trop préjudiciable à son estat et règne, sinon pour ceste année, du moins pour une aultre occasion et opportunité; car, demeurant lesdictes forteresses en leurs mains, que sont les clefs du royaume, ils y pouroient tousjours envoyer tant de gens de guerre que en quinze jours ils seroient bastans de conquister tout ce royaume, signamment en y mectant des gens de cheval allemans. Dont nous a semblé (veu que l'expédient et moyen par Vostre Majesté proposé ne remédie aux inconveniens des affaires d'icy) que en ceste négociation nous convenoit parler en termes généraulx sans spécifier le nombre des gens, ny déclarer la fahon comment Vostre Majesté pensoit en ce user, et d'insister seulement à ce que ladicte Royne vueille permectre audict roy Très-Christien la correction desdicts rebelles, veu que le nombre de gens de guerre qu'il y avoit, estoit petit et que d'iceulx ladicte Royne ne s'en debvoit doubter, et, s'il avoit besoing pour ledict chastoy plus grand nombre, que Vostre Majesté y pourverroit de ses gens propres, desquels elle seroit non-seulement assurée, mais deffendue contre lesdicts Francois, si besoing en fût. Oultre ce, ne trouvans cestuy, ni aultre moyen practicable, en continuant ladicte Royne la guerre, pour les causes et inconveniens cy-devant et és aultres nos lettres mentionnés, avons seulement voulu insister à ce que ladicte Royne cust à faire retirer sesdictes forches et accorder une suspension d'armes, en délaissant tousjours par elle son armée de mer au port où elle est pour le présent, par laquelle elle s'assureroit que les Francois ne pouroient secourir, ny renforcer leurs places d'aultres gens; et voyans que à ce elle ne consentira sinon à ce constrainte, luy avons remonstré, par les meilleurs et convenables moyens qu'il nous a esté possible, que Vostre Majesté ne pourra délaisser de favoriser la juste querelle desdicts Francois, pour luy donner quelque craincte. Et si avons travaillé de justifier ceste détermination de Vostre Majesté, non-seulement par l'énormité du faict desdicts rebelles, mais pour le peu d'estime qu'elle a tenu du conseil de Vostredicte Majesté, en luy ayant celé entièrement ses desseings: dont nous semble que avec toute diligence sera besoing que Vostre Majesté nous mande ce qu'il nous conviendra de faire et comment nous aurons à conduire és choses susdictes, sans y user de délay.

Les moyens dont lesdicts Francois ont cuydé appoincter avec ladicte Royne et la diligence en ce par eulx usée nous donnent assez à entendre que l'expédient proposé par Vostre Majesté leur donne peu de satisfaction, et semble qu'ils vueillent procurer leurs propres affaires sans l'ayde, ny intervention de personne, pour avoir meilleur occasion d'abuser icelle Royne, au grand préjudice peult-estre de Vostre Majesté et de ses Estats. Laquelle leur intention entendons assez par la commission avec laquelle naguaires est venu icy l'ambassadeur Seure et depuys luy la venue de l'évesque de Valence, lequel, après les présentations susdictes faittes, est passé oultre vers Escosse, et si nous augmente ceste suspicion qu'ils n'ayent voulu actendre celluy que Vostre Majesté, à leur requeste, debvoit envoyer icy, ayans toutesfois publié icy que Vostre Majesté les assisteroit contre lesdicts Escossois.

Dont avons bien voulu advertir icelle Vostre Majesté affin qu'elle soit bien particulièrement informée de tout ce qui se passe icy, et que, en traitant avec lesdicts Francois, l'on ait l'œil au guet. Combien que, veu l'innemité estant entre eulx et la diffidence l'ung de l'aultre, y a peu d'espoir qu'ils se puissent accorder sans estre à ce aydés et constraintes, touteffois pour leur oster toute sinistre suspicion qu'ils pouroient avoir conceu de Vostre Majesté, leur avons dist que, moyennant une bonne

Mons^r de Glajon y yo, habiendo querido en todo caso que yo le aconsejase lo que devia hazer, que contado a la Reyna como el venia principalmente a estorvar que no se començasse la guerra, habiendola hallado ya començado lo primero, le parecia de pedirle parte de Su Mag^d era que cesassen las armas a lo menos por quarenta días, y assi se lo propuse. El domingo dionos una audiencia y quisiera no dexarnos entrar en la embaxada, deziendo que havia escrito y embiado Embaxadores y que esperaba respuesta de Su Mag^d a lo que con ellos havia escrito. Finalmente se contento de oyrnos. La suspension que le pedimos no le agrado nada, y mucho menos el espediente que de parte de Su Mag^d se proponia, el qual se le dixo sucintamente y como cosa de que no era tiempo tratar, no cessando las armas. Acabose la platica con dexarla mas enojada y alterada que ella quisiera. Quedamos que la respuesta resoluta se nos diesse el dia siguiente en Consejo y que antes nos embiaria el secretario Sicel, con quien pudiessemos tratar largo de la materia, lo qual se hizo ayer de mañana muy difusamente y a mi parecer en todos los puntos principales que tratamos que fueron tres, el quedo convencido, y tornamos a decir que, si no cesavan en lo que havian començado y se disponian a recibir de Su Mag^d la asistencia y favor que les bastava para defenderse sin metter fuego a la Christiandad con nuevas guerras, Su Mag^d no podia dexar de proveerlo asistiendo al Rey de Francia a quien ella agraviava manifestamente favoreciendo sus rebeldes, y que tambien agraviaria a Su Mag^d, no queriendo contentarse de la seguridad que le ofrecia, y porque la principal cosa que alegan para su cseusa es cargar a Su Mag^d de que no ha querido responder a las cartas de la Reyna, que le escrivio quatro meses ha, ha sido menester que yo les diga claramente la malicia que en esto han usado y el poco respeto que a Su Mag^d han tenido, no dandole parte de sus disíños sino quando ya començavan a executarlos y a escandalizar el miedo, y habiendo dicho que embiaria Embaxadores, diferidolo cerca de tres meses maliciosamente, lo qual ni ellos pueden contradizir con verdad, habiendoselo yo esto protestado muchas vezes antes, ni da lugar a ninguna de las otras razones que alegan, visto que todas han fundadas sobre esta malicia. Fuimos despues a Consejo ayer tarde, donde no se hallo la Reyna porque, aunque dixo que estava indispueta, estuvo ocupada en ver jugar a la pelota a Mil. Roberto. Moss. de Glajon propuso brevemente su negocio, y le fue respondido que pensavan en ello y otras cosas dilatorias,

paix, par quelconque moyen ou voye qu'elle se face d'entre eulx, Vostrediete Majesté en sera très-contente, actendu qu'en ce elle ne tend à aultre chose fors qu'ils soient contens l'ung de l'aultre au repos du bien publicque d'ung chacun.

Sire, nous avons envoyé la copie de cestes à Madame la duchesse de Parme pour l'advertir de nostre susdicit besoing, dont ferons fin à cestes après avoir présenté nos-très-humbles recommandations, etc.

De Londres, le ix^e jour d'avril 1559, avant Pasques.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre, t. III.)

tras las quales creo que lo que responderan, sera en sustancia esto que la Reyna huelgo de continuar la confederacion de su casa con la del Rey nuestro señor, para lo qual le ha embiado sus Embaxadores, pero que el suspender las armas, ni desamparar a Escoceses, ella no puede hazerlo por muchas raçones que seran las que Sicel nos ha dicho y todas falsas. En esta respuesta tendran todo lo que pretenden, que es no apartarse en lo publico de la amistad de Su Mag^d y atajar con ello que Su Mag^d no se junta contra ellos con Francia, y con esto no dexan de tentar lo que podran hazer contra Franceses, echandoles de Escocia y juntando estos reynos, lo qual hecho les parece que quedaran tan poderosos y tan libres que, a qualquiera de las partes que quisieran llegarse, seran bien venidos y mejor pagados, y entretanto la religion se perdera del todo. Tambien podra ser que pretendan entretener a Moss. de Glajon, proponiendo de tratar de los particulares antes de resolver lo de la suspension que se les propone, a lo qual desde aqui no se puede remediar ni con hechos, ni con palabras, no teniendo Moss. de Glajon en sus instrucciones orden de lo que en tal caso ha de responder. Por esto le ha parecido embiar luego este correo, y a mi parecer seria necesario que selo embiase luego orden de lo que ha de hazer. Yo le suplique que se viniesse a esta posada, y es tan honrado cavallero que, aunque no tratasse negocios de Su Mag^d, le serviria en las suyas, como lo hago agora, y pienso que quedara satisfecho en esta parte, y yo havre hecho lo que V. S. me manda con el.

El Embaxador de Francia nos dixo el otro dia que, tratando con la Reyna que se contentasse de dar lugar a que Moss. de Glajon veniesse, le respondio que ya no havia otro Cales de que hazer bottin como en la paz passada, dando a entender que el Rey nuestro señor se havia aprovechado de la perdida de Cales.

Si soy importuno en pedir cartas de V. S. y en desear su favor, le suplico que me perdone, pues lo causa la mucha confiança que en el tengo y la necesidad que passo de todas quantas cosas hay en el mundo. Nuestro-Señor vida y estado de V. S. etc.

De Londres, a 9 de Abril 1560.

Ya se dize que Ingleses han venido a las manos con Franceses y que los Ingleses han sido mal tratados y muerto un hijo de Mil. Grey que havia ydo a reconocer a Dumbar. Tengo por cierto que se defenderan quanto puedan, maxime despues que haran tenido aviso de la asistencia que Su Mag^d offreze hazer a su Rey, de la qual ha sido avisada la Reyna Regenta con un correo llamado el Protestante, que desde Zelanda fue a Dumbar a savamento. Havra ocho dias aqui se ha publicado ya la Embaxada de Moss. de Glajon; son mucho mas los que huelgan de haverla entendido que a los que les ha pesado dello.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.)

DC.

Mémoire sur le discours du seigneur de Glajon

(VERS LE 10 AVRIL 1560.)

Sous le règne de Henri II, l'influence des Guise favorisait les prétentions de leur nièce à la couronne d'Angleterre, et elle osa en prendre le titre et les insignes. Depuis que François II est monté sur le trône, ces prétentions se révèlent de plus en plus; et les armements que l'on fait sous le prétexte d'apaiser les troubles d'Écosse, ne tendent qu'à la conquête de l'Angleterre. — Élisabeth avait le droit de se prémunir contre ces menaces.

First, when it was understand the last yere, sone after the peace made, that the French King was dyverse wayes provoked by the Duke of Guise and the Cardynall and his sister the Quene dowager in Scotland, to intitule there nece the Quene of Scottes to the crowne of England, and that at length the matter was so obteyned that by many manner of wayes it appered well to the world what there purpose was, both in France and in Scotland, yea contynually so advertised out of all courtes and covertly also signified to the Quene's Majesty from the King Catholique, both by the Conte de Feria, by John de Ayala and by the Bishop of Aquila: Hir Majesty thought to coverr hir understanding hereof and trusted that the howse of Guise shuld not so prevaile, for there owne particular ambition, as to cause the French Kyng to enter into oppen warr for the same. Yet, nevertheles, when the practise increased and that the Dolphyn and his wiffe revealed to the world this intent, by taking the armes of England, and after a despitefull manner hong them upp, in june last, in all oppen places of tryumphees in Paris, yea uppon the stage where the judges sat to judge uppon the torneys there, and the harrolds also of the Dolphyn, preceeding his band of horsmen, wer newly arrayed therewith, Hir Majesty then began to looke more about hir, and yet thought not to make any oppen quarrel, but caused hir Embassador to complayne thereof, as of his owne mynd, to the Constable, who, although he made hym self ignorant thereof, because he sayd that the Messiers de Guise entermedled in those kynd of matters and that the marriage was made whilest he was prisoner in Flandres, yet he willed the Embassador to forbear any furder complaynt, for he wold speke to them of Guise in it, and it shuld be remedyed. Hereuppon the Kyng dyed, and then the administration of the affaires came to the hands of the Cardynall and his brother, wheruppon followed dayly more manifestation of there purpose. For, beside the universall changing of the Scottish Quene's armes in hir clothes of estate, in hir hangyns, hir plate and vessell, hir chappel, hir wrytings, hir seales, hir stiles, yea,

hir own manifest allegations of hir right, hir evill words of the Quene's Majestie of England agaynst hir right, they began to make dyvers preparations to the sea, rigging there shippes, amassing all along the sea costs of Pickardy and Normandy grete quantitie of all manner of vittayles, setting in order, at Callise and other ports, a grete quantite of artillery, specially of brass peeces and cannons as such lyke; then also began they to send and practise secretly in Almayn for bands of horssmen and footemen. All these thyngs they collored under the pretence of subduing of a fewe of the nobilitie and gentilmen of Scotland, whom the Quene there sought to have put to death for certain quarrells which she pretended agaynst them, for matters of relligion, having before licensed the same to use the freedom of there conscience (which was onely in the last lent before) to receave the Sacrament under both kynds. And in this matter it is very notorioose how the conquest of that realme was dyverse wayes sought, as uppon that matter there is so much to be sayd, as it is to grete shame for the French Ministers there to have there practices disclosed; but that matter is to be best herd betwixt the French Kyng's Ministers and the subjects of the land. When these thyngs had thus proceeded two or three months to gither, fynding every daye to disclose more than an other, then did the Quene's Majesty, uppon many deliberations had with hir Counsell, fynding this matter very dangerous and lykely to breake owt with spede (specially as soon as they might convey there powers of men of warr, there victells, munition and artillery into Scotland), thynk it most necessary to cause hir shippes to be revewed and put in some order, and to send for such armure and munition, as she had bought in the Lowe-Contrey, and funder also to muster her realme and so to begynne some maner of preparations. Thus being passed June, July, August and September, and fynding that grete quantitie of victells, munition and artillery was carryed in this tyme into Scotland, and the numbers of men carryed also thither, and now being brought into grete dowte what the French fyness might be to pretend a tumult in Scotland, or at the least, though some disorder wer ther, the same being but a discord for the manner of governance and for breakyng the pacts with Scotland, they might soddenly accord all those quarrells amongst themselves, and so joyne both there forces and make a sodden invasion uppon England and surprise Berwyk for this purpose: it was thought necessary to augment the garrison of Barwyk and to survey the weaknes and lacks thereof, and in November following to make a preparation of all thyngs mete, both for to furnish Barwyk and other forts there, and to send the same by seas. Ther followed also intelligence had out of France, what grete number of shippes wer prepared to conduct men into Scotland, and how La Brosse and the Bishop of Amyens wer also passed thither with certain numbers, and the Marques d'Elbœuff and Martigues shuld also, with all spede possible, passe with a grete army into Scotland: wheruppon there was no way thought more convenient to prevent and with-

stand this so dangerouse a matter, than to augment the navy that shuld goo into the North, and to make the same hable to withstand any enterprise to be doone by the sayd.

(*Archives d'Hatfield.* — Publié par Haynes, p. 282.)

DCI.

*Réponse du Conseil de la reine d'Angleterre au seigneur de Glajon
et à l'évêque d'Aquila.*

(11 AVRIL 1560.)

Exposé des motifs qui doivent engager le roi d'Espagne à embrasser le parti de la reine contre les Français. Cela importe à la sûreté de ses possessions des Pays-Bas.

Illustrissimi Domini, optime perspicimus serenissimum simul ac potentissimum Regem Catholicum magnas habere rationes pacis publicæ hoc tempore, qui istiusmodi eorum suscepit componendi hujus nuper nati dissidii inter serenissimam dominam nostram Reginam et Regem Gallorum; et certe gaudemus plurimum quod tam constans perpetuusque amicus huic regno maneat, ut, quamquam Gallorum (ut ita dicamus) cantibus, falsisque calumniis adversus hoc regnum præoccupatæ fuerant aures Suæ Majestatis, tamen voluerit non solum amice et fraterne excusare dominam nostram, verum etiam huc ablegare tam nobilem atque prudentem suum consiliarium, qui consilium atque operam suam præberet ac præstaret ut hæ Gallicæ graves et pene nunquam intermorituræ injuriæ consopirentur, et, si fieri possit, ita e medio tollantur ut pax rursus et concordia inter hæc duo regna vigeat et confirmetur.

Et quum ex parte legationis vestræ, illustrissimi domini, appareat Regem Catholicum ita cogitasse de hoc negotio componendo ut si qua opera egeret rex Galliæ ad compescendos tumultus (ut vocant) in Scotia, ne periculum huic regno esset si major aliqua vis Gallorum militum traduceretur in Scotiam, se velle in auxilium suum aliquem numerum militum suorum ei præstare, qui nobis Anglis non poterit esse suspectus, et ita demum cæteras res omnes posse melius componi, hæc Regis Catholici cogitatio, si res ita se haberent ut Galli fingunt et simulant, haud poterat improbari. Verum, quum multo aliter ac diverse res a Gallis gestæ sint, quumque ita callide conatus suos occultent et dissimulent ut nihil aliud cogitent quam regni hujus perniciem, dolemus

legatos serenissimæ dominæ nostræ Reginæ non pervenisse ad Regem Catholicum, priusquam animum suum significarit hoc in negotio Dominationi Vestræ; nam tum recte intellexisset quam Gallorum facta differant a dictis et quam parum egeat Gallus majore vi ad compescendos tumultus in Scotia, quam etiam gallice hoc factum sit ut et velint omnibus modis niti ad eripiendum hoc regnum a domina nostra, et etiam post tot tamque graves injurias Suæ Majestati illatas de ea etiam conqueri, et opem implorare, quum nulla egeat, nisi ad persequendum suum injustum propositum. Atque jam, quum recte intelligimus legatos nostros decimo octavo præteriti mensis pervenisse ad aulam Regis Catholici, speramusque eos plene explicasse quæ habuerant in mandatis, haud jam dubitamus quin sapientissimus Rex Catholicus, huicque regno amicissimus, aliter de ista causa sentiat et judicet, veluti etiam sperare bene possumus Suam Majestatem velle brevi aliquo modo id Vestræ Dominationi significare.

Et ut ita appareat etiam vobis, illustrissimi domini, atque ut hac in re vobis satisfaciamus, vere et sine fuce atque, ut pro temporis ratione possumus, quam breviter rem totam ab initio detegemus, ex qua certo speramus vos intellecturos quam gravia passa sit Majestas serenissimæ dominæ nostræ a Gallis, quam tarda fuerit ad resistendum, quam parata sit ad condonandum, imo quam cupida sit, etiam suo cum damno, ad pacem publicam retinendam; et postquam hæc bene a vobis sint intellecta et perpensa, experiemini quam lubenter vestris consiliis auscultabimus, quantopere possimus cum regni hujus securitate, pacisque continuandæ certa spe et opinione.

Primo, quam fuerint Galli nobis semper infensissimi hostes, quam mali sæderum suorum observatores, quam oculati ad aucupandas belli opportunitates, quam etiam semper fuerint cupidi aliorum regnorum, omnibus nimis est notum; sed jam, quo modo post pacem deprecata a potentissimo Rege Catholico, post omnes præteritorum annorum victorias deperditas, post desperata et tanquam a tergo relicta omnia quæ versus meridiem, orientem et occidentem habuerunt Galli, quomodo huc solum in Aquilonem tendebant animos, omnes viderunt, nemo huic regno bene volens non admonuit, neque ea in parte defuit optimus animus Regis Catholici, qui sæpius Reginam admonuit ut sibi suisque regnis prospiceret. Statim se patefaciunt Galli; in ipsa pace tractanda malevolentiam suam non occultarunt, qui omnibus aliis principibus sua restituerunt, nobis nichil voluerunt. Regnum hoc ad se pertinere, multis modis atque manifeste conabantur ostendere. Primo reginæ Scotiæ assignata sunt insignia hujus regni, non ut cognatæ (quod tamen cupiunt prætendi) sed ut reginæ Angliæ. Istud cum improbaretur a legato nostro, qui Conestabilem Galliæ ea de re admonuerat, responsum est primo ab illo Conestabili se ignorare an sic se habeant; deinde, se curaturum ut hujusmodi innovatio cesset. Hoc factum erat circa... junii. Statim tamen crevit hæc injuria; nam, post octo dies, additus est stilus et titulus regnorum Angliæ et Hiberniæ. Immo appensa sunt scuta insigniorum in omnibus publicis locis Parisiis, et præcipue

in ipso loco ubi iudices sederunt in ipsis hastiludiis ubi rex Henricus læsus est. Eo ipso tempore regina vidua in Scotia tentavit quædam adversus aliquot nobiles regni, quos habebat suspectos velle se opponere gallicis iniquis machinationibus, quia sæpenu-mero conquesti sunt apud illam regnum illud esse graviter afflictum, tum militum perpetuis rapinis, tum ministrorum multorum variis injuriis ad regni libertates et jura evertenda tendentibus. Hinc ortæ sunt occasiones illæ valde commodæ Gallis; nam, quamprimo possunt, mittunt literas publicas in Scotiam, testificantes reginam Scotiæ esse etiam reginam Angliæ et Hiberniæ, adduntque etiam hujusmodi verba suis scriptis: anno regni Scotiæ decimo septimo, Angliæ vero et Hiberniæ primo.

Mortuo autem rege Gallorum, quum administratio regni pervenerat ad familiam Guisianam (quæ semper multis nominibus infensissima fuerat huic regno et a qua hæc fax hujus incendii originem suam habuit), in Gallia ubique, in omni publico adventu reginæ, publicatur regina Angliæ; salutatur inscriptionibus regina Angliæ; omnia, in sua domo, in sacellis, in cubiculis, in regiis sedilibus, in tapetibus, in vasculis, in vasis, insignia mutantur, et adduntur insignia Angliæ; additur titulus et stylus; imo ipsamet regina suo ore se dicit reginam Angliæ, hanc nostram (veram et unicam) non esse. Sed ista tam sunt aperta ut non opus sit multis verbis. Romæ tentatum est etiam ut hæc omnia justa esse declararentur, atque illud etiam non est ignotum quam amice et fraterne, quamque prudenter Regis Catholici autoritate illud negotium fuerit impeditum.

At hæc omnia dicentur nihil esse præterquam verba et scripta, et hujuscemodi. Sed hoc cogitandum est an hi a quibus ista profecta sunt, non ipsa facta etiam conceperint aut non etiam et voluerint quam citissime poterint hæc verba factis implere. Quod voluerunt, nemo dubitavit unquam; sed quomodo conati sunt hoc præstare, plane sequitur. Omnibus es manifestum nullum habere Gallos ingressum tam commodum in Angliam cum exercitu quam per Scotiam; neque, post societatem unquam initam cum regno Scotiæ, impetum aliquem invadendi hujus regni fecerunt nisi exercitu Scotorum. Illuc ergo ducendæ erant copiæ; eo etiam jam poterant optimo colore et prætextu traducere omnes suas copias. Nam, quum ibi essent discordiæ inter ministros gallicos et proceres regni de modo administrandi regni, visum est primo necessarium ut occasiones alendæ illius discordiæ alerentur ita ut, et vi occuparetur illud regnum, et a gente propria transferreretur, et eo etiam colore, sine aliquo impedimento regni Angliæ, multitudo militum, tum equitum, tum peditum, magna copia tormentorum bellicorum, abundantia etiam annonæ in Scotiam possint traduci.

Et, ut plane appareat ita de industria factum fuisse, certissimum est, circa mensem Augusti, ducem Chastelheralt et comitem Huntley, primores totius regni, quos jam Galli etiam persequuntur, se interposuisse; et, cum starent a parte Gallorum, obtinuisse a Scotis ut omnia sua gravamina committerent audienda et judicanda in parlamento

indicendo per ipsammet Reginam. Quod cum Regina probasset ore et verbis, omnesque Scoti ad aedes privatas diversi essent, satisfacti expectatione parlamenti, statim, novo numero militum e Gallia allato, Regina rursus redintegrat negotium ac vi persequitur. Hinc instant illi duo, dux et comes Huntley; conjunctis etiam secum multis regni proceribus, rogant, obtestantur verbis supplicibus et literis ut velit abstinere a vi, ut velit desistere a capiendo et muniendo portu de Lethe, eo facto fore ut valde formidolosi et suspecti sint futuri Galli Scotis. Sed, quum Galli intelligerent se esse jam potentiores, habere numerum militum tam bene instructum, habere arces pæne omnes in sua potestate, habere portus maritimos per quos in dies possint novos milites e Gallia recipere, omnes Scotorum preces et petitiones justas contempserunt, et quos habebant amicos eos despexerunt, effeceruntque ut pro se defendendo apparerent hostes. Hoc etiam tempore milites, annonam, tormenta, eaque hujusmodi, quorum nullus erat usus in Scotia, Galli congesserunt ad portus maritimos in Picardia et Normandia; deduxerunt in Germania coronellos et capitaneos; admonuerunt ut se pararent.

Et quum hæc omnia ita essent aperta ut, in omni regione et in ore omnium qui quicquam sapuerunt, periculum invadendi hujus regni diceretur instare, haud poterit serenissima domina Regina, haud potuerunt sui consilarii ita hæc negligere. Quin statim apparatus factus est navium, annonæ, militum, et nihil majus metuimus omnes quin quod ista retardatione et procrastinatione in præsens periculum regnum hoc esset introductum, et quod, uno tanquam ictu, Scotia a Gallis devicta, statim regni hujus partes aquilonares occuparent. Itaque, quamprimo potuimus, classem paravimus aliarum navium, quæ conduceret annonam Berwicum, et munitiones etiam bellicas, quibus arces aliquot in illis limitibus carerent. Missi sunt etiam milites aliquot Berwicum et ad limites; nam, ut verum fateamur, omnesque qui hic sunt, norunt esse verissimum, nos diu dubitatione aliqua esse occupatos an hæc discordia in Scotia inter Gallos et Scotos esset ficta, ut sub eo colore haberent in armis justum exercitum, et, junctis utrinque copiis, irrumperent subito in hoc regnum et præcipue caperent Berwicum. Itaque fatemur certe, ad evitandum præsens nostrum domesticum periculum, non displicuisse nobis quod Galli tam male tractarent Scotos, ut eo modo negotium sibi ipsis facerent; atque hæc in parte, non Scotorum gratia, nobis sæpe placuit quod Galli haberent deteriores partes et Scoti meliores, sed hujus regni gratia, cujus incolomitatem ab initio curavimus et semper curaturi sumus.

Quum jam hue usque proventum esset ut de apparatu et cogitatum et statutum esset, eumque ad defensionem potissimum eo tempore, tum domino Episcopo, Regis Catholici oratori, significatum est (quanquam alias etiam sæpe idem intellexerat atque ipse satis plane et aliqua ex parte melius quam nos eadem cognovisset) quomodo regnum hoc in aliquo periculo esset per Gallos qui in Scotia essent et qui eo etiam

postea essent venturi. Et quia iter esset tam longinquum in Hispaniam ut neque comode, neque cito possint mitti oratores ad Regem Catholicum (quia per Galliam, quod esset certissimum iter, non esset Anglis tutum), idcirco per litteras significavit Regina, perque hunc reverendum patrem dominum Episcopum de Aquila impertita est suas injurias, petensque a Rege consilium suum et significans se velle quam cito poterit mittere legatos suos ad Suam Majestatem cum plena sua voluntate, et tamen rogans ut, si iidem legati non venirent mature propter itineris longinquitatem, ut Sua Majestas velit suum animum indicare. Hæc scripta erant medio decembris.

Posthac cœpit annus novus. Cœperunt Galli magnos et novos apparatus bellicos. Undique cogitatum est in Gallia de immenso exercitu describendo. Dux d'Aumale designatus est pro supremo capitaneo. Ante illum missus est Marchio d'Elbœuf pro vicerege Scotiæ. Naves omnes in Gallia, quæ ad mercaturam exercendam, quæ ad piscationem illam celebrem in Nova Terra paratæ erant, detentæ sunt, et ad conducendum exercitum in Scotiam conductæ triremes etiam Marsiliæ reparatæ. In Germania actum et scriptum est ut conducerentur quadraginta magnæ naves onerariæ, quas vocant Hulks, pro conducendo exercitu germanico in Scotiam vel in terram Scotiæ propinquam; nam ita verbis scriptum est.

Hæc nova, cum novo anno, cum instante vere, cum sequente æstate, omnes conatus qui ad defensionem erant instituti, aliter omnium consilia turbarunt. Regnum videbamus petitum a Gallis; minatum ab illis omnium hominum judiciis; Scotiam pæne devictam; exercitum in Gallia describi; talem apparatus fieri ad bellum, ut major esse non possit; imo talem fuisse ut vix poterat suppleri; hiemem jam prætereuntem; ver pæne præsens; et quum multis variisque consultationibus, non calore alicujus sed diuturna deliberatione, deliberatum esset, tandem conclusum est nullo modo hoc instans periculum posse hac æstate declinari, quam ut hi milites qui in Scotia essent, exirent, et ut qui jam essent venturi, prohiberentur adire Scotiam; et, si hoc modo periculum omnino non tolleretur, tamen futurum ut non esset tam propinquum, neque tam vicinum.

Ardua hæc fuit deliberatio, nam omnes certe imprimis pacem desideravimus; et quum progressus Gallorum tam plane adversi essent, statutum est hoc modo rem mederi. Significatum est Gallis primo per oratorem qui hic erat mense Februario, hos suos tam magnos apparatus bellicos, sequentes priores petitiones regni hujus, non posse a nobis ferri, et, si dicerent illos commovere dissidium in Scotia, dictum est omne illud posse bonis verbis pacari; gentem quam arguunt rebellionis offerre se obedientem Reginæ et Regi, ut par est; et hoc etiam additum est, sin aliter vellent Scoti, quod omnino semper negant scriptis huc literis, oblata est opera Reginæ ut compellantur omnia justa præstare, neque velle se illis aliquem favorem præbere, si justa imperia velint recusare.

Hæc nihil Gallos commoverunt. Pergunt in expediendis militibus, in apparandis navibus. Tandem mittunt alium oratorem de Ceure, qui præ se ferebat se habere auctoritatem ad componenda omnia, tum cum Anglia, tum cum Scotia, dissidia. Is haud negavit quin magnas et multas occasiones Galli præbuissent Anglis male suspicandi de illis, verum velle se curare ut omnes tollantur. Stylum et titulum hujus regni susceptum a Regina Scotiæ aiebat non sibi placere; Regem velle relinquere, et coacturum omnes ut relinquunt, et suasurum Reginæ uxori ut illa deserat, nam aliter illam non posse cogi; sed, si nolit, illam relegabit in Scotiam; insignia etiam deleta fore, nisi aliter visum fuerit quomodo sine suspicione alicujus mali possint ab illa geri. Quod ad Scotiam pertinet, taxavit et Reginæ administrationem, ut ausus est, et aperte accusavit aliorum ministrorum gallicorum in Scotia avaritiam, superbiam et hujusmodi, et multa alia libere locutus est ea in parte; itaque consultum fore ut regnum illud proceribus illius regni committatur administrandum, ut omnes turmæ militum, exceptis quatuor aut quinque insigniis revocentur, et ut integra pax concedatur omnibus Scotis, eisque præcipue quos Regina nostra vellet nomine notare, quoniam eo modo honor Regis conservaretur.

Quum ille nobis jam spem hujusmodi daret componendarum harum rerum, et juberet nos significare regi Gallorum quomodo ista probarentur aut quid a nobis postularetur, scriptum est ad oratorem; missi sunt articuli haud multo dissimiles oblatis oratoris, quos etiam orator ipse hic audierat; copiæ nostræ quæ paratæ jam dici essent, in limitibus revocatæ sunt et jussæ expectare donec responsum e Gallia haberetur, et oratoris rogatu etiam mandatum est duci Norfolkensi, locumtenenti Reginæ, ut neque per terram, neque per mare quicquam damni inferretur Gallis, imo ut ille significaret Scotis controversiam istam esse jam in componenda, et idcirco abstinerent ab aliqua vi Gallis injicienda et se continerent domi. Verum, ecce gallica vetera stratagemata, quamquam contemnenda. In Gallia Cardinalis Lotharingiæ respondit oratori nostro La Ceure excessisse auctoritatem suam, nihilque habere tale sibi commissum, sed potius ista dixisse ex aliquo affectu quem habebat in pacem, verumtamen Regem daturum responsum ad articulos post diem unum aut alterum. Hæc acta fuerunt decimo tertio mensis Martii. In Scotia etiam, post litteras acceptas et nuncium missum ab oratore catholico ad Reginam viduam, illa ex diametro pugnat: mittit tria millia militum ut clam interciperent ducem Chastelheralt nihil suspicantem, sed tamen fuga coactum se servare. Hoc etiam ita excusavit Regina ut culpam daret capitaneis qui, se invita, hoc volebant præstare.

Adhuc expectamus responsum. Post aliquot dies præteritos respondit oratori nostro responsum missum ad episcopum Valentinum. Is negat se habere responsum, et potius credere Regem nolle dare responsum, antequam ille rescribat; quod ad suam tractationem pertinet, se cupere ire in Scotiam ut posset illam discordiam componere, et eo

modo ut La Ceure bona verba dedit. Verum, quia prius decepit nos alter, rogamus an habeat aliquam auctoritatem tractandi de hoc negotio in Scotia, ut intelligamus re vera eum posse reducere rem ad aliquem bonum exitum : ita desideravimus bonum aliquem finem. Ostendit se habere instructiones a Rege, sed a Regina, cujus nomine regnum Scotiæ administratur, nihil habere, et certe, aiebat, se dum esset in itinere, cogitasse de illo errare et confessus est non bene fuisse rem gestam, quod non haberet auctoritatem signatam manu Reginae; et tamen, si daretur illi spatium aliquot dierum, se curaturum.

Hæc omnia nimis nos omnes perturbarunt, quod spe et desiderio pacis Regnam, dominam nostram, omnesque nos ita illusisset. Perspicuum nimis erat quid conabantur. Norunt copias nostras paratas jamdiu fuisse; naves etiam jamdiu permansisse in freto; magnos esse inaniter factos sumptus; annonam nostram esse valde multum consumptam. Nihil illis potuit gratius contingere quam ut tempus produceretur; dum nos sumptus inanes faceremus, illi apparatus majores facerent; dum nos defessi essemus, illi accincti ad expeditionem. Quod armis non potuerunt, fraude et mendaciis fecerunt.

Jam vestras conscientias, illustrissimi domini, appellamus. Concipiatur a vobis ipsis tanquam esset res vestra. Quid consuleretis? ut hosti veteri, ut petitori regni, ut tam sæpe fallentibus, ut tam aperto incommodo cederemus? Concederemus illis omnes oportunitates promovendarum rerum suarum, et rejiceremus omnes nostras? Ecce, tamen, quid tentatum est. Scribit ad Reginam viduam dux Norfolkiæ; rogat ut velit rem componere, et, accepta obedientia justa suorum, remittere milites. Imo offert dux suas copias, seipsum etiam, ut qui nolint agnoscere Reginam et illius, sui que mariti imperio justo et legitimo obtemperare, per se cogantur, et, ad reductionem militum, offert naves, offert salvum conductum, tum terrestrem, tum maritimum; offert omnem favorem; indicat etiam illi, non posse, propter periculum illarum regionum septentrionalium sibi commissarum, diutius ferre ut ibi in tam propinquo Angliæ loco consedeant milites, ab iis missi qui hoc toto anno regnum istud petierunt et vendicarunt.

Nihil responsum est; tempus consumptum; sumptus nostri aucti; Gallorum facultates et opportunitates in dies succedunt. Hinc ergo evenit ut, propter magnas istas necessitates tam inevitabiles si ferantur, propter conservationem hujus regni, quod, ætate jam veniente, aliter per Scotiam magno esset in discrimine, non potuerit diutius differri quin negotium commissum est domino baroni de Grey ut cum exercitu Scotiam ingrediatur, et primum sermone et colloquio rem agrediatur, et in eo quantum possit persistet, sin illud non succedat, ut conetur vi expellere milites gallicos aut saltem eam partem quæ aliter non velit ad colloquium venire.

Ex ista longa rerum declaratione percipere possitis, illustrissimi domini, quam male et perverse et (ut uno verbo explicem) quam gallice huc usque actum sit a Gallis; quam bene et moderate, si non dicam quam frigide et pæne negligenter, a Regina domina

nostra gestum sit. Videtis animos nostros nihil cupientes nisi conservationem regni istius, et quæ in Scotia a nobis gesta sunt, in eum finem solum sunt omnia excogitata. Hic est scopus omnium nostrarum actionum. De hac cogitetur a vobis et nobis etiam; neque reperietis nos unquam recusaturos aliquas condiciones, modo tendant non solum ad præsentem, sed ad futuram conservationem regni hujus.

Itaque, quum duo sint quæ a vobis proponuntur, unum nomine potentissimi Regis Catholici, alterum a vobis jam excogitatum, breviter respondemus. Quod, ad compescendos eos quos Galli vocant rebelles in Scotia, velit, si sic res petat, Regem vestrum præstare Gallis aliquas copias. Primo, si recte res intelligeretur, haud opus est Regi Gallorum ullo milite ad castigandum aliquem; nam nemo negat justam obedientiam regi; defendunt se ab injusta vi; nihil aliud petunt a Gallis quam ut regnum administraretur a Regina secundum suas leges. Et, quamquam hoc durum est ut subditi istiusmodi petant a principe, tamen levius est ut illud concedatur quam ut injustum imperium armis, tum suis, tum externis defendatur. Et tamen ista nihil ita ad nos ut vellemus ob hanc causam pacem publicam turbari, sed hic manifeste nostrum discrimen videmus; nam, ut vobis fateamur quod verum, non videmus quomodo hoc regnum tutum sit, si rex Galliarum habuerit Scotiam subjugatam. Et quanquam forsitan vobis videbitur ita posse excogitari aut provideri ut et vestræ copiarum juvent Gallos et regnum postea restituatur suæ libertati, tamen quamprimo copiarum vestrarum fuerint revocatae, certissimum est velle Gallos ad pristinas suas de occupando hoc regno reverti cogitationes, idque possunt citius absolvere quam nos vestram opem poterimus adipisci. Unica hæc est nostra salus ut Scotia libera sit ab injusta occupatione Gallorum, ut non habeant illam adjutricem ad invadendum hoc regnum. Habeant imperium, sed non injustum; imo habeant, si fieri possit, injustum, modo non sit nobis tam periculosum.

Altera pars, quæ est petitio ut exercitus noster revocetur per quadraginta aut quinquaginta dies, talis est ut, postquam omnia hæc a vobis recte perpensa sunt, non dubitemus quin jam videatur tam incommoda, tam periculosa, tam non necessaria ad rem bene perficiendam, ut de ea plura verba facere non sit opus. Hoc itaque serenissima nostra domina offeret: vobis si visum fuerit, de conditionibus tractandis lubenter vestra consilia atque opem rogabimus, et ita nosmet accommodabimus ut videamur nihil velle anteferre certæ paci et perpetuæ.

(Minute de la main de Cecil. *Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 984.* — Publié par Forbes. *Public transactions in the reign of Queen Elisabeth*, vol. I, p. 402.)

DCH.

Le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 12 AVRIL 1560.)

Il lui envoie une lettre adressée au roi. — On assure que les rebelles d'Écosse trouvent un refuge dans certains ports de Flandre.

Madame. Par les lettres que l'évesque de Quadra et moy escripvons à présent à Sa Majesté, et s'envoyent avec cestes ouvertes ¹, V. A. entendra la responce que nous a faict faire le jour d'hier la Royne par son Secrétaire Sicel sur la demande que luy avions proposée de la part de Sadicte Majesté, lesquelles, si luy plaist, commandera

¹ Cette lettre était conçue en ces termes :

Sire, avant-hier, par deus nos lettres, du viii^e et ix^e de ce mois, avons bien amplement et particulièrement adverty Vostre Majesté et Madame la duchesse de Parme, etc., régente, etc., de la disposition des affaires de par deçà et de nostre besoigné avecq la Royne, ceux de son Conseil et le Secrétaire Cicil, depuis lesquelles avons avant-hier eu aultres communications avecq l'admiral Millort Clinton, le Trésorier de la maison de ladicte Royne et ledict Secrétaire, et de rechief contenu affin d'obtenir ladicte suspension d'armes et faire retirer ses forces hors d'Escosse. Sur quoy, entre aultres devises, ils nous ont tenu propos que ce que leur demandions, leur estoit préjudiciable et avantageux aux François; et, si leur voulions faire retirer leurs dictes forehes, debvions aussi demander aucunes choses ausdicts François à leur advantaige, affin que l'incommodité de l'ung cousté et d'autre fût égale. Et leur demandant quelles choses ils vouloient que leur demandissions, nous disrent que leur sembloit, veu que par le traicté de la paix faicte au Chasteau-de-Cambrésis la ville de Calaix leur devoit estre rendue en dedens certaines années, que debvions induire lesdicts François à la rendre maintenant, et leur faire promectre qu'ils feront cesser les apprestes de guerre qui se font présentement en France et de satisfaire à toutes les demandes des Escossois justes et raisonnables. Et, oires que leur demande nous sembloit plustost tendre à quelque dilation que de vouloir venir à traictié, néantmoins leur avons sur ce respondu que, pour entrer en communication de traicté, estoit besoing en advertir Vostre Majesté et celluy qui par Vostre dicte Majesté estoit envoyé en France, et, pour ce faire, il estoit nécessaire avoir quelque temps compétent et mesmes cependant faire suspendre les armes. Ce que jamais nous a esté possible [obtenir] d'eux, persistans tousjours en leur propos. Et, passant d'ung propos à aultre, nous disrent qu'ils avoient assez expérimenté comment, au temps que ce royaume déclaira la guerre contre France et Escosse pour le service de Vostre Majesté, avecq promesse que les Estats du Pays-Bas feroient le mesmes contre lesdicts Escossois, on ne leur avoit tenu ladicte promesse. Si nous disrent aussi que de la part de Vostre Majesté on leur avoit rompu les traictés de leur confédération et paix, parce que Son Alteze, les jours passés, leur avoit fait révoquer les congies de tirer armes et semblables munitions de guerre hors dudict Pays-Bas et leur avoit reffusé ce que par ledict

faire tenir à icelle Sa Majesté et du contenu en icelles advertir Mons^r de Santonnet, ambassadeur de Sa Majesté en France, pour en communiquer à celluy qui y a esté envoyé d'Espagne de la part de Sadicte Majesté. Et puyque par la responce de ladicte

traicté leur estoit licite et permis de tirer. A quoy avons respondu en leur déclairant la cause de ladicte révocation et qu'elle n'avoit esté faicte à leur respect, mais, s'ils requéroient ledict congé, qu'il ne leur seroit refusé, et que Vostre Majesté n'entendoit rien attemper au préjudice desdicts traictés, oires que à juste cause elle eust peu faire le contraire, attendu les inusités et nouveaulx droicts de tonlieux que l'on avoit naguaires mis icy, au grand préjudice des subjects de Vostredicte Majesté. Finablement, sans riens avoir peu conclure ou obtenir d'eulx, ladicte communication achevée, les priames qu'ils voulsissent conseiller à ladicte Royné [ce] que conviendroit à la commune paix de la Chrestieneté, repos et conservation de ce royaume, espérant que, en conformité de ce, elle nous feroit entendre le lendemain sa résolution et volenté, laquelle ledict Secrétaire Sicil nous a hier déclairé en la présence de tous ceulx de ce Conseil à ceste fin convoqués en nombre de xv personnes.

Et, en premier lieu, elle nous a fait remonstrer que, [par] ses ambassadeurs envoyés vers Vostre Majesté depuis environ deux mois en çà, elle luy avoit fait exposer et entendre les causes et occasions pour quoy elle avoit esté contrainete et forchée, non seulement se deffendre contre lesdicts François, mais aussi contre eulx prendre les armes pour les offendre, aiant bien humblement fait supplier Vostre Majesté, comme à son bon frère, pour en ce avoir son conseil, ayde et faveur, non doubtant que, ses raisons par Vostredicte Majesté entendues, elle en auroit eu enthière satisfaction et contentement; mesmes estoit assurée, si Vostre Majesté eust esté advertie des incommodités et inconveniens que luy eussent peu suyvre si aultrement elle en eust usé, jamais Vostredicte Majesté eust envoyé vers elle moy de Glajon avecq la charge susdicte, dont combien luy sambloit peu convenir nous faire, pour le présent, responce à la demande de Vostre Majesté avant qu'elle eust esté advertie du besoigné de sesdicts ambassadeurs. Néanmoins, pour nous donner responce sur ladicte demande et nous faire entendre sa résolution sur icelle, nous vouloit bien faire répéter, dois le commencement jusques au bout, les occasions de ceste rompture, présupposant, comme chose toute notoire, que n'estions ignorans des astuces, tromperies, finesses et cautelles desdicts François, lesquelles ne nous devoient moins estre cognues et perspectes que à eulx, comme les ayant souvent essayés et expérimentés, mesmes l'ancienne et invétérée hayne et ennemytié qu'avoit de tout temps esté entre la nation françoise et angloise, lesquelles ne se poroient jamais oster hors de leurs cueurs, ce que clèrement avoit esté cogneu au traicté de la paix dernièrement faicte au Chasteau-en-Cambrésis, par le bénéfice de laquelle paix, oires que lesdicts Franchois eussent esté contens de rendre et restituer à Vostre Majesté et ses confédérés toutes les villes et forteresses par eulx occupées, non seulement durant la dernière guerre, mais ès aultres guerres précédentes, tant en Italye que au Pays-Bas, mesmes à Monseigneur le due de Savoye ses biens et estats, passé longues années, annexés à la couronne de France, si n'avoient-ils jamais volu entendre pour leur restituer la seule ville de Calaix, aiant peu de temps auparavant par eulx esté ostée; et, continuant les François de pis en pis en leur dicte mauvaise affection, s'estoient avancés, depuis huit ou dix mois en çà, en plusieurs lieux, mesmes ès joustes royales célébrées à Paris aux nopces de mondiet seigneur Duc de Savoye, d'usurper en leurs bannières et accoustrement de héraulx le title et les armes de ce royaume jointes avecq celles de France et Escosse, mesmes publié et vanté, en privées et domestiques devises avec hommes et femmes de ce pays et aultres actes publiques, que

Royne semble que ma présence en ce lieu n'est guaires plus nécessaire, je supplie V. A. me mander ce que luy plaist que j'en face davantaige pour selon ce me régler.

Le sieur de Seure, ambassadeur du Roy Très-Chrestien, me vint hier visiter et entre

ladiete Royne n'estoit héritière et que ne luy appartenoit ledit royaume d'Angleterre, mais à la Royne de France; et, pour à ce parvenir, avoient fait solliciter et requérir feu le pape Paul de vouloir déclairer icelle Royne illégitime et bastarde et non capable pour succéder audiet royaume, ce que peult-estre ils eussent de pièça obtenu sans l'assistance et faveur tant de Vostre Majesté que de ses ministres. Et que néantmoins, de ce encoires non contens, pour déclairer et effectuer plus ouvertement leur inique et parverse volonté et consuyvre ce dont ils se vantoient, avoient fait grandes apprestes de guerre, tant en Allemaigne, France que ailleurs, si comme enroller grand nombre d'Alle-mans, tant de pied que de cheval, esquipper des navires et mectre en ordre bon nombre d'artillerie, le tout sous umbre (comme ils faisoient courre le bruit) de chastier auleuns rebelles d'Escosse par eux-mesmes incités et irrités à rebellion, comme ladiete Royne en estoit à plain informée, cuydant sur tel prétexte y envoyer couvertement leurs forces, non seulement en tel nombre qu'il suffisoit et convenoit pour chastier lesdicts rebelles, mais telles et si grandes qu'elles bastoient pour invahir et occuper en peu de jours tout ce royaume. Duquel leur desseing et intention elle avoit vu plusieurs et divers advertissemens, tant d'Allemaigne, Italye, France mesmes que d'ailleurs et par lesquels l'on la admonestoit qu'elle print garde que desdiets François elle ne fût prévenue. Ce que aussi, sur le commencement de janvier dernier, le desseing du marquis d'Elbeuf, avec si grand appareil d'artillerie, gens et munitions de guerre (si Dieu par sa bonté ne l'eust destourné par tempeste de mer), leur avoit assez tesmoigné, estant la moitié ou la quarte partye desdits apprestes souffisantes assez pour réprimer lesdicts rebelles; et, veu que audiet Escosse n'y avoit aultres places munies ou fortes que celles par lesdicts François occupées, il ne leur estoit besoing d'y envoyer si grand nombre d'artillerie de batterie, dont il faisoit bien à doubter qu'ils tendoient à envahir cedit royaume. Ce que encoires leur faisoit ainsi juger de l'intention d'iceulx François par ce que audiet Allemaigne ils avoient fait croire et persuader à plusieurs que l'on les mèneroit en ung pays où jamais Allemans n'avoient esté, riche, fertile et habondant, tel qu'estoit cedit royaume. De sorte que ladiete Royne, meue et provoquée de tant d'injures, menasses et dangiers évidens, et lui souvenant du proverbe latin : *Tunc tua res agitur, paries cum proximus ardet*, avoit esté contraincte de précogiter à la nécessaire deffence de sondict royaume, laquelle avoit trouvé, par conseil, par nul aultre moyen luy estre possible précaver ou obvier sinon en la sorte et manière par elle à présent usée, non pas que par ce elle voculle oster audiet Roy Très-Chrestien la deue obéissance vers luy desdiets Escossois, ains les luy rendre subjects conformément aux traités avec eulx faiets, réservés les libertés et privilèges du pays, et que audiet Escosse ne demeurent auxdiets François plus de forches que ne leur est besoing pour retenir lediet pays paisible durant la vie de la Royne d'Escosse et ses hoirs.

A la fin, concludant ceste sa longue déduction et discours, nous a dist et déclairé que la demande et les moyens par Vostre Majesté proposés pour le présent estoient trop préjudiciables à ladiete Royne, et auxdiets François trop favorables; car, si elle consentoit ladiete suspension d'armes de quarante ou cinquante jours et retiroit son camp, lesdiets François, estans dedens le Petyt-Liet, se pourroient cependand pourveoir de vivres et aultres choses à eulx nécessaires, et l'armée de France s'apprester et venir à leur secours, et, par ce moyen, avoir occasion de ne vouloir traiter, ny entendre à aucunes

autres propos me dist que les Escossois avoient assaily à cinq milles de Dovre certaine navire franchoise, en laquelle venoit ung gentilhomme sien avec la despesche du diet Sr Roy son maistre, lequel gentilhomme, après avoir esté avec certains aultres

conditions de paix, par où ladiete Royne seroit non-seulement frustrée de son intention, mais en grand péril (après toutes choses audiet Escosse appaisées) d'estre par iceulx François invalie et subjuguée à culx, à l'entière ruyne d'elle et de son estat, mais aussi de ceulx de Vostre Majesté des Pays d'embas, et, par conséquence, de vos royaumes d'Espagne, lesquels par ce seroient privés et forelos de leur navigation et négociation accoustumées. Et faisoit bien à doubter que lesdiets François (comme ils sont de nature ambitieux), de ce non contens, pour eulx faire monarches de tout le monde, attemperont avecq le temps de soubsmectre à eulx lesdiets Pays d'embas, alléguans, pour confirmer ceste leur opinion, plusieurs aultres incommodités, lesquelles seroit par trop long icy répéter.

De laquelle leur délibération avons esté requis advertir Vostre Majesté et luy tester la sincérité de laquelle en cest endroit ladiete Dame usoit (invocant Dieu de ce en tesmonia'ge) pour la commune deffence et conservation de sondiet royaume et desdiets Pays d'embas, lesquels de tout temps avoient esté amys, alliés et confédérés ensemble; et néantmoins, pour non troubler plus avant la tranquillité et paix universelle (laquelle elle désiroit sur toutes choses estre observée et entretenue), ladiete Royne est très-contente, veu que l'évesque de Valence à présent se trouvoit en Escosse avecq plain pouvoir de traicter (si comme il diet) sur les différens d'illecq, si de la part de Vostre Majesté s'y trovast aussi quelque personnaige avecq auctorité et commission d'entendre audiet traicté, d'y envoyer pareillement quelc'un de sa part, affin de, par l'intervention desdiets trois personaiges, appoincter iceulx différens avec satisfaction desdiets Escossois, en leur gardant néantmoins leurs privilèges et libertés justes et raisonnables.

A laquelle responce et résolution de la Royne a esté respondu en brief: que lediet Secrétaire n'avoit dit, ny allégué riens de nouveau, sinon répété ce que lundy dernier il avoit entre nous et luy plus prolixement esté débatu, et que, quant à l'occasion de la doubte et suspicion que ladiete Royne avoit eu desdiets François, que Vostre Majesté ne lui donnoit en ce aucun tort, ains au contraire que, ès communications sur ce eues avecq les ministres du Roy Très-Chrestien, Vostre diete Majesté l'avoit toujours deffendue et excusée, disant que lesdiets François lui en avoient donné grande occasion en y procurant nouveletés et indeues fachons de procéder avecq elle, dont iceulx François avoient esté contens de soubsmectre à Vostre Majesté, comme moyennneur, pour les appoincter et pacifier par tels moyens qui osteroient à ladiete Royne toutes sinistres suspicions, mais que nous sembloit que pour traicter desdiets moyens il estoit nécessaire d'avoir ladiete suspension d'armes, et que Vostre Majesté n'eust jamais pensé que ladiete Royne fût venue à quelque rompture de guerre. Luy a aussi esté remonstré que le sieur de Glajon s'esmerveilloit fort qu'elle désiroit avoir la conclusion de la paix avant que de vouloir traicter des moyens d'icelle, mesmes qu'elle vouloit que l'assemblée desdiets trois personaiges se fait incontinent audiet Escosse, bien sachant que à ce il n'avoit auctorité, ny commission, ains tant seulement charge d'insister à ce que ladiete Royne ne commen chast ladiete guerre, ou de procurer que celle desjà commenchée cessast et n'allast plus avant, à quoy principalement tendoit le désir et but de Vostre Majesté, aussi que ladiete Royne en nulle sorte du monde vouldist donner assistance, ny faveur aux hérétiques.

Après, passant oultre, a esté parlé des dissimulations dont avoit usé ladiete Royne envers Vostre

griefvement navré et auleuns de ses gens tués, auroit esté emmené prisonnier au port de Dunckerke ou Gravelinghes, receptacle desdits Escossois, et oires que œ ne semble vraysemblable, il plaira à V. A., pour oster la suspicion audiet Ambassadeur que telles

Majesté, l'ayant adverty de son intention après qu'elle avoit esté déterminée de faire la guerre et desjà commenchée d'user d'actes d'ennemye allencontre desdiets François, et, oires que lediet Secrétaire eust volentiers excusé ceste dissimulation, toutesfois ne pavoit-il nyer que, environ le Noël dernier, l'on avoit résolu audiet Conseil de faire ladicte guerre. Oultre de ce, de la part de ladicte Royne, a aussi esté dict que lesdiets François avoient premièrement usé d'actes d'hostilité par l'usurpation des titres et armes d'Angleterre. A quoy a esté respondu que ladicte usurpation n'estoit acte d'hostilité, mais seulement de quelque prétention, laquelle n'estoit contraire à paix; et, puisque à présent on entendoit à ce obvier par l'assistance de Vostre Majesté, avons de rechef supplié ceux de ce Conseil qu'ils veulent tellement conseiller ladicte Royne que à Vostre Majesté ne soit osté la voye de pouvoir traicter de quelque appointement, aussi qu'elle ne veulle troubler la paix commune, laquelle Vostre Majesté avoit procurée avecq tant de despens et de payne, aultrement que on verroit clèrement le mal qu'elle causeroit en la Chrestieneté, et, que quant à sa deffense et seurté, ne la luy pensions empêcher, ains au contraire la admonestions d'estre sur sa garde, sans toutesfois excéder les limites de sa desfense.

Laquelle communication achevée, ledit secrétaire Secil me dict que ladite Royne desiroit parler à moy, à laquelle fin me tournant vers elle, elle me dict que je pavois avoir entendu par ceux de son Conseil sa délibération sur la charge que luy avoys exposé et proposé de par Vostre Majesté, et qu'elle eusse bien désiré de faire retirer ses forces hors dudiet Escosse, si l'opportunité de ses affaires l'eussent peu comporter; mais que, pour les raisons et occasions qu'elle m'avoit fait déclarer, ne pavoit faire aultre chose, requérant que je feisse ses recommandations à la bonne grâce de Vostre Majesté, son bon frère, et qu'elle me feroit donner ses lettres pour Vostre Majesté, pensant que me devois retourner vers le Pays-Bas. Sur quoy luy feis responce que ne partiroy d'icy que je n'eusse premièrement entendu le bon plaisir de Vostre Majesté sur ladicte résolution, de laquelle je l'advertirois en diligence. Et, en me retirant d'elle, me dit que depuis la susdicte communication encommenchée, assavoir une heure en çà, elle avoit receu lettres de Millort Grey, par lesquelles il luy mandoit qu'il estoit en train de faire quelque abstinence de guerre avecq la Royne douayrière d'Escosse.

Le sieur de Seure, ambassadeur de France, hier, moy estant retourné de la Court, nous est venu visiter, à quy avons donné à entendre le devoir qu'avions fait vers ladicte Royne pour obtenir l'intention de Vostre Majesté, et qu'en ce insisterions par les meilleurs moyens que nous seroit possible, mais que trouvions ladicte Royne et ceulx de son Conseil fort difficiles à y vouloir condescendre. Duquel devoir avons bien volu user avecq luy pour luy oster toute sinistre suspicion et afin de luy donner à congnoistre qu'il ne tiendra à nous que l'intention de Vostre Majesté ne soit exécutée.

Nous avons de tout ce discours adverty Madame la duchesse de Parme.

De Loudres, le xnr jour d'apvril 1559 avant Pasques.

(Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris. — Publié par M. Teulet, *Relations politiques de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 104.)

En transmettant à Philippe II la lettre que nous venons de reproduire, la duchesse de Parme

choses se pouroient faire par adveu de V. A., s'en faire informer et pourveoir que èsdicts lieux l'on ne reçoipve semblables gens. Et pour ce aussy que souvent à faulte de navires l'on ne peult passer audiet Dunckerke, par où V. A. ne peult estre en telle diligence (comme il conviendroit) advertye des nouvelles de pardeçà, supplie qu'il luy plaise y faire mectre ordre de deux batteaux allans et venans à leur tour deçà et delà, et dudict Dunckerke jusques à Bruxelles faire asseoir postes durant mon séjour icy à la fin susdicte.

De Londres, le xii^e jour d'Avril 1559 avant Pasques.

(Archives impériales de Vienne.)

DCIII.

Gresham à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 12 AVRIL 1560.)

On craint que la reine ne se laisse tromper par les belles paroles des Français. — On répand le bruit que le roi aidera les Français. — Un religieux a prêché contre la reine à Anvers, ce qui y a soulevé une vive indignation. — Les soldats espagnols ont, dit-on, refusé de servir le roi de France. — Préparatifs des navires de Zélande.

Here ys no nother newes but of Inghland and Scoteland and that all men fferythe that the Quenes Ma^{te} and yow my lordes of here most honorable Conssel will be

rappelait les intrigues d'Élisabeth en France et en Allemagne. « Certes, ajoutait-elle, voiant ce qu'elle ose, je ne suis sans grande paine, et signamment parce que les marchans anglois qui sont par-deçà » vendent leurs marchandises et s'en retournent en Angleterre, sur les lettres que le Secrétaire Sicel » leur doit avoir escript. Sur quoy, aiant aucuns marchans des nostres, qui traficquent en » Angleterre, requis à ceulx de la ville d'Anvers de les advertir de ce qu'ils auroient à faire, et » mesmes s'ils se retireroient aussi et si la guerre estoit ouverte, il m'a semblé requis faire déclarer » aux dicts d'Anvers ce que se passe, pour éviter que ceste opinion de guerre entre Vostre Majesté » et l'Angleterre ne causast quelque mauvaise humeur, et qu'à l'exemple des voysins, aucuns ne » procurassent par-deçà quelque mouvement. »

La duchesse de Parme ajoutait qu'elle craignait que la reine d'Angleterre et le roi de France ne fissent quelque accord « pour se ruer sur les Pays-Bas et s'apoincter aux despens de Sa Majesté. » On soupçonnait Élisabeth d'avoir quelque part aux troubles de France.

(TEULET, *Relations de la France et de l'Écosse*, t. II, p. 118.)

persswaddyd be fayre wordes of the Frenche to macke a peace, as lickewisse here ys muche talke af the going of Mons^r de Glassone in to Ingland. And the monny marchants dothe fere here that theye Kinge of Spayen will tacke parte withe the Frenche King, wyche wolle be a steve to the Quenes Ma^{te} credit for this present, so that now xl or l m^l ^{li} paid apou the Bursse at this tyme will astonne them all and settill the Quenes Ma^{te} credit for ever. And dowghtles, where Here Hightnes payethe one penny, I doo nott dowght but to recover Here Ma^{te} a gayen iij^d for ytt, yff she stonde in soche nessessite, and there wythe to sett the King of Spayen and the Frenche Kinge besyde the saddyll for the commyng bye anny more monny in this plasse.

The villayen knave the fryer ys stayed for preching anny more agaynst the Quenes Ma^{te}, wyche ys so tackune by the comones here that seurly, yff a come abrode, wythe owght dowght a will be slayne, for that he haythe said all reddy.

The saying ys here that they iij^m Spaynyardes solldyours hayth maid a playen aunswere to the Regent the will nott serve the Frenche King. I praye God it be trewe.

The shipes in Zelland dothe macke all the preperassion the can; but as yett the have no ordenans in them. Yff the be shippid for Scoteland, I doo nott dowght but that the Quenes Ma^{te} shipes shall with ffayre or full meyne torne bage agayen, wyche I praye God for my parte maye tacke playesse

From Andwerpe, the xij of Aprill a^o 1560, at 6 of the clocke in the mornyng.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 999.*)

—

DCIV.

L'évêque d'Arras à l'évêque d'Aquila.

(BRUXELLES, 13 AVRIL 1560.)

Il attend avec impatience des lettres d'Espagne. — Triste situation des affaires. — Nouvelles de Rome.

Madama escrive a V. S. quanto yo en esta podria decir, tocante a los negocios. Pesame en el alma que tarden tanto cartas de España, asi para tener alguna luz de alla de lo que se resuelven sobre lo que se ha escrito, porque conforme a ello pudiese V. S. tractar esos negocios y llevarlos por el camino que le diesen, sin que hubiese de

andar a tientas como agora, aunque se ve que hace todo lo que puede por sostener, y cierto no sabiendose la voluntad del amo, me parece que humanamente no se podria hacer mas de lo que V. S. hace, como tambien por lo que toca a su provision que verdaderamente le tengo la mayor lastima del mundo, y aqui no podemos nada. Yo escrivi estotro dia sobre ello al factor, y me responde lo que V. S. vera por las copias que con esta van. Si le pareciere que yo pueda hacer alguna otra cosa, avisemelo que ya sabe que no he de faltar de servirle con quanto yo valiere, supiere y pudiere. Del señor Embajador Vargas he tenido cartas de primero deste en que me escribe que andava tan acosado en aquellos negocios del Conclave que no tenia lugar de escribir a V. S., que yo le embiase sus besamanos y le diere parte de lo que pasava, y asi se ha comunicado al criado de V. S. que aqui reside, y se le comunica siempre lo que hay, para que de ella le embie la relacion. Plegue a Dios que a lo menos en estas fiestas de Pascua hayan hecho algo en Conclavi, que cierto ya tarda demaseado, y que presto nos venga alguna buena nueva dello y de lo de Tripol, que por comenzarse en tal sazón nos tiene puestos en harto cuidado, y el haya dado a V. S. muy buenas Pascuas y le de muy buenos años y guarde y acreciente Su Reverendissima Persona y estado, como desea.

De Brusselas, a postrero del año 1559.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 812.)

DCV.

L'évêque d'Aquila à l'évêque d'Arras.

(LONDRES, 13 AVRIL 1560.)

Exposé des négociations avec la reine. Elle consentirait à une suspension d'armes en Écosse si les Français lui rendaient Calais. — Si la guerre éclatait, les Pays-Bas dépourvus de garnisons pourraient se trouver en péril. — Difficultés de la situation. — Les Pays-Bas sont profondément hostiles à toute guerre contre l'Angleterre. — Des Anglais, feignant être des Écossais, ont arrêté le courrier de l'ambassadeur de France.

Por la carta que escrivimos Mons^r de Glajon y yo a Su Magestad vera V. S. la respuesta que la Reyna ha dado a Mons^r de Glajon, que es bien clara, y, aunque quisieran poderresponder algo con que se escusaran y encubrieran sus malas intenciones, no han sabido proponer cosa que no los convença manifestamente de que no piensan

de quietarse sino de desassossegar a sus vezinos. Propusieron el miercoles que se les restituyesse Gales y se satisfiziesse a los Escoceses rebeldes en lo que contra el reyno de Francia pretenden, y entretanto que ellos todavia siguissen su guerra. Respondioseles que, aunque aquellas fueran demandas justas, para tractar dellas era necessario que las armas cessassen. El jueves despues, visto que los alcanzabamos en esto de la cessacion de las armas para tener tiempo de embiar a proponer lo que ellos nos dixessen, salieron con otro espediente de que se embiassen personas por parte del Rey de Francia, del Rey nuestro señor y desta Reyna con poderes bastantes a concluir con aquellos Escoceses un concierto qual conviniessse a todos, lo qual dixerón que se podia hazer en tres dias, que entendiendo que para traer estos poderes eran menester quarenta a lo menos, era tan gran burla como la que habian propuesto el dia antes. El caso es que ellos caminan el camino que yo he dicho siempre de meterse en terminos que revuelvan al Rey nuestro señor con Franceses, y plegue a Dios que no lo hagan y que no sea esto la destruction de lo poco que nos queda de christiandad! Franceses hasta agora andan muy desesperados y agraviados, y pareceme, como escribi a V. S. tres dias ha, que es imposible que se concierten. Pero con todo esto andamos atentados con los unos y con los otros por no desdeñarlos y darles con esto ocasion a que piensen algo contra nosotros, que estando la Reyna con quarenta naos armados y Franceses adereçando las suyas, segun se entiende, no es superfluo pensar en lo que podrian hazer en Flandes, estando esso con tan poca guarnicion, y en fin yo veo que, quanto mas se dexa passar adelante este negocio, tanto mayores inconvenientes van multiplicando. El exercito desta Reyna esta ya a vista de Lith, y la escaramuça que hubo al passar de Dumbar, en la qual yo escrivi que era muerto su hijo de Milort Grey, no fue de mucha importancia, y aquel moço fue herido solamente. Tengo por cierto que, con treinta cañones que el exercito de la Reyna tiene mal en orden y peor gobernados, no emprenderan a batir a Lith, sino que pensaran tomarle por hambre; y assi parece que en estas platicas passadas lo hemos coligido dellos, es de considerar, como V. S. mejor entiende, que si Ingleses salieren con su intento en hechar Franceses de Escocia, queda encendida la guerra de manera que Su Magestad necessariamente ha de salir a ella, y, si por el contrario Ingleses no salien con su empresa y se retiran de sobre Lith, dexando a los Escoceses sus amigos solos, aquellos necessariamente se han de rendir a Franceses, los quales entonces vendran sobre este reyno, y, si se ponen sobre Barvique con treinta y siete piezas que tienen de batir y quarenta y cinco otras menores, estando aquella fortaleza imperfecta, y, segun el mismo Sicel nos ha dicho, una parte de la muralla para caerse, la tomaran sin duda, y, como toda aquella provincia de Norte es de catholicos, no faltaran personas que los ayuden. Por estas consideraciones parece que ninguna cosa se pueda hazer aqui para echar agua a este fuego mejor que apretar esta suspension y que los Ingleses se retiren, y en este medio apereibir ay fuerzas para acudir adonde mas conviniere, sin tener nin-

guna esperanza de que esta muger haya de hazer cosa que no sea para destruirnos, y quien le creyere otra cosa, se engañara.

Mons^r de Glajon me dize que en ninguna manera estos Estados quieran oir de tener diferencias con este reyno, y algunas veces toma tanta sombra de Franceses que en alguna manera se satisfaze de algunas escusaciones destes, aunque siempre entiende muy bien la mala intencion que tienen y quan perdidos estan y aun quanto peligro tendran estos Estados, mientras esta Reyna aqui estuviere, y pienso que cada dia lo entendera mejor.

En Dobra estan dos navios con nombre de Escoses; pero en efecto son de Ingleses. Assi me lo escribe Gamboa correo, que ha visto al capitan y marineros dellos. Prendieron, quatro dias ha, una barca de Franceses en que venia un criado del Embaxador Ceure que aqui esta, con despachos. Mataron dos de los que en el venian, y al criado del Embaxador dexaron muy mal herido de arcabuces y sactas. Todavia escribe Gamboa que pensava passar presto. Este correo que agora se enbia, se embarcara aqui para Zelanda por huir destes peligros. Seria necessario que Madama mandasse que huviesse siempre en Dobra algun navio de Flandres para passar los que de aqui se embiassen.

Jorge Havart vino a noche de Escocia, no se sabe aun lo que trae.

De Londres, a 15 de Abril 1560.

Estos despachos que se han tomado al criado del Embaxador de Francia, se han traydo aqui a la Reyna.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 815.)

DCVI.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 15 AVRIL 1560.)

On assure que la reine a fait arrêter dans tous les ports d'Angleterre les navires des sujets du roi.

Bien que Cecil le nie, on affirme qu'il existe un ordre de la reine. — Les Anglais établis à Anvers ont reçu l'avis de transférer leurs biens en d'autres mains.

Madame, Aujourd'huy par tout le jour l'on nous est venu dire par divers coustés, tant par la voye des marchans que des maronniers et aultrement, que l'on a faict arres-ter tant en ceste ville que par tous les ports d'Angleterre tous les navires des subjects de la Majesté du Roy nostre seigneur, et combien ces nouvelles ne nous sembloient

croyables, si est-ce que pour sçavoir ce que c'estoit de cest affaire, avons envoyé vers le secrétaire Sicel pour entendre de luy la vérité de ces nouvelles et intention de la Royne, lequel nous a mandé dire (faisant semblant trouver ces nouvelles bien estranges) qu'avions raison les trouver telles, puyque à la vérité il n'en estoit riens, mandant que deussions, quant à ce, estre à nostre repos. Et oires que ladicte responce nous devoit donner aucun contentement et satisfaction, toutesfois voyant les plainctes desdicts marchans et maronniers s'augmentoient de plus en plus, affirmant aucuns d'eulx avoir de ce veu l'ordonnance de ladicte Royne, nous a donné grand doute et suspieion que les nouvelles devoient estre vrayes et que les choses estoient en tels termes qu'elles tendoient à rompture de paix : dont pour nostre devoir nous a semblé estre nécessaire en advertir V. A. affin d'y pourveoir selon que bon luy semblera. Par dessus ce, aucuns marchans nous sont aussy venu dire que aucuns de ce Conseil avoient admonesté secrètement aucuns leurs subgects d'icy hantans et traficquans en Anvers affin d'eulx pourveoir et de transporter les biens qu'ils avoient audiet Anvers ou ailleurs en Flandres à aultres pour non tomber en quelque perte ou dommage, dont, comme entendons, ils ont adverty par messagier propre dès samedy dernier leurs gens audiet Anvers.

Nous avons depuys cinq ou six jours en cà par diverses nos lettres adverty V. A. de nostre besoigné et la disposition des affaires de pardeçà, asçavoir par nos lettres du vii^e et ix^e par ung Espagnol courrier surnommé Gamboa et par aultres du xii^e par ung nommé Pierre aussy courrier natif d'Anvers, et, espérant que pour le présent V. A. aura receu nosdictes lettres, ne luy ferons cestes plus longues, sinon que moy de Glajon suis actendant l'ordonnance de V. A. pour sçavoir si je me debvray retourner vers elle, puyque ma présence icy ne me semble auleunement nécessaire.

De Londres, le xv^e jour d'Avril 1560 après Pasques.

(Archives impériales à Vienne; Archives du Ministère des Affaires Étrangères, à Paris, vol. Angleterre, p. 73 v°).

DCVII.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(16 AVRIL 1560.)

On répand le bruit que le roi d'Espagne aidera le roi de France en Écosse, ce qui rend les marchands fort prudents. — Les marchands aventuriers se montrent toutefois disposés à prêter à la reine vingt-cinq mille livres, et elle juge qu'il ne serait pas sage de laisser le trésor vide dans les circonstances présentes.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n° 1010.*)

DCVIII.

Gresham à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 16 AVRIL 1560.)

Estime dont la reine jouit en Allemagne. — On assure que les soldats espagnols ne veulent pas servir le roi de France. — Nouvelles d'Écosse. — Communication secrète de Paul Van Dale. — Sermon du religieux contre la reine. — Envoi d'armes à la Tour de Londres.

My factor wrytes me from Frankeford what great exstimacioun the Quenes ys in there and that the most parte of all Germany ys at here comandement and that the Prynssis Protestans be in a marvellus redynes of horssemen and fottemen, wyche ys here lickewisse moche spoken of, and manny juge it shulde be for the Quenes M^{te}.

The shipes in Zeland ys a riggyng still; but as yet the have not one peace of ordens in them, nor no kind of vittalls, wyche my man writes me shalle be provydyd in Holland. The saying ys here that the iiiij^m Spanyardes will in no wisse serve the Frenche King in no playsse in Cristendome, wyche ys not a littill spoken of here and marvellus well lickyd of all nacyns. At this instaunt here ys newes come owght of Zeland that the Duce of Norffceke hath wyne the townen of Lethe be assault and that the Scottysehe Quenes shuld render her sellffe unto hym. I praye God it be trewe, assewring Your Honor here ys soche an conssete upon the newes of all nacions, as ys uncreadable to wryte yow of, to the great honor of the Quenes Ma^{te} and the realme.

Allso as this daye Paullus VanDall came unto me and conferrd with me in many things and dowghtid moche that the King of Spayne will helpe the Frenche Kinge secreatlye, as moche as lysse in hym to doo. As allso a gave me a great warnyng of the man of lawe that I wryte yow from Donckirke, whosse name ys Nycholas other callid in dowche Cloyes, whoe baythe talkyd very large of the Quenes Ma^{te} and of our portes of England and of our weekenes, and takes hym to be a very speye, and thinges meat that they knave shuld be bannyshid England, for a comes in and owght every monthe and from hens to the Courte wythe many lysse at Brussells, and as craftie a knave as anny ys in all Cristendome, whome ys a great man with M^r Hussey the Syvilliane. This Paullus Van Dall haythe utteryd this mattre for the good will a owth to the Quenes Ma^{te}, whoe ys a man of moche onnestye and of welthe. The Quenes Ma^{te} owythe hym xl m^l ¹¹. A wold not have the mattre knowen that it came from hym, lyst yt myght torne hym here aftyr to some displesseur.

The vyllayne fryer that soo unereverently preachyd agaynst the Quenes Ma^{te}, dare not for his lyffe come abrode for that the commens here will dispache hym. Here be many Pappist knaves of our nacione, and it ys thowghte that some of them haythe sett thys ffryer a woreke. I shall harekynne ffoddyr of this mattre, and, as I can come to any knowlege, I shall advertisse, as yet cannot come to the knowlege of the partye that sowght my unedoing for the conveying of the DC harnys I sent home last wyche, I trust bye this tyme be aryvyd with yow in sawftye. I shall most humbly beseche yow that these thinges maye be ressevid into the Towre with as moche secreassye as can be devyssyd ¹.

From Antwerpe, the xvjth of Aprill a^o 1560.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 1011.)

¹ Dans cette même lettre, Gresham disait que Robert Hogan était à Anvers, prêt à partir pour l'Espagne : « On pouvait, ajoutait-il, le considérer comme un homme sincère, *a true man*. »

DCIX.

L'évêque d'Aquila et le seigneur de Glajon à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 17 AVRIL 1560.)

Interruption des relations avec les Pays-Bas. — Plaintes adressées à la reine et à Cecil. — Ils n'ont pas voulu se joindre à l'ambassadeur de France dans une démarche qui aurait pu être considérée comme une déclaration de guerre.

Madame. Par aultres nos lettres du xv^e de ce mois cy-encloses avions par courrier exprès adverty Vostre Altèze des nouvellités icy usitées depuys trois ou quatre jours ençà, assavoir de l'arrest des navires des subgects de pardelà par tout ce royaulme, lequel courrier retourna hier soir vers nous, disant que, à Gravesinde, l'on ne luy avoit voulu donner chevaulx, ny batteaulx, ains que deffence luy avoit esté faicte de ne passer outre en quelque sorte que ce fût, nonobstant qu'ils avoient permis à certain leur courrier de passer outre, pour (comme nous présumons) advertir lesdicts Anglois résidens par delà d'eulx faire quiete des denrées et marchandises qu'ils y ont, pour non tomber en péril de les perdre si quelque rompture de guerre se feyt, laquelle (il semble) ils treuvent pour toute assurée.

Hier, l'évesque de Quadra, ambassadeur de Sa Majesté, à la doléance des marchans et maronniers, subgects de par delà, alla parler sur lediet arrest à la Royne, laquelle feit semblant d'en estre bien esbabwe, promectant que incontinent elle feroit oster lediet arrest, et de faict à ceste fin en feyt donner ses lettres.

A ce matin, ayant oy le rapport dudiet courrier, avons envoyé vers le Secrétaire Sicel pour entendre de luy la cause de ceste deffence de non laisser passer nul courrier ou subgeect nostre, lequel nous a faict dire bien de vray qu'il ne sçavoit à parler de ladiete deffence, mesmes que la Royne, ny ceulx de son Conseil la avoient faict faire et que, si voudrions depescher quele'un, qu'il luy en feroit depescher passeport, lequel avons prins de luy pour seurement faire passer le mesme courrier vers Vostre Altèze.

A ce mesmes instant est venu vers nous le S^r de Seure, ambassadeur du Roy Très-Chrestien, nous donnant à cognoistre en substance qu'il avoit reçu lettres dudiet S^r Roy, son maistre, par lesquelles luy estoit commandé d'entendre de nous la responee et résolution qu'avions eu de ladiete Royne sur les remonstrances à elle faictes de par Sa Majesté, et en cas qu'il entendist que icelle Royne ne vouldist prester oreille ausdictes remonstrances, ny à celles qu'il luy eust faict de sa part, nous requérir de la part dudiet S^r Roy Très-Chrestien de nous vouloir trouver avec luy de Seure vers ladiete Royne,

pour en nostre présence luy faire protestation, en cas que ledict Roy Très-Chrestien fût forché de prendre les armes en mains contre elle, que ce seroit bien à son grand regret et desplaisir, et qu'elle en seroit cause, affin de par ce moyen notiffier et déclarer à tout le monde qu'il n'estoit cause de ladiete guerre.

Sur quoy luy avons respondu que verrions la charge de moy de Glajon, et que volontiers nous y trouverions présens, si ladiete charge dudict de Glajon s'extendoit si avant. Si est-ce que sommes d'intention de non nous y trouver, dont avons bien voulu advertir Vostrediete Altèze, affin qu'elle soit continuellement advertye des occurrences de pardeçà, craindant que nostre présence audict protest pouroit estre interprétée par ceulx d'icy comme tesmoings d'une publication de guerre à laquelle nous voudrions joindre, ce que ne sçavons s'il conviendrait au service de Sa Majesté et si la charge de moy de Glajon s'extendoit si avant, et aussy pour ce qu'il nous semble que ledict de Seure ne procède en ce avecq nous de telle sincérité qu'il conviendrait bien, veu que sur ce il avoit déjà communiqué avec ladiete Royne sans nous en donner part. Et finalement nous semble aussy que toutes les actions et manières de faire des Francheois tendent à ce de nous mectre en hayne et diffidence avec les Anglois et par ce faire leur cas meilleur, et après eulx joindre ensemble sans nous, ny nostre intervention.

De Londres, le xvii^e jour d'Avril 1560 après Pasques.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Négoc. d'Angleterre, t. III ; Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814, et Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris, vol. Angleterre, p. 74 v^o.*)

—

DCX.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 18 AVRIL 1560.)

Vive alarme parmi les marchands anglais à Anvers. — Envois à faire du port de Hambourg. — Il fait observer les armements du roi d'Espagne en Zélande. — Le roi n'a ni munitions, ni argent, et les États des Pays-Bas sont hostiles à la guerre. — Son agent à Londres ira chaque matin, à six heures, prendre les ordres de Cecil.

It maye licke you to undyrstand that I sent you my last of the xvjth of this present, wherwythe I sent you the sertifficat of mynne accompt. Sens the wyche tyme here ys

nothing worthey of writinge, but that as the xvijth of this instanct I ressevid your letter of the xiiijth, wherbye I persseve that Kinge Phillip's preparacione ys now apparant to the Quenes Ma^{te} for the ayde of the Frenche Kinge to subdew the Scot's, wherof our marchaunts and other hade intelegens as sone as I hade, so that there ys soche adoo amonges our nacions and other for to presserve one another as it ys undyrffull, and the most parte of all the marchaunts of this towen be rydden to Barrowghe to content and paie them sellffes with our comodittes, and some begone to see and yff the can sett ovyr the Quenes Ma^{te} bondes to our company for clothes and kersses, for that all men ffere here that the Regent wolle macke some soddayen areste, wyche newes haythe astonnyd all nacions, so that now the Quenes M^{te} credit ys at holle steye and all the nacions. The proceedings of Kinge Philippe ys nothing lickyd. I praye God torne all thinges to the best; for that now here ys no nother wayes but that they Quenes Ma^{te} must prolong, whether the wolle or not, for that ther ys now no nother helpe, so that as too morrow I will be in hande with all the Quenes Ma^{te} credittors, and shall perswade with them, they best I can, to quytt them sellffes and to content them sellffes wyth this prolongacions, yf it be possibell, at this pressent, and that they shall be onnestly paid at thene dayes here aftyr. As touchinge they charge I have in hande of the Quenes Ma^{te}, fyrst for the bollione and monny that I have in my handes, I shall tacked soche order for the paing of the provissions and debts that I trust Her Hightnes shall be no lossers therbye. As liekwysse I have here upon my handes iiij^o corsselets and v^o corries, wiche now most remayen till tyme and opportunitte servythe. As for all the other thinges, ys at Handborow and in Germany, wyche I trust will be welle anowffe conveyd thether, with owght the Emperer dothe let yt. And, for that ys all redde at Handborow, I wold I were abill to perswade the Quenes Ma^{te} and you that yt myght please Her Hightnes to be iiijth venttuor in a shippe, for the speaddy dispache of yt. Whishing to God it were aryvyd at London in saffetye, for that the lieke masse ys not to be gotten together for no treassor, and speassiall harnys, saltepettir, sullpher. Sir, I write yow in my last of the great scarssite of powdyr that ys here to be hade. The Quenes Ma^{te} showld do well to macke owght of hande iiij or vj mylles for the macking of powdyr for the servinge of Here Hightnes torne, yffe the wares contynew or this breache of amytt shulde chaunche betwixt Here Ma^{te} and King Phillip. I trust from tyme to tyme to sertyffye yow the certentye of the quantite of there preparacion off, how manny shippes of ware, how manny vittallers, how manny souldyers, and prinssipall to geve yow to undyrstand by what tyme they wil be redde. And for the bettir and sewer inteligens I have sent pressentlye one intow Sealland to hym that haythe the charge therof. As also I have sent one Waddington our contreyman and a man of experyence into Zelland to vissit alle havens portes for the quantite of shipes and what preparacione of shipes of ware the doo prepayre, as also vittallers, souldyers

and ordenans, and in what tyme the wille be in a reddynes, and there too remayne till that I doo geve hym forddyr order. Here ys lickewysse moche powdyr bowght, as by my accownt maye apere upon the date, wyche I am sewrid shal be presservyd, what so evir shall chance, wyche must passe in soche sortte as here to ffore I have advertissid Your Honnor of. And the bargayn must be obsservyd and kepped, etc.

Fynnally I cannot persseve but that the Kinge Phillipe ys hollie here uneprovidyd of all armeror and monyssione ande no leas of mony. And yt ys lickewisse jugged here that the States of the land here will never consent to have ware with the Quenes Ma^{te}, wyche ys not to be trustid. I am right glade to here that the Quenes Dowager ys entterid into commonycacione and that the Quenes Ma^{te} armye ys at Lythe.

And for your lettir I most humble thancke yow that yt pleassithe you to write yt wythe your owen hand. I have commandid my factor Candiller to geve his attendance upon yow every mornynge to knowe your plesseur whether you wille have anny thinge unto me.

The man that macketh your clocke ys owght of towen this Estir hallidaies. I trust to seand yow yt wythin this x daies. And this with my most humble commendacions to S^r Thomas Parrie. Thus I comytte yow to God.

From Andwarpe, the xviiijth daie of Aprill, a^o 1560.

S^r, yf I can fynde anny monny bye exchange amonges our nacyone, I will be tackyne upe as moche monny as I can for to discharge parte of the Quenes debts that I have indangeryd my sellffe upon the bursse of Andwerpe for the advaunssing of the Quenes Ma^{te} creditt heretoffore, to the wyche meynnes I browght dyvers men in.

S^r, as I have commandyd my factor to be with yow bye vjth of the clocke in the mornynge every mornynge, so I shall most humblye desyre yow that he maye knowe your present answere, ffor that I have no man ells to do my bissones and to kepe Lombard streat.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 1025.)

DCXI.

Thomas Gresham à Cecil (Extrait).

(ANVERS, 19 AVRIL 1560.)

Si la guerre éclate, la reine peut mieux compter sur les Pays-Bas que le roi. — Les États des Pays-Bas ne consentiront jamais à faire la guerre à l'Angleterre. — Grâce aux mesures qu'il a prises, la reine est bien fournie d'argent et de munitions; et tout cela manque au roi. — Parmi les armes qu'il a envoyées en Angleterre, il y en a que, par une pratique, il a tirées de l'arsenal de Malines, ce qui a causé une grande rumeur. — Il a des agents dans tous les ports de Hollande. — Le religieux qui a prêché contre la reine, cherche à s'excuser, afin que les marchands aventuriers ne lui fassent pas un mauvais parti; mais, s'il ne lui arrive pas pis, il recevra du moins une bonne bastonnade. — Utilité d'établir des magasins à poudre en Angleterre. — S'il est vrai qu'on a arrêté en Angleterre les marchands des Pays-Bas, il faut s'attendre à Anvers à des représailles.

It maye like you to understond that, as the xviiith daye I wrote you of all things that passed here, and of the great breute and rewmers that ys here of the ayde that King Phillipe will geve to the Frenche Kinge to subdew the Scotts. Wyche matter ys so takyne by all nacyns to the great deshonor of the Kings 's Majestie, that yf any breach of war shuld chance, I beleve the Queenes Majestie shuld be more assewryd of frendes here than he. As also they say playne here that the States of the lande will never consent to have war with England, and that this ys the practise of the Spanyardes and priests, as well in England as other ways : wyche mattir had clean alteryd the credit of the Queenes Majestie and of all our nacione. I have talkyd with dyvers of the Queenes Majesties credittors; and, to be playne with yow, every man sekcs to be paid. Whereunto I have made answer : yf this had not chanssid, every man shuld have beene paid, that wolde; but now, there was none other remedy but that they must have pacience for vi monthes longger, and that I trustid by that tyme to see them paid here or elles at Hamborow, whereas I gave them to undyrstand that the Quenes Majestie wold send so many cloths and karsses as shulde answer Her Highness' whole dettes, whatsoevir shuld chance. Wyche mattir likyd some verye well, and speciallye the Germans; for that place will be as commodyus tot hem as this.

In the mayne tyme, Sr, consideringe how I have entteryd into bondes aparte to dyvers of the Quenes Ma^{tes} credittors, for the presserving of my powre creaditt, I have as this daie in the mornynge sent my factor Richard Clowght to Barrowghe to tacke upc all the mony bye exchange, that he can come bye of our naciones, having creadable adverttishment this mornynge that as the xvijth of this present our marchants hathe

sold and dispatchid abowe xx^m clothes, which amownts to above ij^c thowssand powndes, and, yf the Regent doo staye arest this daie, there ys no dowght but your companny wolde macke a clean dispatche of the most parte of all there comodites, wherbye the Prince here shall littill prevaylle.

Trewly, S^r, here is soche a stere as God ys the best, wissing for my parte that the Quenes Ma^{te} were abell to macke some worthe payment for the advanssement of Here Hightnes creadit, wyche wolle not be a littell spoken of thorowe owght all Christendome. As also all the wysse men saye here that it ys but a bracke of King Phillipe to fferre the Quenes Ma^{te} to macke Her Hightnes to call here armye backe agayen owght of Scoteland. And they doo not sticke to saye openly that, yf Kinge Phillipe haythe warre agaynst the Quenes Ma^{te}, that all the nobell men Protestans in Germanny wolle ryse agaynst hym. S^r, I cannot write yow to moche howe Kinge Phillipe ys myslickyd in this his proceedinges agaynst your realme, and that all men here dothe hope, considering what a fordell the Quenes Ma^{te} ys now at, she will not call bage agayen her army, allegyng that, yf Here Hightnes colde get Scoteland, Here Ma^{te} neades not to care neyther for Kinge Phillipe, nor the Frenche Kinge. And veryley, S^r, as far as I can perseve, Kinge Phillipe is clean owght of mony, armewr and monnyssione and no leasse of credit, where in the Quenes Ma^{te} haith the preventtid hym in all thys poyntes. And here wrythen to yow, bye practisse I ffechid owght ii mth corselets owght of his armery at Mackelynne, for the wyche there haith byne no littill adoo amonges the offyceers and spessyally by Mons^r de Glayssone, that ys now in England, whome ys master of the arneur and ordenans, wyche harnys I sent home at Cristmas last. S^r, I can no more but I praye God torne all to the best, for that here ys no small adoo. And all thinges that ys done, redones moche to the great honnor of the Quenes Ma^{te} and the holle realme, and greatly to the commendacione of yow and my lordes of the Conssell, that haythe so syrecomspectly for seynne this mayter, wyche I beseeche the Lord long to contynew. And one the othir partye the speche great dishonnor to Kinge Phillipe and all his holle Conssaylle, marveling what a meynnethe to taek this waye, so that the Bisshipe of Arras ys moche blamyd here in this matter, etc.

As yet I have no nother newes owght of Zeland, wyche caussythe me suspect there ys no more hast maid it then was beffore. And from thens and from all the havens owght of Holland I do not dowght but to geve yow perffet intellegens of all thinges.

I have receyved yours by the Conte of Mansfyld man, whoe shall be dispatchid as this daie. And, by the reasson of this breulle, Hans Kecke ys hereit in this towen and stondes now in dowght that this newes wolle be a steve of the barggayen that yow wrote of.

The fryer that so unereverentlye preachid agaynst the Quenes Ma^{te}, haythe maid meynne to Lazzarus Tueke to specke to me for to move the companny that a myght saffely goo abrode, wytheowght danger of hurtting, whome ys sorry, as he saythe, for that

he baythe said and preachid. In the wyche mattre I will not meddill, trusting, ere that it be longe, yf a doo come abrode, a shall be well bastonnadyd, yf a doo escape soo.

Other I have not to molest yow wythe all, but that I have in dyvers of my lettres here to ffore and now of late wrytten yow that it might please the Q. Ma^{te} to inlarge my comyssione for to shipe at the least iij^{mt}ⁱⁱ venture in one shipe from Handborrow, for other wysse verylly, Sr, as I am creadable infformyd, it wolle be thes towe yeres ere that I shall convey the Q. Ma^{te} provyssyone to be transporttyd by j^{mt}ⁱⁱ venture in a shipe, be theye reysson there lode not for Ingland passing x shipes in the holle yere.

And, now considering in what termes the Quenes Ma^{te} stondes with the Frenche King and King Phillipe, it were most convenyent to be transporttyd home, with as expedis- sione as myght be maid, for the deffens of Here Ma^{te} persson and the holle realme. As also, Sr, it were most expedyent that theye Quenes Ma^{te} shulld cause to be maide pres- sently iiij or vj mylles for to macke powdyr, for that here ys no powdyr to be gotten, mystrusting it wolle be the fyrst one thing Here Hightnes shall wante for the ffurnys- shing of Here Hightnes shipes and of here realme.

At this instaunt here ys newes come that all duehe shipes and hoywes shulld be arestid at London, wyche dowghtles woll cause us all to be arestid here owght of hand.

And this, with my most humble commendacions to Sr Thomas Parry, I commit yow to God, whoe presserve yow wythe increas of honnor.

From Andwerpe, the xixth of Aprill a^o 1560.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 1036.)

DCXII.

L'évêque d'Aquila à la duchesse de Parme.

(LONDRES, 20 AVRIL 1560.)

Il lui adresse une lettre destinée au roi. — Insuffisance des instructions données au seigneur de Glajon. — Nouvelles d'Écosse.

Con Moss. de Glajon recebi la carta de V. A. de 27 del passado y del entendi el negocio que traya, el fin principal del qual era atajar que la Reyna no moviese guerra a Franceses. Pero, como esta estuviessse ya movida, ha sido necessario, conforme al sentido y intencion de Su Mag^d comission, proponer que la guerra ya començada cessase

para poder despues tratar de los remedios y espedientes que para la pacificacion deste negocio el Rey n. s. manda proponer y para que aya tiempo de consultar lo que sobre ello se ofreciere. A Moss. de Glajon le ha parecido bien esto, y assi lo ha propuesto a la Reyna y a los de su Consejo, en lo qual se han tratado las cosas de que el avisa a Su Mag^d en las cartas que comunamente le escribimos, y porque van, para que V. A. las vea, abiertas, yo no torno aqui a repetirlo. La prissa que maliciosamente se ha dado la Reyna en este rumpimiento de guerra y el no traer Moss. de Glajon proveydo lo que havia de hazer in caso que la hallasse ya comenzada, nos ha forçado a tomar este espediente, sin el qual fuera la propuesta del dicho Glajon fuera de tiempo. Pienso que antes de veynte dias se havra hecho la prueba de lo que Yngleses havran podido hazer contra Franceses y, sino huvieran acertado, ellos se veran en mucho trabajo, por lo qual mas presto tuviera V. A. las provisiones necessarias para acudir a la parte que pareciere, tanto sera mejor, aunque ya no se escusa que no sea tarde. Yo avise a V. A. a xxvii^o del passado del rompimiento de la guerra, y a primero de Abril torne tambien a escrevirlo a Moss. de Arras. Pero el tiempo ha sido tan malo que no se si los correos havran podido aun passar, y assi el haver sido V. A. avisada tarde desto no ha sido negligencia mia, sino imposibilidad. Entendiesse que han venido ya a las manos Franceses y Yngleses y que estos han sido muy mal tratados.

De Londres, a 20 de Abril 1560.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 814.)

DCXIII.

Gresham à Cecil.

(ANVERS. 20 ET 21 AVRIL 1560.)

Tout est prêt pour l'embarquement des quatre mille Espagnols. — Ils monteront à bord de sept navires d'Enckhuysen et d'Amsterdam, dont l'un a servi de vaisseau-amiral sous la reine Marie. — Armements en France. — Emprunts.

It maye lieke you to undyrstond that, bye lettir of the xixth of this present, I singnyfyed unto you of all thinges worthie of wrytinge. Sens the wyche tyme as the xx^{te} daye at iiij of the clocke in the aftir nowen here aryvid my frind owght of Zeland. Whome haythe browght me perffet intelligens that all the vittalls for the

provisione of the iiij mth Spanyardes ys aryvyd owght of Holland as the xviiijth of this instant, and that the vij shipes yow wrote of must be in a redynes to departe as the xxijth of this present in this sorte as followythe.

Felcker Johnsson, of the towen of Inkewssent, wyche ys bothe master and cappitaine, beinge of the bowrdden of vj^e towens, ys appoyntid l marreners and v^e soldyers, wyche hathe vittalles in the said shippe for thre monthes. Beinge ordenanssyd as yette no nother wysse then wythe iiij halfe shinges of a sydde and iiij q^t slinges and viij basis.

Eegar Erricksson, of the towen of Inggewssone, wyche ys bothe master and cappitayne, beinge of the bourdden of vij^e tonnes, ys appoyntyd l maryners and v^e solldyers, wyche haythe vittalles in for the said shipe for iij monthes. Being ordenanssid as yet no nother wysse then with iiij q^t shynges and xij basses one a syde.

Clayes Koweclaysse, of Hanstedame, bothe captayen and master, of the bordden of ix^e townes, ys appoyntyd wythe lx marroners and vj^e sowlders, wyche haythe vittalles in the sayd shipe for iij monthes, beinge ordenanssyd as yet no nother wysse then with iiij hallfe slynges one a syde and vij basis.

Cornells Barttells, of Hansterdame, bothe captayne and master, of the borden of vj^e townes, ys appoyntid with l maroners and v^e solldyers, wyche haythe vittalles in the sayd shipe for thre mowntes, being ordenanssid as yet no nother wysse then with iiij q^t slinges one a syde and vj basis.

Sebart Johnsson, of Inekewssone, bothe captayen and master, of the bordyn of ix^e towens, ys apointtyd lx maroners and vi^e sowddyers, wyche hathe vittalls in the sayd shipe for iij mounthes. Being ordenanssyd as yett no nother wysse then withe iiij halfe slynges and xij basis and viij q^t slynges one a syde.

Clayes Henrykeson, of Ingtewssone, of the borden of one thowssand tones, bothe master and captayen, ys appoynttyd with iiij^{xx} marrynors and vj^e solldyers, which haythe vittalls in the sayd shipe for iij mounthes, beinge ordenanssid as yett with v q^t slinges one a syde ande x basis.

William Johnson, of Inkewsson, bothe cappitayen and master, allso Cheiffe-Recollar of the sayd towen, ys of the bordden of vj^e towens, wiche shipe was Admerall of the Kinges shipes that servid in Quenes Maryes tyme, wyche shipe shal be cheffyst ordenanssyd and mannyd by the reasson the Cheiffe Capitans shall goo in the sayd shipe and shal be vittallid for iij monthes.

As yet there ys nowen of all the solldyers aryvid in Zeland, but I fer me the will be seant from dyvers plassys, for that here ys in this towen a ij ore iij^t hans-semen.

The sayd parte saythe he undyrstonde be a Frenche shipe that aryvid in Zeland as the xixth, that the Frenche Kinge haythe tackin upe at the Baye x gratte hulkes,

which be appoyntyd to goo to New-Haven to tacke in solldyars to be conveyd in too Schottelande.

There is in Selland vij Frenche shipes full ladyn, reddy to departte with the first ffayre wynde, as allso v hulkes laddyn for Spayen and Portingalle. I have dispatchid the parttye agayen in to Zeland for the bettyr advertissement of all thinges. Lieke wysse my man wryttes me that he haythe tackyn upe abowght the some of vij m^t vjⁱⁱ sterlinge at Barrowght and that our marchaunnts halthe all sold and dispatchid there commodites. By my next, I shall writte you of all thinges at largge. And thus, with my most humble comendacions unto S^r Thomas Parrey, I commytte yow God.

From Andwarpe, the xxth daye of Aprill, anno 1560, at viij of the clocke at nyght.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n^o 1046.)

DCXIV.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(20 AVRIL 1560.)

On avait payé à Anvers, depuis le 21 décembre 1558, 519,968 livres. La reine Élisabeth, à son avènement, devait à Anvers 65,069 livres. Cette dette montait, le 15 avril 1560, à 297,565 livres.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. II, n^o 1047.)

DCXV.

Gresham à Cecil.

(ANVERS, 21 AVRIL 1560.)

Viglius cherche à rassurer les marchands anglais au sujet de la mission de Glajon. — Emprunts négociés par le prince d'Orange et le comte d'Egmont. — Sympathies des populations des Pays-Bas pour l'Angleterre. — Achats de farines à Brême pour le roi. — Offres de services du comte de Mansfeld à la reine.

As the xxjth daye of this present, at xij of the clocke at nownen, I ressevyd bye John Spryttewell the Quenes M^{te} letters and yours of the xvjth and xvijth, by the wyche I

persseve that Her Hightnes ys content to macke payment, yff I thinge god, of xxv m^t st., so fare forthe yff I cold macke seur of as moche, yff she shulld need here aftyr. S^r, as the casse now stondythe, I cannot assure Her Ma^{te}, ther fore I will medyll with nowen, but that I must neades for the presserving of my owen credit, that I have indangarid my owen sellffe for Here M^{te}, as I wryte you in my last, whereof I cannot write yow no sertteynette by the resson my factor ys at Barrowghe. And for that I undyrstonde by John Sprytewell that he meet at Newpporte with a post that was sent from the Courte to stope the passage at Newpporte and Donckerke and at all other portes that nowen shulld passe for Ingland and that a meat the post with my lettre of the xxth at Eccloe as this daye at iijth of the clocke in the mornynge, fering my letter shulld be stayd at Donckirke and for that I wold my letter were your handes for my discharge, I have sent you the sayd Sprytewell backe agayen into Zelland to see yf a can bye anny meynes gett ovyr for your better advertissement, what soe ever it costes, advertising yow that as this daye the Bourgemaister of this towen sent for the Gouvernor deputtey to advertisse them that the hadd letter from the Courte from the Pressedent Viggelus that the dyd moche marvell that our nacion dyd transporte there goodes as the dyd, and there was no soche cause, and that Mons^r de Glassone was sent for no nother pourpes to the Quenes Ma^{te} but that yff the Frenche King shulld waxe more strongger there then for pouting downe of the rebelliones in Schoteland, so he wold assyst the Quenes Ma^{te} to put the Frenche downe, and this message was sent into France liekwisse, S^r, as this ys but a clocke for the kaynen, onely soe to sattysfy there commons here, so I trust the Quenes Ma^{te} wille forsee all things; for here the commens of this lande tackes this matter here the wondyrfullyst agaynst the Kinge and the prests that, yff there shulld come anny breache of warres, seurlly the States of this lande will never consent there unto.

I am creadable infformyd that Prince of Orenge haythe secreatlye pratissyd in Brabaunt and Holland to come bye pressently att the commens hande some great masse of monny, and the Conte of Egmont liekwysse in Flaundyr; but theys commens will grante to nowen. Assuring Your Honnor here ys soche a breute and soche a rewmore amonges the commens as yt ys wonderffully and spessiall al this towen. I wold never a belevyd the hadd berrynne so good will to the Quenes Mat^e and the realme.

My factor writes from Breamen that Kinge Phillipe haythe bowght above Breamen abowght x^m quartters of wheat, wyche the have stayed there, so that they wolle nott let it passe in those shippes that yt ys laden yn, but to be laden in shipes of there owen towen.

I shall follow the order of the rest of your lettre for the transporttacione of anny provyssiones, wyche ys at a good poynthe here, as by my fformall letters yow maye

persseve. And according to my letters yt ys requysite to inlarge my comyssyone for the shipping of iij^m ^{li} from the playsse you wote of, whereof the Quenes Ma^{te} owght to macke a great account, for the lieke ys not be gotten for no gold, nor silver.

The four mth perssones maie be sent downen in a tyde to Zelland, redde to take theye fyrst wynde, wyche I dowght the will doo owght of hande. For, as moche as theye have stoppyd the passagis, wyche matter wold be forseyn owght of hande that theye maye be interropttyd by thewaye, yff it be possible.

At this instaunt Hans Kicke ys come bage agayen, whome meat wythe letters from the Conte that he hadd in a redynes . . m' dallors and . . m' gold gillders, and that a hadd comandement to reppayre in to Inghland hym sellffe for dyvers other matters to inlarge to the Quenes Ma^{te} one the Contes behalfe, wiche I cannott as it atteyten there unto, I have geven hym to undyrstond all the passages ys stoppyd. It all be it, he will not be persswadyd, but will tarye the tyme till that a haythe opporتنette to come there hym sellffe. I askyd hym yff a hadd order to whome the boundes shuld be maid ffor the afforsaid some, and he said no. Then he askid where shall this monney be paid, if you have warre with the Kinge Philipe, and I said at Hand-borrow. Allso I offeryd the said Hans Kicke, seing that wold not utter the matter, that for the more expedycone to macke hym sellffe in a redynes to goo with my servaunt into Zelland, and he said no and that wold go over launde.

Finally I have spread ovir all this towen that the Quenes Ma^{te} ys greayd, save one poynte wyche she haythe consentid, and that our armye shuld be at home within xiiij dayes. I praye God send us peasse and speassiall with this contrey.

From Andwerpe, the xxjth daye of Aprill anno 1560, at one of the clocke in the after nowen.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal., t. II, n° 1052*)
